This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

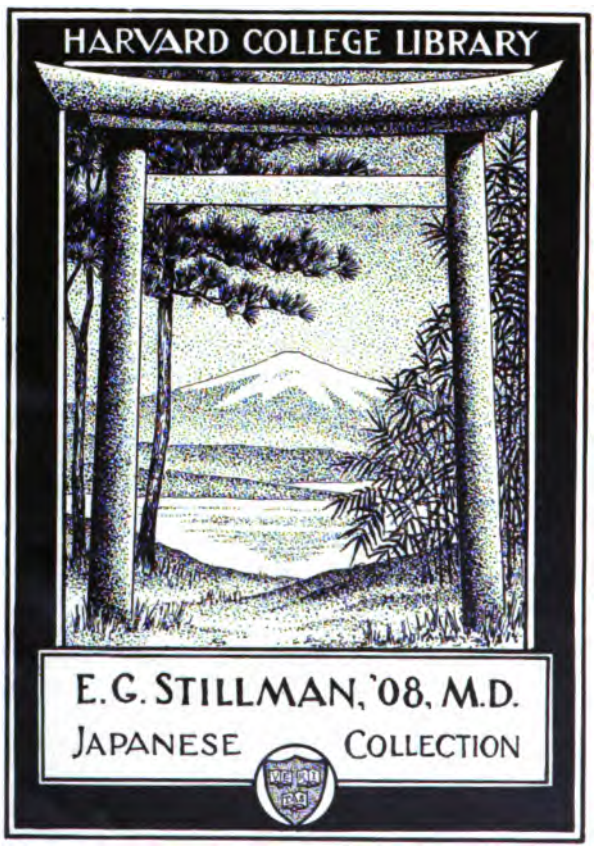
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~Jap 1308.89.15~~
Jpn 1308.89.15

1930
96



P G Stillman

DAI
NIPPON

(LE JAPON)

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

DAI
NIPPON
(LE JAPON)

PAR

E. DE VILLARET

CAPITAINE BREVETÉ
DÉTACHÉ A L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DU MINISTRE DE LA GUERRE
ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE AU JAPON

Ouvrage accompagné de trois Cartes hors texte.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1889

Jpn 1308. 89.15
~~Jap 1308.89.15~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
ERNEST GOODRICH STILLMAN
Sept. 20, 1943

AVANT-PROPOS

Il est peu de peuples et peu de pays qui en vingt ans aient été l'objet d'études aussi variées que les Japonais et leur riante patrie.

A peine l'empire du Soleil Levant était-il entr'ouvert, qu'il fut envahi aussitôt par une foule d'Européens. Des voyageurs avides de nouveautés, de hardis commerçants, des missionnaires zélés, de nombreux fonctionnaires appelés par le gouvernement pour organiser le nouveau Japon, vinrent ainsi tour à tour scruter, pour des motifs différents, les secrets de ce pays encore peu connu. Parmi ces divers éléments il y a lieu de distinguer : les uns ne font que passer, les autres restent quelques années, d'autres enfin toute leur vie. Les premiers sont ceux qui ont le plus écrit, s'attachant à montrer les côtés pittoresques du pays, qui est charmant, et surtout ceux du peuple, dont les vieilles habitudes, qui disparaissent trop rapidement, étaient d'une originalité si séduisante. Ces récits, faits quelquefois avec beaucoup de talent littéraire, mais basés sur une observation forcément un peu superficielle et trop rapide, ont eu pour résultat de donner au gros public européen une idée peut-être un peu fausse du Japon.

Quelques auteurs louent à outrance, — c'est la généralité, surtout parmi ceux qui écrivaient il y a quelques années, — les autres dénigrent de parti pris. Parmi les nombreux

ouvrages écrits ainsi après un court séjour dans le pays, et dont la valeur documentaire est, en général, assez faible, il faut cependant faire des exceptions, et parmi celles-ci mentionner l'ouvrage du baron de Hubner, *Promenade autour du monde,* qui, en ce qui concerne le Japon, a généralement apporté dans ses observations la sûreté de jugement d'un philosophe un peu sceptique et la perspicacité d'un homme d'État.

Ceux des étrangers qui passent quelques années au Japon peuvent, quand ils s'intéressent au milieu dans lequel ils vivent, ce qui est assez fréquent, quand ils écrivent, ce qui est fort rare, donner des renseignements beaucoup plus précieux. Parmi les bons ouvrages de cette nature, il convient de citer celui de M. Bousquet, écrit en français, celui de M. Rein, en allemand[1]; puis de nombreuses monographies très intéressantes, écrites surtout en anglais, et, dans la même langue, l'*Histoire du Japon* d'Adams.

Tout récemment enfin, l'un de nos compatriotes, M. Appert, professeur à la faculté de Tokyo, a groupé dans trois petits volumes un ensemble de renseignements des plus précis sur le vieux Japon, son organisation, ses usages et les principaux faits de son histoire.

Quant à ceux qui pourraient, pense-t-on, donner l'idée la plus exacte du Nippon, au point de vue physique et moral, puisqu'ils passent dans ce curieux pays leur vie tout entière, en vue du développement d'une religion ou d'un commerce, en dehors de travaux linguistiques précieux, mais peu accessibles aux profanes, ils n'écrivent pas. Il semble que plus on voit ce peuple, moins on le comprend.

Cependant, bien ou mal, le Japon est à peu près connu, excepté toutefois en un point qui a été à peine touché. Par son caractère très positif il aurait pu fixer d'abord l'attention, et sa connaissance eût aidé peut-être à la solution de quelques

1. Bousquet, *le Japon de nos jours* (2 vol.). — Rein, *Japan nach Reisen und Studien.*

problèmes intéressants. C'est le *sol* lui-même; ses montagnes et ses rivières, ses côtes; la géographie physique en un mot. D'une façon générale, les données ne manquent certes pas; mais elles sont éparses un peu partout, d'abord dans des ouvrages indigènes difficiles à consulter, méticuleux, souvent fantaisistes, accompagnés de cartes n'ayant aucun caractère d'exactitude, et aussi dans quelques travaux européens groupant tant bien que mal une partie des renseignements puisés aux sources précédentes.

Pour combler cette lacune, du moins dans une certaine mesure, il m'a paru intéressant de tenter, à la suite de voyages assez nombreux et méthodiques, une description de l'empire du Soleil Levant; en indiquant à grands traits d'abord la *physionomie physique générale* de cet État, puis l'*histoire du développement de la nation,* en ajoutant quelques indications succinctes sur la *religion,* la *langue* et les *mœurs,* l'*organisation politique,* l'*armée,* etc.

Ces divers sujets font l'objet de la première partie de cette étude.

Dans la deuxième partie, la question géographique, au point de vue physique, politique et militaire, sera serrée de plus près. C'est, comme la plupart des travaux de ce genre, une nomenclature un peu aride, d'une lecture courante peu attrayante, mais qui, le cas échéant, pourra être utilement consultée; elle sera à la fois plus brève et paraîtra moins sèche; car, lorsque le lecteur l'abordera, il aura déjà une idée d'ensemble du Japon.

Enfin on a réuni dans la troisième partie quelques documents proprement dits et des tableaux statistiques.

Un travail de cette nature, pour si consciencieux qu'il puisse être, comporte forcément des erreurs et des lacunes. C'est une première tentative, un essai sans prétentions, que d'autres perfectionneront.

PRINCIPES ADOPTÉS POUR LA TRANSCRIPTION DES NOMS

Les difficultés auxquelles on se heurte dans la transcription des termes géographiques des pays étrangers se trouvent décuplées quand il s'agit du Japon, de la Chine, et en général des pays faisant usage de signes idéographiques. Il n'y a pas de méthode scientifique possible; aussi chaque auteur transcrit-il à sa manière, et le principal défaut des systèmes adoptés est leur manque d'uniformité. Ce vice est surtout sensible dans les ouvrages traitant du Japon et contribue beaucoup à compliquer encore une étude déjà difficile.

A défaut de système de transcription officiel admis par le gouvernement japonais, j'ai pensé qu'il était sage d'adopter complètement celui qui a été proposé par la *Romajikai* (l'Association de l'alphabet romain), société déjà nombreuse qui se propose de substituer les caractères romains aux signes idéographiques et qui a été amenée par conséquent à étudier de près cette importante question.

Le système, à peu près officiel d'ailleurs, repose sur les principes suivants :

1° Les consonnes sont prises avec leur valeur habituelle en anglais, ce qui au point de vue des usages français ne modifie que la prononciation du *g*, qui sera toujours dur :

ge se prononcera	donc	*gué;*
j	—	*dj* (doux);
ch	—	*tch* (doux);
sh	—	*ch;*

2° Les voyelles ont la valeur qui leur est attribuée en italien. Comme dans cette langue il n'y a pas de diphtongues, par exemple :

u se prononcera		*ou;*
e	—	*é;*
au	—	*aou;*
ue	—	*oué;* etc.

On se propose, au moyen de la transcription, de rendre seulement les sons, la prononciation; comme elle diffère d'un point à l'autre du territoire, c'est celle qui est usitée par la société distinguée de Tokyo qui a été adoptée.

Noms des montagnes, cours d'eau et autres accidents du sol.

Quand on étudie la géographie japonaise, on s'aperçoit rapidement :

1° Qu'il n'y a pas d'expressions générales pour désigner les alignements montagneux, les chaînes et les cours d'eau;

2° Qu'on trouve fréquemment, aux points les plus rapprochés comme aux plus éloignés les uns des autres, des montagnes, des rivières, des caps et des villes portant les mêmes noms :

Oyama.... Grande montagne;
Mikuni.... Les trois pays;
Shirakawa. La rivière blanche, etc;

3° Que presque toujours les rivières portent des noms divers aux différents points de leur cours.

Ces trois faits sont la conséquence d'une série de causes assez complexes, parmi lesquelles les plus importantes paraissent tenir, d'abord à une organisation cérébrale particulière, par suite de laquelle, d'une façon générale, aucun travail synthétique n'a été entrepris par les Japonais ; ensuite, à ce que les relations entre les anciennes provinces qui composaient l'empire étaient jadis très rares, et enfin à ce que les noms géographiques ont tous une signification propre.

J'ai tenté discrètement, en indiquant, bien entendu, les termes employés par les indigènes, de donner des noms d'ensemble là où cela paraissait logique. Pour les chaînes de montagnes, ils résulteront soit des sommets importants qui les jalonnent; soit de leur position, et pour les fleuves, du nom que ceux-ci portent à leur embouchure.

Les Japonais désignent les différents accidents du sol, les montagnes, les caps, les rivières, etc., par un nom spécial qui permet de distinguer les uns des autres ceux du même genre. Ces noms ont une signification propre, rappelant quelquefois une caractéristique de l'accident ou sa position ; mais, inversement à ce qui se passe chez nous, ce nom est suivi de l'expression générique de l'accident du sol; par exemple :

Gawa, kawa signifiant rivière, fleuve;
Shira — blanc;
Yama — montagne;
Saki, misaki — cap;

les Japonais diront et écriront :

Shirakawa, la rivière Shira ou rivière Blanche.
Shirayama, la montagne Shira ou le mont Blanc.
Shirasaki, le cap Shira ou le cap Blanc.

Correctement donc il faut, dans un ouvrage de géographie japonaise écrit en français, dire simplement le *Shirakawa* ou la *rivière Shira,* et

non la *rivière Shirakawa, rivière* et *kawa* ayant le même sens ; le *Shirasaki* ou le *cap Shira*, et non le *cap Shirasaki*.

Cependant il pourrait paraître plus convenable pour des européens d'écrire, par exemple, le *cap Shirasaki*, parce que, les Japonais disant toujours *Shirasaki*, il faut émettre ce son pour être compris d'eux, et qu'à moins de connaître le japonais, le terme *saki* ne disant rien à l'esprit d'un étranger, il serait bon que l'idée de *cap* fût d'abord rappelée.

Quoi qu'il en soit, nous nous conformerons strictement à la logique ; d'ailleurs les termes géographiques japonais, qui sont peu nombreux, commencent à être connus. Voici les plus employés :

NOMS GÉNÉRIQUES DES PRINCIPAUX ACCIDENTS DU SOL

Yama.....	Montagne, sommet.	Kawa, gawa...	Rivière, fleuve.
San.....		Numa.....	Marais.
Take, dake.....		Umi.....	Mer.
Nobori.....		Hara.....	Lande.
Mine.....		Ura.....	Baie.
Saki.....	Cap, pointe.	Nada.....	Bassin, mer intérre.
Misaki.....		Seto.....	Détroit.
Hana.....		Minato.....	Port.
Toge.....	Col.	Shima, jima...	Ile.

DAI NIPPON

(LE JAPON)

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU GÉNÉRAL PHYSIQUE, HISTORIQUE ET MORAL

CHAPITRE PREMIER

LE JAPON PHYSIQUE[1]

§ 1er. — Généralités. — Situation. — Limites.

Quand on jette les yeux sur une carte d'ensemble de l'Asie orientale, on remarque, que le continent est séparé de l'océan Pacifique par une suite de terres émergées, immenses cordons littoraux brisés, qui limitent à l'est une sorte de chapelet de mers bien définies, communiquant du nord-est au sud-ouest par une série de détroits de faible largeur relative.

Ces terres émergées, ces îles, se développent d'une manière presque ininterrompue de la presqu'île de Kamtshatka à Formose, et en généralisant encore cette vue d'ensemble, on pourrait considérer au nord les îles Aléoutiennes, au sud les Philippines et Bornéo, comme une prolongation de cette espèce de bourrelet qui sépare le continent asiatique du Grand Océan.

A partir du nord, les mers ainsi limitées sont :

1° La mer de Béring;

1. Voir les cartes hors texte n° 1 et n° 3.

2° La mer d'Ochotsk, bornée au nord par le continent, à l'est par la presqu'île de Kamtshatka, au sud par le groupe des Chishima (Kurilles) et l'île d'Ezo, à l'ouest par l'île Saghalien;

3° La mer du Japon, communiquant avec la précédente par le détroit de La Pérouse, entre l'île Saghalien et Ezo, et entre l'île Saghalien et le continent par le golfe Tartare. Cette mer est limitée à l'ouest par le continent et la Corée, à l'est par Ezo et l'île Hondo; elle communique avec l'océan Pacifique par le détroit de Tsugaru, entre les îles Ezo et Hondo et avec le Tung-Hai ou mer de Chine orientale, par le détroit de Corée ou Tsushima;

4° La mer de Chine orientale (Tung-Hai), qui pénètre profondément dans le continent en y formant la mer Jaune et les golfes Lia-Tong et Petchili. Cette mer est limitée à l'est par l'île Kiushiu, la rangée des Riu-Kiu (Lu-Tshu); à l'ouest, par le continent; au sud, par Formose (Taiwan);

5° La mer de Chine méridionale (Nan-Hai), communiquant avec la précédente par le détroit de Fu-Kian, entre Formose et le continent. Cette mer baigne à l'ouest les côtes de la Chine, du Tonquin, de l'Annam, de la Cochinchine, de Siam et de Malakka. Elle est limitée au sud et à l'est par les îles de Sumatra, Bornéo, Palawan, Luzon et les groupes des Babuyan et des Bashi.

Les îles que nous venons d'énumérer rapidement s'étendent d'Alaska à Sumatra, du 55° de latitude nord à l'équateur, et, disposition remarquable, chacun des groupes distincts qui limite à l'est une des mers intérieures dont nous venons de parler a la forme d'un arc de cercle dont la concavité est tournée vers le continent.

Dans l'immense développement de ces îles, les groupes qui limitent du côté de l'océan Pacifique les mers d'Ochotsk, du Japon et de la Chine orientale, constituent l'empire actuel du Japon, que les indigènes désignent habituellement sous le nom de Nihon ou Nippon (*ni,* soleil; *hon,* origine : origine du soleil), ou bien encore Dai Nippon (*dai,* grand.)

Il est formé dans son ensemble :

1° D'une grande île à laquelle les étrangers ont donné, d'après une appellation chinoise, le nom de Hondo (Grande Terre) ou Honshiu, qui commence à être adopté par les indigènes, et, au sud, de l'île de Shikoku (*shi,* quatre; *koku,* provinces), dont les contours généraux se lient si bien à ceux de la grande île qu'elle semble en faire partie;

2° De l'île Kiushiu (*kiu,* neuf; *shiu,* provinces), également bien liée aux précédentes;

3° De l'île d'Ezo (Yezo) au nord, occupant par rapport au Hondo une position presque symétrique de Kiushiu;

4° De la rangée des îles Riu-Kiu, se détachant de Kiushiu vers le sud.

5° De la rangée des Chishima (*chi,* mille; *shima,* îles) ou Kurilles, se détachant symétriquement d'Ezo.

Autrement dit, le Japon se compose d'une masse de quatre grandes îles, qui sont, en partant du nord, Ezo, Hondo, Shikoku, Kiushiu (sans tenir compte, bien entendu, de la multitude des petites îles qui dépendent directement des précédentes), se développant de l'île Saghalien (Karafuto des Japonais) à la Corée, et de deux prolongements insulaires de petite importance : au nord les Chishima, au sud les Riu-Kiu.

Cet ensemble est compris entre le 50° 56′ et le 24° 6′ de latitude nord, et entre les 120° 25′ 45″ et 154° 12′ 45″ de longitude est (méridien de Paris).

Enfin à ces possessions, formant un ensemble assez bien défini, il faut ajouter le petit groupe des Ogasawarashima (îles Bônin) par 32° 30′ de latitude N. et 140° de longitude est.

§ 2. — Coup d'œil géologique. — Relief du sol.

Nous venons d'indiquer comment, en se plaçant à un point de vue très général, on pouvait considérer l'empire japonais comme formant un bourrelet immense séparant l'Asie du grand Océan. Cette idée d'ensemble pourra paraître encore plus exacte si l'on observe que les groupes d'îles qui constituent la partie importante du Japon forment, surtout au nord, les berges des plus grandes profondeurs connues de l'Océan, tandis qu'elles ne sont séparées du continent que par des mers peu profondes.

Ce bourrelet, qui dans les Chishima (Kurilles) et dans les Riu-Kiu (Lu-Tshu) affecte, pour ainsi dire, la forme linéaire, se composant en général d'îles petites et développées surtout dans le sens même du groupe dont elles font partie, s'épaissit au contraire dans la partie comprise entre les Chishima et les Riu-Kiu pour former le Japon proprement dit, dont nous nous occuperons spécialement.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, cette partie du Japon se compose de quatre grandes îles : Hondo, Shikoku, Kiushiu; Ezo au nord, se distinguant par des particularités qui en font à certains égards une partie bien distincte.

Ces îles forment un tout assez compacte; elles dessinent un arc de cercle dont la convexité est tournée vers l'Océan.

Cette courbure est le résultat du croisement des plissements de l'écorce terrestre, qui ont contribué à former le relief de ces terres.

Ceux de ces plissements qui ont impressionné le plus particulièrement le Japon sont :

Plissements. — I. Un système de plissement sud-nord 10° est. C'est lui qui forme la chaîne dominant la côte occidentale de l'île Saghalien, qui dessine la côte ouest de l'île d'Ezo et donne à la partie nord du Hondo, jusqu'au 36° de latitude, sa direction sensiblement nord-sud, surtout à l'est.

Ce plissement, le plus important par son développement, peut être considéré comme formé, dans cette partie du Hondo, d'une chaîne centrale courant du nord au sud, à peu près à égale distance entre les deux mers, finissant au nord de Tokyo par des collines sans importance, et flanqué à l'est et à l'ouest de chaînes subordonnées moins nettement dessinées. Celle de l'est, brisée en trois fragments, contribue à former à son extrémité sud la presqu'île de Kadzusa. — Celle de l'ouest passe un peu à l'est du Fujisan et forme au sud la presqu'île d'Idzu.

Outre les grands alignements que nous venons d'indiquer, le Hondo, Shikoku et Kiushiu présentent de nombreuses traces de plissements parallèles, d'importance variable et qui dépendent du même système.

Parmi les chaînes qui ont été le résultat de ces plissements, nous nous bornerons à citer ici :

a. La chaîne de l'Assamayama, se prolongeant au sud jusqu'à l'Omaesaki ;

b. La chaîne du Tateyama (Hida-Shinano), la plus haute du Japon, formant dans sa partie nord une barrière infranchissable ;

c. Une double ligne de hauteurs parallèles de moindre importance, qui dessinent, du côté de la mer du Japon, la partie sud de la presqu'île de Noto, et se prolongent jusqu'au Shiwonomisaki sur l'océan Pacifique ;

d. Dans Kiushiu, la chaîne centrale, donnant à l'île sa forme générale allongée du nord au sud et se prolongeant au delà du détroit de Van-Diémen par les premières îles des Riu-Kiu (groupe du Sumishima) ;

e. Dans Shikoku, ce système de plissement a produit les deux élargissements de l'île à l'est et à l'ouest, mais plus particulièrement ce dernier, qui se prolonge dans le Hondo jusqu'au cap Neesaki et passe par les îles Oki.

II. Un système ouest-est 12° nord (système de Tawara), remarquable surtout par la netteté avec laquelle il manifeste sa direction, depuis la presqu'île de Tawara jusqu'à l'extrémité occidentale de Shikoku et dans la partie du Hondo située au nord de cette île.

III. Un système ouest-est 37° nord (Nord-Biwa), moins bien défini que les précédents; on retrouve cependant des traces irrécusables de son existence:

a. Sur la mer du Japon, dans l'alignement formé par l'île Sado, le nord de la presqu'île Noto, la direction de la côte nord-ouest du Hondo depuis le 131° de longitude, direction qui se prolonge dans l'île Kiushiu et le groupe des Gotoshima;

b. Dans le Hondo au sud, et parallèlement de l'alignement précédent, dans une succession de hauteurs croisant le système nord-sud, et donnant d'une manière générale sa direction à la chaîne qui limite au nord le bassin moyen du Shinanogawa.

Ce sont ces systèmes de plissement, ouest-est 12° nord, ouest-est 37° nord, qui, croisant le système sud-nord 10° ouest, donnent au Hondo et au groupe d'îles formant le Japon proprement dit sa courbure caractéristique. Ils ont en quelque sorte divisé le pays, surtout dans sa partie centrale, en vastes quadrilatères entourés de montagnes assez bien caractérisées.

C'est aussi aux points de croisement des chaînes produites par ces plissements, ou près de ces points, que se trouvent naturellement les sommets les plus importants. Nous reviendrons sur ces particularités quand nous étudierons le pays plus en détail.

IV. Outre les plissements dont nous venons de parler, et qui ont déterminé dans le pays de grandes lignes bien nettes, il convient d'en citer un autre dont l'importance est capitale, bien qu'il n'ait produit des effets considérables que dans une région. C'est le plissement Assama-Fuji, sud-nord 13° ouest, qui passe par les deux sommets importants que nous venons de nommer et se prolonge jusqu'aux îles Ogasawara (Bônin), par une ligne de bas-fonds jalonnée près du Hondo par les îles d'Idzu.

Il correspond dans le pays à une véritable rupture de l'écorce terrestre et sépare des régions assez différentes géologiquement.

Mais, indépendamment des plissements cités précédemment, il est bien évident que beaucoup d'autres flexions de la croûte terrestre, d'importance plus ou moins grande, ont influé sur les détails de la structure du Japon. L'île d'Ezo, particulièrement, paraît avoir été plus spécialement soumise aux effets de deux plissements; l'un, sud-nord 13° ouest, est peut-être contemporain de l'alignement

Assama-Fuji, qui a le même azimut; le second, ouest-est 37° nord environ, qu'on pourrait peut-être rattacher à celui que nous avons indiqué et qui donne sa direction au sud du Hondo.

Les autres ont une importance beaucoup moins grande; nous les signalerons plus tard au courant de la description géographique.

Les quelques remarques qui précèdent permettent de se rendre compte d'une manière générale de l'aspect du pays au point de vue du relief. Partout, mais plus particulièrement dans le nord du Hondo, on remarque des suites de hauteurs sensiblement dirigées dans le sens du méridien. Ces rangées sont séparées par des vallées longues, généralement bien dessinées, où coulent des rivières qui le plus souvent doivent ensuite se recourber à angle droit pour couper une chaîne et se jeter à la mer, à moins qu'un golfe ne leur permette de l'atteindre directement.

Plus au sud, les chaînes qui se croisent donnent au pays un aspect plus confus, mais cependant les vallées y sont encore d'une manière générale dirigées sensiblement du nord au sud, les cours d'eau se jetant soit dans la mer du Japon, soit dans l'Océan ou les mers intérieures qui se trouvent entre les grandes îles.

« Il n'est pas douteux que les formations géologiques du Japon ont eu une influence considérable sur sa flore et sur sa civilisation. Les Japonais sont venus du sud, et il est aisé d'imaginer qu'il leur fallut plus de temps pour traverser le centre de la contrée que pour aller de Kiushiu à Kyoto, car dans le centre les directions des montagnes sont perpendiculaires à celles de la marche. »

Volcans. — Telle est, au point de vue du relief, la caractéristique du pays; mais ces traits généraux ont été un peu modifiés, changés, par l'importance des phénomènes volcaniques dont le Japon a été le théâtre. Les sommets les plus importants, les plus connus, sont tous des volcans. La plupart sont aujourd'hui éteints; mais à l'époque de leur activité ils ont couvert certaines régions de roches éruptives qui ont empâté les vallées, modifié le relief primitif, créant des massifs nouveaux, des cônes gigantesques, que parfois on chercherait vainement à relier à un système orographique.

Le plus souvent, ces volcans se dressent près des points de croisement des chaînes qui résultent des plissements primordiaux. On en compte au Japon plus de cent trente, dont cinquante environ sont encore en activité, en admettant qu'on désigne ainsi ceux qui ont été en éruption à des époques historiques.

D'après M. Milne, auquel nous empruntons les renseignements

suivants, « on peut dire que d'une manière générale ils forment une longue ligne courant du nord-est au sud-ouest. Cependant une observation plus attentive semble montrer quatre directions différentes :

« 1° Nord-est, sud-ouest, allant du Kamtshatka à travers les Chishima (Kurilles) jusqu'à Ezo ;

« 2° La dorsale du Hondo ;

« 3° Nord-nord-ouest, sud-sud-est, passant par l'Assamayama, le Fujisan, les îles d'Idzu. Cette direction coupe les précédentes ;

« 4° La dorsale de Kiushiu, venant des Philippines, passant par Sakurajima et la fameuse montagne Aso, qui est le noyau de l'île.

« L'action volcanique paraît avoir été aussi grande au Japon que dans les autres parties du monde. Cependant entre 1780 et 1800 il y eut ici comme ailleurs une période d'activité tout à fait inusitée. C'est à cette époque :

« 1° Qu'une partie de la montagne Unsen fut détruite et que périrent de 23,000 à 50,000 personnes ;

« 2° Que beaucoup d'îles furent formées dans la mer de Satzuma ;

« 3° Que Sakurajima lança une telle quantité de pierres ponces qu'il fut possible d'aller à pied sur ces débris jusqu'à 23 milles en mer ;

« 4° Que l'Assama lança d'énormes blocs de pierre dont certains avaient jusqu'à 100 pieds de diamètre, et un fleuve de lave de 68 kilomètres de longueur. »

Toutefois, bien que les phénomènes volcaniques aient joué un grand rôle dans la formation du relief du pays, ils n'ont pas transformé trop sensiblement le système orographique résultant des plissements de l'écorce terrestre précédemment indiqués.

Ce qu'ils ont modifié surtout, c'est le paysage japonais. C'est à eux qu'il doit les quelques sites grandioses dont le peuple s'enorgueillit. En dehors de certains volcans de la chaîne du Tateyama, qui garde dans ses ravins des neiges éternelles, glaciers en miniature ; en dehors aussi des massifs montagneux qui se trouvent entre le Tenriugawa et le Fujigawa, les montagnes sont généralement d'élévation moyenne, dépassant rarement 1,500 à 1,800 mètres. Elles sont assez accessibles et percées de nombreux passages qui s'améliorent tous les jours.

« Ce qui frappe dans le paysage japonais, c'est qu'à part les quelques exceptions que nous venons d'indiquer, les terrains, quelle que soit leur origine, ne montrent nulle part ces escarpements sau-

vages, ces gorges arides si communes en Europe dans les pays de montagnes. Les roches, désagrégées par les pluies abondantes de l'été, les gelées de l'hiver, s'écroulent, se décomposent peu à peu. La plupart des hauteurs prennent des contours arrondis et sont partout couvertes de verdure. D'une façon générale, on peut dire que le paysage japonais est plutôt joli, pittoresque, que grandiose. »

Nous avons indiqué précédemment comment Ezo, Shikoku, Kiushiu, mais plus particulièrement ces deux dernières îles, dépendaient directement du Hondo, formant avec cette terre un tout géologique et géographique. La mer qui les sépare, la mer Intérieure (Seto-uchi, dans le détroit), n'est en somme qu'une érosion superficielle atteignant à peine 50 mètres dans ses plus grandes profondeurs; elle est parsemée de milliers d'îles qui, alignées le plus souvent suivant un des systèmes de plissement que nous avons indiqués, montrent bien l'existence de chaînes sous-marines.

Le Hondo, Shikoku et Kiushiu sont aussi à peu près reliées entre elles par des langues de terre dirigées toujours dans les mêmes directions maîtresses et ne laissant entre elles que d'étroits passages.

On remarquera que, dans les observations précédentes relatives à la formation du Japon, nous n'avons pas dit un mot des périodes géologiques auxquelles s'étaient produits les plissements dont les effets ont été cependant indiqués. C'est que le Japon n'est pas encore suffisament étudié à ce point de vue, que les études géologiques n'ont pas, à ce que nous sachions, donné encore de résultat positif, et qu'en outre le synchronisme des faits physiques qui ont créé ou modifié le Japon et de ceux qui ont agi en Europe, synchronismes basés sur la découverte de quelques fossiles, ne peut, à cause des distances, inspirer, semble-t-il, qu'une confiance médiocre. Cependant, comme la question ébauchée depuis longtemps paraît être entrée dans une voie plus positive, nous allons présenter rapidement l'hypothèse aujourd'hui généralement admise.

A la fin de l'époque tertiaire, les territoires qui sont maintenant recouverts par les mers peu profondes qui séparent le nord-est de l'Asie de la presqu'île d'Alaska étaient des terres émergées. La côte orientale s'avançait dans le Pacifique suivant une ligne sinueuse s'étendant du Kamtshatka à la Mélanésie, passant au delà des côtes orientales du Japon actuel, des Riu-Kiu, de Formose et des Philippines. A l'est de cette ligne, comme nous l'avons dit, les profondeurs de l'Océan deviennent énormes. Sous l'action des contractions constantes du noyau intérieur, la croûte terrestre

s'est plissée de nouveau, et vers la fin de l'époque tertiaire a donné naissance, ou plutôt a augmenté l'importance des alignements montagneux existant déjà en partie depuis l'époque mézozoïque, et qui séparent maintenant la mer de Chine de l'océan Pacifique.

Une période d'affaissement succéda à l'époque précédente, causant la séparation de ces lignes de hauteurs et du continent asiatique; la mer pénétra dans les cuvettes ainsi formées, mais n'y eut jamais que des profondeurs relativement faibles. Ainsi, à l'époque tertiaire le Japon était à la fois réuni à l'Amérique et à l'Asie, et très probablement cette union avec le continent se prolongea plus longtemps, d'une part par Ezo et Saghalien, de l'autre par la Corée, et enfin au sud avec Formose et peut-être avec la Mélanésie.

Un des faits à signaler dans la géologie japonaise est, étant donné l'étendue du pays, la rareté relative des roches mézozoïques (terrains secondaires), qui jouent un si grand rôle dans la constitution de l'Europe.

Les îles paraissent être formées d'une base granitique et surtout de schistes métamorphiques azoïques et paléozoïques, de gneiss, d'ardoises, de calcaires cristallins et de grès.

Ces formations brisées ont été recouvertes à différentes époques de masses éruptives considérables, de compositions diverses, sur lesquelles se sont déposées par endroits des couches de roches secondaires, tertiaires et quaternaires.

Les calcaires, généralement de coloration sombre, renferment quelques fossiles qu'on a pu identifier à leurs congénères de Sibérie et d'Europe; ils indiquent pour l'époque à laquelle ils vivaient une grande dépression de température.

En résumé, les points importants à retenir sont :

1° L'ancienne communication du Japon avec les deux continents voisins;

2° Son élévation et sa séparation vers la fin de l'époque tertiaire;

3° La prépondérance des roches cristallines primitives ou éruptives;

4° L'existence d'une période particulièrement froide après la séparation du continent.

De la prépondérance des roches cristallines imperméables résulte dans tout le Japon une grande abondance d'eaux superficielles, d'autant plus considérable que le climat est extrêmement humide et que les pluies, du moins à certaines époques, sont remarquablement fréquentes et prolongées.

Nous ajouterons que les terrains cristallins d'origine volcanique

se trouvent répartis sur tout le Japon, dans la plupart des chaînes ou hauteurs qui dépendent du système de plissement sud-nord 10° est; que les terrains sédimentaires se trouvent plus particulièrement dans l'est du Hondo jusqu'au 36° de latitude, dans l'extrémité occidentale de la même île et dans Shikoku.

Enfin, les terrains cristallins d'origine non volcanique abondent spécialement dans le Hondo central.

Pour clore cet aride sujet, citons encore une fois quelques remarques de M. Milne :

« Les fossiles japonais de la période crétacée n'ont aucun rapport avec ceux de la même époque du nord de l'Amérique.

« A l'époque tertiaire, au contraire, ces rapports existent comme partout dans le monde : il y a donc eu alors des mouvements considérables de la croûte terrestre.

« Dans le tertiaire supérieur on a trouvé des débris de certains grands animaux, en particulier d'éléphants appartenant aux deux espèces stegadon et mastodon, le premier indiquant une température élevée, le dernier une température très froide.

« Si le niveau de la mer s'abaissait de 600 pieds, le Japon serait réuni au continent voisin, et il serait presque possible aux animaux des Indes de venir au Japon.

« Nous savons que lorsque des terres sont séparées seulement par des mers peu profondes, elles ont la même faune; mais si elles sont séparées par un canal étroit, au point même de voir d'un côté à l'autre, mais profond, on trouve des deux côtés des êtres différents. — Le canal entre Bali et Lombok, qui forme ce qu'on appelle la ligne de Wallace, sépare l'un de l'autre deux territoires dont l'un contient la faune australienne et l'autre la faune asiatique.

« La ressemblance des animaux du Japon avec ceux de l'Inde indique qu'il y avait relation entre les deux pays à une époque relativement récente.

« Au contraire, il y a une différence considérable entre le Hondo et Ezo, parce qu'ils sont séparés par un canal profond. Il n'y a pas, il est vrai, autant de différence entre ces deux contrées qu'entre Java et l'Australie, mais elle est encore très nette.

« Au Japon on a le singe, l'antilope, l'ours, le faisan; mais à Ezo on trouve un ours tout à fait différent, pas de singes, ni de faisans, ni d'antilopes.

« La ligne qui sépare Java de l'Australie est connue sous le nom de ligne de Wallace; je proposai, il y a quelques années, de

donner à celle qui sépare le Hondo d'Ezo celui de ligne de Blackiston, parce quelle fut signalée pour la première fois par un capitaine de ce nom. Certaines publications allemandes commencent à en faire usage. »

§ 3. — Climat.

Comme l'empire du Japon s'étend presque du cercle arctique au tropique du Cancer, il faut s'attendre à trouver des différences radicales dans le régime climatérique des provinces du nord et celui des provinces du sud. Abstraction faite du groupe de Chishima (Kurilles) et de celui de Riu-Riu, il y a encore une différence de plus de 14° entre les latitudes extrêmes de Ezo et de Kiushiu. La première par 45° 30′ au niveau de Kudjda, Bucharest, Milan, Lyon, Montréal; la seconde par 31° à peu près à la même latitude que le Caire et la Nouvelle-Orléans, et à 1° plus au sud que Ouargla.

Mais le climat des diverses parties du Japon, bien que dépendant, dans une large mesure, de leur situation géographique propre, est aussi gouverné par les conditions particulières du milieu dans lequel se trouve le pays.

Les deux causes qui exercent l'influence modificatrice la plus considérable sont, d'une part, des courants atmosphériques, les moussons, et d'autre part les courants marins; l'influence des premiers étant de beaucoup la plus considérable.

Moussons. — En fait, ce sont les moussons qui déterminent les changements de température généraux.

En avril commencent celles du sud-ouest, et avec elles une température élevée, une humidité extrême, des pluies très abondantes. Il y a généralement au Japon, mais plus particulièrement dans les provinces centrales du Hondo, deux périodes de pluies séparées par la période la plus chaude de l'année : l'une pendant le mois de juin et le commencement de juillet, l'autre en septembre et octobre. La première est la plus importante au point de vue de la culture du riz, qui est dominante dans le pays; elle est bénie des cultivateurs, et cependant ces pluies, tombant abondamment sur un sol généralement imperméable, creusé de vallées droites et courtes, causent trop souvent de terribles inondations.

En 1877 et 1879, par exemple, à peu près les six centièmes des rizières et des terres de culture ont été ainsi ruinées; en 1878 plus de sept centièmes, et au printemps de 1885 tout le district d'Ozaka a été ravagé.

A l'équinoxe d'automne, les moussons changent de direction et soufflent dès lors du nord-ouest et du nord; alors commence la saison froide et sèche.

La fin de l'automne et le commencement de l'hiver sont, au Japon, la plus belle partie de l'année; des semaines entières s'écoulent parfois sans qu'un nuage obscurcisse le ciel.

La période des moussons du sud est, au contraire, signalée par des orages et des typhons qui ravagent souvent les côtes du Japon et rendent encore plus périlleuse la navigation, déjà difficile, de ses mers.

Courants. — D'une façon générale, sans atteindre les températures extrêmes qu'on remarque dans le continent voisin, les conditions climatériques y sont les mêmes, mais, comme nous venons de le dire, atténuées.

Cette sorte d'adoucissement très remarquable que subit le climat est dû surtout à l'influence du Kuroshiwo (courant noir : *kuro,* noir ; *shiwo,* courant).

« Il correspond, par sa marche et par son action sur le climat, au Gulf-Stream de l'Atlantique du nord. Il longe de très près les côtes orientales des grandes îles, et ses eaux tièdes, qui viennent de traverser les détroits de la Malaisie et des Philippines, entraînent au-dessus d'elles un air plus doux que celui du continent voisin. La température moyenne, inférieure de 2 ou 3 degrés à celle du Gulf-Stream, varie de 23 à 27 degrés centigrades et dépasse de 6 degrés la température normale de l'eau sous ces latitudes. Pendant l'été, lorsque la mousson du sud-ouest pousse les vagues devant elle, les eaux du Courant Noir viennent frapper directement les rivages de Kiushiu, de Shikoku et les côtes méridionales de la grande île. En hiver, les vents polaires forcent les eaux à se reployer directement vers le nord-est.

« La vitesse moyenne du fleuve marin est très inégale, suivant la direction du vent. D'après Shrenk, elle est de 55 à 75 kilomètres par jour, et sa largeur est de 75 kilomètres environ, au large de la baie de Tokyo. Les instruments de sondage reconnaissent le mouvement de ses eaux jusqu'à plus de 900 mètres de profondeur.

« Au nord, un courant polaire, l'Oyashiwo, sorti du bassin de la mer d'Ochotsk, vient à la rencontre du Courant Noir, dont une branche pénètre dans le détroit de Tsugaru. De même que dans l'Atlantique, les deux fleuves marins se divisent en bandes paral-

lèles de couleurs différentes, qui se meuvent en sens inverse à côté les unes des autres. » (Élisée Reclus.)

A l'ouest des îles japonaises, une branche du Kuroshiwo, à laquelle Shrenk a donné le nom de courant de Tsushima, du nom de l'île qu'il entoure, a un effet analogue à celui du courant oriental, mais moins accusé.

Ce courant dérivé ne porte pas, du reste, d'une manière constante ses eaux chaudes dans la mer du Japon. En hiver, sous l'action des vents du nord, la surface du moins en est refoulée et va se joindre au Kuroshiwo.

La différence d'influence des deux courants se manifeste par un écart assez sensible de la température sur les versants est et ouest du Hondo, celle des régions tournées vers la mer du Japon étant, à latitudes égales, inférieure de quelques degrés à celle des versants de la mer du Japon; mais cette différence est loin d'être aussi marquée qu'on l'a écrit et répété; elle disparaît d'ailleurs au nord de Tokyo.

Les tableaux qu'on trouvera à la troisième partie de ce travail permettront de se faire une idée assez exacte du climat du Japon; ils sont extraits des rapports (1883) de l'Observatoire météorologique impérial de Tokyo, dirigé par M. Arai et organisé, il y a quelques années, par un Allemand, M. Knipping, bien connu du monde savant.

Ils présentent des différences considérables, ce qui indique que les moyennes portent encore sur un trop petit nombre d'observations et que les conditions climatériques sont assez variables d'une année à l'autre. Cependant ils concordent en ce sens qu'ils montrent très nettement : la sécheresse de l'hiver, l'abondance des pluies en avril, mai et juin, en septembre et octobre, ces deux périodes étant séparées par juillet et août, qui sont relativement secs.

A Yokohama et à Tokyo, pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février, c'est-à-dire pendant le tiers de l'année, il tombe à peine le cinquième de la quantité totale de pluie. Les quatre cinquièmes qui restent se répartissent sur les huit autres mois, et encore bien inégalement, puisque les mois de juillet et d'août sont peu pluvieux.

Ces tableaux indiquent aussi que le climat du Japon est, d'une façon générale, doux et remarquablement humide.

Tremblements de terre. — Outre les typhons, dont nous avons

déjà parlé et qui parfois bouleversent le pays pendant la période des moussons sud, il faut signaler encore, parmi ce que certains auteurs appellent, avec beaucoup d'exagération, les fléaux du pays, la fréquence des tremblements de terre. Ces commotions sont généralement anodines, mais elles ont quelquefois, comme en 1855, couvert le pays de ruines : à cette époque, plus de 100,000 habitants, dit-on, périrent à Tokyo même.

Ces tremblements de terre se développent d'habitude dans des directions assez uniformes. La fréquence même de ces phénomènes séismologiques a permis à quelques savants de rechercher, au moyen d'observations nombreuses embrassant déjà quelques années, la loi de ces perturbations.

Les derniers et importants travaux de M. Milne ont jeté un certain jour sur la question, qui cependant est encore bien loin d'être définitivement résolue.

Cependant les faits suivants paraissent, au Japon du moins, être acquis d'une manière certaine :

« 1° Presque tous les ébranlements ont leur origine dans le nord, d'où ils se propagent vers Tokyo, dépassent cette région en s'étendant vers le sud et l'ouest, jusqu'à ce qu'ils atteignent les montagnes d'Hakone (près du Fujisan), où ils s'arrêtent brusquement.

« 2° D'une façon générale, ces tremblements de terre ne se font sentir que dans la région orientale du Hondo ; la propagation des ébranlements vers l'ouest semble arrêtée par les montagnes centrales.

« 3° Les secousses sont souvent ressenties avec une intensité très variable à des points éloignés à peine de quelques centaines de mètres les uns des autres ; cette variation dépend peut-être de la nature du sous-sol. Les ébranlements seraient beaucoup moins considérables sur un sol élevé et dur.

« 4° La plupart des tremblements de terre ont leur origine dans l'Océan ou dans son voisinage. Le district le plus fréquemment ébranlé est la région basse drainée par le Tonegawa. Par contre, les régions élevées et montagneuses sont relativement peu éprouvées.

« 5° Il ne semble pas qu'il y ait relations directes entre les phénomènes seismologiques et les phénomènes volcaniques.

« 6° La région est du Japon, où les tremblements de terre paraissent se localiser, est le côté le plus rapproché des énormes profondeurs de l'océan Pacifique, profondeurs qui atteignent 4,000 mètres à une distance relativement peu éloignée des côtes de l'archipel.

« 7° Cette région particulièrement ébranlée est, dans le Hondo, celle où les terrains sédimentaires sont les plus répandus.

« 8° Les tremblements de terre sont surtout fréquents pendant les mois froids, d'octobre à mars, avec un maximum en janvier.

« 9° Pour chaque mois il y a coïncidence entre le maximum des tremblements de terre et le minimum de température.

« 10° On peut affirmer sans exagération qu'il y a en moyenne au moins un tremblement de terre par jour.

« 11° Les tremblements de terre paraissent être un peu plus fréquents à marée basse. Il y en a environ un dixième en plus. »

L'influence de ces tremblements de terre sur la vie, sur la nature et sur les habitudes du peuple paraît peu considérable.

Cependant, beaucoup d'auteurs ont admis que l'instabilité du sol a conduit les habitants à construire des maisons légères, en bois, qui résistent bien aux secousses.

Cette opinion ne paraît pas justifiée par les faits et il semble qu'il est plus probable que cette particularité est due tout simplement à l'abondance des bois propres à la construction, à la douceur générale du climat et à la rareté de la pierre solide et facile à travailler. Cette opinion est corroborée par ce fait que dans les provinces du Japon où les tremblements de terre sont extrêmement fréquents, dans celles où ils sont rares et sans importance, et enfin là où ils n'existent pas, le système de construction est le même.

§ 4. — **Productions.**

RICHESSES MINÉRALES

Dans le § 2 nous avons vu les faits les plus saillants de la géologie japonaise. Nous avons indiqué comment le pays, extrêmement volcanique, était surtout riche en roches cristallines primordiales ou éruptives; comment les roches de la période secondaire étaient assez rares, et enfin comment les terrains stratifiés étaient relativement peu étendus et récents. De l'ensemble de ces faits il résulte à priori, et l'observation directe confirme cette déduction, que les richesses minérales du Japon sont considérables; qu'on y trouve en abondance, du moins superficiellement, des traces et des gisements métallifères des plus variés.

En fait de métaux, on y rencontre en effet l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'antimoine.

Les renseignements officiels les plus récents que nous ayons pu consulter indiquent comme étant en exploitation :

8	régions	aurifères comprenant	89	mines ;
8	—	argentifères —	346	—
8	—	plombifères ;		
26	—	où l'on recueille le cuivre ;		
19	—	— le fer ;		
4	—	— l'étain ;		
9	—	— l'antimoine.		

On remarquera dans cette énumération que le zinc fait défaut, ce qui rend le Japon tributaire de l'étranger pour beaucoup de fournitures nécessaires à la fabrication des armes.

Ces gisements divers, qui, si l'on ne considère que le nombre, semblent devoir donner un très grand rendement, sont pour la plupart mal exploités, avec de vieux outillages presque hors de service. Il semble que pour vivifier l'industrie minière autrefois florissante il suffirait de capitaux habilement employés par des ingénieurs instruits; malheureusement les capitaux indigènes paraissent manquer; les capitaux européens sont repoussés avec une jalousie peut-être peu habile, et l'industrie minière ne tient au Japon qu'une place dérisoire. (Voir dans la troisième partie les tableaux indiquant le rendement des mines.)

En 1877, en effet, le rendement en or a été seulement de 415 kilogrammes, représentant une valeur de 1,200,000 francs environ; le rendement en argent de 29,166 kilogrammes, soit à peu près 5,500,000 francs; pour le cuivre, 3,800 tonnes, représentant une valeur un peu inférieure à celle de l'argent; et, pour le fer, 5,000 tonnes, soit 700,000 francs environ.

Fer. — Le fer est le produit minéral le plus commun, le plus répandu, sinon le plus productif, après le charbon. On le trouve un peu partout, mais plus particulièrement dans le sud, puis au nord, dans les montagnes d'Aomori, et au centre, dans les provinces de Hitachi et de Mutsu.

Le fer obtenu est, en général, de qualité inférieure; il se prête mal à l'aciération, et, malgré quelques progrès accomplis, le Japon doit encore faire venir d'Europe l'acier nécessaire à la fabrication de ses armes.

Cuivre. — Au point de vue de la quantité et de la qualité, le cuivre est sans contredit le métal le plus précieux du Japon.

Il est généralement excellent, de facile extraction, fait face et au delà à tous les besoins indigènes et devient un important article d'exportation, recherché pour sa pureté et l'absence de l'antimoine et de l'arsenic. Les mines d'Ani (préfecture d'Akita), autrefois propriété de l'État, installées il y a quelques années sur un large pied par des ingénieurs européens, avec un outillage perfectionné, paraissent être celles qui donnent les meilleurs produits. Elles sont conduites aujourd'hui par un personnel japonais et appartiennent à un particulier.

Plomb. — La production indigène est actuellement insuffisante, et le Japon reçoit ce métal de l'étranger pour la fabrication des projectiles de ses armes portatives. Cette situation tend à s'améliorer.

Nous venons d'indiquer rapidement la situation présente pour chacun des métaux les plus importants; mais les richesses métalliques de l'empire, que les Japonais feignent de croire considérables, sont encore bien imparfaitement connues. Elles ont donné lieu à de grandes espérances, surtout lorsque aucune étude sérieuse n'avait été faite, et il ne serait pas impossible que les gisements métallifères soient plus nombreux que riches, et qu'il y ait surtout des affleurements.

Houille. — La houille tient un rang important dans les productions minérales du Japon. Les couches y sont d'une richesse extrême, surtout à Ezo et à Kiushiu, et cependant l'ensemble des produits n'a pas excédé, en 1879, 400,000 tonnes, représentant environ 6,000,000 de francs, chiffre notablement inférieur à ce qu'on pourrait obtenir.

Il est certain qu'une exploitation plus habile arrivera bien vite à quadrupler et au delà ce rendement insuffisant, car nous voyons déjà en 1881 la production atteindre 890,000 tonnes, et en 1883-84, 1,000,000 de tonnes environ.

Bien que tous les gisements de houille n'aient pas été reconnus avec un égal soin, on possède à ce sujet, surtout pour Ezo, des renseignements très précis, grâce aux travaux exécutés pour le gouvernement japonais par MM. Lyman et Monroe.

Comme en Chine, les travaux miniers du charbon de terre sont d'une date relativement récente. L'imperfection de l'outillage, surtout au point de vue de l'asséchement des puits et de la ventilation, en forçant les mineurs à ne travailler qu'à un niveau supérieur à

celui des eaux, limitait dans des proportions considérables l'exploitation des régions même les plus riches.

La houille japonaise n'est pas en général de première qualité. La présence de la pyrite lui donne une friabilité très grande.

Les formations houillères de Kiushiu et d'Ezo paraissent, à cause de la nature des fossiles qu'on y trouve, être d'époques différentes. Celle de Kiushiu, la plus ancienne, serait cependant plus récente que les formations houillères d'Europe. Quant aux gisements de l'île d'Ezo, ils paraissent appartenir à l'époque tertiaire.

D'après M. Lyman, on peut évaluer, sans risque d'exagération, le total des terrains carbonifères de l'île d'Ezo à environ 13,000 kilomètres carrés, se trouvant surtout dans la vallée de la rivière Ishikari. Bien que, suivant le gisement, la qualité de la houille d'Ezo soit très variable, on peut dire que d'une façon générale elle est extrêmement bitumineuse, et qu'elle ressemble beaucoup aux lignites exploités en France dans la Provence, et en Suisse dans les environs de Lausanne.

Les terrains houillers de Kiushiu sont les plus étendus après ceux de l'île d'Ezo, et leur importance est peut-être plus grande. à cause de la situation géographique de l'île dans laquelle ils se trouvent et qui est située sur la route du Japon à la Chine ; ce qui ajoute encore à leur valeur, c'est qu'à Kiushiu on trouve aussi des minerais de fer abondants.

Kiushiu fournit déjà en houille les quatre cinquièmes de la production totale du Japon.

Cinq bassins carbonifères sont actuellement très bien connus dans cette île, mais il est probable qu'il y en a d'autres encore : ils présentent une superficie totale de 1,786 kilomètres carrés environ.

Le terrain houiller, près de Nagasaki, est de petite étendue, mais particulièrement riche et fournissant du charbon de première qualité. Il est devenu le centre de l'industrie houillère du Japon. Son importance est due aussi en grande partie à la proximité d'un excellent port et à la facilité des communications. La plupart des centres miniers prendront également, au nord et au sud, une importance considérable quand de bonnes voies de communication permettront à leurs produits de s'écouler facilement.

Quant au Hondo, il est beaucoup moins bien partagé au point de vue des terrains carbonifères. Le plus grand est à 90 kilomètres environ au nord de Tokyo. Il a une étendue d'environ 1,820 kilomètres carrés; mais le charbon est de mauvaise qualité, le transport coûteux, et il n'a d'importance que pour l'industrie locale.

Quelques autres terrains carbonifères ont été signalés dans la même île vers Niigata. Les renseignements manquent de précision; mais dans tous les cas ils n'ont pas une importance comparable à ceux d'Ezo et de Kiushiu.

Nous ne citerons que pour mémoire des gisements de lignite et de tourbe peu connus et peu exploités.

Pétrole. — Bien que nombreuses, les sources de pétrole sont loin d'avoir l'importance qu'on leur donnait il y a quelques années. L'usage de cette huile minérale a pris un développement extraordinaire au Japon, malgré le danger qu'elle présente dans des constructions en bois. Aussi les besoins excèdent de beaucoup les ressources indigènes, et l'Amérique inonde le pays de ses produits.

C'est un des rares articles d'origine étrangère employé d'une façon générale par les indigènes.

Roches de construction. — Les roches de la période secondaire sont assez rares, comme nous l'avons dit précédemment, et avec elles les assises de calcaires dont elles se composent généralement et qui sont d'un usage général pour la construction des habitations. Les Japonais, privés de cette ressource, ne peuvent employer comme matériaux que des granits difficiles à travailler et à extraire, des grès tertiaires friables et de mauvaise qualité, ou le tuf assez commun à Yokohama; abondamment pourvus, d'autre part, de bois de construction, jouissant d'un climat tempéré, ils ont construit leurs maisons en bois et les ont couvertes en paille. C'est, avons-nous dit, dans le manque de couches calcaires utilisables, plutôt que dans l'idée d'ériger des habitations résistant bien aux tremblements de terre, qu'il faut chercher l'explication du mode de construction usité.

Kaolin. — Très riche en granits, en gneiss, ce pays contient naturellement de nombreux dépôts de kaolin. Les porcelaines du Japon, celles surtout de ses provinces méridionales, sont célèbres depuis des siècles et font concurrence pour la beauté de la pâte, l'éclat (imari) ou la douceur (hirato) des couleurs et le goût généralement remarquable qui préside au choix des ornements, à tous les produits similaires d'Europe ou de Chine.

Eaux thermales. — L'abondance des régions volcaniques rend

au Japon le nombre des sources thermales considérable. On les compte en effet par centaines; mais leurs propriétés sont insuffisamment connues. Presque toutes sont fréquentées depuis longtemps par les indigènes, indifféremment pour les affections les plus diverses, et par conséquent, malgré une foi robuste, avec un succès très incertain. Certaines de ces stations plus accessibles, dans des sites pittoresques et à proximité de villes populeuses, sont devenues, comme en Europe, plus particulièrement populaires et suivies.

Soufre. — Ce produit naturel se trouve à profusion dans presque toutes les provinces.

FLORE

Au point de vue spécial de la végétation, ce qui frappe le plus vivement au Japon c'est, d'une façon générale et abstraction faite de toute idée scientifique, d'une part l'abondance, la richesse de la végétation, de l'autre sa variété.

Du sud au nord, de l'est à l'ouest, le pays, extrêmement mouvementé, montagneux même, est absolument couvert de verdure. Les essences les plus diverses se coudoient dans ses nombreuses forêts.

Au printemps, c'est une débauche d'arbustes aux fleurs éclatantes, d'arbres aux feuilles nuancées qui sèment de notes brillantes et gaies les pentes des montagnes, généralement assombries par la verdure sévère des conifères.

En été, grâce aux pluies chaudes et abondantes, les essences herbacées et les arbustes, bien que perdant de leur éclat, sont en plein développement.

Pendant l'automne et l'hiver, chose étrange, on assiste, pour ainsi dire, à un nouveau printemps, car la température est très douce, et tandis que les essences toujours vertes restent immuables dans leurs vêtements sombres, les autres perdent peu à peu leurs feuilles, et celles-ci, avant de tomber, passent le plus souvent par des teintes à la fois assez variées et assez vives pour donner l'illusion d'une nouvelle floraison.

Si, après avoir subi l'influence fort douce que porte en elle une nature toujours riante, on veut échapper à cette impression et analyser la composition de la flore japonaise, on arrive aussi rapidement à voir qu'à ce point de vue le Japon se divise en plusieurs zones distinctes les unes des autres par leur caractère général et l'ensemble des essences qui y croissent; elles s'échelonnent de la

mer aux sommets les plus élevés, suivant une gradation constante.

Il est bien évident que ces zones ne sont pas limitées mathématiquement et que sur leurs frontières les plantes des unes et des autres se mélangent; mais, abstraction faite de ces irrégularités de détail, ces régions sont bien distinctes.

C'est en prenant cette observation comme point de départ que M. Rein a décrit avec une grande clarté la flore du Japon. Nous le prendrons pour guide, le citant quelquefois textuellement dans les quelques notes qui suivent, et qui n'ont d'ailleurs aucune prétention savante.

DURÉE DE LA VÉGÉTATION

De toutes les richesses naturelles du Japon, la flore est la plus connue; ce fait s'explique aisément, parce que les Japonais ont toujours eu un goût naturel très prononcé pour l'étude des plantes, goût qui a été développé encore par l'adoption des médicaments chinois, qui sont presque tous extraits du règne végétal.

D'autre part, parmi les étrangers venus au Japon soit avec les Hollandais, soit depuis l'ouverture du pays, il s'en trouvait beaucoup dont les connaissances botaniques étaient fort étendues et qui firent faire à cette partie de l'étude des productions japonaises des progrès considérables. Citons parmi ces savants : Kæmpfer, Thunberg, de Siebold, Burger, Maximowicz, et, plus récemment, Savatier, Vidal, Dickens, Wright, Hodgson, Kramer et Rein.

La durée de la saison froide limite à cinq mois dans le Hokkaido (île d'Ezo), à sept mois environ dans le centre et le sud de l'empire, la période de croissance des essences ligneuses, de telle sorte qu'ici comme ailleurs en Occident, les anneaux concentriques indiquant l'accroissement annuel sont nettement marqués dans toutes les essences, sauf dans quelques espèces particulières fort dures cantonnées dans les parties méridionales, comme le buis et le chêne vert.

On se plaît à donner comme caractéristique du Japon, au point de vue de sa flore, ce fait que côte à côte y croissent les essences les plus diverses, le bambou, le palmier, le laurier, le chêne, le pin du nord, et que dans des forêts où se trouvent des arbres de nos climats on rencontre d'une part le singe, d'autre part l'ours.

Ce fait intéressant est vrai dans une certaine limite; mais nous ferons remarquer seulement que c'est grâce à la culture qu'on

trouve dans les plaines de Tokyo le bambou, dont le développement est très limité, le palmier, les cycadées, qu'on est obligé pendant l'hiver de protéger avec de la paille et qui d'ailleurs ne donnent jamais de fruits dans le centre, et très rarement à Kiushiu même. Pour la canne à sucre, importée assez récemment et cultivée dans les provinces méridionales, son existence y est assez précaire, puisque plantée en mars seulement, on doit la couper en septembre, ce qui fait six mois à peine de croissance avant la récolte.

A la fin de septembre, quand les champs de riz perdent leur verte couleur, les forêts des montagnes commencent à se nuancer, et le spectacle qu'elles offrent en automne surpasse par la beauté, la variété, le contraste des nuances, celui si renommé des forêts de l'Amérique du Nord.

Vers la fin d'octobre, les essences à feuilles caduques sont à peu près dénudées, sauf quelques espèces : ce sont les arbrisseaux et arbres toujours verts, qui ont formé leurs bourgeons au commencement de l'automne, qui pour fleurir n'ont pas besoin d'une température élevée, et auxquels suffit un peu de soleil pendant la journée. Leur floraison commence avec les mois d'hiver. Parmi ces essences citons quelques araliacées, qui fleurissent en novembre; l'arbuste à thé et le camelia Sasanka, en novembre et décembre; quelques espèces de daphnées, en janvier et février, et, par-dessus tout, le camélia japonais, qui parfois présente cet étrange spectacle de porter à la fois des fleurs et de la neige et dont la floraison dure jusqu'en avril.

Au commencement de ce mois la végétation est encore partout fort en retard; cependant, dès le milieu de février, le prunier s'est couvert dans les jardins et les temples de fleurs blanches ou roses. Quelques rares essences, comme le magnolia, suivent cet exemple en février et en mars.

Les céréales les plus communes, telles que l'orge et le froment, le colza, qui sont semées fin octobre, donnent en novembre et décembre de vigoureuses pousses et couvrent les champs de verdure; elles éprouvent un temps d'arrêt vers le milieu de décembre et repartent au printemps. La récolte se fait au commencement de juin, et pour le blé deux semaines plus tard.

Comme sur le continent, l'été succède rapidement à l'hiver, et rapidement les forêts redeviennent vertes.

Dans l'île d'Amakusa et dans les contrées voisines de Kiushiu, la plupart des essences feuillues sont de nouveau couvertes de feuilles

dans la deuxième moitié d'avril; seul le Mimosa arborea (Albizzia julibrissin) conserve son aspect hivernal, et un mois plus tard on le trouve encore, dans le haut pays de Shikoku, tout à fait dépourvu de feuilles; de ce long sommeil peut-être lui vient son nom japonais « nemu », le dormeur.

Au commencement de mai, quand les champs se couvrent de leurs fruits, c'est l'été qui vient déjà, et alors commence, sous une puissante action solaire, avec des pluies abondantes, un développement extraordinaire de la végétation, qui rappelle les tropiques et qu'on ne trouve pas sur les rives de la Méditerranée.

C'est à ces pluies chaudes et fécondantes que le Japon doit sa luxuriante végétation et la possibilité de faire deux récoltes par an dans les mêmes champs.

FORMATIONS ET RÉGIONS VÉGÉTALES.

Suivant la nature du sol, sa formation, son altitude, la physionomie de la flore qui s'y développe varie. C'est à ces terrains correspondant à des flores spéciales que M. Rein donne le nom de *Formationen der Vegation.*

En se placant à ce point de vue, on peut diviser la flore générale du Japon, mais surtout celle des trois grandes îles du sud en :

I. Flore des dunes de sable;
II. — eaux douces;
III. — régions collinaires;
IV. — Hara;
V. — forêts de montagnes;
VI. — hautes montagnes.

I. **Dunes.** — La flore, influencée par le sable et le sel, manque de richesse; elle varie suivant les localités, mais présente quelques particularités remarquables. Beaucoup de plantes y ont le caractère de celles des pays de sable, à racines pivotantes, profondes et à tige peu développée; mais un plus grand nombre s'étendent sur le sol, tandis que d'autres, par leurs feuilles charnues, peuvent être rattachées aux plantes grasses. Les noms japonais de ces plantes des dunes sont presque toujours composés du mot *hama,* côte, et du nom d'autres plantes qu'elles rappellent plus ou moins; par exemple :

Hama-nashi, poire de côte (Rosa rugosa); Hama-matsu, pin de

côte (Juniperus littoralis); Hama-endo, pois de côte (Latyrus maritimus); Hama-hirugao, liseron de côte (Calystegia soldanelloides); Hama-ninjin, carotte de côte (Silinum japonicum); Hama-mugi, orge de côte (Carex macrocephale).

Sur la côte nord, les rosiers et les genévriers sont particulièrement répandus; chez les premiers, aux grosses fleurs rouges succèdent des fruits ronds ou en forme de poire, que les indigènes mangent volontiers.

Le genévrier a une apparence singulière, particulièrement en hiver, avec ses aiguilles d'un vert sombre et ses baies bleu clair, en opposition avec la couleur terne du sable et des autres plantes dépourvues de feuilles.

Là où l'on veut fixer les dunes, on plante utilement le pin noir, Kuromatsu (Pinus massoniana), dont l'utilité est beaucoup plus grande dans ce cas que celle du pin rouge, Akamatsu (Pinus densiflora), qui peut à peine se développer dans les terrains sablonneux et infertiles.

II. **Flore des marais et étangs.** — Le Japon n'a ni landes ni marécages proprement dits. Par conséquent manquent d'une part les plantes de nos marais, et d'autre part celles qu'on y trouve à l'état d'exception sont cantonnées sur certains sommets de montagnes.

Une végétation particulière se développe dans les rivières marécageuses et dans les eaux stagnantes. Parmi les plantes qui caractérisent cette flore citons le Callitriche verna, l'Azolla primata, qui, comme son proche parent le Salvinia vulgaris, couvre parfois de vastes étendues après la moisson.

Dans les étangs qu'on trouve à différents niveaux, servant de réservoirs, les plantes les plus communes sont du genre Potamogeton ; plus rarement et surtout dans le nord du pays on trouve le Nuphar japonicum, pendant que certaines nymphéacées se rencontrent seulement en des points particuliers et que d'autres, comme le magnifique lotus, Nasu (Nelumbo nucifera), introduites probablement dans le pays avec le boudhisme, ne doivent leur existence qu'à la culture. Les renoncules amphibies sont peu nombreuses.

III. **Flore des régions collinaires.** — Les terrains collinaires de 100 à 300 mètres d'altitude, coupés d'étroites vallées cultivées, sont très communs au Japon. La composition de leur sol est extrêmement variable suivant les régions. Il est surtout argileux et

sablonneux dans les provinces de Kadzusa, Mino, Mikawa, Owari et Omi ; d'autrefois composé de granits décomposés recouverts de cailloux siliceux apportés par les eaux, comme dans la plaine d'Owari. Ailleurs encore on le trouve constitué de roches tertiaires récentes, comme dans les plaines de Tokyo et de Sendai. Ailleurs enfin et très fréquemment, les collines sont composées de roches schisteuses.

La caractéristique de ces collines, abstraction faite de leur nature géologique, c'est que par endroits elles sont recouvertes de forêts peu épaisses de pins rouges ou de broussailles, tandis qu'ailleurs elles sont complètement privées d'arbres. C'est au peu de fertilité du sol qu'on doit la nature rabougrie des pins (noirs ou rouges) et d'autres arbres, ainsi que la prédominance des fougères.

Les arbrisseaux toujours verts, comme certains genévriers, certains gardenias et d'autres encore, y sont, dans le Japon central, intimement mélangés avec les arbrisseaux à feuilles caduques, les azalées, les deutzia, les rosiers, avec des graminées et d'autres espèces herbacées aimant la sécheresse. Quand, au commencement de l'été, ces essences en fleurs se massent gracieuses et pittoresques à l'ombre des pins, le spectacle est charmant.

En avril déjà, dans la province de Satzuma, les collines stériles les plus basses sont couvertes d'un mélange d'azalées et de rhododendrons aux fleurs rouges, de deutzia et d'anémones aux fleurs blanches, et d'autres plantes aussi ravissantes, qui paraissent être non pas un produit naturel, mais celui d'une culture raffinée.

IV. Flore du Hara. — On donne le nom de Hara aux plaines plus ou moins étendues non cultivées qui s'étagent à des altitudes variant de 100 à 2,500 mètres. Elles ne ressemblent en rien à nos prairies, mais se distinguent par une flore toute particulière, se rattachant par bien des points à nos pâturages de montagne. Au pied des grands volcans, comme l'Assamayama, le Fujisan, le Ganjiusan, il s'en trouve d'immenses, non utilisés, et qui pourraient rendre des services incomparables pour l'élève des chevaux et des bestiaux. C'est dans les Hara et dans les forêts de montagne qui les entourent d'habitude que se trouve le mélange, la réunion la plus complète de toutes les espèces herbacées dont le Japon est si largement pourvu.

Ce qui distingue d'abord le Hara de nos prairies, c'est qu'il ne présente nulle part un « tapis de verdure » qui ne pourrait trouver sa place au milieu de ce mélange intime d'herbes, d'arbrisseaux et

de fougères. Le Hara de montagne est avant tout un grand « champ de fleurs », O hana batake, dans lequel se rencontrent beaucoup des espèces qu'on trouve dans nos montagnes à côté de beaucoup d'autres qui sont indigènes.

Les plus communes des variétés de nos espèces d'Europe appartiennent aux différentes violettes, aux crucifères, aux labiées, aux composées et aux campanules ; parmi les monocotylédones, aux graminées et orchidées ; parmi les acotylédones, aux fougères.

On rencontre dans le Hara presque toutes les renoncules et les œillets de nos prairies, beaucoup de nos papillonacées, mais il manque toute une collection des composées les plus connues ainsi que les serpolets et les bruyères.

Parmi les plantes caractéristiques indigènes, citons différentes espèces de Hagi (Lespedeza), qui sont de véritables arbustes ; puis beaucoup de lis admirables, des iris splendides, et enfin des azalées, des deutzia, des rosiers (Rosa multiflora).

Il va de soi que le caractère général du Hara que nous venons de donner ici change suivant son altitude et sa position géographique.

Ainsi, dans la partie nord du Hondo et dans les montagnes neigeuses du Tateyama, on trouve fréquemment dans les Hara, des buissons de Kashiwa (Quercus dentata) qui ne dépassent jamais trois mètres de haut; dans ceux qui sont au pied du Ganjinsan on trouve une grande quantité de muguets (Convallaria majalis), qu'on ne rencontre habituellement que dans les forêts d'Ezo.

A Ezo, dans les plaines de l'Ishikari et des autres rivières se trouvent de grandes étendues boisées ; les principales espèces y sont le frêne, le saule, l'aune. Dans les parties plus sèches on rencontre l'orme, l'érable, le châtaignier, le noyer, le chêne; ce sont ces dernières encore qui forment les forêts de l'intérieur de l'île.

V. **Les forêts.** — 1° *Forêts de bois feuillus* (*Asagi,* Forêt Claire). — Les différences qui existent entre les forêts japonaises et celles de l'Europe à même latitude sont radicales.

Les premières se distinguent par l'abondance, la variété des arbres et par un développement remarquable des arbustes, des lianes et des espèces herbacées qui garnissent le sol avec une profusion qui rappelle plutôt les forêts vierges des tropiques que celles, beaucoup moins riches, de la zone tempérée.

Cette magnificence de la végétation est surtout remarquable dans les forêts dont les altitudes varient de 600 à 1,600 mètres.

Nommer les espèces qu'on trouve dans les forêts, c'est citer au moins la moitié de la flore. Dans les hautes montagnes, et particulièrement dans le nord on ne trouve que peu d'arbustes à feuillage persistant, pas d'arbres.

Les essences feuillues les plus caractérisques des forêts sont les chênes, hêtres, érables, bouleaux, châtaigniers, magnolias, noyers, ormeaux, différentes rosacées et, aux endroits les plus humides, des frênes et des ormes.

Parmi les essences grimpantes, le Tsuru demari (Schizophrama hydrangeoides), le Tsuta urushi (Rhus radicans), dépassent toutes les autres en force et en hauteur. Elles se fixent aux chênes, aux érables, aux roches escarpées, leur donnant dès le commencement de l'été, par leurs feuilles rouges, le brillant coloris que les arbres prennent au moment de la chute des feuilles.

Quelques espèces dont les parentes n'ont en Europe aucune disposition à grimper, montrent ici de curieuses tendances à l'enroulement. Cette particularité se montre avec beaucoup de netteté dans diverses magnoliacées et ternstrœmiacées, spécialement dans les Schizandra et Kadzura pour les premières, dans les Actinidia et les Stuartia pour les secondes. Le fait est saillant pour le Tsuta noki, dans l'épaisse tige duquel l'œil ne peut distinguer la trace des anneaux annuels. La plante s'élève de plusieurs mètres librement, puis s'attache à un arbre voisin, sur lequel elle s'enroule le plus souvent de gauche à droite, en s'élevant aussi haut que lui. De là elle passe souvent à un autre, poussant parfois des branches libres.

Les magnoliacées grimpantes agissent d'une manière tout à fait analogue, s'enroulant cependant le plus souvent de droite à gauche. Quand l'arbre auquel elles s'appuient est trop petit, elles retombent à terre : aussi est-ce au milieu des grands arbres qu'on les voit dans tout leur développement. Le Kadzura Japonica a mérité le nom de « kurogane modoshi », le grimpeur de fer, non seulement à cause de la couleur de son feuillage, mais aussi et surtout pour la vigueur de son enlacement, pour sa force et son élasticité.

La plus connue des lianes des forêts japonaises est le Fuji, ou glycine (Wisteria Chinensis), et les Okebia.

Dans l'épaisseur des forêts, la Wisteria grimpe de 20 à 30 mètres autour des arbres, et si elle n'a pas d'appui, elle s'élève pour son compte. Les Okebia, au contraire, ne s'attachent qu'aux arbrisseaux, et le plus souvent sur la lisière des forêts, où l'on peut

remarquer de l'extérieur les charmantes fleurs violettes du Kudzu (Pueraria Thunbergiana).

Les lianes que nous venons de nommer se retrouvent aussi dans les forêts du sud, dont les chênes à feuilles de laurier, les camphriers, les ternstrœmiacées, les camélias, les ilicinées, forment les éléments importants. Parfois, sur de vastes étendues, les forêts ne se composent que de quelques espèces de chênes (Quercus cuspidata, Q. glabra, Q. acuta, Q. glauca), avec le Ternstrœnia Japonica, l'Eurya Japonica, et d'autres essences toujours vertes formant les sous-bois.

Citons encore quelques espèces qu'on remarque dans les forêts pendant l'été : entre 1,300 et 1,400 mètres dans les montagnes du Japon central, le Saru suberi, « qui fait glisser les singes » (Lagœrstremia Indica), d'aspect sévère, aux magnifiques fleurs écarlates qui le font rechercher comme plante d'ornement; puis le Sanshio (Xanthoxylum piperitum), armé de redoutables épines.

Entre 600 et 1,000 mètres on trouve, toujours dans les endroits ensoleillés, le châtaignier comestible. C'est lui qui, de Riu-Kiu à Saghalien, porte le gui (Viscum album), qu'on rencontre aussi, mais plus rarement, sur le poirier, le frêne, le hêtre, le noyer, l'aune et même le chêne.

L'apparence déjà si variée de la Forêt Claire (Asagi) est encore diversifiée par des conifères qui, bien que très visibles, mais dispersés, n'en changent pas beaucoup le caractère général. Dans les forêts non exploitées, — et elles sont nombreuses, — tandis que les arbres à feuilles caduques morts sont vite jetés à terre par les vents ou la tempête et bientôt désagrégés et couverts de mousses, les conifères desséchés restent debout pendant longtemps encore, couverts de lichens ou de plantes grimpantes.

2° *Forêt de conifères* (*Kurogi,* Forêt Noire). — Comme les forêts d'arbres feuillus, Asagi, les forêts de conifères, Kurogi, s'étagent à diverses hauteurs, du bord de la mer aux grandes altitudes. Elles se distinguent des précédentes par ce fait que, dans une Forêt Noire, il y a rarement plus de quatre espèces d'arbres.

Première région. — Les pins rouges et les pins noirs sont les conifères les plus répandus et forment, soit isolément soit mélangés entre eux, les forêts de conifères des régions basses, des dunes de sables et des collines infertiles. C'est sur des forêts de ce genre que tombe d'abord le regard de l'arrivant; aussi n'est-il pas surprenant que l'idée se soit généralement répandue que ce sont les forêts de pins qui dominent au Japon. Cependant celles qui ont une

certaine étendue ne se trouvent que très exceptionnellement à des hauteurs supérieures à 1,500 mètres.

Deuxième région. — C'est de 500 à 1,000 mètres que se trouvent les plus beaux conifères japonais, dont le bois est utilisé pour les travaux les plus divers. Ce sont : le Sugi (Cryptomeria Japonica), le Hinoki (Chamœcyparis obtusa), le Sawara (Chamœcyparis pisifera) et le Hiba (Thujopsis dolabrata).

Naturellement, le Cryptomeria n'atteindrait qu'exceptionnellement le 36° de latitude; mais grâce à la culture on le trouve beaucoup plus au nord, et jusque dans Ezo. C'est l'orgueil des temples, l'ornement des avenues japonaises, dont la plus célèbre, qui a plus de huit lieues d'étendue, aboutit aux sanctuaires de Nikko.

Les plus belles forêts de cyprès sont dans les provinces de Shinano et de Hida, mais malheureusement bien éclaircies par la main de l'homme. Le bois de ces àrbres, et particulièrement du Hinoki (arbre du soleil), est, à cause de sa belle couleur blanc-paille et de ses fines nervures, particulièrement recherché pour la construction des temples et pour la fabrication des objets destinés à être laqués. Citons encore le Koya maki (Sciadopytis verticillata), qui atteint jusqu'à 25 mètres de hauteur.

L'Araragi (Taxus cuspidata), recherché pour son bois rouge finement veiné, se trouve surtout en Hida. On trouve aussi un peu partout son proche parent l'Inugaya (Cephalotaxus drupeacea) et le Kaya (Toreya nucifera).

Troisième région. — Une troisième région de conifères s'étend de 1,500 à 2,400 mètres; elle est peuplée de sapins et de mélèzes. Le plus connu d'entre eux, le Momi (Abies firma), se trouve habituellement à une altitude un peu moindre, avec le Sugi et le Hinoki. Les régions comprises entre 1,000 et 1,500 mètres sont, à vrai dire, la patrie de ces trois espèces.

Plus communément encore que les précédents, on trouve ici un proche parent du sapin shirling de l'Amérique du Nord, le Tsuga (Abies tsuga). Toutes les autres espèces, sans excepter même le mélèze, Karamatsu (Larix leptolepis), se trouvent à des hauteurs qui dépassent 1,500 mètres.

Dans les montagnes de Nikko, et particulièrement dans le Nantaisan, la Forêt Claire s'élève environ jusqu'à 1,900 mètres d'altitude; la Forêt Noire la continue et se prolonge jusqu'au sommet.

Au Fujisan, la première commence à 1,500 mètres, avec le Larix leptolepis, l'Abies firma, l'Abies meuziesi, qui sont remplacés vers 2,000 mètres par l'Abies bicolor (tôhi) l'Abies Veitchii.

A l'Assamayama ces essences se mélangent, vers 2,200 mètres, avec l'Abies canadensis.

La composition de la Forêt Noire de l'Ontake est particulièrement intéressante. Comme au Fujisan, elle commence là où finit le Hara, vers 1,550 mètres d'altitude, et va jusqu'à 2,000 mètres environ. La forêt présente un mélange de Tsuga, de Hinoki, de Karamatsu et de Tôhi. Comme dans beaucoup de forêts japonaises, le sous-bois est à peu près exclusivement formé du bambou nain (Arundinaria Japonica), d'un pied et demi à deux pieds de hauteur.

Au-dessus de 2,000 mètres disparaissent d'abord les Hinoki et les Karamatsu, puis le Tsuga et enfin le Tôhi. Il résulte des observations de Maximowicz et de Veitch au Fujisan que là c'est le Tôhi, Abies bicolor (Max.), et l'Abies Veitchii qui disparaissent les derniers.

Quatrième région. — La quatrième région des conifères est celle des arbres rabougris, surtout du Gojono matsu, pin à cinq feuilles (Pinus parviflora S. et Z.), dont nous aurons occasion de parler plus loin en énumérant les plantes de la région alpine.

VI. **Flore des hautes montagnes.** — Il faut classer ici toutes les plantes qui sont au-dessus de la limite des forêts, sans se préoccuper de savoir si on les trouve ou non à de plus faibles altitudes. Cette région peut être considérée comme commençant à 2,000 mètres environ.

Observons d'abord que la première condition d'existence et de développement de ces plantes est une exposition favorable, qui fait que parfois on les trouve à moins de 1,400 mètres, comme dans le Komagatake d'Hakone, tandis qu'ailleurs, à une altitude de 2,000 mètres, les montagnes sont encore couvertes de superbes forêts. Ces grandes différences sont dues surtout aux vents, dont la violence empêche parfois le développement des arbres à des hauteurs même peu considérables.

Au sujet des noms japonais des plantes de la région alpine, signalons les usages suivants :

Le plus souvent le nom proprement dit est précédé du mot yama (montagne), qui non seulement sert à désigner le lieu de croissance habituel de la plante, mais souvent aussi à différencier l'espèce sauvage de l'espèce cultivée. Ainsi Budo désigne la vigne cultivée, Yama-budo la vigne sauvage (Vitis labrusca); Urushi est l'arbre à laque, Yama-urushi le Rhus sylvestris. Cependant beaucoup de

noms précédés du mot yama désignent l'habitat, qui souvent est aussi indiqué par le mot iwa, rocher. Par exemple, Rindo, gentiane; Iwa-rindo (Gentiana triflora); Kikyo, campanule (Platycodun); Iwa-kikyo, Campanula lasiocarpa.

Sans entrer dans les détails d'une nomenclature qui sortirait du cadre de ce travail, on peut dire, en somme, que la flore des hauts sommets japonais se compose d'un mélange de plantes alpines et de plantes septentrionales. C'est une flore qui, sans aucun doute, a son origine dans la Sibérie orientale et dans le Kamtshatka et qui s'est répandue vers le sud poussée par les vents du nord. Cette migration se montre clairement surtout sur les volcans dont l'activité n'a pas cessé depuis longtemps. On y voit nettement comment les graines sont poussées vers les sommets par le vent soufflant des vallées, jusqu'à ce qu'elles en atteignent la cime.

Résumons maintenant ce que nous avons dit sur la répartition verticale des essences résineuses.

On peut, à ce point de vue, diviser le Japon en cinq régions :

1° *Zone des pins et des genévriers*, jusqu'à 400 mètres d'altitude. Elle comprend la zone de culture, la végétation des dunes, celle des lacs ou marais et des eaux coulant lentement, les régions collinaires, et dans le sud celles des forêts toujours vertes, qui n'atteignent qu'exceptionnellement l'altitude de 200 mètres;

2° *Zone des cryptomerias, des cyprès et des ifs,* de 400 à 1,000 mètres. C'est aussi la région des taillis, avec leur splendide variété, celle des châtaigniers, des laurinées à feuilles caduques, de la plupart des magnoliacées, des ternstrœmiacées, des lardizabalées, des caprifoliacées, et enfin c'est la zone des Hara inférieurs les plus vastes;

3° *Zone de l'Abies firma et de la Forêt Claire* d'altitude moyenne (1,000 à 1,500 mètres). C'est la région des arbres de haute futaie à feuilles caduques, chênes, hêtres, érables, aunes, frênes, châtaigniers, araliées, Hara supérieurs ou de montagne;

4° *Zone des sapins et des mélèzes,* de 1,500 à 2,000 mètres. C'est la région des forêts épaisses, avec des bouleaux, des aunes, et les arbustes ou buissons subalpins ;

5° *Zone des arbres rabougris,* à partir de 2,000 mètres et au-dessus. C'est la région des éricinées rampantes et des plantes alpines.

Un mot encore au sujet des plantes dont la culture est une des caractéristiques du Japon.

Presque toutes sont de provenance orientale, à l'exception cependant du tabac et de la pomme de terre, introduits par les Portugais.

Comme nous le verrons plus tard, les Japonais ont reçu de la Chine non seulement l'écriture, la religion et les arts, mais aussi les principes de l'agriculture et les plantes aujourd'hui les plus répandues, telles que le riz, le cotonnier, le mûrier, l'arbuste à thé et la plupart des arbres fruitiers. Ceux-ci donnent du reste, à cause de l'humidité extrême du climat, des fruits sans saveur. Les plus belles fleurs y sont aussi privées de parfum, sans doute pour la même raison.

FAUNE

Dans l'esquisse géologique qui fait l'objet du § 2, nous avons montré comment il était permis de supposer que vers l'époque tertiaire le Japon était réuni à l'Amérique et à l'Asie. Cette hypothèse, que l'étude des cartes et des terrains paraît confirmer, devient encore plus probable si l'on étudie la faune du pays, qui montre des analogies frappantes avec celle des continents voisins. Comparée à la flore, la faune terrestre est d'une assez grande pauvreté; cependant on y rencontre des représentants des diverses familles du règne animal. Par contre, la faune marine est extraordinairement riche.

Plus encore que pour les mines et la flore, qui touchent de plus près à la géographie, nous nous garderons d'entrer ici dans des détails qui ne sont admissibles que dans les ouvrages spéciaux.

Il n'existe pas à proprement parler de bêtes féroces. Le tigre, le léopard, le lion, qui ne sont pas rares en Corée et dans la Sibérie orientale, manquent aux rares solitudes japonaises.

Parmi les mammifères non domestiques, il faut signaler une espèce de singe (saru), petit, à queue rudimentaire, caractérisé par la couleur rouge de la face (Macacus speciosus), remontant dans le nord jusqu'au 40° de latitude;

Le renard (kitsune), très petit, célèbre par ses prouesses, ses mystifications, sujet d'une innombrable quantité de légendes japonaises; l'ours polaire, l'ours brun, qu'on ne trouve plus qu'exceptionnellement à Ezo.

Dans le Hondo et les îles du sud, signalons : l'ours noir (kuma), spécial au Japon;

Le sanglier (shishi);

Quelques petits cerfs, peu d'antilopes;

Des rongeurs, largement, trop largement représentés, surtout par la catégorie des rats (nezumi).

Enfin un assez grand nombre d'espèces de blaireaux, de loutres, de belettes, etc.

Parmi les mammifères domestiques nous indiquerons le cheval, encore peu répandu, excepté dans certaines provinces; son origine est incertaine; d'après certains auteurs, il viendrait de la Corée. C'est un animal petit, laid, têtu, n'ayant en somme, comme animal de sport, que des défauts, mais résistant, sobre et très propre au travail de bât, auquel il est surtout employé. Les essais tentés pour croiser cette race avec des chevaux d'origine arabe ou hongroise ne paraissent pas avoir encore donné de bons résultats. Les chevaux sont plus particulièrement répandus à Ezo, dans le nord et le centre du Hondo et dans Kiushiu.

Nous venons d'indiquer l'incertitude qui régnait sur l'origine du cheval japonais et comment certains auteurs le font venir de Corée à une époque relativement récente (IIIe siècle après J.-C.). L'origine même du Japon rendait cette solution difficilement acceptable, et des travaux récents viennent en effet de montrer assez clairement que le cheval est indigène. Il est question, en effet, dans des documents authentiques datant du commencement de notre ère, de guerriers remerciant les dieux d'avoir donné le cheval au Japon, d'autres se livrant à la chasse des chevaux sauvages, etc.

Le bœuf commence à se répandre un peu. Il est d'origine étrangère et n'était utilisé, jusqu'à l'arrivée des Européens, que comme animal de trait ou de bât. Sa chair commence à servir à la nourriture de la population, surtout dans les villes, et cet usage se propage très rapidement. Les bœufs sont répandus d'une façon très peu uniforme sur le territoire; on les trouve presque exclusivement dans la partie méridionale, c'est-à-dire dans Kiushiu, Shikoku, et dans le Hondo, à l'ouest du méridien passant par la presqu'île de Noto.

Il est à désirer que des efforts intelligents soient faits, avec ténacité, pour développer le goût de l'élevage des chevaux et des bestiaux. Les premiers manquent pour les besoins de l'armée et pourraient devenir une source de bien-être et peut-être de richesse pour le Japon.

On a tenté aussi à plusieurs reprises, mais sans succès, l'élevage du mouton; ce résultat est dû, paraît-il, à la présence dans les prairies japonaises, dans les Hara, d'une espèce de bambou nain, dont les feuilles, dures et tranchantes, en provoquant d'importants désordres dans les intestins des animaux, amènent la ruine des troupeaux. La solution de la question de l'élevage des moutons est

de la plus haute importance pour le pays. Le Japon reçoit toutes ses laines de l'Australie, et, pour remédier à cet état de choses, les propositions les plus diverses ont été faites au gouvernement. Un des projets les plus sages consistait à transformer certaines rizières en prairies naturelles ou artificielles. Il semble en effet que, du moins pour quelques années, ces terrains, régulièrement et profondément travaillés, feraient de beaux pâturages.

Aucun essai sérieux n'a, pensons-nous, été encore tenté dans ce sens.

Les chèvres font complètement défaut.

Parmi les autres animaux vivant près de l'homme, on trouve encore au Japon, outre les hôtes habituels des basses-cours, le chien, le chat, l'un et l'autre d'origine étrangère, le deuxième remarquable surtout par sa queue rudimentaire et contournée.

Quant aux représentants nombreux du règne animal qui ne sont pas mammifères : reptiles, oiseaux, insectes, nous renverrons ceux que ces questions intéressent aux travaux de MM. Wallace, Blackiston, Pryer, Whitely, etc., nous bornant à dire ici que le Japon n'a qu'une espèce de serpents venimeux, le Trigonocephalus Blomhoffii, désigné par les indigènes sous le nom de Hirakuchi ou Mamuchi.

C'est un petit serpent brun, verdâtre, inoffensif s'il n'est pas attaqué.

Pour terminer ces notes rapides, nous donnons ci-dessous quelques renseignements concernant la population chevaline et bovine du Japon comparée à celle de quelques autres puissances.

POPULATION HUMAINE, CHEVALINE ET BOVINE

AU JAPON, EN FRANCE, EN ANGLETERRE, EN AMÉRIQUE.

	AMÉRIQUE 1870	FRANCE 1866	ANGLETERRE 1877	JAPON 2539
Population....	38,558,371	38,067,094	31,629,299	35,768,584
Bœufs.....	29,216,900	2,733,178	9,731,537	1,075,749
Pour cent.....	75,7	7,1	30,7	3
Chevaux.....	10,155,400	3,312,658	1,894,128	1,230,822
Pour cent.....	26,3	8,7	5,9	3,4

RECENSEMENT DES BŒUFS ET DES CHEVAUX

ANNÉE 1884

RACES	ESPÈCE BOVINE			ESPÈCE CHEVALINE		
	VACHES	BŒUFS	TOTAL	JUMENTS	CHEVAUX	TOTAL
Indigènes....	629,494	456,180	1,085,674	851,564	710,480	1,562,044
Étrangères...	1,411	337	1,748	5	34	39
Croisées.....	3,929	1,977	5,906	430	729	1,179
Sexe inconnu.	»	»	143	»	»	1,731
TOTAL GÉNÉR.	634,834	458,494	1,093,471	852,019	711,243	1,564,993

CHAPITRE II

HISTOIRE

Origines. — Comme toutes les histoires, celle du Japon est entourée à son origine de mystères que le temps ne semble pas devoir éclaircir. Les points suivants paraissent cependant définitivement acquis.

1° Les habitants primitifs du pays, ou du moins de la plus grande partie du Hondo, étaient de même race que les Aino, refoulés maintenant dans l'île d'Ezo.

2° Les territoires les plus voisins de la Corée avaient une population de tous points semblable à celle du continent.

3° Les îles du sud, l'archipel des Riu-Kiu, ont été une voie naturelle par laquelle, aidés des courants venant de l'équateur et des moussons, de nombreux représentants de la race malaise ont été conduits dans le Japon méridional.

4° Cette dernière race, fortement mélangée à celle du continent voisin, semble avoir peu à peu dominé, puis absorbé, mais en prenant leur langue, les peuplades méridionales. Au contraire, la robuste population des Aino, luttant pied à pied, mais toujours refoulée, s'est retirée, décimée, vers le nord, où elle semble perdre toute vitalité sous le régime actuellement moins brutal de ses anciens adversaires, avec lesquels elle tend du reste à se fondre.

Il est donc incontestable que, sous une apparence de grande unité, le peuple japonais n'a pas plus que les autres échappé aux mélanges provenant de conquêtes, et nous pensons que l'élément chinois a contribué pour une très large part à la formation de la race japonaise actuelle. L'amour-propre des habitants du Nippon supporte difficilement cette idée; c'est cependant la plus rationnelle, beaucoup plus à coup sûr que celle qui voit dans les premiers conquérants l'une des tribus d'Israël ou les descendants d'une peuplade de l'Afghanistan. Les Japonais ont reçu du continent voisin, avec une singulière facilité, l'écriture, la religion, les arts : de là à en être sortis eux-mêmes il n'y a qu'un pas. Ce qui, dans tous les

cas, les spécialise nettement, c'est leur langue parlée, le yamato, qui indique, pour la race autochtone du Japon méridional, une souche distincte de celle des Chinois.

PREMIÈRE PÉRIODE

(Jimmu-Tenno, 667 av. J.-C.[1]. — Yoritomo, 1684 ap. J.-C.)

D'après la légende, une même famille règne sur l'empire depuis l'origine du Japon. L'existence des premiers empereurs se confond avec celle des éléments et des astres ; le premier mikado mortel dont les annales font mention est Jimmu (667 av. J.-C.), qui, d'après la tradition, était le cinquième descendant d'Isanagi-Isanami, lequel descendit du ciel sur une montagne de Kiushiu, Takachiwo-no-mine.

On peut considérer que l'histoire japonaise commence réellement à l'époque de Jimmu, et que celui-ci, au lieu de venir à peu près directement du firmament, était quelque aventurier ambitieux et habile, jeté peut-être sur les côtes par une tempête.

Quoi qu'il en soit, Jimmu repoussa peu à peu une partie des aborigènes vers le nord; tandis que d'autres, plus attachés au sol, y restèrent dominés par les conquérants, qui se trouvèrent former ainsi tout naturellement une classe militaire, une noblesse. C'est l'histoire de toutes les conquêtes, même de celle de l'Angleterre par les Normands, à une époque relativement récente. Il est probable que le paysan japonais, dont la physionomie diffère si profondément, comme expression et comme traits, de celle des représentants de la classe élevée, des kuge, descend directement de la population autochtone.

Autant qu'il est possible de démêler la vérité dans les annales confuses de cette première époque, on peut admettre que Jimmu-Tenno parvint à dominer complètement Kiushiu, Shikoku et la partie méridionale du Hondo (fig. n° 1).

Un de ses descendants, Sujin (97-30 av. J.-C.), s'occupa le premier du développement de l'agriculture et constitua un rudiment de marine. Il eut quelques relations avec la Corée et divisa l'empire,

1. Bien qu'officiellement adoptées par le gouvernement du Mikado, toutes les dates de l'histoire japonaise ne méritent pas une égale confiance. Il est à peu près démontré aujourd'hui que celles qui s'étendent de l'origine au VIe siècle de notre ère sont erronées. Cette période de douze cents ans environ représenterait seulement une durée de six siècles, de telle sorte que le règne de Jimmu-Tenno correspondrait à peu près au commencement de notre ère.

encore fort mal équilibré, en quatre commandements militaires, à la tête desquels il plaça un shogun.

Ses successeurs, poussés peut-être par la nécessité, continuèrent à lutter contre les habitants, et accrurent peu à peu leurs domaines, si bien que sous l'empereur Seimu (131 ap. J.-C.), l'autorité des conquérants s'étendait jusqu'à une ligne sinueuse allant à peu près de l'emplacement actuel de Sendai à celui de Niigata, en suivant la crête des montagnes (fig. n° 2).

Cet état de luttes permanentes avec les barbares du Nord avait développé outre mesure le sentiment belliqueux de la nation. Une impératrice, Jingu-Kogo (200 ap. J.-C.), songea à l'utiliser et entreprit contre la Corée, avec laquelle on avait eu déjà quelques relations, une campagne qui fut couronnée de succès. Cette contrée fut soumise à un tribut, d'abord payé régulièrement, puis abandonné. Les Japonais, après des siècles, ont songé à le réclamer ces dernières années : 1872, 1876, 1883.

Cette prétention tardive, juste, théoriquement du moins, a été sur le point d'amener une rupture entre les deux pays. Cependant, à la suite des événements dont Seul a été le théâtre en 1883, les Japonais ont, par un traité formel, renoncé définitivement à cet antique droit.

C'est à la suite de l'expédition de Jingu que les premières notions de langue chinoise, de musique et d'art furent introduites au Japon. Elles s'y développèrent assez rapidement. C'est aussi vers cette époque (285 ap. J.-C.) que fut apporté par un érudit coréen le livre de Confucius.

L'avènement de l'impératrice Suiko (593 ap. J.-C.) correspond à une époque très importante de l'histoire japonaise; elle marque l'avènement d'un système gouvernemental complet et d'un remaniement administratif radical de l'empire, déjà bien assis.

Depuis Jimmu, le nombre des descendants directs ou indirects du mikado était naturellement devenu considérable : leur ensemble forma une classe spéciale, celle des kuge, tous pourvus d'emplois à la cour, et qui, issus du premier empereur, descendaient par contre-coup du soleil. Ils occupaient donc dans la nation la première place après le souverain.

Le gouvernement était purement théocratique.

Organisation militaire. — Dans les premiers âges de l'histoire du Japon, l'empereur exerçait à la fois le pouvoir civil et le pouvoir militaire. En cas de guerre, le peuple tout entier prenait les

armes, et le Fils du Ciel en était le commandant en chef. Les généraux et les soldats ne formaient pas de classe spéciale. L'empereur lui-même ou un membre de sa famille conduisait les troupes au combat. Tous les pouvoirs étaient donc condensés dans la main du souverain, dont l'action directe maintenait chacun dans le devoir.

Cependant cette organisation primitive dut être modifiée, et ultérieurement, conformément à la méthode chinoise, deux classes furent formées : la classe civile et la classe militaire. Des généraux furent nommés dès le temps de paix, ainsi que les commandants des six corps de troupes existant alors; une sorte de ministère de la guerre fut même établi.

Les forces militaires de l'empire étaient organisées avec une intelligence remarquable et suivant des principes en somme peu différents de ceux qui sont aujourd'hui en vigueur.

Les hommes valides de chaque province étaient, en effet, divisés en trois parties, l'une d'elles formant uniquement des soldats.

Le dan, gros corps de troupe ou légion, comprenait mille hommes groupés en quatre subdivisions. Il y avait une de ces subdivisions, tai, dans chaque grand district des provinces limitrophes. En cas d'expédition, des ordres étaient envoyés aux provinces que traversait la ligne d'opération; elles mobilisaient leur classe militaire.

Chaque expédition était commandée par un shogun, général, ayant sous ses ordres des fuku-shogun et d'autres subordonnés.

L'ensemble de trois dan était commandé par un généralissime ou tai-shogun (grand shogun). Cette organisation permettait de faire face rapidement à tous les besoins, et lorsque le calme était rétabli, l'armée se désagrégeait en groupes élémentaires appelés Go, composés de cinq hommes. La force de chacun des éléments constitutifs de l'armée était donc la suivante :

1 go.....			5	hommes.
2 go	formaient	1 kua.....	10	—
5 kua	—	1 tai.....	50	—
2 tai	—	1 rio.....	100	—
10 rio	—	1 dan.....	1000 [1]	

Cependant graduellement les empereurs se déchargèrent sur

1. D'après Adams.

leurs officiers du soin de gérer les affaires, et l'autorité réelle passa ainsi de leurs mains à celles des favoris.

Famille des Fujiwara. — Cette famille parvint ainsi peu à peu à remplir tous les offices civils importants (890). Mais les membres de ce clan se désintéressèrent des choses de la guerre, et lorsqu'il s'agit de châtier des rebelles ou de combattre les Aino, ils durent faire appel aux talents militaires d'hommes connus par leur valeur et qui appartenaient surtout aux familles des Taira et des Minamoto, l'une et l'autre de descendance impériale. Dans le peuple, une division de fonctions de même ordre se produisait, basée sur une différence d'aptitudes.

Les plus vigoureux des paysans, ceux que leur tempérament hardi poussait aux entreprises hasardeuses, monopolisèrent le service des armes; les autres restèrent cultivateurs ou marchands, et ces classes issues, en somme, d'une même souche, allèrent se séparant de plus en plus avec le temps.

Le pouvoir, n'étant plus contesté, devint faible. Beaucoup de soldats, accoutumés à la vie militaire, ayant oublié ou méprisant l'existence du cultivateur, conservèrent leurs mœurs soldatesques et l'habitude de porter des armes. Désœuvrés, à charge à tous, ils ne cherchaient qu'aventures; et quand une insurrection éclatait ou qu'il fallait encore repousser les barbares plus au nord, ils étaient engagés pour la durée de la campagne dans les armées commandées par les Taira ou les Minamoto. Dans ces luttes incessantes, les liens de chef à soldat s'affermirent, et bientôt il advint que chaque chef eut en tout temps à ses ordres et suivant sa fortune une troupe plus ou moins grande de guerriers dévoués. Ces chefs devinrent donc de plus en plus agressifs et turbulents; par contre, la cour du mikado s'efféminait chaque jour davantage : les lettres et les arts y étaient seuls en honneur, et l'influence de l'empereur allait ainsi décroissant. L'autorité, la puissance réelle, lui échappèrent complètement, et il est certain que vers le milieu du XIIe siècle la classe militaire était devenue effectivement maîtresse du Japon.

Mais il est important de ne pas perdre de vue que si la puissance effective échappait au mikado, son prestige comme Dieu, fils de Dieu, restait intact. C'était toujours en son nom qu'étaient investis les plus puissants dignitaires, et dans les luttes sanglantes qui éclatèrent à diverses reprises entre des factions rivales, chacune d'elles s'efforçait de s'emparer, même par la violence, de la personne du

souverain, afin de mettre, du moins matériellement, le droit de son côté, et pour que la faction rivale fût considérée, aux yeux du peuple, comme rebelle.

C'est au milieu de cette confusion, de ces luttes sanglantes, que se développait la nation japonaise, que les éléments qui la composaient s'amalgamaient intimement pour former un type spécial bien défini, le Japonais, différant de ses voisins par les mœurs, la tournure d'esprit, le caractère, plus encore que par les traits du visage. A l'imitation de la Chine, il est vrai, des classes sociales avaient été formées; mais tandis que dans le Céleste Empire la classe militaire était et est encore la plus méprisée, ne jouit d'aucune influence, les événements même avaient, au Japon, produit un effet tout différent et porté les soldats au premier rang. Actuellement encore, les princes du sang ont des grades effectifs dans l'armée, et l'empereur lui-même porte aussi l'uniforme militaire. C'est un fait caractéristique.

Taira et Minamoto. — Nous avons nommé déjà les deux familles qui avaient la prépondérance militaire et qui peu à peu rejetèrent celle de Fujiwara au second plan.

A la suite d'intrigues et d'événements dans le détail desquels il est inutile d'entrer, la famille des Taira avait pris le pas sur celle des Minamoto, et vers le milieu du XIIe siècle elle était toute-puissante; son chef Kiyomori avait été nommé en 1167 premier grand ministre, dajo daijin. Depuis 1160, il était effectivement maître de l'empire, car en 1168 plus de soixante des membres de sa famille occupaient les principaux emplois à la cour, et l'ensemble des domaines leur appartenant dépassait trente provinces; en 1171 Kiyomori donna même sa fille comme deuxième femme à l'empereur.

Il mourut en 1181, à l'âge de soixante-quatre ans, laissant des héritiers incapables et qui ne devaient pas vivre.

Ses derniers moments furent empoisonnés par le pressentiment qu'il avait de la prochaine élévation de la famille rivale des Minamoto, dont le chef était alors un jeune homme, Yoritomo, qu'il avait eu enfant en son pouvoir et qu'il avait épargné sur la prière d'une femme. Cet enfant avait grandi, protégé par les Hojo, rallié autour de lui de nombreux partisans, battu les Taira en plusieurs rencontres et établi le centre de sa puissance naissante à Kamakura.

Aussi Kiyomori disait-il, peu de temps avant sa mort : « Depuis

l'ère de Bioji (1159), j'ai gouverné cet empire en maître. Mon rang est le plus élevé de ceux auxquels un sujet peut atteindre... Je suis le grand-père maternel de l'empereur... De quoi donc ai-je à me plaindre?

« Ce qui me navre, c'est de mourir sans voir la tête de Minamoto-no-Yoritomo. Ne me faites pas de splendides funérailles, mais simplement coupez la tête de Yoritomo et suspendez-la devant ma tombe. »

DEUXIÈME PÉRIODE

De Yoritomo aux Tokugawa.

Kiyomori mourut au printemps de 1181, au moment où son jeune rival consolidait son premier établissement à Kamakura. La fortune favorisait maintenant la famille des Minamoto, et tout réussissait à leurs armes. En 1182, les troupes de Yoritomo, conduites par son jeune frère, le fameux Yoshitsune, entrèrent à Kyoto. Les Taira, battant en retraite, toujours défaits par le jeune héros, furent acculés à la mer et complètement anéantis à Dannoura, dans une grande bataille navale (1185). Yoritomo, plus logique que son ancien adversaire, fit rechercher partout les parents ou alliés de ses ennemis, et tuer sans pitié tout ce qu'on trouva. On prétend que les descendants des rares fugitifs de Dannoura se trouvent dans une des régions les moins connues de Kiushiu, qu'ils y vivent isolés depuis des siècles, redoutés de tous par la brutalité de leurs mœurs.

Yorimoto était tout-puissant; mais les succès de son frère le rendirent jaloux et injuste; il refusa de recevoir Yoshitsune à Kamakura. Celui-ci lui écrivit une lettre restée célèbre, mais qui le laissa insensible. Il ne put même pas se retirer librement : traqué par les troupes de Yoritomo, il en fut réduit à égorger sa femme et ses enfants, puis à s'ouvrir le ventre. Il était accompagné dans sa fuite, poétisée et légendaire, par un illustre compagnon d'armes, un des héros favoris de la fiction japonaise, Benkéi, dont les prouesses rappellent celles de Roland. Yoshitsune n'avait alors que trente et un ans (1189).

Cependant beaucoup de savants japonais n'acceptent pas pour leur héros favori une fin aussi naturelle. D'une part on prétend avoir retrouvé sa trace à Ezo, où sa mémoire est honorée comme celle d'un dieu, Gikio daimio jin. On cite même au nord du Hondo le petit port dans lequel il s'embarqua pour franchir le détroit de

Tsugaru. Par ailleurs et se basant sur une similitude de noms et de dates, d'autres voient en lui le fameux Gengis Khan.

En 1184, pour consolider son pouvoir Yoritomo fonda d'abord une sorte de conseil qui s'occupait de toutes les affaires territoriales, puis il s'attacha à démontrer à l'empereur la nécessité d'avoir des gouverneurs de province vigoureux, et finit par obtenir des commandements pour cinq des membres de sa famille.

La plupart des gouverneurs de provinces et de villes étaient des civils tenant leur autorité de l'empereur. Sous prétexte de décharger la cour du souci de penser aux moyens de maintenir l'ordre dans l'empire, Yoritomo fit adopter la proposition d'adjoindre à chaque commandant de territoire un chef militaire nommé par lui.

Peu à peu cet élément guerrier prit dans chaque province une importance prépondérante, et en fait Yoritomo se trouvait, en 1189, maître du gouvernement.

En 1190, après une expédition contre deux seigneurs (daimio) du Nord qui avaient accueilli et protégé Yoshitsune dans sa fuite, il revint vers le sud et se présenta à la cour de Kyoto, où il fut traité par l'empereur avec les plus grands égards, puis il rentra à Kamakura, s'il est possible, plus puissant qu'auparavant. Quelques mois plus tard, il reçut du nouvel empereur le titre de sei-i-tai-shogun, c'est-à-dire généralissime qui a pour mission de combattre les barbares.

Il ne jouit pas longtemps de cette distinction : à la suite d'une chute de cheval, il mourut en 1199, à l'âge de cinquante-trois ans, après avoir été le chef absolu du Japon pendant quinze ans. La rapidité avec laquelle il avait acquis cette puissance s'explique surtout par ce fait, que depuis longtemps déjà sa famille jouait un rôle important, et que lorsque la fortune commença de nouveau à lui sourire, un grand nombre de partisans lui offrirent leur appui.

Du reste, tout en agissant fort librement dans le gouvernement du pays, il eut soin de demander l'assentiment de la cour de Kyoto pour toutes les mesures importantes. Cette marque de déférence l'aida beaucoup à vaincre les résistances de ses rivaux.

L'autorité de Yoritomo était due aussi en grande partie aux qualités personnelles dont il était doué; de la valeur de ses descendants allait dépendre la transmission effective de son pouvoir à ses héritiers naturels (fig. n° 3).

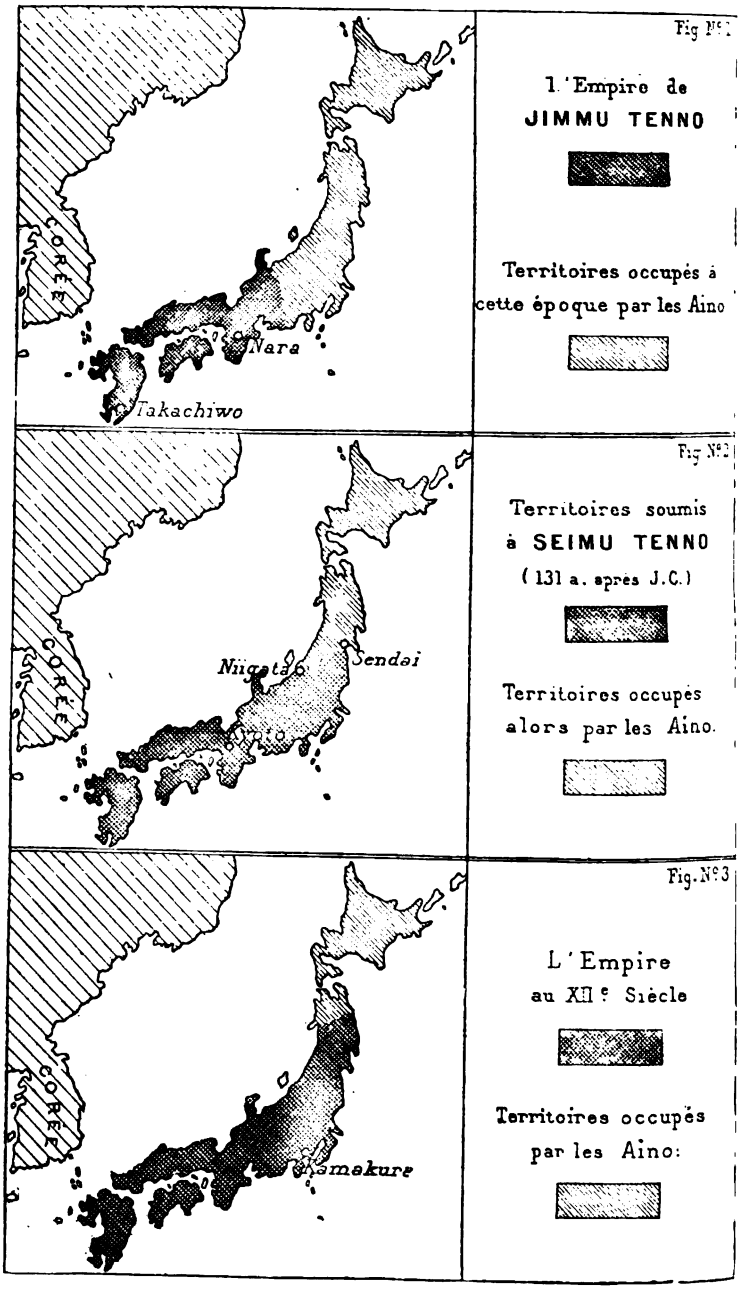


Fig N°1
L'Empire de
JIMMU TENNO
Territoires occupés à cette époque par les Aino
CORÉE
Nara
Takachiwo
Fig N°2
Territoires soumis à SEIMU TENNO
(131 a. après J.C.)
Territoires occupés alors par les Aino.
CORÉE
Niigata
Sendai
Fig. N°3
L'Empire au XII e Siècle
Territoires occupés par les Aino:
CORÉE
Kamakura

Famille de Hojo. — Depuis longtemps la famille de Hojo était alliée à celle des Minamoto, et Yoriiye, l'héritier de Yoritomo, était le fils d'une femme de cette maison. Encouragé peut-être par son grand-père maternel Tokimassa, le jeune successeur du shogun, âgé seulement de dix-huit ans, se désintéressa des affaires, se livra au plaisir et fut tenu à l'écart du gouvernement par le chef de la famille de Hojo, dont l'influence se substitua à celle de l'adolescent. Cependant en 1201, et sans rien changer à sa manière de faire, Yoriiye recevait le titre qu'avait porté son père, Tokimassa commandait à sa place, mettant ses créatures dans tous les emplois. Le jeune shogun étant tombé malade, sa mère et son grand-père maternel voulurent lui imposer une abdication : il refusa avec indignation, fit appel à ses partisans pour renverser la faction des Hojo et, battu, dut s'enfermer dans un monastère, où il fut assassiné peu de temps après par ordre de Tokimassa. Il n'avait que vingt-trois ans et laissait un fils, Kugio, dont on fit un bonze.

Le frère de Yoriiye, âgé de douze ans, et connu dans l'histoire sous le nom de Sanetomo, fut nommé sei-i-tai-shogun et fixa sa résidence dans le palais de la famille Hojo. En 1205, Tokimassa abandonna tout à coup les affaires, se fit raser la tête et se retira dans un monastère, où il mourut onze ans plus tard.

Il transmit son autorité, toutes ses fonctions civiles et militaires, à son second fils, Yoshitoki. Le shogun Sanetomo s'occupait moins encore que son prédécesseur des questions de gouvernement; il mourut assassiné à Kamakura, en 1219, de la main de son neveu et fils adoptif Kugio, qui voulut venger ainsi la mort de son père (on montre encore à Kamakura l'arbre derrière lequel se cacha l'assassin). Kugio, recherché, fut ensuite mis à mort. Ainsi finit la branche mâle des Minamoto.

En résumé, le pouvoir de Yoritomo n'était passé que nominalement aux mains efféminées de ses descendants. L'administration tout entière était au pouvoir de la famille de Hojo, qui conserva la direction des affaires pendant plusieurs générations.

Une tentative faite vers cette époque par l'ancien empereur Gotoba pour détruire l'influence des Hojo échoua misérablement; aussi devinrent-ils plus arrogants que jamais, nommant et déposant à volonté les empereurs, confisquant même leurs biens pour les distribuer à ceux de leurs propres partisans qui s'étaient plus particulièrement distingués.

La famille de Hojo était à l'apogée. Yoshitoki mourut en 1224, laissant, sous le titre modeste de régent du shogun, le pouvoir

absolu à son fils Yasutoki. Celui-ci partagea les biens de son père entre ses huit jeunes frères, ne gardant pour lui que l'autorité, dont il usa sagement et avec intelligence.

Les fonctions de régent du shogun restèrent pendant sept générations entre les mains des Hojo. Ils disposaient sans façon de ces princes, toujours fort jeunes et incapables de rien faire par eux-mêmes. Mais il arriva du pouvoir de cette famille ce qu'il était advenu de celui des mikado et des shogun : il s'affaiblit en des mains incapables.

L'empereur Godaigo, qui monta sur le trône en 1319, à l'âge de trente ans, ne pouvait supporter l'idée que cette famille vassale de vassaux ait eu pendant des générations le pouvoir de disposer du trône à sa fantaisie. Il complota sa ruine, et en 1333, après une série de combats, Kamakura fut réduite en cendres par un certain Nitta Yoshisada, et la maison de Hojo tomba dans l'obscurité.

Ce qui avait distingué l'élévation et la période de puissance de cette famille, c'est l'habileté avec laquelle elle sut conserver, au point de vue des fonctions, des apparences relativement modestes. Jamais aucun de ses membres n'aspira au titre de shogun, et elle gouverna ainsi, pour ainsi dire de seconde main, mais avec plus de sûreté peut-être. A plusieurs reprises, d'ailleurs, elle rendit de grands services au pays, et c'est à elle que revient l'honneur d'avoir repoussé une invasion chinoise (1280). Voici dans quelles circonstances.

Les relations avec la Chine, après s'être ralenties, avaient cessé, et elles ne reprirent que lorsque Kublai Khan, ayant renversé la dynastie des Sung, fit à plusieurs reprises demander la soumission du Japon. Hojo Tokimune, alors régent, refusa avec indignation, et un corps de 10,000 hommes débarqué à Kiushiu fut jeté à la mer. Une seconde députation, chargée d'insolentes demandes, se présenta encore : ses membres furent simplement mis à mort. Alors une formidable armée de 100,000 combattants quitta les côtes de Corée. L'existence même du Japon était en péril. Par bonheur, un typhon dispersa la flotte et anéantit l'armée tout entière. La Chine n'a plus renouvelé cette tentative.

Famille des Ashikaga. — L'empereur Godaigo, qui avait été la cause déterminante de la chute des Hojo, ne sut pas conserver l'indépendance qu'il avait conquise. Peu de temps après la destruction de Kamakura, en 1336, il donna le titre de sei-i-tai-shogun à l'astucieux et habile Ashikaga Takauji, qui fut le fondateur d'une

dynastie de shogun héréditaires. Il éleva au trône une branche cadette de la famille impériale, dont les successeurs sont désignés dans les annales japonaises sous le nom d'empereurs du Nord, les véritables souverains l'étant sous celui d'empereurs du Sud.

Takauji mourut en 1356, et son fils Yoshinori en 1367. Celui-ci fut remplacé par son fils Yoshimitsu, un enfant, qui reçut aussitôt le titre qu'avait porté son grand-père et qui, grâce à son ministre Yoriyuki, de la famille de Hosokawa, conquit de vastes territoires. En 1392, sur la proposition des Ashikaga, alors partout victorieux, les deux dynasties conclurent un arrangement en vertu duquel des représentants de la branche nord et de la branche sud devaient régner alternativement à Kyoto. Après une période de cinquante-six ans, les deux dynasties finirent par se confondre, à la suite de mariages et d'adoptions.

Mais au milieu de ces luttes, de ces compétitions entre souverains plus ou moins légitimes, le désordre s'était introduit partout; les seigneurs, ne sentant plus la main d'un maître, étaient parvenus peu à peu à se rendre indépendants. Cependant il y avait toujours à Kyoto un empereur dieu, sorte de souverain théorique, dont l'autorité ne s'usait pas, du moins, dans l'exercice du pouvoir.

En quelques pages nous venons d'indiquer à grands traits les faits principaux qui ont marqué l'une des périodes les plus tourmentées de l'histoire japonaise, celle qui s'étend de la fin du IXe siècle à la deuxième moitié du XVIe. Cette longue période fut signalée par des guerres civiles acharnées et sans cesse renaissantes, durant lesquelles semblèrent disparaître à peu près complètement tous les éléments de civilisation qui faisaient déjà la gloire du Japon au IXe siècle. Les arts qui vivent de la paix ou qui pour grandir ont besoin de calme, de bien-être, n'existaient plus que de nom au XVIe siècle. Ceux-là seuls qui touchaient aux armes offensives et défensives s'étaient développés d'une façon remarquable, non pas tant au point de vue de l'ornementation proprement dite, dont on ne s'occupa que plus tard, qu'à celui, plus apprécié alors, de la qualité. C'est du XIIe au XVIe siècle que vécurent les fabricants de sabres les plus célèbres, ceux dont les lames n'ont de rivales en aucun pays.

Cette marche, en quelque sorte rétrograde, du Japon dans la voie de la civilisation, du moins à certains égards, est très remarquablement mise en lumière par un fait extrêmement rare : la disparition complète de toute fabrication de monnaie courante japonaise. Ce sont des sapèques fondues en Chine et importées qui

servent aux transactions pendant une période qui ne dure pas moins de six siècles, du milieu du xe siècle à la fin du xvie.

Nobunaga. — Hideyoshi. — Ieyas. — Enfin, au commencement du xviie siècle, après ces longues années de tourments, le Japon allait, sous l'influence de trois hommes d'un génie différent, goûter, après une dernière crise, les douceurs d'une longue période de paix, doublée d'une véritable renaissance. Ces trois hommes, qui vivaient dans la seconde moitié du xvie siècle, sont : Nobunaga, Hideyoshi et Ieyas.

Le nom de famille de Nobunaga était Ota. Il descendait des Taira et commença à se rendre célèbre en combattant pour les Ashikaga. C'est dans cette période de sa vie qu'il put apprécier la valeur de Hideyoshi, et qu'il commença à pressentir le génie de Ieyas. En 1574, se sentant assez fort, il tourna ses armes contre ses anciens bienfaiteurs, battit le dernier shogun Yoshiaki, le déposa, et c'est ainsi que finit la célèbre dynastie des Ashikaga, fondée par Takauji.

A partir de ce moment, Nobunaga disposa du pouvoir suprême; mais il ne reçut jamais le titre de shogun, et, malgré tous ses talents militaires, ne put jamais arriver à maîtriser complètement les grands daimio ; mais il parvint à briser le pouvoir du clergé boudhiste et favorisa la religion chrétienne, afin de contre-balancer les prétentions extravagantes des monastères indigènes.

En ce qui concerne le christianisme au Japon, nous nous borenrons ici à quelques indications, renvoyant pour plus de détails au paragraphe du chapitre suivant qui traite spécialement cette question.

Le Japon avait été découvert en 1542 par les Portugais. Saint François-Xavier aborda à Kagoshima en 1549, et, repoussé par le chef de la province, il se rendit d'abord à Yamaguchi, puis à Kyoto.

Les prédications de ses successeurs eurent le plus grand succès, et un grand nombre de Japonais, surtout de Kiushiu, embrassèrent la nouvelle religion; en 1564 il existait même des églises catholiques dans la capitale de l'empire. Beaucoup de princes et de nobles, pour attirer dans leurs ports le commerce étranger, accueillirent favorablement les missionnaires, les appelèrent même. La protection de Nobunaga, s'ajoutant aux conditions générales dans lesquelles se trouvait le pays, fit qu'en 1581 il y avait environ cent cinquante mille catholiques au Japon.

Différents princes de Kiushiu avaient ostensiblement adopté la nouvelle religion, et, cette année-là même, une ambassade envoyée

par eux et par le prince de Sendai, Date Massamune, fut reçue par Philippe II, roi d'Espagne, et par les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint.

Les monastères boudhistes étaient devenus extraordinairement riches et puissants, et leurs vassaux directs, organisés militairement, étaient assez nombreux et assez entraînés pour faire, en cas de guerre, pencher par leur appui la balance d'un côté ou de l'autre. Nobunaga était décidé à mettre un frein à leur arrogance, et en 1571 il attaqua la plus puissante de leurs possessions, Hiyeizan, près du lac Biwa, contenant, dit-on, plus de 500 temples. Il réduisit tout en cendres et mit à mort tous les prêtres.

Dans une tentative du même genre contre les possessions de la secte de Shinshiu, dont les principaux temples étaient construits sur la hauteur que couronne aujourd'hui le château d'Ozaka, il échoua misérablement à plusieurs reprises et dut, pour occuper la position, traiter avec les bonzes et leur donner ailleurs de vastes territoires. Ses propositions ne furent d'ailleurs acceptées que par ordre de l'empereur. En 1580 il occupa et détruisit les temples abandonnés. Deux ans plus tard (1582), attaqué et blessé dans un guet-apens, obligé de se cacher, il se donna la mort. Il était âgé seulement de quarante-neuf ans.

Hideyoshi était alors en campagne; il fit la paix et accourut aussitôt, à la tête de nombreux partisans, pour venger son bienfaiteur. Beaucoup des anciens serviteurs de Nobunaga se rangèrent aussitôt sous ses ordres.

Kinoshita Hideyoshi était né en 1536 à Nakamura, dans la province d'Owari; son père était un paysan; il le quitta de bonne heure et devint serviteur, certains disent palefrenier, betto, de Nobunaga, qui le distingua bien vite, à cause de son intelligence et de ses aptitudes militaires.

En 1586 il fut nommé kambaku, titre autrefois réservé aux membres de la famille de Fujiwara. Suivant l'usage, et pour assurer sa succession, il se désista, en 1591, en faveur de son fils; mais avec le titre de taiko, Taiko-sama, sous lequel il est connu dans l'histoire, il continua à exercer effectivement le pouvoir.

Nobunaga avait persécuté les boudhistes et laissé le champ libre aux catholiques; mais peu de temps après, les jésuites eux-mêmes, d'habitude si sages, avaient commis quelques imprudences, et l'on ne peut pas trop s'étonner que, voyant leurs excès, Taiko-sama se soit décidé à expulser ces prêtres, dans la crainte qu'ils ne devinssent une cause de désordres pour le pays. La raison donnée fut

qu'ils enseignaient une doctrine contraire à la loi japonaise et qu'ils s'étaient efforcés de détruire des monuments élevés aux dieux nationaux.

Cependant l'édit ne fut pas immédiatement exécuté; et bien que le taiko eût défendu aux princes de devenir chrétiens, il ne s'opposa pas à la propagande des missionnaires, et le nombre des convertis s'accrut rapidement. Les jésuites constatent eux-mêmes qu'entre 1587 en 1590 ils baptisèrent plus de trente mille indigènes.

En 1593, des franciscains arrivèrent des Philippines. Ils firent de grandes démonstrations publiques, portant leurs vêtements sacerdotaux dans les villes et baptisant en public. Ces provocations eurent pour effet de pousser Taiko-sama à édicter, en 1596, une nouvelle loi de proscription contre les chrétiens. Elle fut exécutée en partie, car la même année six franciscains et dix-sept chrétiens japonais moururent crucifiés à Nagasaki.

Maître du pouvoir, Hideyoshi avait su en user avec une modération relative; il était cependant violent, absolu, et toujours on sentit en lui le parvenu, à la rudesse de ses manières, à son mépris des convenances.

Après avoir soumis tous les daimio, il vit le Japon inondé de soldats et de chefs désœuvrés, qui pouvaient profiter de la plus légère occasion pour détruire le fruit de tous ses efforts et compromettre de nouveau la paix intérieure. Il résolut d'occuper tous ces bras valeureux, mais devenus inutiles, réclama violemment, mais en vain, aux Coréens le tribut imposé par Jingu et lança sur la presqu'île voisine une armée de 80,000 soldats.

Entreprise en 1594, cette expédition fut d'abord très heureuse : la Corée presque tout entière fut conquise, son roi mis en fuite. On dit même que les Japonais, exaltés par le succès, songeaient à envahir la Chine, quand la mort de Hideyoshi vint tout arrêter (1598). Une sorte de conseil de régence qu'il avait institué donna aussitôt à l'armée l'ordre de battre en retraite, de revenir au Japon hâtivement, sans traiter avec la Chine, abandonnant ainsi, après cinq années de guerre, la Corée à moitié subjuguée.

TROISIÈME PÉRIODE

Des Tokugawa à la réapparition des étrangers. Perry, 1853.

Taiko-sama avait fait tout ce qui était humainement possible pour assurer la transmission de ses pouvoirs à son fils Hideyori, âgé de six ans.

Le conseil de régence qu'il avait organisé comprenait des princes rivaux dont l'influence devait se contre-balancer et se neutraliser. Il avait cependant fait la faute d'y donner une situation prépondérante à l'un de ses anciens lieutenants, Ieyas, homme de génie, ambitieux et sans scrupule, qui sut, dès 1599, s'emparer du jeune prince, substituer son autorité à celle des autres régents et rester en somme maître de l'empire.

Tokugawa Ieyas était né à Okasaki, dans la province de Mikawa, en 1542, et servait sous les ordres de Hideyoshi quand celui-ci luttait contre les Hojo. Ce fut à cette occasion qu'il se distingua et que le taiko lui promit le Kuanto, qu'il reçut de ses mains après la chute d'Odawara. Ieyas, qui, quelques années auparavant, avait épousé une demi-sœur de Hideyoshi, s'établit à Edo (aujourd'hui Tokyo).

En 1600 il gagna sur tous ses adversaires coalisés la bataille décisive de Sekigahara, entra à Ozaka et fut dès lors de fait, sinon de droit, le chef incontesté du Japon.

C'est dans le courant de la même année, le 11 avril, que pour la première fois un navire hollandais, poussé par la tempête, aborda au Japon. Il avait à bord un pilote anglais, Adams, qui devait se fixer dans le pays et en ouvrir l'accès aux Hollandais ainsi qu'à ses compatriotes, malgré les efforts des Portugais et des Espagnols, alors à peu près seuls à commercer avec le Japon. Ieyas désira voir Adams, le questionna, le garda, et lui donna l'ordre de construire un petit vaisseau. L'année suivante il envoya aux Philippines une ambassade proposant aux Espagnols de leur ouvrir les ports de son domaine particulier, le Kuanto, mais demandant, en échange de ce privilège, des constructeurs de navires habiles pour développer sa marine. Il rêvait la conquête de la Corée et de la Chine. Pour des raisons purement commerciales, il laissa de plus en plus tomber en désuétude les décrets de Taiko-sama contre les chrétiens.

En 1603 il fut créé sei-i-tai-shogun, et la dynastie qu'il fonda, celle des Tokugawa, ne s'éteignit qu'en 1868, après avoir existé deux cent soixante-cinq années et fourni quinze shogun [1].

1. La poésie populaire suivante peint très bien le caractère des trois fameux généraux de la fin du XVIe siècle :

Nakazumba koroshite shi mae hototo kisu : « Si le coucou ne chante pas, je le tuerai, » disait Nobunaga.

Nakazumba nakasete miseyo hototo kisu : « Si le coucou ne chante pas, je le ferai chanter, » disait Hideyoshi.

Nakazumba naku toki kiko hototo kisu : « Si le coucou ne chante pas, j'attendrai qu'il chante, » disait Ieyas.

Deux ans plus tard, Ieyas se démit en faveur de son troisième fils Hidetada; mais il conserva le pouvoir réel, fit, en 1607, commencer le château d'Edo, le Shiro, écrivit ses fameuses lois et établit tous les plans qui devaient finir par subordonner complètement les différents daimio au shogun d'Edo.

En 1615, il eut encore à réprimer un dernier soulèvement des partisans de Hideyori, dont on n'entendit plus parler ensuite.

Ieyas, d'après la chronique, eut neuf fils : le premier fut tué en 1579; le second, adopté par Taiko-sama, fonda la famille d'Echizen; les septième, huitième et neuvième furent investis successivement des principautés d'Owari, Kishiu et Mito. Ces branches de la famille de Tokugawa furent appelées les Sankei ou les trois familles. C'était un de leurs membres pris parmi les cadets qui devait, à défaut de descendant direct, être élu shogun par les grands daimio convoqués par le régent. Les chefs des Sankei ne faisaient point partie de cette réunion. Nous retrouverons à l'époque moderne, et dans de très importantes circonstances, l'application de cette règle d'hérédité.

Après la mort de Hideyoshi, comme nous l'avons dit, les persécutions contre les chrétiens cessèrent pendant un certain temps; mais ceux-ci firent de l'opposition à Ieyas, qui renouvela contre eux les édits de Taiko, et on rapporte qu'en 1614 cent sept jésuites, vingt-deux prêtres européens de différents ordres et plus de deux cents prêtres indigènes furent expulsés du Japon.

Ieyas mourut en 1616, et à partir de ce moment les mesures prises pour fermer le Japon s'accentuèrent et se multiplièrent avec rapidité. En 1617, tous les ports furent fermés au commerce étranger, à l'exception de Hirado et de Nagasaki. En 1621, il fut interdit aux Japonais de quitter leur patrie. En 1624, tous les étrangers, à l'exception des Hollandais, des Anglais et des Portugais, sont expulsés. En 1636, les Portugais sont parqués à Desima, près Nagasaki, dans une île artificielle construite spécialement dans ce but.

La persécution des chrétiens avait d'ailleurs continué, et il est difficile d'estimer le nombre des victimes. En 1637, trente mille d'entre eux furent massacrés à Shimabara, et depuis cette époque jusqu'en 1853 on n'entendit, pour ainsi dire, plus parler de la religion du Christ. En 1639 les Portugais sont chassés comme chrétiens. En 1640, tous les membres d'une de leurs ambassades venue de Macao sont mis à mort, à la suite d'événements qui montrent sous un jour saisissant l'esprit de décision des premiers shogun Tokugawa.

Les Portugais expulsés voulurent, en effet, tenter d'expliquer qu'ils n'avaient été pour rien dans la dernière révolte des chrétiens. Quatre citoyens de Macao furent envoyés au shogun porteurs d'un message expliquant les faits, et celui-ci, après les avoir écoutés, ordonna de mettre à mort les députés portugais. La note qui prescrit cette mesure radicale est ainsi conçue :

« Bien qu'ils affirment en paroles que désormais ils n'enverront plus aucun docteur de la religion chrétienne, il est certain que les lettres de Macao n'en expriment pas la promesse ; et attendu que le shogun a défendu rigoureusement cette navigation en raison exclusivement de la religion chrétienne, et que, etc., etc.

« Il est décrété que le bâtiment sera consumé par les flammes et que les chefs de l'ambassade avec toute leur suite seront livrés à la mort, afin que le bruit de cet exemple parvienne à Macao et dans leur patrie d'Europe, et que tout l'univers apprenne à vénérer la majesté du shogun. Nous entendons néanmoins que les plus vils de l'équipage soient épargnés et renvoyés à Macao. Que si, par hasard ou par un accident de mer, il aborde au Japon un de leurs navires, les Portugais sauront que, n'importe en quel port ils seront descendus, tous jusqu'au dernier seront mis à mort. » (25 juillet 1640.)

En 1641, les Hollandais durent aller à Désima remplacer les Portugais expulsés.

Le Japon resta fermé à toutes les autres nations.

Iyemitsu. — A part Iyemitsu, le troisième shogun, deuxième successeur de Ieyas, ses descendants furent sans valeur; ils étaient sous la dépendance de ministres, eux-mêmes gouvernés par des secrétaires.

Iyemitsu, qui paraît avoir été un chef habile, à la fois énergique et prudent, exigea des daimio qu'ils habitassent à Edo chaque année pendant une certaine période. Son fils Iyetsuna alla même plus loin : il exigea en effet que, même lorsque les daimio étaient dans leurs domaines, ils laissassent leurs familles comme otages dans la capitale des shogun.

Organisation du pays sous Ieyas et ses successeurs. — Le pays avait été, comme il a été indiqué précédemment, partagé entre un certain nombre de chefs puissants, et un système féodal s'était établi, conséquence d'une longue hérédité dans les mêmes familles. En théorie, cependant, un daimio n'avait d'autorité que s'il avait

été investi par le souverain. Le shogun était simplement le plus puissant des daimio, et ses troupes étaient plus particulièrement chargées de la protection de l'empereur.

Les dix-huit principaux daimio se composaient de deux catégories de princes, l'une comprenant les anciens adversaires de Ieyas, domptés à la longue, tozama; l'autre formée de ses créatures, fudai.

Le but du shogun était naturellement d'affaiblir le pouvoir des premiers; il y arriva en créant, au moyen des confiscations, des fiefs à ses fidèles, et il les dispersa de telle sorte qu'à côté de chaque daimio tozama il se trouva bientôt un daimio fudai de force à peu près égale, qui le surveillait et lui servait de contrepoids.

Comme les empereurs et les shogun, bientôt aussi les daimio devinrent efféminés, et en leur nom gouvernaient le plus souvent des hommes habiles, hardis, mais irresponsables.

Au-dessous des daimio se trouvaient les hatamato (sous le drapeau), qui dans le principe se ralliaient en temps de guerre avec leurs suivants sous la bannière de leurs princes. Ce nom fut ensuite appliqué spécialement à une catégorie de vassaux directs de Tokugawa auxquels ceux-ci donnaient la gérance de leurs biens personnels, avec des revenus variant de cent à cent mille koku[1] de riz.

Chaque hatamoto devait, par contre, entretenir cinq soldats par mille koku. Ceux qui en avaient moins de mille payaient une part proportionnelle en argent. Les hatamoto étaient souvent de naissance illustre; ils jouissaient d'une grande considération, et la plupart des offices du pouvoir exécutif étaient tenus par eux ou par des fudai. On estime qu'au moment de la chute des Tokugawa il en existait plus de quatre-vingt mille.

Au-dessous des hatamoto se trouvaient les gokenin, supérieurs par le nombre, mais ayant une influence beaucoup moindre; leurs revenus dépassaient rarement cent koku; mais ce qui les distinguait surtout de la précédente catégorie, c'est que les hatamoto pouvaient être admis en présence des shogun, tandis que ce privilège était refusé aux gokenin. Ces deux puissantes classes militaires comptaient, dit-on, plus de cinq cent mille individus; c'étaient les vassaux héréditaires des shogun, pourvus de biens ou entretenus directement par la famille des Tokugawa.

Enfin, dans les domaines du shogun, comme auprès des daimio de tout ordre, se trouvaient les Samurai, véritables hommes d'ar-

1. Le koku est une mesure de capacité équivalant à 180 litres 39. Sa valeur actuelle est de cinq yen environ, soit vingt à vingt-cinq francs.

mes, entretenus par leurs seigneurs grands ou petits. Beaucoup recevaient à peine la nourriture.

Au point de vue économique, il est aisé de comprendre combien était grand le préjudice que ces désœuvrés portaient au pays; mais on doit reconnaître qu'ils donnèrent à maintes reprises d'admirables exemples de courage, d'abnégation, d'héroïsme même, en se dévouant pour leurs maîtres ou pour venger et soutenir leur honneur. Il ne faut pas perdre de vue non plus que cette classe des samurai constituait, à vrai dire, la classe moyenne studieuse, et que c'est de son sein que sortirent les hommes qui ont lancé le Japon dans la voie nouvelle, où il se meut avec une rapidité qui étonne le monde.

Le reste de la population était divisé, dans l'ordre suivant, en trois grandes catégories : cultivateurs, ouvriers, marchands, et au-dessous d'elles deux autres, les eta et les hinin.

Les eta étaient de véritables réprouvés, vivant à l'écart du reste de la population, à laquelle ils ne pouvaient s'unir par le mariage. Ils étaient d'habitude tanneurs, et dans l'origine tuaient les animaux destinés aux faucons de chasse. Ils obéissaient à un chef élu par eux.

Les hinin (non humains) étaient une réunion de pauvres hères qui se forma seulement sous la dynastie des Tokugawa; ils établissaient leurs huttes dans les terrains vagues ou inhabités et vivaient d'aumônes.

Ces deux dernières classes et la réprobation dont elles étaient l'objet n'existent plus, officiellement du moins.

Le Japon entrait enfin, grâce à la fermeté, à l'intelligence des mesures prises par les premiers shogun de la famille des Tokugawa, dans une période de paix, qui dura presque sans interruption jusqu'en 1868. C'est de cette époque que date la prospérité relative des paysans et des marchands. Pendant la longue phase de tranquillité qui suivit l'établissement de cette dynastie, les intrigues dirigées contre les princes d'Edo, soit par des daimio ambitieux, soit par la cour de Kyoto, échouèrent complètement, et en réalité le shogun et ses fonctionnaires gouvernèrent l'empire... Mais nous allons, après deux siècles et demi, voir les étrangers arriver pour la deuxième fois, et cette réapparition changer complètement la situation. Les tentatives des daimio pour renverser ceux que déjà tout bas on appelait les usurpateurs, vont prendre un nouvel essor, et l'on peut dire que lorsque des étrangers apparu-

rent, tout était déjà prêt pour une révolution, pour la substitution d'une puissance nouvelle à la dynastie tout à fait épuisée des Tokugawa.

QUATRIÈME PÉRIODE

Réapparition des étrangers, 1853.

A part quelques tentatives sans importance, le décret de Iyemitsu qui avait fermé le Japon aux étrangers, avait été strictement observé. Cependant, à plusieurs reprises, des vaisseaux américains étaient venus rôder autour des îles du Soleil Levant, et le gouvernement des États-Unis se décida en 1852 à expédier au Japon, sous les ordres du commodore Perry, une force navale suffisante pour inspirer le respect et l'attention.

Il était porteur d'une lettre destinée au souverain, offrant l'amitié de la république, sollicitant aide et protection pour les hommes et les navires poussés sur la côte du Japon, et demandant aussi le droit de s'y ravitailler et d'y commercer (1853). La lettre adressée au souverain fut portée au shogun, qui, comme on l'a vu, n'était que le plus puissant des sujets. Il convoqua immédiatement les daimio. Les avis les plus divers, mais surtout hostiles aux étrangers, furent mis en avant; on se décida cependant, provisoirement du moins, à répondre amicalement que la question était de telle importance qu'il était impossible d'y accéder immédiatement sans consulter le pays. Perry promit de venir chercher la réponse au printemps de l'année suivante (1854).

Le Japon se prépara aussitôt à résister par la force aux avances hautaines des États-Unis.

Le shogun, déjà malade, ébranlé peut-être par ces événements, mourut au mois de juillet 1853; son fils Yesada lui succéda.

Après le départ de Perry, le vieux prince de Mito, célèbre par son énergie, et ses qualités militaires, fut appelé, malgré l'inimitié de longue date qu'il nourrissait contre les shogun, à diriger l'organisation défensive de l'empire contre les barbares.

C'est alors que furent commencés les forts de la baie de Shinagawa.

Une grande fermentation, soigneusement entretenue par les daimio ennemis des Tokugawa, dominait le pays, et cependant, malgré les préparatifs militaires, l'humeur belliqueuse, du moins celle des officiers du shogun, se calmait peu à peu, et lorsque, au mois de février 1854, Perry se présenta, le Bakufu (gouvernement du shogun) se décida, sans l'approbation du mikado, à signer un traité,

le 31 mars 1854. Les ports de Shimoda, dans la province d'Idzu, et d'Hakodate, à Ezo, étaient ouverts aux Américains.

La même année, l'amiral Sterling obtint pour les Anglais des avantages analogues, et en outre l'entrée du port de Nagasaki. Les localités ainsi ouvertes se trouvaient toutes dans les domaines particuliers du shogun.

Grande fut l'irritation dans l'entourage de l'empereur, à Kyoto, quand on y apprit ce qui venait de se passer et la faiblesse du Bakufu vis-à-vis des étrangers. La cour, qui voyait dans ces événements un moyen détourné de détruire le prestige des Tokugawa, refusa de sanctionner les actes du gouvernement d'Edo et crut arriver à la solution des difficultés pendantes en donnant au jeune shogun un régent capable et dévoué. Le choix porta sur Ii Kamon no Kami, habile et énergique, qui commanda dès lors effectivement au nom du shogun et qui, grisé peut-être par le pouvoir, oublia bientôt qu'il devait son élévation à la cour et n'hésita pas à lutter parfois contre elle.

C'est sous son influence que, le 29 juillet 1858, Mr. Harris parvint à conclure pour les États-Unis un nouveau traité, et que d'autres identiques furent ensuite signés : le 26 août avec l'Angleterre, et le 9 octobre avec la France, représentée alors par le baron Gros.

La rupture entre le Bakufu et la cour devenait chaque jour plus complète, et le parti de l'empereur se renforçait de tous les puissants daimio autrefois écrasés par les Tokugawa. Ils demandaient tous l'expulsion des barbares. Sur ces entrefaites, le jeune shogun Yesada mourut subitement, le 15 août 1858, peut-être empoisonné.

Comme il ne laissait pas d'enfant, l'héritier devait être pris dans l'une des trois familles d'Owari, de Kishiu ou de Mito.

Le prince de Mito, qui représentait le parti hostile aux étrangers, puissamment appuyé par la cour et les daimio, chercha, mais en vain, à faire nommer son septième fils Hitotsubashi. Le régent, s'appuyant sur la volonté du dernier shogun, parvint à donner le pouvoir à un enfant de douze ans de la famille de Kishiu, Iyemochi ; il punit et emprisonna ensuite ceux qui avaient lutté contre lui. La cour, exaspérée, fit parvenir au prince de Mito des instructions secrètes, le chargeant, d'une part, de chercher à faire entendre raison au shogun, et de l'autre d'expulser les étrangers.

Grâce à la vigueur du régent, des relations diplomatiques assez régulières commençaient cependant à s'établir entre les puissances occidentales et le Japon ; mais l'exaspération du parti hostile aux barbares eut pour effet de pousser des samurai exaltés à l'assas-

sinat des Européens. Plusieurs crimes furent ainsi commis, et les représentants des diverses puissances adressaient naturellement leurs doléances au gouvernement du shogun, qui, sapé ainsi de tous côtés, vit son influence décroître rapidement.

Sur ces entrefaites (mars 1860), le régent fut assassiné par des hommes surexcités du clan de Mito, et la disparition de cet homme énergique diminua encore l'autorité du Bakufu. Il fut remplacé dans ces fonctions, alors peu enviées, par Hitotsubashi, l'ancien candidat du prince de Mito pour les fonctions de shogun, évincé jadis par Ii Kamon no Kami.

L'année 1861 fut signalée par un redoublement de mesures vexatoires vis-à-vis des étrangers et de leurs représentants ; ne pouvant les chasser de force, il semble qu'on ait cherché à les pousser à abandonner d'eux-mêmes la partie.

Le 5 juillet, la légation d'Angleterre fut attaquée, et le gouvernement du shogun répondit ensuite aux observations présentées à ce sujet par le ministre anglais Mr. Alcock, qu'il lui était impossible d'empêcher le renouvellement d'actes semblables, si les représentants étrangers ne consentaient point à être gardés de plus près, c'est-à-dire à être surveillés comme des prisonniers. Bientôt après une nouvelle attaque dirigée contre la même légation accentua encore et l'impuissance et la mauvaise volonté du Bakufu.

Celui-ci était d'ailleurs placé dans une curieuse situation : d'une part les daimio et la cour, dont le mécontentement grandissait ; de l'autre, les représentants étrangers, vis-à-vis desquels le shogun, qui se laissait donner le titre de taikoun (empereur), voulait persister à se dire le souverain du Japon.

Dans le pays, le désordre grandissait chaque jour ; les campagnes étaient parcourues par des bandes de samurai racontant partout la faiblesse du Bakufu vis-à-vis des barbares. Kyoto était le centre de cette agitation ; et, dans le courant de 1872, deux puissants daimio, Shimazu Saburo, agissant au nom de son neveu prince de Satzuma, et Mori, prince de Chôshiu, vinrent prendre les ordres de la cour et s'entendre pour combiner leur action contre le shogun.

Au mois de juin, la cour de Kyoto envoya à Edo un kuge porteur de remontrances de l'empereur. Il était accompagné de Shimazu Saburo et de cinq cents samurai.

Le mikado convoquait le shogun à Kyoto et lui donnait l'ordre de se mettre à la tête d'une armée pour expulser les étrangers. Vers la fin de juillet, le puissant vassal, déjà bien affaibli, déclara

qu'il obéirait à l'empereur, et les deux envoyés s'éloignèrent. Mais Shimazu, traité avec hauteur par le shogun, songeait à se venger; il regagnait sa province par la grande voie connue sous le nom de Tokaido, quand, à peu de distance de Yokohama, son escorte rencontra quelques Anglais, qui sans doute ne se garèrent pas assez vite, car ils furent assaillis, deux d'entre eux blessés, et Mr. Richardson tué (14 septembre 1862). Peut-être était-ce le commencement de la vengeance.

Le colonel Neale, chargé d'affaires, réclama énergiquement la punition de Shimazu; mais le Bakufu était réellement impuissant à agir contre un damio aussi redoutable. Il ne voulut pas l'avouer cependant, acceptant pour ainsi dire toutes les responsabilités afin de justifier aux yeux des Européens le titre de souverain usurpé par le shogun depuis les pourparlers avec les étrangers. Il résulta, naturellement, de cette situation douteuse une grande complication dans la conduite des négociations et l'établissement des responsabilités.

A la fin de l'année, le prince de Tosa, Matsudaira, offrit son appui à l'empereur, soutenu maintenant par trois puissants daimio, ceux de Satzuma, de Chôshiu et de Tosa, auxquels vinrent bientôt se joindre d'autres princes de moindre importance.

Il est permis d'ailleurs de supposer qu'en soutenant l'empereur contre le shogun, les seigneurs dont nous venons de parler, les plus puissants du moins, avaient surtout en vue le renversement de la dynastie des Tokugawa, peut-être avec la secrète pensée de prendre ensuite le pouvoir pour eux.

De là l'union de ces princes dans la lutte contre le shogun et leurs dissensions dans toutes les autres questions.

L'année suivante (1863) commença par d'importants événements intérieurs, dont la portée future devait être considérable.

1° Les daimio ne furent plus obligés de résider, eux ou leurs familles, à Edo, et en un clin d'œil la ville se dépeupla, pour ainsi dire. Ces princes et leur suite ayant regagné leurs provinces, les vassaux directs de Tokugawa restèrent seuls dans la capitale.

2° Le shogun, violemment combattu en sous-main à Kyoto, accusé de tous les méfaits, fut obligé d'aller à la cour présenter lui-même sa défense.

Son titre indiquant en outre qu'il était chargé de commander les armées destinées à expulser les barbares, il dut venir prendre les ordres de l'empereur. C'était la chute des Tokugawa.

Le shogun se préparait à partir pour Kyoto, quand il reçut une

nouvelle sommation du colonel Neale au sujet de l'affaire Richardson; le représentant anglais le menaçait d'une action directe contre le prince de Satzuma. Il répondit évasivement, d'autant plus que, poussé par les circonstances, il allait à la cour pour y recevoir les dernières instructions avant de se mettre à la tête du mouvement contre les étrangers. Il entra à Kyoto le 21 avril 1863 : c'était la première fois qu'un Tokugawa se présentait en vassal depuis les visites faites à l'empereur en 1624 et 1634 par Hidetada et Iyemitsu.

A la suite de nombreuses discussions, l'empereur décida que l'expulsion des barbares commencerait le 25 juin et que les ports ouverts jusque-là seraient fermés. Le shogun était à Kyoto; mais les chefs de son gouvernement, restés à Edo, se rendirent vite compte de l'inanité d'une pareille tentative, et le régent Hitotsubashi présenta même quelques observations à ce sujet.

A Kyoto, l'irritation contre le Bakufu ne connut plus de bornes : il fut bientôt abandonné de tous, excepté du prince d'Aidzu, qui lui resta fidèle jusqu'à la fin.

Affaire de Simonoseki. — Le 25 juin, au jour fixé pour l'expulsion des étrangers et le commencement des hostilités, le prince de Chôshiu, Mori, fit, près de Simonoseki, tirer par ses vaisseaux et ses batteries de côte, sur un navire américain; quelques jours après, sur la corvette hollandaise *Medusa* et l'aviso français le *Kien-chang* (8 juillet). Cette nouvelle arriva à Yokohama le 15 juillet; le lendemain l'amiral Jaurès, alors en rade, partit avec la *Sémiramis* et le *Tancrède*. Le 20 juillet, après un combat assez vif, il enlevait un des forts du détroit et détruisait quelques batteries et le matériel qui s'y trouvait. Il revint ensuite à Yokohama, et les ministres étrangers adressèrent au gouvernement japonais une sommation relative au désarmement du détroit de Simonoseki, le menaçant, en cas de refus, d'une action combinée des puissances. Celles-ci, depuis le début, persistaient à considérer le shogun comme le véritable souverain.

L'Angleterre, mieux renseignée, allait bientôt, en découvrant, pour ainsi dire, le mikado, se créer au Japon une situation prépondérante pour de longues années.

Quoi qu'il en soit, pas plus que pour l'affaire du prince de Satzuma, le Bakufu ne put rien promettre pour celle de Simonoseki, et il laissa même entendre que le prince de Chôshiu avait agi sur l'ordre de la cour.

Les Anglais à Kogoshima. — Cependant le représentant de l'Angleterre avait reçu du gouvernement du shogun l'indemnité pécuniaire réclamée pour le meurtre de Richardson; restait à tirer vengeance du prince de Satzuma lui-même. Bien que reconnaissant son impuissance, le Bakufu encouragea les Anglais à agir — il y avait tout intérêt — et proposa même d'envoyer un de ses vaisseaux avec l'escadre britannique. Celle-ci, sous les ordres du vice-amiral Kuper, quitta Yokohama le 6 août. Elle comprenait sept vaisseaux.

Le 11 elle arriva à l'entrée de la baie de Kagoshima, et le colonel Neale, chargé d'affaires, qui était à bord du vaisseau amiral, adressa ses injonctions au prince de Satzuma, qui répondit avec hauteur. Il ne restait que l'action militaire : elle promettait d'être chaude, à en juger par les préparatifs de défense faits ostensiblement par les troupes de Satzuma dans les batteries de côte; mais on attendait encore, avant de commencer les hostilités, espérant toujours une solution pacifique, lorsque le 15, au milieu d'une tempête qui rendait la position des vaisseaux anglais extrêmement délicate, les Japonais commencèrent un feu violent. La lutte s'engagea donc dans de mauvaises conditions pour les Anglais : ils perdirent relativement beaucoup de monde, incendièrent la ville, mais en somme n'infligèrent que des pertes insignifiantes aux Japonais; ils reprirent, le 17, la route de Yohohama sans avoir remporté aucun avantage positif.

La même année, au commencement de septembre, les batteries de Simonoseki firent feu sur un vapeur du shogun. C'était le début d'hostilités plus sérieuses entre les deux princes.

A l'intérieur, le désordre était à son comble, tout le monde se préparait à la lutte qu'on sentait imminente, et les événements vont se précipiter avec une rapidité vertigineuse.

Le 14 octobre, le lieutenant Camus, du 3e bataillon d'Afrique, qui faisait partie de la garde de la légation de France, fut assassiné près de Yokohama : il était seul, et les meurtriers sont restés inconnus.

Le prince de Chôshiu, appuyé à la cour par un puissant parti à la tête duquel se trouvait le kuge Sanjo, de la famille de Fujiwara, était le leader du mouvement dirigé contre les Tokugawa et contre les étrangers. Sachant qu'une faction favorable au shogun se formait à Kyoto, sentant qu'un revirement d'opinion était possible et qu'après avoir été poussé à agir il allait être sacrifié, il résolut, poussé par Sanjo, d'enlever l'empereur; mais le complot fut découvert, et le kuge privé de ses titres, renvoyé de la cour

avec quelques autres conspirateurs de haut rang. Les samurai de Chôshiu préposés à la garde du palais furent remplacés par ceux des clans de Satzuma et d'Aidzu. Ceci se passait à la fin de septembre et correspond à un changement de politique vis-à-vis des étrangers.

L'année 1864 s'ouvrit par l'envoi d'une députation en France, dans le but avoué de porter au souverain les excuses du Bakufu pour le meurtre du lieutenant Camus, mais dans l'intention réelle de gagner du temps et d'acheter un matériel de guerre important.

Le shogun avait été appelé une deuxième fois à Kyoto. Précédé de Hitotsubashi, il arriva le 22 février dans la capitale du mikado, et les discours qui furent échangés à cette occasion montrèrent clairement les modifications qui s'étaient produites dans la politique impériale vis-à-vis des Européens. Leur expulsion, toujours décidée en principe, était remise à une époque plus éloignée. Le 8 juin, le shogun prit congé de l'empereur, reçut ses ordres et l'expression nouvelle de sa confiance.

L'étoile des Tokugawa paraissait reprendre quelque éclat, au grand mécontentement des Chôshiu, maintenus éloignés de Kyoto et dont le prince n'avait précédemment agi que sur des ordres précis de la cour donnés autrefois pour l'expulsion des barbares.

Le nombre des mécontents se grossit des rônin et gens sans aveu, et au commencement de juillet un corps de troupe considérable se porta, d'ailleurs sans ordres du prince Mori, sur Kyoto, et jeta l'épouvante dans la cour et la ville. Le chef de cette troupe était porteur d'une pétition démontrant l'injustice du traitement infligé au prince de Chôshiu, à Sanjo et aux six autres kuge expulsés avec lui. Cette pétition fut discutée; mais l'empereur ne daigna pas y répondre, et le corps de partisans, groupé à quelque distance de la ville, se disposa à attaquer le palais. Les troupes des clans d'Aidzu et de Satzuma chargées de sa défense se préparèrent à la lutte, ainsi que celles du Bakufu, qui se trouvaient également détachées à Kyoto.

Le commandement en chef fut donné à Hitotsubashi, qui était le chef des troupes du shogun. Il donna aussitôt l'ordre aux Chôshiu de se retirer, et sur leur refus, poussé surtout par le clan d'Aidzu, il se disposa au combat.

Le 20 août, les troupes de Chôshiu se portèrent en avant, divisées en trois groupes qui devaient agir simultanément, mais dont l'action fut décousue. Après des prodiges de valeur de part et d'autre,

l'attaque fut repoussée, mais la ville n'en fut pas moins réduite en cendres.

Immédiatement après, l'ordre fut donné par l'empereur de rassembler de nouvelles troupes afin de marcher contre le prince de Chôshiu, qui avait, dit-on, commencé les hostilités et donné son appui, au moins moral, pour l'attaque sacrilège du palais impérial.

Pendant que se déroulaient les événements importants que nous venons d'exposer brièvement, le Bakufu était aux prises avec les représentants de différentes puissances au sujet du détroit de Simonoseki.

Un instant on espéra une solution pacifique, grâce à l'intermédiaire de deux jeunes gens du clan de Chôshiu récemment rentrés d'Angleterre, et qui offrirent de tenter une démarche auprès de Mori [1].

Leur démarche ayant échoué, on se décida à une action navale combinée, au moment même où arrivait à Yokohama (août) la nouvelle de l'échec des Chôshiu à Kyoto.

Action combinée dans le détroit de Simonoseki. — L'escadre combinée comprenait :

Anglais : 9 bâtiments de guerre et 1 bataillon de Royal-Marine;
Français : 3 bâtiments de guerre (*Sémiramis, Dupleix, Tancrède*);
Hollandais : 4 bâtiments.

Les Américains étaient représentés par un seul navire.

L'attaque commença le 5 septembre, et les batteries ennemies furent successivement réduites au silence. Le lendemain on débarqua; huit batteries furent détruites, leurs canons encloués. Les Japonais n'offrirent d'ailleurs que peu de résistance, et, du 6 au 8, les compagnies de débarquement purent sans être inquiétées enlever le matériel conquis.

A la suite de cette opération, le prince de Chôshiu dut accepter les conditions suivantes :

1° Navigation libre dans le détroit de Simonoseki;
2° Les batteries démantelées ne seront pas reconstruites;
3° Une indemnité sera payée.

La situation du prince de Chôshiu était alors extrêmement bizarre : d'une part il était en guerre avec les étrangers parce

1. Ils occupent aujourd'hui une situation importante dans l'empire : l'un, M. Ito, est président du conseil privé; l'autre, M. Inouye, ministre de l'agriculture et du commerce.

qu'il avait obéi aux ordres de l'empereur, et d'autre part ses troupes venaient d'attaquer la résidence impériale.

Ces événements avaient fini par dessiller les yeux des représentants des puissances étrangères (M. Léon Roche, ministre de France) : ils étaient maintenant convaincus qu'ils n'avaient jusqu'à ce jour jamais traité avec le véritable empereur du Japon, et par conséquent il devenait indispensable de faire ratifier les traités par la cour de Kyoto.

Expédition contre les Chôshiu (1865). — Nous avons laissé les troupes victorieuses de Kyoto se disposant à envahir les territoires du prince de Chôshiu. Dirigées peu après par l'ancien daimio d'Owari, elles s'avancèrent sans difficulté vers les provinces rebelles et n'y trouvèrent plus trace des bandes qui avaient assailli Kyoto.

Leurs chefs avaient été emprisonnés, exécutés, et leurs têtes envoyées au commandant des troupes impériales. Celui-ci revint à Ozaka après avoir prononcé, au nom de l'empereur, des sentences de bannissement contre les kuge, origine du mouvement et qui étaient réfugiés dans la province de Chôshiu ; le prince lui-même et son fils étaient étroitement gardés. L'effervescence était grande dans cette région, et bientôt, sous la conduite de Takasugi, des irréguliers, comprenant des gens de toutes les classes dressés à l'européenne, délivraient le prince et son fils, battaient les traîtres qui avaient livré les héros de Kyoto, et se préparaient à lutter à outrance contre les troupes que la cour ou le Bakufu, provisoirement unis, pourraient envoyer contre eux.

Au combat de Kyoto, c'étaient les Satzuma qui avaient plus particulièrement contribué à la défaite des Chôshiu ; mais il y avait dans le premier de ces clans des patriotes qui pensaient qu'il était insensé de s'user en des guerres civiles au lieu de s'unir pour défendre le pays. Aussi les Satzuma traitèrent les prisonniers Chôshiu avec bonté et les renvoyèrent chargés de présents ; Saïgo Takamori, l'un des chefs du clan de Satzuma, envoya même proposer secrètement une alliance au daimio Mori ; après quelques difficutés, un pacte fut conclu, naturellement à l'insu du Bakufu, contre lequel, en somme, il était dirigé.

Le shogun venait de quitter Edo pour se rendre à Kyoto et y prendre le commandement des troupes destinées à marcher contre les Chôshiu, quand, obligé de séjourner quelque temps à son château d'Ozaka, il y fut rejoint par les flottes des puissances étran-

gères. Les représentants de ces nations, venus avec des forces navales imposantes, demandèrent avec insistance que les traités fussent ratifiés par l'empereur. Après bien des pourparlers, le Bakufu, sentant la menace vibrer sous la demande, se décida à faire la démarche qu'il éludait depuis longtemps, et le 24 novembre 1865 les représentants des puissances furent avisés que les traités étaient enfin approuvés.

Le shogun, écœuré, tiraillé en tous sens, n'ayant plus qu'une ombre d'autorité, offrit sa démission à l'empereur, qui la refusa. Il fallait en effet qu'il se mît à la tête des troupes réunies à Kyoto pour marcher contre les Chôshiu.

Le clan de Satzuma refusa d'envoyer des soldats dans ce but.

Au commencement de 1866, Mori apprit que, par ordre de l'empereur, il était dépossédé. Cette décision provoqua une explosion d'indignation parmi ses vassaux, qui se préparèrent à la guerre avec enthousiasme. Les premiers combats eurent lieu en juillet; les Chôshiu avaient à faire face dans le Hondo aux troupes du Bakufu, et dans Kiushiu à celles de Kokura et de Higo. Partout ils furent victorieux.

« Dans cette campagne, les troupes de l'empereur portaient l'armure ; elles étaient munies de sabres et de lances, tandis que les hommes de Chôshiu, vêtus à la légère, d'habits courts à manches étroites, étaient principalement armés de fusils. Leur instruction était excellente, car, ayant complètement modifié leur système d'instruction militaire, ils avaient fait énormément de progrès depuis 1863. »

Les troupes du Bakufu, partout battues, durent se replier sur Hiroshima, poursuivies par leurs adversaires.

Sur ces entrefaites, le shogun Iyemochi, depuis longtemps malade, mourut à Ozaka, le 19 septembre. Sur l'ordre de la cour, le régent Hitotsubashi prit les fonctions de shogun, devint par conséquent le chef de la famille des Tokugawa et prit le nom de Tokugawa Yoshinobu ou Keiki.

Les hostilités avec les Chôshiu cessèrent dans le courant du même mois. Leur influence s'accrut de tout ce que perdit le shogun, ruiné par les guerres et les indemnités qu'il avait dû payer aux étrangers. Il n'avait plus aucune autorité sur les daimio.

C'est la même année, le 25 juin 1866, qu'une convention en douze articles fut signée entre le gouvernement japonais, la France, l'Angleterre, les États-Unis d'Amérique et la Hollande. Cette convention était revisable à dater du 1er juillet 1872. Dans les ports

ouverts, elle établissait pour les étrangers le principe de l'exterritorialité.

Le nouveau shogun fut officiellement investi le 6 janvier 1867. On sait avec quelle répugnance il avait accepté ces fonctions autrefois si enviées ; il sentait en effet qu'une crise était proche, que les clans ne luttaient plus pour supplanter les Tokugawa, mais pour redonner le pouvoir au souverain réel, à l'empereur, dont l'autorité morale était peut-être intacte depuis des siècles, parce qu'elle n'avait pas été effective.

Comme nous l'avons dit précédemment, les daimio étaient souvent des enfants ou dédaignaient de s'occuper des affaires. Ils avaient comme conseillers : d'abord des fonctionnaires héréditaires,le plus souvent de source illustre, mais aussi incapables que leurs maîtres; on les appelait karo; puis des yônin, de naissance modeste, choisis dans la classe des samurai, parmi ceux qui se faisaient remarquer par leur intelligence ou leur savoir. Plusieurs de ces derniers sentirent le rôle qu'ils pourraient jouer et usèrent de leur influence pour pousser leurs princes dans la voie qu'ils désiraient. Dans le clan de Satzuma, il faut citer parmi ces hommes Saigo Takamori, Okubo Ichizo et un karo, Komatsu Tatowaki. Dans le clan de Tosa, Gotoshojiro. Ils s'entendirent avec les meneurs du clan de Chôshiu, Kido Jiunichiro et Hirosawa Hiôsuke, ainsi qu'avec les kuge bannis, comme Sanjo, ou qui, étant encore à la cour, étaient du même parti.

Ce sont ces personnnages qui furent les promoteurs de la restauration : poussés plutôt, disent les sceptiques, par le désir de jouer un rôle conforme à leurs aptitudes, que par amour pour la monarchie légitime.

L'empereur Kômei, qui s'était toujours distingué par une haine aveugle des étrangers et qui ne voulait à aucun prix consentir à l'ouverture des ports, bien que l'échéance fût proche, mourut le 3 février 1867.

Le pouvoir passa aux mains de son fils, âgé de quinze ans, Mutsuhito. C'est le souverain actuel.

Le régent qu'on lui donna pendant sa minorité était favorable à Keiki; il s'entoura de kuge animés du même esprit; aussi le shogun respira, car il n'allait plus avoir à lutter qu'avec les clans du sud et de l'ouest.

C'est vers cette époque (janvier) qu'arriva la première mission militaire française, commandée par le capitaine d'état-major Chanoine, aujourd'hui général, et comprenant, entre autres mem-

bres, le capitaine d'artillerie Brunet, aujourd'hui colonel, dont il sera question plus loin.

La cour et le Bakufu paraissaient donc vivre dans les meilleurs termes, et cependant la coalition des clans du sud et de l'ouest, dirigée contre le Bakufu, devenait de plus en plus sérieuse. Le prince de Tosa adressa à Keiki un mémoire l'engageant à accepter sans restrictions la souveraineté de l'empereur; on l'accusait, en effet, de grouper des troupes à Tokyo, non pour protéger le mikado, mais pour le garder prisonnier. Le shogun se décida à brusquer les événements et, le 9 novembre 1867, adressa un manifeste à l'empereur, pour lui remettre les pouvoirs qu'il avait reçus de lui. Il demandait en même temps la convocation des daimio pour régler le nouvel ordre de choses nécessité par l'obligation d'entretenir des relations avec les étrangers.

Le 15 décembre était le jour fixé pour cette réunion. Tout le monde paraissait d'ailleurs se préparer à une lutte qui ne semblait pas devoir être seulement parlementaire. Le Bakufu d'une part, les daimio de l'autre, surtout le prince de Satzuma, accumulaient leurs troupes à Kyoto. De graves événements étaient imminents.

Révolution à Kyoto. — On se rappelle que le clan d'Aidzu, ardent partisan des Tokugawa, avait la garde du palais de Kyoto; le 3 janvier 1868, les samurai de cette province furent brusquement relevés de ce poste d'honneur et remplacés par des hommes de Satzuma, Tosa, Geishu, Owari, Echizen et Chôshiu, rentrés depuis peu en grâce, et qui ne laissèrent pénétrer auprès de l'empereur que les kuge partisans de la restauration. Le 4 paraissait un décret impérial abolissant le Bakufu, créant de nouveaux emplois, et indiquant que l'empereur reprenait pour toutes les affaires les rênes du gouvernement. Les titres et honneurs enlevés quelques années auparavant à Mori lui furent rendus, et Keiki reçut avec dépit l'ordre de retirer ses troupes de Kyoto.

On comprend son irritation et celle des Aidzu; le 6, il se retire brusquement avec eux à Ozaka et informe les représentants des puissances étrangères des événements survenus.

A Kyoto, la révolution de palais se complétait par l'organisation d'un gouvernement, parmi les membres importants duquel nous remarquons : les princes Arisugawa et Yamashina, les kuge Sanjo et Iwakura; Komatsu et Tonkudaiji, du clan de Satzuma; Goto, de Tosa; Kido, de Chôshiu; et, dans des emplois subalternes, Okubo, Ito, Inouye, Terashima, etc.

Le shogun dépossédé était toujours à Ozaka, avec les excellentes troupes des clans d'Aidzu et de Kuwana. La cour lui fit offrir un poste et l'autorisation d'entrer seul à Kyoto. Mais, quoique sans illusions, poussé par les princes des deux clans qui lui étaient restés fidèles, il se décida à contre-cœur à marcher avec ses partisans sur la capitale, dans le but de regagner en combattant tout le terrain perdu.

La guerre civile allait commencer.

La cour, en effet, avait envoyé sur la route d'Ozaka des troupes de Chôshiu et de Satzuma pour s'opposer à la marche de celles du shogun.

Le 27 janvier, le premier combat eut lieu à Fushimi. Ce fut une victoire pour les impériaux, qui se renouvela le lendemain et les jours suivants. Le 30, l'armée des Tokugawa était en pleine déroute sur Ozaka, dont le château fut pris et brûlé.

Le shogun s'était enfui à Edo.

Quelques renseignements qui paraissent dignes de foi permettent de supposer que dans ces premières rencontres les Satzuma et les Chôshiu comptaient ensemble environ deux mille combattants, tandis que les troupes de Keiki dépassaient dix mille hommes.

Le conflit allait prendre de plus grandes proportions.

Le 8 février, la cour promit, à l'occasion de la majorité de l'empereur, une amnistie complète à tous les coupables, mais déclara la guerre à Tokugawa Keiki, qui, après avoir donné ostensiblement sa démission, avait marché contre son souverain.

Le nouveau gouvernement entretenait d'ailleurs des relations amicales avec les étrangers et montrait la meilleure volonté pour régler les questions délicates ou pénibles qui surgissaient à chaque instant au milieu du désordre qui régnait partout.

La situation de la cour était, en effet, fort délicate. On se rappelle qu'au début, le Bakufu seul était partisan des relations extérieures, et que la cour et les différents clans demandaient l'expulsion immédiate des étrangers. Ces idées premières furent modifiées par les opérations de Kagoshima et de Simonoseki, qui avaient démontré la supériorité des armes européennes, et dès lors les clans coalisés poursuivirent les buts suivants :

1° Restauration de l'empereur, qui depuis cent ans déjà comptait de nombreux partisans ;

2° Expulsion des étrangers. L'exécution de cette dernière partie du programme fut renvoyée à plus tard, et provisoirement le nouveau gouvernement, qui avait épousé la politique des clans,

entretint franchement des relations amicales avec les puissances occidentales et l'Amérique.

Mais, aussitôt après la chute du shogun, une agitation considérable s'empara de la classe des samurai : le Bakufu n'existant plus, pourquoi ne pas expulser les barbares ?

Le prestige du nom sacré de l'empereur permit seul aux membres du gouvernement de mener à bonne fin leur entreprise. Ils le firent d'ailleurs avec une énergie remarquable.

Cependant, après ces premiers succès, les troupes impériales, commandées par le prince Arisugawa, s'avancèrent sans résistance sur Edo, où, malgré les ordres de l'ancien shogun, alors retiré dans un couvent, les partisans des Tokugawa organisaient la résistance.

Le 4 avril, les impériaux s'emparent des forts de la baie de Shinagawa et adressent un ultimatum à Keiki. Il devait se retirer à Mito, évacuer le château d'Edo et remettre au prince Arisugawa ses vaisseaux et ses armes.

Keiki se soumit; mais sa flotte, commandée par Enomoto, aujourd'hui ministre des communications, refusa d'obéir et partit.

Le gouvernement du mikado se trouvait donc en présence d'Edo hostile et d'une coalition dans le nord, dont le pivot était le clan d'Aidzu. Le prince de Sendai, qui avait reçu l'ordre de marcher contre les rebelles, était partisan de la conciliation.

A Edo, le parti des mécontents croissait tous les jours. Il s'empara d'un prince du sang, le jeune Rinnogi no mya (connu maintenant sous le nom de prince Kitashirakawa), chef des temples d'Ueno. Chassés d'Edo, les adversaires de la réforme l'entraînèrent dans le nord, l'opposant au véritable empereur. Là d'ailleurs était le centre de la résistance; les contingents du prince d'Aidzu s'étaient renforcés de ceux des daimio de Sendai et de Yonesawa.

Les opérations sérieuses contre les rebelles commencèrent en août. Le gros des troupes, sous les ordres de Ninnaji no mya (prince Komatsu), devait marcher sur Wakamatsu, la capitale des Aidzu, et y frapper un grand coup, tandis que d'autres détachements se dirigeraient sur Sendai.

Le 6 octobre, après de nombreuses escarmouches, le château de Wakamatsu était cerné, et le 6 novembre le prince d'Aidzu, qui cependant avait repoussé tous les assauts, faisait sa soumission, non pas battu, mais découragé par la défection de ceux qui avaient d'abord suivi sa fortune.

C'était la fin de la guerre civile dans le Hondo.

Alors, pour bien affirmer aux yeux de tous que c'était vraiment

un nouvel ordre de choses qui commençait pour le Japon, le gouvernement finit par décider l'empereur à sortir de Kyoto et à venir s'établir à Edo, dont le nom fut changé en celui de Tokyo ou capitale de l'Est. Il y arriva le 26 novembre 1868. En même temps Kyoto fut baptisé Saikyo, c'est-à-dire capitale de l'Ouest.

Enomoto à Ezo. — Cependant, comme nous l'avons indiqué précédemment, la flotte du shogun, sous les ordres de l'amiral Enomoto, était partie d'Edo dès qu'elle avait connu les conditions imposées à Keiki.

Dans ces graves circonstances, quelle devait donc être l'attitude des officiers qui composaient la mission militaire française dont il a été question précédemment, et qui avait été engagée par le shogun et non par le gouvernement impérial? S'ils ne conservaient pas dans ce conflit intérieur une neutralité absolue, il était naturel qu'ils aidassent de leurs conseils les défenseurs du prince qui les avait appelés au Japon. Mais cette ligne de conduite eût été périlleuse au point de vue des relations futures de la France et du gouvernement du mikado. Aussi notre représentant diplomatique crut-il devoir recommander officiellement aux membres de la mission la plus grande prudence, en même temps qu'une complète abstention. M. Outrey provoqua même leur rappel, et l'on peut se demander s'il n'eût pas été plus habile d'imiter alors la conduite des Anglais, qui se bornèrent à neutraliser leur mission navale en la maintenant sur un de leurs stationnaires. Au lendemain des événements que nous rapportons, elle put ainsi reprendre sans retard pour le compte du mikado les travaux qu'elle avait commencés pour le shogun.

Quoi qu'il en soit, le capitaine d'artillerie Brunet, membre de la mission militaire française, poussé par le désir de voir ses élèves à l'œuvre et d'étudier de près les opérations qui se préparaient, se décida, à ses risques et périls, à suivre la fortune des derniers partisans du shogun. Il partit avec l'amiral Enomoto.

Cette action purement individuelle ne pouvait engager en rien le gouvernement français; les événements le démontrèrent d'ailleurs surabondamment.

Parmi ceux de nos compatriotes qui alors ou plus tard offrirent leurs services à l'amiral rebelle, nous citerons d'abord M. Caseneuve. C'était un ancien sous-officier d'artillerie alors au service du Bakufu. Il quitta Edo avec le capitaine Brunet. En outre, trois sous-officiers d'infanterie, libérés depuis peu et qui faisaient aupa-

ravant partie de la mission, rejoignirent à Sendai les troupes d'Enomoto. Enfin, un an environ après le début des hostilités, deux enseignes de vaisseau vinrent encore grossir le petit groupe des Européens. Pour des raisons personnelles tout à fait indépendantes des événements qui se déroulaient au Japon, ces officiers avaient quitté en 1868 le service de la marine française; c'est en mai 1869 seulement, pendant les dernières semaines de la lutte que l'amiral Enomoto confia à chacun d'eux le commandement d'une canonnière.

En quittant Edo, la flotte alla d'abord à Sendai, où elle recruta tous les mécontents et les déclassés, puis se dirigea sur Hakodate, dont elle s'empara.

Au commencement de 1869, Enomoto et ses compagnons, au nombre de cinquante mille environ, étaient seuls en armes contre le gouvernement impérial. Loin de rester inactif, l'amiral s'empara de Matsumae et d'Esashi, proclama ensuite une sorte de république avec le suffrage des samurai, l'élection aux différentes fonctions, etc., et, apprenant les préparatifs faits contre lui à Tokyo, il battit monnaie et se mit en devoir de fortifier les places qu'il occupait.

La flotte impériale quitta Tokyo le 21 avril et lentement se dirigea vers le nord : elle devait se concentrer à Aomori. Les opérations commencèrent aussitôt après; le 20 mai, les impériaux prirent Esashi, le 22 eut lieu un autre engagement favorable aux rebelles, le 28 nouveau combat, où ils furent battus et à la suite duquel il se retirèrent sur Hakodate, où ils essuyèrent une série de revers; le 25 juin, les dernières redoutes des insurgés furent enlevées. Par suite de nombreuses défections, l'armée d'Enomoto ne comptait plus alors que dix mille hommes environ. Les rebelles furent d'ailleurs traités avec la plus grande clémence, et beaucoup d'entre eux, notamment leur chef, occupent actuellement d'importants emplois dans l'empire. Quant à nos compatriotes qui avaient suivi la fortune de l'amiral Enomoto, à l'exception du capitaine Brunet, que le hasard avait épargné, ils étaient tous blessés : lorsqu'ils virent que tout était fini, et pour éviter d'être faits prisonniers, ils se rendirent à bord d'un bâtiment de guerre français, *le Primauguet,* qui était en station dans les eaux d'Hakodate pour observer les événements; ils furent immédiatement rapatriés.

Mais l'estime qu'on leur conserva chez les Japonais des deux partis est suffisamment démontrée par ce fait, qu'on leur offrit de rester au Japon pour y servir comme instructeurs dans les nouvelles troupes impériales. Plusieurs acceptèrent et firent plus tard

partie des missions successivement commandées par les colonels Marquerie et Munier.

Les daimio font hommage de leurs biens à l'empereur. — Au commencement de 1869, la plupart des daimio avaient fait hommage de leurs biens à l'empereur, qui, après avoir accepté, les avait maintenus avec d'autres titres dans le gouvernement de leurs provinces.

Cet acte fut bientôt suivi de la suppression des termes de « kuge » et de « daimio », qui furent remplacés par le terme général de « kazoku » (noble).

Après le renoncement des daimio, chaque province reçut une administration uniforme; le dixième des revenus était donné aux anciens seigneurs, le reste servait à payer les fonctionnaires, tandis que le surplus revenait aux caisses de l'État.

Les anciens daimio étaient donc, à proprement parler, devenus des fonctionnaires, et le pouvoir central était créé. Un des faits qui paraissent les plus singuliers aux Européens c'est la facilité avec laquelle les princes acceptèrent cet amoindrissement; mais il faut se rappeler que pour la plupart ils étaient sans valeur personnelle et qu'ils se trouvaient, de plus, sous la dépendance morale de serviteurs qui savaient imposer leurs volontés. Au point de vue pécuniaire, d'ailleurs, leur situation nouvelle était préférable à l'ancienne; ils n'avaient, il est vrai, que le dixième de leurs revenus antérieurs, mais ils étaient dispensés de nourrir leurs samurai.

Mécontentement du clan de Satzuma. — Nous avons vu comment les différents clans qui avaient fait la restauration étaient représentés dans le gouvernement. Les Satzuma, mécontents des places modestes qu'ils y occupaient, irrités de voir les emplois les plus élevés donnés aux kuge, quittèrent en masse Tokyo. Ce fut, pour ainsi dire, le début d'agitations qui allèrent croissant jusqu'en 1877, et se manifestèrent dès 1870 par de petits mouvements insurrectionnels, surtout dans le sud. Ces troubles donnaient fort à réfléchir au gouvernement encore mal assis, et il se décida à une démarche qui, pensait-on, devait calmer les mécontents. Au début de 1871, l'empereur demanda, en effet, aux clans de Satzuma, de Chôshiu et de Tosa, qui étaient les plus importants et les plus redoutés, de fournir des contingents pour créer à Tokyo le noyau de l'armée nationale; les autres clans devaient plus tard seulement être mis à contribution.

Le clan de Satzuma fournit 4 bataillons d'infanterie et 4 d'artillerie ;

Celui de Chôshiu, 3 d'infanterie et 3 d'artillerie ;

Celui de Tosa, 2 d'infanterie, 2 d'artillerie, 2 de cavalerie.

Plusieurs membres de ces clans devaient en outre être chargés d'emplois importants dans le gouvernement.

Cependant, malgré les avances de la cour, les mécontents se soulevèrent dans Kiushiu et dans Shinsghiu. Le malaise redevenait général, et des tentatives d'assassinat dirigées contre les étrangers, en rappelant les mauvais jours passés, montraient bien que les véritables sentiments du peuple n'avaient point été modifiés par le nouvel état de choses, qui d'ailleurs avait jeté la plus grande partie des samurai dans la misère. Dans la situation présente, cependant, il eût été insensé pour les hommes du gouvernement de songer à remplir la deuxième partie du programme adopté par les coalisés en 1867, c'est-à-dire l'expulsion des Européens.

Deux courants se manifestaient du reste dans le sein même du conseil des ministres : l'un, radical, poussait à l'adoption immédiate et complète des mœurs européennes; l'autre, plus attaché au passé, voulait agir plus lentement.

Cédant au courant qui entraînait les jeunes esprits vers les idées nouvelles, le gouvernement envoya à l'étranger un grand nombre d'étudiants, dont beaucoup, mal préparés, partis sans but défini, ne virent rien et revinrent avec l'esprit faussé. Ils ne se rendaient peut-être pas assez compte que la civilisation européenne, qu'ils avaient admirée de confiance, résultait d'une longue évolution, et qu'il était insensé de vouloir l'établir d'emblée au Japon.

De toutes parts des difficultés surgissaient; beaucoup, les plus grosses peut-être, provenaient des situations que les daimio avaient conservées dans leurs anciens domaines, où ils étaient entourés de fonctionnaires depuis longtemps attachés à leurs familles. Il devenait donc indispensable de rompre ces vieux liens de vassalité, de rompre aussi l'homogénéité des anciennes provinces, et, comme après notre révolution de 1789, on résolut pour les mêmes raisons de créer des départements, « ken », formés de provinces diverses et qui seraient administrés par des fonctionnaires nommés par l'État et qui ne dépendraient que de lui.

L'armée était aussi l'objet de vives préoccupations; on se rendait compte que l'ensemble des samurai ne formait pas une armée nationale.

Le 29 août parut le décret qui abolissait les han (territoires gou-

vernés par les daimio) et établissait les ken, divisions purement administratives. Les daimio acceptèrent sans murmurer; mais il fallait songer enfin à régler la situation des anciens samurai. Beaucoup d'entre eux étaient devenus agriculteurs, d'autres marchands; on leur servit provisoirement une rente annuelle, et, après plusieurs essais, le gouvernement s'arrêta définitivement en 1873 au projet suivant: donner aux samurai qui y consentiraient une somme, moitié en argent, moitié en bons sur le trésor, et représentant six années de revenus. Beaucoup d'entre eux, pressés par le besoin, tentés par l'appât de la possession immédiate d'une somme relativement forte, acceptèrent. C'était tout ce qu'on demandait.

Affaires de Formose, de Corée et de Saghalien. — Malgré tous les efforts du gouvernement, la situation continuait à être extrêmement tendue, et une série d'événements allaient s'accumuler pour en faire une impasse.

D'abord en juillet 1872 les Coréens répondirent par des insultes aux demandes formulés récemment par les Japonais en vue de faire valoir des droits jadis imposés par l'impératrice Jingo.

D'autre part, le système d'impôts établi pour l'année 1873 prescrivait que les taxes devaient à l'avenir être perçues en argent. Étant donné la situation économique du pays, cette mesure était pour ainsi dire inapplicable.

Des révoltes partielles eurent lieu, bientôt réprimées; elles étaient cependant l'expression du mécontentement et du malaise très réel des paysans, qui sont généralement des plus dociles.

Enfin à l'insulte des Coréens venait s'ajouter l'attentat des habitants à demi sauvages du sud de Formose, qui avaient massacré, le 6 septembre 1871, soixante indigènes de Riu-Kiu jetés par la tempête sur ces côtes inhospitalières.

Pour régler cette dernière question, un ambassadeur, Soyeshima, fut envoyé à Pékin, où la cour de Chine, tout en reconnaissant sa souveraineté nominale sur Formose, déclina toute responsabilité et autorisa les Japonais à prendre à l'égard des indigènes de cette île toutes les mesures qu'ils jugeraient utiles (1872).

A cette époque, la majorité du gouvernement était favorable à une double action militaire dirigée, d'une part contre les tribus de Formose, et de l'autre contre la Corée, surtout contre cette dernière, jadis deux fois conquise et réduite à merci, aujourd'hui insolente.

Mais en rentrant d'une mission en Europe, Iwakura fit pencher la balance dans un autre sens, et cinq ministres, indignés de ce qu'ils considéraient comme une lâcheté, donnèrent leur démission. Parmi ceux-ci se trouvait Saigo Takamori, l'idole des samurai, qui se retira dans ses terres de Satzuma et vers lequel se tournèrent dès lors les yeux de tous les mécontents, nombreux surtout dans Kiushiu.

En 1874, le désœuvrement des anciens membres de la classe militaire, les discussions soulevées par les derniers événements, la misère, poussèrent à une révolte ouverte une grande partie de la population du district de Saga (province de Hizen dans Kiushiu).

Soutenus moralement par les mécontents de Tokyo, les insurgés eurent d'abord quelques succès, menacèrent un instant Nagasaki, et si à cette époque les éléments qui se soulevèrent plus tard s'étaient joints à eux, il est probable que les troupes impériales, formées alors d'éléments hétérogènes et indisciplinés, eussent été incapables d'en venir à bout. Le Japon serait revenu peut-être au système féodal.

Quoi qu'il en soit, les rebelles, laissés à leurs propres forces, furent assez rapidement soumis par les troupes impériales, vigoureusement dirigées par le général Nodzu.

Les troupes, composées alors en grande partie de samurai, avaient marché à contre-cœur contre leurs compatriotes du sud; tous les yeux, toutes les haines, étaient en effet dirigées contre la Corée. Le sentiment national était très surexcité.

Pour le calmer, on annonça qu'une expéditon allait être entreprise contre Formose; les préparatifs en furent d'abord menés très vigoureusement. Il était question de conquérir non seulement Formose, mais le Céleste Empire. Ainsi pensaient du moins quelques samurai, plus ardents que froids appréciateurs des faits.

Dès que la Chine entendit parler de projets sérieux du Japon contre Formose, elle protesta, mais inutilement.

Le général Saigo, aujourd'hui ministre de la marine, frère de Saigo Takamori, fut désigné pour commander l'expédition; c'était une flatterie à l'adresse du grand mécontent. Après d'assez nombreuses difficultés de détail, l'expédition finit par être organisée et arriva sans encombre, le 8 mai 1874, sur la côte occidentale de Formose, où elle établit sa base d'opérations pour marcher ensuite dans l'intérieur. La campagne fut extrêmement pénible et laborieuse, les maladies nombreuses, les combats sérieux, rares; cependant le but fut atteint en ce sens que les tribus, qui avaient massacré les

habitants de Riu-Kiu, et surtout celle de Botan, furent châtiées. Pendant cette expédition, les soldats japonais firent preuve de grandes qualités d'entrain et de résistance; mais, dressés depuis peu à l'européenne, ils manquaient de calme et de discipline.

Quand tout était à peu près terminé, réglé, parurent les Chinois. Après de longs pourparlers, ils finirent par proposer aux Japonais de leur rembourser les frais de l'expédition et de veiller à l'avenir à ce que les cruautés qui avaient nécessité cette action militaire ne se renouvelassent plus; mais ils exigeaient que l'île fût complètement évacuée par les Japonais. C'est sur ces bases qu'un arrangement fut conclu entre les deux pays dans le courant d'octobre 1874.

Ces conditions, quoique sortables, ne répondaient guère aux espérances des samurai, partis pleins d'enthousiasme; cependant le gouvernement en retira une sorte de popularité, dont il profita pour faire quelques réformes intérieures.

L'irritation renaquit bien vite cependant, quand on apprit la faiblesse du gouvernement dans l'affaire de Saghalien. Cette question était pendante déjà depuis plusieurs années.

En 1862, le Bakufu avait envoyé en Russie des chargés d'affaires pour régler la délimitation de la frontière entre les deux pays dans l'intérieur de Saghalien. Les délégués japonais réclamaient comme limite septentionale le 51e parallèle; mais ils ne purent s'entendre sur ces bases avec les fonctionnaires russes. Il fut convenu que jusqu'à nouvel ordre les choses resteraient en l'état et que les deux gouvernements auraient ensemble des droits sur toute l'île. Cette solution bizarre ne pouvait durer; en 1867, de nouveaux envoyés ne furent pas plus heureux, et la convention de 18 mars ne modifiait rien à la situation existante; les délégués russes avaient cependant laissé comprendre qu'ils consentiraient à occuper toute l'île et qu'ils donneraient comme compensation quelques îlots des Kurilles.

En 1875, Enomoto fut envoyé en Russie pour tâcher enfin de régler définitivement cette question, et quelques mois après on apprit avec stupéfaction que, sur l'ordre du gouvernement, le Japon cédait l'île de Saghalien tout entière aux Russes, en échange de la rangée inhabitée, inhabitable et improductive des Kurilles.

A l'endroit de la Corée, il fallait aussi se décider à faire quelque chose. Le gouvernement chercha à régler la question en faisant un traité avec ce pays; mais le navire qui portait les négociateurs fut reçu à coups de fusil.

Une nouvelle ambassade, appuyée de bâtiments de guerre, par-

tit bientôt après sous les ordres du général Kuroda. Elle arriva à Fusan le 15 janvier et, le 27 février 1876, conclut avec la Corée, considérée comme État indépendant, un traité de paix et de commerce. Le parti de la guerre considéra encore cet acte, peut-être habile, comme une faiblesse, une lâcheté, un affront fait au pays.

Fermentation à Kiushiu. — Malgré la soumission des insurgés de Saga, l'île de Kiushiu n'avait pas cessé d'inspirer au gouvernement de vives inquiétudes. L'ancienne province de Satzuma contenait alors, en effet, deux hommes qui, mécontents de la direction donnée aux affaires, avaient renoncé à tout emploi. C'étaient l'ancien daimio Shimadzu et Saigo Takamori, le grand Saigo, comme on l'appelait déjà. Sa popularité avait encore grandi s'il est possible, il était l'idole de l'ardente jeunesse de la province; pour l'éducation militaire de laquelle il avait dépensé toute sa fortune, en fondant des écoles militaires, des œuvres de bienfaisance, etc.

Vers la fin d'octobre, une petite révolte éclata à Kumamoto et s'étendit aux environs; elle se calma à la fin de novembre. Le gouvernement, sentant le mécontentement général, s'efforçait de réduire les charges des paysans. Il avait aussi, comprenant le danger, fait tous ses efforts pour attirer Saigo à Tokyo : on l'avait nomme maréchal commandant en chef des armées de l'empire.

Mais ces tentatives de conciliation, sincères probablement, furent brusquement interrompues par l'annonce d'événements graves survenus dans la province de Satzuma. Depuis l'échauffourée de Kumamoto, le gouvernement était très inquiet. Il donna l'ordre à un bâtiment de guerre d'aller enlever de Kagoshima la poudre, les armes et les munitions qui se trouvaient dans les magasins; mais la jeunesse de la ville s'y opposa de vive force. Cet avantage venait d'exalter encore les esprits déjà en effervescence, quand, par une étrange coïncidence, on découvrit, dit-on, des individus suspects rôdant autour de l'habitation de Saigo. Pris aussitôt et interrogés, ils avouèrent, paraît-il, qu'ils étaient des émissaires de l'un des membres du gouvernement, Okubo. Vraies ou fausses, ces révélations eurent des conséquences considérables, et, malgré lui peut-être, Saigo, maréchal, commandant en chef de l'armée japonaise, allait être la tête du mouvement célèbre sous le nom d'insurrection de Satzuma.

Insurrection de Satzuma. — Le 20 février 1877, le gouvernement annonça officiellement qu'une révolte venait d'éclater dans le ken

de Kumamoto et qu'une expédition conduite par le prince Arisugawa allait être dirigée contre les insurgés.

Tous les vaisseaux de la compagnie de Mitsu Bishi, récemment créée, furent nolisés, de nombreux bâtiments étrangers achetés. Au mois de mars, les hostilités s'étaient développées dans tout le Sud. Bien que mal équipés, les rebelles étaient pleins d'entrain et de foi dans leurs chefs, célèbres d'ailleurs par leur valeur militaire. C'étaient Saigo Takamori, Kirino, Beppu Shinzuke, Shinowara, Yamanouchi, Kono, Murata, Shimpachi, etc.

Les 8, 14 et 19 mars eurent lieu de sérieux engagements aux environs de Tawarasaka. Shinowara y fut tué, et les rebelles victorieux, sans que ce succès ait eu de grands résultats.

Le 20, sur les mêmes positions, grande bataille, favorable cette fois aux impériaux.

Chaque jour amenait de nouveaux combats. Beppu Shinzuke, Kono, Yamanouchi, périrent ainsi brillamment, en combattant comme des héros.

Cependant on pouvait prévoir déjà le succès final des troupes impériales, lorsque Kumamoto, étroitement cernée, mais héroïquement défendue par la petite garnison sous les ordres du colonel Tani (aujourd'hui général et récemment ministre de l'agriculture, 1887) fut enfin débloquée, le 15 avril.

Sur ces entrefaites, dit-on, des propositions conciliantes furent faites par la cour à Saigo, mais à des conditions telles que celui-ci refusa avec hauteur.

Les hommes du Sud, d'ailleurs, ne perdaient pas courage : Saigo était à leur tête ! Il avait été l'un des plus fermes appuis de la restauration : quelles étaient donc les causes qui lui faisaient prendre les armes contre celui qu'il avait appuyé?

Sans chercher à expliquer cette anomalie, remarquons cependant que cette insurrection était dirigée non contre l'autorité impériale, mais contre ceux qui étaient alors les conseillers du souverain. Le peuple rendait les membres du gouvernement responsables de toutes les humiliations subies par le Japon depuis quelques années. L'affaire de Corée, celle de Formose, celle de Saghalien, le luxe des ministres, la misère du peuple, avaient peu à peu sans doute grandi l'irritation de Saigo, et quand il découvrit la tentative d'assassinat dirigée contre lui, il tira l'épée et ne la remit plus au fourreau. Il ne le pouvait, du reste, sans mentir à la droiture de son caractère et à ceux qui combattaient surtout par affection pour lui.

En mai, juin, juillet, les combats se succédèrent sans relâche, le

succès favorisant plutôt les troupes impériales, quoique leur connaissance du pays permit aux insurgés de faire surtout une guerre redoutable de partisans.

Dans le courant du mois de juillet seulement, les troupes impériales eurent plus de deux mille tués et plus de quatre mille blessés ou malades. Du côté des insurgés, les pertes étaient moindres; mais, manquant de médecins, les maladies faisaient dans leurs rangs de cruels ravages.

Pendant le mois d'août, la résistance des insurgés faiblit peu à peu ; beaucoup de rebelles firent leur soumission, et le 14, Nabeoka fut enlevée par les impériaux. Saigo, Kirino et quelques fidèles s'échappèrent dans les montagnes.

Ils reformèrent tant bien que mal les troupes qui leur restaient et, les 1er et 2 septembre, attaquèrent à l'improviste, à Yokogawa (province d'Osumi), les impériaux commandés par le général Miyoshi. Ce fut l'un des engagements les plus hardiment menés de toute la campagne; les impériaux y furent complètement défaits.

Les rebelles marchèrent ensuite sur Kagoshima, qu'ils occupèrent presque en entier sans résistance. Grande fut la terreur à Tokyo, et cependant ce n'était là qu'un acte de désespoir de Saigo. Entouré de forces dix fois plus nombreuses, cerné par terre et par mer, il sentait que la fin était proche et était résolu à ne pas survivre à la défaite. Les versions sont nombreuses sur les derniers jours de l'insurrection; voici la plus probable, que nous empruntons à M. Mounsey : apprenant qu'une attaque combinée des forces de l'amiral Kawamura et du général Miyoshi devait être dirigée contre lui, Saigo abandonna la ville, rassembla ce qui lui restait d'hommes, de vivres et de munitions et prit position sur le Shiroyama, à peu de distance de Kagoshima.

L'armée impériale entoura le pied de l'éminence. Toute fuite était impossible.

L'amiral Kawamura prit le commandement des impériaux.

Un peu avant le jour, le 24 septembre 1877, l'ordre de l'attaque fut donné. Les insurgés, surpris, purent à peine faire usage de leurs armes : on combattait corps à corps. Saigo tomba l'un des premiers, frappé d'une balle à la cuisse. Un de ses lieutenants, Hemmi Jiuroda, lui coupa la tête sur sa demande, car il ne voulait pas rester vivant aux mains des impériaux. Ce devoir sacré accompli, Hemmi remit la sanglante dépouille à un samurai pour qu'il l'ensevelît, et s'ouvrit le ventre.

Autour de Saigo tombèrent héroïquement, comme leur chef

adoré, les autres meneurs de l'insurrection, et une centaine des principaux samurai du clan, qui ne voulurent pas survivre à leur chef. Le reste des rebelles, deux cent cinquante environ, se rendit; ils étaient couverts de blessures.

Le 25, les cadavres furent transportés à Kagoshima et examinés. C'est ainsi qu'on trouva et qu'on reconnut les corps de Kirino, Beppu, Hemmi, Murata et des autres chefs. Près de Kirino se trouvait le cadavre décapité d'un homme grand et vigoureux, avec un coup de feu à la cuisse et un coup de poignard dans la poitrine. Pendant qu'on discutait sur l'idendité du cadavre, des soldats apportèrent une tête qui appartenait au corps : c'était celle du grand Saigo, souillée de sang et de terre. Pieusement, l'amiral Kawamura la lava de ses propres mains, en signe de respect pour celui qui avait été, aux premiers jours de la restauration, son ami et son compagnon d'armes.

Le corps de Saigo fut placé au centre d'une large fosse; à droite et à gauche on déposa les cadavres de ses lieutenants, puis ceux de ses soldats. Cette sépulture des derniers représentants des idées du vieux Japon héroïque est visitée avec vénération par de nombreux pèlerins, et le peuple veut que Saigo, déifié, habite la planète Mars, où l'on peut parfois apercevoir sa gigantesque silhouette.

Ainsi finit cette ardente manifestation de l'esprit féodal luttant contre le pouvoir central. Ce sera sans doute la dernière.

Les rebelles furent traités avec une extrême indulgence, et les plus compromis même, quelques-uns du moins, occupent maintenant des positions importantes dans l'empire. Sur 43,000 individus accusés de complicité de rébellion, 2,800 à peine furent condamnés à des peines qui ne dépassèrent pas dix ans d'emprisonnement.

Le nombre total des troupes engagées fut, dit-on, de 70,000 impériaux, sans compter les forces navales, et de 40,000 insurgés. Le nombre des blessés et des tués fut à peu près le même de part et d'autre, la supériorité de l'armement des troupes impériales étant compensée par l'admirable bravoure des rebelles. Les chiffres officiels de ces pertes, d'ailleurs très inférieurs à la réalité, sont les suivants :

Impériaux....	6,399 tués,	10,523 blessés ;
Rebelles.....	7,000 —	11,000 —

Quant aux frais de l'expédition, ils dépassèrent 42,000,000 de yen, soit plus de 200,000,000 de francs.

Il est inutile d'insister sur ce fait naturel, mais cependant bon à signaler : c'est que chaque fois que les troupes impériales se trouvèrent, depuis la restauration, appelées à combattre soit contre les sauvages de Formose, soit contre les rebelles de Saga ou de Satzuma, elles oublièrent, dès qu'elles furent en présence de l'ennemi, les rudiments de science militaire contemporaine qu'elles apprenaient des instructeurs européens. Officiers et soldats combattirent d'après les vieilles méthodes nationales. Il n'est pas douteux que, plus habilement conduites, les forces impériales ne fussent arrivées beaucoup plus rapidement et avec moins de pertes à réprimer la révolte.

Suites de l'insurrection. — Depuis la restauration, les hommes du gouvernement, choisis naturellement dans les clans qui avaient appuyé plus particulièrement le mikado, y avaient apporté le plus souvent des idées politiques confuses et de violentes passions. Rien ne les avait préparés au rôle qu'ils jouaient. En outre, la restauration avait été faite autant par haine des Tokugawa que par amour et respect pour la monarchie légitime, et il n'est pas douteux que beaucoup de meneurs se trouvèrent ensuite entraînés par les événements dans une direction qu'ils ne soupçonnaient pas eux-mêmes au début. Ceci contribue à expliquer les hésitations, inévitables du reste après un pareil bouleversement.

L'empereur était, avons-nous dit, brusquement descendu du rang de dieu à celui de monarque absolu. Les événements, un courant d'opinion grossissant chaque jour, allaient peu à peu l'engager dans une voie qui devait le conduire au gouvernement parlementaire.

Pendant l'insurrection du Sud, les hommes du clan de Tosa, dans l'île de Shikoku, étaient en général restés étrangers au conflit. Ils étaient frémissants, car les causes qui avaient excité les esprits à Satzuma agissaient aussi sur eux; mais ils obéissaient aveuglément à Itagaki Taisuke. Celui-ci détestait, il est vrai, les hommes alors au pouvoir, mais il espérait arriver par des moyens pacifiques à faire triompher ses idées; d'ailleurs, en marchant avec les Satzuma, il se mettait à la remorque de Saigo.

Itagaki préconisait depuis quelque temps déjà l'établissement d'un gouvernement représentatif. Peu à peu ses idées se répandirent, propagées surtout, élargies, par les étudiants revenus d'Amérique, et naturellement enthousiastes de ce qu'ils y avaient vu. Au mois de juillet 1877, c'est-à-dire en pleine insurrection, il fit parve-

nir à l'empereur une pétition demandant une réforme gouvernementale.

Il débutait, dans ce document, en critiquant violemment les hommes au pouvoir, et en rappelant la promesse solennelle que l'empereur avait faite en 1868 de convoquer une assemblée législative.

Arrivant dans ces circonstances, la pétition, quoique rédigée en termes, sobres et mesurés, avait un caractère de menace cachée qui engagea les membres du gouvernement à surveiller de près les agissements des chefs de ce clan; cependant, malgré son importance, le document passa presque inaperçu. La grande affaire était de dompter le Sud.

Toutefois, un événement important survenu en mai 1878, et qui paraît à la fois avoir quelque relation avec l'insurrection de Satzuma et avec le mécontentement de Tosa, rendit de l'actualité et de l'importance aux idées et aux critiques émises.

Okubo Toshimitsu, un homme de Satzuma, hardi et intelligent, qui, on se le rappelle, avait été accusé d'avoir soudoyé les assassins de Saigo, et qui, dans tous les cas, avait été l'un des adversaires les plus déterminés des tendances de ses compatriotes, fut assassiné le 14 mai, en se rendant au palais impérial. Les meurtriers allèrent ensuite, avec une grandeur d'âme qu'il est impossible de ne point admirer, se constituer eux-mêmes prisonniers. Suivant l'habitude japonaise dans ces sortes d'exécutions sommaires, les assassins avaient écrit les causes de leur détermination et avaient adressé la pièce explicative à un journal. Elle portait le titre d'*Histoire de l'assassinat d'un traître,* et récapitulait les accusations formulées déjà par Shimadzu, Saigo et Itagaki. Les meurtriers n'étaient pas des hommes de Satzuma, mais de Kaga. Il est probable que ce crime, sans influer directement sur les décisions du gouvernement, lui fit comprendre qu'un parti déjà puissant désirait un changement dans la constitution. Quoi qu'il en soit, le 22 juillet 1878 une note officielle annonçait que l'empereur avait décidé l'établissement d'assemblées électives dans toutes les provinces de l'empire.

Ces assemblées, qui devaient se réunir une fois par an pendant une session d'un mois, avaient des fonctions analogues à celles de nos conseils généraux. Les membres devaient en être nommés à l'élection parmi les habitants payant au moins deux yen (8 à 10 francs) d'impôt, ayant vingt-cinq ans et résidant dans le département depuis plus de trois ans. Les électeurs devaient avoir au moins vingt ans et payer un yen de contribution. Les bulletins de vote devaient être signés. Ces assemblées provinciales, départe-

mentales plutôt, se sont réunies pour la première fois en mars 1879.

Les événements d'ordre tout intérieur qui se sont déroulés au Japon depuis cette époque ne présentent pas, à l'exception de l'établissement du régime constitutionnel (11 fév. 1889), un intérêt bien puissant pour le lecteur européen. Ils seront d'ailleurs groupés dans le chapitre IV. Le pouvoir est toujours aux mains des mêmes coteries; mais les leaders de certains clans, usés plus vite, ont disparu pour ainsi dire de la scène politique.

Les premiers rentrés ainsi dans l'ombre sont ceux de Hizen, puis ceux de Tosa; mais, plus vivaces que les précédents, ils ont su reprendre pied dans la combinaison ministérielle actuelle, où cependant des portefeuilles, la plupart importants, sont partagés entre les Chôshiu et les Satzuma.

La lutte est encore ardente entre ces deux partis. Les Satzuma, peut-être moins souples, moins fins politiques, plus indépendants que leurs adversaires, paraissaient devoir disparaître dans un temps plus ou moins long, pour laisser la prépondérance aux hommes de Chôshiu. Une réaction s'est produite cependant, qui leur a redonné la première place. L'hostilité, plus ou moins ouverte, plus ou moins violente, qui sépare ces deux clans est funeste à la grandeur du pays, mais il serait puéril de nier une situation qu'une observation même superficielle des faits permet de constater chaque jour.

Au milieu des difficultés issues de cet état de choses, le gouvernement cherche sa voie. Son ambition paraît être d'aboutir à une revision des traités qui enlève aux étrangers le bénéfice de l'exterritorialité. Les tentatives faites dans ce sens, dès 1872, n'ont pas abouti, pas plus que les conférences longues et laborieuses entreprises dans le même but en 1886 et 1887.

Le gros écueil a été, comme il fallait s'y attendre, la création d'un système de jurisprudence logique à appliquer aux étrangers résidant au Japon. Les lois japonaises et surtout les juges indigènes ne présentent peut-être pas encore tous les caractères d'équité et d'indépendance que les Européens sont en droit d'attendre.

Primitivement, les Japonais offraient, plus ou moins sincèrement, d'ouvrir complètement le pays, en échange de l'abandon du privilège dont jouissent aujourd'hui les étrangers d'être justiciables seulement des tribunaux consulaires; mais ils paraissaient avoir compris qu'ils auraient tout à y perdre, et qu'au point de vue économique cette pénétration de leur patrie par les Occidentaux amè-

nerait son bouleversement. Humiliés cependant d'être encore traités comme des barbares, et sans trop se préoccuper de l'avenir, il paraîtrait qu'ayant dû renoncer à la prétention de conclure un traité unique avec les dix-sept puissances auxquelles ils sont liés, les Japonais se sont décidés à agir avec plus d'indépendance. Un traité particulier aurait été signé en février 1889 avec les États-Unis d'Amérique, qui abandonneraient la juridiction consulaire pour leurs nationaux résidant au Japon, tandis que le gouvernement japonais ouvrirait la totalité de son territoire aux sujets américains.

Sans préjuger de l'avenir, il est probable que les autres puissances signataires des traités tenteront, en vertu de la clause qui leur assure le traitement de la nation la plus favorisée, d'obtenir les mêmes avantages sans faire de concessions. Cette prétention, étagée sur une interprétation contestable des traités existants, n'aboutira sans doute pas, et on peut prévoir le moment où, pour la plupart, les vieilles nations occidentales suivront encore une fois la voie tracée par la jeune Amérique.

Voilà donc le Japon lancé, de par la volonté de ses gouvernants, dans la voie de réformes, d'entreprises qui doivent en faire une nation européenne perdue à l'extrémité orientale de l'Asie. On a vu à l'œuvre les hommes au pouvoir. Ils sont entreprenants et hardis, comme grisés; mais que pense le vrai peuple?

Pour terminer, citons un fragment d'une étude parue dans une publication allemande, *die Gegenwart,* et dont les idées nous paraissent assez justes :

« Après des guerres civiles qui durèrent des siècles, la période de paix si impatiemment attendue arrivait enfin. Les armes tombèrent des bras épuisés, et, sous la main ferme des premiers shogun de la famille des Tokugawa, le commerce et l'agriculture commencèrent à revivre. Il est vrai que de lourdes taxes enlevaient jusqu'à 50 pour 100 de la production des champs, et que les paysans furent souvent obligés de verser des sommes supplémentaires; mais il leur en restait toujours assez; et si, dans quelques cas exceptionnels, la main des princes ou gouverneurs devenait trop lourde, ceux-ci étaient châtiés ou modérés par le gouvernement du shogun, qui dans tous les cas se ménageait ainsi le beau rôle. Les plaisirs et les distractions du peuple étaient simples comme son cœur. Les nombreuses fêtes boudhistes et shintoistes lui suffisaient: il s'amusait alors, mangeait et buvait, quelquefois

plus que de raison, mais personne n'avait à en souffrir. A ce point de vue, l'arrivée des étrangers n'eut pas grande influence.

« Le prix de toutes les choses nécessaires à la vie avait quadruplé, non pas parce que la production avait diminué, mais parce que les étrangers achetaient à des prix exorbitants et que l'argent était devenu beaucoup plus commun. D'autre part, les personnes engagées dans le commerce de la soie, du thé et du riz gagnèrent beaucoup plus qu'autrefois, et tous les gages furent élevés. En somme donc, le peuple n'était pas hostile aux relations avec les étrangers. Il fut moins satisfait des changements survenus dans le système gouvernemental.

« Autrefois, en effet, le chef de famille dépendait d'un prince, auquel il payait assez volontiers des taxes, dont la plus grande partie était dépensée sur place; le paysan jouissait donc en partie de l'argent qu'il avait donné. Les fonctionnaires, dont les charges étaient le plus souvent héréditaires, étaient établis dans le pays depuis longtemps; très souvent ils étaient liés aux habitants par les liens de l'amitié et du sang.

« Naturellement les impôts étaient assez sévèrement recueillis, mais en nature ou en argent, et sans dépasser une certaine limite morale.

« Actuellement tout cela est changé.

« Les anciens princes et fonctionnaires ont été dépossédés; ces derniers, surtout, n'ont reçu que des pensions insuffisantes. Ils vivent au milieu de la population qui leur était dévouée et sont naturellement enclins à décrier le système actuel.

« Leurs anciennes places sont occupées par des fonctionnaires nommés par le gouvernement, venant d'autres provinces, et qui n'ont aucun lien avec la population sur laquelle ils vont exercer leur autorité.

« Malgré les promesses des premiers jours, les impôts, au lieu de diminuer, n'ont fait qu'augmenter. Le nouveau fonctionnaire, qui ne cherche qu'à se faire valoir, recueille les taxes avec une sévérité outrée; et comme sa situation est instable, il cherche, par des moyens parfois peu orthodoxes, à se faire une situation indépendante.

« Les samurai, particulièrement ceux des rangs les plus modestes, sont tombés encore plus bas que les paysans. Pour la plupart ils étaient incapables de gagner leur vie, étant autrefois à la charge de leurs seigneurs. Le nouvel état de choses les a plongés dans une misère absolue. On en trouve maintenant qui font, pour vivre, toutes sortes de métiers. »

LISTE CHRONOLOGIQUE DES MIKADO ET DES SHOGUN

Période d'Osei (660 av. J.-C. à 1192 ap. J.-C.).

LES MIKADO GOUVERNENT SEULS

ORDRE	TITRE POSTHUME	NENGO [2]	DATES	ORDRE	TITRE POSTHUME	NENGO	DATES
1	Jimmu		660-585	46	Shomu	Jinki Tembio	724-748
2	Suiei		584-549				
3	Annei		548-511	47	*Koken*	Tembio-shoho Tembio-hoji	749-758
4	Itoku		510-477				
5	Kosho		475-393	48	Junnin	Tembio-jingo	759-764
6	Koan		392-291	49	Shotoku	Jingo-keiun	765-769
7	Korei		290-215	50	Konin	Hôki Ten-ô	770-781
8	Kogen		214-158				
9	Kuaika		157-98	51	Kuannun	Enriaku	787-805
10	Sujin		97-30	52	Heijo	Daido	806-809
11	Sumin		29 av.-70 ap.	53	Saga	Konin	810-823
12	Keiko		71-130	54	Junwa	Tenchô	824-833
13	Seimu		131-191	55	Nimmei	Jôwa Kajo	834-850
14	Chinai		192-200				
15	*Jingu-Kogo* [1]		201-269	56	Buntoku	Ninju Ten-an Saiko	851-858
16	Ojin		270-310				
17	Nintoku		313-399				
18	Richiu		400-405	57	Seiwa	Jogan	859-876
19	Hansho		406-411	58	Yôzei	Gangio	877-884
20	Inkio		412-453	59	Koko	Ninna	885-887
21	Anko		454-456	60	Uda	Kampei	888-897
22	Yuriaku		457-479	61	Daikoka	Shotai Engi Enchô	898-930
23	Seinei		480-484				
24	Kenso		485-487				
25	Ninken		488-498	62	Shinjaku	Johei	931-946

26	Buretsu		499-506
27	Keitai		507-531
28	Ankan		534-535
29	Senkua		536-539
30	Kimmei		540-571
31	Bidatsu		572-585
32	Yomei		586-587
33	Sunjun		588-592
34	*Suiko*		593-628
35	Jômei		629-641
36	*Kokioku*		642-644
37	Kotoku	Taika Hakuchi	645-654
38	*Seimei*		655-661
39	Tenchi		668-672
40	Kobun	Sujiaku	672-672
41	Temmu	Hakuho Shucho	673-686
42	*Jito*		690-696
43	Mommu	Tencho Taiho Keiun	697-707
44	*Gemmio*	Wado	708-714
45	*Gensho*	Reiki Yozo	715-723

63	Murakami	Teurlaku Tentoku Owa Koho	947-967
64	Reizen	Anna	968-969
65	Enû	Tenroku Tenen Jogen Tengen Eikan	970-984
66	Kazan	Kanna	985-906
67	Ichijo	Eien Eiso Shôriaku Chotoku Choho Kanko	987-1011
68	Sanjo	Chowa	1012-1016
69	Goichijo	Kanjin Jian Manju Chôgen	1017-1036
70	Gosnujaku	Chôriaku Chokiu Kantoku	1037-1046

1. Les noms en italique appartiennent à des impératrices.

2. Dans la quatrième année du règne de Kotoku Tennô (645 ap. J.-C.), le système usité jusqu'alors de compter les années par les règnes des empereurs fut remplacé par une méthode usitée en Chine depuis le IIe siècle avant Jésus-Christ. Elle consistait à employer des périodes successives sans durée déterminée, chacune d'elles portant un nom spécial. Ces périodes sont désignées en japonais sous le nom de *nengo*. Les années de chaque période étaient numérotées : 1re, 2e, 3e année de tel ou tel nengo. Jusqu'en 1867, il n'y avait pas eu de règles fixes pour le changement des nengo ; il fut décidé à cette époque que de nouvelles désignations ne seraient adoptées qu'aux avènements de nouveaux souverains.

Période d'Osei (660 av. J.-C. à 1192 ap. J.-C.).

LES MIKADO GOUVERNENT SEULS

(*Suite.*)

ORDRE	TITRE POSTHUME	NENGO	DATES
71	Goreizen	Eijo Tengi Kôhei Jiriaku	1047-1068
72	Gosanjo	Enkiu	1069-1072
73	Shirakawa	Jôhô Joriaku Eiho Otoku	1073-1086
74	Hori kawa	Kanji Kaho Eicho Shotoku Kowa Chôji Kajo	1087-1107
75	Toba	Tennin Tenei Eikin Genei Hoan	1108-1123
76	Sutoku	Tenji Taiji Tenjo Chôjo Hoen Eiji	1124-1141
77	Kone	Kôji Tenyo Kinan Nimpei Kiuju	1142-1155
78	Go Shira kawa	Hôgen Heiji	1156-1158
79	Nijo	Eiriaku O Ho Chokan Eiman	1159-1165
80	Rokujo	Ninan Kaô	1166-1168
81	Takakura	Joan Angen Jisho	1169-1181
82	Antoku	Yowa Juei	1181-1185

Période de Hasei (1192-1867).

PRÉPONDÉRANCE DES SHOGUN

ORDRE	TITRE	NENGO	DATES
	MIKADO		
83	Gotoba	Genriaku Bunji Kenkiu	1184-1198
84	Chuchimi Kato	Shoji Kennin Genkiu Kenei Jogen	1199-1210
85	Juntoku	Kenriaku Kempo Jokiu	1211-1221
86	Gohori kawa	Jôô Gennin Karoku Antei Kangi Jo-ei	1222-1232
87	Shijo	Tempuku Bunriaku Katei Riakunin Eno Ninji	1233-1242
88	Gosaga	Kangen	1243-1246

	NOMS	DATES
	SHOGUN	
	Clan des Minamoto.	
Règnes nominaux sous la régence du clan de Hojo.	Yoritomo	1192-1199
	Yoriye	1201-1203
	Sane tomo	1203-1219
	Clan des Fujiwara.	
	Yoritsune	1220-1243
	Yoritsugu	1244-1251
	Fils de mikado choisis par la cour de Kyoto.	
	Munetaka	1252-1265

Période de Hasei (1192-1867).

PRÉPONDÉRANCE DES SHOGUN

(Suite.)

ORDRE	TITRE	NENGO	DATES	NOMS	DATES
	MIKADO			**SHOGUN**	
89	Gofukakusa	Hoji Kencho Kogen Shôka Shogen	1247-1259	Règnes nominaux sous la régence du clan de Hojo. Koreyasu	1266-1289
90	Kame Yama	Bunô Kôchô Bunei	1260-1274		
91	Gouda	Kenji Koan	1275-1287		
92	Fushimi	Shôô Einin	1288-1298	Hisakira	1289-1307
93	Gofushimi	Shoan	1298-1301		
94	Gonijo	Kengen Kangen Tokuji	1302-1307		
95	Hanazono	Enkio Ocho Shôwa Bumpo	1308-1318	Morikuni	1308-1333
96	Godaigo	Genô Genko Shochu Kariaku Gentoku	1319-1338		

		Genko	
		Kemmu	
		Engen	
97	Gomurakami	Kôkoku	1339-1367
		Shohei	
		Kentoku	
		Bunchu	
98	Gokameyama	Tenju	1368-1392
		Kowa	
		Genchu	
99	Gokomatsu	Meitoku	1393-1412
		Oei	
100	Shoko	Shocho	1413-1428
		Eikio	
		Kakitzu	
		Bunan	
101	Gohanazono	Hotoku	1429-1464
		Kotoku	
		Kosho	
		Choroku	
		Kansho	
		Bunsho	
		Oniu	
		Bummei	
102	Gotsuchimikado	Choko	1465-1500
		Entoku	
		Meio	
		Bunki	
103	Gokashiwabara	Eisho	1501-1526
		Daiei	
		Koroku	
104	Gonara	Tembun	1527-1557
		Koji	

Clan des Ashikaga.

Takauji	1336-1356
Yoshinori	1358-1367
Yoshimitsu	1368-1393
Yoshimochi	1394-1422
Yoshikadzu	1423-1425
Yoshinori	1428-1440
Yoshikatsu	1441-1448
Yoshimasa	1449-1471
Yoshihisa	1472-1489
Yoshitane	1490-1493
Yoshizumi	1494-1507
Yoshitane	1508-1520
Yoshihara	1521-1545
Yoshiteru	1546-1567

Période de Hasei (1192-1867).

PRÉPONDÉRANCE DES SHOGUN

(Suite.)

ORDRE	TITRE	NENGO	DATES	NOMS	DATES
		MIKADO		**SHOGUN**	
105	Okimachi	Eiroku Genki Tensho	1558-1586	Yoshiaki	1568-1573
				Interruption des fonctions de shogun. Nobunaga et Hideyoshi exercent le pouvoir.	
				Famille des Tokugawa.	
106	Goyozei	Bunroku Keicho	1587-1611	Ieyas	1603-1604
107	Gomizunô	Genna Kanei	1612-1629	Hidetada	1605-1622
108	*Meisho*	Shohô	1630-1643	Iyemitsu	1623-1649
109	Gokomei	Keian Jôô	1644-1654	Ietsuna	1650-1680
110	Gosaiin	Meiriki Manji Kambun	1655-1662	Isunayoshi	1681-1708
111	Reigen	Empo Teuna Jokio	1663-1686	Iyenobu	1709-1712
112	Higashiyama	Genroku Hoei	1687-1709	Iyetsugu	1713-1716
113	Nakamikado	Shotoku Kiohô	1710-1735	Yoshimune	1717-1744
114	Sakuramachi	Gembun Kampo Enkio	1736-1746	Iyeshige	1745-1762

115	Momozono	Kanen Horeki	1747-1762	Iyeharu	1762-1786
116	*Gosakuramachi*	Meiwa	1763-1770	Iyenori	1787-1837
117	Gomomozono	Anei	1771-1779	Iyejoshi	1838-1852
118	Kokaku	Temmei Kansei Kiowa Bunka	1780-1816	Iyesada	1853-1858
119	Ninko	Bunsei Tempo Koka	1817-1846	Iyemochi	1858-1866
120	Komei	Kaei Ansei Manen Bunkiu Genji Keio	1847-1866	Hitotsubashi	1866-1868

Période d'Osei

RESTAURATION DES MIKADO

ORDRE	TITRE	NENGO	DATE
121	Mutsuhito	Meiji	1867

CHAPITRE III

LANGUE. — RELIGION. — COUTUMES

§ 1er. — Langue.

Langue parlée. — La langue japonaise fait partie de la catégorie que les philologues désignent sous le nom de langues d'agglutination, c'est-à-dire de langues dans lesquelles les modes, les cas, sont donnés par des particules qui viennent s'ajouter à un radical invariable en en modifiant le sens. Cette langue est donc aussi éloignée du chinois, monosyllabique, que des langues à flexions dans lesquelles on range nos dialectes européens; on pourrait lui assigner, dit-on, une parenté avec le mongol et le coréen.

Comme nous l'avons déjà dit, dans le Résumé historique qui précède, le boudhisme, la doctrine de Confucius, les arts et les sciences, sont venus de Chine, et avec elles une série d'idées nouvelles, que les Japonais désignèrent naturellement par les expressions chinoises correspondantes. Peu à peu l'usage de ces dernières dénominations s'étendit aux choses usuelles, et il en résulte que la langue japonaise actuelle comprend un grand nombre de mots d'origine purement chinoise, qui le plus souvent sont inconnus des classes populaires, mais très recherchés par la société raffinée.

Si l'on jette un coup d'œil sur les règles les plus importantes de la langue japonaise, on remarque que le substantif n'a pas d'inflexions pour désigner le genre et le nombre : il est précédé ou suivi de particules qui remplissent cette fonction, en même temps qu'elles servent à d'autres spécifications, car elles ont un sens propre.

Il n'est fait usuellement aucune distinction entre le masculin et le féminin, entre le singulier et le pluriel.

Dans le verbe japonais, il n'existe pas de moyens pour distinguer le nombre et la personne. Par exemple, « kasu » peut signifier in-

différemment : je prête, tu prêtes, il prête, nous prêtons, vous prêtez, ils prêtent, suivant le sens général de la phrase dans laquelle se trouve ce mot.

A chacun des radicaux on ajoute un certain nombre de particules ou de terminaisons ; on obtient ainsi des formes qui peuvent être assimilées aux modes et aux temps de nos verbes[1].

Dans une phrase japonaise les mots sont placés d'après les règles suivantes :

1° La première place est donnée au sujet, la seconde aux attributs et autres cas, et la dernière au verbe.

2° L'adjectif précède le substantif, et l'adverbe le verbe.

3° Les prépositions sont placées après le substantif auquel elles se rapportent.

4° Le substantif suivi d'une préposition précède le régime direct gouverné par un verbe.

5° Les expressions générales précèdent les particulières, et celles indiquant le temps précèdent celles qui indiquent le lieu.

6° Les conjonctions et les particules interrogatives sont placées à la fin des propositions auxquelles elles appartiennent.

7° Les clauses incidentes et les participes précèdent le verbe principal de la phrase.

Ainsi construites, et surtout la langue manquant pour ainsi dire de pronoms relatifs, les phrases ne sont aisément compréhensibles que si elles sont très courtes. Le sens reste longtemps indécis et ne se dégage nettement qu'à la fin de la phrase.

De l'ensemble de ces particularités il résulte, en définitive, que les Japonais ont une manière de présenter les faits, de comprendre, différente de la nôtre, et par conséquent une organisation cérébrale spéciale.

A la complication qui provient des difficultés que nous venons d'indiquer s'ajoute celle qui résulte de la grande quantité de mots chinois introduits peu à peu dans l'empire du Soleil Levant depuis plus de quinze siècles. La langue japonaise présente donc ceci de particulier, c'est que chaque idée, chaque objet a un nom purement japonais (yamato), puis un ou deux autres, le plus souvent monosyllabiques, d'origine chinoise, différant, il est vrai, du chinois actuel, mais qui donnent une idée relativement assez exacte de la langue parlée dans le nord de la Chine il y a dix ou douze siècles. En outre, les formules de politesse encombrent le

1. Voir, à la troisième partie, des exemples de conjugaisons de verbes.

discours; elles diffèrent d'ailleurs suivant la situation sociale des interlocuteurs, leur sexe, etc.

Dans ces conditions, on comprend combien deviennent laborieuses les traductions verbales ou écrites, et comment elles sont rarement satisfaisantes. C'est en grande partie à ces imperfections que sont dues les incertitudes de beaucoup de tentatives faites jusqu'à ce jour. Il est difficile, en effet, de se rendre compte, quand on n'en a pas eu des exemples sous les yeux, de l'étrange transformation que subissent nos idées les plus simples, interprétées par des Japonais, surtout par ceux qui étaient chargés du service important de la traduction au début de la restauration.

En résumé donc, la langue japonaise se compose actuellement non pas de la combinaison, mais du mélange intime de la vraie langue japonaise, dite yamato, et d'une quantité d'autant plus considérable d'expressions monosyllabiques chinoises que la classe des personnes qui parlent est plus élevée dans l'ordre social ou intellectuel. Les gens du peuple, les femmes en général, parlent le yamoto, ou, plus exactement, un dialecte qui en dérive immédiatement, comme l'espagnol actuel dérive du latin. C'est un idiome plein, harmonieux, à voyelles nombreuses, se rapprochant un peu, par sa sonorité, de la langue italienne.

Ce mélange intime, cet enchevêtrement de deux langues aussi différentes est un fait unique en linguistique.

Pour donner une idée de l'abîme qui sépare la langue yamato de celle qui est employée par les hommes instruits et qui est connue sous le nom de « kango », nous nous bornerons à l'exemple suivant. C'est une phrase très banale :

« Je vous remercie beaucoup du dîner que vous m'avez offert il y a quelques jours. »

1° Langue yamato :

Kono aida	*o yoru meshi*	*no*	*tameni*	*okini*	*arigato*
Il y a quelques jours	dîner	du	pour	grand	merci

de gozarimas.
je suis.

2° Langue kango (sinico-japonaise) :

Sentjitsu	*gokiô ô komuri*	*tashia*	*gozasora.*
Il y a quelques jours	repas recevoir	merci	je suis.

Entre ces deux manières extrêmes d'exprimer la même pensée il

y en a une série d'intermédiaires, se rapprochant plus ou moins de l'une ou de l'autre, par exemple :

Kono aida no gokiô ô komuri okini arigato gozarimas;

Ou bien :

Sendatte no o ban meshi no tameni okini arigato de gozarimas, et plusieurs autres.

Écriture[1]. — Avant l'introduction de la civilisation chinoise, les Japonais se servaient donc d'une langue propre à leur race, le yamato. Il est probable qu'ils devaient avoir aussi une écriture particulière; mais son usage était sans doute bien peu développé, puisqu'on n'en trouve de trace certaine nulle part. Il est cependant difficile d'admettre, avec quelques auteurs, que les Japonais du commencement de notre ère n'avaient aucun moyen graphique de transmettre leur pensée. Quoi qu'il en soit, cette dernière hypothèse, bien que peu naturelle, semble confirmée par les faits, et ce manque de documents trouve peut-être son explication dans la fragilité ou le peu de durée des objets (le bois sans doute) qui portaient alors des inscriptions. Mais si, comme nous le pensons, cette écriture existait, elle devait n'être que rudimentaire, car les Japonais s'empressèrent de prendre les caractères idéographiques quand, à partir du IIIe siècle, ils furent introduits avec les méthodes philosophiques et les livres chinois[2].

En dehors de toute signification, ces caractères avaient une valeur phonétique; les Japonais en adoptèrent un certain nombre, qu'ils employèrent avec cette valeur, en guise de syllabaire, pour rendre les sons constitutifs de leur langue indigène. Mais le nombre des caractères chinois se prononçant de la même manière est considérable; on employa les uns ou les autres indifféremment, et il en résulta dès le début des difficultés et une confusion considérables.

Des efforts furent commencés de bonne heure pour limiter, réduire à un pour chaque syllabe le nombre des caractères à employer phonétiquement, et c'est ainsi que prit naissance le syllabaire « manyokana », encore fort peu pratique, à cause de la complication même des signes qui le composent.

1. Voir la 3e partie.

2. On adopta d'ailleurs pour écrire exactement les matériaux et les procédés employés en Chine, c'est-à-dire le pinceau, le bâton d'encre de Chine délayé dans l'eau. Généralement les Chinois écrivent du haut en bas, en commençant, à l'inverse des Européens, par la droite de la feuille qu'ils veulent couvrir de caractères; d'autres fois ils écrivent encore de droite à gauche, mais les caractères se succèdent sur des lignes horizontales parallèles.

Cependant, par l'usage même, le syllabaire, les idéogrammes, se simplifiaient peu à peu. Vers le milieu du IXe siècle, un bonze du nom de Kobodaishi prit parmi les caractères idéographiques quarante-sept signes dont la prononciation chinoise correspondait aux syllabes de la langue yamato; il allégea certains de ces signes, les abrégea, et forma ainsi les éléments d'une écriture connue sous le nom de « katakana » (écriture de fragments), qui n'est pas autre chose, en somme, que le manyokana simplifié. Kobodaishi groupa les syllabes de manière que leur réunion formât une suite de mots dont l'ensemble est une poésie. Comme après ce groupement les trois premières syllabes furent *i, ro, ha,* on désigne communément le syllabaire par le nom d'iroha. Cette heureuse disposition mnémonique favorisa beaucoup l'expansion de ce système d'écriture.

Voici la traduction de la poésie ou, plus justement, de la pensée formée par les mots provenant du groupement de syllabes adopté par Kobodaishi :

« La couleur et l'odeur s'évanouissent. Dans notre monde, qu'est-il de durable?

« Le jour présent a disparu dans les montagnes profondes du néant; c'était la fragile image d'un songe qui passe sans laisser de traces. »

Mais les caractères qui composent le katakana ne peuvent être reliés les uns aux autres pour constituer une écriture courante; c'est pour remédier à cet inconvénient que fut créée plus tard l'écriture « hirakana », dont chacun des signes est en général la forme cursive complète d'un idéogramme ayant la valeur phonétique voulue. Le hirakana a sept formes différentes[1].

Les Japonais disposent donc d'une écriture à caractères phonétiques, mais dont la décomposition ne va pas au-dessous de la syllabe.

D'ailleurs, comme nous l'expliquerons plus loin, le grand nombre d'expressions chinoises introduites dans la langue, une prononciation kango souvent identique pour exprimer les idées les plus diverses ou les objets les plus différents, rendent l'usage des syllabaires assez restreint.

Très souvent un mot isolé écrit phonétiquement n'a de valeur déterminée qu'accompagné du signe idéographique correspondant. Dans le corps d'une phrase, cependant, l'hésitation est moins

1. La forme la plus commune est seule donnée, dans la troisième partie.

grande, et la valeur, le sens d'un mot est assez facile à déterminer d'après l'idée générale.

Pendant que se transformait et se simplifiait le syllabaire phonétique, qui suffisait à rendre tous les sons de la langue, la connaissance des idéogrammes chinois et de leur véritable signification se répandait, et insensiblement ces signes entrèrent dans la langue écrite avec leur valeur idéographique, de telle sorte que les anciens manuscrits présentent un incompréhensible mélange de caractères, dont certains n'ont de valeur que par le son qu'ils représentent, et d'autres que par la pensée qu'ils rappellent.

Le nombre des caractères employés avec leur signification alla croissant de jour en jour, si bien qu'aujourd'hui tous les caractères, à part ceux qui sont consacrés à reproduire des mots d'origine étrangère avec leur prononciation dans cette langue, ont une valeur idéographique, sauf les exceptions que nous allons indiquer.

Cependant le génie de la langue yamato n'avait pas changé, la formation des modes et des temps restait la même, indépendamment des signes usités, si bien que toujours les caractères idéographiques employés par les Japonais dans leurs livres ou leurs écrits sont suivis, mélangés de signes n'ayant qu'une valeur phonétique, qui sont destinés à indiquer la signification réelle du radical. Ces signes employés phonétiquement sont le plus souvent des caractères de hirakana ou de katakana et, exceptionnellement, aujourd'hui des caractères chinois.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, bien que les Japonais et les Chinois fassent usage des mêmes caractères idéographiques, comme leur combinaison est tout à fait différente dans les deux langues, un livre chinois sera incompréhensible pour un Japonais, bien qu'il comprenne la valeur, le sens de chaque signe; et à plus forte raison, à cause des caractères phonétiques qui entrent dans toute composition japonaise, le Chinois qui ne connaît que sa langue ne comprendra à peu près rien au livre japonais. Aussi la langue chinoise est-elle enseignée dans les écoles au même titre que le français, l'anglais, etc.

En résumé donc, les Japonais peuvent écrire de deux manières distinctes :

1° En utilisant leurs syllabaires, katakana, hirakana, ou les caractères chinois pris avec leur valeur phonétique.

2° En utilisant les caractères idéographiques chinois avec leur véritable sens et en faisant suivre ces caractères des signes phonétiques indiquant la vraie valeur des premiers dans la phrase.

On voit, par le court aperçu qui précède, la complication du système d'écriture japonais : complication encore plus grande dans la langue parlée, puisque chacun des signes peut être articulé en yamato ou au moyen de sons dérivés du chinois.

Du reste, les difficultés inhérentes au système actuel, le temps employé, mais perdu, à apprendre pendant des années des caractères aux formes compliquées, a conduit certains esprits novateurs à tenter la substitution de l'alphabet romain aux systèmes actuellement en usage. La société fondée dans ce but sous le nom de *Romagi-Kai,* c'est-à-dire Association de l'alphabet romain, se compose actuellement d'un assez grand nombre de membres, la plupart Japonais.

Influence de l'écriture sur l'esprit et le caractère japonais. — Pour bien se rendre compte de l'importance de la tentative, voyons l'effort qu'avec les méthodes actuelles on demande aux jeunes Japonais qui aspirent à occuper un rang, même modeste, dans la nation, en dehors, bien entendu, des connaissances professionnelles et générales qu'ils doivent acquérir.

Prenons, par exemple, un étudiant en médecine. Il doit d'abord apprendre à parler yamato, à écrire le katakana, puis les sept formes différentes du hirakana. Il doit apprendre ensuite à lire et écrire les caractères chinois carrés, leurs nombreuses formes cursives et les prononciations yamato et kango, puis les méthodes de calcul japonaises. Enfin on exige de lui maintenant qu'il connaisse l'alphabet romain, les méthodes de calcul et les chiffres européens, et, de plus, les rudiments d'une langue occidentale.

Cet ensemble de connaissances préliminaires demande un effort immense de mémoire, soutenu pendant des années, durant lesquelles l'initiative, l'indépendance du caractère et des idées, subissent une mortelle atteinte. C'est, à notre avis, à cet énorme effort, qui ne demande que de l'application, qu'il faut attribuer en grande partie cet amour de la forme et de l'idée toute faite, cette docilité, cette application, ce manque de méthode et de vues d'ensemble, cette impuissance pour la création d'une œuvre véritablement originale, qui caractérisent en général l'esprit des enfants du Dai Nippon.

Les Japonais sont en général, et dans une proportion inconnue en Europe, fort intelligents, excellents *élèves;* mais ils passent leur temps à apprendre et à imiter. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque pendant plus de dix ans leur esprit n'a été exercé qu'à la

reproduction des formes de caractères d'écriture plus ou moins difficiles, et innombrables.

A notre avis donc, et pour si hardie ou pessimiste que puisse paraître cette opinion, nous pensons que le Japon est fatalement destiné, au point de vue du développement intellectuel réel de la science vraie, — tant qu'on persistera en matière d'éducation et d'instruction dans les errements actuels, tant qu'on conservera le caractère idéographique, — à suivre le sillage des nations européennes sans jamais les atteindre. Superficiellement il pourra paraître aussi avancé; mais tout ce qu'on y verra ne sera qu'imitation servile, que copie à peine déguisée.

Nous croyons donc que l'adoption de l'alphabet romain, le retour à la langue yamato populaire et l'exclusion aussi complète que possible de la langue savante parlée ou écrite, permettraient, en simplifiant les études, de laisser à l'esprit le temps de se développer, de prendre de l'ampleur. Ceci n'est pas évidemment l'affaire de quelques années; il faudra peut-être un siècle, peut-être deux; mais le peuple japonais, avec son esprit d'obéissance, se prête à merveille à cette évolution.

Le gouvernement est tout-puissant. Qu'il donne un ordre, il sera strictement exécuté, sans protestations.

Cependant, comme l'effet d'une mesure de cette importance ne peut être que très lointain, il faudrait actuellement que tous les enfants de la classe aisée apprissent une langue européenne. Ceci est indispensable, afin que, jusqu'au moment où l'esprit créateur de la nation se sera éveillé, elle puisse du moins marcher de l'avant en suivant pas à pas la route tracée par les nations occidentales.

Mais nous insistons sur ce point, qu'il est nécessaire, pour que la transformation que nous estimons indispensable réussisse, d'abandonner aussi complètement que possible l'usage des expressions chinoises, à cause surtout des inconvénients qui proviennent de l'identité de prononciation pour désigner les pensées ou les objets les plus divers.

§ 2. — **Religion.**

Pour donner plus de clarté aux quelques notes qui suivent, nous diviserons les religions qu'on trouve au Japon en deux catégories: la première comprenant la religion nationale indigène, Shintô; l'autre les religions d'origine étrangère, c'est-à-dire le boudhisme ou butsudô, arrivé des Indes par la Chine et la Corée, puis le christianisme, avec ses subdivisions, venu d'Europe.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les doctrines venues de l'étranger aient la même importance, et pratiquement on peut dire que les Japonais ont deux religions, le shintô et le butsudô. On peut même ajouter que ces deux religions se mêlent si bien, si profondément, qu'il n'y a pas à proprement parler de shintoistes purs, ni de boudhistes purs.

Nous avons vu, en étudiant la langue écrite et parlée, comment le chinois et le yamato se pénétraient pour former la langue usuelle : il en est de même des religions. Les deux phénomèues se sont du reste produits simultanément.

Religion nationale « shintô ». — Le nom de shintô n'a été donné à la religion nationale que tardivement, après l'apparition du budhisme. Shintô est la prononciation chinoise, kango, de deux caractères qui signifient « la doctrine des dieux », « la doctrine des kami »; cette dénomination avait pour but de distinguer l'ancienne religion de la nouvelle, qui était désignée sous le nom de butsudô, « la doctrine de Budha ».

Dans le principe, le shintô paraît avoir été purement et simplement le culte des ancêtres, et ce n'est que peu à peu que se développa l'usage d'adorer les forces de la nature, les éléments et les grands accidents du sol, le feu, le vent, les montagnes, le soleil, la lune, etc. C'est sans doute après cette première transformation qu'on s'efforça de faire descendre directement du soleil l'ancêtre le plus anciennement connu du mikado. De cette conception il résulte que l'empereur est, non pas le représentant d'un dieu sur la terre, mais dieu lui-même. On comprend l'autorité, au moins morale, qu'une pareille idée pouvait avoir sur un peuple crédule. Cette transformation se fit du reste naturellement, le peuple honorant, outre les ancêtres, les hommes qui s'étaient illustrés, ceux sous la direction desquels s'était développée peu à peu l'influence de conquérants, etc.

D'après son origine même, il est aisé de comprendre que le shintô se prête peu à des services extérieurs réguliers : c'est, par essence, un culte domestique, et, malgré tous les efforts faits depuis 1868 pour donner à la vieille religion un corps de doctrine, un rite, il est difficile de constater dans ce sens un résultat sensible.

Les prêtres, qu'on désigne sous le nom de shinshoku ou kannushi, ne se distinguent dans la vie privée par aucun insigne particulier; ils ne font de vœux d'aucune sorte; toutefois, pour offrir matin et soir à la divinité les dons et les produits de la na-

ture, ils revêtent un costume spécial, qui se compose d'une large robe et d'une coiffure de forme antique et bizarre.

Le shintô ne résout aucun des problèmes, ne cherche pas même à éclairer les mystères qui préoccupent les hommes : point de morale, point de doctrine sur le lendemain de la mort ; seulement une cosmogonie confuse, se rattachant aux origines mêmes du Japon, sans s'étendre au delà.

On peut dire, en généralisant, en élargissant encore l'opinion de Mr. Satow, que la morale du shintô paraît se résumer à ceci : « Suivez les lois de la nature en respectant celles de l'État. » L'exemple des dieux, des kami, suffit pour guider l'homme dans les cas les plus difficiles. Ces kami sont le plus souvent de terribles esprits, qu'il faut adoucir et se rendre favorables par des prières et des offrandes. Comme ils ont toutes les passions humaines, leur appui peut paraître bien incertain; pour la plupart, ce sont des empereurs et des guerriers.

Les prières, qui sont à peu près exclusivement mentales, se font de la manière suivante. Les fidèles, des femmes surtout, s'arrêtent à l'entrée du temple, appellent l'attention de la divinité en frappant dans leurs mains ou en faisant résonner un gong, puis font la demande mentale, ou marmottent quelques formules incompréhensibles, jettent des pièces de menue monnaie et s'en vont. C'est l'affaire de quelques secondes.

Extérieurement, les temples shintô purs se distinguent par la simplicité de l'architecture, le manque absolu de tout ornement, couleur ou sculpture, et la présence sur les avenues qui conduisent au sanctuaire de portiques d'une élégante originalité, en bois ou en pierre, appelés « torii ». Leur origine est inconnue, mais très probablement indigène. On remarque en outre près de ces saints lieux des lanternes en pierre ou en métal, « toro », qui ornent les côtés des mêmes avenues et les abords du temple.

Intérieurement, le visiteur ne distingue en avant du sanctuaire qu'un miroir, des bandes de papier, « gohei », découpées d'une façon particulière, et devant le miroir une branche de l'arbre sacré, le sagaki cleyera, à laquelle est fixé un morceau d'étoffe rouge et blanche.

En arrière, mais invisible, se trouve le véritable sanctuaire, dans lequel l'emblème de la divinité, qui est un miroir, un sabre, ou une pierre précieuse, est soigneusement enfermé dans une boîte soigneusement enveloppée. Le miroir est, dit-on, la caractéristique des kami du sexe féminin; le sabre, celle des kami du sexe masculin.

Parmi les pratiques extérieures qui caractérisent le culte shintoiste, il faut signaler des réjouissances religieuses connues sous le nom de « matsuri ». Ce sont de véritables fêtes populaires, organisées avec plus ou moins d'éclat suivant la puissance de la divinité que l'on honore. Les environs du temple consacré au dieu sont le centre de la fête. Des marchands, des saltimbanques, s'établissent dans les rues. Des chars portant des orchestres bruyants, des images du dieu et des prêtres, circulent, traînés par des taureaux, au milieu d'une foule assez excitée, mais seulement par le plaisir, et certainement fort peu par les passions religieuses.

Il faut citer encore les pèlerinages, fort nombreux pendant la belle saison, aux lieux où la légende place les kami les plus puissants, surtout aux montagnes célèbres. Les divinités des montagnes ont une aversion particulière pour les femmes. Les raisons en sont subtiles. Mais cette antipathie va chaque jour diminuant, car les Japonaises peuvent maintenant, quand elles remplissent certaines conditions de pureté ou après purification, gravir les sommets, dont l'accès leur était, il y a quelques années, absolument interdit. Pendant l'été, une partie de la population est ainsi en mouvement, poussée vers les montagnes et les hautes vallées par un sentiment religieux douteux, doublé d'un désir très réel de fuir les bords de la mer, où les chaleurs, accompagnées de moustiques, sont insupportables.

Tels sont les traits saillants de la « doctrine des kami ». On voit combien elle est incomplète. C'est plutôt un culte qu'une religion, et il est aisé de comprendre pourquoi le peuple accepta avec empressement le boudhisme, quand il se présenta avec l'appareil complet d'une religion, des vues profondes sur la destinée humaine, une morale parfaite, un culte extérieur plein de magnificence. Aussi, bien que depuis 1868 le shintô soit, à vrai dire, la religion d'État, on peut constater cependant que le nombre de ses adeptes n'a paru augmenter que dans les régions officielles. Le fond de la nation est resté boudhiste, plutôt peut-être par indifférence que par conviction.

Religions d'origine étrangère. — 1° *Boudhisme.* — Cette religion, qui compte sur la terre le plus grand nombre de sectateurs, est bien connue. Transportée au Japon après avoir passé par la Chine et la Corée, elle a subi forcément de nombreuses transformations, et l'on constate en effet de grandes différences

entre les pratiques du boudhisme indien et celles du boudhisme japonais.

Quand, au VIe siècle, les premiers moines coréens vinrent dans l'empire des mikado pour y répandre la nouvelle doctrine, ils se heurtèrent à une opposition formidable du parti national, ennemi des innovations, et du clergé de la doctrine des kami. Mais les nouveaux venus eurent l'habileté de faire preuve d'une tolérance extrême, d'accepter comme divinités des dieux nationaux, de leur donner place dans leurs temples, d'accepter même certaines caractéristiques des temples shintô.

Le peuple prit ainsi peu à peu l'habitude d'aller prier les esprits honorés de ses ancêtres, ces ancêtres eux-mêmes, dans les temples merveilleux, séduisants, ornés avec un luxe inouï, qui abritaient l'image du dieu nouveau venu. Du VIe au IXe siècle, la nouvelle religion se développa assez péniblement, mais d'une façon continue; des sectes nouvelles faisaient successivement leur apparition, gagnant toujours du terrain, si bien qu'au Xe siècle le boudhisme était solidement établi.

Nous donnons ci-dessous, d'après un travail de Mr. Satow, la liste des principales sectes existant actuellement au Japon, et le nombre des temples ou monastères leur appartenant :

Tendaishiu	(3 sectes secondaires)...	5,088
Shingonshiu	(2 — —)...	13,358
Jodoshiu	(3 — —)...	8,478
Zenshiu. Rinzaishiu	(9 — —)...	7,081
Zenshiu. Sotoshiu		14,021
Zenshiu. Obaku.		
Shinshiu ou Monto	(10 — —)...	18,783
Nichirenshiu	(7 — —)...	5,085
Jishiu		501
Yûdzu nembutsu shiu		347

Parmi ces sectes, une seule, celle de Nichiren, est purement japonaise ; elle se distingue par une grande tolérance. Les autres sont toutes d'origine indienne ou chinoise. La plus riche, la plus puissante est celle de Shinshiu ou Monto. Les étrangers l'appellent souvent « la secte protestante du Japon », parce qu'elle enseigne que le salut ne peut être obtenu que par le culte rendu à Amida seul [1],

1. Amida, nom japonais de Budha.

et parce que ses prêtres ne sont point voués au célibat. Elle se distingue en outre par le soin qu'elle apporte au recrutement de ses bonzes, par les efforts qu'elle fait pour leur donner une haute culture intellectuelle, et enfin par l'activité de sa propagande et le luxe qu'elle déploie dans ses temples et ses cérémonies. Ses temples sont appelés ordinairement « honganji ».

Pour fixer les idées, nous avons nettement séparé le shintô du butsudô ; mais il s'en fallait de beaucoup, surtout avant la restauration, que dans la pratique les cultes fussent ainsi séparés ; il s'en faut surtout, encore aujourd'hui, que les fidèles appartiennent nettement à une religion ou à l'autre : le plus souvent ils sont du shintô pour certaines cérémonies, du boudhisme pour d'autres. En cas de besoin, de maladies, par exemple, ils n'hésitent pas à adresser leurs prières à Amida, au dieu d'une montagne, au soleil ou au renard. Il n'était pas rare, avant la restauration de 1868, de trouver réunis sous le même toit les emblèmes des deux religions [1]. L'exception était de trouver des temples ayant nettement le caractère de l'une ou l'autre doctrine. Dans ces temples mixtes, les cérémonies avaient lieu successivement pour chacun des cultes.

Depuis que l'empereur a repris l'autorité, beaucoup de temples boudhistes ont été « purifiés », c'est-à-dire livrés au culte national, et trop souvent dépouillés alors de leur magnifique ornementation. D'ailleurs, l'atteinte officielle portée ainsi au boudhisme n'a été que passagère. Il a repris son ancienne influence sur la population, et, malgré le discrédit, le mépris sous lequel — quelquefois justement — sont tombés ses bonzes, ses séminaires, ses couvents d'hommes et de femmes sont plus que jamais largement peuplés.

Citons, pour en finir avec le boudhisme, un fait assez curieux : c'est que tandis que, sous les Tokugawa, cette religion dominait partout, elle était radicalement interdite dans la province de Satzuma, parce qu'à l'époque des luttes contre Hideyoshi plusieurs de ses prêtres trahirent le daimio de cette province. La défense avait strictement été observée jusqu'en 1868.

2° *Catholicisme. — Christianisme.* — L'histoire de l'introduction du catholicisme au Japon, de son rapide développement, de sa disparition, et des efforts, à peu près impuissants, faits actuellement

1. Pour des détails complets sur le shintô et le butsudô, consulter les travaux de MM. Satow, Chamberlain, etc.

pour regagner le terrain perdu, forme une des parties les plus curieuses des annales japonaises.

Peu après la découverte du Japon par le Portugais Mendez Pinto (1542), des jésuites firent leur apparition dans le sud, à Kiushiu, et parmi eux le plus célèbre fut saint François-Xavier.

Les nouveaux venus purent librement prêcher, développer la nouvelle doctrine, celle de Yaso, Jésus. Les indigènes n'y virent au début qu'une nouvelle secte du boudhisme. Mais la bonté, le dévouement, le savoir des prêtres, firent sur eux une grande impression, et le nombre des convertis se multiplia avec une étonnante rapidité, malgré les embûches et les tentatives violentes du butsudô, alors triomphant.

L'anarchie dans laquelle se trouvait le pays, loin d'être un obstacle au développement du catholicisme, paraît plutôt lui avoir été favorable. Le peuple, souffrant depuis longtemps toutes sortes de maux, accueillit avec joie une doctrine qui promettait le bonheur aux pauvres et aux déshérités.

Nagasaki devint le centre de l'Église naissante du Japon. Faite surtout pour consoler les faibles, la nouvelle religion fit cependant de nombreux adeptes parmi les grands, et, malgré des alternatives diverses, des persécutions locales, tout semblait présager une situation prépondérante au catholicisme. Mais après les religieux venus du Portugal, l'Espagne avait envoyé les siens, nombreux et remuants. Le succès même les rendit imprudents, et Taiko Sama, alors tout-puissant, épouvanté, comme nous l'avons dit dans le *Résumé historique*, de l'influence prise en si peu de temps par les étrangers, redoutant que ces prêtres ne fussent les avant-coureurs de conquérants, rendit, en 1587, un arrêt d'expulsion contre les jésuites. Cet arrêt ne fut pas exécuté, il est vrai, mais la situation des missionnaires devint dès lors de plus en plus précaire.

Taiko Sama était mort, et le pouvoir passa de fait, sinon de droit, aux mains de Ieyas, homme de génie, humain, mais avide, qui, laissant subsister les arrêts de son prédécesseur, les laissa également inexécutés : non par sympathie, mais par intérêt, cherchant ainsi à se rendre favorables l'Espagne et le Portugal. Il signa avec ces puissances, dans les premières années du XVIIe siècle, des traités de commerce qui devaient achever d'établir sa puissance et augmenter ses richesses.

Cependant le nombre des missionnaires s'accroissait sans cesse, et la discorde éclata bientôt entre les franciscains, venus malgré la volonté du pape, et les jésuites. Les excès commis de part et

d'autre, l'ostentation des premiers, l'orgueil de l'évêque, décidèrent Ieyas à ordonner l'application des ordres de Taiko Sama, qu'il étendit à tous les catholiques (1614). Le Japon en comptait alors plus de cinq millions.

Beaucoup de Japonais renoncèrent à leur foi; les autres furent persécutés, bannis, et enfin en 1638, un siècle après l'arrivée des premiers missionnaires, plus de trente mille malheureux furent égorgés dans la presqu'île de Shimabara. En outre, un décret d'expulsion fut rendu contre les étrangers.

Les Hollandais seuls, alors en guerre avec l'Espagne et le Portugal, et du reste protestants, en foulant la croix aux pieds, en mettant, avec trop de complaisance peut-être, leurs canons au service des Japonais pour le massacre de Shimabara, obtinrent, au prix de ces humiliations, le droit d'occuper, près de Nagasaki, la petite île artificielle de Desima, autrefois élevée pour les Portugais. L'amour de l'or leur fit accepter une situation humiliante et ambiguë, et, tout en rendant justice à la valeur des travaux que quelques savants à leur service produisirent sur le Japon, alors peu connu, on ne peut oublier à quel prix ce résultat fut atteint.

La destruction de trente mille êtres humains est un fait assez important pour que nous nous y arrêtions un peu plus longuement.

L'île de Kiushiu, surtout aux environs de Nagasaki, avait été la contrée la plus favorable aux idées catholiques; dans cette région, toute la population, les princes eux-mêmes, étaient chrétiens.

Mais ceux-ci furent les premiers à obéir aux ordres donnés par les successeurs de Ieyas : plusieurs renièrent par intérêt la foi qu'ils avaient embrassée librement et pratiquée avec zèle. Voulant effacer complètement, aux yeux du shogun, leur faiblesse passée, ils persécutèrent avec ardeur. Parmi ceux qui se firent ainsi une triste célébrité, il faut surtout citer le prince d'Arima, qui multiplia les cruautés et pressura son peuple au delà de toute mesure.

C'est à la suite de ces exactions, en 1638, qu'exaspérée, la population, presque toute catholique, de cette province, leva l'étendard de la révolte, et trente-cinq mille insurgés, au cri de guerre de « Sancta Maria! » menacèrent Nagasaki. Grande fut l'épouvante. Les princes rassemblèrent des troupes à la hâte et cherchèrent à persuader à tous que l'insurrection était purement religieuse. Les insurgés s'enfermèrent dans Shimabara et y résistèrent victorieusement aux attaques répétées des quarante mille hommes groupés sous les ordres des daimio; mais les assaillants n'avaient pas les canons nécessaires pour faire brèche, et nul ne pouvait prévoir l'issue de

la lutte, quand les princes ordonnèrent aux Hollandais d'appuyer, avec un navire alors à Hirado, les opérations du siège. Le gouverneur obéit, prenant ainsi parti dans un conflit purement intérieur.

« Le vaisseau hollandais *De Ryp,* dit Siebold, fut requis par les autorités japonaises pour servir au siège du fort d'Arima, dans la baie de Shimabara. Il y fut employé du 21 février au 12 mars 1638, sous les ordres de Nikolaes Kœkebacker, directeur de la factorerie. En fidèle serviteur de la Compagnie hollandaise des Indes, Kœkebacker pouvait spontanément aider un prince japonais qui protégeait le commerce et les représentants de ses seigneurs et maîtres, à réduire des sujets révoltés; mais il ne céda qu'à la contrainte, et ce directeur avait certainement usé de modération en renvoyant aux Indes tous les autres navires qui mouillaient devant Hirado, pour ne rendre qu'avec une seule voile un service qu'il n'aurait pu refuser sans compromettre l'existence de la factorerie. »

On tira quatre cent vingt-cinq coups de canon en quinze jours. Malgré l'appui prêté par les Hollandais, les assiégés résistèrent encore longtemps à tous les efforts; mais comme ils manquaient de vivres et qu'ils étaient à bout de munitions, la place fut emportée le 15 avril, et tous ses défenseurs exterminés.

A la suite de cette insurrection, la haine du nom chrétien dépassa toute mesure, et tout commerce cessa avec les Portugais. (Voir le Résumé historique.)

Les Hollandais étaient donc arrivés au but qu'ils poursuivaient depuis l'origine de leurs relations avec le Japon : être les seuls à commercer avec ce pays; mais on voit à quel prix.

Ils durent, dans un document officiel, renier leur qualité de chrétiens; la célébration du dimanche leur fut interdite, ainsi que l'emploi des dates partout en usage en Europe et ayant leur origine à la naissance du Christ.

Après le massacre de Shimabara, le Japon fut définitivement fermé à toute influence religieuse étrangère. Le catholicisme était passé comme une bourrasque, laissant seulement près de Nagasaki, dans des villages écartés, quelques familles fidèles à leur foi, protégées par leur obscurité, conservant intactes les doctrines de saint François, avec un culte qui peu à peu s'était mélangé de pratiques boudhistes et shintoistes.

A l'époque de la restauration en 1868, ces obscurs représentants de la religion du Christ refusèrent de rendre au mikado les honneurs qu'il réclamait comme chef de la religion nationale. Quelques centaines de familles furent alors exilées dans les îles Goto,

et ce n'est qu'en 1873, sur les instances des puissances étrangères, que le gouvernement consentit à les rapatrier.

On peut dire que de 1638 à 1868 pas un missionnaire n'avait franchi les limites de l'empire japonais; mais dès que le pays fut entr'ouvert aux étrangers, ils arrivèrent aussitôt, retrouvèrent avec émotion les faibles vestiges de l'explosion de foi passée, et constatèrent avec amertume que l'Évangile n'avait plus au Japon le don de soulever l'enthousiasme et d'entraîner les cœurs.

Depuis cette époque, et malgré des efforts et un dévouement remarquables, on peut dire que le catholicisme n'a pas fait de progrès sérieux; que l'esprit japonais actuel est rebelle à toute idée religieuse, et qu'il se distingue surtout par une profonde indifférence dans les classes élevées, et dans le peuple par une grossière superstition. Cependant le gouvernement laisse aux prêtres de tous les cultes une grande liberté de propagande. Il y a quelques années, au contraire, il paraissait ne pas voir volontiers le peuple accepter les doctrines religieuses européennes; il exerçait une pression habilement dissimulée, mais certaine, pour empêcher les conversions. Aujourd'hui tout cela est changé; pour des raisons purement politiques, se rattachant sans doute à la revision des traités, le gouvernement laisse à tous une liberté complète.

Cette tolérance du gouvernement japonais a, paraît-il, été suivie d'un résultat assez sensible : une sorte d'élan vers le christianisme s'est manifesté dans les contrées jusqu'ici les plus rebelles à toute prédication. Ce fait a été signalé surtout dans le nord du Hondo et dans le Hokkaido. C'est dans ces provinces pauvres et reculées que les missionnaires ont le plus de prise sur l'esprit des indigènes. Dans le centre, au contraire, où la population est extrêmement dense, où le boudhisme, riche et tout-puissant, est implanté depuis des siècles, construisant encore aujourd'hui des temples magnifiques, les missionnaires prêchent en vain.

Kyoto, l'ancienne capitale, est le centre de la région la plus nettement hostile aux chrétiens et d'une façon générale aux Européens.

Dans Kiushiu, au contraire, près de Nagasaki, la chrétienté est relativement considérable.

La population du Japon dépasse actuellement 36,000,000 d'habitants, et le nombre de ceux qui ont été baptisés n'est pas supérieur à 45,000, dont 30,000 près de Nagasaki. Sur cet ensemble, 20,000 ou 25,000 au plus pratiquent avec quelque ferveur.

Ce que nous venons de dire du catholicisme depuis 1868 s'ap-

plique aussi aux autres religions, aux différentes sectes du protestantisme, qui sont luxueusement représentées, du moins par le nombre de leurs pasteurs, tous de race anglo-saxonne. Ils comptent 15,000 convertis environ.

L'Église russe, extrêmement tolérante, a fait aussi des efforts considérables, suivis d'un succès apparent incroyable. Cet engouement superficiel a été de courte durée, et ses missionnaires sont aujourd'hui abandonnés en masse par leurs anciens prosélytes : 15,000 chrétiens grecs.

§ 3. — Mœurs. — Coutumes.

Ce sont les usages des peuples, leurs coutumes, leur vie extérieure, en un mot, qui frappent le plus vivement les étrangers qui parcourent des pays lointains. Le voyageur, étonné surtout par des particularités extérieures très différentes de celles du monde qu'il vient de quitter, leur accorde dans ses appréciations une importance généralement exagérée, et juge en dernier ressort d'après les premières impressions, qui sont presque toujours excessives. Du reste, la curiosité du public est surtout éveillée par ces images, toujours un peu faussées, de pays qu'il ne connaîtra sans doute jamais.

D'autre part, celui qui vit longtemps au milieu même de ces usages dont il a été surpris tout d'abord, s'y accoutume peu à peu ; et s'il songe, plus tard, à décrire les régions qu'il connaît le mieux, il oubliera généralement de parler de ces mille détails insignifiants maintenant à ses yeux, et qui le frappaient jadis, comme ils frapperaient encore ses lecteurs. Ici, comme en toutes choses, il y a évidemment un juste milieu où sans doute est la vérité, mais, comme toujours, difficile à trouver.

Sans avoir cette prétention, nous nous bornerons à appeler l'attention sur quelques points saillants, qui sont assez souvent représentés sous un jour un peu faux, nous permettant de renvoyer ceux qui désirent de plus grands détails aux ouvrages nombreux et charmants qui ont fait connaître le Japon pittoresque dans notre vieille Europe.

Mais tout d'abord une observation.

Dans les pages qui suivent, nous serons amené à parler d'une série de coutumes dont les Japonais novateurs rougissent aujourd'hui. A propos du mariage, du divorce, du concubinage, etc., on objectera qu'il y a, depuis déjà plusieurs années, des lois qui inter-

disent la plupart des faits auxquels il est fait allusion. Sans doute ; mais si l'on jugeait d'après ces lois seules, la société japonaise serait une société européenne, et ceux qui ont visité le pays peuvent affirmer qu'il n'en est rien.

Nous aurons d'ailleurs occasion de le redire. Il y a, non pas au Japon, mais à Tokyo et dans les ports ouverts, deux sociétés indigènes juxtaposées : l'une officielle, la classe dirigeante, ayant dans le monde, pour la galerie, des mœurs quasi-européennes ; l'autre, ayant conservé ses vieilles habitudes, mais certainement moins vicieuse que la précédente, dans tous les cas plus inconsciente. Quant à la masse de la nation, elle ne soupçonne même pas les réformes morales que l'on tente pour elle.

Influence européenne. — Costume. — Nous avons dit, dans le Résumé historique qui fait l'objet d'un des chapitres précédents, comment le Japon s'était trouvé brusquement en relation avec les puissances étrangères ; comment le parti du mikado avait renversé le dernier représentant des Tokugawa, depuis longtemps ébranlés, en faisant appel à la haine contre les étrangers, et comment enfin, le succès remporté, le même parti était devenu le plus ardent promoteur des idées et des mœurs européennes. Ce mouvement, peut-être exagéré à dessein, a naturellement affecté surtout le monde qui touche au gouvernement de près ou de loin, et au Japon le nombre des employés est immense. Il faut donc en prendre son parti : le Japon pittoresque, héroïque et légendaire est bien mort. Les femmes seules, conservatrices, ici comme ailleurs, sont restées plus attachées à leurs coutumes. Et cependant quand on lit les relations des mœurs japonaises d'il y a vingt ans à peine, on croit rêver.

Ce qui faisait en Europe le prestige de l'empire du Soleil Levant d'autrefois, luttes sanglantes, folies héroïques, admirables dévouements, a disparu pour toujours, ne laissant que des traces insignifiantes dans l'esprit, la littérature et le théâtre japonais.

L'empereur est habillé en général... Les sénateurs, les ministres, les nobles, portent des fracs à la française, brodés sur toutes les coutures... Le cérémonial de la cour est, jusqu'à nouvel ordre, imité de celui de la cour d'Allemagne. Les carrosses semblent venir du musée de Cluny, et l'uniforme de l'armée est un composé des uniformes de toutes les armées européennes connues. Peut-être eût-il été plus sage de ne pas se lancer aussi aveuglément dans l'adoption de coutumes nées dans d'autres milieux et bonnes pour d'autre races.

Les petits ont dû suivre l'exemple des grands, et tous les employés émargeant au budget reçurent l'ordre, au lendemain de la restauration, d'abandonner le vieux costume national pour arborer nos vêtements européens. Les samurai, sur un désir analogue et sans murmures sensibles, déposèrent les deux sabres qui jadis étaient l'emblème de leur situation sociale.

Brochant sur le tout, des architectes, français, anglais, italiens, diversement mais pas toujours bien inspirés, ont construit des habitations européennes pour abriter les princes et les puissants du jour. L'ensemble de ces transformations a sensiblement altéré, dans les grandes villes du littoral, dans les ports ouverts, surtout à Tokyo, l'originalité ancienne de la ville japonaise. Les chemins de fer, les tramways, les jinrikisha, le gaz et le télégraphe continuent chaque jour cette œuvre, sans doute utile, mais qui, poursuivie hâtivement, supprime le pittoresque, sans donner une richesse et un confort compensateurs.

Le peuple, le vrai peuple des villes et des campagnes, n'a pas eu à se plier devant des ordres du même genre venus d'en haut, et c'est grâce à lui qu'il est permis d'admirer, même à Tokyo, l'ancien costume à peu près intact. Ici le négociant vêtu de la longue robe de soie ou de coton serrée à la taille par une ceinture, à laquelle sont suspendus l'étui à pipe et la blague à tabac; là des femmes généralement délicates, perchées sur de hautes geta, à la démarche gênée, au visage blanchi, à la coiffure savante et compliquée. Leur robe, analogue comme coupe à celle des hommes, est plus ample cependant, et de couleur voyante, surtout pour les jeunes filles. Elle est maintenue par une ceinture large d'un pied, « obi », qui constitue le principal luxe de la toilette; cet obi, enroulé plusieurs fois autour du corps, est fixé sur les reins par un large nœud. Plus loin, travaillant gaiement, l'artisan aux vêtements courts et ajustés, ornés dans le dos de dessins de fantaisie ou de caractères chinois rappelant le métier de leur propriétaire. Puis le betto, gracieux, élégant, presque aérien, lorsqu'il bondit légèrement auprès du cheval de son maître.

Mais ce qu'il est rare maintenant de voir, même dans le peuple, c'est l'ancienne coiffure masculine : les cheveux des tempes et de la nuque rejetés en arrière, agglutinés ensemble pour former une masse cylindrique demi-rigide, qui, ramenée ensuite en avant, repose sur le sommet du crâne soigneusement rasé.

La coiffure que nous venons de décrire n'est pas d'ailleurs extrêmement ancienne. A l'époque même de Taiko Sama, les cheveux

étaient simplement rejetés en arrière et liés en un faisceau de dix à quinze centimètres de longueur.

Plus tard, comme il était difficile de porter des chapeaux ou des casques avec cet appendice, on lia les cheveux de la même manière, mais on les ramena en avant, afin qu'ils pussent entrer dans la coiffure.

Ce n'est que plus tard encore que l'usage prévalut de raser le dessus de la tête. C'est ce dernier système qui existe encore, surtout dans les campagnes. D'ailleurs ces trois méthodes s'adaptaient à merveille à la physionomie japonaise, beaucoup mieux certainement que celle qui paraît maintenant jouir de la faveur générale : cheveux très longs et incultes.

D'habitude les Japonais, surtout ceux des classes inférieures, avaient le visage rasé ; dans les classes élevées, au contraire, on portait souvent la barbe. Le port de cet ornement viril était aussi un privilège des militaires et des employés du gouvernement.

La coiffure des femmes est plus compliquée encore : elle demande, outre l'aide obligée d'une coiffeuse, au moins une heure pour être élevée. Aussi la nuit, afin de conserver intact le précieux édifice, les femmes surtout font-elles usage d'un oreiller particulier, le makura, étroit billot dur et presque tranchant sur lequel elles reposent la nuque; c'est peut-être à cette habitude contractée dès l'enfance qu'elles doivent les formes si gracieuses de l'attache du cou et l'élégante souplesse de leurs mouvements de tête. Les terribles novateurs japonais s'attaquent aussi, mais heureusement sans trop de succès, à la coiffure des femmes.

Habitations. — Incendies. — Après ce premier coup d'œil jeté à la population de la rue, si le voyageur gagne les voies commerçantes des quartiers populaires, il sera frappé par la petitesse des maisons de bois, généralement à un étage et peintes en noir; par l'exiguïté de la plupart des magasins; par la silhouette gracieuse des toitures, maintenant recouvertes de briques noires aux courbures élégantes. De distance en distance, dominant les frêles constructions, il distinguera de lourdes bâtisses presque sans ouvertures, kura, qui sont à l'épreuve du feu et où les négociants enferment leurs richesses. On comprend en effet les ravages qu'un incendie produit dans ces agglomérations de constructions en bois résineux, et pourquoi les habitants ont cherché à mettre à l'abri au moins leurs biens les plus précieux.

Les incendies sont en effet l'un des fléaux les plus terribles des

villes japonaises. D'après un dicton local, « l'incendie est la fleur d'Edo » (Tokyo). — On a calculé, il y a quelques années, que dans cette ville la durée moyenne d'une maison est de sept ans environ. C'est donc un immense capital englouti ainsi régulièrement et sans profit. Comme nous l'avons indiqué, précédemment il faut chercher la cause de la persistance que mettent les habitants à construire leurs maisons en bois, non pas dans le désir plus ou moins raisonné de se mettre à l'abri des effets des tremblements de terre, mais dans l'avantage très positif qu'ils trouvent à employer des matériaux très communs.

« Les Japonais n'emploient que des bois résineux dans la construction de leurs maisons. Ces essences poussent vite, flottent facilement, arrivent à bon compte au lieu d'emploi, se travaillent à peu de frais, peuvent se débiter en planches plus minces que les bois feuillus, jouent peu avec les variations hygrométriques, et enfin sont hydrofuges.

« Cette qualité est des plus précieuses dans un pays où l'on n'emploie ni peinture ni vernis, et où les pluies incessantes imposent pendant certaines saisons l'obligation de prendre contre l'humidité toutes les précautions possibles.

« Les Européens ont introduit depuis quelques années l'usage des briques; mais leur haut prix et la crainte des tremblements de terre ont fait conserver, comme par le passé, le cadre de la maison en bois. Les bois résineux paraissent donc appelés à rester, dans l'avenir, les principaux matériaux de construction du pays. » (DUPONT.)

C'est ce que nous pensons; mais de nombreux exemples permettent d'affirmer aujourd'hui que les constructions en briques ou en pierres résistent tout aussi bien aux tremblements de terre que celles en bois, si elles sont faites intelligemment; seulement elles sont plus coûteuses.

Quant aux incendies, c'est chose admirable de voir la philosophie avec laquelle les Japonais assistent à ces conflagrations qui dévorent quelquefois leur fortune; le calme des femmes et des enfants; l'activité parfois un peu théâtrale, mais cependant utile, des pompiers. On sent que cette population est en présence d'un fait normal.

Le Journal officiel de l'empire a publié récemment le détail des pertes occasionnées, par les incendies pendant la première moitié de l'année 1885 à Tokyo. Le nombre des maisons détruites a été de 2,363, et la valeur des biens ainsi perdus estimée à deux millions de francs environ. Le nombre des incendies atteint le chiffre de 250, c'est-à-dire une moyenne de plus de 13 par semaine.

A la campagne, les maisons sont à peu près construites comme à la ville, avec les mêmes matériaux, mais sur des plans variant avec les besoins.

Étant donné l'abondance du riz, elles sont naturellement couvertes de paille. L'emplacement en est généralement choisi avec beaucoup de goût, le plus souvent dans un site gracieux. Elles sont entourées de grands arbres au feuillage toujours vert, de bosquets de bambous, de haies de camélias.

A l'intérieur, ce qui frappe surtout dans la maison japonaise, c'est d'abord l'absence complète des sièges et à peu près complète d'autres meubles, puis la présence sur le plancher, généralement élevé de 50 centimètres au-dessus du sol, d'épaisses nattes de paille, tatami, assez moelleuses, qui le couvrent tout entier. Ces nattes sont juxtaposés sur le sol, et, pour rendre leur fabrication plus facile et leur emploi plus commode, elles ont toutes la même surface : environ 1 mètre sur 2, et 5 centimètres d'épaisseur. Dans le même but, les chambres ont généralement des dimensions qui correspondent à un nombre exact de tatami. En ce qui concerne l'étendue des pièces d'un appartement, le tatami est considéré comme l'unité. Aussi dit-on couramment : Une chambre de 3, 6, 8, 100 tatami... C'est sur ces nattes que la famille japonaise passe sa vie, c'est là qu'elle mange, qu'elle dort; aussi n'y marche-t-on jamais avec les chaussures qui ont servi à l'extérieur.

Le tatami actuel, formé de couches de paille de riz recouvertes d'un fin tissu de jonc, est à lui seul une preuve de civilisation raffinée, confirmée d'ailleurs par le fini de tous les détails de la construction.

La cheminée ou le poêle n'existent pas. Le seul combustible est le charbon de bois, qui brûle dans des braseros généralement mobiles appelés « hibashi ».

Pour en finir avec les habitations, disons qu'en général la maison du paysan japonais est supérieure, au point de vue de l'élégance, du sentiment artistique, de la propreté, à celle des habitants de même situation en Europe. Il n'est pas, pour ainsi dire, de si pauvre habitation qui n'ait une pièce très propre, ornée de fleurs, de vases gracieux, de pierres curieuses et de peintures. Celles-ci ont toujours une certaine valeur artistique, et échappent, dans tous les cas, à la banalité des mauvaises gravures et des images d'Épinal qu'on trouve dans nos campagnes. Exceptionnellement cependant on rencontre dans quelques villages certaines maisons aussi peu soignées que celles de quelques-uns des hameaux de nos pays les plus pauvres.

Le goût des Japonais pour les jardins, les lacs, les ponts pittoresques, est universellement connu et apprécié. C'est une importation chinoise.

Bains. — Pudeur. — Une des caractéristiques les plus frappantes du peuple japonais, c'est sans contredit l'amour extrême qu'il a tout entier pour la propreté, et l'usage général, peut-être même exagéré, que les indigènes font des bains portés à une température tout à fait insupportable pour des Européens : 50 degrés centigrades. Chaque famille possède en général une baignoire en bois, dans laquelle l'eau est chauffée au moyen d'un foyer placé dans le bassin lui-même. Ce qui caractérise le bain japonais, c'est que toutes les personnes d'une famille — et dans une auberge tous les voyageurs — font à tour de rôle usage de la même eau; mais cette pratique n'est pas trop répugnante, en ce sens que le lavage proprement dit se fait en dehors de la baignoire, et que c'est le corps à peu près propre que les baigneurs se plongent dans l'eau. Un autre fait particulier, c'est qu'indistinctement hommes et femmes font leurs ablutions en présence les uns des autres, et avec une telle simplicité que toute idée obscène se trouve naturellement écartée.

Depuis peu de temps seulement les sexes sont séparés dans les grands établissements de bains de Tokyo, quelquefois par une corde. Les Japonais se baignent chaque jour, indifféremment avant, pendant ou après leur repas du soir. Dans la campagne, la baignoire est souvent devant la porte, sur la route, et, le soir venu, chacun vaque à ses devoirs de propreté sans penser au public, d'ailleurs fort indifférent.

L'origine de cette passion du peuple pour les bains est inconnue. C'est un des rares usages qu'il ne tienne pas de la Chine. Quoi qu'il en soit, à ce point de vue encore, le Japonais du peuple est très supérieur à l'homme de même classe de la société européenne.

La promiscuité que nous venons de signaler, et qui confond en somme dans une même baignoire, grande ou petite, des individus de sexe différent privés de tout vêtement, indique que les Japonais ont de la pudeur une conception différente de celle qui nous est donnée par notre système d'éducation. La pudeur, comme nous l'entendons, n'existe pas au Japon. Tous les faits qui dérivent d'une loi naturelle y sont acceptés purement et simplement, comme nous les acceptons pour les animaux. C'est une manière de voir différente de la nôtre, peut-être plus exacte, et qui dans tous les

cas ne comporte pas une nature vicieuse, puisque, s'il y a immoralité, elle est inconsciente. Cette idée de considérer tous les faits naturels comme une chose normale a pour effet immédiat de ramener à un degré beaucoup moins élevé que chez nous l'importance de la pureté, et, par contre-coup, de maintenir à un niveau plus élevé les femmes, fort nombreuses, que les circonstances ou la misère ont jetées dans le domaine public et dans les maisons de prostitution.

Elles en sortent le plus souvent pour un mariage en général peu brillant, mais deviennent ensuite des femmes honnêtes et dévouées.

L'adultère de la femme est extrêmement rare, — il l'était surtout. Les femmes coupables sont à la disposition de l'époux. Quant aux maris, ils n'ont même pas notion de la fidélité. Dans les grandes villes comme Tokyo, il n'est pas impossible que le contact des Européens amène avant peu une dépravation de mœurs plus grande que par le passé; elle sera seulement plus ou moins habilement déguisée.

Politesse. — La politesse raffinée qui caractérise les relations des Japonais entre eux et, à un degré moindre, celle qu'ils pratiquent vis-à-vis des étrangers, est aussi un des faits qui frappent le plus vivement les voyageurs, d'autant plus que les résidents européens ou américains, qui pour la plupart sont de race anglo-saxonne, n'accordent, comme on le sait, qu'une importance fort secondaire aux formes extérieures de la civilité.

Quoi qu'il en soit, au Japon, les règles et les formules de politesse ont été soigneusement précisées et respectées depuis des siècles. Chaque individu, suivant la classe à laquelle il appartient, suivant son sexe, son âge, etc., doit, dans toutes les circonstances de la vie, s'incliner, parler d'une façon spéciale. Rien de plus curieux que les livres populaires qui donnent tous ces détails.

Des esprits chagrins contestent parfois la sincérité de ces manifestations extérieures. Il est en effet certain que le ravissement qui se peint sur les visages des Japonais, même lorsqu'ils annoncent la mort d'un enfant chéri, d'un père vénéré, est un masque; mais un masque du moins plus agréable que d'autres pleins de morgue, de dignité et de raideur qu'on rencontre parfois chez des Européens, et qui ne sont pas toujours un emblème de franchise. En admettant que les mêmes défauts se trouvent chez les Japonais, en admettant qu'ils soient défiants plus que de raison, ne

vaut-il pas mieux voir ces défauts cachés sous des fleurs que sous des épines? Puissent-ils conserver longtemps encore l'usage de leurs sourires, de leurs profondes révérences, de l'aspiration si caractéristique dont le sifflement accompagne toutes leurs marques de politesse!

Cependant les raffinements mêmes de cette urbanité que nous venons de vanter ont eu pour résultat de tromper beaucoup de voyageurs sur les vrais sentiments des Japonais à l'égard des étrangers. Séduits par les apparences, par l'entrain et la chaleur des réceptions, la plupart des « globe-trotters », jugeant d'après l'estime, l'affection et la sympathie qu'un pareil déploiement de bonne volonté et d'amabilité signifierait en Europe, en ont conclu, un peu légèrement, que les Japonais étaient animés à l'égard, non de leur personne, mais de leur nation, des sentiments les plus chaleureux. C'est ainsi que Français, Allemands, Anglais, Américains, ont écrit successivement qu'il y avait entre la race japonaise et la leur une remarquable sympathie naturelle. C'est une erreur profonde. Qu'on se rappelle l'indignation du peuple japonais tout entier d'il y a trente ans, quand le shogun ouvrit le pays aux étrangers; qu'on se rappelle que ce fut le sentiment exploité pour le renverser, et, seulement avec un peu de réflexion, on comprendra qu'en si peu de temps les anciens préjugés du peuple n'ont pu disparaître. Aujourd'hui comme à cette époque, les Japonais supportent impatiemment les étrangers. Qui sait si, tout au fond du cœur, ils ne les haïssent pas. Seulement des raisons politiques les obligent à faire bonne figure, surtout à ceux qui appartiennent aux grandes puissances.

D'ailleurs, ils en ont encore besoin, de ces « barbares »; mais leur but, qu'il est aisé de voir, consiste, au point de vue intellectuel, à s'assimiler le plus vite possible les connaissances européennes; au point de vue commercial, à dresser une nouvelle génération de manière à pouvoir se passer enfin de conseillers gênants et faire leurs affaires eux-mêmes. C'est du reste une ambition des plus légitimes.

Les Asiatiques, d'ailleurs, diffèrent des races caucasiques par tant de points, physiques, intellectuels et moraux; ils ont de toutes choses une conception si différente, qu'il est, quoi qu'on en dise, impossible de compter sur une sympathie, une union réelle entre des races aussi dissemblables. Ce qui est certain cependant, c'est qu'on aura toujours avec eux des relations, sinon agréables, du moins pleines d'urbanité, surtout tant qu'on sera fort.

Sous ce point de vue pas plus que sous les autres, les Japonais ne sont différents des autres Asiatiques.

Si le gouvernement n'avait pas donné les ordres les plus sévères pour que les étrangers ne soient pas molestés, il n'est pas douteux que des conflits fréquents se produiraient, provoqués surtout par la jeunesse des écoles, ici comme ailleurs exubérante, et dévoilant imprudemment les vrais sentiments du peuple.

A ceux qui peuvent trouver excessives les observations précédentes on pourrait demander s'ils ont jamais pu compter un véritable ami parmi les Japonais, si jamais un de ceux-ci leur a montré le fond de sa pensée.

Nourriture. — Le régime alimentaire des Japonais est naturellement une conséquence de la situation insulaire de leur patrie, de la nature de son sol, qui est imperméable, et du climat, qui est très humide et pluvieux.

Le poisson sous toutes les formes, à toutes les sauces, cuit, séché, salé ou même cru, et le riz jouent le rôle le plus important dans le régime alimentaire de la nation; puis viennent les pommes de terre douces, patates, le blé, qui prendra peut-être une importance plus grande dans les productions et dans la nourriture générale si le pain est définitivement adopté comme base de l'alimentation des soldats; le sarrasin, les pommes de terre européennes, qui, à cause de l'humidité, demandent des soins particuliers et perdent bien vite leurs précieuses qualités.

D'après des statistiques officielles, voici dans quelle proportion certains produits végétaux entrent dans la nourriture générale:

Riz	53	pour	100.
Blé	27	—	—
Graines diverses (maïs, sarrasin)..	14	—	—
Thé et quelques autres plantes....	5,80	—	—

L'usage incessant d'une infusion extrêmement légère de thé est en effet une des caractéristiques des habitudes japonaises. A tout instant, à tout propos, on prend du thé sans sucre, dans des tasses microscopiques. C'est la boisson habituelle en dehors des repas, et pendant le repas même, quand on ne fait pas usage d'une eau-de-vie légère, assez agréable, appelée sake, qu'on obtient par la distillation du riz fermenté, et qui se boit tiède. Il s'en fait de grandes consommations dans toutes les réunions, et l'ivresse que procure

cette boisson paraît être de nature joviale, si l'on en juge par la gaieté de bon aloi qui préside aux festins japonais, toujours un peu bruyants. Il est possible, du reste, que ce résultat soit dû en partie à l'élément féminin, toujours nombreux dans ces occasions, et représenté, outre les servantes peu farouches, par des chanteuses musiciennes, gesha, et des danseuses, maiko, qui ne négligent rien pour donner tout l'entrain compatible avec un décorum d'autant moins rigide que la soirée approche de sa fin. Les femmes légitimes n'assistent jamais à ces repas.

Pour manger, les Japonais ne font usage ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de cuillers : comme les Chinois, ils se servent, avec une dextérité remarquable, de baguettes, ashi.

Comme nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, l'usage de manger de la viande de boucherie ne fait que commencer; mais il se développe avec une grande rapidité, et déjà dans la plupart des localités de quelque importance de l'intérieur du pays on trouve des boucheries. Certains médecins espèrent qu'une nourriture générale plus animale contribuera à faire diminuer dans une grande proportion la fréquence de la terrible maladie connue au Japon sous le nom de kake, aux Indes sous celui de beri-beri, et dont la cause est encore inconnue, bien qu'on ait eu depuis peu la satisfaction platonique d'en découvrir le microbe caractéristique.

On a dit et répété que le régime alimentaire des Japonais, comprenant à peu près exclusivement du riz et du poisson, est la cause la plus sérieuse de la faiblesse physique des indigènes, et la complexion débile du Japonais qu'on voit en Europe paraîtrait confirmer cette opinion. Cependant il n'est pas de résident européen, de voyageur observant même superficiellement les faits, qui n'ait été frappé, au Japon même, de la force de résistance et de la vigueur remarquable qui caractérisent les hommes de peine japonais, les traîneurs de jinrikisha, les betto... Le paysan est aussi vigoureux que le cultivateur européen, qui, par parenthèse, ne mangeait pour ainsi dire pas de viande de boucherie il y a cinquante ans. Rien ne paraît donc plus contestable que les accusations dirigées contre le régime alimentaire japonais.

Cependant il est indiscutable que les indigènes faisant partie des classes élevées ou de celle des boutiquiers sont véritablement faibles, que leurs membres sont grêles, leur santé délicate. Mais ceci tient exclusivement au manque à peu près absolu d'exercices du corps, tandis que les paysans, ouvriers et coolies, profitent inconsciemment de la gymnastique du travail.

Nous ferons une observation analogue sur les différences qu'on remarque bien vite entre la conformation des Japonais riches ou marchands et celle des hommes qui travaillent corporellement. Les premiers ont le buste très long, les jambes courtes et déviées, les pieds en dedans; les autres sont comme les Européens, au point de vue du développement relatif de différentes parties du corps. Ceci est aussi une conséquence des usages. Riches et marchands passent pour ainsi dire leur vie assis à terre, les jambes ployées sous le corps. Il en résulte une atrophie partielle et une déviation des membres inférieurs, un développement exagéré du buste et une déformation générale qui, par la persistance des causes, a fini peut-être par se transmettre de génération en génération; on se rappelle, en effet, que sous l'ancien régime les membres d'une classe sociale ne pouvaient en sortir. Qu'on regarde passer le coolie, le paysan, l'ouvrier, on le trouve bâti aussi solidement et aussi bien que les hommes de même situation en Europe.

Gesha. — Nous avons parlé plus haut des gesha, chanteuses et danseuses qui égayent toutes les fêtes japonaises. Quelques mots sur ce sujet, qui est absolument spécial au Japon.

Et d'abord, qu'on ne s'y trompe pas, actuellement les gesha sont des femmes publiques, d'un degré plus élevé que celles qui sont parquées dans les maisons, mais il n'en est pas, pensons-nous, dont la vertu résiste à l'attrait de quelques bijoux ou d'un peu d'argent.

La plupart sont de basse extraction, et achetées toutes jeunes par des entrepreneurs à des parents pauvres, qui trouvent dans ce marché le double avantage de se débarrasser, souvent avec chagrin, d'une charge trop pesante, et de gagner quelque argent : cinq ou six dollars peut-être, quinze ou même plus, suivant l'âge. Il était autrefois sévèrement interdit aux samurai de vendre leurs enfants; mais, poussés par la misère, certains cependant finissaient par s'y résoudre.

Ces acheteurs ou acheteuses, le plus souvent vieilles gesha retirées du service, dressent ces enfants, leur enseignent à jouer du shamisen (sorte de guitare), à chanter, à danser, à marcher gracieusement, en un mot, à plaire. Elles sont la propriété absolue de ceux qui les ont achetées. C'est à ces matrones que les pauvres filles remettent ce qu'elles gagnent; elles en touchent une part proportionnelle, bien faible, il est vrai, mais sont nourries, logées, et, en cas de maladie, soignées. Quand elles sont jeunes et inexpérimentées, elles sont tout à fait exploitées et ne peuvent disposer de

leur personne, ni pour le bien ni pour le mal, sans l'autorisation de leur maître. Plus tard, quand elles le veulent, elles déjouent assez facilement cette surveillance, et alors elles exploitent les autres.

Les plus attrayantes des gesha sont naturellement celles qu'il est le plus difficile de séduire, et, habilement excités, beaucoup de jeunes gens, même de bonne famille, finissent, en payant une somme assez ronde, deux cents yen par exemple, par conquérir le droit d'épouser la gesha de leur choix.

La situation de ces filles a complètement changé depuis la révolution de 1868 ; d'une part leurs mœurs sont devenues plus mauvaises, et d'autre part leurs prétentions se sont élevées. Avant la restauration, les gesha étaient d'une vertu relative, en ce sens que si toutes avaient un ami, ce qui était en quelque sorte réglementaire, il était fort rare qu'elles en eussent deux en même temps. Il est vrai qu'elles pouvaient en changer ; mais, dans la pratique, ces unions libres prenaient un certain caractère de durée. A cette époque, elles ne pouvaient sortir de leur position que par un mariage plus que modeste avec un homme des classes inférieures à celle de samurai. Ceux qui, parmi ces derniers, se mésalliaient avec une gesha, perdaient, sinon leur rang, du moins leurs revenus. On comprend que, dans ces conditions, ils aimaient mieux se borner à dépenser temporairement avec elles ce dont ils disposaient. La révolution, en détruisant les anciennes castes et en privant les samurai de leurs revenus fixes, a supprimé le principal obstacle qui s'opposait aux unions légitimes, régulières, entre gens de la classe aisée et gesha.

La femme n'ayant d'ailleurs aucune importance sociale, les gesha étant aimables et quelquefois séduisantes, et d'autre part, la nation sortant d'une secousse sanglante, ces « modestes artistes », comme les appelle le *Japan Mail,* ont été très demandées, — très obtenues d'ailleurs.

Sans doute, en Europe, des faits du même genre se produisent, mais assez rarement. Ils sont très communs au contraire dans le Dai Nippon, et du haut en bas de l'échelle sociale, dans les salons des ministres comme dans la mauvaise boutique du petit marchand, on trouve d'anciennes gesha. L'armée surtout a été et est encore pour elles un débouché précieux.

D'ailleurs, une fois mariées, elles se conduisent d'une façon irréprochable. Cependant, comme aujourd'hui la femme s'élève peu à peu, ces unions, dans le monde officiel, tendront à devenir plus rares ; actuellement, du reste, il y a contre elles une assez violente

réaction, singulièrement aidée par la dissolution de leurs mœurs, et l'on peut prévoir le moment où, devenant tout à fait des femmes publiques, elles ne seront plus admises qu'à ce titre. Dieu veuille cependant que le Japon, dans la rage d'imitation qui lui fait adopter sans discuter tout ce qui vient d'Europe, surtout de l'Angleterre, à laquelle il aime à se comparer, n'en arrive pas à introduire dans l'empire du Soleil Levant les mœurs qui, d'après le *Pall Mall Gazette,* fleuriraient encore à Londres.

Le gouvernement, comme nous le disions au début de ce paragraphe, a pris, dans ces dernières années, de nombreuses mesures pour moraliser la nation, et entre autres choses interdit formellement les ventes diverses de personnes dont nous venons de parler. Dans la pratique, cependant, rien n'est changé.

La police de Tokyo et des autres villes tient un contrôle des gesha, qui sont assimilées à des marchands; elles sont soumises à un impôt qui s'élève à un yen soixante (environ 8 francs) par personne et par mois. Beaucoup parviennent à se soustraire à cette inscription et à l'impôt qui l'accompagne, et cependant les chiffres officiels mêmes permettent de se rendre compte de la place que cette catégorie de femmes tient dans la société japonaise.

Nous donnons ci-dessous les résultats des recensements faits à Tokyo dans ces dernières années :

1879.	—	753	gesha adultes.....	219	élèves
1880.	—	807	—	215	—
1882.	—	867	—	290	—
1883.	—	890	—	295	—
1884.	—	935	—	281	—
1886.	—	970	—	288	—

Celles qui figurent dans ce tableau ont reçu une licence de la préfecture de police. Il est probable qu'il y en a au moins un nombre égal qui pratiquent sans certificat le métier semi-artistique des gesha.

Famille. — La famille telle que nous l'entendons en Europe, c'est-à-dire le faisceau intime formé par le père, la mère et les enfants, n'existe pas au Japon. Ici l'homme seul, le chef de famille est le pivot autour duquel gravitent la femme légitime, aisément répudiée, ou la concubine, « mekake », admise sans protestation par la femme légale, qui quelquefois la procure elle-même; les

enfants de mères diverses. Tous ces éléments n'ont d'autre maître, d'autre loi, que la volonté du chef de famille, dont l'autorité est incomparablement plus grande que celle des parents en Europe.

C'est à dessein que nous venons d'employer à plusieurs reprises l'expression de « chef de famille », et non celle de père ou de mari. Ceci tient à un usage qui est spécial au Japon.

En principe, c'est le père qui est le chef de famille ; mais lorsque, vieilli ou fatigué, il désire ne plus s'occuper des affaires, il peut, par une sorte d'abdication, « inkiyo », transmettre ses biens, son autorité et sa responsabilité à l'héritier de son choix.

S'il a des garçons et des filles, c'est toujours l'un des premiers qu'il choisit, souvent l'aîné, mais pas invariablement ; car sa liberté de choix est absolue, et, à la rigueur, il peut même adopter un étranger et le faire héritier. Si le père n'a que des filles, il adopte le plus souvent un enfant mâle, ou abdique en faveur d'un gendre : c'est le cas habituel.

Si le père meurt sans avoir fait connaître sa volonté, c'est l'aîné des enfants mâles qui hérite des biens et de l'autorité paternelle.

L'héritier doit d'ailleurs pourvoir aux besoins de ses frères et sœurs, et s'il le veut, ce qui est rare, il peut partager avec eux ; mais son premier devoir est d'éviter tous les tracas de l'existence au père qui a abdiqué et qui n'existe plus légalement, ou, s'il est mort, d'honorer sa mémoire.

D'ailleurs, et d'une façon générale, le premier devoir des enfants est d'assurer l'existence des parents, et, il faut leur rendre cette justice, ils n'y manquent jamais et obéissent à cette loi avec la plus grande abnégation. Les parents pauvres n'hésitent pas, par exemple, à vendre leurs filles à des entrepreneurs de maisons publiques ou à les placer comme concubines. Celles qui sont l'objet de cet odieux marché ne songent pas à protester ; du reste, elles ne perdent l'estime ni de leurs parents ni de leurs amis ; en obéissant, elles agissent en filles respectueuses : personne ne songe à les blâmer ; personne, il est vrai, ne songe à blâmer les parents : c'est un fait admis et pratiqué journellement, en dépit des lois nouvellement édictées. Quant à l'autorité de la mère de famille, elle est infiniment moindre ; quand elle est veuve, elle obéit au fils aîné ou à l'héritier désigné par le père.

Le divorce, « riyen », avons-nous dit précédemment, est extrêmement simple. Le mari se borne, en effet, à donner à la femme qu'il renvoie un certificat constatant qu'à partir de tel jour elle est libre, et c'est tout. Cette manière de procéder est, comme bien des usa-

ges au Japon, de simple droit coutumier; elle est fréquemment appliquée par les gens du peuple, assez rarement par la classe moyenne, très rarement par les classes élevées. La femme divorcée revient généralement chez ses parents, plus pauvre qu'au moment de son mariage. Quant à la situation des enfants, elle est, dans le peuple, réglée avec une simplicité antique. Le mari garde ceux qu'il veut, le plus souvent les garçons, et laisse les autres à la mère. Il arrive d'ailleurs quelquefois qu'il n'en garde aucun, et la femme rentre sous le toit paternel, vieillie et fatiguée, quelquefois avec plusieurs enfants. Mais les coutumes japonaises lui permettent, si elle ne peut les nourrir, de sortir facilement d'un embarras qui paraîtrait insurmontable en Europe. Les garçons, très appréciés, sont aisément adoptés par les ménages sans progéniture, qui sont relativement nombreux. Quant aux filles, nous avons déjà dit comment, si elles ne sont pas adoptées, il est possible de les vendre, pour en faire plus tard ou des femmes publiques ou des gesha.

En général, nous devons dire cependant que ces solutions extrêmes ne sont usitées que lorsqu'il devient impossible à la mère de faire vivre sa famille. Les Japonaises sont d'excellentes mères, et il suffit de voir la gaieté des bambins, leurs vêtements coquets, les soins dont ils sont entourés, pour voir combien on les aime.

Les mères allaitent leurs enfants pendant plusieurs années, généralement pendant quatre ans, quelquefois pendant huit. Il n'est pas rare de voir des femmes donner un sein à un grand garçon de quatre ou cinq ans debout près d'elles, et l'autre à un nouveau-né.

Cet usage tient sans doute au manque d'aliments légers nécessaires pendant un certain temps après un prompt sevrage; mais à ce régime on comprend à quel point et avec quelle rapidité, puisqu'elles se marient très jeunes, quinze à dix-sept ans, les femmes perdent et la grâce et la pureté des formes, un peu grêles, mais bien soutenues, qu'elles avaient comme jeunes filles. D'ailleurs, les Japonais n'y attachent aucune importance.

Parmi les pratiques qui tendent, quoi qu'on ait dit, à faire de la famille japonaise une association fort différente de ce qu'on est tenté de croire au premier abord, quand on entend parler du culte des ancêtres, il faut citer les adoptions. Tout ménage, avec ou sans progéniture, peut adopter, sans formalités pour ainsi dire, un ou plusieurs enfants. Ceux-ci changent aussitôt de nom, prennent celui du père d'adoption; ils lui doivent dès lors l'obéissance complète qu'ils devaient autrefois à leur vrai père, auquel ils deviennent pour ainsi dire étrangers. Ils jouissent, du reste, exactement des

mêmes droits que les enfants légitimes. On le voit donc, au Japon, le culte des ancêtres est autant le culte des ancêtres des autres que des siens propres.

L'adoption, modérément répandue, n'est pas en elle-même une mauvaise coutume; mais, développée à l'excès, sans garanties sérieuses, elle est une cause d'embarras considérables, et quelquefois de spéculations peu honorables.

Le gouvernement a dû récemment se préoccuper de cette question au sujet de la loi de recrutement : beaucoup de jeunes gens, pour éviter le service militaire, se faisaient à prix d'argent adopter par des vieillards dont l'âge les exemptait d'un impôt encore peu en honneur dans les classes populaires japonaises.

Service militaire. — Classes de la société. — Cette antipathie de l'homme du peuple japonais pour le métier des armes est très caractéristique, et, bien que la loi de recrutement y soit très large pour les exemptions, les réfractaires sont très nombreux : dans certains districts, leur nombre atteint une proportion de 25 pour 100. La cause de cette aversion se retrouve dans l'histoire du Japon.

Sous l'ancien régime, la société japonaise comprenait : la famille impériale, les nobles de la cour ou kuge, de mœurs généralement pacifiques; puis, subordonnés moralement, théoriquement, le shogun et les seigneurs ou daimio. Les hommes d'armes (samurai) de ces daimio formaient la petite noblesse et constituaient vraiment la classe militaire. Au-dessous se trouvaient les paysans, les artisans, les marchands, qui jamais ne portaient les armes. Or, c'est cette dernière partie de la population qui fournit maintenant le plus large élément des contingents de l'armée nouvelle, organisée à l'européenne. Il n'est donc pas surprenant qu'ayant échappé pendant des siècles à l'obligation de porter les armes, elle voie sans enthousiasme le service obligatoire.

Dans les guerres qui ont ensanglanté si souvent le Japon, les hommes d'armes des seigneurs, groupés en petites armées, combattaient seuls. Le peuple, les paysans des territoires amis ou ennemis, étaient seulement utilisés comme porteurs dans les convois, et servaient indifféremment et successivement aux deux partis en présence, suivant les hasards de la guerre. L'esprit militaire était particulier aux nobles, grands et petits, daimio et samurai. Il se retrouve encore chez leurs descendants, désignés maintenant sous les noms de kazoku et shizoku, mais ne fait que des progrès peu

sensibles chez les heimin ou classe vraiment populaire. Ce n'est pas que le Japonais ne soit pas courageux ; mais il ne comprend pas l'utilité de l'armée, ne voit pas de compensation aux charges qu'elle impose, et il est à craindre que cet état de choses ne change qu'après une guerre qui montre bien à toute la nation l'utilité d'une armée fortement constituée.

Les classes de la société dont il vient d'être question étaient autrefois séparées par des barrières infranchissables; chaque individu naissait et mourait dans la même situation sociale. Dans le nouvel ordre de choses inauguré depuis 1868, les classes sont encore distinctes, il est vrai; mais des services rendus à l'État permettent de passer assez facilement de l'une à l'autre, et il est probable que dans peu d'années ces distinctions tendront à disparaître.

Conclusion. — Pour conclure, disons en deux mots quelle est, à notre avis, la valeur relative du peuple japonais comparé à celui d'une nation européenne, la France par exemple. Mettons donc en présence les éléments de même ordre, de même situation sociale.

Le cultivateur, l'artisan japonais est aussi habile, beaucoup moins âpre à la besogne, moins travailleur, plus amateur, en un mot, que le paysan français. Il n'est pas économe, est en général très sobre, mais adore le plaisir. Il ne songe jamais au lendemain, et souffre souvent, sans se corriger, de disettes qui sont presque toujours des conséquences directes de son imprévoyance. Son apparence est par conséquent plus libre, plus gaie; il paraît plus heureux que le prolétaire d'Occident, préoccupé, du reste, de questions sociales encore inconnues au Japon. Sa culture intellectuelle, son instruction est en moyenne plus élevée que celle du paysan français. Il n'y a pas d'illettrés au Japon; et ce qui le prouve mieux que des statistiques, c'est qu'on ne voit pas pour ainsi dire d'enseignes parlantes dans les rues. Cette sorte d'insouciance et de gaieté qui paraît être le fond du caractère national, est mise très curieusement en lumière par un document officiel de 1885, dans lequel le ministre de l'agriculture donne aux populations rurales des conseils destinés à éviter les famines :

« Le paupérisme semble atteindre aujourd'hui au Japon le suprême degré. Il faut en voir les causes dans les mœurs de ceux qu'il frappe. Dans la crainte d'une famine pour 1885, il faut prendre dès maintenant des mesures préventives qui puissent permettre d'attendre sans crainte la récolte de l'année prochaine. C'est par un

travail assidu et opiniâtre, c'est par l'économie que ce résultat sera atteint.

« Que le cultivateur qui manque d'aides prolonge ses journées : qu'il soit à ses champs à quatre heures du matin au lieu d'y arriver à six, qu'il n'abandonne son travail qu'à huit heures du soir au lieu de le quitter à six.

« Les ouvriers de notre pays entreprennent les labeurs les plus pénibles ; mais ils travaillent d'une façon fort irrégulière, accordent trop de temps au repos, au sommeil, à la conversation ou à la pipe. Les hommes des champs qui travaillent d'une façon régulière ne trouvent jamais leur domaine trop grand. S'ils manquent d'engrais, ils en trouveront d'excellents en employant les détritus des jardins et la première couche de terre du dessous des maisons.

« Le second moyen que nous conseillons, l'économie, paraît plus difficile à réaliser dans la situation actuelle. On devra se priver des choses superflues, et limiter ses dépenses aux besoins stricts de la vie journalière, » etc.

Les négociants, qui occupaient le dernier rang dans la société japonaise, faisaient peu d'efforts pour se relever dans l'esprit de leurs compatriotes et mériter leur estime. Il semble encore que la situation méprisée qu'ils ont si longtemps occupée influe sur leur caractère, et sur celui qu'ils donnent par conséquent à leurs affaires. Ils ont la réputation de n'être ni hommes de parole, ni commerçants bien scrupuleux, ni négociants hardis. Ils sont très inférieurs à leurs confrères du continent voisin aux points de vue que nous venons d'indiquer, comme à celui de l'instruction et du respect d'eux-mêmes. Cette situation tend cependant à se modifier, mais les commerçants européens ne cachent pas leurs préférences pour les Chinois au point de vue de la sûreté des affaires.

L'ancienne grande noblesse a conservé en général ses vieilles qualités de race, ses traditions d'honneur, de dévouement et de désintéressement, mais alliées trop souvent à une ignorance qui rappelle celle de nos seigneurs du moyen âge, et à un niveau intellectuel qui semble peu en rapport aujourd'hui avec les situations importantes qu'ils occupaient il y a moins de vingt ans.

Sous ce point de vue, l'ancienne caste des samurai était mieux partagée, et c'est des rangs de cette classe moyenne que sont sortis les hommes qui, à force de hardiesse et d'intelligence, sont aujour-

d'hui à la tête du gouvernement. Leurs connaissances ne sont pas toujours en rapport avec la finesse de leur esprit, d'où certains tâtonnements, une indécision qui les place trop souvent sous la dépendance morale, mais impatiemment supportée, des représentants des puissances européennes. Ceux-ci s'appuient du reste sur des traités peu en rapport, pensent les diplomates japonais, avec la situation d'une puissance qui marche maintenant de pair avec les nations civilisées de l'Occident.

En résumé donc, à tous les degrés de l'échelle sociale japonaise on trouve en général l'intelligence, la bonne volonté, la gaieté, l'insouciance, avec une forte dose de vanité et un sentiment artistique des plus délicats.

La classe inférieure est, à beaucoup d'égards, supérieure à nos masses populaires.

Toutes les classes dirigeantes, au contraire, sont inférieures à leurs similaires d'Europe, sinon au point de vue des dons naturels, du moins à celui du savoir.

Les nouvelles générations rétabliront peut-être l'équilibre, mais nous avons indiqué plus haut, en étudiant la langue, à quelles conditions difficiles cette régénération nous paraissait possible.

Comme complément aux observations qui précèdent, il pourra paraître intéressant de connaître l'idée que certains Japonais se forment et de leurs qualités et de leurs défauts. C'est à ce titre que nous reproduisons ici un extrait d'une étude à la fois brève et généralement exacte publiée en 1886 par un journal illustré sous la signature de M. Tadamasa Hayashi.

« Le caractère général d'une nation de trente-cinq millions d'habitants est très difficile à dépeindre exactement.

« Les Japonais du sud ne ressemblent pas en tout aux Japonais du nord. Quelques points seuls sont communs dans tout le pays. Ces points sont: l'amour de la patrie, l'amour filial, le dévouement aux siens, la politesse, la patience, l'ordre, la propreté et le sentiment de l'art.

« Le respect qu'on témoigne aux savants et aux artistes est très grand. Les œuvres d'art sont toujours déplacées avec soin. De même, on manie les objets d'usage journalier avec délicatesse, et l'on peut sans crainte laisser laver par n'importe quelle servante les vaisselles les plus précieuses. Si elle n'a pas encore vu ces

objets, son instinct la guide. Nous sommes loin de l'indifférence et de l'inattention de certains domestiques étrangers.

« Les voyageurs disent que les Japonais ont le caractère gai; disons surtout que nous tenons à être polis et agréables. Le premier de nos rois, Ooanamuti, trouva que le sourire est la source du bonheur et de la fortune.

« Lorsque son fils Kotoshironushi apprit le commerce aux hommes, il se conforma aux conseils de son père et trouva que les affaires allaient à merveille.

« Fidèles à ces lois, les Japonais sont très gais d'apparence. Nos savants ont commenté ainsi la chose : Le principe de ne faire de mal à personne s'applique aux convenances. La mauvaise humeur étant fort communicative, il est inconvenant de troubler les autres à cause de soi-même. On peut avoir des tracas, cela ne regarde personne : ce n'est pas une raison pour influencer les autres; de là la gaieté, devenue habitude.

« Mais les Japonais ne sont pas dépourvus des autres facultés.

« Plus on est réservé, plus les réflexions sont profondes, car au fond les Japonais sont très réfléchis; ils sont aussi modestes et prudents dans leur conversation. Entre amis, ils sont francs et attachés; mais pour le monde, ils ne disent leur façon de penser que si on leur demande de s'occuper de la question. Ce caractère de réserve se compense par un éclat qui se manifeste en poésie et en art.

« Les Japonais aiment le plaisir, mais travaillent aussi avec ardeur, et leur goût pour une existence luxueuse est moins développé que dans les autres pays, par suite de la morale de Confucius, qui ordonne à chacun de se contenter de son sort.

« Les paysans sont très honnêtes, aimables et hospitaliers, l'instruction chez eux ne faisant pas défaut. Ils ont souvent une philosophie plus logique que les habitants des villes.

« Les femmes sont fort soumises à leurs maris, mais ne sont point leurs esclaves. Elles jouissent de leur liberté. La loi leur accorde des droits. Elles savent bien prendre le dessus par leur douceur; elles sont en général excellentes femmes d'intérieur et très fidèles à leurs maris.

« L'amour-propre est grand chez les Japonais. On peut tout obtenir en se conformant à ce sentiment; mais si on le blesse, l'intérêt n'est pas capable de rétablir la balance. Quoiqu'il ne manque pas de gens insolvables, la parole d'honneur est généralement tenue. On peut sans crainte confier une importante mission

à un Japonais : elle sera remplie, dût-elle amener la mort. Ce caractère se retrouve chez les malfaiteurs. Je cite un exemple, afin d'affirmer que la vieille tradition n'a pas encore disparu.

En 1879, un grand incendie ayant éclaté à Tokyo, au moment où le feu allait envahir la prison centrale, M. Onoda, qui en était alors directeur, fit ouvrir les portes et dit aux forçats : « Je vous « rends la liberté cette nuit, et vous sauve la vie, mais promettez-« moi de revenir à cette place demain matin. » Le lendemain, lorsque l'on compta le nombre des présents, aucun ne manquait.

« Quoique nous soyons tels que je viens de le décrire, on n'est pas toujours le bon juge de soi-même, » etc.

Après cette citation, on ne nous accusera pas sans doute de vouloir laisser aux lecteurs une impression défavorable aux Japonais.

CHAPITRE IV

ORGANISATION GOUVERNEMENTALE

§ 1er. — Résumé historique.

Depuis Jimmu Tenno et pendant une période que les Japonais évaluent, avec une grande exagération, à douze siècles, les mikado, assistés des délégués provinciaux et aidés du Jingikwan ou conseil de la religion, gouvernèrent eux-mêmes et commandèrent en personne leurs armées.

Après l'introduction définitive de la civilisation chinoise, sous Kimmei Tenno (540-571 après J.-C.), le système gouvernemental changea peu à peu et passa du système féodal au système monarchique centralisé.

A cette époque, les affaires de l'État étaient traitées par huit conseils centraux ou ministères agissant sous la supervision du Jingikwan. C'étaient :

1° Nakatsukasanoshô.	Ministère de l'intérieur;	
2° Shikibushô	—	des cérémonies;
3° Jibushô	—	des affaires civiles, avec une annexe pour les affaires étrangères;
4° Minbushô	—	des revenus et impôts;
5° Hiobushô	—	de la guerre;
6° Giobushô	—	de la justice;
7° Okurashô	—	des finances;
8° Kunaishô	—	de la maison impériale.

Le Dajokwan, grand conseil, fut créé en 786. C'était une imitation du Kiunkichu chinois; il remplaçait le Jingikwan dans le con-

trôle des huit ministères et comprenait quatre grand ministres d'État :

Le Dajodaijin....	Grand premier ministre;
Le Sadaijin.....	Ministre de gauche;
L'Udaijin.....	— de droite;
Le Naidaijin.....	— particulier, privé.

C'est aussi à cette époque que la population fut, à la manière chinoise, divisée en classes bien définies, parmi lesquelles la caste militaire, commandée par un général portant le titre de shogun, finit par dominer les autres et arriva à s'emparer de la plus grande partie du pouvoir exécutif, qui était autrefois l'apanage de l'empereur.

La restauration de 1868 avait eu pour but de rendre la direction des affaires au souverain légitime, et au peuple la liberté des anciens temps.

C'était difficile, car tout avait changé, et les éléments nécessaires pour l'organisation d'un gouvernement libéral manquaient.

D'une part les daimio et les kuge, amollis dans l'oisiveté, écartés systématiquement des affaires depuis des siècles, étaient en général tout à fait incapables; et d'autre part le peuple, depuis longtemps sevré de liberté, manquant d'instruction, ne pouvait pas non plus rendre des services et prendre part à la direction des affaires publiques. Aussi ce fut la classe moyenne, celle des petits samurai, plus travailleuse et plus instruite, qui fut appelée à occuper tous les emplois.

En 1868, au lendemain de la chute des Tokugawa, l'empereur, dans une occasion solennelle, promit au pays, peut-être un peu prématurément, de gouverner constitutionnellement et de convoquer une assemblée nationale élue[1]. C'était passer sans transition du despotisme au parlementarisme, et l'on vit bientôt que personne n'était préparé. Aussi, successivement retardée, la convocation de l'assemblée fut-elle renvoyée à la vingt-troisième année de l'ère Meiji (1890), au grand mécontentement d'un parti libéral puissant,

1. DOCUMENT LU PAR L'EMPEREUR
(14 mars 1868.)

I. Provoquer sur les affaires publiques une délibération générale et décider suivant l'opinion du pays.

II. Établir l'harmonie entre les diverses classes de la population, de manière à rendre parfait le jeu des institutions politiques.

III. Faire en sorte que tous les fonctionnaires civils ou militaires atteignent,

dont le chef reconnu est M. Itagaki (de Tosa), dont on se rappelle le rôle.

Quoi qu'il en soit, on voulait, dans une certaine mesure du moins, tenir compte du désir des populations, et l'on résolut de créer une sorte d'assemblée, constituée par des délégués des territoires alors gérés par les daimio, à raison de :

3 délégués pour les plus grands;
2 — — les moyens;
1 — — les petits.

Ces députés devaient être nommés par les daimio; ils le furent en réalité par les karo.

Cette assemblée porta le nom de Ginjiin, c'est-à-dire « chambre dans laquelle on s'entend sur les affaires ». Elle se réunit pour la première fois à Kyoto, puis à Tokyo; mais ses tendances ayant paru inquiétantes au gouvernement, ses fonctions furent peu à peu absorbées par le Dajokwan, et finalement elle fut dissoute.

Elle commença l'œuvre de centralisation, qui était complète en 1871; les han étaient supprimés, on sait avec quelle facilité.

L'organisation gouvernementale comprenait alors :

En tête, le Dajokwan, grand conseil, formé de trois chambres :

Seiin..... Chambre supérieure;
Sain ..... — de gauche;
Uin..... — de droite.

Il opérait par l'intermédiaire de neuf ministères ou shô :

1° Gaimushô... Affaires étrangères;
2° Okurashô... Finances;
3° Rikugunshô. Guerre;
4° Kaigunshô.. Marine;
5° Mombushô.. Instruction publique;

ainsi que les hommes du peuple, le but qu'ils ont en vue, et que tous soient satisfaits (*a*).

IV. Rejeter les vices du passé et agir suivant la raison suprême.

V. Chercher dans le monde entier les lumières de la vérité et rendre le pays florissant.

« Voulant faire des réformes sans précédents, nous marcherons en avant de tous dans cette voie nouvelle. Nous doterons le pays de lois fondamentales qui rendront l'empire inébranlable.

« Nous jurons, par la Divinité, le Ciel et la Terre.

« Unissez vos efforts pour travailler d'un parfait accord sur ce plan. »

(*a*). Autre version : « Faire en sorte que toutes les fonctions civiles ou militaires soient accessibles à tous, et que la satisfaction soit ainsi générale. »

6° Kiobushô... Religion;
7° Shihoshô... Justice;
8° Kunaishô... Maison impériale;

et en outre au moyen des fonctionnaires placés à la tête des nouvelles divisions administratives du territoire, savoir : trois fuou, cités, et trente-six kenou, départements.

Le Seiin, chambre supérieure ou chambre haute, était composé :

1° De l'empereur;
2° Du Dajodaijin... Premier officier de la chambre supérieure;
3° Du Sadaijin.... — — de gauche;
4° De l'Udaijin.... — — de droite.

(Ces deux derniers pouvaient, en cas de besoin, remplir les fonctions de Dajodaijin.)

5° Des Sangi, hauts conseillers, qui avaient en outre la direction des ministères.

6° De douze secrétaires;

C'était du Seiin qu'émanaient toutes les instructions générales et les décrets qui regardaient l'exécution des lois : celles-ci étaient élaborées, discutées et faites par le Sain, qui comprenait vingt et un employés, conseillers, secrétaires et élèves.

Le Uin comprenait les vice-ministres. L'interprétation et la discussion des lois y étaient de leur ressort. C'est aussi cette chambre qui préparait le budget de l'empire; mais, ses fonctions étant assez mal définies, elle disparut bientôt et fut fondue dans le Sain.

Ainsi constitué, le Dajokwan cherchait à tout tenir en main, à peu près comme un état-major dans une armée en tient tous les fils conducteurs; mais, quoique ferme, la direction laissait place à bien des abus.

Chaque « fu » était dirigé par un « chiji » et quatre assistants.

Chaque « ken » était administré par un « rei » et quatre subordonnés.

Saghalien et Ezo formaient le Kaitakushi.

En 1872, les îles Riu-Kiu furent incorporées dans l'empire comme han; c'était alors le seul, et leur roi fut assimilé aux officiers de première classe ou chôkunin, mais prenant rang après eux.

Sous le système que nous venons d'esquisser, l'empereur et les trois chambres, Seiin, Sain, Uin, constituaient l'élément législatif du gouvernement, tandis que les ministères, les fu et les ken en étaient la partie exécutive.

Théoriquement, le système était parfait; mais tout émanait de l'empereur : c'était une charge plus qu'humaine; aussi fut-elle divisée. Mais chaque délégué représentant le souverain avait un pouvoir absolu : d'où de grands abus, qui conduisirent à un système bureaucratique intense, qui a dominé le Japon pendant plusieurs années. Les ministres remplissaient trop souvent leur département d'employés inutiles, mais dévoués à leur coterie.

Il arrivait souvent, dans ces conditions, que, d'une part, le Dajokwan faisait des lois inapplicables, et que, d'autre part, les ministres ou préfets étant irresponsables, le peuple, placé entre eux sans savoir à qui s'adresser pour protester, souffrait beaucoup.

Or un gouvernement non contrôlé est absolu et despotique, et un gouvernement qui est absolu en théorie est sans force dans la pratique : « Le pouvoir du souverain, comme la richesse du peuple, est en raison directe du contrôle exercé sur les actes du gouvernement. »

Reconnaissant peut-être la vérité de ces principes, et cherchant un remède, on se décida à créer, en 1875, deux nouvelles chambres : 1° le Genroin, « chambre des hommes âgés » ou sénat; 2° le Chihokwankaigi, « assemblée délibérative des officiers locaux » : elle était formée de la réunion des préfets, et pouvait être assimilée à une chambre des communes; on supprima le Sain et le Uin.

Les fonctions de ces deux chambres furent réparties entre le Seiin et les chambres nouvellement créées. Le Seiin, débaptisé, prit le nom de Naikaku, chambre privée.

Théoriquement donc, le Genroin était un sénat, et le Chihokwankaigi une chambre des communes.

Le but avait été d'éclairer le Dajokwan sur les besoins des populations. Par l'assemblée des communes, on espérait que le Naikaku saurait mieux « ce qu'il faut faire », tandis que le Genroin dirait « comment il faut faire ».

Les membres du Genroin pouvaient être :

1° Des kazoku (nobles);

2° Des citoyens à qui le rang de sônin avait été conféré comme récompense de services rendus au pays;

3° Des hommes connus par leur valeur et les services rendus.

Bien que le Genroin s'occupât des lois, ce n'était pas à proprement parler un pouvoir législatif. Il élaborait et discutait, mais, en fin de compte, une loi ne devenait applicable qu'après avoir été promulguée par le Naikaku, qui restait donc le véritable pouvoir législatif.

Les fonctions de cette chambre se rapprochaient beaucoup, par conséquent, de celles des commissions dans nos assemblées européennes et ne ressemblaient en rien à celles qui sont habituellement du ressort d'un sénat.

On voit dans ces conditions combien cette création était illogique.

C'était, en effet, l'impuissance du Naikaku en matière législative qui avait nécessité la création du Genroin, et c'était encore le Naikaku qui conservait le pouvoir législatif.

Dans ces conditions, beaucoup de personnages appelés à faire partie du Sénat, et des meilleurs, refusèrent d'entrer dans une chambre dont le public fit bientôt un objet de risée, l'appelant irrespectueusement « furukwan in no sute tokoro, » c'est-à-dire lieu où l'on jette les vieux fonctionnaires, « le dépotoir » : peut-être avec raison, en ce sens qu'exceptionnellement, mais trop souvent encore, on y plaçait des fonctionnaires vieillis, impropres à tout service pouvant demander quelque activité physique ou intellectuelle.

Quant au Chihokwankaigi, formé de la réunion des préfets, il ne pouvait donner qu'une idée assez inexacte des aspirations réelles des populations.

Le système gouvernemental que nous venons d'indiquer subsista sans modifications sensibles jusqu'en 1877, époque à laquelle le Kiobushô, ministère des cultes, fut fondu avec le ministère de l'intérieur. En 1881, signalons encore la création d'un conseil d'État, Sanjiin, sur le modèle du conseil d'État français et avec des attributions analogues.

Dans le Résumé historique général qui fait l'objet d'un des chapitres précédents, on a vu comment, en 1878, poussé par l'opinion publique, le gouvernement fut conduit à décider la convocation dans chaque département d'assemblées provinciales électives, Kenkai, analogues à nos conseils généraux. Elles se réunirent pour la première fois en 1879, et ont été depuis convoquées régulièrement. Elles n'ont d'ailleurs que peu d'influence, étant trop souvent composées d'hommes incapables ou ignorant les notions les plus simples du droit public.

Ces assemblées sont fréquemment en lutte avec les préfets, qui du reste sont armés de manière à pouvoir toujours faire triompher leurs idées. Quoi qu'il en soit, c'est un acheminement vers le gouvernement représentatif, et il est probable que les membres de la première assemblée législative seront recrutés parmi ceux qui font aujourd'hui partie des Kenkai.

A la fin de 1885, un nouveau pas a été fait dans la voie ouverte depuis longtemps vers un parlementarisme adouci.

Jusqu'alors, les ministres étaient irresponsables : ils se bornaient à exécuter les ordres du Dajokwan; la réforme de 1885 modifia complètement cet état de choses et établit le gouvernement sur les bases générales suivantes, qui furent évidemment inspirées par la constitution allemande :

1° Les lois et les décrets sont publiés au nom de l'empereur;

2° Les ministres et les membres du Naikaku les préparent;

3° Elles sont présentées à l'empereur par le Soridaijin, ministre d'État, président du conseil des ministres;

4° Si ces lois sont approuvées par l'empereur, elles sont promulguées par le président du conseil et les ministres intéressés;

5° Le Soridaijin et les ministres doivent veiller à leur exécution et peuvent rédiger des instructions complémentaires;

6° Les ministres, étant responsables de la direction de leur département, peuvent demander la modification les lois existantes;

7° Les trois chambres créées en 1875 :

Genroin.....	Sénat,
Daishinin.....	Cour de cassation,
Chihokwankaigi.	Chambre des communes,

existaient et fonctionnaient comme précédemment.

De cet exposé il résulte donc que le Dajokwan disparassait, et avec lui les importantes fonctions de son président, le Dajodaijin.

Le Sanjiin, conseil d'État, fut aussi supprimé.

Le dernier changement de quelque importance qui s'est produit dans l'organisation gouvernementale du Dai Nippon avant la promulgation de la nouvelle constitution, c'est la création, dans le courant de mars 1888, d'un nouveau rouage gouvernemental, le Sumitzuin ou Conseil privé. Ses fonctions, imparfaitement définies, paraissent être celles d'un corps consultatif chargé d'éclairer spécialement l'empereur sur d'importantes questions d'ordre général; il ne changeait d'ailleurs rien à l'organisation politique précédemment indiquée. Ce conseil est placé sous la présidence du comte Ito, précédemment ministre président, et comprend en outre un vice-président et douze membres, choisis parmi les personnages qui se sont distingués dans le service de l'État. Les ministres titulaires en font partie d'office.

D'après le nom des membres de ce conseil, qui pour la plupart

sont d'anciens ministres, il est permis de supposer qu'on désignera surtout pour le Sumitzuin des hommes ayant joué un rôle considérable dans l'État, et qui, obligés pour des raisons diverses de quitter le pouvoir, pourraient devenir des chefs d'opposition.

On espère les lier en leur conservant dans le gouvernement une position honorée, bien rétribuée, mais platonique, où pourront s'apaiser les déceptions et s'éteindre les velléités d'indépendance.

Enfin, le 11 février 1889 s'est produit un événement considérable et depuis longtemps prévu, mais dont il est impossible de pressentir les conséquences peut-être prochaines; c'est la promulgation de la nouvelle constitution parlementaire du Japon.

Voici, d'après une correspondance adressée de Tokyo au *Journal de Bruxelles,* les points les plus importants de la nouvelle organisation gouvernementale et de la constitution.

« L'acte débute par affirmer en style pompeux le caractère sacré et inviolable de l'empereur. Comme auparavant, le mikado reste la source de toute loi, mais à l'avenir son pouvoir législatif sera exercé avec la sanction des chambres. Il garde le commandement suprême des armées de terre et de mer, détermine leur organisation, fait la paix ou la guerre, négocie les traités. Quant au peuple, il ne peut être arrêté, détenu, jugé ou puni qu'en vertu de la loi; le domicile est inviolable, excepté dans les cas prévus par la loi; le secret des lettres est garanti dans les mêmes limites; son droit de propriété est sacré. On lui accorde, en outre, la liberté de conscience, de réunion et d'association avec certaines restrictions.

« Quant au système représentatif, il y aura deux chambres : une chambre des pairs et une autre des représentants du peuple. La première comprend des membres héréditaires, des membres à vie nommés par le souverain et des membres élus partie par la caste nobiliaire, partie directement par le peuple. Les membres élus siègent pour sept ans. Leur nombre et celui des membres à vie ne pourra jamais excéder celui des membres héréditaires.

« La seconde chambre se compose de trois cents membres élus par la voie du scrutin. Les conditions d'éligibilité sont d'avoir trente ans accomplis et de payer au moins soixante francs de contributions directes. Les députés sont élus pour une période de quatre années. Les officiers de l'armée et de la marine, ainsi que certaines catégories d'employés officiels, ne sont pas éligibles. Pour être électeur il faut être âgé de vingt-cinq ans au moins et payer les mêmes impôts que pour être élu.

« A côté de leurs autres fonctions législatives, les chambres ont la mission de discuter et de voter le budget; mais une très considérable portion de celui-ci échappe virtuellement à leur contrôle, la sanction parlementaire ne s'étendant pas aux dépenses de la maison de l'empereur, et il faut comprendre là dedans les salaires de tous les employés civils et militaires.

« De plus, certaines dispositions de la constitution permettent au gouvernement de se passer, au moins temporairement, en matières budgétaires, d'une chambre hostile.

« Le mot « gouvernement » doit évidemment s'entendre ici dans le sens qu'on y attache en Allemagne, c'est-à-dire « le souverain et ses ministres ».

« Telle est la constitution japonaise. Le statut fondamental comprend cinq actes, qui sont la constitution de l'empire, une ordonnance impériale concernant la Chambre des pairs, une autre ordonnance concernant la Chambre basse, une loi électorale et une loi de finances. Il y a en tout 332 articles. La constitution ne peut être revisée que par décret impérial. Je dois encore ajouter que les membres élus des deux chambres et nommés directement par le souverain touchent une indemnité parlementaire annuelle de 3,200 francs, plus des frais de voyage.

« En avril de l'année 1890 on procédera aux élections, et en novembre de la même année s'ouvrira le premier parlement qu'aura jamais vu cette vieille terre d'Asie. »

En terminant ce rapide exposé des variations gouvernementales japonaises, nous donnons ci-dessous, en même temps que les ministères qui traitent aujourd'hui toutes les affaires de l'État, les noms et les pays d'origine des titulaires.

On verra comment tous les postes les plus importants sont monopolisés par les hommes des factions rivales qui renversèrent, il y a vingt ans, le gouvernement du shogun. Ce sont actuellement les Chôshiu et les Satzuma qui occupent les positions les plus en vue.

Sumitsudaijin..	Président du conseil privé.	Cte Ito.....	Chôshiu.
Soridaijin.....	Ministre d'État, président.	Cte Kuroda.....	Satzuma.
Gaimudaijin...	Ministre des affaires étrangères.	Cte Okuma.....	Tosa.
Naimudaijin...	Ministre de l'intérieur.	Gal Cte Yamagata..	Chôshiu.

Okuradaijin...	Ministre des finances.	Cte Matsukata...	Satzuma.
Rikugundaijin.	Ministre de la guerre.	Gal Cte Oyama...	—
Kaigundaijin..	Ministre de la marine.	Gal Cte Saigo....	—
Shihodaijin...	Ministre de la justice.	Gal Cte Yamada..	Chôshiu.
Mombudaijin..	Ministre de l'instruction publique.	Vte Mori[1].....	Satzuma.
Nôshômudaijin.	Ministre de l'agriculture et du commerce.	Cte Inouye.....	Chôshiu.
Teishindaijin..	Ministre des communications, postes et télégraphes.	A^ral Cte Enomoto.	Tokugawa.
Kunaidaijin...	Ministre de la maison impériale.	Vte Hijikata....	Tosa.

Un département spécial, Hokkaidoshô, a été en outre créé pour centraliser l'administration d'Ezo en une seule main. Précédemment, cette île était divisée en trois ken, et, les résultats obtenus ayant été déplorables, on revient, sous une autre forme et avec quelques modifications, au système employé précédemment.

Le chef de ce département est le général Nakayama, de Satzuma.

Les ministres dont les noms précèdent sont donc responsables, mais seulement vis-à-vis de l'empereur. Ils se trouveront donc plus tard à l'abri des orages parlementaires. On remarquera, d'autre part, que ce sont toujours les clans et les hommes qui ont fait la restauration il y a vingt ans qui détiennent encore le pouvoir. Aussi le peuple attend-il avec impatience la convocation de l'assemblée de 1890. Qu'en sortira-t-il ?

§ 2. — **Divisions territoriales et administratives**[2].

Le Japon fut, pour la première fois, divisé en provinces par Seimu Tennô (131-190 après J.-C.); elles étaient alors administrées par des gouverneurs nommés par l'empereur. A cette époque, le pouvoir des mikado ne s'étendait pas au nord d'une ligne réunissant la baie de Sendai à Niigata. La partie septentrionale du Hondo était occupée par des populations dont les Aino sont sans doute les derniers

1. Le vicomte Mori a été assassiné le 11 février 1889, jour de la promulgation de la nouvelle constitution japonaise, par un prêtre fanatique de la religion shintô.

2. Voir la carte hors texte n° 2.

représentants. Quant au territoire subjugué, il n'était alors divisé qu'en trente-deux provinces.

Au IIIe siècle, l'impératrice Jingô-Kôgô, en revenant victorieuse de Corée, divisa la contrée en cinq provinces impériales, kinai, plus sept régions, dô, imitant en cela l'organisation coréenne.

Sous le règne de Mommu Tennô (696-707), plusieurs des provinces existant déjà furent subdivisées de manière à porter leur nombre total à soixante-six.

Les limites qu'il choisit alors furent de nouveau fixées très exactement sous le règne de Shômu Tennô (723-756), par Kibidaijin et les prêtres boudhistes Giôgi et Taishô, auxquels cette tâche fut confiée par l'empereur. On prétend qu'ils enfouirent du charbon de bois à certains des points les plus caractérisques des frontières.

Cette division du Japon en provinces subsista, du moins géographiquement, et sans modifications sensibles, jusqu'à la fin de la réforme qui ouvre l'ère actuelle. Au contraire, elles cessèrent de très bonne heure (Xe ou XIIe siècle) d'être des divisions administratives. Profitant, en effet, de la faiblesse du gouvernement central, du désordre qui régnait partout alors et qui continua pendant des siècles, certains gouverneurs se rendirent indépendants, des aventuriers se taillèrent à coups de sabre des États dans les grandes provinces, s'y établirent, et furent ensuite reconnus légalement comme chefs des territoires qu'ils avaient conquis.

Le nombre de ces seigneurs, grands ou petits, s'accrut chaque jour, et la féodalité naquit d'elle-même, avec ses relations compliquées de seigneurs à vassaux. Quand Ieyas, le fondateur de la dynastie des shogun Tokugawa, fixa d'une main de fer l'organisation qui dura jusqu'en 1868, le nombre des seigneurs quasi-indépendants dépassait trois cents, et, pour récompenser ses serviteurs ou affaiblir ses adversaires, il en augmenta encore le nombre.

Géographiquement, cependant, au moment de la restauration, le Japon était encore divisé en soixante-huit provinces, kuni ou shiu, réparties en huit grandes régions ou circuits, dô. Certains grands daimio comme ceux de Satzuma, de Nagato, possédaient d'ailleurs plusieurs provinces, tandis que le plus grand nombre ne dominaient que quelques cantons ou quelques villages.

En 1868, immédiatement après la pacification des provinces du nord, on procéda à une nouvelle division de l'empire, en subdivisant les provinces septentrionales, qui étaient extrêmement étendues, mais peu peuplées. A la suite de ce remaniement, le nombre total des provinces s'éleva à quatre-vingt-quatre.

Chacune d'elles porte deux noms : l'un en vieille langue nationale, en yamato, l'autre en langue savante, en kango ; ce dernier est obtenu en prononçant à la chinoise l'un des signes idéographiques qui servent à désigner la province, et faisant suivre cette expression de la terminaison « shiu », qui signifie province.

Sans raison connue, l'usage a fait prévaloir l'une ou l'autre de ces dénominations ; nous les donnons toutes les deux pour chacune des provinces ; les noms écrits en italique sont le plus habituellement employés.

JAPON PROPREMENT DIT

Nos d'ordre	Noms : Yamato	Noms : Kango	Nombre de cantons	Chefs-lieux
	Première région. — Kinai ou Gokinai. 5 provinces impériales.			
1	*Yamashiro*	Jôshiu	8	Kyoto.
2	*Yamato*	Washiu	15	Nara.
3	*Kawachi*	Kashiu	16	Sayama.
4	*Izumi*	Senshiu	4	Sakai.
5	Setsu	*Sesshiu*	12	Ozaka.
	Deuxième région. — Tokaido ou route de la mer orientale. 15 provinces.			
1	*Iga*	Ishiu	4	Ueno.
2	*Ise*	*Seishiu*	13	Tsu.
3	*Shima*	Shishiu	2	Toba.
4	*Owari*	*Bishiu*	8	Nagoya.
5	Mikawa	*Sanshiu*	8	Okazaki.
6	Totomi	*Enshiu*	12	Hamamatsu.
7	*Suruga*	*Sunshiu*	7	Shizuoka.
8	Kai	*Kôshiu*	4	Kofu.
9	*Idzu*	*Dzushiu*	4	Nirayama.
10	*Sagami*	*Sôshiu*	9	Odawara.
11	Musashi	*Bushiu*	22	Edo (Tokyo).
12	Awa	*Bôshiu*	4	Katsuyama.
13	*Kadzusa*	Sôshiu [1]	9	Kisarazu.
14	*Shimoza*		12	Chiba.
15	*Hitachi*	Jôshiu	11	Mito.

1. Province subdivisée sous Mommu Tennô (VIIIe siècle). Kadzusa et Shimoza sont des contractions de Kamitsufusa et Shimotsufusa, c'est-à-dire Haut et Bas Fusa.

Nos d'ordre	Noms — Yamato	Noms — Kango	Nombre de cantons	Chefs-lieux
	Troisième région. — Tôsando, région des montagnes de l'est, ou Nakasendo, région des montagnes du centre. 13 provinces.			
1	*Omi*	Gôshiu	12	Otsu.
2	*Mino*	Nôshiu	12	Gifu.
3	*Hida*	Hishiu	3	Takayama.
4	*Shinano*	*Sinshiu*	2	Matsumoto.
5	Kodzuke	*Jôshiu*	14	Takazaki.
6	Shimodzuke	*Yashiu*	9	Utsunomiya.
7	*Iwaki*	*Oshiu* [1]	14	Shirakawa.
8	*Iwashiro*		9	Wakamatsu.
9	*Rikuzen*		14	Sendai.
10	*Rikuchiu*		10	Morioka.
11	*Mutsu*		4	Hirosaki.
12	Uzen	*Dewa* [2]	4	Yonesawa.
13	Ugo		3	Akita.
	Quatrième région. — Hokurokudo, ou région des pays du nord. 7 provinces.			
1	Wakasa	*Jakushiu*	3	Ohama.
2	*Echizen*	Esshiu [3]	8	Fukui.
3	*Echiu*		4	Toyama.
4	*Echigo*		7	Niigata.
5	*Kaga*	*Kasshiu*	4	Kanazawa.
6	*Noto*	Nôshiu	4	Nanao.
7	*Sadoshima*	Sashiu	3	Aikawa.
	Cinquième région. — Sanindô ou région des pays qui sont au nord des montagnes. 8 provinces.			
1	*Tamba*	Tanshiu [4]	6	Kameyama.
2	*Tango*		5	Miyatsu.
3	*Tajima*		8	Toyoôka.
4	*Inaba*	Inshiu	8	Tottori.

1. En 1868, l'ancienne grande province d'Oshiu, capitale Sendai, a été subdivisée en 5 petites. Elle comprenait auparavant les territoires du daimio de Matsumae, en Ezo. — Le nom d'Ezo n'était alors appliqué qu'aux territoires occupés par les Aino.

2. Même observation pour la province de Dewa, chef-lieu Akita, qui, à la même époque, a été divisée en deux.

3. Echizen, Echiu, Echigo, ne formaient à l'origine qu'une seule province, celle d'Esshiu; mais celle-ci fut subdivisée de bonne heure, probablement sous Mommu Tennô, au commencement du VIIIe siècle. Au moment de cette division, la province d'Esshiu portait le nom de Roshinokuni, qui comprenait en outre Kaga, Noto et Dewa.

4. Province subdivisée sous Mommu Tennô (VIIIe siècle); portait alors le nom de Taniwa, dont Tamba est une corruption.

Nos d'ordre	Noms — Yamato	Noms — Kango	Nombre de cantons	Chefs-lieux
5	*Hôki*	Hakushiu	6	Yanago.
6	*Idzumo*	*Unshiu*	10	Matsue.
7	*Iwami*	Sekishiu	7	Tsuano.
8	*Okishima*	.....	4	Yabi.

Sixième région. — **Sanyodo ou région des pays qui sont au sud des montagnes.**

8 provinces.

1	Harima	*Banshiu*	16	Himeji.
2	*Mimasaku*	*Sakushiu*	12	Tsuyama.
3	*Bizen*	*Bishiu*[1]	8	Okayama.
4	*Bichiu*		11	Matsuyama.
5	*Bingo*		14	Fukuyama.
6	Aki	*Geishiu*	8	Hiroshima.
7	*Suwo*	Bôshiu	6	Yamaguchi.
8	Nagato	*Chôshiu*	6	Hagi.

Septième région. — **Nankaido ou région de la mer du sud.**

6 provinces.

1	Kii	*Kishiu*		17	Wakayama.
2	*Awaji shima*	Tanshiu		2	Sumoto.
3	*Awa*	Asshiu	Ile de Shikoku	10	Tokushima.
4	*Sanuki*	Sanshiu		11	Takamatsu.
5	*Iyo*	Yoshiu		14	Matsuyama.
6	*Tosa*	*Toshiu*		7	Kochi.

Huitième région. — **Saikaido ou région de la mer de l'ouest.**

11 provinces.

1	*Chikuzen*[2]	Chikushiu[3]	Ile de Kiushiu	15	Fukuoka.
2	*Chikugo*[2]			10	Kurume.
3	*Buzen*[2]	Hôshiu[4]		8	Kokura.
4	*Bungo*[2]			8	Funai.
5	*Hizen*[2]	Hishiu[5]		11	Nagasaki.
6	*Higo*[2]			15	Kumamoto.
7	*Hiuga*	Nishiu		5	Miyasaki.
8	*Osumi*	Gushiu		8	Kajiki.
9	*Satzuma*	*Sasshiu*		13	Kagoshima.
10	*Ikishima*	Ishiu		2	Katsumoto.
11	*Tsushima*	Taishiu		2	Idzunohara.

1. Province subdivisée sous Mommu Tennô (viiie siècle).
2. Provinces formées sous Mommu Tennô (viiie siècle).
3. Chikuzen et Chikugo sont les deux divisions de l'ancienne province de Tsukushi. — Ce nom désignait dans les temps les plus reculés l'île tout entière de Kiushiu.
4. Buzen et Bungo formaient la province de Toyo.
5. Hishiu portait jadis le nom de Hinokumi, pays du feu.

Nos d'ordre	NOMS		NOMBRE de CANTONS	CHEFS-LIEUX	
	YAMATO	KANGO			
	Neuvième région. — Hokkaido ou région de la mer du nord. 11 provinces.				
1	Oshima		7	Matsumae.	Ile d'Ezo.
2	Shiribeshi		17	Otaru.	
3	Iburi		8	Muroran.	
4	Ishikari		9	Sapporo.	
5	Hitaka		7	Saru.	
6	Tokachi		7	Hira.	
7	Teshiho		6	Rurumoppe.	
8	Kushiro		7	Akeshi.	
9	Nemuro		5	Nemuro.	
10	Kitami		8	Soya.	
11	Chishima		5	Tomari.	

Ce qui donne un ensemble de 84 provinces et 717 cantons ou gori.

Il faut ajouter à ce total les îles Riu-Kiu, qui formaient un royaume tributaire, et les îles Ogasawara[1].

Telles étaient les divisions territoriales existantes avant, pendant et après la restauration jusqu'en 1872, époque à laquelle on forma les départements ou ken.

Mais outre ces divisions, qui étaient les plus régulières, le Japon, autrefois surtout, était quelquefois considéré comme divisé suivant d'autres règles.

Par exemple, prenant comme point de départ la limite des provinces d'Omi et de Yamashiro, on appelait tous les territoires à l'est, comprenant trente-trois provinces, Kwanto ou Kanto; et les territoires à l'ouest, comprenant aussi trente-trois provinces, Kwansei ou Kansei.

Cette distinction fut peu usitée; mais le terme Kwanto, encore fréquemment employé, n'est plus appliqué qu'aux huit provinces de Musashi, Sagami, Kodzuke, Shimodsuke, Kadzusa, Shimoza, Awa et Hitachi.

1. On a dû remarquer que dans plusieurs cas les noms des provinces ne diffèrent entre eux que par la terminaison *zen, chiu, go*. Cette terminaison indique la position relative des provinces par rapport à l'ancienne capitale, Kyoto; la terminaison *zen* s'applique aux provinces les plus rapprochées, *go* aux plus éloignées, et *chiu* à celles qui sont entre ces deux extrêmes. Ex : Bizen, Bichiu, Bingo.

[illegible] cependant on comprend en outre dans ce terme les [illegible] provinces d'Idzu, Kai, Dewa et Oshiu.

Organisation et divisions territoriales actuelles[1]. — Officiellement, les provinces et les régions dont nous venons de parler n'existent plus depuis 1872; mais pratiquement ce sont encore ces noms usités depuis des siècles et connus de tous qui sont employés pour désigner les différentes parties de l'empire. Au point de vue historique, l'importance des anciennes provinces est en outre beaucoup plus grande que celle des départements modernes.

D'autre part, les anciennes provinces, quoique fort nombreuses, correspondaient à des régions le plus souvent très bien délimitées naturellement.

En France encore, près de cent ans après la Révolution, on dit fréquemment en parlant d'un provincial : c'est un Breton, un Normand, un Gascon; au Japon le même fait se présente, avec une intensité d'autant plus grande qu'on est plus près de la réforme.

Dans ce lointain pays, comme en France, les anciennes divisions administratives ont été détruites ou déplacées pour rompre les liens de vassalité et de particularisme provincial qui existaient depuis des siècles; mais tandis qu'en France le nombre des départements, dépassa de beaucoup celui des anciennes provinces, au Japon les réformateurs ont procédé d'une façon diamétralement opposée, et les quatre-vingt-quatre provinces ne forment plus que trente-sept départements. Au lieu de rompre d'anciens liens, on a lié des éléments disparates; mais, à cause même de ce procédé, le but sera moins aisément atteint, et l'esprit local subsistera plus longtemps que dans notre pays.

Nous donnons ci-après la liste des trois cités, « fu » gouvernements spéciaux de grandes villes, et des trente-huit départements, ou ken, y compris Riu-Kiu, avec le nom de l'ancienne province dans laquelle se trouve le chef-lieu de département actuel :

1. Voir la carte hors texte n° 2.

Nos D'ORDRE	NOMS DES FU OU KEN	CHEFS-LIEUX	PROVINCE DANS LAQUELLE SE TROUVE LE CHEF-LIEU
1	Tokyo Fu	Tokyo	Musashi.
2	Kyoto — (Saikyo Fu)	Kyoto (Saikyo)	Yamashiro.
3	Ozaka —	Ozaka	Setsu.
1	Kanagawa Ken	Yokohama	Musashi.
2	Hiogo —	Hiogo	Setsu.
3	Nagasaki —	Nagasaki	Hizen.
4	Niigata —	Niigata	Echigo.
5	Saitama —	Urawa	Musashi.
6	Chiba —	Chiba	Shimoza.
7	Ibaraki —	Mito	Hitachi.
8	Gumma —	Maebashi	Kodsuke.
9	Tochigi —	Utsunomiya	Shimodsuke.
10	Sakai —	Sakai	Izumi.
11	Mie —	Tsu	Ise.
12	Aichi —	Nagoya	Owari.
13	Shizuoka —	Shizuoka	Suruga.
14	Yamanashi —	Kofu	Kai.
15	Shiga —	Otsu	Omi.
16	Gifu —	Gifu	Mino.
17	Nagano —	Nagano	Shinano.
18	Miyagi —	Sendai	Rikuzen.
19	Fukushima —	Fukushima	Iwashiro.
20	Iwate —	Morioka	Rikuchiu.
21	Aomori —	Aomori	Mutsu.
22	Yamagata —	Yamagata	Uzen.
23	Akita —	Akita	Ugo.
24	Ishikawa —	Kanazawa	Kaga.
25	Tottori —	Tottori	Inaba.
26	Shimane —	Matsue	Idzumo.
27	Okayama —	Okayama	Bizen.
28	Hiroshima —	Hiroshima	Aki.
29	Yamaguchi —	Yamaguchi	Suwo.
30	Wakayama —	Wakayama	Kii.
31	Ehime —	Matsuyama	Iyo.
32	Kochi —	Kochi	Tosa.
33	Fukuoka —	Fukuoka	Chikuzen.
34	Saga —	Saga	Chikugo.
35	Oita —	Oita	Bungo.
36	Kumamoto —	Kumanoto	Higo.
37	Kagoshima —	Kagoshima	Satzuma.
38	Okinawa (Riu-Kiu)	Shiuri (Nawa)	Okinawashima.

CHAPITRE V

ARMÉE

§ 1er. — Armée de terre.

Nous avons eu l'occasion d'indiquer déjà à plusieurs reprises ce qu'étaient les armées féodales d'avant la restauration, peu nombreuses et composées seulement de samurai.

Pour l'organisation militaire nouvelle, établie au lendemain de la chute des Tokugawa, ce sont les systèmes européens modernes qui ont servi de modèle.

Cette armée, par son organisation, ne repose donc sur aucune tradition nationale, et ne présente par conséquent aucun trait bien saillant.

Nous donnerons cependant quelques détails, qui pourraient paraître superflus dans un travail de ce genre, si l'on oubliait que l'armée japonaise a été pour ainsi dire créée de toutes pièces sous la direction d'officiers français appelés pour la plupart, chose curieuse, au lendemain de nos désastres.

C'est dans le passé une œuvre toute française; mais actuellement les Allemands, appuyés par les hommes au pouvoir, s'efforcent, avec succès d'ailleurs, de substituer leurs officiers aux nôtres. Cependant il leur sera difficile d'enlever à l'armée japonaise une sorte de caractère spécial, qui indique au premier coup d'œil qu'elle a été dressée par quelques-uns de nos camarades, qui ont mis au service du Japon leur savoir et leur intelligence, avec un dévouement auquel les triomphants adversaires de l'influence française se plaisent encore à rendre justice.

Nous allons examiner successivement et rapidement : la loi du recrutement; le recrutement des officiers et sous-officiers; l'organisation de l'armée; sa répartition sur le territoire, et enfin les forces sur lesquelles le Japon pourrait raisonnablement compter en cas de guerre.

Chemin faisant, nous ferons quelques critiques, qu'on pourra peut-être trouver un peu dures, mais qui sont justes, et qui, dites nettement, pourront mettre ceux auxquels elles s'adressent en garde contre des flatteries intéressées.

Loi de recrutement. — L'armée japonaise actuelle date de 1868 et fut, à l'origine, formée de samurai fournis par les différents clans.

Jusqu'en 1876, ce premier système ne subit que quelques modifications sans importance.

Première loi de recrutement (1875). — Elle était en partie calquée sur la loi française d'avant 1873. Le service comprenait trois ans dans l'armée active; deux ans dans la réserve de l'armée active; deux ans dans l'armée territoriale.

Les remplacements étaient admis.

Cette loi ne donnait guère que 4 appelés sur 100 inscrits.

Deuxième loi de recrutement (27 octobre 1879). — Elle établissait le principe du service obligatoire personnel, mais le principe seulement, qui dans la pratique cédait de tous côtés.

Tous les jeunes gens âgés de vingt ans tiraient au sort. Les plus bas numéros étaient désignés pour l'armée active; il y passaient trois ans, puis trois dans la réserve de l'armée active, avec un mois d'appel chaque année au printemps, et enfin quatre ans dans la territoriale. Après quoi ils comptaient dans une armée dite nationale, qui comprenait tous les citoyens valides de dix-sept à quarante ans.

Les numéros suivants formaient le dépôt ou réserve de recrutement, et, restant dans leurs foyers, y étaient pendant un an à la disposition du ministre, qui avait le droit de les appeler pour combler les vides pouvant se produire parmi les recrues.

Ceux qui n'étaient pas appelés passaient, au bout d'une année, dans la première réserve générale.

Les numéros les plus élevés étaient dispensés de tout service en temps de paix, et formaient la première réserve générale, dans laquelle ils restaient dix ans; après quoi, ils passaient dans l'armée nationale, en même temps que les hommes de leur classe de l'armée active.

La deuxième réserve générale était formée des jeunes gens exemptés à certains titres. Ils passaient dans l'armée nationale avec leur classe.

En cas de mobilisation, l'armée se renforçait immédiatement de

sa réserve; puis pouvaient être appelées successivement : l'armée territoriale, la première réserve générale, la deuxième réserve générale, et enfin l'armée nationale.

Le remplacement était supprimé, mais l'exonération envers l'État était admise.

Les cas d'exemption, extrêmement nombreux, étaient dus en partie à la constitution de la famille japonaise et à l'adoption. Les exemptés étaient envoyés directement dans l'armée nationale. C'étaient : les chefs de famille, soutiens de famille, fils aînés d'hommes ayant plus de cinquante ans (l'adoption donnant les mêmes droits), fonctionnaires du gouvernement, tous les prêtres des cultes autorisés, les maires, les membres des assemblées provinciales, les professeurs des écoles du gouvernement, les maîtres d'école.

Étaient dispensés de tout service en temps de paix et envoyés dans la deuxième réserve générale : les chefs de famille secondaire, c'est-à-dire les cadets mariés; les aînés qui avaient pris en main les affaires de la maison bien que le chef de famille fût encore valide et eût moins de cinquante ans; les ouvriers des établissements de la guerre et de la marine; le second fils d'un homme mort au service ou retraité pour blessures; tous les médecins civils diplômés; tous les élèves sortis avec un brevet d'une école du gouvernement; tous les jeunes gens ayant fait deux ans d'étude à l'étranger; tous ceux qui avaient obtenu des brevets de capitaine au long cours; ingénieurs, mécaniciens, etc.

La deuxième réserve et l'armée nationale, dans lesquelles étaient renvoyés tous les exemptés, n'étant jamais appelées, l'exemption était complète.

En définitive donc, les exemptions se réduisaient à trois classes :

1° Exemptions par suite d'emplois du gouvernement;
2° — — de position dans la famille;
3° — pour aider au développement de l'industrie, du commerce, des sciences.

Il était donc aisé de se soustraire aux charges militaires, soit en entrant comme employé dans un ministère, soit en se faisant adopter dans une famille étrangère, soit en faisant un voyage à l'étranger, soit en suivant des cours dans certaines écoles. Les

exemptions atteignaient de 86 à 87 pour 100, parmi lesquelles 84 ou 85 pour 100 par les positions dans les familles.

Troisième loi de recrutement (28 décembre 1883). — Cette loi avait été motivée par l'augmentation projetée de l'armée, et fut appliquée pour la première fois aux jeunes gens tirant au sort en 1885. Elle vient, à la date du 21 janvier 1889, de recevoir quelques modifications qui en augmentent la sévérité.

Le Japon en est donc actuellement à sa *quatrième loi de recrutement.*

Elle admet les mêmes catégories d'armées, réserves, etc., que la loi de 1879.

Le service dans l'armée active est de trois ans.

Dans la réserve, le temps de service a été porté de trois à quatre années. Cette réserve est soumise à deux convocations annuelles, l'une d'une journée pour une revue d'appel, et l'autre d'une durée de moins de soixante jours (pratiquement trente jours), pour exercices et manœuvres.

Le temps à passer dans la deuxième réserve est de cinq ans, et les hommes qui en font partie sont soumis aux mêmes appels que ceux de la réserve de l'armée active. (Des difficultés budgétaires ont jusqu'ici empêché l'exécution de cet article de la loi.)

L'exonération est supprimée.

Création du volontariat d'un an pour les jeunes gens de dix-sept à vingt ans qui sont diplômés des écoles spéciales du gouvernement et qui peuvent pourvoir à leurs frais d'entretien.

Les exemptions les plus complètes n'envoient plus dans l'armée territoriale, mais seulement dans la deuxième réserve, où les jeunes gens restent jusqu'à trente-deux ans, c'est-à-dire pendant douze années, jusqu'au passage de leur classe dans l'armée nationale. Toutefois, si le motif de l'exemption cesse avant six années révolues, ils sont pris pour l'armée active et doivent y faire intégralement leur service.

La première réserve, ou réserve de l'armée active, se compose en outre des plus hauts numéros non appelés, des hommes de dépôt (réserve de recrutement) qui ont fini leur année de disponibilité et des exemptés pour causes secondaires. Ils restent dans cette catégorie de l'armée jusqu'à vingt-sept ans, et passent ensuite dans la deuxième réserve, où ils figurent jusqu'à trente-deux ans.

La première réserve peut être appelée à tout instant, suivant les besoins, tandis qu'autrefois elle ne pouvait être convoquée qu'après la territoriale. Elle doit en outre, si les dépôts ne sont pas suffi-

sants, combler les vides qui peuvent se produire parmi les hommes de recrue.

Les exemptions ne s'appliquent plus aux divers fonctionnaires, et sont réduites, en ce qui concerne les raisons de famille, aux seuls soutiens de famille (chefs de famille, aînés d'une famille dont le père a plus de soixante ans ou est infirme).

Les autres exemptions touchent : les prêtres au-dessus d'un certain grade ; les professeurs des écoles du gouvernement, sauf les maîtres des écoles primaires ; les élèves des écoles spéciales et de l'Université, s'ils font deux ans d'études ; les ouvriers des établissement de la guerre ou de la marine ; les élèves à l'étranger pour y étudier les arts ou les sciences.

Tous les autres cas de dispense admis par la loi de 1879 sont supprimés et exemptent seulement des appels pendant la durée du séjour dans les réserves et la territoriale.

Les positions de famille qui étaient des motifs d'exemption dans l'ancienne loi ne le sont généralement plus dans la nouvelle.

Résumant donc les durées de service dans chacune des parties de l'armée pour chacune des catégories d'inscrits, on trouve que :

1° Les jeunes gens valides, n'ayant aucun cas d'exemption à faire valoir et tirant les numéros les moins élevés, passent :

Dans l'armée active, de.....	20 à 23 ans :	3 ans;
Dans la réserve de l'armée active, de...	23 à 27 — :	4 —
Dans la deuxième réserve, de.....	27 à 32 — :	5 —
Dans l'armée territoriale, de 17 à 20 et de	32 à 40 — :	11 —

2° Les jeunes gens qui remplissent les mêmes conditions générales mais tirent des numéros assez élevés pour éviter d'être versés dans l'armée active, passent :

A la disposition du ministre (dépôt), de..	20 à 21 ans :	1 an;
Dans la première réserve, de.....	21 à 27 — :	6 ans;
Dans la deuxième réserve, de.....	27 à 32 — :	5 —
Dans l'armée territoriale, de 17 à 20 et de	32 à 40 — :	11 —

3° Les jeunes gens qui, remplissant les mêmes conditions générales, ont tiré les numéros les plus élevés, ou ceux qui ont été exemptés pour des causes secondaires, passent :

Dans la première réserve, de.....	20 à 27 ans :	7 ans;

Dans la deuxième réserve, de..... 27 à 32 ans : 5 ans;
Dans l'armée territoriale, de 17 à 20 et de 32 à 40 — : 11 —

4° Les jeunes gens objet d'exemptions majeures passent :

Dans la deuxième réserve, de..... 20 à 32 ans : 12 ans;
Dans l'armée territoriale, de 17 à 20 et de 32 à 40 — : 11 —

La loi de recrutement que nous venons d'analyser rapidement est en somme plus dure que la loi de recrutement française; dès qu'elle a été appliquée, le nombre des insoumis a immédiatement augmenté; mais il tend maintenant à décroître.

Elle offre d'ailleurs encore plusieurs moyens d'éviter le service militaire, et le plus employé consiste à entrer dans une école placée sous la direction du gouvernement.

C'est un abus sur lequel on ferme les yeux, mais qu'il sera aisé de réprimer le jour où les ressources du recrutement seront trop faibles.

La première application de la loi de 1883, en 1885, a donné pour l'armée de terre les résultats généraux suivants :

Sur 18,470,276 habitants mâles, 341,355 jeunes gens avaient atteint l'âge de vingt ans.

Sur ce nombre,

52,796 ont été exemptés;

121,247 ont été ajournés;

167,312, définitivement reconnus aptes et sans dispenses, ont tiré au sort : soit environ 49 pour 100 du contingent.

Sur ce nombre, la moitié environ, soit 70,000, a été définitivement incorporée dans l'armée active et sa réserve de recrutement.

Recrutement des officiers. — C'est, avons-nous dit, après la restauration que fut créée l'armée nouvelle, et il est aisé de comprendre comment les officiers nommés aux différents grades au lendemain de cette période troublée, se trouvaient avoir des origines fort diverses; ils appartenaient tous à la classe des samurai. Dès que le calme fut un peu rétabli, on songea à entourer la nomination des officiers de certaines garanties morales et intellectuelles, et une première école militaire, appelée successivement Heigakko, Heigakusho, Heigakurio, fut créée à Kyoto au mois d'août 1868, puis transportée à Ozaka en juillet 1869. Les élèves, peu nombreux, y étaient divisés en trois sections : infanterie, cavalerie, artillerie.

La section du génie n'y fut ouverte qu'en janvier 1870. Au mois de mai de la même année, l'école de français de Yokohama fut annexée à l'école d'Ozaka, et d'anciens sous-officiers de l'armée française furent engagés comme instructeurs.

L'école militaire, transportée à Tokyo en octobre 1871, reçut en outre les élèves de l'école secondaire fondée à Shizuoka.

Les instructeurs de la mission française commandée par le colonel Marquerie, et nouvellement engagée, arrivèrent en 1872 et furent aussitôt chargés de la direction de l'enseignement.

Au mois d'octobre 1874 parurent enfin les règlements de la nouvelle école militaire, Shikangakko, « école d'officiers », qui remplaça l'Heigakurio, et fut ouverte le 1er janvier 1875. Elle a fonctionné régulièrement depuis cette époque.

D'autre part, les besoins dépassant de beaucoup les ressources, les sous-officiers purent aussi, en remplissant certaines conditions, aspirer à l'épaulette ; et enfin, pour récompenser des services rendus, l'empereur, par une décision spéciale, pouvait d'emblée donner un grade quelconque et une fonction dans l'armée à des employés civils ayant plus ou moins sérieusement fait preuve de quelques connaissances militaires.

A l'heure qu'il est, on peut donc diviser les officiers de l'armée japonaise, au point de vue de leur origine, en quatre catégories bien distinctes :

1° Les samurai ayant su par leur valeur ou leur mérite gagner la confiance de leurs princes, daimio, et nommés par ces derniers officiers dans leur petite armée provinciale. Beaucoup d'entre eux furent maintenus dans leur grade au moment de la formation de l'armée nationale et y occupent actuellement les plus hauts emplois. C'est le même fait qui s'est produit en Italie au moment de l'unification de ce royaume ;

2° Les officiers sortant des écoles militaires ;

3° Les officiers venant des sous-officiers ;

4° Les officiers nommés en vertu du pouvoir discrétionnaire de l'empereur et pris parmi des employés civils fonctionnaires du gouvernement. Parmi ces derniers, il en est qui sont entrés dans l'armée comme colonels, commandants, etc., suivant le grade qu'ils avaient dans les administrations de l'État.

Cette funeste variété d'origine, inévitable après toutes les révolutions, tend à disparaître, et actuellement les officiers proviennent soit de l'école militaire, Shikangakko, qui fournit des officiers

à toutes les armes, soit des sous-officiers. Cette dernière source de recrutement ne donne que de médiocres résultats. Elle est temporairement maintenue cependant, à cause de l'augmentation des cadres, nécessitée par l'accroissement de l'armée; mais elle sera supprimée définitivement aussitôt que possible, de telle sorte que tous les sous-lieutenants sortiront à l'avenir de l'école militaire.

L'organisation du Shikangakko et son recrutement furent longtemps identiques à l'organisation et au recrutement de notre école de Saint-Cyr, mais ils viennent, en 1887, d'être radicalement modifiés. C'est à peu près, jusque dans ses moindres détails, le règlement allemand qui a été adopté. Ce système ne peut donner de bons résultats que dans une armée dont les cadres sont fortement constitués, et dont les régiments, dirigés par des chefs pleins d'expérience et de savoir, sont de véritables écoles militaires.

Or, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, cette situation idéale est bien loin d'être encore celle de l'armée japonaise.

Puisse l'expérience tentée ne pas donner de trop grands déboires, et l'engouement irréfléchi des Japonais pour les idées allemandes ne pas trop abaisser le niveau des cadres de l'armée !

Recrutement des sous-officiers. — Lorsque, pour des raisons politiques, et pour ne pas rendre insupportable aux populations le fardeau nouveau des charges militaires, le gouvernement japonais se décida à admettre pour son armée active, et dès le début, le service de courte durée, il se rendit compte que le système consistant à former les sous-officiers dans les corps était impraticable. Il songea donc de bonne heure à créer une école de sous-officiers.

La première fut établie à Ozaka dès 1870, sous le nom de Kiodotai « corps des guides » et fut réunie à l'Heigakurio, dont les élèves sortaient officiers. Comme cette dernière, elle fut transportée à Tokyo en 1871, et y reçut aussi des élèves provenant de l'école de Shizuoka.

En 1873, au mois d'août, l'école actuelle des sous-officiers, Kiododan, fut formée avec les élèves du Kiodotai.

Cette école remplit pour les sous-officiers le même but que le Shikangakko pour les officiers. Elle fournit des sous-officiers aux corps de troupe de toutes armes.

On y entre par voie de concours. Les candidats doivent être âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, être célibataires et remplir les conditions habituelles d'aptitude physique et d'honorabilité. La durée des cours pour l'infanterie est de quatorze mois.

Cette école, extrêmement nombreuse, très importante, a été transférée en 1883 à quelque distance de la capitale, à Konodai, sur le Naritakaido, et fournit la très grande majorité des sous-officiers de l'armée, mais non pas la totalité, quelques-uns étant encore nommés sans passer par l'école.

Organisation militaire. — Divisions territoriales. — Le Japon est divisé, d'après les ressources du recrutement, en sept régions ou divisions militaires territoriales, « gunkan ». Chacune de ces divisions comprend deux subdivisions, « shikan ».

Il y a une garnison principale ou chindai dans chaque gunkan, et des détachements, « yeshô », dans chaque shikan.

Chaque division territoriale comprend l'armée active, les réserves et l'armée territoriale. Elle est commandée par un général de division.

Chaque subdivision est commandée par un général de brigade.

Les troupes d'une région forment une division; celles d'une subdivision, une brigade.

RÉGIONS ET SUBDIVISIONS TERRITORIALES

RÉGIONS	CHEFS-LIEUX	SUBDIVISIONS	CHEFS-LIEUX	OBSERVATIONS
1re	Tokyo.....	1re 2e	Tokyo. Sakura.	Les troupes de la garde sont recrutées sur tout l'empire. — Celles de l'infanterie, de la cavalerie, de de l'artillerie, du génie, du train, ainsi que celles des services auxiliaires, proviennent du recrutement régional.
2e	Sendai.....	3e 4e	Sendai. Aomori.	
3e	Nagoya.....	5e 6e	Nagoya. Kanazawa.	
4e	Ozaka.....	7e 8e	Ozaka. Himeji.	
5e	Hiroshima.....	9e	Hiroshima.	
6e	Kumamoto (Kiushiu).....	10e 11e 12e	Matsuyama (Shikoku). Kumamoto. Kokura.	
7e	Hokkaido.			

GARNISONS (*fig. n° 4*).

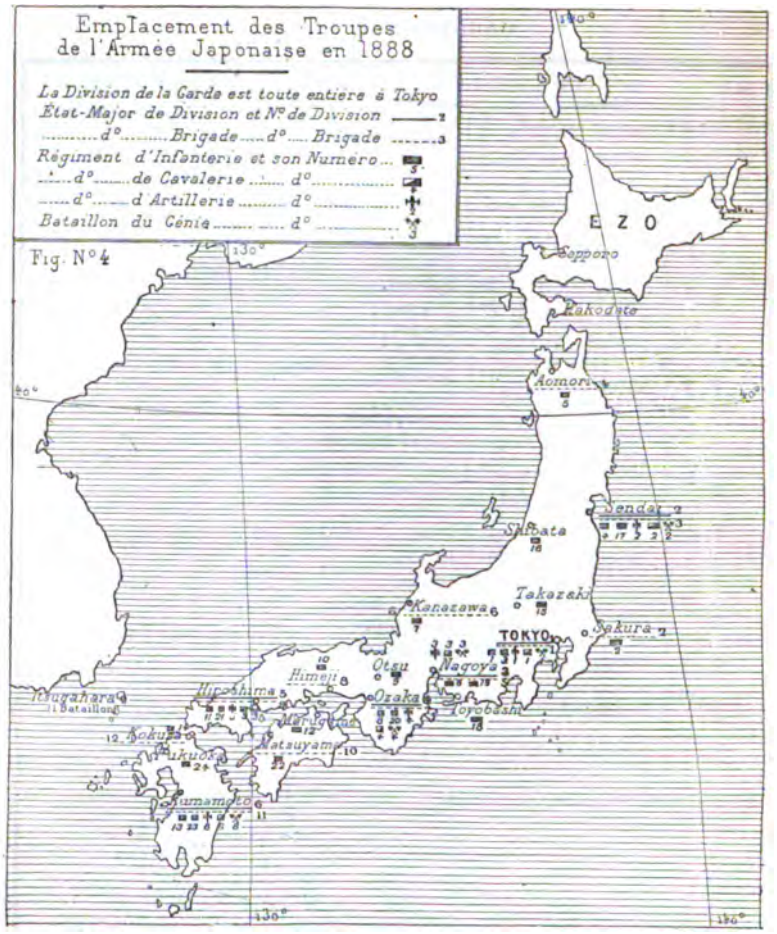
DIVISIONS	INFANTERIE				RÉG. DE CAVALERIE	RÉG. D'ARTILLERIE	BATAIL. DU GÉNIE	BATAIL. DU TRAIN	SIÈGE des états-majors des divisions et GARNISONS des armes spéciales
	N°s DES BRIGADES	EMPLACEMENT des états-majors des brigades	N°s DES RÉGIMENTS	GARNISONS DES RÉGIMENTS					
1re	1re	Tokyo.....	1er	Tokyo.....	1er	1er	1er	1er	Tokyo.
			15e	Takazaki....					
	2e	Sakura.....	2e	Sakura.....					
			3e	Tokyo.....					
2e	3e	Sendai.....	4e	Sendai.....	2e	2e	2e	2e	Sendai.
			16e	Shibata.....					
	4e	Aomori.....	5e	Aomori.....					
			17e	Sendai.....					
3e	5e	Nagoya.....	6e	Nagoya.....	3e	3e	3e	3e	Nagoya.
			18e	Toyohashi...					
	6e	Kanazawa...	7e	Kanazawa...					
			19e	Nagoya.....					
4e	7e	Ozaka.....	8e	Ozaka.....	4e	4e	4e	4e	Ozaka.
			9e	Otsu.....					
	8e	Himeji.....	10e	Himeji.....					
			20e	Ozaka.....					
5e	9e	Hiroshima..	11e	Hiroshima...	5e	5e	5e	5e	Hiroshima.
			21e	Hiroshima...					
	10e	Matsuyama.	22e	Matsuyama..					
			12e	Marugame...					
6e	11e	Kumamoto..	13e	Kumamoto..	6e	6e	6e	6e	Kumamoto.
			23e	Kumamoto..					
	12e	Kokura.....	14e	Kokura.....					
			24e	Fukuoka....					
7e	La 7e division ne comprendra que des milices.....				L'artillerie des forts d'Hakodate sera formée par le contingent japonais d'Ezo.				Sapporo.
Garde	1re	Tokyo.....	1er	Tokyo.....	1er garde	1er garde	1er garde	1er garde	Tokyo.
			2e	Tokyo.....					
	2e	Tokyo.....	3e	Tokyo.....					
			4e	Tokyo.....					

Les régiments d'infanterie de ligne sont à trois bataillons. Ceux de la garde, à deux bataillons.

Les régiments d'artillerie sont à trois bataillons de deux batteries de six pièces chacun (deux bataillons de campagne, un de montagne).

Les régiments de cavalerie sont à quatre escadrons; à l'exception d'un escadron de la garde, ils n'existent que sur le papier.

Les bataillons du génie et du train sont à deux compagnies.



Armement. — L'infanterie est armée du fusil Murata. C'est une arme à verrou, du calibre de 11 millimètres, qui dérive du Gras, du Beaumont et du Mauser. Elle est fabriquée à Tokyo, avec de l'acier anglais et belge. Ce fusil se comporte bien dans le tir, et donne des résultats comparables à ceux des armes de même calibre actuellement en service en Europe.

La cavalerie, armée de la carabine de même système et de même calibre, tire une cartouche spéciale, contenant moins de poudre.

Cette poudre, fabriquée dans les établissements d'Itabashi (banlieue de Tokyo) et d'Iwabana (à trois lieues au sud-est de Takazaki),

est de qualité assez médiocre et donne des résultats peu comparables entre eux.

La cavalerie est en outre armée d'un sabre recourbé, analogue à celui dont été munie notre cavalerie légère il y a quelques années.

L'artillerie de terre sera toute en bronze comprimé. Les pièces fabriquées à Ozaka ont le système de fermeture Krupp, légèrement modifié (système italien); calibre, 80 millimètres. Les pièces de campagne peuvent, à la rigueur, être traînées par quatre chevaux.

Il est probable que prochainement la proportion actuelle de l'artillerie de campagne et de celle de montagne sera renversée : car la nature du pays et l'état des routes sont peu favorables aux évolutions de l'artillerie de campagne, qui formera sans doute, par la suite, une sorte de réserve.

Tenue. — Dans ses traits généraux, la petite tenue rappelle celle des soldats allemands, et la grande tenue celle des soldats français.

Pied de guerre. — L'armée japonaise ne comprend pas encore tous les éléments qui ont été précédemment énumérés; mais lorsque la nouvelle loi d'organisation aura produit tout son effet, l'armée active, sur le pied de guerre, comptera environ 100,000 combattants.

L'armée de deuxième ligne atteindra à peu près le même effectif.

C'est, pour une puissance insulaire, une force respectable, si elle est intelligemment employée.

Quant à l'organisation des services administratifs, des convois, en un mot des services d'arrière, elle est encore à l'état embryonnaire, et l'état-major se heurte ici à des difficultés considérables, provenant de la pénurie des ressources au point de vue des moyens de transport et du mauvais état des chemins, qui interdit en bien des endroits l'emploi des voitures traînées par des chevaux.

Les transports devraient donc être en grande partie exécutés par des animaux de bât, et les ressources font défaut. Reste le transport à dos d'homme, qui était autrefois la règle, mais qui, avec une armée un peu nombreuse, ne peut pas être considéré comme une solution satisfaisante.

Aussi, le premier devoir qui s'impose au gouvernement, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, est l'amélioration des voies de communication et l'extension du système routier existant actuellement.

Il est extrêmement difficile de donner une appréciation d'ensemble de l'armée japonaise, car elle est incomplètement formée, mal assise, et n'est pas encore sortie de la période des tâtonnements. Cependant, passant rapidement en revue chacune des catégories qui la composent actuellement, nous dirons en quelques mots et franchement notre manière de voir.

Corps d'officiers. — Bien qu'arrivés à l'épaulette par les moyens les plus divers, les officiers font à peu près tous partie de la classe des shizoku, anciennement samurai. Par tradition, par éducation, leur courage personnel est au-dessus de toute discussion.

Comme tournure d'esprit générale, comme tendances, ils se distinguent par une grande bonne volonté, et par un désir de s'instruire plus souvent apparent que réel, qui trompe trop fréquemment leurs instructeurs nouveau venus. Ils sont plutôt curieux que travailleurs.

Leurs progrès réels sont en outre arrêtés par une forte dose de vanité, d'orgueil et de préjugés. Pour la plupart, ils travaillent sans méthode, se servant plus de leur mémoire que de leur intelligence. Ajoutons qu'ils n'ont en général que des notions incomplètes de discipline militaire, et que leur indifférence coupable ou leur faiblesse à cet égard pourrait avoir les plus graves conséquences pour l'avenir de l'armée.

Les officiers généraux sont presque tous des hommes d'origine modeste, petits samurai ayant joué un certain rôle pendant la guerre de la restauration. C'étaient alors des jeunes gens qui se distinguèrent par leur courage personnel.

Leur avancement a été indépendant de leur savoir et dû à peu près uniquement à l'influence de leur clan. Ils se divisent actuellement en deux catégories :

1° Ceux qui cherchent à se mettre après coup à la hauteur de leur situation un peu inattendue, ou du moins à laquelle ils étaient peu préparés;

2° Ceux, malheureusement trop nombreux, qui se bornent à jouir, sans penser au lendemain, d'une situation agréable.

Il est actuellement indiscutable qu'il n'y a pas au Japon d'officier général assez rompu avec les idées militaires modernes, ayant une science et une autorité morale suffisantes pour prendre dans de bonnes conditions le commandement de l'armée japonaise en présence d'un ennemi sérieux.

L'intelligence et la bonne volonté ne remplacent pas le travail, le savoir et l'expérience.

Les officiers supérieurs ont pour la plupart une instruction militaire première un peu négligée, reçue hâtivement pendant ou au lendemain de la restauration.

Arrivés vite, jeunes encore, ils sont généralement ambitieux, travailleurs, avides de s'instruire, et fourniront plus tard d'assez bons éléments pour le commandement des grandes unités.

Quant aux officiers subalternes, ils sont généralement supérieurs aux catégories précédentes comme instruction générale ; mais, voyant devant eux une carrière lente et limitée, ils manquent un peu de l'entrain de leurs ambitieux prédécesseurs. Ils ont de la bonne volonté et travaillent, mais avec plus de calme. Ce sont eux qui constituent le véritable noyau du futur corps d'officiers. Avançant plus lentement que leurs devanciers, ils créeront une tradition, des usages, et seront peut-être les premiers à avoir une carrière essentiellement utile à leur pays.

Troupe. — Les Japonais du peuple, les paysans, ont, à défaut d'un esprit militaire, fort rare dans tous les pays, des qualités en quelque sorte passives, mais précieuses pour former des soldats. Ils sont extrêmement durs à la fatigue, patients, sobres, courageux, naturellement gais et insouciants, soumis; bien dirigés, ils pourraient égaler les meilleurs soldats connus. Leur apparence sous les armes ou hors du service est malheureusement peu brillante et tend à les faire mal juger. Ce défaut, sans être excusable, est facile à expliquer.

Désireux d'entrer d'emblée dans le courant des idées européennes, le gouvernement, immédiatement après la restauration, se décida, sans écouter les conseils des membres de la mission française, à adopter pour son armée, et cela sans hésitation et peut-être sans réflexion, une tenue tout à fait semblable dans ses traits généraux à celle des soldats européens, et qui n'a par conséquent aucune analogie avec le costume habituel du peuple. Il en résulte que les soldats affublés de ces vêtements ignorent la manière de les porter, celle de les entretenir et de les ajuster; quant aux officiers et sous-officiers, qui devraient les diriger, ils manquent également de compétence; leur propre tenue en est une preuve trop évidente. De là cette apparence un peu débraillée, ces vêtements

décousus, déchirés ou malpropres, qui choquent les Européens sans étonner les officiers indigènes.

On peut donc affirmer que le soldat japonais vaut mieux que son apparence.

Ici comme ailleurs au Japon, on est allé trop vite. L'uniforme actuel est en opposition formelle avec les coutumes les plus enracinées du pays; il faudrait donc qu'il se pliât aux usages séculaires de la nation. C'est une vérité qu'on commence à entrevoir.

Dans une guerre, l'armée ferait son devoir sans faiblesse et sans forfanterie, dans la limite de ses facultés encore mal équilibrées. Munie de bonnes armes, comparables à celles des autres puissances civilisées, elle serait pour tous un adversaire sérieux avec lequel il faudrait compter, et qui serait particulièrement redoutable dans une guerre défensive, où le manque de direction générale et d'organisation des services d'arrière serait moins sensible que dans une guerre extérieure, pour laquelle elle est encore bien loin d'être préparée.

Nous venons de dire nettement ce que nous pensions de l'armée japonaise : un peu de mal, beaucoup de bien. Mais il n'est pas inutile d'indiquer avec la même franchise un écueil qui pourrait être la perte de son corps d'officiers, qui manque encore de solidité. Cet écueil, c'est la politique.

Les factions qui divisent le monde politique au Japon divisent aussi l'armée. Depuis quelques années déjà, mais particulièrement depuis 1885, des indices certains permettent d'affirmer que le mérite seul ne préside pas à la promotion des officiers aux différents grades ou emplois. La faveur y joue un grand rôle, et cette faveur s'adresse surtout à ceux qui appartiennent aux clans des puissants du jour ou qui les flattent.

Qu'on prenne garde! Le jour où les grades seront à ceux qui s'inclinent le plus bas, il faudra renoncer à avoir une armée, parce que celle-ci doit être nationale, que le mérite seul doit y mettre les officiers en lumière, et que le seul clan des militaires doit être leur pays tout entier.

Ce qui tend à généraliser, à accentuer cette immixtion de la politique dans les affaires de l'armée, c'est la présence à la tête de ministères qui ne touchent en rien aux choses militaires, comme l'intérieur, l'agriculture, la justice, etc., de généraux qui n'ont plus du soldat que le nom et l'uniforme, et qui vivent au milieu des intrigues.

Pendant douze à quatorze ans, l'armée avait marché à grands pas dans la voie des progrès sérieux ; depuis quelques années, il semble, au contraire, qu'un vent d'ambition malsaine et de démoralisation souffle sur les cadres supérieurs.

C'est la ruine de l'armée naissante à courte échéance, si ses chefs ne comprennent pas qu'elle doit être l'âme de la nation et ignorer ou mépriser les luttes mesquines des Chôshiu, Satzuma ou autres, en s'adonnant tout entière au travail, sans arrière-pensée.

§ 2. — Armée de mer.

Ce ne fut que quelques années après la restauration que le gouvernement du mikado put songer à créer une marine militaire, et, pas plus que pour l'armée de terre, il ne fut possible à cette occasion de penser à transformer les institutions existantes ou anciennes.

Le premier embryon de l'armée nationale avait été formé des hommes d'armes des daimio qui avaient fait la restauration, et les premiers éléments de marine militaire furent aussi les quelques bâtiments récemment achetés par les riches seigneurs du Sud et de l'Ouest, et que ces derniers mirent au service de l'empereur. Les équipages de ces navires provenaient d'une catégorie spéciale d'habitants des côtes ; ils avaient une situation sociale analogue à celle des samurai, ce qui cependant ne les empêchait pas de vivre pour la plupart de la dure existence des pêcheurs.

Au moyen âge, et même à l'époque de Nobunaga, de Hideyoshi et de Ieyas, les marins japonais étaient célèbres ; ou bien ils parcouraient pacifiquement, pour faire du négoce, toutes les mers de l'extrême Orient, ou bien, devenus pirates, ils pillaient les bateaux marchands ou s'enrôlaient au service de seigneurs, qui les payaient pour ravager les côtes des provinces ou des territoires appartenant à des daimio ennemis.

C'est, en effet, un fait curieux à constater que, dans un pays insulaire comme le Japon, les princes, même les plus riches, n'eurent jamais, au plus fort de leurs luttes, de force navale organisée militairement et leur appartenant. Le plus souvent ils ne cherchaient à aborder leurs adversaires que par terre ; et quand ils voulaient prendre, en quelque sorte, leurs ennemis à revers en tentant un débarquement sur leurs côtes, ils engageaient dans ce but des bandes de pirates. Ceux-ci, véritables mercenaires, étaient d'ailleurs les maîtres de la mer Intérieure. Ils y formaient des as-

sociations distinctes et, par une sorte de convention tacite, s'en partageaient la domination.

Ils avaient surtout établi leurs ports de refuge, leurs repaires, dans les nombreuses îles qui se trouvent entre Shikoku et le Hondo ; des groupes importants se trouvaient en outre sur la côte septentrionale de Kiushiu, dans la province de Bungo.

Leurs jonques tenaient assez mal la mer, mais leur tactique navale était relativement très développée ; ils connaissaient et faisaient usage, pour la marche et le combat, des formations en ligne, en colonne, en échelons, etc., et savaient se ménager des réserves.

L'histoire japonaise, au point de vue spécial de son passé maritime, est encore à faire en entier. Elle serait d'un intérêt proportionné à l'importance des problèmes qu'elle permettrait sans doute de résoudre. En effet, que de points obscurs dans ce moyen âge si tourmenté ! Comment, par exemple, avec quels moyens, Jingo-Kogo, au commencement du IIIe siècle de notre ère, comment Hideyoshi, à la fin du XVIe, purent-ils faire passer en Corée des armées japonaises fort nombreuses, pour faire la conquête de ce pays ? On ne peut que faire des conjectures peu satisfaisantes ; et cependant ces expéditions sont historiques, et des opérations de même nature seraient à l'heure actuelle au-dessus des moyens d'action du Japon moderne.

Il faut, à défaut d'autres faits positifs, retenir ceci de ce passé de la marine de guerre japonaise : c'est qu'elle était puissante, que ses équipages étaient audacieux et très nombreux, du moins jusqu'au XVIIe siècle.

A cette époque, les descendants de Ieyas fermèrent le Japon aux étrangers, et interdirent aux indigènes de construire des jonques leur permettant de faire autre chose que de la navigation côtière. Peu à peu, l'esprit d'entreprise s'évanouit ; et si la population maritime se distingue encore par une certaine hardiesse, elle a complètement perdu ce désir des lointaines expéditions et des aventures risquées qui la distinguait jadis.

Recrutement. — Cependant le gouvernement, à peine installé, dut penser à donner des successeurs aux marins qui montaient la nouvelle flotte impériale. On eut recours à des engagements volontaires d'une durée de sept ans, et cette pratique s'est perpétuée jusqu'à l'époque où fut définitivement appliquée la loi de recrutement la plus récente, laquelle vise aussi bien l'armée de terre que l'armée de mer.

Jusqu'en 1883, le contingent annuel pour la marine de l'État fut fixé à trois cents volontaires ; ils étaient grassement payés, et les postulants étaient nombreux. Pour la plupart d'ailleurs, ils provenaient des régions qui alimentaient autrefois les équipages des pirates.

Parmi les anciens sous-officiers rengagés, on trouve encore de vieux serviteurs qui ont pratiqué jadis cette vie d'aventures.

En 1883, à la suite des événements dont la capitale de la Corée avait été le théâtre, les relations du Japon et de la Chine étaient devenues extrêmement tendues. Un conflit semblait imminent, et brusquement le nombre des volontaires destinés à la marine fut porté à 600, en même temps que le gouvernement cherchait à augmenter d'une façon notable sa flotte de guerre. Les rengagements étaient, du reste, autorisés sans limite d'âge.

Ce système donna d'assez bons résultats ; mais on ne disposait d'aucune troupe de réserve pour la marine, car les volontaires libérés étaient inscrits dans la deuxième réserve de l'armée de terre.

Au 1er janvier 1883, l'effectif général des équipages de la flotte, cadres compris, ne dépassait pas 5,650 hommes, dont environ 3,400 matelots proprement dits.

C'est en définitive depuis cette époque que le Japon a compris les obligations que lui imposait sa situation insulaire ; un simple coup d'œil jeté sur le chiffre du budget ordinaire de la marine antérieurement et postérieurement à 1883 suffira pour montrer l'importance de l'effort fait alors par le gouvernement du mikado.

1880-81.	— 3,121,646 yen[1].				
1881-82.	— 3,232,179	— soit une	augmentation	de..	110,533.
1882-83.	— 3,436,792	—	—	—	204,613.
1883-84.	— 6,756,415	—	—	—	3,319,623.

On le voit donc, le budget fut doublé dans l'année fiscale 1883-84, et en 1887-88 il subit un accroissement encore plus considérable, car nous le trouvons brusquement porté au chiffre de 12,000,000 de yen, soit environ de 60,000,000 de francs.

En ce qui concerne le recrutement, la loi, qui date de 1884, a radicalement modifié la composition de la flotte. Ses équipages sont en effet recrutés, comme l'armée de terre, au moyen

1. Valeur nominale du yen, 5 francs.

d'appels qui sont faits dans une certaine proportion seulement sur les inscrits des districts se trouvant sur le littoral de l'empire. La loi du 21 janvier 1889, qui s'applique aussi à la marine, fixe en outre à 4 ans au lieu de 3 la durée du service pour les jeunes gens appelés à former les équipages de la flotte. En même temps, les contingents étaient augmentés d'une façon notable, car en 1885 le personnel complet de la marine s'élevait à peu près à 10,000 hommes, dont environ 7,000 matelots ou sous-officiers.

Sans tenir compte de la valeur des marins provenant du contingent annuel, et qui est inférieure à celle des volontaires, on peut se demander si le service à durée restreinte, dont la valeur est déjà discutable pour l'armée de terre, n'est pas franchement mauvais pour le service de la marine de guerre. La plupart des officiers japonais ne cachent pas leur sympathie pour l'ancien système, mitigé dans une certaine proportion par l'introduction annuelle d'éléments provenant de la conscription.

Les principaux établissements de la marine sont les suivants :

Arsenal de Yokoska, fondé par des Français en 1867;
Poudrerie de Mitamura, près de Tokyo;
École navale de Tokyo, fondée par des officiers anglais en 1868;
École des mécaniciens de Yokoska;
Petit arsenal d'Uraga;
Hôpitaux de Tokyo et de Yokoska.

La marine japonaise est actuellement en pleine voie de transformation. Le gouvernement ne néglige rien pour la mettre sur un pied redoutable, et il a été assez habile pour s'attacher, du moins temporairement, M. Bertin, l'un des plus connus de nos ingénieurs des constructions navales. Sous son impulsion, de grands progrès ont été accomplis, d'autres se réaliseront encore.

Voici comment se décomposait la flotte japonaise en 1885 :

Cuirassés de 2e classe...	3;	ensemble	26	canons Krupp.
— 3e — ...	9;	—	83	—
Croiseurs.....	5;	—	37	—
Canonnières.....	6;	—	25	—
Divers.....	9;	—	10	—

Ce tableau ne comprend ni les torpilleurs ni les bâtiments en construction au Japon ou à l'étranger.

La flotte japonaise ne comporte pas de transports. En cas de nécessité, le service qui incombe à ce genre de bâtiments serait fait par les navires de la Compagnie de navigation Nippon Yusen Kaisha, qui est subventionnée par l'État et qui pourrait sans effort noliser au moins quinze beaux vaisseaux à vapeur.

Amirautés. — Le nombre définitif des amirautés n'est pas encore déterminé. Actuellement trois d'entre elles sont seulement désignées. L'une aura son centre à Yokoska; la deuxième dans la mer Intérieure, à Kure, dans le golfe de Hirosaki; la troisième sur la côte occidentale de Kiushiu, à Saseho. Pour le nord de l'empire, les idées ne sont pas encore complètement fixées; cependant il est probable que Muroran, à Edo, sera choisie pour être le centre d'action de la flotte du nord.

Quelle opinion doit-on se former de la flotte japonaise? Au point de vue du matériel, ses bâtiments les plus nouveaux peuvent être comparés à ceux de nos premières puissances maritimes. Mais, surtout en ce qui concerne l'art naval, ce qui est avant tout nécessaire c'est un bon personnel, de bons officiers. Le souvenir de Lissa est encore présent à toutes les mémoires. S'il faut de longues années pour créer une armée solide, il en faut de plus longues encore pour constituer fortement une marine, et, malgré leurs ardents efforts, les Japonais ne peuvent avoir la prétention d'avoir atteint ce but.

Toutes choses égales, il semble qu'actuellement la marine japonaise soit moins que l'armée de terre à la hauteur du rôle qu'elle pourrait être appelée à jouer.

Avant de clore les quelques notes qui précèdent sur l'organisation militaire du Japon, nous croyons intéressant de reproduire ici la traduction d'une proclamation adressée par le mikado à son armée le 4 janvier 1882. Elle résume d'une façon curieuse toute l'histoire japonaise, et l'on sera frappé de trouver dans ce document, à l'allure lourde et compassée, l'expression de sentiments remarquablement élevés, qui pourraient servir de modèle aux nations militaires nourries des plus saines traditions.

PROCLAMATION ADRESSÉE PAR LE MIKADO AUX ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

Les forces militaires de l'empire ont toujours été commandées par les Tennô (empereur). A l'origine de notre histoire, Jimmu-Tennô, s'étant mis en personne à la tête des troupes d'Otomomanonobe (chef guerrier), châtia et soumit tous les rebelles du centre du pays, se fit élever sur le trône et gouverna l'empire. Pendant les deux mille cinq cents ans qui se sont écoulés depuis cette époque, l'organisation militaire, soumise aux variations que la suite des temps fit subir à nos institutions, éprouva elle-même de fréquents changements.

Tout d'abord les Tennô commandèrent en personne les armées; ils se firent quelquefois remplacer par les impératrices ou les héritiers présomptifs, mais ils ne confièrent jamais leur commandement à des fonctionnaires de l'empire. Au moyen âge, adoptant le système chinois pour l'administration de toutes les affaires de l'État, ils établirent six gouvernements militaires, créèrent, pour leur garde personnelle, deux corps de cavalerie (celui de droite et celui de gauche) et une troupe d'hommes d'armes à pied. Amolli par une longue période de paix, le gouvernement s'affaiblit; l'armée et le peuple se séparèrent, le vieux mode de recrutement par la conscription fut remplacé par les enrôlements des volontaires, qui formèrent les « bushi » ou classe des samurai. Les chefs de cette caste s'emparèrent de l'autorité militaire, et, par suite des troubles de cette époque, le pouvoir administratif tomba aussi dans leurs mains : c'est ainsi que, pendant sept cents ans, le gouvernement se trouva à la merci de la classe des samurai. On peut dire qu'une pareille situation étant produite par la force des événements, il n'était pas au pouvoir des hommes de la modifier; mais cela n'empêchait pas qu'elle ne fût contraire à la constitution du pays et à l'organisation établie par Nos ancêtres. Plus tard, c'est-à-dire aux époques Koka et Kaei (1844-1848 et 1848-1853), les difficultés survenues avec les nations de l'Amérique et de l'Europe ayant encore aggravé la situation, déjà bien compromise, du gouvernement des Tokugawa, nous nous sommes trouvés en danger d'être l'objet du mépris des étrangers. Aussi Notre aïeul Ninko-Tennô et Notre père Komei-Tennô en ressentirent-ils une profonde affliction et une grande colère. A eux actions de grâce et crainte respectueuse!

Quoi qu'il en soit, le shogun Nous ayant remis son pouvoir politique au commencement de Notre règne, que Nous avons inauguré étant encore très jeune, et tous les daimio, grands ou petits, Nous ayant aussi rendu leurs fiefs, l'empire a repris en peu de temps son unité, et Nous sommes revenus à l'ancienne organisation. Assurément, ce résultat est dû à la digne assistance des loyaux officiers civils et militaires qui Nous ont secondé, et à la bienveillante et miséricordieuse protection que Nos ancêtres ont toujours montrée pour Nos peuples. Nous reconnaissons toutefois qu'il est dû aussi à ce que Nos sujets comprennent bien le principe de l'obéissance et sont pénétrés de l'importance de Notre autorité. Nous avons voulu alors réformer notre organisation militaire, et, en quinze années, Nous avons mis Notre armée et Notre marine sur le pied actuel.

Le pouvoir militaire réside en Nos mains, et Nous en confions certaines

portions à Nos sujets. C'est Nous qui tenons les rênes du gouvernement, et elles ne sauraient être remises à des délégués. Nous recommandons instamment ce principe à Nos descendants.

Si les empereurs montrent qu'ils tiennent en main les grands pouvoirs civils et militaires, les déplorables erreurs du moyen âge ne se renouvelleront plus, Nous l'espérons. Nous sommes le commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer, et, de même que Nous comptons sur vous comme sur Nos membres, si vous Nous regardez comme votre tête, nos relations seront toujours sur le pied d'une parfaite harmonie. Il dépend du plus ou moins de fidélité que vous apporterez à l'accomplissement de vos devoirs que Nous soyons à même de reconnaître ou non, par la protection donnée au pays, les faveurs et les bienfaits que Nous avons reçus du Ciel et de Nos ancêtres. Vous devez porter le même intérêt que Nous à l'extension de notre prestige national. Si l'organisation complète de nos forces fait honneur à notre pays, nous partagerons ensemble cette gloire. Si, remplissant vos devoirs et agissant de concert avec Nous, vous employez tout votre dévouement à la protection de la patrie, Notre peuple jouira longtemps du bonheur de la paix, et la puissance de l'empire brillera d'un grand éclat dans le monde entier.

C'est sur vous, officiers et soldats de l'armée de terre et de l'armée de mer, que Nous fondons ces grandes espérances, et Nous désirons vous donner ici quelques explications sur vos principaux devoirs.

Tous ceux qui servent dans l'armée (soit de terre, soit de mer) doivent regarder comme leur premier devoir la *fidélité à la patrie*. Il n'est pas un seul de Nos sujets qui ne veuille se dévouer pour elle; mais chez les hommes de guerre cet esprit de dévouement doit être plus fort; sinon ils passeraient pour des gens inutiles. Sans patriotisme, quelque versés qu'ils soient dans les arts et dans les sciences, ils ne seraient que des mannequins. Si elles ne sont pas fidèles, des troupes, même bien organisées, ressemblent au moment de l'action à des bandes d'oiseaux. La défense du pays et la sauvegarde des droits de l'empire sont confiées aux forces militaires, et vous devez comprendre qu'au développement ou à la diminution de ces forces sont attachés l'élévation ou la chute de la fortune de la nation. Ne vous laissez pas entraîner par l'opinion publique et ne vous mêlez pas de questions politiques; pratiquez uniquement la fidélité à la patrie, qui est votre premier devoir, en vous rappelant que le devoir est plus lourd que les montagnes et que la mort est plus légère qu'une plume. Ne manquez pas à vos devoirs ne faites rien de déshonorant, ne salissez pas votre nom.

Le soldat doit observer rigoureusement la *discipline*. Du général en chef au simple soldat s'étendent les degrés de la hiérarchie; mais la discipline ne se borne pas à la subordination du grade. Il y a entre des gens de même grade des différences d'âge et d'ancienneté de service; les plus jeunes et les moins anciens doivent obéissance aux plus âgés et aux plus anciens. D'autre part, les supérieurs doivent éviter de se montrer durs et hautains envers leurs subordonnés. En dehors des cas où les exigences du service demandent l'emploi de l'autorité, tous s'efforceront de se traiter avec déférence et bonté, afin qu'officiers et soldats soient unis pour la cause du souverain. Tout membre de l'armée qui, oubliant la discipline, détruirait cette union, soit par son manque de

respect envers ses chefs, soit par son défaut de bienveillance vis-à-vis de ses inférieurs, ne serait qu'un poison pour l'armée et un criminel vis-à-vis de la nation.

L'armée doit avoir le *courage* en haute estime. Si de tout temps cette vertu a été en tel honneur dans notre empire qu'aucun de nos sujets n'ait pu vivre sans elle, comment donc les hommes de guerre dont la mission est de courir dans les champs de bataille et de se mesurer avec l'ennemi, pourraient-ils oublier même un seul instant qu'ils doivent la posséder! Mais il y a deux degrés dans cette vertu : le petit courage et le grand courage (la témérité et la bravoure). On ne saurait en effet appeler brave un homme au tempérament ardent et turbulent. Un soldat doit toujours agir avec réflexion, veiller sur son caractère et bien peser tous ses actes. Accomplir son devoir sans mépriser l'ennemi, quelque faible qu'il soit, et sans le craindre quelle que soit sa force, tel est le véritable courage. Aussi, vous qui avez la vraie valeur en estime, faites-vous une obligation incessante de pratiquer la bonté dans vos rapports avec vos semblables, de manière à gagner l'affection et le respect de tous. Un soldat qui à tout propos aime à faire parade de sa force, finit par être détesté par le peuple et regardé comme un loup. C'est là une chose qu'il ne faut pas oublier.

Les militaires doivent faire grand cas de l'*honneur* et du *respect de la foi jurée*. La pratique de ces vertus est une loi pour tous; mais un soldat sans elles ne peut rester un jour dans les rangs de l'armée. Le respect de la foi jurée est l'exécution de la parole donnée; l'honneur est l'accomplissement de ses devoirs. Celui qui veut mettre en pratique ces vertus doit tout d'abord bien réfléchir à la possibilité ou à l'impossibilité de tenir ce qu'il promet. Engager sa parole à la légère pour des choses qu'on n'est pas certain de pouvoir exécuter, ou dont l'exécution ne dépend pas de sa volonté, c'est s'exposer pour l'avenir à de graves ennuis, lorsqu'on voudra tenir sa promesse; mais les regrets tardifs ne serviront de rien. C'est pourquoi il faut d'abord examiner mûrement le pour et le contre; et si l'on découvre qu'un projet est irréalisable ou qu'en voulant le réaliser on manquerait à ses devoirs, on doit l'abandonner sur-le-champ. Depuis l'antiquité, nombre d'hommes, quoique braves et puissants, ont eu une fin malheureuse et ont laissé une flétrissure à leur nom, pour s'être écartés de ces principes en engageant leur parole pour des bagatelles, ou pour avoir sacrifié l'intérêt général à leurs inclinations personnelles. Ces exemples doivent être de sérieuses leçons.

Le soldat doit être *tempérant*. Sans la tempérance, il s'adonne à la mollesse, perd le respect de lui-même, prend le goût du luxe, devient égoïste et l'esclave de viles passions; sa fidélité et son courage disparaissent, et il est bientôt méprisé de tous. Un pareil homme fera lui-même le malheur de toute sa vie. L'intempérance, une fois introduite dans l'armée, s'y répand comme une maladie contagieuse, qui atteint même les hommes les plus forts; c'est là une chose certaine. Aussi, bien que déjà Nous ayons pris des mesures pour réprimer et prévenir l'intempérance, craignant encore de voir l'armée contracter de mauvaises habitudes, Nous Nous croyons obligés d'appeler de nouveau votre attention sur ce point. Officiers et soldats, en raison même de votre noble profession, pénétrez-vous bien de ces avis.

Il est nécessaire que ces cinq articles soient strictement et franchement observés par tous les membres de l'armée. On ne doit pas y faillir même un instant. Ces vertus doivent être comme le fondement de l'esprit de Notre armée, et c'est le dévouement qui doit en animer la pratique. Sans le dévouement, en effet, les plus beaux discours, les plus belles actions, ne sont que de vains ornements extérieurs. Avec le dévouement, au contraire, on vient à bout de tout, et la pratique des cinq vertus précédentes, qui sont l'enseignement du Ciel et de la terre et l'expression des devoirs des hommes les uns envers les autres, ne peut être que facile. Soldats, si, fidèles à Nos recommandations, vous pratiquez ces vertus et êtes dévoués à la patrie, Nous ne serons pas seul à Nous réjouir : Notre peuple tout entier partagera Notre satisfaction.

Tokyo, le 4 janvier 1882.

Signé: MUTSUHITO.

CHAPITRE VI

ÉTAT ACTUEL ET AVENIR DU JAPON

Au point de vue matériel et moral, on peut dire que le Japon subit actuellement une transformation radicale. Tous ses liens avec le passé sont rompus, et, sorti de la tradition, il court sans but défini vers un avenir forcément incertain.

Si l'on admet, au point de vue matériel, que les systèmes européens, y compris le costume, constituent l'idéal vers lequel toute agglomération humaine doit aspirer, il est incontestable que les progrès accomplis dans toutes les branches ont été considérables. Toutes d'ailleurs offraient un champ libre aux expériences, et la transformation s'est faite avec une rapidité incroyable; mais si l'on regarde d'un peu plus près, on constate, ce qui d'ailleurs est fort naturel, que, sous des apparences relativement brillantes, le désordre et la faiblesse sont partout. Après avoir renversé avec une légèreté inouïe tout ce qui attachait le pays au passé, on a bâti à la hâte un véritable château de cartes où tout est un trompe-l'œil. Les finances tiennent par des prodiges d'équilibre qu'un regard pourrait rompre. L'armée, à laquelle nous nous sommes plu à rendre hommage, présente bien des éléments de faiblesse qu'on aurait pu éviter avec plus de sagesse. La marine, sans être tout entière à former, présente encore peu de solidité.

Au point de vue moral, le chaos est plus grand encore. La religion n'existe plus. Les idées d'honneur, de dévouement, de désintéressement qui caractérisaient les classes supérieures, qui faisaient des samurai une caste à sentiments élevés, héroïques, surhumains parfois, si l'on en juge par les traits que rapporte l'histoire, ont fait place, trop généralement, aux aspirations les plus vulgaires.

Le respect des chefs est tombé, et l'empereur, descendu peut-être trop vite du piédestal surnaturel où la crédulité populaire le plaçait depuis des siècles, n'est plus regardé que comme un homme. Tout

a été jeté à bas hâtivement, fiévreusement. Les anciennes idoles renversées, on n'a su rien mettre à la place, et le peuple flotte sans idéal et sans règles pour le diriger et le maintenir.

Dans les idées d'ordre politique et de droit, la même confusion se manifeste, et les conceptions les plus diverses se heurtent sans profit.

D'ailleurs, le Japon court peut-être à une révolution. En 1890 la première assemblée nationale doit se réunir, et qui sait alors ce qui sortira de cerveaux qui hier encore avaient à peine le droit de penser et qui seront demain législateurs, nourris de vaines utopies, abstraites et assurément radicales!

Dégagée des faits secondaires, la restauration de 1868, dans ses effets sociaux, peut être comparée à notre révolution de 1789. Elle a été l'avènement de la classe moyenne, et, vingt ans après, on sent déjà le sentiment populaire qui s'élève, gronde et menace les puissants du jour, la coterie dirigeante, dont les éléments, sortis presque du néant, abusent aujourd'hui de leur situation inespérée avec une âpreté, une audace et un cynisme à peine déguisés.

Et maintenant quel est l'avenir du Japon? Grosse question, difficile à résoudre.

Cependant, la vie d'un peuple présentant, comme celle d'un homme, une certaine suite logique, il est peut-être possible d'entrevoir ce que deviendra l'empire du Soleil Levant, en admettant un ensemble de circonstances moyennes, qui tendent, en définitive, à devenir les plus générales.

Quels sont d'abord les voisins immédiats du Japon?

La Chine;

La Russie;

Les États-Unis d'Amérique.

Les plus rapprochés, Chine et Russie, deux colosses;

L'autre, un monde;

Et plus loin, par leurs possessions des Indes, la France, l'Angleterre; ajoutons l'Allemagne.

Assez complaisamment les Japonais se laissent dire qu'ils sont les Anglais de l'extrême Orient. Cela n'est vrai qu'au point de vue de la situation insulaire de leur patrie; à tous les autres, c'est faux. Quand l'Angleterre a grandi, il y avait de grandes régions encore inoccupées ou faciles à dominer, sur lesquelles elle a mis la main. De là sa puissance et sa richesse dans le passé, peut-être sa faiblesse dans l'avenir.

Le Japon est « venu trop tard dans un monde trop vieux » pour espérer une part semblable.

Il est entouré de voisins immédiats redoutables, qui lui permettraient difficilement de mettre la main même sur un lambeau de terre, et la plus grande ambition du Japon doit être de conserver ses possessions actuelles et son indépendance. Il aurait d'ailleurs fort à faire le cas échéant, à cause du nombre de ses îles et de la variété de ses points vulnérables. Son indépendance morale sera peut-être plus difficile encore à conserver. Ses finances sont, quoi qu'on en dise, dans un état déplorable, et il ne serait pas impossible que, pour sortir d'un pas difficile, elle se mît, en quelque sorte, sous la dépendance d'une grande nation étrangère. Laquelle?

En s'adressant à la Russie, qui lui a déjà enlevé Saghalien et qui convoite la Corée et Ezo, elle se donnerait immédiatement un maître.

La Chine est aussi redoutable, et, dès que le Japon sera plus largement ouvert, elle en commencera la pacifique conquête.

Les États-Unis sont également trop rapprochés, et d'ailleurs leur système gouvernemental se prête peu à des combinaisons de ce genre.

Restent donc les nations placées dans un voisinage moins immédiat :

1° La France, en république, avec un gouvernement à la ligne de conduite un peu incertaine, penchant de plus en plus à gauche, et manquant sûrement de l'immobilité qui plaît aux monarchies;

2° L'Allemagne, influente par sa situation militaire en Europe, inondant actuellement le Japon de ses produits et de ses fils, mais faisant peut-être sentir sa main d'une façon trop lourde ou trop apparente. Soutenue par des ministres qui lui sont inféodés, MM. Ito, Yamagata, elle est actuellement maîtresse du Japon. Elle et ses protecteurs lasseront peut-être bientôt le pays. Dans tous les cas, l'influence de l'Allemagne ne résisterait pas à la chute de sa puissance militaire en Europe;

3° L'Angleterre, ayant déjà les relations commerciales les plus étendues avec l'empire du Soleil Levant, riche, ennemie des Russes, et qui, pour prendre position en vue d'un conflit éventuel, n'hésitera pas à faire un pont d'or aux Japonais.

C'est elle, en fin de compte, qui nous paraîtrait être dans la meilleure situation pour arriver à dominer moralement le Japon.

En résumé, tout en rendant justice aux progrès accomplis, aux efforts de tous les jours, nous pensons que, si le Japon continue à

faire quelque bruit dans le monde et en Asie, il n'y tiendra jamais qu'une place analogue à celle qu'il y a toujours occupée, c'est-à-dire absolument secondaire. Son originalité disparaîtra avec les vestiges de son antique civilisation. Et, allant encore au delà, si, comme on le prétend, l'avenir est aux grandes agglomérations de peuples de même race, il ne serait peut-être pas insensé de supposer que le Japon sera un jour absorbé par la Chine, d'où il sort peut-être et dont il paraît être une dépendance naturelle.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens des quelques observations qui précèdent. Elles ne sont dictées par aucun sentiment hostile et paraissent être les conséquences naturelles de la position relative des différentes puissances dans l'extrême Orient. Tout en montrant les faiblesses de la nation japonaise engagée dans la voie de folles réformes, nous sommes persuadé que, même si ces transformations hâtives que nous critiquons ne s'étaient point produites, l'avenir du Japon serait le même.

Il prendra fatalement dans l'extrême Orient la situation neutre, estimable, utile, mais peu redoutée, qui est en Europe l'apanage des peuples scandinaves, belges, hollandais ou suisses. Comme ces nations, le Japon saurait au besoin défendre son indépendance avec énergie et courage, mais c'est tout.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE[1]

CHAPITRE PREMIER

LE JAPON PROPREMENT DIT

La description d'une région insulaire comme l'empire du Soleil Levant se subdivise naturellement en autant de parties qu'il y a d'îles importantes. C'est cette division que nous adopterons dans cette étude, en commençant par les îles qui forment ce que nous avons appelé le Japon proprement dit, c'est-à-dire le Hondo, Shikoku, Kiushiu, et les îles qui en dépendent immédiatement.

Dans cette description, — l'organisation de l'empire ayant été donnée dans le chapitre IV de la première partie, — nous ferons abstraction des divisions administratives, nous bornant, en signalant les villes, d'indiquer celles qui sont le siège d'autorités régionales.

SECTION PREMIÈRE

LE HONDO

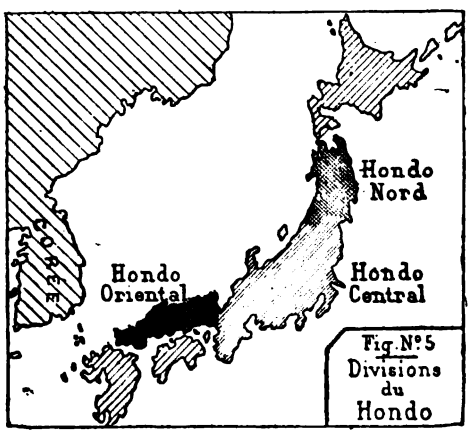
Nous débuterons donc par la description de l'île du Hondo, ou Honshiu.

Comme nous l'avons dit au début de la première partie, le nom de Hondo ou Honshiu, par lequel les étrangers et maintenant une partie des indigènes désignent la grande île de l'archipel, n'est pas une expression qui remonte au delà de quelques années; elle

1. Voir la carte hors texte n° 3.

signifie exactement « île principale »; mais les annales japonaises ne la distinguent par aucune dénomination spéciale. Elle était par essence le Nihon, le Nippon, la région du Soleil Levant; c'est elle en effet qui occupe la position la plus orientale parmi toutes les grandes îles qui composent l'empire.

Dans la description géologique succincte que nous avons donnée précédemment, nous avons expliqué comment, en se croisant, les plissements de la croûte terrestre avaient donné à cette terre une forme courbe présentant sa concavité au continent le plus proche, et comment elle avait été, au nord, plus particulièrement impressionnée par des plissements sensiblement nord-sud, tandis que le midi avait plutôt subi les effets du plissement est-ouest 37° sud.



Pour rendre plus claire la description du Hondo, nous le diviserons, arbitrairement d'ailleurs, en trois parties : Nord, Centre, Ouest.

La première, s'étendant du détroit de Tsugaru au parallèle de Sendai, sur la côte orientale, comprendra sur le versant occidental le bassin du Mogamigawa.

La deuxième, au sud de la précédente, ira jusqu'à l'étranglement qui se trouve entre le golfe d'Ozaka au sud et la baie de Tsuruga au nord.

La troisième comprendra le reste de l'île.

Cette division est justifiée en partie par la nécessité de ne pas promener le lecteur d'une extrémité à l'autre d'une terre très étendue dans le sens du méridien, et pour fixer son attention sur des régions présentant une certaine unité de structure et de climat (fig. n° 5).

§ 1er. — Description géographique du nord du Hondo.

OROGRAPHIE

Cette partie du Hondo est divisée, par une sorte de chaîne dorsale courant à peu près à égale distance entre le Grand Océan et la mer du Japon, en deux versants, qui se relèvent en arêtes parallèles secondaires entre la chaîne médiane et la mer.

Dans les sillons longitudinaux ainsi formés coulent des fleuves ou des rivières, qui franchissent les chaînes subordonnées par les affaissements qu'elles présentent, par des cluses, ou enfin qui se jettent directement dans la mer là où, les chaînes subordonnées étant interrompues, des golfes ont pu se former.

Cette chaîne centrale, que nous désignerons sous le nom de **Médiane du nord du Hondo,** commence au nord par un massif d'origine volcanique, dominé par l'Osoresan (865 m.), dont les dépendances couvrent l'étendue tout entière de la presqu'île de Yakeyama; celle-ci était autrefois séparée du Hondo, auquel elle est réunie maintenant à l'est par un large seuil n'ayant que quelques mètres d'altitude, émergé à une époque relativement récente. Cette presqu'île ferme en partie au nord la mer de Rikuoku, qui communique avec le détroit de Tsugaru, désigné quelquefois sous le nom de Matsumae, par un large chenal de près de deux lieues de largeur, le détroit de Hirakata.

La chaîne médiane, qui débute par un volcan, est jalonnée par des pics de même origine sur tout son parcours. Elle projette du sud vers le nord, dans la mer ou golfe de Rikuoku, le cap de Natsudomari, qui forme à l'est le golfe de Nobechi et à l'ouest celui d'Aomori. A partir de ce cap, en se dirigeant vers le sud, cette chaîne est jalonnée par une série de pics d'origine volcanique, assez importants; ils sont situés le plus souvent, non pas sur l'axe même du plissement, mais un peu en dehors de l'alignement.

Du nord au sud on remarque ainsi : le Yatsukôtayama (1,852 m.); puis, à l'est de l'alignement, le Heraitake (1,217 m.); l'Inagawatake (1,095 m.), séparé du précédent par le col du Furukura (850 m.); le Nanashiguredake (1,233 m.), et le Ganshiusan (2,050 m.). Il est réuni au Yatsukôtayama par une ligne de faîte d'une hauteur moyenne de 800 mètres environ, laquelle s'interrompt brusquement pour former la cuvette du lac Towada. C'est à proprement parler la dorsale de cette région.

Cette ligne se prolonge du reste plus au sud et s'épanouit, vers le 39° de latitude, en un massif dont le point culminant porte le nom de Komagatake de Mizusawa (1,568 m.). La chaîne s'affaisse ensuite à son altitude moyenne de 800 mètres, puis s'élève et s'épaissit de nouveau pour former le Sugawadake, et plus loin, entre Sendai et Yamagata, un massif important, dans lequel nous signalerons les sommets de Funagamine, Kojinyama, Shinsendake, Zowodake, Biyobudake (1,800 m.). Cette chaîne se continue vers le sud et se termine, au nord-est du lac d'Inawashiro, par le massif de l'Azuma (1,150 m.).

Nous arrêterons ici la description de la chaîne médiane pour étudier jusqu'à la même latitude les chaînes subordonnées est et ouest et le système hydrographique du nord du Hondo.

Chaîne subordonnée est. — La région dominée par la chaîne subordonnée orientale est admirablement déterminée. Dans cette partie de l'île, elle est limitée à l'ouest par la grande dépression dans laquelle coulent : d'une part, vers le sud, parallèlement au système de plissement dominant, le Kitakamigawa, qui se jette dans la baie d'Ishimaki ou Ishinomaki; et vers le nord, sur le prolongement du fleuve précédent, une branche du Jobojigawa, affluent du Mabuchigawa. A l'est, cette région est bornée par la mer.

Le système orographique de cette partie du Hondo, de forme fusiforme, présente ce caractère, extrêmement rare au Japon, qu'on n'y trouve aucune trace d'actions volcaniques directes. Les roches y sont particulièrement schisteuses. La ligne qui joint entre eux les points culminants y est nettement orientée dans une direction parallèle à celle de l'axe du plissement nord, mais il n'y a pas de chaîne continue. Ses massifs, qui sont d'importance moyenne, paraissent isolés les uns des autres et sont séparés par des vallées d'érosion assez profondément découpées, dans lesquelles coulent les petits cours d'eau se jetant d'une part dans l'océan Pacifique, de l'autre dans le Kitakamigawa.

Le massif le plus important, placé à peu près au centre de figure de la région, est dominé par le pic de Hayachine, qui atteint 2,000 mètres. De ce point, les sommets importants de la chaîne vont diminuant vers le nord et vers le sud. Vers le nord, elle se redresse au Taneichiyama, et atteint 740 mètres d'altitude. Vers le sud, son prolongement forme la presqu'île de Tôshima, extrêmement découpée, déchiquetée, aux abords couverts d'îles, de récifs et de roches pittoresques, mais qui protège mal la large baie d'Ishinomaki.

Chaîne subordonnée ouest. — Beaucoup moins bien déterminée que la précédente, considérablement modifiée aussi par l'action des eaux, fragmentée, elle a été en outre profondément transformée par les phénomènes volcaniques, et ses sommets importants sont, comme pour la chaîne centrale, des volcans éteints.

Au nord, c'est elle qui projette dans le détroit de Tsugaru la pointe de Tappizaki et qui prolonge les massifs montagneux d'Ezo.

Au sud, elle se compose essentiellement, dans la partie du Hondo que nous considérons, de massifs assez importants, séparés les uns des autres par le cours inférieur de rivières qui prennent le plus souvent naissance dans la chaîne centrale.

En partant du nord, nous signalerons le massif de l'Iwakiyama (1,594 m.), célèbre dans toute la région à cause de la pureté de sa forme, qu'on peut comparer à celle du Fujisan. Cette vague ressemblance lui a valu le surnom de Fuji du Nord ou Fuji de Tsugaru, du vieux nom de la province où il se trouve. Plus au sud, sur une transversale, se trouve le Komagadake d'Odate, puis le Moriyoshisan (1,757 m.), dominant un massif riche en mines de cuivre, dont le centre est à Ani; le Taiheizan, le Chiokaizan (2,200 m.), le Gassan (1,755 m.), flanqué à l'est du Hayama; l'Asahidake (1,924 m.), le Washisuyama et l'Idesan (1,400 m.).

La chaîne centrale, qui est si remarquablement limitée à l'est par la longue vallée longitudinale dans laquelle coule le Kitakamigawa, se trouve, à cause des actions volcaniques qui ont modifié le relief de la partie ouest, beaucoup moins bien dégagée de ce côté de ses montagnes subordonnées. Cependant la route qui remonte directement de Yamagata jusqu'à Hirosaki (ou Hiromae) et Aomori dans une direction parallèle à la côte, indique bien à l'ouest de la chaîne centrale une sorte de dépression longitudinale symétrique de celle de l'est. Elle est moins bien déterminée que celle-ci, il est vrai, mais est encore assez nette, si l'on considère les directions nord-sud des vallées supérieures de la plupart des rivières, qui traversent ensuite par d'étroites coupures la chaîne subordonnée ouest, pour se jeter dans la mer du Japon normalement à la côte.

HYDROGRAPHIE ET VILLES IMPORTANTES DU HONDO NORD.

Presqu'île de Yakeyama et mer de Rikuoku. — La presqu'île de Yakeyama est, comme on l'a dit précédemment, entièrement couverte par le massif montagneux de l'Osoresan. C'est une région

presque déserte, exclusivement peuplée sur les côtes par une population de faible densité, vivant uniquement de pêche, et qui s'est portée surtout sur la côte méridionale.

Les cours d'eau y sont naturellement sans importance ; cependant il y a lieu de citer, au pied de l'Osoresan, le petit lac de même nom, qui se trouve au centre d'une région assez riche en eaux minérales et en solfatares.

Le cours d'eau le plus important, le Kawauchigawa (7 lieues de longueur, 60 m. de largeur à l'embouchure), se jette dans la mer de Rikuoku près de Kawauchi, où se trouve un petit port. Sa vallée est remontée par un assez bon chemin, qui met en communication ce village et celui, tout aussi insignifiant, de Sai, sur la côte occidentale.

Sur la côte nord, le point le plus important est le village et le mouillage d'Obata, d'où partent quelques chemins aboutissant aux sources thermales de l'intérieur.

Les eaux de la région basse, improductive en partie, qui réunit la presqu'île à la langue de terre collinaire qui sépare à l'est la mer de Rikuoku du Grand Océan, sont drainées par le Tanabugawa (longueur 6 lieues, largeur 100 m.), qui, après avoir arrosé Tanabu, se jette dans la mer Intérieure près d'Ominato, petit port de jonques assez fréquenté, qui est aussi relié par d'assez bonnes voies au lac d'Osore.

La presqu'île se termine au nord par la pointe d'Omasaki, que la petite île de Benten (déesse de la beauté) semble prolonger. La côte, s'inclinant ensuite vers le sud-est, se raccorde par une courbe concave au Shiriyasaki. Celui-ci termine au nord le Sotonamu, étroite langue de terre d'un relief assez accusé, surtout au nord (300 à 500 m.), que projette le Hondo dans une direction exactement parallèle à celle du plissement du nord du Hondo; elle est pour ainsi dire déserte, avec la plupart de ses maigres villages sur la mer de Rikuoku.

Le prolongement de la chaîne médiane forme, comme nous l'avons dit précédemment, deux golfes intéressants dans la mer de Rikuoku; à l'est, celui de Nobechi, qui prend son nom de la petite ville et du port assez fréquenté qui en occupe le fond; à l'ouest, celui d'Aomori, qui prend aussi le nom de la ville importante qui est le centre des relations commerciales de cette région avec Ezo, à laquelle elle est reliée par un service régulier de steamers.

Aomori est le chef-lieu de la préfecture de même nom. C'est une ville de 15,000 habitants environ, d'apparence plus que modeste,

et qui se développe assez rapidement, au détriment de l'ancienne capitale Hirosaki; elle est occupée par une forte garnison (une brigade d'infanterie). Aomori signifie « Forêt bleue ». Elle méritait jadis ce nom, à cause des forêts qui l'entouraient vers l'est, et qui n'existent plus aujourd'hui.

L'Arakawa, qui descend du Yatsukotayama, est une petite rivière torrentueuse qui se jette à Aomori dans la mer de Rikuoku. La rade a du fond ; elle est assez bien abritée, et ne peut par conséquent que favoriser le développement de la ville naissante.

A l'ouest d'Aomori, la côte remonte presque sans inflexions directement vers le nord, puis s'infléchit vers l'ouest, et ne présente aucun point digne de remarque que le Tappizaki et la petite île Oki.

Versant de l'océan Pacifique. — A partir du Shiriyasaki, la côte de l'océan Pacifique, presque rectiligne, va d'abord vers le sud en s'affaissant, et présente à peu près, au niveau de Nobechi, une série de lacs communiquant avec l'océan Pacifique. Le Kogawaranuma (circonférence 14 lieues), qui est le plus important, occupe la situation la plus méridionale, à peu près sur le parallèle d'Aomori; il reçoit le Shichinohegawa, dont un des affluents ouvre une route sur Aomori.

A partir du point où ce lac communique avec la mer, la côte change de direction vers le sud-sud-est, et se prolonge dans cette direction, sans sinuosités importantes, jusqu'à l'embouchure du Mabuchigawa.

A 4 lieues au nord de cette rivière débouche l'Osakagawa (longueur 12 lieues), qui coule directement de l'ouest à l'est, reçoit la plus grande partie des eaux du massif montagneux de l'Akakuradake et ouvre une route sur Aomori. C'est aussi dans cette rivière que se déverse le lac de Towada, Towadako. C'est une nappe d'eau située à 450 mètres d'altitude, de forme à peu près circulaire (10 lieues de circonférence), dans une site pittoresque et sauvage, assez difficilement abordable par l'est. Sur la côte orientale du lac, le village de Towada est le centre d'une assez médiocre exploitation de mines d'argent.

Un peu au sud de l'Osakagawa, et presque dans le même estuaire, débouche le Gonohegawa, qui descend de l'Heraitake, sans passer par aucun point digne de mention.

Le Mabuchigawa (longueur 28 lieues ; largeur à l'embouchure 200 m.), est formé de deux branches principales :

1° Le Takkogawa ou Kumaharagawa, sur le prolongement du Mabuchigawa; cet affluent sort des pentes méridionales de l'Heraitake et ouvre par un de ses sous-affluents de gauche le col de Furukura (Furukuratoge), par où passe un chemin qui met en communication directe la côte orientale et la côte occidentale du Hondo. C'est une voie qu'il y aurait intérêt à améliorer; elle est courte, et présente un grand intérêt au point de vue militaire;

2° Le Jobojigawa, qui est formé de deux branches entourant au nord, comme d'un fossé, le Nanashiguredake.

La branche méridionale ouvre le col important de Midzuhori, par où passe la grande route directe de Tokyo à Aomori qui suit la vallée du Kitakamigawa, que le Jobojigawa méridional prolonge exactement. Nous avons indiqué l'origine géologique de cette suite de vallées.

Les deux affluents du Mabuchigawa dont nous venons de parler se réunissent à Sannobe, à six lieues environ de la mer. L'embouchure du petit fleuve forme à Hachinohe (9,500 hab.) un port très fréquenté par les bateaux indigènes. C'est en effet le débouché naturel et commode des produits de ce bassin, très fertile, mais faiblement peuplé.

A partir de l'embouchure du Mabuchigawa, la côte, qui précédemment était basse et uniforme, devient peu à peu accidentée, s'échancre en mille endroits, surtout plus au sud, formant ainsi une série de ports naturels, qui offrent du moins un abri commode et assez sûr aux hardis marins de la côte peu hospitalière. Parmi les petits ports assez fréquentés, nous citerons Kuji, à l'embouchure de l'Osakigawa. Ce cours d'eau, comme tous ceux que nous signalerons jusqu'à la baie d'Ishinomaki, prend sa source dans la chaîne subordonnée de l'est.

Ces fleuves côtiers, souvent torrentueux, n'ont aucune importance commerciale. Leur régime est trop irrégulier, leur débit trop faible, pour être utilisés comme routes naturelles. En outre, la région où ils prennent naissance, étant de nature shisteuse, est peu productive et ne pourra jamais alimenter un trafic important sur la côte du Pacifique. Du reste, la grande vallée du Kitakamigawa est la route naturelle par laquelle descendent vers le sud les produits de la contrée.

Au sud de l'Osakigawa, l'Omotogawa mérite d'être signalé, à cause de son développement et de la pauvreté du pays qu'il traverse.

Nous arrivons ensuite à une assez large échancrure de la côte,

qui pénètre profondément dans les terres en diminuant de largeur; elle est bien protégée dans son ensemble et présente particulièrement, près de son entrée, au nord, un bon port naturel (680 m. dans sa plus grande largeur est-ouest; à moins de deux encablures de terre, il a encore plus de 8 m. de fond). C'est la baie de Miyako. Elle reçoit, venant directement de l'ouest, le Miyakogawa (longueur 2 lieues et demie) qui contourne au nord le Hayachine et ouvre le col de Kunisakai, qui met directement en relations, mais par une route encore difficile, Miyako et Morioka, sur le Kitakamigawa. Ce port est des meilleurs; mais nous avons déjà dit comment tous les mouillages de cette partie de la côte étaient actuellement rendus à peu près inutiles au point de vue commercial. Peut-être même perdront-ils encore de leur importance lorsque, dans quelques mois, le chemin de fer qui va réunir Aomori à Tokyo emportera vers le sud, vite et sans péril, tous les produits du nord, tandis que le Kitagamikawa, canalisé sans doute jusqu'à Morioka, doublera l'importance de cette voie de communication.

Il est donc à craindre que, du moins au point de vue commercial, cet abri et les autres ne soient appelés à aucun développement. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet au point de vue militaire.

Miyako ouvre la série d'une suite de ports excellents qui se succèdent presque sans interruption jusqu'à la baie d'Ishinomaki.

Celui de Yamada, près de la petite ville du même nom (3,200 habitants), dans une situation merveilleuse, est plus vaste et mieux abrité que celui de Miyako. Ses eaux plus profondes permettraient aux plus gros navires de guerre d'y évoluer facilement. C'est en outre le seul port de la côte qui donne un abri sûr contre les typhons. Malheureusement, il n'a aucun débouché facile; entouré de tous côtés de hauteurs importantes, il n'a de communications terrestres — et elles sont médiocres — que, vers le nord, avec Miyako et, vers le sud, avec Ozuchi. Là aussi se trouve une excellente rade; mais, comme les précédentes, elle est séparée de l'intérieur par une ligne de hauteurs des plus sérieuses.

Le meilleur des trois ports naturels dont il vient d'être question est sans contredit celui de Yamada, qu'on pourrait comparer à Spezia.

Plus au sud nous trouvons encore le port de Kamaishi, assez bon, mais moins bien abrité. La petite rivière de Kamaishi se jette au fond de la baie dans laquelle se trouve le port que nous venons de mentionner; elle sort du massif montagneux de Rokkoshiyama,

qui présente des filons de cuivre assez abondants. Sous l'influence du ministre anglais sir Harry Parkes, les Japonais, naturellement aidés par des ingénieurs anglais, entreprirent de grands travaux pour faciliter l'exploitation de cette région. Une voie ferrée fut construite à grands frais, remontant la petite rivière jusqu'à sa source. Le port engloutit aussi pour son amélioration des sommes énormes. Quand tous ces travaux préliminaires furent terminés, on reconnut que les filons n'avaient qu'une valeur fort médiocre et étaient indignes d'une exploitation sérieuse. Tout fut abandonné. Des faits de ce genre, trop fréquemment reproduits, sont peut-être pour beaucoup dans le sentiment de défiance avec lequel les Japonais écoutent maintenant les conseils des étrangers.

Au sud de Kamaishi on trouve encore les baies moins importantes d'Okkirai, de Minatohama, sur les bords de laquelle s'étend la petite ville du même nom (3,500 hab.), et qui reçoit l'Imazumigawa; puis celle de Kesennuma, fermée en partie par Oshima. Ces dernières s'ouvrent vers le sud-est, tandis que les trois premières, les plus importantes, Miyako, Yamada, Ozuchi, ont leur ouverture vers le nord-est.

Plus au sud encore se trouve la grande baie de Shizugawa, puis celle d'Oppa, dans laquelle débouchent une faible partie des eaux du Kitakamigawa. Cette branche est actuellement à peu près comblée. Si l'on en croit certaines traditions, assez précises et cependant douteuses, le Kitakamigawa se jetait autrefois dans l'océan Pacifique par la baie d'Oppa. La branche méridionale, par laquelle s'écoule maintenant la plus grande partie des eaux du fleuve, aurait été creusée de main d'homme, pour permettre aux bateaux de déboucher dans la baie d'Ishinomaki sans avoir à contourner, pour gagner Sendai, la presqu'île de Tôshima, ses îles et ses récifs.

Nous verrons plus loin un fait authentique du même genre pour le Tonegawa.

Au sud d'Oppa, signalons encore le petit port d'Okatsu, celui plus important d'Onnagawa, qu'on avait songé à ouvrir au commerce étranger, et celui de Yagawahama.

Nous avons indiqué à plusieurs reprises déjà combien l'importance de ces ports était faible au point de vue commercial.

Au point de vue militaire, leur valeur est aussi fort discutable. En effet, pendant les quatre ou cinq mois les plus chauds de l'année, la navigation est extrêmement périlleuse sur la côte occidentale du Hondo, que nous venons d'examiner, à cause des brumes

épaisses qui l'entourent presque en permanence, interdisant quelquefois pendant des semaines entières, et d'une façon absolue, l'entrée des meilleurs abris.

Ces conditions climatériques, s'ajoutant aux conditions géographiques examinées précédemment, annihilent à peu près complètement la valeur des ports précédemment signalés.

On arrive ainsi à la pointe de Kurosaki, terminant la presqu'île de Tôshima, qui limite du côté de l'océan Pacifique la large baie toujours dangereuse d'Ishinomaki, appelée aussi baie de Sendai.

Cette presqu'île est aussi profondément découpée sur sa côte occidentale que sur celle du Grand Océan; elle offre quelques bons mouillages, particulièrement dans la petite baie d'Oginohama. Plus au nord, le lac très peu profond de Watanoha communique avec la baie d'Ishinomaki par un étroit chenal, et s'étend profondément dans l'intérieur vers la baie d'Onnagawa, de telle sorte qu'à ce point l'isthme qui réunit la presqu'île au Hondo a moins de 1,500 mètres de largeur et une altitude de 35 mètres environ. Si, comme on le supposait, le port d'Onnagawa avait été ouvert au commerce étranger, cette langue de terre aurait été percée, de manière à relier, au moyen d'un canal, le port au Kitakamigawa par le lac Watanoha.

Cette presqu'île de Tôshima, presque détachée elle-même de la grande terre, est entourée de récifs, d'îles et de roches pittoresques, mais qui rendent la navigation difficile et même dangereuse pour les bateaux côtiers employés par les Japonais. Parmi ces îles, les plus importantes forment, au large de la baie d'Onnagawa, le groupe dont Enoshima (1 lieue et demie de pourtour; 250 hab.) est la plus importante; plus au sud, séparée de la terre par un étroit chenal, impraticable à cause de la violence des courants, se trouve l'île célèbre de Kinkazan (3 lieues et demie de circonférence; 10 hab.); puis, dans la baie d'Ishinomaki, l'alignement des Ajishima (3 lieues de circonférence; 700 hab.), Tashirojima (3 lieues de circonférence; 600 hab.), séparées par l'îlot de Totsurajima.

Le Kitakamigawa (73 lieues), dont nous avons eu déjà l'occasion de parler à plusieurs reprises, et qui est le cours d'eau de beaucoup le plus important de la région qui nous occupe, jette la plus grande partie de ses eaux dans la baie d'Ishinomaki, près de la petite ville de même nom, en y formant un port déjà très fréquenté. Il est malheureusement peu accessible, à cause de la barre qui en obstrue l'entrée, mais l'exploitation de la voie ferrée qui suit le cours du fleuve en augmentera certainement l'importance.

Le Kitakamigawa descend du Nanashiguredake et sort du petit lac d'Uzuru; il ouvre par un de ses affluents de droite le col de Midzuhori, où passe la grande voie de Sendai à Aomori. A quelques kilomètres de sa source, le fleuve prend la direction de la chaîne médiane, qu'il conservera à peu près invariablement jusqu'à son embouchure.

Le Shizukuishigawa, affluent de droite, est la première des rivières dignes de mention qu'il reçoive; elle prend naissance dans la chaîne médiane, contourne au sud le Ganshiusan et reçoit sur sa rive droite de petits cours d'eau qui ouvrent des communications avec la mer du Japon.

La ville de Morioka, la plus importante de toute la vallée du Kitakamigawa, s'est développée au confluent du Shizukuishigawa. Chef-lieu de la préfecture d'Iwate, elle compte 22,000 habitants et devient peu à peu le centre de l'industrie régionale. Cette ville est appelée, pensons-nous, à un assez rapide développement; elle est, en effet, au point de rencontre de directions importantes suivies par des routes qui, dans quelques années, ou améliorées ou doublées de voies ferrées, permettront de mettre en communication rapide les provinces du nord et du sud du Hondo d'une part, les bords de l'océan Pacifique et les rivages de la mer du Japon de l'autre.

Morioka, qui n'a pas de garnison, a cependant une importance militaire considérable, à cause de sa position centrale, qui lui permet de faire aisément face aux besoins divers qui peuvent se présenter au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Il serait utile de doubler sans retard d'une voie ferrée non seulement la route Sendai-Aomori, mais encore le chemin Miyako-Morioka-Akita, qui fait communiquer les deux versants, par le col de Sengan et la vallée du Tamagawa, tributaire de la mer du Japon.

Le Kitakamigawa coule dans une riche et fertile vallée. Il est navigable à partir de Morioka, et, bien qu'il ne puisse porter alors que des bateaux à fond plat, il devient une route commerciale très importante. Il est probable que les travaux de canalisation qui permettent à des steamers de remonter jusqu'à Ichinoseki seront continués jusqu'à Morioka.

La grande route qui remonte la vallée suit la rive droite du fleuve jusqu'à Morioka, où elle passe sur la rive gauche. Il en résulte qu'au sud de Morioka les agglomérations, peu populeuses d'ailleurs, se sont exclusivement formées sur la rive droite; du reste, la rive gauche est serrée d'assez près par les hauteurs subordonnées orien-

tales. Nous citerons parmi les centres relativement importants : Hanamaki, Midzusawa, Ichinoseki. Entre les deux premières de ces petites villes, à Kurosawajiri, se jette, venant de l'ouest, le Wakagawa, dont la vallée supérieure, qui est dirigée du nord au sud, est assez peuplée ; elle est en relations naturelles avec celle de Kaminokurosawa (affluent de droite du Shizukuishigawa) par le col de Yamabushi. Dans sa partie inférieure, le Wakagawa coule directement de l'ouest à l'est et communique avec la vallée de l'Omonogawa (versant de la mer du Japon), par une bonne route faite récemment, l'Ewakaido, qui franchit la chaîne centrale au col de Shiroki (532 m.). Une notable partie des produits du bassin de l'Omonogawa s'écoule déjà par cette voie dans la vallée du Kitakami, pour gagner les ports plus commerçants de l'océan Pacifique.

L'importance de cette route, faite à frais communs par les habitants des deux versants, est considérable au point de vue commercial et militaire. C'est par elle que passent la plupart des produits du ken (préfecture) d'Akita, surtout l'hiver, pendant que la navigation est presque impossible dans la mer du Japon.

Midzusawa, chef-lieu de canton, est aussi au point de croisement de la grande route et de chemins assez bons, qui communiquent d'une part, vers le nord-est, avec la route Kamaishi-Morioka, et de l'autre, à l'ouest, par la vallée de l'Isawagawa, avec le versant occidental.

Au sud d'Ichinoseki, la route, continuant exactement dans sa direction première au pied de la chaîne médiane, s'éloigne par conséquent du Kitakami, qui incline à l'est ; elle franchit donc les contreforts assez prononcés qui rétrécissent la vallée.

Il se présente ici un fait curieux.

Le fleuve au sud d'Ichinoseki (*ichi,* un; *seki,* barrière) coule pendant six lieues environ dans une vallée étroite, enserrée d'une part par les hauteurs subordonnées orientales, de l'autre par les contreforts du Sugawadake. Il en résulte qu'à la saison des pluies, au moment de la crue du fleuve, les eaux y atteignent une hauteur qui peut aller jusqu'à 10 mètres au-dessus de l'étiage, et qu'en amont elles s'étendent sur de grands espaces de terrain. Le courant dans cette large nappe d'eau est naturellement très faible, 2 mètres environ par seconde, et les eaux déposent un limon abondant sur toutes les parties qu'elles recouvrent. Ce fait a permis à certains auteurs de comparer trop flatteusement le Kitakamigawa au Nil. Quoi qu'il en soit, c'est un fait intéressant qu'il était bon de signaler.

L'étranglement s'étend de Kozenji, près d'Ichinoseki, à Kinomi.

Au sud du défilé, la région comprise entre la route et le Kita kamigawa est relativement peu accidentée, semée de lacs et de plaines incultes, parcourue par des cours d'eaux sinueux qui indiquent que beaucoup de ces plaines sont le produit d'atterrissements récents. Le Hazamagawa reçoit les eaux de trois lacs assez peu importants : l'Izunuma ou Onuma, le Naganuma et le Kaburugurinuma ; cette rivière sort elle-même du massif du Sugawadake, et sa vallée supérieure, ainsi que celles de ses affluents d'origine, présentent, surtout vers Monji et Kanaka, de riches minerais de fer qui sont l'objet d'une assez fructueuse exploitation.

Le Tamatsukurigawa ou Araogawa, qui descend du même massif, ouvre, comme le cours d'eau précédent, quelques communications à travers la chaîne médiane. Sa vallée est séparée de la précédente par une arête bien définie de 300 mètres environ d'altitude, qui divise en quelque sorte en deux parties distinctes le delta du Kitakamigawa.

Le Narusegawa devrait, d'après sa direction première, se jeter dans le Tamatsukuri ; mais il se recourbe brusquement vers le sud et gagne directement le golfe d'Ishinomaki, dans lequel il se jette, près du village de Nobiru, où des travaux importants ont été successivement commencés puis abandonnés. Il s'agissait en effet de transformer artificiellement le mouillage médiocre qu'offre l'embouchure de la rivière en un port important que le gouvernement avait ensuite l'intention d'ouvrir au commerce européen. Les travaux, entrepris à grands frais avec une légèreté inouïe, ont dû être délaissés, probablement pour toujours. L'emplacement du « settlement » dans une île formée par la rivière et des canaux avait été non seulement déterminé, mais le plan de la ville future y avait été tracé complètement. On peut voir encore ces ruines singulières d'une ville qui n'a pas existé.

Ce port, dans lequel tout était à créer, la nature y faisant tout pour le rendre impraticable, ne présentait quelques avantages qu'au point de vue de sa situation géographique, près du débouché du Kitakamigawa et non loin de Sendai, qui est le centre le plus important du nord du Hondo.

Nobiru est réuni par un canal au Kitakamigawa ; de telle sorte que les produits du bassin de ce cours d'eau peuvent sans transbordement atteindre cette ville, sans courir les risques de la navigation dans une baie mal abritée.

Au sud-ouest de Nobiru, la côte est profondément découpée et parsemée d'îles pittoresques, qui jouissent d'une grande réputation,

un peu surfaite cependant; elles sont connues sous le nom de groupe des Matsushima (îles des Pins).

Dans la baie de Matsushima, il y a lieu de signaler au sud-ouest le petit port de Shiwogama (3,500 hab.), qui est à vrai dire celui de Sendai, à laquelle il est relié par une voie ferrée. Il est très bien abrité, extrêmement petit, et si peu profond qu'on a dû y creuser un chenal; actuellement il se trouve cependant dans d'assez bonnes conditions.

Dans les îles mêmes, la meilleure rade, d'ailleurs fort médiocre, est celle d'Ishibama, dans l'île Katsura; sa valeur relative vient surtout de la sûreté de ses communications avec le Hondo.

La côte, très basse, reprend ensuite une direction presque rectiligne vers le sud-sud-ouest; elle est longée de près par un canal, qui remplit le même but que celui qui réunit Nobiru au Kitakami : il met en communication l'estuaire du Hirosegawa ou Sendaigawa et le port de Nobiru, à travers la baie de Matsushima, qui est protégée des vents d'est par les îles.

Le Hirosegawa n'a pas d'importance; il descend du Mitsumineyama, reçoit à droite un petit affluent qui ouvre à travers la chaîne médiane une communication avec le Mogamigawa et passe par Sendai. Cette grande ville très commerçante, qui compte plus de 60,000 habitants, est le chef-lieu de la préfecture de Miyagi et le siège d'une importante garnison.

La ville est bâtie sur la rive gauche de la rivière; les ruines de l'ancien château en occupent la rive droite.

En aval de Sendai, le Hirosegawa reçoit à droite le Natorigawa, qui vient de l'ouest; il est formé de deux cours d'eau suivis l'un et l'autre par des chemins non carrossables, qui mettent en communication directe Sendai et Yamagata : le Natorigawa du Nord, par le col de Futakuchi (979 m.), au nord du Shinsendake; c'est le plus fréquenté; le Natorigawa du Sud, par le Sasayatoge, au sud du même sommet. Ces deux cols sont sur le chemin le plus court de Sendai à Yamagata; mais ils sont fort élevés, celui du sud surtout, qui dépasse 1,500 mètres. Aussi, la route la plus habituellement suivie, bien qu'elle soit la plus longue, la seule carrossable d'ailleurs, est celle de Sekiyamatoge, qui franchit la chaîne au sud du Kojindake par un tunnel de 250 mètres de longueur; elle débouche à Tateoka sur le Mogamigawa, à quatre lieues au nord de Yamagata.

La situation géographique de Sendai explique son développement. Sur la grande route de Tokyo à Aomori, à moitié distance

entre ces deux villes, à portée de l'océan Pacifique, elle devait forcément être le centre des échanges des productions du Nord et de celles du Sud, apportées, les premières par le Kitakamigawa, les deuxièmes par l'Abukumagawa. Ce fleuve est aussi relié au Hirose par un canal désigné sous le nom de Teizanbori, du nom de Teizan Massamune, qui le fit creuser. Pendant le moyen âge japonais, Sendai, véritable capitale du Nord, était le centre des États d'une puissante famille de daimio dont le rôle fut considérable dans tous les conflits qui ensanglantèrent le Japon.

Ce que nous venons de dire de Sendai pour expliquer son développement indique aussi son importance militaire. Il serait utile de la mettre en communication au moyen d'une voie ferrée avec la côte occidentale ; mais il est à craindre que le massif montagneux qui la sépare de Yamagata ne retarde provisoirement l'exécution de ce projet.

Versant et côte de la mer du Japon. — Le détroit de Tsugaru, entre le Shirakamisaki, qui est la pointe la plus méridionale de l'île d'Ezo, et le Tappizaki, qui lui fait face dans le Hondo, a une largeur de quatre lieues environ; il est traversé par de forts courants qui en rendent parfois la navigation pénible, mais non périlleuse.

En suivant à partir du Tappizaki la côte occidentale du Hondo vers le sud, le premier accident important qui se présente est la presqu'île de Shimomai, qui se termine par le Kotomarisaki.

Au sud de cette presqu'île s'ouvre le Jiusangata (treize marais), qui s'enfonce profondément dans les terres en formant à son embouchure un port assez sûr. Dans cette sorte de lac se jette l'Iwakigawa (22 lieues de longueur), qui dans la partie inférieure de son cours coule à peu près directement du sud au nord.

Cette rivière descend, sous le nom de Hirakawa ou Horikoshigawa, des hauteurs qui enserrent à l'ouest le lac de Towada. Elle ouvre le col de Yatate, à travers une chaîne secondaire très nettement déterminée qui court exactement de l'est à l'ouest depuis le lac jusqu'à la côte. Tous les affluents de l'Iwakigawa prennent naissance dans cette ligne de hauteurs, dont les sommets dépassent 800 mètres.

Parmi les tributaires de gauche nous citerons le Tsuchibuchigawa, petit cours d'eau qui passe à Hirosaki, ville importante de 35,000 habitants environ. Elle est réunie vers le nord, à Aomori, par une bonne route, qui se prolonge au sud dans la vallée du

Hirakawa et communique par le col de Yatate (280 m.) avec le bassin du Noshirogawa. La route qui franchit ce col est à proprement parler la seule praticable.

Le Moyanogawa, qui est le plus important des affluents de gauche, est formé d'une série de cours d'eau descendant de l'extrémité occidentale de la chaîne transversale; l'un d'eux ouvre dans cette chaîne le col de Tsurubeotoshi (835 m.), qui relie les mêmes bassins que le Yatatetoge et est traversé par un chemin assez fréquenté, mais mauvais, bien qu'il soit utilisé pour l'exploitation des mines de cuivre qui se trouvent sur les deux versants de la chaîne.

Parmi les affluents de droite de l'Iwakigawa signalons l'Asaseishigawa, dont la haute vallée abonde en sources thermales et qui communique avec le lac Towada par un assez bon chemin qui passe par le Mamontoge. Citons encore le Namiokagawa, qui descend de l'Akakuradake.

Hirosaki est à la tête d'une vaste plaine s'étendant jusqu'à la mer et qui est limitée au sud par les pentes de la chaîne transversale, à l'ouest par l'Iwakiyama et à l'est par l'extrémité de la chaîne subordonnée occidentale. Cette plaine inculte, surtout près de la mer, porte le nom caractéristique de Shti ri naga hama, c'est-à-dire « lande de sept lieues ».

La vallée inférieure de l'Iwakigawa, particulièrement plate et assez stérile, est sillonnée de cours d'eau sinueux coulant lentement. De vastes dépôts de tourbe commencent à y être en exploitation.

A partir du Jiusangata la côte se dirige en ligne droite vers le sud-sud-ouest jusqu'à l'embouchure du Nakamuragawa, près d'Ajigasawa. Ce petit cours d'eau est remonté par un chemin qui conduit à Hirosaki, en contournant, à l'ouest et au sud, le cône de l'Iwaki.

La côte devient ensuite accidentée et se dirige, à partir d'Ajigasawa, d'abord vers l'ouest jusqu'au Toriisaki, puis vers le sud-ouest jusqu'au Tomatsukurisaki ou Henasusaki, et ensuite sensiblement vers le sud, jusqu'à l'embouchure du Noshirogawa. Elle présente un renflement au point où aboutit la chaîne transversale qui sépare d'une manière si remarquable le bassin de l'Iwakigawa de celui du Noshiro.

Dans toute cette région, la côte est suivie de très près par un bon chemin, qui franchit en corniche l'extrémité de la chaîne transversale au point connu sous le nom de « Omagoshi ».

Le Noshirogawa (25 lieues de longueur), qui est navigable sur presque tout son parcours, prend sa source, sous le nom de Yones-

hirogawa, dans les pentes sud du Shigakudake; il coule d'abord du nord au sud, se recourbe ensuite vers l'ouest, communique par cette partie de sa vallée avec le Jobojigawa, puis s'infléchit vers le nord, contournant ainsi le massif d'où il sort. Au point où il reçoit à l'est l'Arakawa, qui descend du Furukuratoge, il incline vers l'ouest et coule jusqu'à son embouchure dans cette direction, recevant à droite l'Odategawa, dont un affluent est remonté par la grande route de Hirosaki. A droite il reçoit encore, en aval de Kotsunagi, le Fujikotogawa, qui vient du col de Tsurubeotoshi.

A gauche un seul affluent mérite d'être signalé : c'est l'Oanigawa, qui dans son cours supérieur coule du sud au nord dans la dépression séparant à l'ouest la chaîne médiane de la chaîne subordonnée. Il communique par le Daikakunotoge avec les rivières qui plus au sud occupent le prolongement de cette dépression. Celle-ci est empâtée par le Moriyoshizan; mais elle est suivie au nord par la route Hirosaki-Odate et au sud par l'Oishigawa ou Ajisegawa, dont nous reparlerons plus loin.

Le Noshirogawa se jette dans la mer à 2 kilomètres en aval de la petite ville de Noshiro (9,150 hab.), en y formant un mouillage assez fréquenté.

Au sud de cette embouchure, la côte, basse et complètement déserte, se dirige vers le sud-sud-ouest et se raccorde avec la presqu'île de Honzan, qui est complètement couverte par le massif montagneux de même nom (748 m.).

Le port de Funakawa, qui se trouve au sud de la presqu'île, sur une partie de la côte qui fait face à l'est, offre un abri assez sûr. A l'est de cette localité se trouve l'entrée du Hachirogata, vaste étendue d'eau, véritable continuation de la mer, dont elle n'est séparée à l'ouest que par une mince langue de terre sablonneuse de 1 kilomètre à peine de largeur et au sud par une plaine un peu plus large, mais encore plus basse.

La rive orientale du Hachirogata est longée par la grande route d'Akita à Hirosaki. A partir d'Akita, elle se dirige d'abord exactement au nord jusqu'au Noshirogawa, qu'elle remonte ensuite sur la rive droite jusqu'à Odate, d'où elle va directement au nord par le Yatatetoge.

L'Omonogawa (30 lieues de longueur), prend sa source dans la chaîne médiane, au sud du Sugawadake; il se dirige d'abord vers le nord-ouest, puis à peu près exactement vers le nord dans une assez large vallée, change ensuite brusquement de direction à l'ouest pour franchir la chaîne subordonnée, et, ne pouvant

atteindre directement la mer à cause des hauteurs du littoral, elle en suit le pied jusqu'à la côte. Ce cours d'eau n'a aucun affluent de gauche important. Dans sa partie moyenne, il communique au sud avec le bassin du Mogamigawa par le col d'Okachi (420 m.), où passe la grande route de Yamagata à Akita. A droite il reçoit: l'Iwasakigawa, dont les tributaires ouvrent quelques passages dans la chaîne médiane, très accidentée dans cette région que domine le Sugawadake; le Yokotegawa, dont la vallée est remontée par la bonne route qui franchit la chaîne médiane au col de Shiroshi, le plus bas de la région; le Tamagawa, dont la vallée supérieure est à peu près dirigée du nord au sud; il sort des hauteurs qui réunissent le Moriyoshizan à la chaîne médiane. Sur un petit affluent de gauche du Tamagawa, à Obonai, aboutit le chemin direct de Morioka par le col de Sengan. Nous avons déjà indiqué l'importance militaire de cette route.

Le Tamagawa reçoit à droite l'Ajisegawa, qui prolonge exactement la direction de la vallée moyenne de l'Omonogawa. Elle est suivie au pied des hauteurs par le chemin direct de Yamagata à Hirosaki et Aomori, tandis que la grande route l'abandonne à Rokugo pour suivre la vallée de l'Omonogawa jusqu'à Akita. Nous avons indiqué comment à Odate cette voie reprend sa direction normale vers le nord, en suivant le sillon longitudinal occidental.

En partant du sud, ce sillon se trouve donc formé dans son ensemble par les vallées suivantes :

1° Vallée moyenne de l'Omonogawa;
2° — de l'Ajisegawa;
3° — de l'Oanigawa;
4° — du Shirosagawa;
5° Col de Yatate;
6° Vallée du Hirakawa (Horikoshigawa);
7° Dépression suivie par la route de Hirosaki-Aomori.

Après avoir reçu l'Iwamigawa, l'Omonogawa passe à Akita, chef-lieu de la préfecture de même nom (31,000 hab.), et centre d'un important commerce de riz et de soie.

Au sud d'Akita, la côte montueuse se dirige à peu près exactement vers le sud jusqu'à l'embouchure du Koyoshigawa ou Furuyukigawa. Cette rivière prend naissance près de l'Okachitoge (420 m.), dans une chaîne transversale qui réunit le Chiokaizan au Sugawadake et qui sépare très nettement les bassins de l'Omonogawa et du Koyoshigawa de celui plus méridional du Mogamigawa.

A gauche, le Furuyukigawa n'a que des affluents sans importance;

à droite il reçoit, non loin de son embouchure, l'Imokawa. Ces deux cours d'eau sortent du même point, mais sont séparés dans tout leur parcours par les hauteurs importantes de Yashioyama; près de leurs sources ils communiquent d'ailleurs entre eux et avec l'Omono.

A 2 kilomètres environ en amont de son embouchure, le Koyoshigawa passe à Honjô et y forme un mouillage fréquenté par les jonques.

La côte se développe ensuite sans inflexions importantes vers le sud-sud-ouest jusqu'au petit port de Sakata; entre cette dernière ville et Akita au nord, elle porte le nom de Fukiura (*fuki,* souffler; *ura,* rivage), à cause des vents terribles qui parfois règnent dans ces parages.

Plusieurs cours d'eau, dont le plus important est le Mogamigawa, se jettent à Sakata dans le même estuaire.

Le Mogamigawa (longueur 62 lieues) coule dans une région extrêmement difficile et montagneuse. Il sort du massif de l'Azumasan, dans la chaîne médiane, mais reçoit la plupart de ses premiers affluents d'un chaînon transversal qui réunit la chaîne centrale à la chaîne subordonnée ouest.

Le fleuve ainsi formé suit pendant la plus grande partie de son cours le sillon longitudinal qui court au pied de la chaîne médiane; il est doublé dans cette partie par la grande route du nord.

La première ville importante qu'arrose le Mogamigawa est Yonesawa (25,000 hab.), au sud-est d'une plaine riche et bien cultivée. Dans cette partie de son cours, le fleuve est le plus souvent désigné sous le nom de Matsukawa.

A partir de Yonesawa, la route cesse de suivre la vallée encaissée et peu praticable pour prendre le passage naturel qui, par Miyauchi et Kaminoyama, met en communication le plaine de Yonesawa et la petite rivière de Sugawa, dont la direction prolonge celle du Mogamigawa moyen.

Le Sugawa coule au milieu d'une vaste plaine, où s'est développée, dans un site charmant au pied des hauteurs qui dépendent du massif de Zowoyama (1,810 m.), la ville de Yamagata. Elle était autrefois beaucoup moins importante que Yonesawa; mais, devenue le chef-lieu d'une préfecture, elle est aujourd'hui plus commerçante, bien que sa population ne dépasse pas encore 20,000 habitants.

Après son confluent avec le Sugawa, le Mogami reçoit à gauche le Sagayegawa, qui descend du Gassan, en ouvrant au sud de ce

sommet un assez mauvais passage, suivi par un chemin qui aboutit à Sakata.

Le fleuve coule ensuite vers le nord, puis gagne la mer en changeant de direction vers l'ouest, afin d'utiliser la coupure que la chaîne subordonnée occidentale, présente au nord du Gassan.

Dans la partie supérieure de son cours, les affluents de droite du Mogami sont rares et insignifiants. Au contraire, quand le fleuve change de direction, la dépression naturelle dans laquelle il coulait a été utilisée par une série de cours d'eau venant du nord. Le plus important est le Sakegawa ou Masugawa, qui descend de l'Okachitoge, où passe la grande route d'Aomori.

On peut considérer le Kushibikigawa, qui vient de l'Itogatake (1,760 m.) et se jette dans le même estuaire que le Mogamigawa, comme un affluent de ce fleuve. Citons sur cette rivière Tsurugaoka ou Tsuruoka. C'est un chef-lieu de canton dont la population dépasse 20,000 habitants. Il est célèbre, d'abord par la résistance opiniâtre que les samurai de son ancien daimio opposèrent, en 1868, aux troupes de l'empereur, et aussi par les mœurs assez brutales de ses habitants.

Sakata, sur la rive septentrionale de l'estuaire du Mogamigawa, est un chef-lieu de canton de 18,000 habitants environ. Son port est très fréquenté par les jonques; mais il pourrait aussi abriter de gros navires et serait très supérieur à celui de Niigata, que nous trouverons plus bas.

Au sud de Sakata, la côte, abrupte et dominée au loin par de hautes montagnes, prend une forme convexe; elle est peu découpée et n'offre aucun accident remarquable jusqu'à l'embouchure du Miomogawa (20 lieues de longueur), qui descend de l'Asahidake (1,924 m.), le massif le plus important de la région. Près de l'embouchure de ce cours d'eau se trouve la petite ville florissante de Murakami (18,000 hab.)

Plus au sud se jette l'Arakawa (20 lieues), dont les sources ouvrent d'assez bonnes communications avec la vallée supérieure du Mogamigawa. Cette rivière est remontée par un bon chemin qui aboutit à Yonesawa.

Si nous jetons maintenant un regard d'ensemble sur la région du Hondo, que nous venons d'étudier avec quelque détail, nous voyons qu'au point de vue orographique elle se compose d'une chaîne médiane dont la structure première a été profondément modifiée par les actions volcaniques. La chaîne subordonnée occidentale

présente les mêmes caractères; elle est réunie à la dorsale par des chaînons transversaux de même origine, qui déterminent une série de bassins bien limités entourés de montagnes importantes. Le sillon longitudinal, qui longe à l'ouest la chaîne médiane, ne se compose donc que de fragments, dont certains, très nets, indiquent bien sa direction générale.

Au contraire, la chaîne subordonnée orientale est remarquablement caractérisée, et isolée de la chaîne médiane par une profonde dépression dont le caractère d'unité est saisissant.

Au point de vue hydrographique, le versant oriental présente aussi un grand caractère de simplicité. Le Kitakamigawa, l'une des quatre grandes rivières du Japon, coule du nord au sud dans le couloir qui sépare la chaîne médiane de sa subordonnée orientale.

Le versant occidental, fragmenté en petits bassins isolés, ne donne naissance qu'à des cours d'eau sans grande importance. Ils coulent tous d'abord vers le nord, puis se recourbent vers l'ouest pour gagner la mer.

Quant aux communications terrestres, la chaîne médiane est entourée comme d'un vaste chemin de ronde, à l'est de la grande route de Tokyo à Sendai et Aomori, et à l'ouest d'une route symétrique aboutissant au nord au même point. En outre, de bons chemins longent les côtes de très près.

Ces grandes directions longitudinales sont mises en relations transversalement par les points où, en sortant des affaissements de la chaîne médiane, les cours d'eau des versants opposés se communiquent par leurs vallées supérieures. A partir du nord, la première de ces communications transversales est celle qui va de Hachinohe, sur le Grand Océan, à Noshiro, sur la mer du Japon, en utilisant les vallées du Mabuchigawa et du Noshirogawa. La deuxième part de Miyako, sur l'océan Pacifique, atteint Akita, sur la côte occidentale, en passant par Morioka. Elle suit successivement les vallées du Miyakogawa, du Shizukuishigawa, du Tamagawa et de l'Omonogawa.

Enfin, au sud, Sendai communique par Tateoka avec Sakata au moyen d'une route carrossable qui franchit la chaîne par un tunnel au Sekiyamatoge. Les chemins directs de Sendai à Yamagata sont encore en très mauvais état.

Les villes importantes de la région par leur développement actuel sont : au nord, Aomori ; sur le versant oriental, Morioka et Sendai ; sur le versant occidental, Hirosaki, Akita, Yamagata et Yonesawa.

Les côtes présentent sur les deux mers et au nord de bons mouillages pour les jonques; mais sur la côte orientale seule se trouvent de magnifiques rades naturelles pouvant abriter des flottes entières. Parmi elles, Yamada est sans contredit la meilleure; malheureusement elle manque de communications avec l'intérieur.

La partie nord du Hondo, qui correspond à peu près à l'ancien Tosandô, « pays des routes de montagnes », est relativement peu peuplée. Toutes ses vallées sont cependant cultivées en partie; mais la population y manque de densité, bien qu'elle se soit accrue sensiblement depuis la restauration. A cette époque, de nombreux samurai du clan d'Aidzu s'installèrent, venant du sud, dans ces contrées presque désertes et y introduisirent ainsi un élément nouveau des plus estimables. Bien que l'accroissement de la population soit très rapide, il y a place pour tous encore pendant de longues années.

§ 2. — Le Hondo central.

OROGRAPHIE

Chaîne médiane du Hondo central. — Nous avons précédemment arrêté la description de cette chaîne au massif de l'Azuma. A partir de ce point, elle se continue par l'alignement que jalonnent les massifs d'Adatara, Nunobiki, Seishido, Nasu, Gassan, qui limite à l'est la cuvette de l'Inawashiroko, et à l'ouest le bassin de l'Abukumagawa.

Le groupe du Nasuyama comprend plusieurs sommets intéressants, parmi lesquels l'Asahidake et le Chausuyama (1,900 m.). Ce dernier est un volcan qui en 1887 projetait encore d'épaisses fumées. Le bassin de l'Abukuma et la cuvette de l'Inawashiro sont mis en communication : au nord, par le col de Yokomukidoyu, qui met directement en relations Wakamatsu et Fukushima; au sud, par celui de Seishido, qui relie la première des villes précédentes à Shirakawa, et au centre par celui de Nakayama, où passe un bon chemin allant de Wakamatsu à Miharu.

Le Bandaisan (1,850 m.), qui est d'origine volcanique, dresse son cône gracieux au nord du lac d'Inawashiro. Il était classé parmi les volcans éteints; mais le 14 juillet 1888 il s'est réveillé soudain, détruisant de nombreux villages et ensevelissant sous des torrents de boue des centaines d'habitants. Au sud du groupe Gassan-Chausu, la chaîne médiane ne se révèle plus que par quelques collines sans grande importance. Elles sont invariablement dirigées

comme la chaîne maîtresse, et c'est entre elles que coulent, parallèlement entre eux, les affluents de gauche du Tonegawa. Ces collines, qu'ont empâté à différentes époques les alluvions entraînées par le Tonegawa, ne se présentent plus qu'à l'état de rides insignifiantes dans les riches plaines du nord de Tokyo.

L'extrémité de la chaîne médiane du Hondo central, bien que moins caractérisée que la partie septentrionale, présente encore ce caractère remarquable, qu'elle est flanquée à l'est et à l'ouest de dépressions prolongeant celles que nous avons déjà étudiées et dans lesquelles courent les routes qui, venant du nord, aboutissent à Tokyo.

Chaîne subordonnée est. — Comme dans la région septentrionale, elle forme ici un tout bien déterminé, limité à l'est par la côte et à l'ouest par une suite de vallées où coulent vers le nord l'Abukumagawa et vers le sud le Kujigawa.

Les hauteurs qui composent cette chaîne présentent encore le caractère irrégulier, déchiré, que nous avons signalé dans la région nord, mais avec des altitudes moindres. Il n'y a pas trace d'actions volcaniques directes. De plus, il n'existe pas ici de chaîne dans le sens propre du mot, mais une série de sommets alignés sensiblement du nord au sud. Parmi eux, les plus importants à partir du nord sont le Riozan, le Kirishima, le Yadaijin, le groupe Akai-Yudake, puis le Sanjin, le Butsugu et le Hanazonoyama.

Ils présentent cette particularité qu'au nord et au sud du Yadaijin, ils diminuent rapidement de hauteur à mesure qu'ils s'éloignent de ce sommet. Près de l'embouchure de l'Abukumagawa, l'extrémité de la chaîne n'est plus que collinaire.

Comme la chaîne centrale, la chaîne subordonnée orientale disparaît dans les plaines du Tonegawa, qui sont actuellement à 20 mètres environ au-dessus du niveau de la mer ; mais elle reparaît ensuite pour former la pittoresque presqu'île de Kadzusa, qui protège à l'est la large baie de Tokyo.

Les sommets les plus importants de la presqu'île sont ceux d'Atagosan, de Kanozan (450 m.). Celui-ci, qui est le plus élevé, est particulièrement célèbre par la très belle vue qu'on a de son sommet et par la nature particulièrement ravinée des pentes qui le supportent. Enfin, plus au sud, signalons le Kiyosumiyama.

La presqu'île se termine au sud par le Nôshimasaki ; mais la direction de la chaîne subordonnée orientale forme sur la côte les hauteurs qui dominent le port de Kominato.

La partie méridionale de Kadzusa a été, de plus, influencée par un plissement que nous étudierons plus tard.

Comme nous venons de le dire, la baie de Tokyo est assez bien abritée des vents d'est par la presqu'île montagneuse de Kadrusa, mais vers le nord-est elle manque absolument de protection. Les vents passent librement au-dessus des vastes plateaux affaissés et horizontaux de Shimoza, et l'abri qu'offre alors la baie est tout à fait insuffisant, même dans la rade de Yokohama, dont l'ouverture est tournée vers la direction dangereuse.

La baie de Tokyo est le prolongement de la longue dépression qui longe la chaîne médiane à l'est, et que nous avons trouvée partout depuis le nord du Hondo.

Chaîne subordonnée ouest. — Si l'ensemble du système orographique que nous avons examiné jusqu'ici est d'une simplicité remarquable, c'est que le grand plissement qui a formé le relief du nord du Hondo n'a été que faiblement impressionné dans cette partie par les autresflexions autrement orientées de l'écorce terrestre.

En étudiant la chaîne subordonnée ouest dans le centre, l'influence des autres plissements va se faire violemment sentir et rompre la simplicité, si remarquable jusqu'ici, des lignes. D'une façon générale cependant, les cours d'eau couleront encore du nord au sud ou du sud au nord; mais ils seront souvent rejetés accidentellement dans des directions tout à fait différentes, par la rencontre de hauteurs dépendant d'autres systèmes de formations; ils couleront alors à leur pied, jusqu'à ce que, trouvant une fissure, lis puissent reprendre leur direction première.

Dans le § 1er de ce chapitre nous avons abandonné les hauteurs subordonnées ouest au massif de l'Idesan. A partir de ce point, la chaîne, qui n'avait jusque-là présenté d'ailleurs aucun caractère de continuité, ne devient plus qu'une suite de pâtés montagneux, de sommets paraissant n'avoir entre eux que des rapports insaisissables; une observation attentive du terrain permet cependant de les grouper avec certitude dans le même système.

C'est ainsi qu'à partir de l'Idesan nous trouvons, en allant vers le sud : le massif de l'Asahiyama (700 m.), auquel on peut rattacher le chaînon plus important et d'origine volcanique d'Otoridake; le massif de Nikko, dominé par les sommets du Shirane (2,620 m.), du Nantaisan (2,520 m.) et du Niyoôsan. Ce groupe très important est relié par une haute chaîne au pic de l'Akagisan (1,980 m.),

volcan éteint, remarquable par la douceur et la régularité de ses pentes. Plus bas se développe l'alignement montagneux du Bukosan (1,415 m.), comprenant, outre le sommet de ce nom, les hauteurs pittoresques de Mitsumine. Ce sont elles qui forment le premier plan des hautes montagnes qui se profilent à l'horizon quand de Tokyo l'on regarde vers le nord-ouest.

Enfin, plus au sud encore, il faut signaler les hauteurs de Mikuniyama, celles d'Hakone (Komagadake, 1,350 m., Futagoyama) et la presqu'île montagneuse d'Idzu, qui se termine par l'Irosaki. Cette presqu'île est flanquée de deux baies qu'elle contribue à former : à l'est celle de Sagaminada, à l'ouest celle de Suruga. Cette dernière est bien abritée par les hauteurs de la péninsule, dont certaines atteignent une altitude qui, comme dans l'Amagisan, peut dépasser 1,500 mètres.

L'admirable Fujisan, volcan en activité, mais non fumant, unique au monde par la régularité de ses formes, se dresse un peu à l'ouest de la direction générale de la chaîne subordonnée occidentale, laquelle passe exactement par la presqu'île d'Idzu.

Ce sommet, improprement appelé Fujiyama, est le plus élevé de tout l'empire du Japon. Il atteint une altitude de 3,750 à 3,800 mètres.

D'une façon générale, on peut donc dire que la caractéristique de la chaîne subordonnée ouest, depuis le Tappizaki, au nord du Hondo, jusqu'à l'Irosaki, au sud de la presqu'île d'Idzu, c'est son manque de continuité. Elle se compose invariablement de massifs importants, assez bien alignés, mais éloignés les uns des autres. Nulle part elle ne forme une ligne de partage des eaux, et ses sommets s'élèvent comme des forteresses entourées de fossés; la plupart sont d'origine volcanique.

Des massifs que nous venons d'énumérer, le plus remarquable est celui de Nikko, qui est le centre hydrographique le plus important du Japon. Il donne en effet naissance : au nord à l'Aganogawa, ou plutôt au plus sérieux de ses affluents; au sud au Tonegawa et à ses principaux tributaires, le Kinugawa, par exemple.

Nous verrons plus tard comment ce massif se trouve à la rencontre d'un autre plissement important. Nous pensons en effet qu'il est préférable d'abord d'examiner dans la région qui nous occupe les autres effets des plissements nord-sud.

Alignement de l'Assama. — Les hauteurs qui jalonnent cet alignement font partie du même système général de plissement que les chaînes ou groupes étudiés précédemment.

Il débute au nord, en face l'île de Sado, par le groupe allongé dont les points saillants sont le Kurohimeyama et le Yoneyama ; il forme la ceinture orientale du petit bassin côtier de l'Aragawa et se prolonge sur la rive droite du Shinano par un massif volcanique important. Parmi les sommets qu'on y remarque il convient de citer le Chiokosan, le Shiranesan, l'Azumayama et surtout l'Assamayama (2,525 m.), le plus célèbre des deux volcans fumants qu'on trouve dans le Hondo.

Il ne sort plus de son cratère que d'épaisses fumées et quelquefois des cendres, mais l'histoire a déjà enregistré plusieurs de ses terribles réveils. Le plus récent, il y a environ cent ans (1783), détruisit un grand nombre de villages et couvrit de laves les plaines voisines. Le volcan présente deux cratères bien caractérisés, et un troisième, le plus ancien, brisé en maints endroits, forme les groupes de pitons qui entourent régulièrement au sud et à l'ouest les cratères plus récents.

Au sud de l'Assamayama se trouve un massif montagneux assez important, dont les deux sommets les plus saillants sont le Tateshimayama (2,300 m.) et le Yatsugadake (2,725 m.).

A partir de ce point la chaîne s'élève, s'épaissit, se prolonge vers le sud et prend un caractère assez grand de continuité. Elle n'est plus alors franchissable que par de rares et difficiles passages, dont le plus fréquenté met en communication, par le col de Tsûtagi, Kofu, qui est à l'est sur l'Arakawa, et Takashima, qu'on trouve à l'ouest sur les bords du lac Suwa. C'est une des grandes routes du Japon, connue sous le nom de Kofukaido ou Kôshiukaido (Kôshiu, nom de la province dont Kofu était autrefois la capitale).

La chaîne se prolonge ainsi sans présenter de sommets élevés jusqu'à celui d'Egidake ; elle devient ensuite plus épaisse, plus accidentée, montrant çà et là quelques sommets dignes de mention, comme le Dainichiyama et le Kurigadake.

L'alignement de l'Assama, que nous venons de parcourir rapidement du nord au sud, est brisé en deux tronçons importants : l'un au nord, allant de la mer du Japon à l'Assama ; l'autre au sud, allant du Yatsugadake à l'océan Pacifique.

Le tronçon du nord, traversé en son centre par le Shinanogawa, est limité à l'est et à l'ouest par des dépressions qui montrent bien son unité de constitution.

C'est d'une part, à l'ouest, l'affaissement dans lequel coule vers le nord l'Aragawa. Sur son prolongement au sud se trouve le col

de Nojiri (700 m.), où passe une bonne route, qui remonte la petite rivière et se prolonge dans la vallée moyenne du Shinano, laquelle se trouve dans la même direction.

A l'est, le tronçon nord est longé, à partir de Teraishi, par le cours inférieur du Shinano.

La partie méridionale de l'alignement présente la même particularité, mais à un degré beaucoup plus accentué, et nous retrouvons ici, accidentellement il est vrai, une chaîne aussi nettement déterminée que la médiane du nord du Hondo. En effet, à partir du Yatsugadake la chaîne est, sur une étendue de plus de quarante lieues, longée à l'ouest par le Tenriugawa, tandis qu'à l'est elle est, à partir du Kitadake, littéralement bordée par l'Oigawa et un peu plus loin par le Fujikawa supérieur et l'Abekawa. A son extrémité méridionale, la chaîne se prolonge jusqu'à l'Omaisaki.

On peut donc dire que dans son ensemble, et sans tenir compte des irrégularités de détail inévitables, l'alignement que nous venons d'examiner est longé à l'ouest par une suite de dépressions où coulent, en partant du nord, dans des vallées qui se prolongent à peu près exactement :

1° L'Aragawa ;

2° Le Shinanogawa ; surtout sa branche occidentale, le Saigawa ;

3° Le Tenriugawa.

Cette dépression est suivie en outre, depuis Naoetsu, sur la mer du Japon, jusqu'à Yabuhara, par une route carrossable qui se prolonge, par un chemin de moindre importance, jusqu'à l'emboucheur du Tenriugawa. Dans sa partie septentrionale cette route est doublée par un chemin de fer.

A l'est, au contraire, les dépressions qui limitent les hauteurs faisant partie de cet alignement ne sont bien déterminées qu'au nord et au sud.

Chaîne du Tateyama (*Hida-Shinano*). — Cette chaîne est la plus massive du Japon ; certains auteurs l'appellent « les Alpes japonaises ».

Elle débute au nord par un épanouissement qui accidente et serre la côte de très près.

La route qui longe le rivage porte dans cette partie le nom de Oyashirazu-Koshirazu, « ne connaît ni père ni fils ». Cette expression fait allusion à la terreur qu'éprouvent pendant les tempêtes les voyageurs qui suivent cette voie et se trouvent d'une part dominés par les montagnes, de l'autre battus par la mer.

Les sommets importants se succèdent dans l'ordre suivant : Ebiradake, Gorokudake, Ariakeyama. Ce massif est absolument infranchissable et sépare d'une manière à peu près absolue l'ancienne province de Shinano de celle d'Echiu. Entre les deux premiers sommets, elle peut cependant être franchie par le col de Harinoki (2,400 m.), où passe un affreux sentier à peine praticable pendant les mois les plus chauds de l'année. Il n'est suivi que par des braconniers et des pêcheurs. Ces derniers vont dans les cours d'eau torrentueux des hautes vallées chercher un genre de poisson dont les Japonais sont très friands et qui ne se trouve jamais dans les eaux tranquilles : l'iwana.

La passe de Harinoki met en communication Omachi et, plus à l'est, Matsumoto (bassin du Shinano) avec Toyama, sur le versant de Noto.

Ce qui augmente encore l'importance de cette barrière naturelle, c'est qu'elle est doublée par une succession de massifs volcaniques puissants, parmi lesquels on remarque le Tateyama (2,850 m.). Au nord de ce sommet se trouvent l'Asahidake, le Takikuragadake, et au sud le Kaminodake. Ce dernier alignement est séparé de la chaîne proprement dite par le cours du Kurobegawa.

Au sud de l'Ariake, la chaîne se prolonge par le Norikuradake; elle est franchie au sud de ce sommet, au col de Nomugi, par une assez bonne route carrossable, qui met en communication Matsumoto (bassin du Shinano occidental) et Takayama, qui est à l'ouest sur le Miyagawa.

On trouve ensuite le groupe Mikanagawa-Ontake (3,000 m.), puis le Naganeyama, au sud duquel le Kisogawa franchit la chaîne par une cluse (altitude 420 m.). Dans un défilé voisin passe une bonne route, le Kisokaido, qui va de Matsumoto et Fukushima, à l'est, vers Gifu par Ota, dans la vallée du Kisogawa, à l'ouest.

Au sud de cette cluse, la chaîne perd son caractère d'unité; mais elle présente encore quelques sommets intéressants, comme l'Enadake, le Hiharayama, le Kurakakeyama, l'Ontakeyama et le Honguyama.

En résumé, sur une étendue de plus de soixante lieues, la chaîne du Tateyama, infranchissable dans sa partie septentrionale, ne présente dans sa partie centrale, à partir du Norikuradake, que deux passages suivis par des routes carrossables. A ses deux extrémités elle est contournée par des chemins également carrossables qui suivent la côte. On comprend, dans ces conditions, combien étaient rares et difficiles les relations des provinces séparées par cette barrière.

Les provinces situées à l'ouest subissaient naturellement l'influence des idées de Kyoto : on y retrouve partout les mœurs et les usages de l'ancienne capitale.

Les vallées supérieures et moyennes du Shinano et du Tenriu se trouvent sur un plateau élevé. Elles étaient d'une part isolées par la chaîne du Tateyama des régions dépendant immédiatement de Kyoto, et séparées d'autre part d'Edo (Tokyo) par celle de l'Assama, qui n'est franchissable aussi que par de rares passages autrefois gardés par les troupes du shogun. Elles forment ainsi au cœur du Hondo une région bien nette, la province de Shinano, avec des mœurs et une sorte de patois qu'il est impossible de confondre avec ceux des autres provinces. L'esprit de particularisme qui s'est développé dans cette région est d'autant plus explicable que ses communications avec la mer du Japon ou avec l'océan Pacifique par le Shinanogawa et le Tenriugawa ne sont pas des plus faciles. Très attachée à ses vieilles traditions, la population voit d'un mauvais œil le nouvel état de choses. Matsumoto a été et est encore le centre de cette résistance morale. C'est la capitale naturelle du territoire qui nous occupe; mais, pour la punir de son indépendance, on a cru habile de fixer le siège des autorités départementales à Nagano. Effectivement cependant, au point de vue commercial par exemple, le chef-lieu est toujours Matsumoto.

Alignement Noto-Shiwonomisaki. — Cet alignement se compose de deux fragments parallèles : l'un *oriental,* l'autre *occidental,* se doublant sur une partie de leur étendue.

Fragment oriental. — Il dessine au nord la partie méridionale de la presqu'île de Noto, qui est orientée du nord au sud et longe d'assez près sa côte ouest sans présenter de sommets importants. Le pays est accidenté et ses côtes profondément découpées, surtout dans la partie orientale, où elles offrent de très bons abris.

L'alignement se prolonge au sud dans le Hondo, par une suite de hauteurs séparant la province de Kaga de celle d'Echiu. Dans cette partie, les sommets les plus importants sont l'Iwosan, le Momoyama et le Hakusan, où il atteint sa hauteur maxima, 2,800 mètres.

Il se prolonge ensuite vers le sud et se perd au nord de Gifu.

Fragment occidental. — Il fait partie du même système que le précédent, mais se trouve un peu plus à l'ouest.

C'est lui qui dans sa partie septentrionale est longé à l'est, puis coupé par le Tetorigawa; il se relève ensuite au sommet du

Dainichidake et se prolonge vers le sud, limité à l'est d'abord par le Kuzuriugawa, affluent du Hinogawa, puis par le Nagaragawa ou plutôt par son principal affluent de droite.

Plus loin, il détermine d'une façon générale la direction de la côte depuis Nagashima jusqu'au cap Shiwono. A partir du parallèle de Gifu il forme la ligne de partage entre le bassin du lac Biwa et celui du Kisogawa.

Ses sommets les plus importants sont : le Kamagadake, le Keizokuzan, le Shiakugodake; puis, plus près de son extrémité méridionale, le groupe Yagiyama-Hoirosan, et enfin l'ensemble des hauteurs qui à partir de là longent la côte dans la direction du sud.

La partie méridionale de l'alignement est coupée, à hauteur du milieu de la presqu'île de Yamato, par une chaîne dépendant d'un autre système de plissement; nous l'étudierons plus loin, ainsi que ses effets, qui ont été remarquables dans cette partie du Hondo.

La partie orientale du grand alignement, double en quelque sorte, que nous venons d'examiner est bien déterminée, d'abord par la base de la presqu'île de Noto, puis par la haute vallée du Tetorigawa, dont la direction se prolonge au nord jusqu'à Kanazawa, et enfin, plus au sud encore, par les hautes vallées du Hidagawa.

A l'est, l'existence du plissement est encore mieux révélée par la direction de l'Imizugawa, qui se jette dans le golfe de Toyama, par celle du Jintsugawa, qui lui est parallèle, et par celle du Nagaragawa (rivière de Gifu). Les différentes dépressions que nous venons d'indiquer sont suivies par des chemins qui entourent cette région montueuse d'un véritable chemin de ronde.

Le fragment occidental est également assez bien délimité. Au nord il est, comme nous l'avons dit, séparé du précédent par les vallées opposées du Tetorigawa et des affluents de droite de la rivière de Gifu. Plus au sud, c'est la côte du Hondo, depuis la baie d'Ise jusqu'au cap Shiwono, qui le limite à l'est. A l'ouest, le Hinogawa, le lac Biwa, le longent très exactement.

A un point de vue général et dans son ensemble, cet alignement est donc bordé à l'est par une large dépression, dans laquelle coulent, d'une part, le Jintsugawa et ses affluents, plus l'Imizugawa, qui se dirigent tous vers le nord, et d'autre part les affluents de droite du Kisogawa, particulièrement le Hidagawa et le Nagaragawa, qui coulent vers le sud.

Ces cours d'eau prennent naissance dans une région montagneuse, au centre de la province de Hida, que certains auteurs

appellent la « Suisse du Japon ». Son axe dépend d'un système de plissement que nous étudierons plus loin.

A l'ouest, l'alignement Noto est limité par une large dépression occupée en grande partie par le lac Biwa (altitude 100 m.); elle se prolonge, mais déviée, vers le sud-ouest, par la vallée de l'Ujigawa et celles des autres cours d'eau qui se jettent dans la baie d'Ozaka.

Sur aucun point de sa vaste étendue, l'alignement que nous venons d'étudier, bien que formant un obstacle assez considérable au point de vue de la commodité des transactions, n'est vraiment une barrière. Il est coupé de nombreux affaissements, où passent des chemins d'importance variable, mais rarement carrossables et le plus souvent mal entretenus. Cependant, au point de vue militaire, sa valeur est assez médiocre; cette ligne est en effet trop étendue et offre trop de points de passage.

Résumant en quelques lignes l'ensemble des effets du plissement sud-nord 10° est sur l'orographie du Hondo central, nous trouvons qu'il a déterminé six alignements montagneux, qui sont, à partir de l'orient :

1° La chaîne subordonnée est..... } Prolongement des chaînes de même nom étudiées dans le § 1er;
2° La chaîne médiane du nord du Hondo. }
3° La chaîne subordonnée ouest..... }
4° Alignement de l'Assamayama;
5° Chaîne du Tateyama, ou de Shinano-Hida, ou Alpes japonaises;
6° Alignement double de Noto.

Parmi ces systèmes de hauteurs, le seul qui mérite vraiment par sa continuité le nom de chaîne est celui du Tateyama, et aussi, mais à un degré moindre, celui de l'Assama dans sa partie méridionale.

Les autres sont jalonnés par des fragments de chaîne d'une étendue plus ou moins grande ou par des massifs isolés; c'est la chaîne subordonnée ouest qui présente le plus nettement ce dernier caractère.

Chacun de ces alignements montagneux est séparé des voisins par des dépressions généralement bien déterminées, où se trouvent des cours d'eau.

Reste à examiner maintenant, pour compléter la description orographique du Hondo central, les effets des autres plissements qui dans cette région ont croisé celui que nous venons d'étudier.

Plissement est-ouest 12° sud (Tawara). — Un des systèmes dont les effets ont été les plus sensibles est orienté est-ouest 12° sud.

Sa direction n'est nettement indiquée, dans le Hondo central, que sur le versant de l'océan Pacifique.

Qu'on jette un coup d'œil sur les promontoires et les presqu'îles qui d'une façon générale prolongent au sud les alignements sud-nord 10° est, on remarquera que tous présentent, près de leur extrémité méridionale, des renflements dans des directions presque perpendiculaires à leur axe principal.

Ces renflements sont produits par le plissement qui nous occupe. Nous retrouvons ses traces dans la presqu'île de Kadzusa ; il forme les hauteurs qui limitent au nord la petite province d'Awa ou Boshiu.

Dans la presqu'île d'Idzu, son action, bien que sensible, est moins nette ; mais plus à l'ouest elle se manifeste par un alignement d'une netteté tout à fait remarquable. En effet, exactement dans la direction du plissement, nous trouvons :

1° La presqu'île de Tawara, qui se termine à l'Irakosaki et ferme presque l'entrée de la baie d'Ise ;

2° De l'autre côté du détroit de Kamishima, une série d'îles : Kamishima, Kotsukumishima, Tôshijima, Sugashima ; puis les vallées parallèles du Miyagawa et du Kushidagawa ;

3° Exactement dans leur prolongement, le Kinogawa (appelé Yoshinogawa dans sa vallée supérieure) et le cap Joga.

Cette direction remarquablement nette se retrouve dans l'île d'Awaji et dans celle de Shikoku, où nous l'étudierons plus tard.

Mais si cet alignement est intéressant à beaucoup d'égards, il l'est peu au point de vue de l'importance des sommets qui le jalonnent. Il ne détermine, dans les pays que parcourent les cours d'eau dont nous venons de parler, des hauteurs vraiment dignes de ce nom, que dans la chaîne qui longe au nord les cours de l'Inakigawa (ou Kushida) et du Kinogawa. Les sommets importants sont, à partir de l'est : le Hossakayama, le Takamiyama, l'Ewawakiyama et le groupe du Katsuragi (1,200 m.), qui est très important et dont un contrefort forme le Jogasaki.

Ailleurs le pays est très accidenté ; mais il serait difficile d'y reconnaître des chaînes bien déterminées ; il existe cependant entre le Miyagawa et l'Inakigawa un chaînon qui ne manque pas de netteté.

Plissement est-ouest 30° sud (nord Biwa). — Ce système, que nous avons signalé dans l'esquisse géologique de la première partie, se manifeste d'une manière accessoire, bien que sensible, dans le système orographique du Hondo central.

Il contribue cependant à y former trois alignements. Le plus méridional d'entre eux, nord Biwa-Nikko, est bien déterminé, surtout au nord du lac Biwa, où il sépare la dépression occupée par cette nappe d'eau de la mer du Japon. Dans cette partie, sans être de première importance, cette chaîne présente un grand caractère de continuité; elle n'est pas extrêmement élevée, mais très abrupte. Dans la région qui nous occupe, elle ne peut être assez aisément franchie que par trois passages : l'un mettant en communication Kyoto et Obama (ou Ohama) par les vallées de l'Akumogawa et du Kitagava ; l'autre allant de Kyoto à Tsuruga; le troisième mettant en relation Nagahama et Tsuruga; ce dernier est aujourd'hui doublé par une voie ferrée. Les passages secondaires sont nombreux; mais ceux qui précèdent sont les seuls praticables pendant la plus grande partie de l'année.

La voie ferrée franchit la crête par une suite de tunnels qui, le cas échéant, pourraient être facilement détruits.

La chaîne ne présente ici qu'un sommet digne de mention, le Shirotaniyama ; elle se prolonge ensuite vers le nord-est, croisant aux massifs de Kamurikosaidake et d'Aburasakadake les deux chaînons dont l'ensemble forme l'alignement de Noto. Entre ces deux chaînons elle est bien indiquée, avec une altitude moyenne de 1,200 mètres et des sommets qui, comme le Haiboshidake, atteignent 1,800 mètres.

Au delà du chaînon oriental de Noto, à l'est, la chaîne nord Biwa s'épanouit et forme la région montagneuse d'où sortent d'une part, vers le nord, l'Imizugawa et le Jintsugawa, se jetant l'un et l'autre dans le golfe de Toyama, et, vers le sud, le Masudagawa (Hidagawa) et le Naguragava (Gifugawa), affluents du Kisogawa.

L'alignement nord Biwa croise la chaîne du Tateyama au Norikuradake. A partir de ce point elle ne présente plus aucun caractère de continuité et se jalonne seulement par des sommets, tels que la montagne de Matsumoto, profondément modifiée par les eaux, l'Assamayama, le Hannasan ou Haruna (montagne d'Ikao), l'Akagisan, et enfin le groupe de Nikko, qui forme un large épanouissement montagneux sur lequel nous avons déjà appelé l'attention.

Cet alignement n'est donc bien déterminé, nettement délimité, que dans sa partie occidentale ; mais à l'est les massifs qui le jalonnent gagnent en importance ce qu'ils perdent en continuité.

Plus au nord on peut rattacher au même système de plissement le chaînon important que le bas Shinanogawa est obligé de longer

pour se jeter à la mer et qui donne sa direction à la côte, depuis le fond du golfe de Toyama jusqu'à la méridienne de Sadoshima, où il croise au Yamizuyama la chaîne de l'Assama. Entre l'Aragawa et le Himekawa se trouve le massif important de Yakeyama (2,140 m.).

Enfin, plus au nord encore, le même système de plissement aligne l'épanouissement septentrional de la presqu'île de Noto et l'île Sado, qui se compose elle-même de deux chaînons parallèles.

Alignement Assama-Fuji-Idzu. Nous avons signalé déjà, dans l'Esquisse géologique, l'existence d'un autre plissement ou plutôt d'une rupture de l'écorce terrestre qui n'aurait eu qu'une unique et très importante manifestation dans le Hondo : c'est le système Assama — Fuji — îles d'Idzu — îles Ogasawara (Bonin).

Dans le Hondo, ce plissement détermine une chaîne de montagnes bien caractérisée, qui réunit les deux sommets si connus, déjà souvent mentionnés, l'Assamayama et le Fujisan.

Entre ces deux points, la chaîne ne présente que peu d'affaissements; elle n'est traversée que par peu de chemins réellement praticables et seulement par deux routes carrossables. L'une, qui franchit la crête au col d'Usui (1,230 m.) au sud de l'Assama, c'est le Nakasendo, qui sera bientôt doublé d'une voie ferrée; l'autre, au sud du Takikoyama par le Sasakotoge, qui met en communication Kofu et Tokyo par le Koshiukaido ou Kofukaido.

Enfin, longeant de très près la côte, on trouve encore le Tokaido. Cette route célèbre franchit la chaîne au col d'Hakone (855 m.); elle est sur son parcours généralement accessible aux voitures; mais à la passe même, sur une étendue de sept lieues, elle n'est pas carrossable, et la voie ferrée qui longe la côte en venant de Tokyo doit faire un détour vers le nord pour trouver un passage plus facile.

Cet alignement se prolonge, avons-nous dit, par le groupe des îles d'Idzu, et, beaucoup plus loin dans l'océan Pacifique, par un bas-fonds sous-marin, d'ailleurs tout à fait relatif, qui s'étend jusqu'aux îles Ogasawara (Bonin).

Les sommets les plus importants de cet alignement dans le Hondo sont, à partir de l'Assamayama, l'Arafuneyama, le Mikuniyama, le Kimbusan (2,550 m.), le Kokushidake (1,400 m.), le Temmokusan (1,800 m.), le Mitsuminesan.

La silhouette de l'Arafune ou Hafusan est particulièrement intéressante; elle a une lointaine ressemblance avec un bateau flottant

sur des vagues agitées. Sa partie supérieure forme un vaste plateau d'une lieue de longueur creusé en forme de bateau. (*Fune*, bateau; *ara*, vague agitée. *Hafu* a le même sens.)

HYDROGRAPHIE. — CÔTES. — VILLES IMPORTANTES

Versant de l'océan Pacifique. — Au sud de Sendai, la côte curviligne et régulière se développe avec sa partie convexe tournée vers l'océan Pacifique.

Le premier accident digne de remarque est l'embouchure de l'Abukumagawa (longueur 50 lieues). Cette rivière est, comme nous l'avons dit, la limite occidentale d'une partie de la chaîne subordonnée orientale du Hondo central. Elle prend sa source dans le massif de l'Asahiyama et coule d'abord à peu près directement de l'ouest à l'est. Dans cette partie de son cours elle passe à Shirakawa, cité florissante de 6,000 habitants environ. C'était autrefois une ville forte faisant partie du domaine du daimio de Sendai.

Shirakawa se trouve au point de rencontre de deux routes importantes : l'une venant de Wakamatsu et traversant les hauteurs occidentales au col de Seishido ; l'autre qui suit le cours de l'Abukuma vers le nord et qui du sud vient d'Utsunomiya. Après avoir arrosé Shirakawa, le fleuve prend la direction sud-nord, qu'il conserve pendant la plus grande partie de son cours. Il passe ainsi à Sukagawa (5,000 hab.), à Koriyama (4,800 hab.), centres importants de sériciculture. Une bonne route (Oshiukaido), qui aboutit à Koriyama, fait communiquer la vallée de l'Abukuma avec la voie qui longe l'océan Pacifique. Le cours d'eau arrose ensuite Motomiya (3,600 hab.) et la ville florissante de Nihonmatsu (11,000 hab.), à laquelle, pour des raisons politiques, le gouvernement a préféré Fukushima (6,000 hab.), qu'on trouve plus en aval, comme chef-lieu de préfecture. La route qui longeait la rive gauche du fleuve l'abandonne un peu au nord de Fukushima, pour franchir à l'est du Handasan (mines d'or et d'argent) un chaînon transversal et passer dans le petit bassin du Shiroishigawa. Une route allant sur Yonesawa (bassin du Mogami) s'embranche à Fukushima sur le Sendaikaido ou Oshiukaido et franchit la chaîne centrale au col d'Itaya.

A partir de Fukushima, la rivière coule vers le nord-est, puis au nord, longeant d'abord le chaînon de Handa, puis la chaîne subordonnée. Elle arrose ensuite Kakuda (1,600 hab.) et, avant de se jeter à la mer, passe près d'Iwanuma (2,400 hab.).

L'Abukumagawa est navigable à partir de Nihonmatsu.

Nous avons signalé précédemment les voies de communications importantes qui existent entre le bassin de l'Inawashiro et celui de l'Abukuma; mais la chaîne qui les sépare est franchie par de mauvais chemins en bien d'autres endroits. Cependant les meilleures des voies de tout ce réseau sont d'abord celle de Wakamatsu à Shirakawa par le Seishidotoge, et ensuite celle de Wakamatsu à Fukushima par Tsuchiya, qui a été récemment améliorée.

Les affluents de gauche du haut Abukumagawa sont insignifiants, bien que pour la plupart ils ouvrent d'assez bons passages.

Le plus important de tous les affluents de gauche par son développement et le volume de ses eaux est le Shiroishigawa, qui, longeant au nord la chaîne du Handa, prolonge la direction finale de l'Abukumagawa. Sa vallée est suivie par une route qui met en communication Yonesawa et Iwanuma. Shiraishi (2,200 hab.) est le point le plus important du bassin de ce cours d'eau.

Parmi les très nombreux affluents de droite, il suffira de signaler, dans le bassin supérieur, celui qui passe à Shirasaka, et dans le bassin inférieur le Hirosegawa, qui arrose Kawamata (3,600 hab.); il longe à l'ouest la chaîne subordonnée orientale et jette ses eaux dans l'Abukumagawa, près de Yamagawa (3,100 hab.).

Le bassin de l'Abukuma, assez peu étendu, est très riche, peuplé et bien cultivé. La soie est un des produits les plus importants de la région. Le Sendaikaido ou Oshiukaido, qui parcourt cette vallée dans toute sa longueur, est actuellement doublé d'une voie ferrée qui atteint déjà Sendai; c'est un nouvel élément de prospérité pour la population industrieuse de ce district.

Au sud de l'embouchure de l'Abukumagawa, la côte décrit un arc dont la convexité est tournée vers l'océan Pacifique. Cette courbure est due au massif montagneux qui forme dans cette région la chaîne subordonnée est. Comme ces hauteurs sont peu éloignées de la côte, nous retrouvons naturellement ici le caractère signalé plus au nord, c'est-à-dire le manque de rivières importantes; mais, tandis que la côte orientale du nord du Hondo présente de nombreuses anfractuosités, celle-ci est très régulière.

Les seuls cours d'eau à signaler sont le Kamadagawa, qui se jette dans l'Océan après avoir contourné au sud, à peu de distance de la côte, l'intéressant massif de l'Iwakiyama et son affluent de gauche, le Tairagawa, qui se jette dans le premier, à Taira. Le Kamadagawa est remonté par une bonne route qui met en communication l'Oshiukaido et le Mitokaido, par Miharu.

Au sud du Kamadagawa la côte présente un rentrant formant une baie, assez bien protégée par le Tsunatorisaki, au fond de laquelle s'est développée la ville d'Onahama (3,100 hab.).

On trouve ensuite l'embouchure du Samekawa.

Plus au sud la côte devient particulièrement rocheuse et escarpée; elle est longée de très près par les hauteurs qui semblent se terminer à l'embouchure du Kujigawa ou Kujikawa.

Ce petit fleuve, dont les sources sont voisines de celles de l'Abukumagawa, coule en sens inverse dans la dépression qui sépare la chaîne médiane de la chaîne subordonnée orientale. Allant d'abord de l'ouest à l'est, il se recourbe bientôt pour se diriger vers le sud. Au point où il change de direction s'est développée la petite ville de Tanakura, dont la population dépasse 2,200 habitants. Cette localité est la plus populeuse de celles qui se trouvent sur son parcours. A quatre ou cinq lieues avant de se jetter à la mer il se recourbe à angle droit pour couler vers l'est et reçoit à gauche, près de son embouchure, l'Otagawa, qui vient directement du nord et qui, en amont de son confluent, passe à Ota (3,400 hab.)

Le Kujikawa ne reçoit à droite aucun affluent digne de mention.

Au sud la côte se renfle; elle est rocheuse et forme à l'embouchure du Nakagawa un port assez fréquenté, près duquel s'est développée au nord la ville de Nakaminato.

Le Nakagawa prend naissance au sud du massif important Chausuyama-Asahiyama, qui par ailleurs donne naissance, à l'est, à l'Abukumagawa; à l'ouest et au nord, aux affluents de tête du Tsurunumagawa.

Le Nakagawa coule directement vers le sud, en longeant un chaînon d'origine sédimentaire orienté du nord au sud. Il dépend peut-être des hauteurs subordonnées orientales, et ses sommets les plus importants sont le Yamizoyama, le Kabinyama et le Washinokoyama. Ce groupe est séparé du Chausuyama par une dépression, où l'Oshiukaido franchit le col de Shirasaka. Les points les plus importants à signaler sur la rivière sont ensuite Kurobane (2,100 hab.) et Karasuyama (2,500 hab.).

Le fleuve, au sud de cette dernière localité, se recourbe à angle droit, traverse le chaînon montagneux et gagne la mer en coulant vers le sud-est. A deux lieues environ en amont de son embouchure il passe à Mito (19,000 hab.), ancienne capitale de la province de Hitachi.

Ses anciens seigneurs, qui faisaient partie de la famille des Tokugawa, ont joué un grand rôle dans l'histoire contemporaine du

Japon. Ils étaient connus par leur hostilité contre les shogun, dont ils émanaient cependant, et, plus d'un siècle et demi avant la restauration de 1868, le deuxième prince de Mito, petit-fils de Ieyas, protestait déjà contre l'usurpation effective des Tokugawa.

Mito est le centre d'un commerce assez important de pierres, de coton, de tabac.

Une ride montagneuse, qui longe la rive droite du Nakagawa dans cette partie de son cours, empêche le Kujikawa d'unir ses eaux aux siennes.

Le fleuve longeant de très près l'alignement du Yamizoyama, ses affluents de gauche sont insignifiants.

Ceux de droite ont au contraire une assez grande importance, du moins par leur étendue. Ce sont le Hokigawa et le Kurogawa.

La haute vallée du Hokigawa est suivie par la route corrossable nouvellement établie qui vient de Wakamatsu, remonte le Tsurumagawa jusqu'à Tajima, puis passe par le col de Sannô (altitude 900 m.) dans la haute vallée du Kinugawa (affluent du Tonegawa) qu'elle ne fait que couper. Cette route, après avoir franchi un autre col plus élevé dans le puissant contrefort qui sépare les vallées supérieures du Kinugawa et du Hokigawa, suit d'abord cette dernière rivière, puis, inclinant au sud, rejoint l'Oshiukaido à Yaeta.

Un assez mauvais chemin muletier descend le Kinugawa et atteint le Nikkokaido à Imaichi.

La direction du Kurogawa prolonge celle du bas Nakagawa. Il prend naissance, comme l'affluent précédent, dans l'épanouissement méridional de la chaîne médiane.

Depuis le col de Shirasaka, l'Oshiukaido coupe tous ces affluents transversalement du nord-est au sud-ouest. On trouverait dans cette région de bonnes lignes de défense contre un ennemi venant du nord, bien que le régime de ces cours d'eau soit très incertain. Ce sont dans leurs vallées supérieures des torrents, et dans la plaine ils se développent dans des lits mal définis et le plus souvent privés d'eau; mais leurs rives méridionales, qui sont escarpées, constituent d'assez bons obstacles. Leurs vallées inférieures sont toutes d'érosion.

Enfin, tout près de son embouchure, le Nakagawa reçoit à gauche les eaux du lac ou plutôt du marais de Hinuma, alimenté par le Kasamagawa, qui vient de l'ouest, où il arrose la petite ville de Kasama (1,800 hab.). Ce petit cours d'eau ouvre par sa vallée supérieure le col peu élevé de Konuki, par où passe la route qui réunit Utsunomiya sur l'Oshiukaido à Mito.

Le chaînon du Yamizoyama, que le Nakagawa franchit par une cluse assez large, se relève au sud de cette rivière pour former le massif du Buchôsan. Dans la même direction se trouve une montagne isolée, le Tsukubasan, qu'on peut rattacher au même système, bien qu'il soit d'origine volcanique. Ce sommet, dont l'altitude ne présente rien de particulièrement remarquable (950 m. environ), est cependant très renommé, et sa silhouette, dont le nom de Tsukuba (vague pétrifiée) rappelle la forme, est connue de tous les habitants de la plaine de Tokyo. Quand on la voit du sud, la montagne paraît se dresser isolée au milieu d'une vaste plaine dont l'uniformité fait valoir sa forme gracieuse.

Au sud de l'embouchure du Nakagawa, la côte change de direction et se dirige en ligne droite vers le sud-est; elle est peu élevée et dominée par un plateau de moins de 20 mètres d'altitude. Ce terrain de formation récente, composé de couches horizontales et alternatives de sables, de grès quaternaires et de marnes, n'est autre chose que l'ancien delta du Tonegawa, le plus grand fleuve du Japon, qui, après un cours de quatre-vingt-dix lieues, se jette dans l'océan Pacifique, au nord de la pointe rocheuse d'Inuboesaki ou Inubomisaki.

Son cours moyen et inférieur se développe dans des régions uniformes, déchirées par des érosions; mais, tandis que la contrée arrosée par son cours moyen est extrêmement fertile, celle qui est parcourue par sa partie inférieure, argileuse, imperméable, semée de lacs marécageux, nourrit pauvrement une population assez dense. C'est par excellence la région des « hara », vastes plaines incultes utilisées en partie comme camps d'instruction pour l'armée, en partie pour l'élève des chevaux.

Le Tonegawa prend sa source dans une région extrêmement tourmentée et pittoresque; il sort du Nakanodake. Sa vallée supérieure a un caractère sauvage et grandiose. D'une façon générale, elle communique seulement par des passages difficiles avec les vallées voisines. Il y a cependant deux exceptions :

1° La belle route ouverte en 1885, qui franchit la ceinture occidentale du bassin supérieur au col de Shimizugoe. Cette voie réunit directement Numata et Muikamachi : la première de ces villes dans le bassin du Tone, la deuxième sur l'Uwonumagawa, affluent de droite du Shinanogawa. Cette communication est, chaque année, barrée par les neiges pendant plus de six mois, de novembre à mai;

2° La route de Mikuni, carrossable à la rigueur, plus ancienne,

mais inférieure à la précédente. Elle s'embranche à gauche sur la précédente à quelques lieues au nord de Numata, et était autrefois très suivie. Le col qu'elle franchit est beaucoup plus bas (1,325 m.) que celui de Shimizu et toujours praticable.

Le Tone commence à se dégager des montages à Numata (4,000 hab.), contourne à l'ouest l'Akagisan, volcan éteint, et passe à Maebashi (15,000 hab.), où il sort définitivement de la région montagneuse. Maebashi, actuellement chef-lieu de la préfecture de Gumma, est le centre d'un commerce important de soies; elle est en communication avec Tokyo par une voie ferrée, qui s'embranche à Takazaki sur la ligne à peu près terminée qui doit, par le col d'Usui, être prolongée jusqu'à la mer du Japon.

En aval de Maebashi, le Tonegawa, qui depuis sa source a coulé sensiblement du nord au sud, se dirige directement vers l'est, à peu près jusqu'à hauteur de Koga (9,300 hab.), puis vers le sud-est, et enfin, dans la dernière partie de son cours, vers l'est.

Quelle que soit l'importance du Tonegawa au Japon, ce n'est pas un grand fleuve au point de vue européen. Cependant, dans la partie inférieure de son cours, sur une étendue de près de quarante lieues, il peut être remonté par des jonques d'un assez fort tonnage, mais à fond plat. Son importance comme voie commerciale naturelle pourrait donc être considérable; malheureusement il débouche sur une côte assez inhospitalière, en un point non abrité, battu par tous les vents, et son embouchure est en outre le plus souvent fermée par une barre infranchissable. C'est pour éviter ces inconvénients qu'à une époque déjà fort reculée, des travaux de canalisation, dont nous parlerons plus loin, ont été exécutés. Ils avaient pour but de permettre aux produits de la vaste région drainée par le fleuve et ses affluents d'arriver directement et sans encombre à Edo (Tokyo).

Le Tonegawa est, au point de vue militaire, un obstacle très important à peu près sur tout son parcours : au nord par les difficultés inhérentes au pays qu'il traverse, au centre et au sud par la largeur de son lit et l'abondance de ses eaux. Les points de passage fixes y sont extrêmement rares.

Affluents de gauche. — Le Katashimagawa, qui se jette dans le Tonegawa près de Numata, coule dans une vallée escarpée suivie par un mauvais chemin muletier, qui met en communication Numata et la haute vallée du Tadamigawa par le col d'Osenuma, encaissé entre l'Akayasuyama et l'Arasawadake. Au pied de cette dernière montagne, au col même, se trouve le lac d'Ose, nappe d'eau assez

étendue de trois lieues de pourtour qui occupe la dépression circulaire comprise entre un ancien cratère et celui plus récent qui forme l'Arasawa.

Un petit affluent de gauche du Katashima ouvre, par le Konseitoge, au nord du Shiranesan une communication précaire avec la vallée du Dayagawa, qui passe à Nikko.

Au-dessous de Numata, la vallée du Tone se rétrécit, resserrée entre l'Akagisan à l'est et le Kamochiyama à l'ouest; elle s'élargit ensuite, formant la vaste plaine où se sont développées Maebashi et Takazaki, pour se resserrer de nouveau, mais à un degré beaucoup moins marqué, à hauteur d'Isezaki et de Honjo (3,600 hab.), au passage de la chaîne subordonnée occidentale. Ce n'est pas une cluse, mais une assez large trouée de six à sept lieues d'étendue, où convergent les cours d'eau et les voies de communication qui, à l'ouest de ce passage, vont en s'épanouissant vers le nord, le sud et dans les directions intermédiaires.

Dans cette trouée relativement étroite s'accumulent trois lignes d'eau, trois routes importantes et une voie ferrée.

Les lignes d'eau sont, en partant du nord :

1° Un canal, le Hirosegawa, passant par Maebashi-Isezaki; il tire ses eaux du Tonegawa, au nord de Maebashi, près de Shimohakoda. C'est un obstacle sans grande largeur, mais assez sérieux et qui ne peut être franchi que sur les ponts;

2° Le Tonegawa;

3° Un affluent de droite du Tonegawa que nous étudierons plus loin, le Karasugawa, et ses affluents le Kaburagawa et le Kannagawa.

Voies de communication :

1° Route carrossable Ota-Isezaki-Maebashi;

2° Route carrossable Ota-Takazaki. Cette route porte le nom de Reiheishikaido; elle était suivie annuellement, avant la restauration de 1868, par les envoyés de l'empereur qui allaient de Kyoto à Nikko porter des dons au tombeau de Ieyas;

3° Le Nakasendo, grande route de Kyoto à Tokyo par l'intérieur. Dans la trouée qui nous occupe, elle réunit Kumagaya, Honjo et Takazaki.

Voies ferrées :

Ligne de Tokyo au col d'Usui par Takazaki. Elle longe le Nakasendo et envoie un embranchement sur Maebashi.

On voit donc l'importance que cette région pourrait avoir dans le développement d'une guerre dans l'intérieur du pays.

A l'ouest de la trouée de Honjo, près de Koga, le Tonegawa reçoit à gauche l'Omoigawa, qui prend sa source dans les hauteurs qui sont au sud de Nikko. Cette rivière reçoit à droite le Tochigigawa, qui arrose la ville de même nom, autrefois chef-lieu de préfecture (4,000 hab.), et le Watarasegawa, qui sort du groupe de montagnes d'Ashiwo, célèbre par ses mines de cuivre. Au nord d'Ota, le Watarase verse une partie de ses eaux dans un canal qui gagne directement le Tonegawa. Ashiwo est aujourd'hui le centre d'une exploitation minière importante reliée au sud-ouest avec Maebashi et au nord avec Nikko par un chemin carrossable. Col d'Ashiwo (altitude 1,340 m.).

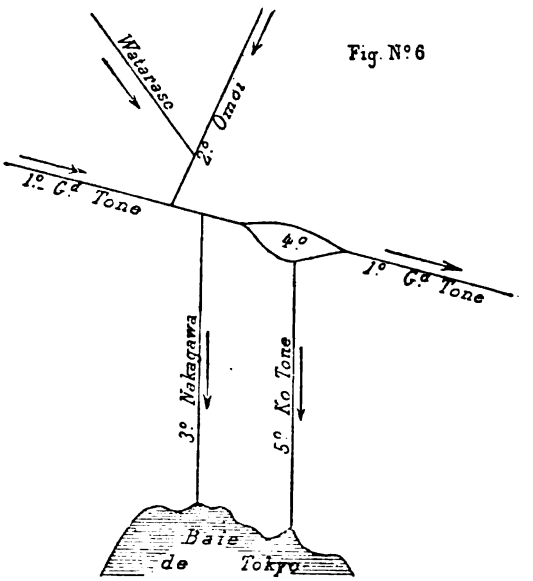


Fig. N° 6

Le système hydrographique de la contrée de Koga avec les travaux qui y ont été faits à diverses époques forme actuellement un réseau extrêmement curieux.

Les principaux éléments en sont :

1° Le grand Tonegawa, coulant du nord-ouest au sud-est;

2° Venant du nord, l'Omoigawa et son affluent de droite le Watarasegawa.

3° A quelques centaines de mètres en aval du confluent de l'Omoi, sur la rive droite du Tone, un canal met ce fleuve en communication avec le Nakagawa, qui se jette dans la baie de Tokyo.

4° En aval, le Tonegawa forme une île et reprend ensuite sa marche vers le sud-est.

5° La branche méridionale, qui contourne l'île au sud, communique directement avec la baie de Tokyo par le Kotonegawa (petit Tonegawa. C'est également une rivière canalisée sur tout son parcours et prolongée artificiellement au nord jusqu'au grand Tone, qui sert ainsi de déversoir à une grande partie des eaux du fleuve.

Le Tonegawa communique donc par deux artères en partie artificielles avec la baie de Tokyo. Une seule, celle du Kotonegawa, a une réelle valeur commerciale.

Cette branche est facilement remontée par de fortes jonques.

Au point de vue militaire, c'est un obstacle sérieux sur lequel on ne trouve encore aucun pont fixe. Le courant est assez fort (largeur moyenne 150 m.). Cependant, comme la rive orientale domine la rive occidentale, la ligne de défense formée par ce fleuve serait sans grande valeur contre une attaque venant de l'est (fig. n° 6).

Le nombre et la facilité de l'exécution de ces nombreux travaux de canalisation indiquent bien la nature de ce pays, sans reliefs notables et monotone.

En aval de Sekiyado, point de départ du Kotonegawa, le grand Tone poursuit dans la même direction son cours intéressant et reçoit à gauche, avant de se redresser pour couler vers l'est, un affluent important, le Kinugawa. Cette rivière, comme le Nakagawa, prend ses sources dans l'épanouissement méridional du massif du Chausuyama. Il ouvre le col de Sannô, dont il a été question, et dans sa vallée supérieure passe à Yokokawa; puis il coule d'une façon générale vers le sud, sans arroser aucun point digne de remarque. D'autres auteurs, s'appuyant sur des appellations locales, cherchent les sources du Kinugawa dans le cours d'eau torrentueux qui, venant de l'Akayasuyama (au nord du massif de Nikko), coule vers l'est et rencontre vers Takahara la rivière de Yokokawa, qui ouvre le col de Sannô et à laquelle nous avons aussi donné le nom de Kinugawa.

En fait, les habitants donnent à ces deux cours d'eau le même nom. Pour les distinguer nous désignerons la branche nord sous le nom de Kinugawa oriental, et la branche ouest qui vient de l'Akayasuyama, sous celui de Kinugawa occidental. Il sort du petit lac Kinunuma et coule dans une étroite vallée escarpée et inhabitée. Le Kinugawa proprement dit est donc formé de la réunion des eaux des deux torrents dont il vient d'être question.

Mais parmi les nombreux petits affluents que le Kinugawa reçoit à droite et qui sortent du massif de Nikko, le plus intéressant est le Dayakawa, qui mérite d'être signalé à plusieurs titres : d'abord à cause des sites pittoresques qu'il traverse dans son cours supérieur, des cascades renommées qui l'accidentent, des deux lacs qu'on trouve dans son petit bassin : près de ses sources celui de Yumoto (altitude 1 530 m.), et plus bas celui de Chiuzenji (altitude 1,340 m.). Mais cette rivière est surtout connue à cause de Nikko, gros bourg de 4,000 habitants environ, qu'elle traverse avant de se dégager des montagnes. C'est une les localités des plus célèbres du Japon, par les temples admirables, véritables merveilles de goût et d'architecture, qui ont été groupés autour du tombeau du grand Ieyas, fondateur de la dynastie des shogun Tokugawa, et autour de celui de Iyemitsu, son énergique et autoritaire petit-fils.

Le site est charmant, presque grandiose. Les temples, entourés de magnifiques arbres séculaires, sont les mieux entretenus du Japon, et sur une colline boisée et dominante se trouve le monument modeste qui abrite les restes d'un des plus grands hommes du Japon.

L'impression est vive et durable, et les pèlerins, les voyageurs, viennent en foule s'incliner, avec des sentiments divers, devant ces sépultures.

La ville d'Utsunomiya (15,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de Tochigi, se trouve entre l'Omoigawa et le Kinugawa, au pied des derniers contreforts du massif de Nikko et au centre d'une région peu fertile abondant en hara. Elle est formée d'alluvions anciennes et présente un caractère particulièrement plat et monotone.

Les rivières de cette contrée, coulant à pleins bords pendant l'été, sans eau l'hiver, ont creusé de profondes vallées d'érosion, sur les lèvres desquelles on pourrait trouver de bonnes positions militaires.

Dans la partie inférieure de son cours, le Tonegawa ne reçoit plus d'affluents proprement dits; cependant il est grossi par les eaux d'une série de lacs de grande étendue, mais peu profonds, sortes de Dombes qui se sont formés dans les régions imperméables qui l'avoisinent. Au nord il reçoit ainsi le trop-plein du Kasumigaura (36 lieues de circonférence) et du Kitaura (15 lieues de pourtour). A l'extrémité occidentale de la première de ces nappes d'eau se trouve la ville de Tsuchiura (7,200 hab.), sur le Mitokaido.

Le Kitaura s'étend en longueur parallèlement à la côte ; la rivière qui l'alimente sort du massif de Tsukuba.

Plus en aval, le Tone devient un large cours d'eau, accessible aux plus grosses jonques.

Affluents de droite. — Les affluents de la rive droite du Tone sont nombreux et importants à l'ouest de la trouée de Honjo.

C'est d'abord, outre l'Iubizogawa, qui ouvre le col de Shimizu, dont nous avons déjà parlé, l'Akaiagawa, qui vient du Mikunitoge, dans la partie orientale de l'alignement nord Briva. Le col est placé près du point de séparation de trois provinces; de là son nom : *mi*, trois; *kuni*, province, contrée.

L'Agatsumagawa, qui vient directement de l'ouest, a ses sources dans un cirque de montagnes qui dépendent du système de l'Assamayama; un des affluents de gauche de cette rivière passe par Kusatsu, célèbre par ses eaux thermales, et ouvre au nord du Shiranesan une bonne communication avec la vallée du Shinano, par le col de Torii (950 m. d'altitude), où passe actuellement un assez bon chemin, qui n'est cependant pas encore carrossable.

Le Karasugawa, qui passe à Takazaki, centre important de 115,000 habitants, siège d'une garnison (un régiment d'infanterie), sort de la même région montagneuse que l'Agatsumagawa; un de ses affluents de droite ouvre le col célèbre d'Usui, où passe maintenant une belle route carrossable, le Nakasendo.

Entre l'Agatsumagawa et le Karasugawa se dresse le massif de l'Hannasan ou Harunasan, dont il a déjà été question, et sur le flanc septentrional duquel se trouve la fameuse station balnéaire d'Ikao. Elle est connue et fréquentée depuis des siècles, et, les communications s'améliorant chaque jour, de plus en plus visitée; c'est d'ailleurs un séjour peu agréable, le village étant accroché au flanc d'une montagne pelée et sans arbres.

En aval de Takazaki, le Karasu reçoit encore le Kaburagawa, qui sort de l'Arafuneyama en y ouvrant un passage. A quatre lieues environ en amont de son confluent, la rivière passe à Tomioka (2,000 hab.), célèbres par des filatures de soie établies en 1873 sur un pied remarquable, pour le gouvernement japonais, par les soins de notre compatriote M. Brunat.

Un peu en aval du Kabura, le Karasugawa reçoit encore le Kannagawa, qui prend sa source dans le groupe Akaiwadake-Mikuniyama et coule vers le nord-est. C'est la branche la plus méridionale de l'épanouissement des cours d'eaux dépendant directement du Tone et qui convergent vers la trouée de Honjo. Nous verrons

plus tard que le haut Sumidagawa peut être rattaché au même système.

Les contreforts montagneux qui séparent ces différentes rivières sont très importants et présentent des sommets aussi élevés que ceux de la chaîne maîtresse. Entre le Kaburagawa et le Kannagawa, dominant la plaine de Tomioka, citons le pic d'Inafukumiyama.

Le Tonegawa, dans son cours moyen, ne reçoit à droite aucun affluent; il longe de très près, d'abord le chaînon qui sépare son bassin de celui du Sumidagawa, puis la ligne de faîte, insignifiante comme relief, qui dessine le versant de la baie de Tokyo.

Le bas Tonegawa présente sur sa rive droite le caractère signalé précédemment sur sa rive gauche; cependant les lacs qui s'y sont formés ont moins d'importance que ceux du nord. Les lacs de Tega (7 lieues de pourtour) et d'Imba (12 lieues) sont seuls dignes de mention. Près de la rive méridionale de ce dernier se dresse, dans une très forte position, la petite ville de Sakura (6,600 hab.), autrefois résidence et place forte d'un puissant daimio.

Le Tonegawa se jette dans l'océan Pacifique près de Chioshi (17,700 hab.). La pointe rocheuse qui, pour ainsi dire, a servi de point d'appui aux atterrissements anciens du fleuve forme le cap aigu d'Inuboe.

Presqu'île de Kadzusa. — Kadzusa est le nom de la province qui occupait à peu près la totalité de la superficie montagneuse de la presqu'île.

Le corps même de cette presqu'île est très montueux, mais de peu d'étendue. Ses sommets, qui ne dépassent que très rarement 300 mètres d'altitude, sont battus par les vents et complètement dénudés. C'est par excellence un pays de grès, et ses vallées, ses hauteurs, ses escarpements, ciselés en quelque sorte, ne manquent pas de grandeur.

Entre Chioshi et Ichinomiya, la côte, plate, régulière, sablonneuse, doucement incurvée, est désignée sous le nom de Kujiukuri, c'est-à-dire « quatre-vingt-dix-neuf lieues », nom qui fait allusion au caractère monotone et régulier qu'elle conserve sur une très grande étendue.

La presqu'île de Kadzusa ne donne naturellement naissance à aucun cours d'eau sérieux.

L'Izumigawa (20 lieues), sur lequel nous citerons Odaki, et le Kamogawa, sont les plus importants sur le versant oriental. La di-

rection générale de leurs vallées indique bien celle du plissement qui a produit la ligne de hauteurs qui divise la presqu'île en deux et qui, à partir de Kominato, escarpe la côte en la suivant de très près.

L'extrémité méridionale de la presqu'île est assez fortement découpée, surtout sur la côte occidentale. Citons les deux caps Sunosaki et Daibusaki, qui protègent la rade bien abritée de Tateyama-Hojio. Profondément découpée, la côte se dirige ensuite vers le nord et projette la pointe aiguë de Futsu. Des batteries en occupent l'extrémité, et un fort mouillé est en construction sur le bas-fond qui la prolonge vers l'ouest. La côte prend ensuite une direction générale nord-est. Trois cours d'eau y débouchent. D'abord le Koitogawa et l'Obitsugawa, qui sortent l'un et l'autre de la ride est-ouest 12° sud. Entre les embouchures de ces deux fleuves se trouve le petit port et la ville de Kisarazu (4,400 hab.); et plus au nord, venant directement du sud, le Yorogawa, qui se jette dans la baie de Tokyo. Dans son cours supérieur cette rivière passe à Tsumae, ancienne résidence et château fort d'un petit daimio.

A partir de l'embouchure de cette rivière, la côte, qui jusque-là avait été élevée, devient plate et sablonneuse. Citons dans cette partie Chiba (3,500 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, et Funabashi (9,500 hab.), célèbre par le combat qui s'y livra pendant la guerre de la restauration.

Une bonne route réunit Tokyo et Chioshi par Funabashi, Sakura et Narita. Cette dernière localité est renommée comme lieu de pèlerinage et possède un temple consacré à Fudosama, qui est orné de nombreux panneaux en bois remarquablement sculptés.

Chiba est également reliée par une route carrossable avec Sakura et Funabashi.

Il est indiscutable qu'à une époque relativement récente, à la fin de l'époque tertiaire, pensons-nous, la presqu'île de Kadzusa formait une île, que les atterrissements du Tonegawa ont reliée au Hondo; le sol s'est plus tard élevé insensiblement, et l'île est devenue presqu'île. Toute la plaine à la base de laquelle se trouve Tokyo est formée d'alluvions qui continuent à refouler peu à peu la mer vers le sud; des documents historiques précis permettent de se rendre compte des parties ainsi conquises naturellement depuis l'époque historique.

Le système hydrographique de la plaine de Tokyo est assez

riche, mais ses cours d'eau sont sans grande importance. Nous ne reviendrons pas sur le Kotonegawa et le Nakagawa, dont il a été déjà question.

Plus à l'ouest, le Sumidagawa (74 lieues; largeur, à Tokyo, 250 m.) se jette dans la baie après avoir traversé les quartiers les plus populeux de l'immense capitale : Asaksa, Honjo, Nihonbashi, Kiyobashi, Fukagawa.

Ce fleuve, dont le cours est assez limité comme étendue, n'en est pas moins important par le volume de ses eaux. Il est navigable sur une étendue de 20 lieues et porte près de son embouchure des bateaux de fort tonnage.

Le Sumidagawa prend sa source dans le massif du Kokushidake, qui dépend du système de l'Assama-Fuji.

Son cours se divise naturellement en deux parties.

Dans sa vallée supérieure, qui est sensiblement dirigée du nord au sud et dans laquelle il coule vers le nord, il parcourt une région nettement montagneuse et suit pendant plus de 10 lieues une sorte de couloir dont la paroi orientale est formée par le Bukosan et ses dépendances, et l'occidentale par un puissant contrefort de la chaîne de l'Assama. Ce chaînon, beaucoup plus élevé que la chaîne du Buko, sépare le Kannagawa du Sumidagawa supérieur, appelé plus communément Aragawa.

Ce sont les crêtes de ce contrefort qui, dominant la chaîne du Buko, se profilent à l'horizon lorsque de Tokyo on regarde vers le nord-ouest. La haute vallée du Sumida forme le canton de Chichibu, dont le chef-lieu est Omiya, petite ville prospère et animée de 3,500 habitants environ. La population du canton de Chichibu et celle des régions montagneuses qui l'avoisinent est turbulente et indocile. En 1884, une partie des garnisons de Takazaki et de Tokyo durent y réprimer un mouvement insurrectionnel de peu d'importance. A la suite d'un léger combat, tout rentra dans l'ordre.

D'après sa direction première, le Sumidagawa devrait aller se jeter dans le Tonegawa, vers Honjo, achevant ainsi de caractériser, de donner encore plus d'importance à la trouée dont il a été déjà longuement question. Mais avant d'atteindre le fleuve, se heurtant à des collines assez élevées et trouvant un passage facile par une brèche vers l'est, il s'échappe dans cette direction, passe par Kumagaya ou Kumagai (4,300 hab.) et coule ensuite directement vers le sud-est pour se jeter dans la baie de Tokyo.

Sur tout son parcours, il n'arrose d'ailleurs aucun point im-

portant, excepté, bien entendu, la capitale de l'empire, qui ne s'est étendue jusqu'à ses bords qu'à une époque récente. Il passe près d'Urawa, chef-lieu de la préfecture de Saitama, et près d'Itabashi, où se trouve une vaste poudrerie installée par des officiers français.

Tokyo, la capitale actuelle de l'empire du Soleil Levant, est de création moderne. Elle fut établie par Ieyas sur l'emplacement d'un maigre village de pêcheurs, Edo (Yedo), et conserva ce nom jusqu'en 1868; mais elle n'est vraiment la capitale de l'empire que depuis cette époque.

Avant la restauration du mikado, elle n'était officiellement que la résidence du shogun et la ville la plus importante de son domaine.

Antérieurement donc à l'époque où elle devint la capitale des États du shogun, en 1590, Edo n'était qu'une grossière forteresse entourée de quelques villages, qui avait été fondée en 1456 par un certain Ota Dokan.

De 1486 à 1524 elle avait été occupée par un vassal de la famille Uesugi, puis par Hôjô Ujitsuna, qui s'empara des provinces orientales. Il avait alors sa capitale à Odawara, au pied de la passe d'Hakone. La topographie de la ville a bien changé depuis ces époques reculées, et, comme nous l'avons dit, de grands espaces ont été gagnés sur la mer; mais c'est surtout la construction du « shiro » ou château qui a complètement modifié l'aspect du terrain.

La ville actuelle est prodigieusement étendue. Avec une population qui ne doit guère dépasser 1,000,000 d'habitants, elle a, dit-on, une superficie supérieure à celle de Londres (sud-nord 8,600 m.; est-ouest 10,400 m.). Elle présente ce caractère particulier que la partie la plus ancienne occupée par le shiro, œuvre gigantesque comprenant cinq lignes successives de parapets doublés de fossés énormes, est presque déserte. Les habitations seigneuriales qui en occupaient les alentours, les palais qui se trouvaient à l'intérieur, ont été détruits par l'incendie ou la pioche du démolisseur.

Dans le réduit du château on vient de construire pour l'empereur un palais semi-européen, et c'est dans les régions avoisinantes que se groupent les nouvelles habitations officielles, les ministères, les légations, etc. Rien de singulier comme cette antithèse. Ici la vieille forteresse, à la puissante ossature encore intacte, composée de blocs énormes, de murs cyclopéens, avec des talus de vingt mètres de haut, couronnés d'arbres séculaires, s'élève comme une

preuve imposante de la prodigieuse puissance des premiers shogun Tokugawa, et là des constructions européennes, légères, hâtivement faites, sans goût le plus souvent, copies serviles d'habitations destinées à d'autres êtres et à d'autres climats.

C'est, d'une part, l'ancien Japon et son immobilité; c'est, de l'autre part, le Japon moderne avec sa fièvre d'imitation, l'incertitude de ses vues, sa légèreté, peut-être son impuissance.

Quoi qu'il en soit, le vieil Edo, la ville des shogun, celle des plaisirs, s'étend autour de ce désert officiel, gardant au fond du cœur une sourde rancune contre les novateurs.

La situation géographique de Tokyo explique son rapide développement. Elle est, comme nous l'avons indiqué, le débouché naturel de toutes les routes du nord. Vers l'ouest elle communique assez facilement avec la vallée du Shinano et les rives de la mer du Japon; vers le sud ses communications terrestres sont plus précaires.

En fait, le plateau de Shinano divise le Japon en deux régions distinctes. A l'est, une région prenant naturellement son mot d'ordre à Tokyo; à l'ouest, les territoires plus directement soumis à l'influence de Kyoto. C'est une chose remarquable que, lors de la guerre de la restauration, tous les clans qui prirent parti contre le shogun, les plus puissants du moins, étaient situés à l'ouest et au sud de la région que nous venons d'indiquer : Chôshiu, Kii, Tosa, Hizen, Satzuma.

L'avenir permettra peut-être encore, mais sous une autre forme, de voir à l'œuvre l'esprit particulariste qui anime encore vivement le Japon occidental et méridional.

Tokyo et sa banlieue forment une division administrative spéciale, un « fu ». La capitale, où le gouvernement de l'empire est centralisé d'une manière peut-être excessive, est en outre le siège d'une garnison nombreuse.

Le Sumidagawa, dont nous avons abandonné la description pour parler de Tokyo, ne reçoit dans sa vallée supérieure que de petits affluents qui ouvrent quelques passages difficiles dans les massifs du Kimbusan et du Mikuniyama.

Dans son cours inférieur il ne reçoit d'affluents qu'à droite. Ils sortent tous du groupe du Bukosan et ne présentent qu'une importance secondaire. Citons cependant l'Akanagawa, qui vient de l'extrémité septentrionale du Buko et coule vers le sud-est. Il reçoit à droite l'Irumagawa, qui passe à Hanno. A une lieue environ au sud du confluent de ces deux rivières s'est développée, dans une

riche plaine, la ville de Kawagoe (9,500 hab.). Ces différents cours d'eau ouvrent des passages faciles dans la chaîne du Buko, qui, surtout au nord, manque d'élévation.

Au sud du Sumidagawa, une série de cours d'eau, connus surtout parce qu'ils sont dans une région fréquemment parcourue, conduisent dans la baie de Tokyo les eaux du même groupe montagneux. Le plus important est le Tamagawa (38 lieues), dont une dérivation sert à l'alimentation de la capitale. Il prend naissance dans la chaîne Assama-Fuji, où ses sources sont opposées à celles du Sumida ou Arakawa.

Sa vallée supérieure, qui présente des sites grandioses et sauvages, est très renommée et désignée sous le nom de Jigokudani, « vallée de l'Enfer ». Elle se développe dans une région extrêmement boisée, et le fleuve est, presque depuis sa source, utilisé pour le flottage. Son bassin tout entier est remarquablement peuplé pour son étendue et admirablement cultivé jusque dans les replis les plus inaccessibles de la montagne.

Le Tamagawa est remonté sur tout son parcours par un assez bon chemin, carrossable en partie, l'Omekaido. Il franchit la chaîne Assama-Fuji au col de Yanagisawa (1,415 m. d'alt.), désigné quelquefois sous le nom de Daibosatsutoge et aboutit directement à Kofu. Sur le Tamagawa citons Ome, qui donne son nom à la route, et, sur un des affluents de droite de son cours moyen, sur le Koshiukaido, Hachioji (8,000 hab.), centre d'un important commerce de soies; à l'embouchure du fleuve, Kawasaki, sur le Tokaido.

Plus au sud se trouve, sur le bord de la mer, Kanagawa, (10,700 hab.), qui donne son nom à la préfecture dont Yokohama est aujourd'hui le chef-lieu.

A l'époque de la conclusion des premiers traités avec les puissances occidentales, Kanagawa fut d'abord déclaré port ouvert; Yokohama, qui est à quelque distance plus au sud, n'était alors qu'un village de pêcheurs; mais peu à peu, sa rade étant meilleure que celle du port officiel, la ville actuelle, qui compte aujourd'hui plus de 70,000 habitants, se développa rapidement. Pendant longtemps c'est à Yokohama que s'est concentré le trafic des indigènes avec les Européens. C'est de tous les ports ouverts du Japon celui qui compte le plus de résidents étrangers. En 1886, ils se répartissaient comme il suit :

NATIONALITÉ	ADULTES		ENFANTS		TOTAL
	HOMMES	FEMMES	SEXE MASCULIN	SEXE FÉMININ	
Anglais	303	121	83	80	587
Américains	109	66	35	18	228
Allemands	124	19	11	6	160
Français	55	23	17	14	109
Hollandais	28	5	4	2	39
Suisses	25	1	2	3	31
Autrichiens	7	4	»	»	11
Danois	22	3	»	»	25
Portugais	20	»	»	»	20
Suédois / Norwégiens	12	2	2	»	16
Belge	1	»	»	»	1
Italiens	11	3	4	1	19
Russes	3	1	»	»	4
Espagnols	4	1	»	»	5
Chinois	1,653	177	381	288	2,499
TOTAUX	2,377	426	539	412	3,754

La rade est médiocre, et le commerce, autrefois florissant, tend à décroître, ou du moins le chiffre des affaires traitées par les étrangers a diminué sensiblement. Autant que possible, les Japonais font actuellement leurs affaires eux-mêmes; peut-être voudraient-ils arriver ainsi pacifiquement au but tant désiré par eux lors des premières relations avec les étrangers, c'est-à-dire à leur expulsion.

Yokohama se compose de trois groupes distincts : la ville japonaise, la ville européenne, la ville chinoise. Cette dernière est la plus populeuse; quant à la deuxième, elle présente l'apparence de tranquillité morne et sereine qui caractérise les nécropoles ou Versailles : la vie en a disparu. Elle est cependant reliée à Tokyo par une voie ferrée, la première de celles qui ont été construites au Japon.

Au sud de Yokohama, la côte s'accidente et présente de nombreux abris. Le plus important de ces ports naturels est Yokoska (2,800 hab.), où se trouve l'arsenal maritime, fondé par des Français. Au point de vue technique la position de cette ville est excellente, mais au point de vue militaire elle est mauvaise, car elle pourrait être, en cas de guerre, facilement prise à revers. L'arsenal est défendu du côté de la baie de Tokyo par des batteries qui paraissent

suffisantes; mais contre une attaque venant de l'ouest, il est sans protection.

Le Kannonsaki, qu'un peu plus au sud la côte projette vers l'est, laisse entre lui et le cap de Futsu un passage de 7 kilomètres. Il est couronné de batteries trop élevées, destinées à croiser leurs feux avec ceux de Futsu et du fort mouillé dont il a été question précédemment. Quand ces différents ouvrages seront armés, l'entrée de la baie de Tokyo sera donc défendue, mais peut-être d'une manière un peu inefficace, à cause de la distance qui sépare le fort avancé de Futsu des ouvrages de Kannonsaki et de Sarushima, près de Yokoska; aussi est-il question depuis peu de fermer en partie l'entrée de la baie de Tokyo par une jetée.

La presqu'île de Yokoska, ou, plus exactement, de Miura, se termine au sud par la pointe de Misaki.

Sur la côte occidentale de cette presqu'île, le seul point à signaler est la petite ville de Kamakura, où le premier shogun Yoritomo avait établi le centre de son gouvernement vers la fin du XIIe siècle. La ville n'a plus aucune importance; elle n'est célèbre qne par le rôle qu'elle a joué dans le passé et par une statue colossale en bronze de Boudha. Il s'y trouve aussi un temple consacré à Hachiman et dont le trésor contient de nombreux objets ayant appartenu à des personnages historiques.

Près de là, un peu à l'ouest, en face de l'embouchure du Sakaigawa, se dresse la petite île célèbre d'Enoshima, consacrée à Benten.

Le Baniugawa (18 lieues) sort, sur les pentes nord-est du Fujisan, du petit lac de Yamanaka. Il coule d'abord vers le nord, puis à l'est, enfin au sud, contournant un petit pâté montagneux dont le point culminant est le sommet d'Oyama (1,325 m.). Sa vallée moyenne est utilisée par le Kôshiukaido, route carrossable dont il a été déjà question à plusieurs reprises.

Plus à l'ouest, le Sakawagawa (16 lieues), dont les sources sont opposées à celles du Baniugawa, se jette dans la baie d'Odawara près de la ville du même nom. Sa vallée est remontée par la voie ferrée en construction qui doit relier Tokyo à Kyoto en longeant à peu près la vieille route du Tokaido; mais cette ligne doit, pour éviter le massif d'Hakone, faire un assez grand détour vers le nord.

Odawara, ville commerçante de 12,700 habitants, est en communication directe avec Tokyo par le Tokaido. Plus à l'ouest, cette route franchit la chaîne subordonnée occidentale à la passe d'Hakone, où, sur une étendue de plus de sept lieues, elle n'est praticable qu'aux chevaux et aux piétons. La largeur serait suffisante

pour le charroi; mais ses pentes et le large pavage barbare dont elle est recouverte en interdisent l'accès aux voitures.

A partir d'Odawara la côte se dirige vers le sud. C'est la presqu'île d'Idzu qui commence. Bien qu'elle dépende surtout, au point de vue orographique, du système du nord du Hondo, comme elle a été impressionnée par d'autres plissements, elle est très accidentée et même montagneuse.

Ses côtes ne présentent cependant que peu d'abris sûrs.

Signalons sur la côte est, au sud du cap Manazuru, la station thermale d'Atami; plus bas la baie de Sotoura et surtout celle de Shimoda, qui est assez bonne.

La presqu'île se termine par la pointe d'Irosaki.

La côte ouest, dirigée exactement du nord au sud, présente au nord de l'Osesaki une large baie bien abritée, dans laquelle se jette le Kanogawa (12 lieues). Cette rivière sort de l'Amagisan, au centre même de la presqu'île, et coule suivant son axe, directement du sud au nord, puis se recourbe à angle droit pour gagner la mer. La direction de sa vallée supérieure est exactement prolongée par un de ses affluents de droite qui vient du nord, l'Onogawa.

Comme nous l'avons dit, le Tokaido franchit la chaîne subordonnée ouest à la célèbre passe d'Hakone, près du lac du même nom, qui par le Hayakawa, cours d'eau insignifiant et torrentueux, se déverse dans la baie d'Odawara au sud du Sakawagawa. Hakone, son lac et ses montagnes forment l'un des sites les plus célèbres du Hondo.

Nous avons dit, en parlant de Tokyo, comment cette ville n'était, à vrai dire, avant la restauration, que la capitale des domaines propres du shogun, de ceux qu'il faisait gérer par des fonctionnaires nommés par lui. Autour d'Edo même, sans compter ses possessions plus lointaines, le shogun possédait d'un bloc sept provinces dont l'ensemble était désigné sous le nom de Kwanto. Ce territoire était à la fois bien limité et protégé par un immense cirque de montagnes qui les entourait au loin.

Les différentes passes importantes par lesquelles on pouvait franchir ces lignes de hauteurs étaient gardées par des postes militaires. C'étaient, en partant du sud et en allant vers le nord :

Sur le	Tokaido,	le col	d'Hakone;
—	Kôshiukaido,	—	de Sasako;
—	Nakasendo,	—	d'Usui;
—	Echigokaido,	—	Mikuni;

Sur l'Aidzukaido, le col de Sannô;
— l'Oshiukaido, — de Shirasaka.

A l'époque de la domination des shogun, ces passages étaient, en définitive, les seules portes importantes qui donnaient accès dans le Kwanto.

Iles d'Idzu. — Au sud-est de la presqu'île d'Idzu se trouvent groupées irrégulièrement, mais dans une zone de bas-fonds relatifs dépendant du système Assama-Fuji, le petit archipel connu sous le nom d'Idzu-no-shti-tô, c'est-à-dire « les sept îles d'Idzu ».

Ce groupe débute au nord par le plus important des îlots qui le composent, Oshima, l'île du Vriès des Européens; elle est surtout célèbre par son volcan en activité, le Miharayama (800 m.), dont les épaisses fumées le signalent au loin à l'attention des navigateurs.

Il est sujet à de nombreuses éruptions.

Au sud de cette île on trouve successivement celles de Toshima, Niishima, Shikineshima, Kôtsushima; puis, plus à l'est, celles de Miyakeshima et de Mikurashima, et enfin beaucoup au sud celle de Hachijojima.

Ce sont pour la plupart des rochers à peine habités.

Le Kanogawa, dont il a été question précédemment, se jette dans la baie de Suruga près de Numazu (10,600 hab.). De ce point la côte, longée de très près par le Tokaido, se dirige directement vers l'est jusqu'à l'embouchure du Fujikawa, désigné généralement dans son cours supérieur sous le nom de Fuefukigawa.

Cette rivière sort du massif du Temmokusan et décrit autour du massif de Fujisan un demi-cercle dont le diamètre, dirigé sensiblement du nord au sud, passe par le sommet de la célèbre montagne.

Sa vallée supérieure, utilisée par le Kôshiukaido, ouvre dans la chaîne Assama-Fuji le col très difficile de Sasako (1,500 m. d'alt.), entre le Temmokusan au nord et le Mitsuminesan au sud.

Sur le Fujikawa, les seuls points à signaler sont Kajikasawa, où commencent les fameux rapides qui portent à la mer en sept heures des bateaux légèrement chargés et de construction spéciale (distance, 19 lieues), puis Nambu. Le Fujikawa est particulièrement intéressant par ses affluents de droite.

Le premier qui mérite une mention est l'Arakawa, qui descend du Kimbusan et passe à Kofu (15,500 hab.), ancienne capitale de la province de Kôshiu.

Du temps de Hideyoshi, à la fin du XVIe siècle, elle était gouvernée par le daimio Takeda-Shingen, sorte de Charles le Téméraire au petit pied, célèbre dans tout le Japon par ses talents militaires, son audace, son manque de scrupules et son ambition. Il débuta en assassinant son père, ou plutôt en le faisant empoisonner; car il craignait de ne lui pas succéder; puis il s'occupa de l'organisation de sa petite armée et commença aussitôt à guerroyer contre tous ses voisins, qu'il réduisit à merci. Il n'eut que deux adversaires dignes de lui : Kenshin, le seigneur d'Echigo, qui le valait comme général et lui était supérieur par les qualités morales; et Hideyoshi, qui lutta surtout contre lui par la politique. Quand il mourut, sa succession revint à l'un de ses parents éloignés, sans valeur personnelle, et la province de Kôshiu fut, à la disparition de ce dernier, annexée en quelque sorte aux domaines des Tokugawa et gouvernée par des Hatamoto.

La population de Kôshiu est remarquable par son esprit d'initiative et l'indépendance de ses idées. Kofu est le centre d'une région qui commence à produire du vin de qualité encore assez médiocre.

A une lieue et demie environ au nord de Kajikasawa, le fleuve reçoit le Kamonashigawa, formé d'un faisceau de rivières issues de Yatsugadake. Elles coulent toutes sensiblement vers le sud dans la dépression qui prolonge au nord la vallée moyenne du Fujikawa.

Le Kamonashigawa ouvre dans la chaîne de l'Assama-Fuji, entre les villages de Sesawa et Karasawa, le col de Gôshôzan. Il est très bas, facilement accessible; c'est là que passe le Koshiukaido, achevant de faire communiquer le Tokaido et le Nakasendo à Suwa.

S'embranchant à Nirasaki, sur la route précédente, se détache un chemin qui met en relation directe par le col de Hirasawa le bassin de Kofu et celui du Chikumagawa.

Le fleuve reçoit encore le Hayakawa, « rivière rapide », qui descend avec impétuosité d'une vallée extrêmement pittoresque et presque inaccessible ; c'est à son confluent que commencent véritablement les rapides célèbres du Fujikawa.

Contournant de très près le massif du Fuji, le fleuve n'a pas d'affluents de gauche.

Le Fujisan (3,792 m. d'alt.) est célèbre dans le monde entier et mérite sans conteste sa réputation; c'est l'une des plus belles montagnes connues, admirable par sa régularité et la pureté de ses

formes. Elle est, à sa base, entourée, comme d'un chemin de ronde, par une série de dépressions où se sont formés de petits lacs, que quelquefois l'on peut voir briller du haut de la montagne. Le sommet du Fuji est visible de presque tout le Hondo central; le panorama qu'on a de ce pic élevé devrait donc être merveilleux, mais à cet égard le touriste éprouve une déception; la différence de niveau est telle que, même par les plus belles journées et les plus pures, les reliefs disparaissent dans un brouillard léger qui estompe toutes les formes.

C'est par vanité qu'on fait l'ascension, d'ailleurs assez peu pénible, du Fujisan; mais c'est des régions basses et de loin qu'il faut le voir et l'admirer, l'hiver, profilant sur un ciel pur son cône blanc de neige, ou par un beau soir d'été détachant sa silhouette d'un bleu intense sur l'horizon empourpré. Heureux ceux qui ont pu voir le soleil se coucher exactement derrière la montagne sainte, qui paraît alors entourée d'une auréole de feu!

La côte, au delà de l'embouchure du Fujikawa, se dirige vers le sud-ouest; on y remarque d'abord, bien abrité, le petit port de Shimizu, et plus au sud l'embouchure de la petite rivière Abekawa, qui passe non loin de Shizuoka, chef-lieu de préfecture (33,700 hab.). Cette ville portait autrefois le nom de Sumpu ou Fuchiû. C'est là que Ieyas termina sa vie après avoir effectivement laissé le pouvoir à son fils.

L'Oigawa, dont on rencontre plus loin l'estuaire, vient directement du nord; il prend sa source dans le massif du Kitadake et, dans son cours supérieur, parcourt une vallée pittoresque, mais peu habitée. On peut la considérer comme longeant à l'est, dans la partie inférieure de son cours, la chaîne de l'Assama.

La côte continue ensuite vers le sud jusqu'à la pointe d'Omaisaki, puis directement à l'ouest et sans inflexions jusqu'à l'embouchure du Tenriugawa, l'un des plus grands fleuves du Japon.

Nous avons eu déjà l'occasion, en étudiant l'orographie du Hondo central, de signaler l'intérêt particulier que présentait la vallée de ce fleuve, en ce sens que, prolongeant celle du Shinanogawa, elle marque bien l'espèce de dépression qui sépare la chaîne de l'Assama de celle du Tateyama.

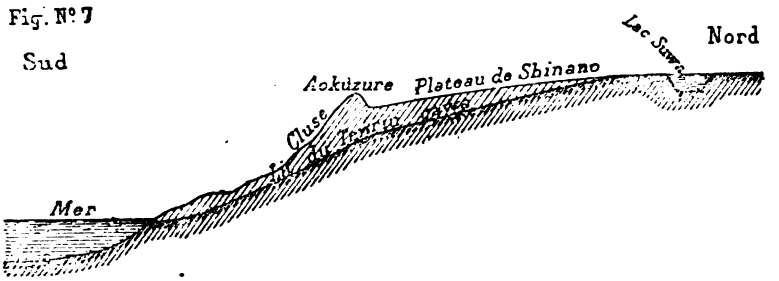
Le Tenriugawa, dont la longueur dépasse 65 lieues, coule depuis son origine directement vers le sud, ne déviant un peu à l'ouest que pour franchir un chaînon transversal à 18 ou 20 lieues de son embouchure.

Il sort du lac Suwa (800 m. d'alt.), qui lui-même est alimenté

par une série de ruisseaux dont les plus importants viennent de la chaîne de l'Assama, et particulièrement du Tateshimayama et du Yatsugadake. C'est sur les bords du lac, à Suwa même, que le Kôshiukaido se greffe sur le Nakasendo, lequel, venant du col d'Usui, franchit, avant d'atteindre Suwa, le col célèbre et difficile de Wada (1,650 m.).

La vallée du Tenriugawa présente ce caractère remarquable, que sur aucun point de son bassin supérieur elle ne s'élargit. Elle forme un véritable couloir dans lequel aucun affluent important n'a pu se développer, aucune plaine un peu étendue se former, et aucune ville véritable grandir. Sa vallée supérieure, difficilement praticable, s'étend du lac Suwa à la cluse d'Aokuzure qui est à l'ouest du col de même nom, par lequel elle franchit un chaînon du système est-ouest 12° sud (Tawara). Sa vallée inférieure s'étend de

Fig. N° 7



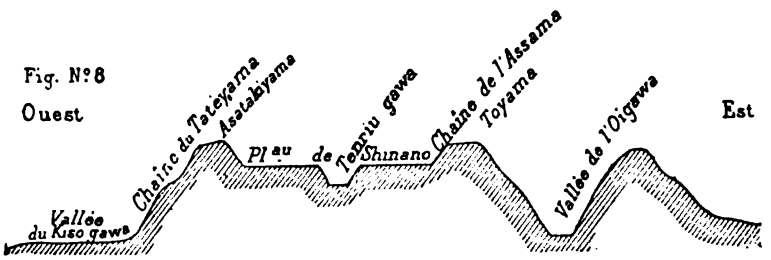
ce point à la mer. Le fleuve ne devient navigable qu'à partir de là, mais son courant y est extrêmement rapide, et après de fortes pluies les plus hardis bateliers n'osent tenter de le descendre. Sans être aussi célèbres que ceux du Fujikawa, les rapides du Tenriu sont peut-être plus dangereux et surtout plus émouvants.

Le bassin supérieur du fleuve qui nous occupe forme une sorte de haute terrasse soutenue à l'est par la chaîne de l'Assama, à l'ouest par celle du Tateyama, au sud par le chaînon du système de Tawara, que nous avons signalé précédemment. Sur ce plateau, le Tenriu circule dans une dépression naturelle, il est vrai, mais dans laquelle il s'est creusé un lit très encaissé dominé de roches abruptes. Aussi son cours n'est-il, dans cette partie, longé par aucun grand chemin; les voies de communication qui utilisent la même dépression que lui circulent à deux lieues environ sur ses flancs à l'origine des ravins d'érosion. Au contraire, dans sa vallée infé-

rieure les routes longent ses rives. A peu près exactement nous retrouverons le même fait dans la vallée du Shinano.

Si donc nous faisons dans la vallée du Tenriugawa une coupe longitudinale suivant la méridienne, nous obtiendrons un profil qui présentera les caractères généraux indiqués dans le croquis ci-joint (fig. n° 7) : et, faisant de même une coupe de la vallée supérieure du même cours d'eau, on obtiendra un profil présentant les particularités suivantes (fig. n° 8).

Nous verrons plus loin, en étudiant le versant de la mer du Japon, comment le cours du Shinano ressemble à celui du Tenriu. Sa vallée supérieure se trouve, en effet, sur le même plateau raviné que le haut Tenriugawa, et cette sorte de terrasse est aussi limitée au nord par une escarpe symétrique de celle du sud, mais appartenant au système est-ouest 37° sud (système nord Biwa).



Ces deux fleuves sortent donc, comme nous l'avons dit dans l'Étude orographique, d'une sorte de véritable plateau central. Remarquons en outre, pour corroborer par un fait les observations qui précèdent, que la région que nous venons ainsi de définir, de caractériser, formait une seule province, celle de Shinano, et ses limites suivaient exactement les crêtes des hauteurs qui forment la bordure du plateau.

Mais revenons au versant de l'océan Pacifique.

Le Tokaido, que nous avons trouvé à Odawara, à la passe d'Hakone, suit plus loin la côte de très près jusqu'à Shizuoka ; de là, se prolongeant dans la même direction, il s'éloigne par conséquent de la mer, franchit l'extrémité de la chaîne de l'Assama au col de Kanaya ; puis, après être passé par Hamamatsu (12,000 hab.), gagne la mer, qu'il longe exactement à partir de Maisaka. Près de là, le lac de Hamana communique avec la mer par une ouverture de 500 mètres, que la route franchit sur une série de ponts rustiques en bois et que la voie ferrée traversera sur des viaducs. Cette

ouverture, qui fait, en somme, du lac de Hamana une véritable baie, fut formée en 1499 à la suite d'un tremblement de terre qui, brisant la digue sablonneuse qui séparait le lac de la mer, ouvrit ainsi ce passage.

A partir de Shirasuka, la côte se prolonge exactement en ligne droite jusqu'à l'Irakosaki, qui termine la petite presqu'île peu habitée de Tawara. Elle n'est intéressante qu'au point de vue orographique, à cause de la netteté avec laquelle on y trouve la direction du plissement est-ouest 12° sud.

Entre la pointe de l'Irakosaki et l'extrémité orientale de l'île Tôshi s'étend une ouverture de moins de 3 lieues : c'est l'entrée de la baie d'Ise. Cet intervalle est divisé en deux par la petite île Kamishima.

Cette baie, la plus grande de celles qui creusent le Hondo, se compose de deux bassins; le plus oriental est limité au sud par la presqu'île de Tawara et à l'ouest par celle de Chita, dirigée sensiblement du nord au sud. L'autre, la baie d'Ise proprement dite, beaucoup plus vaste, communique avec le bassin précédent par le détroit de Shinoshima et avec l'Océan par celui de Kamishima. Le bassin oriental reçoit deux cours d'eau : à l'est le Toyokawa (17 lieues), que le Tokaido franchit à Toyobashi ou Toyohashi (7,500 hab.); au nord le Yahagigawa (28 lieues), qui vient du Suihiosan. Près de l'embouchure de chacun de ces cours d'eau se trouvent des mouillages assez médiocres et toujours ensablés; le delta du Yahagigawa se développe notamment avec une grande rapidité. Le Tokaido franchit ce petit fleuve à Okazaki (1,300 hab.)

Sur la côte orientale de la presqu'île de Chita, près du fond de la baie, se trouve la petite ville de Handa, dont le port récemment amélioré est actuellement dans de bonnes conditions. Il est relié par une voie ferrée à Nagoya et par un service régulier de steamers à Tokyo et Ozaka.

Le bassin occidental, c'est-à-dire la baie d'Ise proprement dite, reçoit un nombre considérable de cours d'eau. Il fait partie, avons-nous dit dans l'Étude orographique de cette région, ainsi d'ailleurs que le bassin oriental, de la dépression qui s'étend de la mer du Japon à l'océan Pacifique entre la chaîne du Tateyama et les hauteurs de l'alignement de Noto. Les cours d'eau les plus importants y viendront donc du nord.

Au fond de la baie, sur le Tokaido, se touve la ville d'Atsuta (15,500 hab.), qui est reliée à Nagoya, et plus au nord à Gifu, par une grande route carrossable.

Nagoya est une populeuse cité de 127,000 habitants, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture d'Aichi et siège d'une importante garnison; c'était autrefois la résidenee et la place forte la plus solide des princes d'Owari, issus de Ieyas, et dont la famille était l'une des Gosanke (voir le Résumé historique). Le château peut être considéré comme le seul type complet de l'ancienne architecture militaire japonaise existant encore.

A l'ouest d'Atsuta se jette le Shonaigawa (22 lieues), et un peu plus loin, par trois embouchures, le Kisogawa, dont le delta est très étendu. Chacune des embouchures du fleuve porte un nom particulier; ce sont, à partir de l'est, l'Ikadagawa, le Nabetagawa et enfin le Kisogawa.

Le fleuve (70 lieues), longé sur presque tout son parcours sur la rive gauche par le Nakasendo, route carrossable, sort de la région confuse qui sur le plateau de Shinano se trouve aux confins des bassins du Shinanogawa et du Tenriugawa. Il prend donc en quelque sorte sa source dans un bassin voisin, à l'est de la chaîne du Tateyama.

Deux de ses affluents d'origine ouvrent deux communications importantes, l'une par le Toriitoge avec le Shinano, qui est utilisée par le Nakasendo, l'autre par Nagawa avec la vallée supérieure de l'Azusagawa, affluent du Shinano; le chemin qui suit cet affaissement franchit immédiatement la chaîne du Tateyama au col de Nomugi.

La vallée supérieure du Kisogawa est dirigée du nord au sud, inclinant un peu à l'ouest de telle façon que si le fleuve, suivant sa direction première, continuait à longer à l'est la chaîne du Tateyama, il devrait unir ses eaux à celles du Tenriu; mais il est rejeté vers l'ouest par un chaînon volcanique qui s'oppose à son passage. Cependant le Tomagaritoge, à l'est de Noegi, indique bien la direction de la dépression naturelle dans laquelle aurait dû couler le Kisogawa. Quoi qu'il en soit, le fleuve se replie complètement vers l'ouest.

Il franchit la chaîne du Tateyama par une cluse étroite, et le Nakasendo n'a pu être, vers Noegi, tracé le long du fleuve, qui coule violemment entre deux rives escarpées.

Après avoir reçu le Hidagawa à droite, le Kiso se prolonge vers l'ouest jusqu'à Kasamatsu (4,200 hab.), dans une région plate et sillonnée de cours d'eau; il se replie ensuite vers le sud pour se jeter dans la baie d'Ise.

D'une façon générale, le Kisogawa est, sur la plus grande partie

de son cours, longé à gauche et de très près par les montagnes ; il n'a donc de ce côté aucun affluent. A droite, au contraire, ils sont nombreux et importants.

Le Hidagawa prend naissance, sous le nom de Massudagawa, au centre de la province de Hida, dans la chaîne du Tateyama, au sud du Norikuradake, où il ouvre le col important de Nomugi. La rivière coule d'abord vers l'ouest dans des rides dépendant du système nord Biwa. Dans cette première partie de son cours, sa vallée, qui est suivie par la route de Kanazawa, se recourbe ensuite vers le sud avant d'atteindre Funayama. La rivière coule ensuite sensiblement dans cette direction jusqu'à son confluent avec le Kisogawa. Le Hidagawa est longé jusqu'à Kanayama par une route carrossable, qui l'abandonne à partir de ce point pour se diriger sur Seki et de là sur Gifu.

Le Kisogawa reçoit ensuite à droite le Nagaragawa, qui sort, comme les autres affluents de droite du fleuve, des hauteurs du système nord Biwa. Cet affluent coule d'abord directement vers le sud; puis, à peu près à hauteur de Seki (3,800 hab.), autrefois célèbre par ses fabricants de sabres et où passe un de ses petits tributaires de gauche, il s'incline vers l'ouest et arrose Gifu (11,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom.

Sur une étendue de plus de huit lieues, son cours est parallèle et concentrique à celui du Hidagawa. Le Nagaragawa reçoit lui-même à droite de nombreux affluents qui sortent du même système de hauteurs.

Gifu est en communication par une bonne route, au sud avec Nagoya, à l'ouest avec Kyoto, au nord avec Tokyo par le Nakasendo. Ces trois directions seront sans doute prochainement doublées par des voies ferrées.

L'Ibigawa est le dernier affluent de droite du Kisogawa ; il sort du Kamurikoshidake et ouvre dans la chaîne nord Biwa, bien caractérisée et importante à cet endroit, un assez mauvais passage qui le fait communiquer avec la vallée du Hinogawa.

Dans le cours de cette étude de détail nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler sur notre passage le Tokaido et le Nakasendo. Ces routes communiquent par plusieurs transversales. Dans le bassin du Kiso, la plus importante réunit Gifu, sur le Nakasendo, à Kuwana, sur le Tokaido, près de l'embouchure du Kisogawa.

Les vallées inférieures du Shonaigawa, du Kisogawa et de leurs derniers affluents forment une région riche, admirablement arrosée, très bien cultivée. C'est une plaine d'alluvion formée par

les atterrissements des cours d'eau précédents et par excellence un pays de rizières ; la culture y atteint un degré de perfection remarquable. Cette contrée formait l'ancienne province d'Owari, qui, quoique peu étendue, était extrêmement riche. C'est encore elle qui fournit des porcelaines communes à tout le Japon et qui commence à en exporter en Europe pour des sommes considérables.

A l'ouest de l'embouchure du Kisogawa, la côte se dirige vers le sud et ne présente rien de remarquable jusqu'au Miegawa, à l'embouchure duquel se trouve Yokkaichi (9,700 hab.), qui est le port le plus sûr de la baie d'Ise. Citons plus au sud la ville importante de Tsu (25,000 hab.), autrefois capitale de la province d'Ise, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture de Mie. La ville proprement dite est comprise entre l'embouchure de deux petits cours d'eau, au nord le Tôsegawa, au sud l'Iwatagawa, qui forme un port de jonques assez fréquenté.

Les cours d'eau se jetant dans cette partie du golfe sont d'ailleurs nombreux, mais de peu d'étendue ; ils sortent de la chaîne occidentale de Noto, où ils ouvrent pour la plupart des passages très praticables.

Le Tokaido, que nous avons laissé à Kuwana, passe ensuite par Yokkaichi, puis incline vers l'ouest pour se diriger sur Kyoto, franchissant la chaîne occidentale de Noto près de Sakanoshita, au col de Suzuka ; il détache vers le sud de Yokkaichi une route qui se prolonge au delà de Tsu ; de ce dernier point part aussi une assez bonne voie carrossable qui va directement à Fushimi et Kyoto par Ueno.

Au sud de l'embouchure du Kumozugawa, la côte, assez accidentée, se dirige à peu près exactement vers l'est ; nous avons indiqué précédemment l'intérêt que présentait, au point de vue orographique, cet épanouissement de la presqu'île de Yamato dans la direction de la langue de terre de Tawara.

Deux cours d'eau caractérisent bien l'alignement auquel nous faisons allusion : le Kushidagawa et le Miyagawa.

Le Kushidagawa jette ses eaux dans la baie d'Ise par deux embouchures ; celle du sud porte le nom d'Inaki. Il prend naissance dans la chaîne occidentale de Noto et est remonté par un bon chemin qui la franchit au Sugitoge pour se prolonger ensuite à l'ouest dans la vallée du Yoshinogawa et gagner Wakayama sur le versant de la mer Intérieure. Cette route prolonge exactement l'axe de la presqu'île de Tawara.

Le Miyagawa sort, comme le fleuve précédent, de la chaîne occi-

dentale de Noto ; il coule parallèlement à lui et n'en est séparé que par une ride montagneuse déjà signalée. Il passe, près de son embouchure, à Yamada (22,500 hab.), qui est un important carrefour de routes. Cette ville se trouve en effet sur celle de Tsu à Toba (4,800 hab.) ; elle est en outre le point de départ d'un bon chemin qui se divise en deux branches, dont l'une remonte le Kushidagawa et l'autre le Miyagawa sur une partie de son cours.

A l'est de l'embouchure du Miyagawa, la côte devient extrêmement accidentée, découpée et parsemée d'îles dont les plus importantes sont, à l'entrée de la baie d'Ise, celle de Toshi, et plus au sud, l'île Suga. Citons, à la hauteur de cette dernière, le port de Toba, qui est excellent. La côte, conservant son caractère découpé, se dirige ensuite d'une façon générale vers le sud jusqu'au Shiwonomisaki ; cependant au cap Mugi elle change brusquement de direction pour aller vers l'ouest. Dans cette partie il faut citer la baie d'Hamashima et le petit port du même nom, puis celle de Katsura, qui offre un assez bon abri.

Dans toute cette partie on trouve de nombreux replis assez bien protégés, où s'est développée une population considérable ; les bons mouillages y abondent. A partir du nord citons : la baie d'Owashi, au nord d'un renflement de la côte, et au sud le port et la ville de Kata. Ce renflement est dû à une ligne de hauteurs qui coupe transversalement la presqu'île et qui dépend du système de Tawara ; le sommet le plus important de ce chaînon est le Tamakiyama.

On trouve ensuite l'embouchure du Kumanogawa, qui prend ses sources sur le versant ouest de la chaîne occidentale de Noto au point où elle est croisée par le système de Tawara, dans le massif du Nakakamidake. Ce petit fleuve coule vers le sud, franchit par des passages pittoresques et difficiles la chaîne du Tamaki, puis, en se recourbant à angle droit, la chaîne occidentale de Noto, et enfin se jette à la mer près de Shingu (9,200 hab.), après un cours extrêmement tourmenté et difficile (35 lieues).

Ses affluents de gauche sont insignifiants, mais il reçoit à droite le Totsugawa, qui sort de la même ride montagneuse et qui a un assez grand développement. Ces deux cours d'eau ne sont remontés que par de mauvais chemins.

Au sud de l'embouchure du Kumano se trouve l'importante baie de Katsura, et plus bas le Kozagawa.

Entre l'île d'Oshima et la côte se trouve le très bon mouillage d'Oshimaura.

A partir du Shiwonomisaki, la côte, toujours montueuse et découpée, prend une direction générale nord-ouest. L'Atakagawa se jette à l'ouest de l'Atakazaki, qui abrite le petit port de Susami ; il vient du Wanadomoridake, de la chaîne du Tamakiyama ; citons encore, avant d'arriver au Hiinosaki, le petit port de Tanabe, à l'abri du Setosaki, et plus au nord l'embouchure du Hidakagawa, qui prend naissance dans une des parties centrales de la chaîne Tamakiyama, décrit un arc de cercle et la longe ensuite jusqu'à son embouchure.

Après le Hiinosaki la côte se dirige vers le nord et présente les deux caps importants Miyasaki et Jogasaki.

La baie de Hirominato et la ville de Iusawa se trouvent au sud du premier ; un peu au nord se jette l'Aritagawa, qui vient de l'est, en longeant au nord la chaîne du Tamakiyama. Symétriquement placée par rapport au Miyasaki se trouve la baie et la ville de Kuroe (6,300 hab.).

Plus au nord, sur la côte, à l'embouchure du Kinogawa, s'est développée la ville de Wakayama (56,000 hab.). Elle est actuellement le chef-lieu de la préfecture de même nom, mais fut jadis la résidence des princes de Kiushiu, issus du huitième fils de Ieyas. La ville, autrefois très prospère, a décliné rapidement après la restauration ; mais elle commence à se relever. Elle est le centre d'un important commerce de coton.

Le Kinogawa ou Kiinogawa, qui porte le nom de Yoshinogawa dans sa vallée supérieure, vient de l'est-nord-est, prolongeant exactement le cours du Kushida ; il longe au sud la chaîne de l'Inunakiyama (alignement de Tawara).

Les seuls points à signaler sur son cours sont Shimoichi, Gojiô et Hashimoto, d'où part, se dirigeant vers le nord, une route carrossable.

La côte, basse et sablonneuse, se dirige ensuite sans inflexions vers le nord-est, jusqu'à Sakai (44,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, près de l'embouchure du Yamatogawa. Cette ville est reliée à Ozaka par une voie ferrée.

Le Jogasaki n'est séparé de la pointe Oishizaki de l'île d'Awaji que par une ouverture de deux lieues environ, divisée en trois parties par les deux îlots de Tomagashima, près d'Awaji, et Chishima ; c'est l'entrée dans la mer Intérieure par le golfe d'Ozaka.

Ce golfe, limité à l'est et au nord par le Hondo, à l'ouest par l'île d'Awaji, forme un ensemble très bien caractérisé.

Le Yamatogawa, qui autrefois se jetait, dit-on, dans la rivière

d'Ozaka, n'a aucune importance; il serait à peine utile de le citer, si dans son bassin, qui est extrêmement peuplé, sur un petit affluent de droite, ne se trouvait la vieille ville de Nara (20,000 hab.). Elle a été la capitale du Japon pendant sept règnes, de 709 à 784, époque à laquelle l'empereur Kammu établit le centre de son gouvernement dans la province de Yamashiro, à Kyoto. Nara est en outre célèbre dans tout le Japon par les vieux souvenirs et les reliques précieuses que contiennent ses temples.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur la presqu'île de Yamato, dont nous venons de terminer la description, nous remarquerons qu'au point de vue orographique et hydrographique elle est particulièrement confuse, surtout au sud, à cause des différents plissements qui s'y sont croisés. Elle ne présente, du reste, aucun centre important ailleurs que sur la côte ; mais elle est extrêmement peuplée. Quant aux voies de communication, elle est entourée d'une sorte de voie à peu près carrossable, et ses côtes est et ouest ne sont mises en relation par des transversales qu'au sud de la chaîne Inanukiyama.

Au nord de cette ligne, les voies sont nombreuses et les communications faciles dans tous les sens.

Immédiatement au nord de l'embouchure du Yamatogawa commence le vaste delta de la rivière d'Ozaka, le Yodogawa ou Ujigawa, nom que porte le fleuve à sa sortie du lac Biwa.

Nous sommes ici au cœur du vieil empire du Japon; c'est dans ces contrées que les conquérants venus du sud établirent le siège de leur puissance naissante.

Le lac Biwa (73 lieues de pourtour; 100 m. d'alt.), d'où sort l'Ujigawa, est alimenté par de nombreux affluents, dont les plus importants prennent naissance au nord et à l'est dans les hauteurs de la chaîne occidentale de Noto[1].

Au nord il reçoit l'Anekawa, qui ouvre dans la chaîne nord Biwa le col d'Itatori, qu'utilise la route de Fukui.

Longeant la rive orientale du lac, on trouve les points assez intéressants de Nagahama, d'où part le chemin de fer qui au nord va à Tsuruga et à l'est sur Gitu, par le col de Fujikawa; de Hikone, où aboutit le Nakasendo, lequel vient de Gitu et franchit la chaîne

1. Biwa est le nom d'un instrument de musique chinois, dont la forme est vaguement rappelée par celle du lac.

occidentale de Noto au col d'Imasu. Près de là s'étend la plaine de Sekigahara, où Ieyas remporta une victoire définitive sur les partisans de Hideyori, fils de Hideyoshi. On rencontre plus au sud l'embouchure de l'Echigawa, qui passe par la ville de même nom; puis Hachiman, et plus bas enfin le triple débouché du Yokatagawa, dont le cours est suivi par le Tokaido.

Sur la rive occidentale, au nord, une petite rivière ouvre dans la chaîne un passage qu'utilise le chemin non carrossable qui met en communication, par Hikida, le bassin du lac Biwa et Tsuruga, sur la mer du Japon.

Le lac se déverse dans l'Ujigawa près d'Otsu, chef-lieu de la préfecture de Shiga. A sa sortie, le fleuve coule d'abord vers le sud, puis à l'ouest à partir de Fushimi, ancienne place forte, célèbre par les intrigues et les combats dont elle fut le théâtre après la mort de Taiko Sama, pendant que Ieyas luttait contre les partisans du fils de ce grand homme. C'est là aussi qu'au commencement des guerres de la restauration, se rencontrèrent pour la première fois dans un combat sérieux les troupes impériales et les partisans du shogun.

En amont de Fukita, l'Ujigawa se divise en un grand nombre de bras, dont les plus importants sont, à partir du nord : le Nakatsugawa, l'Ajikawa et le Kizugawa. C'est sur la branche septentrionale que se trouve Amagasaki (12,400 hab.), et sur la branche méridionale Ozaka, riche et populeuse cité de 300,000 habitants environ, bâtie sur les deux rives du Yodogawa.

En 1583, Hideyoshi résolut d'établir à Ozaka le siège de sa puissance, pensant qu'il pourrait de là dominer plus facilement les daimio du sud et de l'ouest. Il ordonna en conséquence la construction d'un château sur l'emplacement qu'occupaient autrefois les temples de la puissante secte de Shinshiu, laquelle avait résisté victorieusement à toutes les attaques de Nobunaga.

Les derniers restes des magnificences qui ornaient le palais de Hideyoshi ont disparu en 1868 dans l'incendie qu'allumèrent les défenseurs des Tokugawa, avant d'abandonner la forteresse. Il ne reste plus aujourd'hui que de puissantes murailles qui, quoique dénudées, sont encore très imposantes et des plus pittoresques.

Ozaka a un gouverneur spécial, comme Tokyo et Kyoto. C'est une des villes les plus populeuses du Japon; elle est ouverte au commerce étranger, mais son port, envahi par les sables, est devenu impraticable. Des travaux importants vont être prochainement entrepris pour le déblayer et l'améliorer.

La ville, occupée par une nombreuse garnison, possède en outre une fonderie de canons installée par des officiers français. Elle est le débouché naturel d'un bassin fertile, mais sujet à des inondations qui ravagent assez régulièrement cette région.

Près de Yodo, l'Ujigawa reçoit sur sa rive gauche le Kizugawa, qui sort du Takiyama, dans la chaîne occidentale de Noto. Cette dernière rivière ouvre par ses affluents de bons passages qui convergent à Ueno (12,400 hab.). C'est la première ville digne de mention à signaler sur son cours.

Les passages dont il vient d'être question sont :

1° Le col de Kamitsuge, par où passe un chemin carrossable qui va sur Yokkaichi, et qui, sur le versant oriental, se réunit à Seki avec la route remontant le Yokotagawa ;

2° Au sud du Takiyama, la route de Tsu.

Enfin, également de Ueno part vers le sud un bon chemin qui rejoint à Riumon celui qui longe le Kushidagawa et le Kinogawa. Sur cette dernière voie de communication s'embranche vers le nord une route qui va sur Nara, puis à l'ouest sur Ozaka.

Sur le cours inférieur du Kizugawa, aucun point important à signaler.

Nous laissons ici l'étude hydrographique du Hondo central en ce qui concerne le versant de l'océan Pacifique, pour remonter au nord et étudier dans la même partie de l'empire le versant de la mer du Japon.

Versant de la mer du Japon. — Nous avons abandonné la description du versant de la mer du Japon à l'embouchure de l'Arakawa. Plus bas, la côte, sablonneuse et sans relief, s'infléchit vers le sud-ouest, et successivement débouchent à peu de distance l'Aganogawa et le Shinanogawa.

L'Aganogawa vient directement de l'est et sert de déversoir au beau lac d'Inawashiro. Ce lac, de près de 4 lieues carrées de superficie, est alimenté par une série de ruisseaux torrentueux qui descendent des hauteurs qui l'environnent. Parmi ces cours d'eau, un seul, le Sugawa, mérite une mention; il vient du nord, où il ouvre le col de Hihara ou Yatanitoge, par lequel passe la route de Wakamatsu à Yonesawa ; la rivière elle-même est remontée par un assez bon chemin qui se relie à la route précédente à Hihara, au pied du col.

L'Aganogawa sort du lac par un étroit canal sous le nom de Nichihashigawa. Dans cette partie de son cours, le fleuve est

encaissé, torrentueux ; son volume s'accroît rapidement, à cause surtout de l'importance des affluents qu'il reçoit à gauche, et c'est ainsi qu'il atteint et franchit par une cluse, entre Hokawa et Fukutori, la chaîne subordonnée ouest.

Cette cluse divise à proprement parler le bassin de l'Aganogawa en deux parties : le bassin supérieur à l'est et le bassin inférieur qui s'étend à l'ouest jusqu'à la mer.

Dans son cours inférieur il ne reçoit pas d'affluents sérieux ; il passe par Tsugawa et va directement à l'ouest jusqu'à son confluent avec le Hayadegawa ; là, se recourbant à angle droit, il gagne la mer en coulant au nord. Il est probable qu'à une époque peu reculée l'Aganogawa se jetait dans le Shinano en suivant sans doute la dépression utilisée maintenant par le canal qui réunit encore les deux cours d'eau, le Koaganogawa, « le petit Agano ».

La vallée de l'Agano est, sur toute son étendue, accidentée, ravinée ; les voies de communication ne se sont donc point établies naturellement sur ses bords ; elles y touchent par endroits, mais s'en éloignent souvent pour trouver des passages faciles.

Affluents. — Le premier affluent que le fleuve reçoit à gauche après sa sortie du lac est le Kurokawa, petit cours d'eau insignifiant, mais qui passe à Wakamatsu (20,000 hab.), la ville la plus importante du pays d'Aidzu. Elle était autrefois la résidence d'un puissant daimio dévoué aux Tokugawa, qui fut le dernier en 1868 à céder aux armées impériales. Enfermé dans le beau et solide château qu'il avait élevé et renforcé, il y résista à toutes les attaques avec une petite armée de samurai dévoués. Sa citadelle ne fut point enlevée de vive force ; mais, apprenant la défection successive de ceux qui combattaient pour la même cause que lui, il se décida à capituler et fut d'abord exilé. Pourvu maintenant d'un emploi honoraire insignifiant, il continue à vivre dans le pays qu'il gouvernait jadis, au milieu d'une population énergique, fière de son histoire et qui peut-être ne songe pas sans regrets au passé et ne contemple pas sans amertume les restes du shiro qui faisait son orgueil. Le siège du château de Wakamatsu et celui du château de Kumamoto dans Kiushiu pendant l'insurrection de Satzuma comptent parmi les faits d'armes célèbres du Japon.

Wakamatsu, dont la richesse va périclitant, est au centre d'une vaste plaine d'alluvion, riche, bien cultivée et qui nourrit une population chevaline nombreuse et assez estimée. C'est un nœud de routes des plus importants. Elle est en effet reliée par des voies carrossables au nord avec Yonesawa, par le Hiharatoge ; au nord-

est avec Fukushima, par le col de Yokonuki; au sud-est avec Shirakawa, par le Seishidotoge; au sud avec Nikko et Utsunomiya, par une route nouvellement construite qui franchit la chaîne centrale au col de Sanno, et enfin à l'ouest avec Niigata, par une voie également toute récente qui, au prix de travaux d'art considérables, met ces deux villes en communication directe. L'ancienne route passait par Shibata, au nord. Grâce à ce réseau très complet et de création à peu près actuelle, grâce surtout à la ligne ferrée qui la réunira aux côtes de la mer du Japon et à celles de l'océan Pacifique, il est possible que Wakamatsu, devenant le centre des échanges entre les deux mers, reprenne de son ancienne importance.

Les deux affluents de gauche qui suivent le Kurokawa sont plus sérieux.

Ils prennent l'un et l'autre leur source dans la même région, coulent d'abord en sens inverse, puis tendent à se rejoindre, entourant comme d'un fossé le massif de l'Hakaseyama et ses dépendances. Le Tsurunumagawa a dans son bassin supérieur la petite ville de Tajima, où la route de Wakamatsu à Utsunomiya, qui remonte d'abord sa vallée, l'abandonne pour prendre celle d'un affluent de droite et gagner le col de Sanno.

Le Tadamigawa, qui vient du massif de l'Arasawadake, sort du lac d'Ose (Osenuma). Sa haute vallée communique par un mauvais passage muletier d'abord avec la tête de son affluent de droite l'Inagawa, et par les affluents de droite de ce dernier cours d'eau avec le Tsurunumagawa.

La chaîne du système nord Biwa, dans laquelle ces rivières prennent naissance, est une véritable barrière qui a longtemps servi de limite aux peuplades autochtones, aux Aino luttant contre l'envahisseur du sud. Beaucoup de villages portent encore des noms rappelant les luttes soutenues dans les premiers siècles de notre ère.

Le Tadamigawa longe de très près à l'est une chaîne également importante, présentant un grand caractère d'unité et presque infranchissable; on peut la rattacher à la chaîne subordonnée ouest. Ses sommets les plus importants sont l'Otoridake et le Sumondake.

Le bassin supérieur de l'Aganogawa, est donc une véritable forteresse entourée de toutes parts de hautes chaînes de montagnes; c'est ce qui explique l'importance de cette région et la résistance qu'elle a offerte aux troupes impériales pendant la guerre de la restauration.

Dans la partie inférieure de son cours, en traversant la plaine

formée à une période récente, le fleuve se grossit d'un assez grand nombre de cours d'eau peu intéressants, dont l'un vient à droite de Shibata (18,300 hab.), ville prospère où se trouve une petite garnison détachée de Sendai.

Il y a deux ans à peine, la seule voie de communication carrossable entre Wakamatsu et Niigata passait par Numatari, Shibata, Tsugawa, Hokawa et Nojiri.

Le Shinanogawa (90 à 100 lieues), dont il a été déjà question à plusieurs reprises à cause de l'importance de ses relations avec les autres régions du pays, est un des grands fleuves du Japon.

Son bassin se divise naturellement en deux parties. Le bassin supérieur prolonge, comme nous l'avons dit, celui du Tenriugawa sur le plateau de Shinano, tandis que le bassin inférieur se développe dans une direction presque parallèle à la côte.

Comme d'habitude, le fleuve qui se jette à la mer sous le nom de Shinano prend sur son parcours différentes dénominations, et près de sa source notamment, celle de Saigawa.

La vallée supérieure du Saigawa communique avec celle du Kiso par le Toriitoge, utilisé par le Nakasendo, lequel d'ailleurs ne fait que franchir la vallée qui nous occupe, puisque la grande route gagne aussitôt Suwa, mais en envoyant un embranchement carrossable dans la vallée du Sai. Celle-ci est fortement encaissée, déchiquetée, et nous retrouvons ici le caractère signalé plus haut pour le Tenriu : c'est que les voies de communication courent sur les flancs à une certaine distance du fleuve. Dans le bassin supérieur, sur les rives mêmes du cours d'eau, on ne trouve par conséquent aucune agglomération importante.

Le Saigawa coule directement au nord, mais il se heurte au Mushikurayama, est obligé de se replier à l'est, reprend aussitôt sa course dans sa direction première, rencontre vers Iyama le bourrelet du plateau de Shinano, le longe et, profitant enfin d'une brèche, le franchit à Teraishi par une cluse dans laquelle il forme des rapides assez violents.

Le cours inférieur du Shinanogawa est, au contraire, calme et sinueux ; ses bords ne sont plus ni largement ravinés ni escarpés, mais mollement accidentés ; aussi la route le suit de près et de nombreuses villes se sont développées sur ses bords. C'est ainsi que nous trouvons Tokamachi, Ojiya (6,500 hab.), Nagaoka (25,000 hab.), autrefois résidence d'un daimio ; puis Sanjo (8,000 hab.), et enfin, à l'embouchure du fleuve, sur la rive gauche, Niigata (41,500 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, port

ouvert au commerce étranger, mais peu fréquenté. Une barre interdit l'entrée du fleuve, et les navires doivent mouiller au large, sans abri, livrés aux caprices d'une mer souvent peu clémente. D'ailleurs Niigata n'a pas de colonie étrangère. En dehors des missionnaires il n'y avait, en 1886, qu'un seul résident européen. Niigata est célèbre dans tout le Japon par ses mœurs dissolues et la beauté de ses femmes. C'est, du reste, une ville extrêmement commerçante, que l'ouverture du chemin de fer en cours de construction ne fera que développer.

Affluents de droite. — Le premier à signaler est le Tagawa, qui passe à Matsumoto (14,500 hab.), ancienne capitale de la province de Shinano. C'est la ville la plus populeuse du plateau; elle n'est cependant le centre d'aucune division administrative; le gouvernement, en portant à Nagano, au nord de la province, le chef-lieu de la préfecture, a voulu la punir de l'esprit d'indépendance de ses habitants et de l'attachement qu'elle témoigna à la cause des Tokugawa en 1868.

Plus bas, le Saigawa reçoit un affluent de la plus grande importance, qui double le volume de ses eaux : c'est le Chikumagawa. Il prend sa source entre les deux sommets du Mikuni et du Kokushi, et d'une façon générale coule vers le nord-ouest. Sa vallée supérieure jusqu'à Yahata, encaissée et très pittoresque, est formée par la chaîne Assama-Fuji à l'est, et par un chaînon dépendant du Yatsugadake.

A Yahata, où elle est croisée par le Nakasendo, la rivière se dégage un peu des montagnes; mais, comme tous les cours d'eau du plateau de Shinano, elle coule dans un lit extrêmement encaissé. Le Chikuma passe ainsi à Komoro (6,000 hab.), près d'Ueda (6,000 hab.), et à Matsuhiro (8,000 hab.).

A partir de Komoro, sa vallée est longée sur la rive droite par une route carrossable qui se détache du Nakasendo près d'Oiwake, au débouché ouest du col d'Usui, et se réunit sur la rive gauche du Shinano à la route qui descend la vallée du Saigawa.

Le Chikuma ne reçoit à droite que des affluents sans importance; mais à gauche, descendant des hauteurs assez sérieuses qui séparent son bassin de celui du Saigawa et de celui du Tenriu, il est grossi de quelques cours d'eau, dont le plus intéressant est le Wadagawa, qui ouvre le col très élevé et difficile de Wada (1,650 m. d'alt.); celui-ci est obstrué par les neiges jusqu'à la fin d'avril, mais n'est cependant pas absolument impraticable pour les piétons. C'est le point le plus élevé du Nakasendo. Il fait commu-

niquer le bassin du Chikuma et celui du lac Suwa, c'est-à-dire du Tenriu.

Matsumoto est reliée directement à Komoro par un assez bon chemin muletier qui franchit le chaînon s'étendant entre le Saigawa et le Chikumagawa au col de Hôfukuji.

Dans le bassin inférieur du Shinanogawa, citons parmi les affluents de droite le Kiyotsugawa, qui descend du Mikunitoge, et l'Iwonumagawa, qui vient du Shimizugoe.

Les routes venant du bassin du Tonegawa et qui passent par ces deux cols se réunissent à Muikamachi; elles atteignent le Niigata-kaido à Ojiya. C'est une petite ville prospère qui se trouve sur l'Iwonumagawa ou Uitagawa.

Enfin nommons encore parmi les nombreux affluents de droite le Kariyatagawa et l'Isoarashigawa, qui se jette dans le Shinano à Sanjo. La plupart de ces cours d'eau ouvrent des communications directes entre le bas Shinano et le pays d'Aidzu.

Affluents de gauche. — Parmi les affluents de gauche, qui sont tous des torrents sans importance réelle, les plus intéressants sont :

L'Azusagawa, qui ouvre dans la chaîne du Tateyama le col de Nomugi (2,000 m. d'alt.).

Le Takasegawa, dont une branche passe à Omachi (3,000 hab.), petite ville qui est au débouché de la passe presque infranchissable de Harinoki. La rivière d'Omachi a ses sources opposées à celles du petit fleuve côtier Himekawa, qui limite à l'est la chaîne du Tateyama et qui est suivi par une assez bonne route qui rejoint celle qui longe au nord la côte de la mer du Japon.

Le Naganogawa passe à Nagano (7,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom ; cette ville est surtout célèbre par son temple de Zenkoji, qui dépend de la secte de Monto ou Shinshiu.

Au sud de Niigata, la côte, d'abord basse et sablonneuse, se relève rapidement en prenant jusqu'à l'entrée du golfe de Toyama une direction générale nord-est sud-ouest. Elle est dominée et accidentée par les contreforts de hauteurs qui dépendent de deux systèmes différents.

D'abord au nord, entre Niigata et Kashiwasaki (14,000 hab.), par le prolongement de la chaîne de l'Assama, qui est limité à l'est par le Shinano et à l'ouest par la petite rivière de Kashiwasaki ; puis au sud de ce cours d'eau la côte est longée par le chaînon important du système nord Biwa qui borde le plateau de Shinano.

Nous signalerons dans cette région l'Aragawa, qui passe à Takata

(27,000 hab.), et se jette dans la mer à Naoetsu (6,000 hab.). Sa vallée prolonge celle du Saigawa; elle est suivie par une route qui se relie au Niigatakaido à Nagano. Si les travaux entrepris sont continués, Naoetsu sera prochainement en communication au moyen d'une voie ferrée, d'une part avec Tokyo par Nagano et le col d'Usui, de l'autre avec Niigata.

Entre l'Aragawa et l'Himekawa, le chaînon nord Biwa s'épanouit pour former un épais massif à peu près impraticable, d'origine volcanique, ou du moins fortement modifié par d'anciennes éruptions, et dont les sommets importants sont le Yakeyama et le Takatsumayama.

L'Himekawa, opposé par ses sources à l'Omachigawa, coule directement au nord; il présente surtout un intérêt géographique en ce sens qu'il limite très exactement à l'est la chaîne du Tateyama.

La route qui longe la côte parcourt, à l'ouest de l'embouchure de ce petit fleuve, une région de plus en plus sauvage et abrupte, et là où finit sur la mer la chaîne du Tateyama les montagnes ne laissent qu'un étroit passage.

Nous avons dit comment cette chaîne de montagnes était double en quelque sorte; c'est entre ces deux parties parallèles que coule le Kurobegawa, qui court, étroitement encaissé, entre les plus hautes et les plus belles montagnes du Japon, célèbres par leurs sites sauvages et grandioses. Sur une étendue de plus de vingt lieues, aucun village n'a pu grandir sur les bords du torrent. Cette vallée fournit des bois de luxe très recherchés.

A partir de l'embouchure du Kurobegawa, la côte se dirige franchement vers le sud, et décrit un demi-cercle concave très régulier dont le diamètre indique assez nettement la largeur de la dépression qui existe entre la chaîne du Tateyama et les alignements montagneux de Noto.

La côte est naturellement basse et peu mouvementée; elle reçoit un grand nombre de cours d'eau, la plupart insignifiants.

Les plus intéressants sont cependant :

Le Jintsugawa, dont les sources sont opposées à celles du Hidagawa, dont il a été longuement question dans la description du versant de l'océan Pacifique. Ce fleuve, longé par une route carrossable, passe, près de ses sources, à Takayama (13,000 hab.), plus bas à Furukawa (3,000 hab.), et près de son embouchure à Toyama (50,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom.

Toyama est le centre du commerce de la région; elle est célèbre par le nombre vraiment étonnant de ses marchands et fabricants

de médecines et remèdes chinois. Pendant la belle saison, ces industriels se répandent par tout le Japon pour y débiter leurs produits, et l'hiver ils rentrent préparer les éléments d'une campagne nouvelle. C'est d'ailleurs une industrie qui disparaît rapidement, écrasée par des impôts disproportionnés.

La ville occupe, au fond du golfe qui porte son nom et qui est protégé à l'ouest par la presqu'île de Noto, une position symétrique de Tokyo au fond de sa baie protégée par la presqu'île de Kadzusa. Aussi donnait-on autrefois à Toyama le nom de « Petit Edo ».

Les deux villes ont eu un développement parallèle, mais naturellement beaucoup plus lent pour Toyama, qui est seulement le débouché naturel d'un bassin de petite étendue. Avec la puissante centralisation qui aspire vers Tokyo toutes les forces vives du pays, il est à présumer que Toyama, placée dans une position tout à fait excentrique, perdra de plus en plus de son importance.

Le Jintsugawa, qui dans sa vallée supérieure porte le nom de Miyagawa, ne reçoit pas d'affluents importants; signalons cependant à droite le Takaharagawa, qui arrose la petite ville de Funatsu, et à gauche le Kotorigawa. Toyama est reliée par d'assez bonnes voies terrestres à Niigata au nord, à Kyoto au sud, et à l'ouest avec Nanao et Kanazawa.

A 4 lieues environ à l'ouest de l'embouchure du Jintsugawa se trouve celle de l'Imizugawa, qui géographiquement fait partie du même bassin. Il prend ses sources sous le nom de Shirakawa dans la même région que le fleuve précédent, et coule directement au nord dans une vallée encaissée suivie par un mauvais chemin. Dans son cours supérieur il ne passe par aucune localité importante, mais non loin de son confluent avec le Yabegawa a grandi la cité populeuse de Takaoka (23,700 hab.), et près de son embouchure celle de Shinminato (19,000 hab.). A l'embouchure même de l'Imizu se trouve la ville et le port de Fushiki, le meilleur, quoique fort médiocre, de tout le golfe; il est à vrai dire le port de Toyama. Un service régulier de bateaux à vapeur met Fushiki en relations, vers le nord, avec Naoetsu, Niigata, Akita, Hakodate, et vers le sud, avec Tsurugae t Nagasaki.

Peu après l'embouchure de l'Imizu, la côte se dirige vers le nord; elle s'accidente et devient profondément découpée ; c'est la rive orientale de la presqu'île de Noto.

Elle présente dans cette partie une large échancrure occupée par l'île de Noto, qui a donné son nom à la péninsule voisine.

Cette île, dirigée de l'est à l'ouest, divisant en deux l'échancrure

mentionnée plus haut, y forme en quelque sorte deux baies distinctes qui communiquent avec la mer, celle du sud de l'île par le détroit de Koguchi « petite bouche », celle du nord par celui d'Oguchi « grande bouche », et entre elles, à l'ouest, de l'île par le détroit de Mitsugakuchi. Chacune des baies subordonnées dont il vient d'être question a un bon port : celle du sud celui de Nanao (8,200 hab.) face au nord, et celle du nord celui de Nakai.

L'ensemble de ces baies et de ces ports constitue, au point de vue purement maritime, une série d'excellents abris et de refuges sûrs ; malheureusement, au point de vue commercial ils sont absolument inutilisables. Noto est dans une position tout à fait extérieure, en dehors de tout mouvement commercial, et ces ports qui ne peuvent servir de débouché qu'à l'une des provinces les plus pauvres de l'empire resteront par conséquent ce qu'ils sont, des ports de refuge et de pêche. Sur la côte orientale, aucun autre point à signaler, aucun cours d'eau intéressant.

Le nord de la presqu'île s'aligne dans une direction parallèle au système nord Biwa, et sur son prolongement se trouve l'île Sado, que nous étudierons plus loin. Sur la côte nord de la presqu'île, à l'embouchure du Hôshigawa, se trouve la petite ville de Wajima (7,000 hab.). C'est la plus importante de la côte. Celle-ci se recourbe ensuite à angle droit et se dirige vers le sud, sans sinuosités accentuées, longée de près par l'arête de la presqu'île. Nous ne citerons sur la côte occidentale que le Hakuigawa, qui est au débouché du petit lac de même nom.

Par suite de sa situation, la presqu'île de Noto est une des régions restées les plus en dehors du mouvement qui semble porter dans de nouvelles directions les idées générales du peuple. C'est une sorte de Bretagne. Les habitants, clairsemés, y sont très attachés à leurs vielles habitudes.

Les ports que nous avons signalés précédemment sur la côte orientale, et qui, placés ailleurs, pourraient avoir quelque importance militaire, sont à ce point de vue même à peu près inutilisables. Il est peu probable qu'en cas de conflit naval les forces maritimes du Japon et d'une autre puissance se rencontrent dans ces parages éloignés de tous les points vitaux de l'empire.

La presqu'île n'est sillonnée que par des chemins mal entretenus, accessibles à des piétons ou à des animaux de bât, Ce n'est pas que les hauteurs assez modestes qui en occupent l'intérieur s'opposent à l'ouverture de bonnes routes, mais le besoin ne s'en fait pas sentir. Le port de Nanao est seul relié par une voie carrossable d'une part avec Toyama, de l'autre avec Kanazawa.

Au sud de l'embouchure du Hakuigawa, la côte se dirige vers le sud en inclinant un peu à l'ouest; elle est basse et sablonneuse jusqu'à l'Antôsaki.

L'Assanagawa sert de déversoir au lac Kawakita. Plus bas débouche le Saigawa, petit cours d'eau insignifiant, mais qu'il faut citer parce qu'il passe à Kanazawa (104,000 hab.), chef-lieu de la préfecture d'Ishikawa, ancienne résidence et place forte des princes de Kaga, de la famille Maeda, qui est la plus riche du Japon. Le shiro (château) est très beau et comparable presque à celui de Nagoya. Pendant la guerre de la restauration, la conduite du clan de Kaga manqua un peu de netteté; il mit quelques troupes au service de l'empereur et vit sans trop d'irritation ses samurai aller par bandes soutenir la cause des Tokugawa. Pour ces raisons, les hommes de cette province n'occupent encore que des situations modestes dans les diverses administrations, mais ils sont le nombre, et dans quelques années ils joueront sans doute un rôle important dans la direction des affaires publiques et dans l'armée.

Le Tetorigawa sort de l'Hakusan, l'un des sommets de la chaîne orientale de Noto. Il coule d'abord du nord au sud dans une sorte de couloir compris entre ces hauteurs et celles parallèles de l'alignement occidental de Noto, qui sont particulièrement accentuées. Ce petit fleuve n'arrose aucun point important; à partir de Tsurugi (3,000 hab.), il se recourbe à angle droit pour gagner la mer, contournant l'extrémité nord du chaînon ouest de Noto.

Le Tetorigawa est, à partir de ce point, mis en communication par de nombreux canaux avec le Saigawa (de Kanazawa) et avec la mer. C'est une région fertile, populeuse et bien cultivée.

Plus au sud, bien que basse, la côte est dominée par l'épanouissement montagneux signalé plus haut, mais entre sa base et la mer quelques lacs ont cependant pu se former; le plus important est celui de Komatsu, au sud de la ville de même nom (10,000 hab.).

Une route carrossable longe le pied des hauteurs à une lieue environ de la côte; elle vient de Toyama par Takaoka (23,700 hab.), Tsubata (2,500 hab.), où elle se réunit à celle qui conduit à Nanao.

Immédiatement au sud du cap Antô se jette le Hinogawa, qui vient du sud en longeant à l'est les hauteurs occidentales de Noto. Ses sources sont opposées à celles de l'Anegawa, l'un des tributaires du lac Biwa, et ouvre avec lui le col d'Itatori, utilisé par la route de Sakai, qui n'est pas carrossable au passage des montagnes; elle longe le cours du Hinogawa. Cette vallée est extrêmement peuplée, mais ne présente d'agglomération importante qu'à son

embouchure sur la rive droite, où se trouve un bon mouillage et où grandit la petite ville de Sakai (9,000 hab.).

Des nombreux affluents de ce cours d'eau nous ne citerons à droite que l'Asukagawa. Près du confluent de cette rivière et du Hinogawa se trouve la ville de Fukui (40,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, autrefois résidence et place forte des princes d'Echizen.

Cet affluent et le suivant du même côté, le Kuzuriugawa, qui est plus important, présentent ce caractère particulier que leurs vallées supérieures, dirigées du nord au sud suivant les chaînons du système Noto, les franchissent en se recourbant à l'ouest; leurs vallées décrivent donc des courbes parallèles. Dans celle du Kuzuriugawa citons Ono (9,000 hab.).

Au sud de l'Antôsaki, la côte, d'abord couverte de dunes, s'accidente bientôt et présente, au cap Echizen, de magnifiques falaises. De ce point elle change de direction vers le sud-est, s'inclinant pour former la côte orientale de la baie de Tsuruga.

C'est l'une des meilleures du Japon, à cause de son étendue, de la profondeur de ses eaux et de l'abri complet qu'elle peut donner à de nombreux vaisseaux.

Elle présente en outre cet avantage qu'elle est près du centre même de l'empire; au point de vue militaire surtout elle est très importante. La ville de Tsuruga (15,000 hab.), qui donne son nom à la baie, en occupe le fond; elle est appelée à se développer assez rapidement quand la voie ferrée qui la relie actuellement à Nagahama sera prolongée jusqu'à Kyoto. Tous les produits du versant occidental du Hondo y afflueront alors, pour être ensuite transportés rapidement à Ozaka, Kyoto et Kobe.

Le chemin de fer de Tsuruga à Nagahama franchit la chaîne nord Biwa par une suite de tunnels assez étendus.

Aucun ouvrage de fortification ne défend encore la baie de Tsuruga, qu'il serait cependant aisé de protéger.

D'après les observations qui précèdent, on voit l'intérêt qu'aurait un ennemi à mettre vivement la main sur cette ville et à occuper le plus vite possible les hauteurs qui la séparent du lac Biwa. Étant donné la situation actuelle et la répartition des troupes, cette opération ne présenterait pas de trop grandes difficultés.

Nous arrêterons ici la description du Hondo central.

Le reste de l'île sera examiné dans le paragraphe suivant; mais remontons d'abord un peu vers le nord sur le parallèle de Niigata, pour étudier Sadoshima.

Ile de Sado. — Au point de vue orographique, l'île de Sado, l'une des grandes îles secondaires du Japon proprement dit, se compose de deux chaînons parallèles qui dépendent peut-être du système nord Biwa, alignement de Noto nord. Entre ces deux chaînons la mer découpe la côte et y forme deux golfes assez profonds opposés par le sommet, tandis que les extrémités des crêtes parallèles projettent dans la mer des caps très accentués.

C'est ainsi que le chaînon le plus occidental se termine au nord par le cap Hajiki et au sud par celui de Kasuga, tandis que le chaînon le plus oriental se termine au nord par le cap Nurugi et au sud par le Sawasaki.

Les sommets les plus saillants du chaînon occidental sont le Kongosan et le Kimpokusan, tandis que le Kanasayama domine le chaînon oriental, qui est moins accentué.

Au point de vue hydrographique, l'île ne présente naturellement que des cours d'eau insignifiants. Le plus intéressant est le Kokufugawa, qui coule entre les deux chaînes parallèles et débouche dans le golfe du sud.

Le meilleur port de l'île est, au fond du golfe du nord, Ebisuminato (3,400 hab.). Il est assez bien abrité, et c'est là que pendant les gros temps les navires mouillés au large de Niigata vont chercher un refuge. Ebisuminato est un port ouvert au commerce européen depuis 1869 (traité avec l'Autriche). Les transactions y sont nulles cependant, et c'est uniquement à cause des mauvaises conditions dans lesquelles se trouve la rade de Niigata que les étrangers ont été admis à Ebisu.

Le golfe du sud ne présente pas de refuge aussi sûr : le meilleur est celui de Sawane ; il est assez mal abrité, mais utilisé cependant quand les vents interdisent l'entrée de celui d'Ebisu.

La ville la plus importante de l'île est située sur la côte occidentale, vers le sud. Aikawa (12,700 hab.) est le centre d'une région aurifère qui, exploitée depuis plus de trois siècles par les indigènes, est maintenant outillée à l'européenne ; cependant les bénéfices compensent à peine les frais d'installation, d'entretien et de main d'œuvre.

Ogi (2,600 hab.), au sud du chaînon oriental, est un petit port assez florissant.

Les habitants de Sado, peu nombreux, très pauvres malgré l'or que contient le sol qu'ils foulent aux pieds, sont doux et hospitaliers ; les missions catholiques y font d'assez nombreux prosélytes.

En deux mots, et pour résumer quelques faits importants relatifs au Hondo central, nous dirons qu'au point de vue orographique les caractéristiques de cette région sont :

1° Le plateau de Shinano et sa ceinture de hautes montagnes, formant comme une immense citadelle au centre du Hondo ;

2° Comme un fort détaché au nord-est, le massif de Nikko ;

3° Au sud-est le Fujisan, qui se dresse comme une sentinelle avancée.

Nous ne reviendrons pas sur les voies de communication, au sujet desquelles nous avons longuement insisté.

Dans une guerre nationale sérieuse, nous pensons que c'est dans le terrain que nous venons d'étudier, dans le plateau central du Hondo, que les armées japonaises pourraient, si le sort des armes les trahissaitt au début, se reformer dans ces forteresses naturelles pour tenter de nouveau la fortune. C'est là vraiment qu'est, au point de vue militaire, le centre du Hondo ; il faudrait le sillonner de routes et de chemins de fer. C'est le cœur de l'empire, disons-nous, mais il est à craindre qu'avec le système de centralisation à outrance qui est actuellement en vigueur, le sort de Tokyo ne fixe en cas de guerre celui du Japon.

On a voulu étouffer l'esprit de particularisme des provinces : on y est parvenu, assez médiocrement d'ailleurs, au détriment de la vitalité réelle du pays. Les novateurs ont trop pensé aux ennemis du dedans, pas assez à ceux du dehors, qui sont les seuls dangereux.

§ 3. — Le Hondo occidental.

OROGRAPHIE

Dans toute la partie du Hondo qui a été étudiée jusqu'ici, les montagnes les plus importantes dépendaient surtout du système de plissement sud-nord 10° est.

Dans le Hondo occidental, au contraire, ce système n'a eu que des effets secondaires, et les deux directions de hauteurs qui caractérisent cette région dépendent :

1° Du système est-ouest 12° sud : système de Tawara ;

2° Du système est-ouest 37° sud : système nord Biwa.

Système est-ouest 12° sud. — L'alignement montagneux qui à l'ouest du lac Biwa se développe dans le Hondo occidental jusqu'au méridien des îles Oki, en dessinant la côte sur la mer du Japon, dépend de ce système.

Cette chaîne, qui se compose de trois fragments, ne court pas d'ailleurs à égale distance entre les deux mers ; elle est plus rapprochée de la côte nord. Elle débute à l'est par le massif Mikuni-yama-Chiiyama et se prolonge vers l'ouest en forçant l'Iuragawa (Wachigawa dans son cours supérieur) à faire le coude de Fukuchiyama. Au delà de la rivière elle se continue ensuite par un chaînon qui présente un grand caractère d'unité et dont les sommets importants sont : le Mikunigadake d'Ikuno, le groupe Ikedayama-Naginosen. A l'ouest, la chaîne présente un affaissement d'où sortent la plupart des cours d'eau qui contribuent à former le Higashiôgawa, « grande rivière de l'Est », qui se jette dans la mer Intérieure; puis elle reprend sa direction première et se prolonge sans interruption jusqu'au Gôgawa, en se relevant aux sommets de Mikuni de Misaka, d'Azumayama et de Kotohikiyama.

Le fragment oriental de cette chaîne est traversé en son milieu, à l'ouest du massif Mikuni-Chiisan, par la route carrossable qui, remontant la vallée du Wachigawa, va de Kyoto à Obama, sur la mer du Japon, en passant par Sonobe et le col de Tsurugaoka. Dans cette partie, ce fragment est croisé à l'ouest du lac Biwa par un chaînon du système sud-nord 10° est, qui forme la berge occidentale de cette nappe d'eau.

Malgré son grand caractère d'unité, la partie centrale de la chaîne qui nous occupe offre cependant quelques passages dont les plus importants sont :

1° A l'ouest du Mikunigadake d'Ikuno, le col d'Ikuno, assez praticable, ouvert d'une part par l'Ichikawa, qui coule vers le sud, et de l'autre par l'Asagogawa, qui, en sens inverse, coule exactement vers le nord.

2° A l'est du Naginosenyama, les deux cols de Sakane et de Kurowo, ouverts du côté du sud par les affluents du Higashiôgawa, et au nord par ceux du Sendaigawa.

Le fragment occidental, très abrupt, très tourmenté, est cependant traversé par de nombreux passages, peu praticables il est vrai, qui, venant du sud, rayonnent à partir de la petite ville de Miyoshi, située sur le Gôgawa. Ils remontent les hautes vallées des affluents de droite de ce fleuve, puis, après avoir franchi les montagnes, convergent sur le versant septentrional vers Matsue et Kizuki. La vallée même du Gôgawa, extrêmement encaissée, n'est suivie par aucun chemin.

La chaîne que nous venons d'examiner a été coupée par d'autres plissements qui ont eu des influences plus ou moins marquées ;

ainsi dans la deuxième section, au Mikunidake d'Ikuno, elle est croisée par un chaînon important du système du nord du Hondo. Sur la mer du Japon il forme la presqu'île de Mineyama, laquelle se termine au Kiogasaki; le Mitakeyama en est le sommet le plus intéressant.

Au sud du Mikunidake d'Ikuno, ce chaînon a moins d'importance; il forme les hauteurs de la rive gauche de l'Ichikawa.

Dans la troisième section, fragment occidental, l'Okutaniyama est relié par une ligne de hauteurs très nette au sommet du Daisen (1,650 m.), volcan éteint dont la masse très imposante étend ses dernières pentes jusqu'à la mer du Japon.

On voit donc en résumé que la ligne qui joint les sommets les plus importants est fort sinueuse, ce qui provient de l'action des eaux et de celle des volcans ; il faut par conséquent une observation assez attentive pour retrouver dans la dorsale de cette partie du Hondo les traces de l'alignement est-ouest 12° sud.

Au contraire, cette direction saute aux yeux quand on examine les cartes géologiques de cette région, et sur le terrain même quand on étudie les hauteurs qui accidentent cette partie du Hondo au sud de la dorsale.

Celles-ci sont toutes parallèles entre elles et à l'alignement de Tawara ; certaines même présentent une netteté de lignes et une pureté de direction qui rappelle, en France, au nord des grandes Pyrénées, le chaînon si intéressant des « petites Pyrénées ».

Le premier chaînon, la première ride subordonnée, s'étend de Sonobe à Miyoshi sur une étendue correspondant à trois degrés de longitude. Sa partie orientale forme deux chaînons parallèles laissant entre eux une sorte de couloir utilisé par la rivière de Sasayama, le Kugakawa.

La chaîne subordonnée sud ne reprend ensuite avec un certain caractère de continuité qu'à partir de Yamazaki sur l'Ibagawa; il forme alors, en allant vers l'ouest, les hauteurs de Hattojiyama, celles de Daiwosan, Ohirayama, celle de Keisokusan, et plus au sud le Senyosan et le Hoshinokoyama.

Au sud de ce premier chaînon, de la chaîne subordonnée méridionale, il en existe d'autres parallèles, mais moins bien déterminées, quoique par endroits on en trouve des fragments très nets, par exemple au nord de Kobe, le groupe de l'Okkôsan, puis à l'ouest dans la province de Bingo, les rides parallèles, Senyosan-Dakeyama et Mubeyama-Yojoyama.

La chaîne subordonnée sud et les autres fragments parallèles,

mais plus méridionaux, dont nous venons de parler sont loin de former des lignes de hauteurs continues. Ces alignements sont traversés en maints endroits par les cours d'eau qui prennent naissance dans la dorsale et se jettent dans la mer Intérieure. Ils déterminent cependant les directions premières de beaucoup de ces rivières ou de leurs affluents, qui longent ces chaînons pour trouver une brèche ou un affaissement qui leur permette de gagner la mer.

En résumé donc, dans toute la région comprise entre le lac Biwa et le méridien des îles Oki, des communications naturelles existent dans la direction est-ouest; les habitants se sont bornés à les améliorer.

Sans produire donc des hauteurs comparables à celles que nous avons trouvées dans le Hondo central, le système de plissement est-ouest 12° sud a eu dans cette partie du Hondo occidental une importance prépondérante.

Quand nous étudierons Shikoku, nous y trouverons des traces extrêmement intéressantes du même système.

Système est-ouest 37° sud. — Ce sont les hauteurs de ce système que nous avons désignées précédemment sous le nom de « nord Biwa », qui ont modelé d'une façon remarquable l'extrémité occidentale du Hondo.

On se rappelle que dans le Hondo central nous avons trouvé trois alignements montagneux qui en faisaient partie :

1° Chaîne nord Biwa — massif de Nikko;

2° Hauteurs du bas Shinano;

3° Alignement Noto nord — Sado.

C'est ce dernier alignement qui, prolongé vers le sud-ouest, donne la direction générale des hauteurs dont les dernières pentes au nord dessinent la côte du Hondo depuis le méridien des îles Oki jusqu'au détroit de Simonoseki. Au sud, des chaînes de même direction ou forment les couloirs que suivent les cours d'eau ou alignent certaines parties de la côte méridionale.

L'alignement Sado-Noto nord, croise celui du système est-ouest 12° sud dans le massif de Kotohiki, sur la rive droite du Gôgawa.

A l'ouest de ces cours d'eau, la chaîne débute par un massif important, le Shizuyama, dont un contrefort qui se dirige vers le nord force la rivière à faire le coude de Hamabara. Elle prend ensuite un grand caractère d'unité, se relève aux sommets de Samukiri, Tadokoroyama, Yauneyama, Takiyama, Onigajoyama, et à partir de ce point paraît changer de direction vers le sud; mais

elle s'affaisse en décrivant une courbe qui forme au nord le bassin supérieur du Takatsugawa.

Dans cette section, la chaîne n'est traversée par des chemins de quelque importance qu'en trois points :

1° A l'est du Tadokoroyama, par le col de Kametani;

2° A l'ouest de la même montagne, par le col d'Otsuka;

3° Par le médiocre passage Onigajotoge, à l'est du sommet du même nom, Onigajoyama.

Cette partie de l'alignement est d'ailleurs très bien limitée au nord par la côte et au sud par la dépression dans laquelle coulent en sens inverse, en convergeant vers le même point, d'une part le Takiyamagawa, qui vient de l'est, et, de l'autre, l'Onigajogawa, qui vient de l'ouest. Ces deux rivières sont des affluents de l'Otagawa, qui se jette à Hiroshima dans la mer Intérieure.

La dépression dans laquelle coulent les deux petits cours d'eau précédents est prolongée plus à l'ouest par la vallée supérieure de l'Iwakunigawa, dont un petit affluent de droite ouvre le col de Maikaichi, qui met en communication Iwakuni et la vallée du Takatsugawa.

A l'ouest du bassin supérieur de ce cours d'eau, la chaîne, moins élevée cependant, se prolonge dans sa direction première depuis le Tokusagamine jusqu'au nord de Yamaguchi. Là, elle s'épanouit pour couvrir de ses ramifications l'extrémité du Hondo, en y formant de nombreux caps et des baies profondes.

Enfin, dominant l'extrémité occidentale du Hondo, se dresse le massif assez important d'Omineyama.

Hauteurs subordonnées est-ouest 37° sud. — Nous avons dit qu'au sud de la chaîne principale se développaient parallèlement des rides dépendant du même système.

La première et la plus intéressante à signaler s'étend du Gôgawa, qui marque assez exactement la région où les hauteurs changent de direction, jusqu'à la mer Intérieure. Cette ride forme les hauteurs qui dominent la rive gauche du Yoshidagawa, affluent du Gôgawa. On la retrouve ensuite allongeant ses chaînons parallèles entre l'Otagawa et l'Iwakunigawa d'une part, tandis que, plus au sud, elle domine la côte à l'ouest de Hiroshima et oriente dans la même direction la charmante île d'Itsukushima, l'un des points du Japon célèbres par leurs paysages.

A l'ouest de l'Iwakuni, les hauteurs subordonnées atteignent la côte en face de Kasadoshima; leur direction est bien déterminée au sud par le Shimadagawa.

Les hauteurs de Takanosuyama, qui alignent leurs crêtes à l'est de Hiroshima, dépendent du même système.

Nous trouvons d'ailleurs ici ce que nous avons signalé dans la section précédente du Hondo occidental, c'est-à-dire des lignes de hauteurs que nous ne tenterons pas de rattacher sérieusement à un système à cause de leur peu d'importance. C'est d'abord, à partir du Tokusagamine, un chaînon assez intéressant sensiblement orienté nord-sud 30° est (dépendant peut-être du système Assama-Fuji-Bônin), qui limite à l'ouest le bassin du Takatsugawa et se termine sur la mer du Japon au Koyamamisaki. Il est assez exactement longé par le cours du Takatsugawa.

Au nord du Tokusagamine se trouve le col de Tsuwano, qui est utilisé par un bon chemin. Comme vers le sud-est, ce chaînon semble se prolonger et projeter dans la mer Intérieure le promontoire aigu de Murotsu. On pourrait commodément le désigner sous le nom d'alignement Koyama-Murotsu.

Nous avons déjà dit comment, à l'ouest de Yamaguchi, la dorsale s'épanouissait, croisée par un chaînon, dépendant peut-être du système du nord du Hondo, qui vers l'ouest a particulièrement impressionné l'île de Kiushiu. Dans le Hondo il provoque un renflement de la côte au nord et l'aligne vers le sud jusqu'au Kandasaki.

HYDROGRAPHIE. — CÔTES. — LOCALITÉS IMPORTANTES

Versant méridional ou de la mer Intérieure. — En parlant du Hondo central, nous avons abandonné la description du versant de l'océan Pacifique, ou, plus exactement, de celui de la mer Intérieure, après avoir parlé des rivières qui portent leurs eaux à la rive gauche du lac Biwa et de l'Ujigawa.

A l'ouest, le lac Biwa ne reçoit qu'un tributaire intéressant: l'Azugawa ou Akumogawa.

Dans sa vallée supérieure il coule du sud au nord, longeant un chaînon qui dépend du système du nord du Hondo et qui sépare ce cours d'eau du lac Biwa. Le Hiragamine est le point culminant de cette crête peu élevée.

Le lac Biwa sera mis en communication par un canal, non encore achevé, avec Kyoto et Fushimi. Cette dernière section existe déjà depuis longtemps, mais la première, pour laquelle on dépense peut-être follement des sommes énormes, n'est commencée que depuis 1884. Ce canal, connu sous le nom de « canal du lac Biwa », part d'Otsu, à l'extrémité méridionale du lac, et se dirige vers le sud à

travers la région montueuse qui sépare ce chef-lieu de préfecture de Kyoto. C'est un travail destiné à faciliter les irrigations, et surtout à devenir une voie commerciale. En quittant Otsu, le canal entre dans un tunnel de plus de 2 kilomètres de longueur, puis circule à l'air libre; mais avant d'atteindre Kyoto, il franchit encore deux tunnels, l'un de 120 mètres, l'autre de 900 mètres.

Sa profondeur est de 1m,70, sa largeur de 9 mètres. Sa pente varie de 1/3000 à 1/2000 sur la plus grande partie de son parcours; mais en quittant le troisième tunnel cette pente s'élève brusquement à 1/15. Il faudra établir là des moyens spéciaux pour le transport des bateaux par terre, et il est permis de se demander si en dehors du charme que peut présenter une difficulté vaincue il était bien nécessaire de créer au petit bassin du lac Biwa un débouché aussi coûteux.

Un peu en aval de Fushimi, l'Ujigawa reçoit à droite le Hôzugawa, qui vient du Chiisan par Yagi, Kameoka (7,000 hab.), et se jette dans le fleuve en face de Yodo (6,000 hab.).

L'Hôzugawa reçoit à gauche, et sortant du même massif, le Kamogawa, cours d'eau sans importance, mais qui traverse Kyoto, la vieille capitale de l'empire. Son nom officiel, mais actuellement encore peu usité, est Saikyo, c'est-à-dire « capitale de l'ouest», par opposition à Tokyo, « capitale de l'est ». Ces deux dénominations remontent à vingt ans. Anciennement la vieille ville des mikado portait le nom de Miyako. Elle compte aujourd'hui 255,000 habitants environ.

Depuis l'époque la plus reculée, le siège du gouvernement du mikado avait été en général dans la province de Yamato; mais une ancienne coutume voulait qu'après la mort de chaque empereur le nouveau souverain n'habitât pas le même palais que son prédécesseur; de là des changements fréquents dans les localités occupées par la cour.

Au commencement du VIIIe siècle, elle s'établit à Nara, où elle resta jusqu'à la fin de l'année 784, époque à laquelle l'empereur Kammu fut s'installer à Nagaoka, dans le Yamashiro. En 793 il choisit une nouvelle résidence à Uda, dans la même province. C'est là que se développa la cité de Miyako, actuellement Kyoto.

Depuis l'installation définitive de l'empereur à Tokyo (1868), l'ancienne capitale est bien tombée. Au commencement du XVIIe siècle elle comptait, dit-on, plus de 400,000 habitants.

C'est à Kyoto qu'on trouve actuellement la population la plus attachée aux anciens usages, la plus hostile aux innovations et à

ceux qui les ont introduites, aux étrangers. Elle est en outre le siège de puissantes sectes boudhistes y entretenant de nombreux séminaires. Leurs prédicateurs, très influents et écoutés à l'ouest du plateau de Shinano et au nord jusqu'à Niigata, sont loin, sinon de prêcher l'hostilité, du moins d'encourager l'établissement de relations amicales avec les nouveaux envahisseurs accompagnés de prêtres qui, après avoir été persécutés, seront peut-être bientôt appuyés par le gouvernement. Quoi qu'il en soit, Kyoto, bien que déchue, est la ville où l'on peut le mieux suivre pas à pas l'histoire et les traditions du vieux Japon impérial. Au point de vue historique, elle tient indiscutablement la première place dans l'empire. Elle est à Tokyo ce que Moscou est à Saint-Pétersbourg.

Pour le voyageur, le touriste, elle offre aussi un attrait incomparable. Rien de charmant et d'animé comme la ville et la banlieue pendant les belles journées de printemps. La population, avide de plaisirs, en habits de fêtes, se porte en foule aux réjouissances populaires. Les femmes et les enfants y sont parés à ravir. C'est une vision du passé, comme le rêve passager d'un temps qui ne reviendra plus emporté par le courant insensé des réformes actuelles.

A droite, le Hozugawa reçoit la petite rivière de Sonobe, qui passe par la localité de même nom (2,700 hab.). Les sources communiquent par le col d'Otani avec celles du Wachigawa, affluent du Yuragawa. Une route carrossable suit l'ensemble de ces vallées et met en communication Kyoto et la mer du Japon par Sonobe et Fukuchiyama; il est question de la doubler d'une voie ferrée.

Près de Sonobe, une route s'embranchant sur celle que nous venons d'indiquer remonte la vallée de l'Hôzugawa et communique avec Ohama, sur la mer du Japon, par le col de Chii, à l'ouest du Mikuniyama.

Plus en aval, les affluents de droite sortant de l'extrémité des hauteurs subordonnées méridionales n'ont aucun développement. L'Inogawa ou Ikedagawa, qui vient du nord et se jette dans le bras septentrional du Yodogawa, et l'Ikunogawa sont les plus importants parmi ces nombreux petits cours d'eau qui arrosent une contrée extrêmement peuplée.

A partir de l'embouchure de cette rivière, la côte se dirige vers l'ouest, dominée d'assez près par le groupe de l'Okko. Dans un repli de la côte, près du Wadanomisaki, se trouvent, séparées seulement par le Minatogawa, les villes de Hiogo (40,000 hab.) et

de Kobe. Ce port fut ouvert en 1868 au commerce étranger, au moment même où éclatait la crise définitive qui devait finir par le renversement complet des Tokugawa. Le bas Minatogawa fut en 1336 le théâtre d'un combat sanglant entre les partisans du vrai mikado Godaigo Tennô et ceux de Takauji, le fondateur de la dynastie des Ashikaga.

Le settlement de Kobe est bien établi, dans un site gracieux, et les opérations commerciales y prennent, depuis quelques années surtout, un développement considérable. Kobe, qui est déjà la rivale de Yokohama par le chiffre des affaires, est appelée à un bel avenir. Elle est reliée à Kyoto par Ozaka, au moyen d'une voie ferrée qui longe d'abord la mer, et à partir d'Ozaka ne quitte pas la rive droite du Yodogawa; elle finit à Otsu, sur le lac Biwa, et se reliera bientôt au réseau du Japon central.

La côte, après s'être infléchie vers le sud de manière à ne laisser entre elle et l'île d'Awaji qu'un étroit passage, le détroit d'Akashi, se dirige vers le nord-ouest. Un peu à l'est de Takasago (6,300 hab.) se trouve l'embouchure du Kakogawa. Cette rivière, sous le nom de Sajigawa, vient directement du nord et prend sa source dans le groupe du Tekkosan. Elle coule d'abord vers le sud, mais, arrêtée par l'extrémité du massif allongé de l'Okko, elle s'incline vers l'ouest et gagne ainsi la mer obliquement.

A gauche, le fleuve reçoit le Kugagawa, qui suit le couloir dont nous avons parlé précédemment et passe à Sasayama (6,000 hab.); à droite il est grossi du Kogawa. Entre ces cours d'eau et le Sajigawa se trouve le chaînon de Takitani, signalé dans la Description orographique, et qui, se prolongeant au delà du Kako, escarpe la côte entre Hiogo et Akashi. Le Kakogawa traverse cette ride par une cluse assez étroite au nord de Mikusa.

Suivant la côte, on trouve ensuite l'embouchure du petit fleuve côtier Ichikawa, qui vient du nord et dont les sources, avons-nous déjà dit, ouvrent le col d'Ikuno qui est suivi par la route faisant communiquer sa vallée et celle de l'Asagogawa.

L'Ichikawa ne passe par aucun point intéressant; mais à quelque distance, sur sa rive droite et à deux lieues de la côte, se trouve la ville assez importante de Himeji (24,500 hab.), au centre d'une riche plaine très bien cultivée.

A l'ouest, la côte change de direction vers l'ouest-sud-ouest, et son caractère change complètement; elle devient sinueuse et accidentée.

L'Ibogawa vient, comme le petit fleuve précédent, directement du nord; il sort de l'Ikedayama et coule dans une vallée relative-

ment étroite, comprise entre deux chaînons parallèles, courant aussi à peu près dans le sens du méridien. L'Ibogawa passe ainsi à Yamazaki.

Sur sa rive droite, et un peu au sud de cette ville, se prolongent les hauteurs subordonnées sud déjà signalées vers Sasayama; mais ces hauteurs, coupées, comme nous l'avons dit, en maints endroits par les cours d'eau de la chaîne maîtresse, ayant en outre

Fig. N° 9

1° Aspect primitif avant les érosions

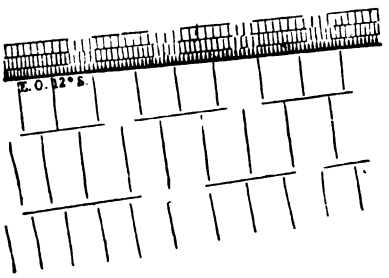
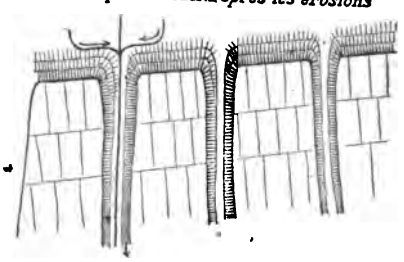


Fig. N° 10

2° Aspect actuel... après les érosions



leurs pentes méridionales érodées par les eaux, présentent plutôt au premier abord l'apparence de chaînons parallèles dirigés du nord au sud et courant entre les rivières; mais ce n'est qu'une apparence, et leur ensemble dépend du système que nous avons indiqué, avec son escarpe face au nord et descendant vers le sud suivant un glacis doucement incliné. Ce sont ces glacis érodés qui présentent l'apparence de chaînons nord-sud.

Les figures géométriques qui précédent feront bien comprendre la nature du phénomène en présence duquel on se trouve (fig. n° 9 et n° 10).

Par conséquent l'Ibogawa, après être entré au sud de Yamazaki dans les hauteurs subordonnées, normalement à leur direction, coule dans une étroite vallée, passe à Tatsuno (5,000 hab.) et gagne enfin la mer en y formant un petit delta.

Sa vallée communique avec le bassin de l'Asagogawa par le mauvais passage de Kuratoko.

A l'ouest de l'embouchure de l'Ibogawa, la côte, avons-nous dit, est extrêmement découpée; elle présente donc de nombreux abris et quelques bons ports, parmi lesquels celui de Murotsu (2,700 hab.).

A l'ouest se jette le Chikusagawa, dans le bassin supérieur duquel se trouvent les deux petites villes de Chikusa, de Mikazuki, et qui, près de son embouchure, arrose Ako.

La côte devient de plus en plus découpée, parsemée d'îles et d'îlots qui en rendent la navigation périlleuse. Enfin elle forme le Komesaki, qui se trouve à l'entrée méridionale du chenal conduisant dans le golfe de Koshima. Dans ce chenal, dont la largeur ne dépasse pas 200 ou 300 mètres, se jettent, venant du nord, deux cours d'eau assez importants : le Higashiôkawa, « grand fleuve de l'est », et le Nishiôkawa, « grand fleuve de l'ouest », ou Asahigawa.

Le Higashiôkawa (31 lieues), dont il a déjà été question, sort sous le nom de Kôgawa du Mikunigasen. Le fleuve arrose Tsuyama (15,400 hab.), localité assez prospère située dans une plaine fertile, où convergent d'ailleurs, avec les produits du pays, la plupart des cours d'eau qui prennent naissance entre la chaîne principale et la chaîne subordonnée. C'est donc un centre hydrographique intéressant plutôt qu'important. Vers Tsuyama convergent, en effet, sur la rive gauche le Kagamigawa et le Kamogawa, à droite le Saragawa, et enfin, venant du sud, une série de petits cours d'eau sortant des hauteurs subordonnées.

Le fleuve, grossi de ces rivières, se dirige vers le sud, reçoit encore, avant de franchir la cluse de Susai et au seuil même de ce passage, le Kurashikigawa, grossi à gauche de l'Emigawa; il se dirige ensuite directement vers le sud.

Le Nishiôkawa ou Asahigawa, dont le cours est à peu près parallèle à celui du fleuve précédent, sort sous le nom de Takatagawa du massif volcanique de Daisen. Kuze (2,000 hab.) est la localité la plus importante de sa vallée supérieure. Son bassin moyen est très peu étendu, très resserré, et son cours inférieur se développe dans une large plaine fertile et bien cultivée, au centre de laquelle a grandi la ville populeuse d'Okayama (31,800 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom.

Le bassin du Higashiôkawa et celui de l'Asahigawa, limités au nord à la chaîne subordonnée, formaient avant l'ère actuelle la petite province de Bizen, autrefois célèbre dans tout le Japon par la qualité des sabres qui sortaient des mains de ses habiles forgerons. Okayama en était la capitale.

Les bassins supérieurs de ces deux cours d'eau formaient aussi très exactement l'ancienne province de Mimasaku, renommée par ses richesses minérales.

Le golfe de Koshima est limité au sud par la petite presqu'île montagneuse de même nom, au centre de laquelle court un chaînon parallèle à la chaîne maîtresse de la région qui nous occupe. Cette presqu'île est reliée au Hondo par une plaine d'alluvions formée par les atterrissements de l'Ogawa. Ce fleuve, qui porte aussi le nom de Kobegawa, sort du massif du Miogadake. Sa vallée est intéressante au même titre que celle du Higashiôkawa. Les affluents qu'il reçoit viennent en effet de l'est et de l'ouest, coulent entre les chaînons parallèles des hauteurs subordonnées, et son bassin présente une curieuse particularité : c'est que, tandis que le fleuve lui-même coule à peu près sans inflexion vers le sud, son bassin se décompose en une série de bassins secondaires, étroits et orientés de l'est à l'ouest.

Aux points où les affluents se jettent dans le cours d'eau principal se sont développées les agglomérations les plus importantes : au nord, Niimi (3,000 hab.), puis Takabashi (5,000 hab.) et enfin, dans le bassin inférieur, Tamashima (6,500 hab.). A Niimi convergent des cours d'eau venant de toutes les directions; ce bassin supérieur est presque circulaire.

A Takahashi, ou mieux en aval, mais près de cette ville, se jette, venant de l'ouest, le Naruhagawa. L'Eharagawa, qui se jette dans l'Okawa à Kawabe, vient aussi de l'occident.

Ces différentes rivières sont d'ailleurs remontées par des chemins dont les plus importants sont :

1° Celui qui suit le fleuve lui-même et fait communiquer le versant de la mer Intérieure et celui de la mer du Japon par le col de Hanami, au nord du Miogadake;

2° S'embranchant sur le précédent à Niimi, un chemin de rocade aboutissant à Tsuyama et Yamazaki;

3° Enfin, remontant la vallée de l'Eharagawa, la route qui vient de Himeji, Okayama et Fukuyama.

Un peu au sud de l'Eharagawa, le fleuve se divise en un grand nombre de bras pour gagner la mer ; il envoie la plus grande

partie de ses eaux à l'ouest de la presqu'île de Koshima et communique aussi avec le golfe, mais par une branche peu importante.

Au delà de ce delta, la côte s'infléchit vers le sud et prend l'orientation générale de la chaîne nord Biwa, en conservant le caractère tourmenté, déchiqueté, qui la caractérise depuis l'Ibogawa. Elle est dans cette partie dominée par des chaînons subordonnés qui s'allongent entre la côte et l'Eharagawa.

Parmi les abris naturels qui abondent, nous citerons le petit port de Kasaoka (6,415 hab.).

Plus à l'ouest se jette l'Ashitagawa, qui passe près de son embouchure à Fukuyama (17,600 hab.).

La côte continue ensuite avec la même orientation générale; citons sur ses bords Onamichi, Mihara avec un bon port près de l'embouchure du Numatagawa, et Tadami.

Sans rencontrer de points particulièrement importants, on arrive ainsi à la pointe qui fait face à l'île de Kurahashi. La direction précédente de la côte se retrouve dans les îles que nous étudierons plus loin, tandis qu'elle-même, remontant vers le nord, forme une large échancrure au fond de laquelle se trouvent la ville et la rade de Hiroshima. La préfecture maritime de Kure a été récemment établie non loin de là.

Hiroshima (77,000 hab.), chef-lieu de la préfecture du même nom, s'est développée près de l'embouchure et dans le delta de l'Otagawa. Ce petit fleuve, qui sort de l'Iyauneyama, coule d'abord vers le sud-est jusqu'à Kabe, coupant normalement les hauteurs subordonnées, puis s'incline vers le sud et gagne la mer, où il se jette par plusieurs bras en coulant vers le sud-ouest. Ses affluents sont sans importance; ils suivent des sillons longitudinaux parallèles à la chaîne maîtresse (système nord Biwa). La direction du cours inférieur de l'Otagawa est prolongée par un de ses affluents de la rive gauche, le Kabegawa, dont la vallée est remontée par la route carrossable qui fait communiquer le bassin de ce fleuve et la vallée supérieure du Gogawa ou Yoshidagawa.

Au point de vue de la direction de ses affluents de droite et de gauche, l'Otagawa est particulièrement intéressant.

La côte, à l'ouest de l'embouchure de l'Otagawa, s'infléchit vers le sud-ouest (système nord Biwa) et se prolonge exactement dans cette direction, longée de très près jusqu'à l'embouchure du Konogawa par un chaînon subordonné.

L'Iwakunigawa (24 lieues) sort du Tokusagamine; sa vallée supérieure se développe très tortueuse dans un pays montueux. Le

fleuve coule d'abord du nord au sud, puis du sud au nord, et gagne enfin la mer en coulant au sud-est. Dans son bassin citons Kanosugiyama, et à deux lieues en amont de son embouchure Iwakuni (11,700 hab.), petite ville prospère qui est reliée par une assez bonne route à Hiroshima.

La côte, qui se dirige ensuite exactement vers le sud jusqu'à la pointe d'Obatake, en face d'Oshima, va plus loin vers l'ouest et lance au millieu des îles qui entourent cet épanouissement du Hondo la minuscule presqu'île de Murotsu. Elle remonte ensuite vers le nord jusqu'à Tokuyama, et de là reprend la direction générale du plissement dominant dans la région, est-ouest 37° sud, mais avec le caractère irrégulier de détail signalé déjà à plusieurs reprises.

Les ports naturels abondent. Nous citerons celui d'Omi, dans lequel se jette à l'est le Sawagawa, qui vient du Tokusagamine, puis celui dans lequel débouche le Fushinogawa, qui arrose la ville célèbre de Yamaguchi (9,300 hab.), ancienne capitale de la province de Suo ou Suwo, qui dépendait du daimio de Choshiu, Mori, dont on se rappelle le rôle important pendant toute la période troublée qui précéda et suivit la restauration.

Yamaguchi, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture de même nom, est, à l'est, mise en communication par une bonne route avec Hiroshima, et à l'ouest avec Simonoseki. Ces directions seront prochainement suivies par des voies ferrées. La rivière de Yamaguchi est doublée sur presque tout son parcours par la route dont il vient d'être question, mais que la crête maîtresse de la région force à incliner vers le sud pour trouver un passage facile.

Nous avons parlé de l'épanouissement montagneux qui couvre l'extrémité occidentale du Hondo et dont les prolongements y multiplient les caps et les baies.

Dans la mer Intérieure, les caps les plus importants sont : l'Ubenomisaki et le Motoyamasaki, entre lesquels se jette le Kotogawa, qui prend sa source au nord dans un chaînon important à deux lieues à peine de la mer du Japon.

La côte présente ensuite une large échancrure dont l'ouverture est tournée vers le sud : c'est la baie de Toyora, au fond de laquelle se jette, en coulant parallèlement au petit fleuve précédent et venant de la même région, le Yoshidagawa, qui, dans son bassin moyen, arrose la ville du même nom.

Toyora (6,000 hab.) se trouve sur la côte occidentale de la baie, presque à l'entrée du chenal qui sépare le Hondo de l'île de Kiu-

shiu. Ce chenal, très étroit, resserré encore à son extrémité occidentale par l'île de Hiku, qui en ferme presque l'entrée de ce côté, a une longueur de près de trois lieues.

Près de sa sortie occidentale se trouve, sur la côte du Hondo, la ville et le port de Simonoseki (18,500 hab.) ou Akamagaseki. On se souvient de l'attentat commis dans cet étroit passage par les troupes de Mori, daimio de la province, sur des vaisseaux européens et qui amena en 1864 une action directe des forces navales de la France et des autres puissances contre le prince de Nagato (Chôshiu).

Le port est d'ailleurs excellent et parfaitement abrité, mais la navigation est parfois pénible dans ce chenal, toujours agité par un violent courant.

Les annales japonaises prétendent que 500 ans avant l'ère actuelle le Hondo et Kiushiu étaient réunis. La province de Nagato, ou Chôshiu, qui occupe l'extrémité occidentale du Hondo, portait lors le nom d'Anato (*ana,* trou ; *to,* porte) parce qu'à cette époque, par-dessus le détroit actuel se trouvait un rocher formant un pont immense qui réunissait le Hondo à Kiushiu.

Versant de la mer du Japon. — La côte du Hondo sur la mer du Japon présente au nord et au nord-ouest du lac Biwa une large échancrure que nous désignerons sous le nom de golfe de Wakasa et dont l'ouverture tournée vers le nord est comprise entre le cap Echisen à l'est et le Kiogamisaki à l'ouest.

La partie méridionale de ce large golfe, le fond, est découpée d'une suite d'échancrures très nettes, de ports naturels qui l'accidentent. Nous avons déjà parlé de l'un des plus importants, de celui de Tsuruga.

A l'ouest de Tsuruga, entre le Tateishizaki et le Tokokamisaki, s'ouvre la baie mal abritée de Sagaki, prolongée au sud par le lac de Mikata, avec lequel elle communique par un canal peu profond.

Plus à l'ouest encore, admirablement protégée par des escarpements rocheux qui se ferment comme des tenailles, ne laissant entre leurs mâchoires qu'un étroit passage, s'ouvre la baie d'Obama ou Ohama, dans laquelle le meilleur mouillage est à l'est près de la ville de même nom.

Deux petits fleuves côtiers, le Kitagawa, « rivière du nord », et le Minamigawa, « rivière du sud », jettent leurs eaux près d'Ohama ; ils correspondent l'un et l'autre à des passages dans la chaîne nord Biwa ; mais le meilleur de ces cols, utilisé par une route carros-

sable qui aboutit à Sonobe, est ouvert, à l'ouest du Mikuniyama, par le Minamigawa.

Abritée par la presqu'île de Bakuchizaki, nous citerons, à l'ouest de la baie d'Ohama, celle de Maizuru, près de laquelle se trouve l'embouchure du Yuragawa.

Cette rivière, sous le nom de Wachigawa, prend sa source au sud du Mikuniyama dans le massif de Chiiyama; elle coule d'abord vers le sud-ouest, au pied du prolongement de la chaîne nord Biwa, puis incline vers le nord, passe à Fukuchiyama (5,000 hab.), et trouvant ensuite près de Shimoamatzu une brèche dans la chaîne est-ouest 12° sud, elle change brusquement de direction vers le nord-est et gagne la mer sans dévier. Une partie de sa vallée supérieure est suivie par la route de Sonobe à Ohama.

A droite, cette rivière, longeant de très près les montagnes, n'a pas d'affluents intéressants; à gauche, au contraire, elle reçoit à Fukuchiyama le Hasegawa, que suit la route de Kyoto. Celle-ci, se prolongeant au nord, se divise en deux branches, l'une allant à Miyatsu, l'autre plus à l'ouest dans la vallée de l'Asagogawa.

Enfin, occupant à l'extrémité occidentale du golfe de Wakasa une position symétrique de celle de Tsuruga, se trouve la baie de Miyatsu et la ville de même nom (9,500 hab.). Elle offre un port naturel qui est supérieur à celui de Tsuruga au point de vue des communications naturelles et de la sécurité.

Le golfe de Wakasa présente donc trois ports naturels de premier ordre : Tsuruga, Ohama, Miyatsu. Malheureusement nous avons encore à faire ici au point de vue de leur utilité commerciale ou militaire les restrictions émises au sujet de Miyako et de Yamada dans le nord du Hondo.

Comme abris naturels, ces ports sont parfaits; mais ils ne peuvent servir de points de transit qu'aux petites provinces du versant de la mer du Japon. Le mieux partagé des trois est celui de Miyatsu, dont les communications terrestres avec les provinces de l'intérieur sont les plus aisées.

Nous avons déjà signalé le renflement de la côte du Hondo qui se termine au cap Kioga et qui forme la lèvre occidentale du golfe de Wakasa. De ce point la côte se prolonge vers l'ouest 12° sud sans inflexions bien caractérisées. Elle est dessinée par les dernières pentes de la chaîne médiane.

L'Asagogawa (16 lieues), dont l'embouchure se trouve un peu à l'ouest de la baie de Kumihama, vient directement du sud, ses

sources étant opposées, comme nous l'avons dit, à celles de l'Ichigawa. Il passe à Ikuno, Sukunami, Toyooka.

A droite il reçoit le Yanasegawa, dont la vallée est suivie par un chemin qui, s'embranchant sur la route nord-sud, va directement à l'est sur Sassayama et Kyoto. Il est grossi ensuite par l'Izuishigawa, qui arrose la ville de même nom (7,000 hab.). Cet affluent est longé par une route qui met en communication la vallée de l'Asagogawa et Fukuchiyama.

Le Yadagawa ou Isogawa, petit fleuve côtier sans importance, se jette à la mer à l'ouest de l'Asago, après avoir arrosé dans son bassin supérieur Muraoko.

Plus loin débouche sur la côte le Sendaigawa, qui, comme le fleuve précédent, vient directement du sud; il ouvre, par les cols de Kurowo, de Nobara et de Sakane, des voies assez faciles avec le bassin du Higashiôkawa.

Tottori (40,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, qui se trouve sur un petit affluent de droite tout près du fleuve, est la seule ville importante de ce bassin, qui formait autrefois la petite province d'Inaba. Tottori en était la capitale.

A l'ouest de ce fleuve, la côte, serrée de très près par les pentes septentrionales du Daisen, ne présente plus que les embouchures de ruisseaux torrentueux sans aucun intérêt.

La côte est longée par une assez bonne route, qui passe par les points d'Ushiwotsu (2,250 hab.), Akasaki (2,000 hab.) et Yodoe (2,500 hab.), petit port fréquenté au nord-ouest du Daisen.

Un peu à l'ouest de cette ville débouche le Hinogawa, sortant du groupe Mikuni-Azuma, qui est le centre hydrographique répulsif le plus important de la région. Sa vallée est utilisée par un bon chemin qui se divise à Tari. Il franchit un chaînon au nord du Mikuni, par le col de Kamihagi, et la chaîne centrale au nord du même sommet, par le col de Misaka, par lequel passe la route directe de Hiroshima.

Le Hinogawa arrose Kurosaka, Mizokuchi.

Une langue de terre étroite, basse, sablonneuse, court, au delà de l'embouchure du Hinogawa, vers le nord-ouest, séparant le lac de Nakano de la mer du Japon, avec laquelle il ne communique que par le chenal de Sakai; Sakai a 3,500 habitants.

Au nord, ce même lac est séparé de la mer par un chaînon montagneux calcaire du système de Tawara (modifié peut-être par le système du nord du Hondo), qui s'étend du Jizôsaki au cap d'Ohishihama à l'ouest. Ce chaînon formait autrefois une île qui a été

reliée avec le Hondo, à une époque relativement récente, par les atterrissements des différents cours d'eau qui débouchaient dans le chenal la séparant de la terre ferme. La dépression occupée à l'est par le lac de Nakano, à l'ouest par celui de Shimuji, qui sont encore réunis entre eux, indique d'ailleurs nettement l'origine de cette formation intéressante. A l'extrémité sud-est du Nakanoumi, citons la ville et le port de Yonago (10,200 hab.).

Le lac de Shimuji, peu profond, orienté, avons-nous dit, de l'est à l'ouest, communique à l'est avec celui de Nakano; il reçoit à l'ouest l'Okawa, dont les atterrissements assez considérables finiront par combler la cuvette qu'il alimente.

L'Okawa (20 lieues) sort sous le nom de Yokotagawa du groupe Mikuni-Azuma; il passe par Yokota, se dirige ensuite vers l'ouest, puis, se heurtant à une ride nord-sud, change brusquement de direction vers le nord. Il contourne ensuite le Bukkiosan en décrivant vers l'ouest un demi-cercle complet et arrive dans le lac directement de l'ouest; parmi ses affluents nous citerons à gauche le Mitoyagawa.

Entre les deux lacs, au nord du chenal qui les met en communication, s'est développée la ville de Matsue (37,000 hab.), ancienne capitale de la province d'Izumo, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture de Shimane. Le chaînon calcaire dont nous avons parlé et qui limite au nord la dépression occupée par les deux lacs Nakano-Shimuji, présente au nord une côte accidentée et de nombreux ports de cabotage. La partie la plus saillante, au nord, forme le cap Takobana, auquel fait face à 12 lieues environ le petit archipel des îles Oki.

Iles Oki. — Ce groupe comprend quatre îles principales. Au nord-est l'île Dogo, la plus grande, a 30 lieues de pourtour; elle est montagneuse et de forme circulaire. Sa ville la plus importante est Yabi (2,200 hab.), au sud-est; son port Kamo, au sud, et son principal sommet le Daimanjimine.

Les trois autres îles, groupées au sud-ouest de la précédente, ont une superficie totale qui lui est inférieure; la plus grande d'entre elles, au nord-ouest, porte le nom de Nishishima; elle est très découpée et présente au sud une large échancrure, au fond de laquelle se trouve le petit port d'Uranogo; la deuxième est Nakashima, et la troisième, qui est la plus petite et la plus méridionale, Chiburishima. Le groupe sud des îles Oki est entouré d'une multitude d'îlots sans importance; entre la grande île et le groupe méridional citons l'île d'Omori et celle de Matsu.

Revenant au Hondo, la côte, à partir du cap Ohishihama, décrit une courbe concave. Au sud de Kizuki (7,500 hab.) se trouve l'embouchure du petit fleuve Kandogawa, et à partir de ce point la côte prend une direction générale sud-ouest (est-ouest 37° sud), qu'elle conserve jusqu'à l'extrémité occidentale du Hondo. La chaîne médiane (système nord Biwa), doublée par endroits au nord de chaînons subordonnés qui longent la côte, ne donne naissance qu'à des fleuves côtiers torrentueux généralement sans importance. Parmi ces cours d'eau, le plus intéressant et le plus étendu est celui qui se jette dans la mer sous le nom de Gôgawa, après un cours de 40 lieues environ.

Il prend naissance sous le nom de Yoshidagawa sur le versant méridional de la chaîne médiane, c'est-à-dire sur le versant de la mer Intérieure, à peu près sur le méridien de Hiroshima ; il passe à Nakayama et coule vers le sud-est sur une étendue de 6 à 7 lieues ; puis, se heurtant à un chaînon montagneux, il se recourbe à angle droit et coule vers le nord-est jusqu'à Miyoshi (5,500 hab.). A partir de ce point, grossi de nombreux affluents, il va vers l'est, puis vers le nord jusqu'à Hamahara, et enfin gagne la mer vers l'ouest en décrivant une courbe. Parmi ses affluents de gauche, qui sont insignifiants, nous ne signalerons que l'Ichigigawa, dont les sources sont opposées à celles du fleuve lui-même et ouvrent un col qui fait communiquer par un bon chemin le bassin supérieur et le bassin inférieur du Gôgawa. L'Ichigigawa achève de former le quatrième côté d'un rectangle dont toutes les autres parties sont dessinées par le fleuve, entourant ainsi comme d'un fossé le Shizuyama.

A droite, le Gôgawa reçoit la plupart de ses affluents à Miyoshi, c'est-à-dire au sud-est de la chaîne maîtresse, et à proprement parler sur le versant méridional. Le Hongogawa, qui est le principal de ces tributaires, se jette dans le fleuve un peu en aval de Miyoshi ; il prend sa source dans les hauteurs subordonnées méridionales, dans la même région que l'Ashitagawa, qui se jette dans la mer Intérieure et dont l'embouchure est près de Fukuyama. Le Hongogawa reçoit lui-même de cette région une série de cours d'eau, et du nord, venant de l'Azuma, le Saijogawa, dont la vallée est suivie par la route de Miyoshi à la mer du Japon par Yanago ; en aval de Miyoshi le fleuve reçoit encore le Hittagawa.

A l'ouest de l'embouchure du Gôgawa signalons, sur le bord de la mer, la petite ville de Hamada (4,000 hab.), qui communique par un assez bon chemin carrossable avec Hiroshima par Ichigi, Na-

kayama, le Yoshidagawa supérieur et la vallée inférieure de l'Otagawa.

Plus bas débouche le Takatsugawa (14 lieues). La ville la plus importante de ce petit bassin est Tsuwano (7,000 hab.), sur un petit affluent de gauche, et Masuda, sur un affluent de droite.

La côte contourne ensuite le Koyama, puis reprend sa direction générale; mais tandis qu'à l'est du Koyamamisaki elle est assez régulière, à l'ouest elle s'accidente. Ses abords sont couverts d'îles et d'îlots rocheux, de récifs dangereux, si bien que peu de villes populeuses ont pu se développer dans cette région fertile, mais baignée par une mer peu hospitalière.

Hagi (36,000 hab.), ancienne résidence des princes de la famille Mori, était la capitale de la province de Chôshiu ou Nagato. C'est la ville la plus importante de toute la côte nord du Hondo occidental; elle est située près de l'embouchure de l'Amugawa. La côte, à l'ouest de cette grande ville, devient extrêmement tourmentée. Le Kawajirisaki abrite le golfe d'Oura.

L'extrémité occidentale du Hondo, cette région montagneuse, ravinée, déchirée, formait la province de Nagato, d'où sont sortis les hommes qui occupent actuellement les premiers emplois dans l'État.

Jetant un coup d'œil d'ensemble sur le Hondo occidental, nous remarquerons :

1° Qu'il est à peu près complètement séparé du Hondo central par la dépression du lac Biwa continuée au nord par le golfe de Tsuruga et au sud par la vallée du Yodogawa;

2° Que le Hondo occidental est divisé lui-même par sa nature en deux régions qui se prolongent, mais sont assez nettement distinctes par la direction de leurs hauteurs principales, savoir : la partie orientale, qui s'étend du lac Biwa au méridien des îles Oki; la partie occidentale, qui va de ce méridien au détroit de Simonoseki;

3° Que le Hondo occidental est entouré d'une voie de communication continue;

4° Qu'au centre du pays, au sud de la chaîne maîtresse, une voie de rocade circule dans un couloir assez nettement tracé. Ce couloir est situé entre les hauteurs médianes et les hauteurs subordonnées méridionales;

5° Que les communications naturelles les plus faciles se font de l'est à l'ouest, le long des chaînons parallèles qui accidentent la ré-

gion, et du nord au sud par les cours d'eau qui, prenant naissance dans la chaîne centrale, coulent ensuite soit au nord dans la mer du Japon, soit au sud dans la mer Intérieure.

SECTION II

AWAJI ET SHIKOKU

§ 1er. — L'île d'Awaji.

L'île d'Awaji, dont la direction générale est orientée du nord-est au sud-ouest, se compose dans sa partie la plus septentrionale d'une bande assez étroite de terrain, deux lieues environ, avec une arête centrale peu élevée.

Elle s'épanouit ensuite, présentant sa plus grande largeur au sud, qui est beaucoup plus montueux et accidenté. On peut nettement y distinguer deux chaînons parallèles du système de Tawara, qui prolongent les lignes de hauteur du même système de la presqu'île de Yamato. Le chaînon septentrional forme à l'ouest le Tosaki, qui se trouve au nord du golfe de Fukura, tandis que le chaînon sud dessine la côte méridionale, formant à l'ouest le Shihosaki et à l'est l'Oishizaki.

Les cours d'eau sont naturellement sans importance.

Quant aux villes, les plus populeuses sont sur la côte orientale. Citons parmi elles Sumoto (7,300 hab.), et au fond de la baie de Fukura la petite ville de même nom (4,800 hab.).

Awaji, par le système montagneux de sa partie méridionale, sert de trait d'union entre le Hondo et l'île de Shikoku.

§ 2. — L'île de Shikoku.

OROGRAPHIE

Au point de vue des systèmes de plissement qui ont influé sur la formation et la constitution de l'île, ou se trouve ici en présence d'un ensemble presque identique à celui dont les effets viennent d'être étudiés dans le Hondo occidental.

Système de Tawara. — La partie orientale de l'île, à peu près jusqu'au méridien des îles Oki, a été, comme la portion du Hondo qui se trouve au nord, formée surtout par les plissements du système de Tawara, dont nous avons signalé les traces dans l'île d'Awaji.

Le premier groupe montagneux dépendant de ce système est au nord admirablement défini; il a pour limites septentrionales la mer Intérieure, « Setouchi », et au sud il est longé par la dépression dans laquelle coule vers l'est, sans dévier pour ainsi dire, le Yoshinogawa.

Qu'on jette de nouveau un coup d'œil d'ensemble sur la presqu'île de Tawara, sur le Kushidagawa, le Kinogawa, le sud d'Awajishima et le Yoshinogawa, et l'on sera frappé de la pureté de l'alignement des divers accidents géographiques que nous venons d'énumérer.

Ce massif septentrional de Shikoku débute au nord de l'embouchure du fleuve par l'Oassayama et se prolonge par l'Otakiyama, le Taisenyama (1,200 m.) et le Chiurenjigamine. Vers le nord, les pentes de ce massif sont allongées, ravinées par des cours d'eau nombreux, mais peu importants; elles projettent dans la mer Intérieure des promontoires assez accusés. Au sud, ses pentes sont plus abruptes. L'escarpe du système est, en un mot, tournée vers le sud.

C'est surtout dans sa partie centrale, Taisenyama, Chiurenjigamine, que la chaîne présente le plus grand caractère de continuité; elle n'est d'ailleurs traversée par des chemins carrossables qu'à ses deux extrémités, près de la mer.

En étudiant le système orographique de la presqu'île de Yamato, nous avons signalé, parallèlement et au sud de l'alignement des hauteurs du Kinogawa, une autre chaîne moins bien déterminée et qui s'étend depuis le Kukizaki, à l'est, jusqu'à l'Hiinosaki, à l'ouest.

En face de ce dernier, dans l'île de Shikoku, se trouve le Gamotamisaki, qui est la projection extrême d'un système montagneux symétrique de celui du Taisenyama par rapport à la chaîne médiane.

Cette dernière est la plus sérieuse de l'île par l'importance et la continuité des massifs qui la composent; c'est la dorsale du pays : altitude moyenne, 1,200 mètres.

A partir de l'est, ses sommets les plus importants sont : le Nakatsumine, puis le massif de Tsurugiyama, qui dépasse 2,240 mètres, et celui de Kiôhashirayama. C'est entre ces deux massifs que la chaîne atteint sa plus grande épaisseur et son maximum d'altitude. Perdant alors un peu son caractère de continuité, s'infléchissant légèrement vers le sud, elle est ensuite jalonnée par le Kunimiyama et le Sekkosan.

Cette chaîne centrale de Shikoku est flanquée, au nord et au sud,

de chaînes subordonnées parallèles assez intéressantes. Celle du sud se termine, avons-nous dit, à l'est par le Gamotamisaki.

A l'est, la chaîne subordonnée nord se confond presque avec la chaîne centrale, ne produisant sur ses pentes septentrionales que des renflements qui s'alignent de l'est à l'ouest et dont les plus importants sont le Shôsanjiyama, le Kurokasayama, le Nakatsuyama et le Sôyasan. Dans cette partie la chaîne subordonnée nord ne présente aucune continuité dans le sens est-ouest; elle est en maints endroits coupée par les cours d'eau dont les vallées supérieures, ainsi que celles de leurs premiers affluents, sont d'ailleurs orientées de l'est à l'ouest dans le couloir qui sépare plus ou moins nettement les hauteurs subordonnées des hauteurs principales.

Au delà du Yoshinogawa, à l'ouest du Sôyasan, la chaîne subordonnée se manifeste au contraire avec un caractère de continuité remarquable; elle est, en effet, limitée au nord par la vallée du Dôzangawa et dessine la côte; au sud elle est longée par la vallée supérieure du Yoshinogawa. Dans cette partie, ses sommets les plus importants sont : le Sasagamine, le Kamegamoriyama, l'Ishizuchisan (2,360 m.), qui est le plus élevé de Shikoku. Elle est franchie au col de Sasaga par un assez bon chemin.

Les hauteurs subordonnées méridionales sont nettement limitées au nord par le cours supérieur et moyen du Nakagawa, qui coule vers l'est, et par celui du Monobegawa, qui en sens inverse développe son cours dans le prolongement de la même dépression.

Le point culminant de cette chaîne est au sud du col qui sépare les sources de ces deux cours d'eau, et ses sommets moins élevés s'alignent à partir de ce point vers l'est et l'ouest, en diminuant d'altitude.

Comme un prolongement montagneux très net part de ce sommet et se dirige vers le sud, il est probable qu'un plissement, peut-être contemporain du système Fuji-Assama, a impressionné cette partie de l'île en produisant le renflement oriental de l'île de Shikoku.

Son axe part du Nofunosaki, au nord, et se termine, au sud, par la pointe très aiguë du Murotomisaki.

Les couloirs naturels suivis au nord par le Yoshinogawa, au sud par le Nakagawa et le Monobegawa, sont utilisés par des routes carrossables qui mettent en relations faciles et naturelles les parties orientales et occidentales de l'île.

Système nord Biwa, est-ouest 37° sud. — On se rappelle qu'en étudiant le Hondo occidental nous avons signalé à l'ouest du mé-

ridien des îles Oki un changement notable dans la direction des chaînes de montagnes; elles s'infléchissent vers le sud et dépendent du système nord Biwa.

Dans l'île de Shikoku nous trouvons exactement la même particularité. Elle est mise en évidence ici d'une manière bien caractéristique par la direction de la presqu'île rocheuse de Sada, se prolongeant vers le nord-est par les hauteurs qui dessinent la côte et dont le point culminant est le Takanawayama.

Cet alignement prolonge exactement celui de la chaîne nord Biwa.

Violemment croisé par le système du nord du Hondo, il n'a eu qu'une influence insignifiante sur la formation des chaînes de Shikoku, et il est difficile d'en trouver ailleurs des traces certaines.

Cependant, sur la côte méridionale de l'île qui nous occupe, à l'ouest, nous signalerons comme pouvant dépendre du même système l'alignement montagneux dont le Goraishoyama, près du Yorusaki, est le sommet le plus saillant; c'est lui qui forme les hauteurs qui dominent la rive gauche du Kamiyamagawa inférieur et le Watarigawa. Enfin plus au sud on pourrait encore rattacher à ce plissement le chaînon qui s'étend entre l'embouchure du Watarigawa à l'est et la pointe d'Amachi à l'ouest.

Système sud-nord 10° est. — Les hauteurs les plus importantes qui accidentent la partie occidentale de Shikoku dépendent de ce système. C'est celui du nord du Hondo, et nous avons retrouvé ses traces dans le Hondo occidental.

Un même plissement paraît avoir, en effet, formé le renflement occidental de Shikoku et séparé par une région élevée, mais un peu confuse, les parties est et ouest du Hondo occidental.

Dans Shikoku la chaîne qui résulte de ce plissement débute au nord par la pointe Osumihana, et à partir de ce point ses sommets ou massifs les plus importants sont : le Takanawayama, qui forme un groupe assez distinct contourné au sud par un chemin qui suit à l'est la vallée du Kamogawa et à l'ouest celle du Shigenobugawa.

La chaîne s'élève ensuite, s'épanouit et conserve un caractère massif et compact jusqu'à Kawasaki.

Au sud de cette localité, bien que possédant encore des sommets élevés, elle s'épanouit, perd son caractère abrupt, son altitude et son unité.

Dans sa partie centrale elle n'est traversée par aucun chemin quelque peu praticable.

C'est aux effets des plissements que nous venons d'examiner que l'île de Shikoku doit sa forme générale caractéristique. Aux extrémités, deux parties renflées, réunies par une région plus resserrée.

HYDROGRAPHIE. — LOCALITÉS INTÉRESSANTES

Versant de l'océan Pacifique. — Immédiatement au débouché du détroit de Naruto, qui sépare Awaji de Shikoku, commence le delta du Yoshinogawa, le cours d'eau le plus important de l'île (50 lieues); il sort du massif Ishizuchisan-Tebakoyama, qui fait partie de la chaîne subordonnée nord. Le cours du fleuve se divise naturellement en trois parties. Dans sa partie supérieure il coule vers l'est dans l'étroit couloir qui se trouve entre la chaîne médiane de Shikoku et les hauteurs subordonnées septentrionales. Sa direction est presque rectiligne jusqu'au village de Hachikawa, où il change de direction vers le nord. Le point le plus important de sa vallée supérieure est Motoyama.

Le cours moyen du Yoshino est dirigé du sud au nord et s'étend de Hachikawa à Ikeda, petite localité assez florissante (3,500 hab.)

C'est dans cette partie de son cours que le fleuve franchit, entre le Kunimiyama et le Sambojiyama, la chaîne subordonnée nord.

A Ikeda, où commence son cours inférieur, le fleuve change de nouveau de direction vers l'est et longe au nord les hauteurs subordonnées, dans une vallée exactement parallèle à celle où se développe son cours supérieur. Dans cette partie nous signalerons Wakimachi (2,200 hab.), et à l'embouchure du fleuve, sur la rive droite, Tokushima (60,000 hab.), aujourd'hui chef-lieu de préfecture; jadis résidence des princes de la famille Hachizuka et capitale de la province d'Awa.

Parmi les affluents de gauche, le seul intéressant est le Dôzangawa, qui, prolongeant presque exactement le bas Yoshino, sert de limite aux hauteurs subordonnées nord. Il prend ses sources dans le Kamegamoriyama; sa vallée est parallèle à celle du Yoshino.

Les affluents de droite, quoique moins importants, ne manquent pas d'intérêt; le premier à signaler est le Matsuwogawa, qui se jette dans le fleuve un peu en aval du Dôzan. Sa vallée supérieure, dirigée de l'est à l'ouest, est formée par la dépression qui sépare la chaîne médiane des hauteurs subordonnées nord; elle est exactement sur le prolongement de la vallée supérieure du Yoshino.

Plus en aval, un peu au-dessous de Wakimachi, se jette l'Anafukigawa; dans sa vallée supérieure il utilise la même dépression que le cours d'eau précédent. Il coule à peu près vers l'est jusqu'à

Mitsuki, franchit les hauteurs subordonnées et gagne le fleuve après avoir contourné le Kôtsusan.

Enfin, dans l'estuaire même du Yoshino se jette l'Akuigawa. Sa haute vallée est formée par la même dépression que celle des affluents qui précèdent; de telle façon que les vallées supérieures de ces trois cours d'eau sont sensiblement alignées sur celle du Yoshinogawa supérieur. D'ailleurs aucune ville importante à signaler. Bien que l'intérieur du pays soit assez peuplé, les agglomérations importantes ne se sont formées que près de la côte.

Au sud de Tokushima signalons, à l'embouchure du Tsudagawa, la petite ville de même nom (5,000 hab.), à proximité d'une assez bonne rade, et dans la même dépression de la côte, mais plus au sud, la petite ville et le port de Komatsushima.

Plus bas débouche à un saillant le Nakagawa. C'est un petit fleuve qui vient de l'ouest; il coule dans la dépression qui sépare la chaîne centrale des hauteurs subordonnées sud et prend sa source dans le Tsurugiyama. Il se dirige d'abord vers le sud, passe à Kitakawa, change à ce point de direction vers l'est et la conserve d'une façon générale jusqu'à son embouchure, près de laquelle se trouve la petite ville de Tomioka, réunie au nord à Tokushima par une voie carrossable.

Le Nakagawa est remonté par un bon chemin qui franchit au col de Beppu le chaînon nord-sud, lequel sépare son bassin de celui du Monobegawa et projette au sud la pointe de Murotomisaki.

Au sud de l'embouchure du Nakagawa la côte présente un rentrant bien abrité, où s'est développée la petite ville de Tachibana, dont le port, assez sûr, est très fréquenté. Le Gamôtamisaki termine cette partie de la côte, dont la direction générale est nord-sud.

De ce point elle se développe vers le sud-ouest, formant une large courbe concave régulière qui s'étend jusqu'au cap Muroto. Dans sa partie septentrionale elle est basse et sablonneuse; Hiwasa (2,000 hab.) en est la localité la plus importante. Au sud de l'embouchure du Kaibugawa elle devient rocheuse, un peu plus accidentée, et présente quelques bons petits abris, comme Shisikui et Konoura.

Depuis Hiwasa, un chemin carrossable suit à peu près exactement le rivage.

A l'ouest du Murotomisaki la côte remonte brusquement et directement vers le nord-ouest. Ses accidents les plus remarquables dans cette partie sont : le Hanesaki, l'embouchure du Nabarigawa, qui prend ses sources dans la chaîne subordonnée sud,

puis plus au nord la petite ville d'Aki (5,000 hab.), à l'embouchure de l'Iwokigawa.

La côte se dirige ensuite vers l'ouest jusqu'au Manobegawa. Ce petit fleuve, déjà signalé, sort de la chaîne médiane; il vient de l'est, et sa vallée communique par le col de Beppu avec celle du Nakagawa.

Sur son cours signalons Okanouchi, puis, un peu en aval du point où le fleuve s'infléchit vers le sud pour gagner la mer, la petite ville de Yamadanochi (2,500 hab.).

A l'ouest de l'embouchure, la côte s'infléchit un peu vers le sud, et à trois lieues environ s'ouvre le petit golfe d'Urato, sur les bords duquel, au nord-ouest, se trouve la ville populeuse de Kochi (40,000 hab.), ancienne résidence du daimio de Tosa, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture de même nom, siège d'une garnison. Kochi est célèbre par ses papeteries. Le golfe d'Urato est mis en communication par un canal avec le Manobegawa à Yamadanochi. La côte s'incline vers le sud-ouest et prend une direction générale à peu près parallèle à celle du plissement nord Biwa.

Le Kagamigawa (26 lieues), dont on trouve ensuite l'embouchure, vient de l'ouest; il sort des montagnes du système sud-nord 10° est et prend naissance dans le cirque de Kuma. La ville la plus populeuse de son parcours est Takaoka (6,000 hab.), à deux lieues environ en amont de son embouchure.

Takaoka est un nœud de routes assez importantes allant, d'une part, vers l'est sur Kochi, Tokushima, et au sud-ouest vers les villes de la côte. A l'ouest, partant du même point, un bon chemin remonte la vallée du Kagamigawa; mais comme ce fleuve coule souvent dans des régions sauvages et escarpées, la route est obligée de s'en écarter tantôt vers le sud tantôt vers le nord pour chercher latéralement des passages plus faciles. C'est ainsi qu'avant d'atteindre Kuma elle passe au nord par le col de Mochii, puis au delà de cette ville franchit la chaîne nord-sud et aboutit dans la vallée du Shigenobugawa.

Le petit bassin du Kagami est particulièrement tourmenté et montagneux; sa population, assez clairsemée, s'est concentrée dans la plaine d'alluvion qui entoure Takaoka.

Plus à l'ouest, signalons, au fond d'une échancrure de la côte, la petite ville et le port de Susaki (4,000 hab.).

La côte, qui se dirige ensuite vers le sud, conserve cette direction jusqu'au Yozusaki et reprend ensuite son orientation précédente en prenant un caractère particulièrement montueux et accidenté.

Le Watarigawa, dont on trouve plus loin l'embouchure, qui forme un bon petit port, est par la longueur de son cours le second des fleuves de Shikoku; mais sa valeur comme voie commerciale est à peu près nulle; il n'est utilisable que pour le flottage. Son cours est particulièrement irrégulier, et sa vallée remarquablement tortueuse et tourmentée. Le fleuve prend sa source au point de croisement de la chaîne médiane et de la chaîne occidentale nord-sud de Shikoku.

Abstraction faite de ses sinuosités, d'ailleurs importantes, il coule d'une façon générale du nord au sud, ses sources et son embouchure étant sensiblement sur le même méridien. Sa vallée se trouve dans la partie la plus montagneuse de l'île et ne présente par conséquent que des centres de population peu importants. Signalons cependant les points de Kamiyama et de Kawasaki, qui se trouvent aux coudes les plus caractéristiques du fleuve, et Nakamura (2,500 hab.) sur son cours inférieur.

Comme affluents, le Watarigawa reçoit à droite, à Kawasaki, le Yoshinogawa, qui vient du versant occidental de la chaîne nord-sud, qu'il franchit par une passe étroite en amont de Kawasaki. A gauche, le fleuve reçoit le Kobugawa, qui se jette dans le Watari à Kamiyama. La vallée supérieure de cette rivière est dirigée du nord au sud, et sa vallée inférieure jusqu'à Kamiyama est suivie par le chemin du Susaki-Takaoka, qui se prolonge vers l'ouest, et atteint Yoshida sur la côte occidentale.

Au sud de l'embouchure du Watari signalons le Nunomisaki et enfin le Sattazaki, qui est le cap le plus méridional de Shikoku.

A l'ouest de ce point, la côte prend une direction générale d'abord nord-ouest, puis nord. Elle est remarquable jusqu'au Sadanomisaki par le nombre et la profondeur des anfractuosités qui la déchirent et par le nombre des îles et des rochers qui accidentent ces parages. Les petits ports sont naturellement nombreux et assez bons.

Toute la partie méridionale de Shikoku comprise entre le Murotomisaki et le Sattazaki, la chaîne médiane est-ouest et les chaînons aboutissant aux caps précédents, formait la province de Tosa, dont le puissant daimio fut l'un des premiers à prêter son concours à l'empereur pour le renversement du shogun. Les habitants de cette province, et d'une façon générale tous ceux de l'île, ont un caractère particulièrement rude, honnête et indépendant, avec des idées libérales très prononcées. On se rappelle qu'Itadaki, dont le programme politique eut tant de retentissement en 1877, est originaire de cette province.

Bien que très découpée, la partie de Shikoku qui fait face à Kiushiu ne présente aucun port véritablement digne de ce nom. C'est une côte extrêmement dangereuse, dont les villes les plus importantes sont, à partir du sud, Uwajima (12,200 hab.) et Yoshida (5,000 hab.). Une assez bonne route met, au sud et au nord, ces localités en communication avec les autres parties de l'île.

Versant de la mer Intérieure. — La côte, à l'ouest du détroit de Naruto, est très irrégulière; elle présente de petits ports côtiers nombreux et bien abrités; la population, très dense, s'est portée sur le littoral. Parmi les localités les plus populeuses nous signalerons Hikita (4,300 hab.), Tsuda (5,000 hab.); entre les caps Okushi et Kannon, le port et le village de Shido (5,600 hab.), puis la ville importante de Takamatsu (33,000 hab.), autrefois capitale et résidence des princes de la province de Sanuki. La ville est située à l'embouchure du Kotogawa, cours d'eau aussi insignifiant que tous ceux de la région qui prennent naissance dans la chaîne Shikoku nord.

On trouve plus loin le Nofusaki, puis l'embouchure du Dokigawa, sur la rive gauche de laquelle se trouve la ville de Marugame (14,000 hab.).

Plus bas, la côte projette vers le nord-ouest la pointe de Misaki et se dirige ensuite vers le sud jusqu'à Kawanoe (6,000 hab.), où aboutit la route qui remonte le Yoshinogawa.

A partir de l'embouchure du Kamogawa, dans le bassin supérieur duquel nous signalerons Komatsu et Saijo, la ville d'Imabaru (12,000 hab.) est la seule localité digne de mention jusqu'au cap Osumi.

Au delà, à l'ouest de ce cap, la côte prend une direction générale sud-ouest qu'elle garde jusqu'à la pointe du Sadanomisaki.

Le Shigenobugawa sort du Takanawayama et ouvre par un de ses affluents un col par lequel passe le chemin de Saijo.

Sur un petit affluent de droite se trouve Matsuyama (25,000 hab.), ancienne capitale de la province d'Iyo, aujourd'hui chef-lieu de la préfecture d'Ehime, occupée par une garnison.

A l'ouest du Shigenobu, la côte prend un caractère d'uniformité qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans Shikoku; elle fait cependant une saillie au point où se jette l'Hijikawa.

Ce petit fleuve vient de l'est et sort de la chaîne occidentale nord-sud de Shikoku; il passe au pied du Kannayama et reçoit à droite son principal affluent, le Nakagawa, lequel vient du nord.

Il arrose ensuite la petite localité d'Osu (4,000 hab.), qui est la plus importante de son bassin.

Au sud de l'embouchure de l'Hijikawa, rien à signaler : l'île se termine par la presqu'île de Sada, qui se termine par le cap de même nom. C'est une étroite langue de terre, qui par endroits n'a que quelques centaines de mètres de large.

D'après ce qui précède, on voit donc que l'île de Shikoku est très montueuse, montagneuse même, mais qu'elle est ouverte dans le sens est-ouest par des tranchées naturelles dans lesquelles coulent des rivières et passent des routes.

L'épanouissement occidental forme cependant un épais massif orienté du nord au sud et qu'il n'est possible de franchir aisément qu'à ses deux extrémités. Par conséquent, dans son ensemble l'île s'oppose mieux que le Hondo occidental à une invasion venant de l'ouest. Il est donc probable qu'après s'être emparés de Kiushiu les conquérants passèrent dans le Hondo sans toucher à l'île de Shikoku, dont les habitants, de race assez homogène, ont conservé un caractère nettement différent de celui des populations de Kiushiu et du Hondo, qui sont fortement mélangées.

SECTION III

KIUSHIU, AMAKUSASHIMA ET TSUSHIMA

§ 1er. — L'île de Kiushiu.

OROGRAPHIE

Le système de plissement dont l'influence a été dominante dans l'île de Kiushiu est celui du nord du Hondo (sud-nord 10° est). C'est à lui que l'île doit sa forme générale allongée du nord au sud.

Système sud-nord 10° est. — Les montagnes qui dépendent de ce système forment, dans Kiushiu, une chaîne médiane présentant un assez grand caractère de continuité et des hauteurs subordonnées est et ouest, qui sont formées de groupes séparés les uns des autres par des coupures, dans lesquelles passent les cours d'eau qui prennent naissance dans la chaîne centrale.

Chaîne centrale ou médiane. — Au nord, elle débute par le Kanarashiyama, qui, au lieu de correspondre à une saillie de la côte, domine le fond d'un large golfe. Cette montagne n'est pas la plus

importante de la région, mais la direction du massif dont elle fait partie est intéressante et caractéristique.

Sur son prolongement, au delà de la dépression dans laquelle coulent les tributaires du Chikugogawa, se trouve un massif allongé dans le sens du plissement et dominé par le Waitayama, le Nekodake, et surtout par la masse imposante de l'Asosan (1,700 m.), volcan encore fumant, qui est pour ainsi dire le centre de l'île. Au sud de l'Oyayama, qui dépend du même massif, la chaîne, après un affaissement, s'élève et s'épanouit. Elle est dominée par le Shiratorimine, qui est le point culminant d'une région particulièrement difficile et montagneuse. Ce sommet présente, au nord et au sud, des affaissements correspondant aux sources de rivières opposées et qui sont utilisés pour les voies de communication bien médiocres qui unissent la côte orientale et la côte occidentale. Ce sont, au nord, le col de Mamihara, entre les vallées du Gokasegawa (est) et celle du Midorigawa (ouest), et au sud le col d'Ihirayama, entre Mimizugawa (est) et le Kumagawa (ouest).

Au sud de ce passage la chaîne médiane conserve son importance; nous y signalerons les sommets Ichifusayama (2,150 m.), Shiragadake, et plus au sud, dominant le petit lac de Miike, celui de Kirishimayama ou Takachiwonomine, sur lequel, d'après la légende et 800 ans avant Jésus-Christ, le grand-père de Jimmu Tennô descendit du ciel sur la terre.

A partir de ce point, la chaîne, bien marquée, se prolonge vers le sud, mais en perdant son caractère abrupt pour prendre une allure plutôt montueuse; elle longe de très près la côte orientale de la baie de Kagoshima, se relève au sommet de Takakumayama et projette vers le sud la pointe de Sadanomisaki, qui est la plus méridionale de Kiushiu. Cette direction se prolonge vers le sud par l'île de Yaku, dont le sommet le plus important est le Yaedake.

Cette chaîne médiane est donc particulièrement importante et compacte au centre, dans le massif dominé par l'Asosan.

Chaîne subordonnée orientale. — Nous avons déjà dit ce qui la caractérise : c'est son manque d'unité. Elle débute au nord par le massif du Monjuyama, qui couvre presque toute la presqu'île de Kokuto. Le système de hauteurs se prolonge ensuite au sud de la baie d'Oita par le Riôsan, puis le Katamukiyama; ces deux derniers sommets sont séparés par la vallée de l'Onogawa. On trouve ensuite, formant autant de massifs isolés dans le sens nord-sud, et reliés à la chaîne centrale par des chaînons quelquefois importants, plusieurs sommets, dont les plus intéressants sont : le

Hayashinodake et l'Osuzuyama. Les hauteurs subordonnées orientales semblent ensuite s'interrompre au nord de la riche plaine d'alluvion, peuplée et fertile, où se développent les cours inférieurs de l'Omarugawa, de l'Ichinosegawa et de l'Oyodogawa.

La chaîne recommence immédiatement au sud de cette dernière rivière et s'épaissit aussitôt, formant le massif dominé par le Komatsuyama (1,300 m.), qui est traversé en son centre par le mauvais passage d'Ushotoge.

La chaîne subordonnée orientale se termine par les hauteurs de Takahatayama, qui projettent au sud le Toimisaki.

L'alignement de la chaîne médiane subordonnée est de Kiushiu est bien indiqué par la direction de l'île de Tanegashima, formée d'un chaînon montagneux de ce système. Elle se termine au nord par le Misaki et au sud par le Kadokuramisaki.

Chaîne subordonnée occidentale. — Comme la précédente, celle-ci manque d'unité, mais deux de ses fragments situés au nord de Kiushiu, et un troisième au sud, sont particulièrement importants.

Au nord ce sont des hauteurs dépendant de cette chaîne qui projettent en face de Simonoseki le Hesaki; l'alignement est ensuite déterminé par le Tokamiyama, le Nukisan, le Shakayama, le Toriyayama. Cette partie de la chaîne subordonnée est assez bien limitée à l'est par la côte, à l'ouest par le cours de l'Ongagawa et des petits affluents de droite du Chikugogawa. Entre ce fleuve et le Kikuchigawa se trouve également un chaînon très net du même système, dans lequel on remarque les sommets de Kumato, Takami, et Mikuni. Ici comme sur la côte orientale, la chaîne subordonnée est interrompue, et une plaine relativement assez vaste, drainée par le Kikuchigawa, le Shiragawa et le Midorigawa, s'étend jusqu'au pied des hauteurs de la chaîne médiane.

Au sud du Higawa, la chaîne reprend par le Yayamadake; interrompue par le Kumagawa, elle se continue par le Maihiyama et dessine la presqu'île qui ferme à l'ouest la baie de Kagoshima en la séparant du Grand Océan. Signalons dans cette partie le Hikasayama. A partir du Higawa au sud, la chaîne subordonnée occidentale est d'une façon générale limitée à l'ouest par la côte et à l'est par un ensemble de dépressions assez intéressantes. Ce sont la vallée supérieure du Kumagawa, qui se prolonge par celle où coule le Shinkawa, tributaire de la baie de Kagoshima, qui prolonge elle-même la série des affaissements qui se trouvent entre la chaîne centrale nord-sud et sa subordonnée ouest.

D'ailleurs le système du plissement du nord du Hondo a eu en-

core dans la partie occidentale de Kiuskiu d'autres effets assez intéressants. C'est lui, par exemple, qui, entre le golfe de Tsukushi et le lac de Tainoura, aligne l'ensemble des hauteurs commençant sur la mer, au nord, au Nishiurasaki, et se prolongeant par les massifs de Tensan et de Tarayama; l'axe de la plus importante des Amakusashima est à peu près sur la même direction.

On voit donc l'influence prépondérante jouée par le système sud-nord 10° est sur la formation orographique de Kiushiu. D'autres plissements ont également fait sentir leur action, mais à un degré moindre; le plus important de ces derniers est celui est-ouest 37° sud (nord Biwa).

Système est-ouest 37° sud. — C'est ce système qui a donné à la côte nord de Kiushiu sa direction caractéristique sur le prolongement de celle du Hondo occidental. Parallèlement, à une distance moyenne de quatre lieues, se dressent les sommets qui dépendent de cet alignement. A partir de l'est, ce sont ceux du Riuwosan, Aburayama, Tensan, Hariakeyama. Un peu plus au nord, c'est le même système qui aligne les îles Gôto. Dans l'une d'elles, celle de Nakadori, l'action du plissement nord-sud 10° ouest, se fait sentir d'une façon remarquable.

Au sud de l'alignement précédent on trouve encore des traces assez nettes des actions secondaires du système qui nous occupe. On se rappelle comment, dans l'île de Shikoku, il a formé la presqu'île si curieuse de Sada; la direction de cette langue de terre se retrouve nettement à Kiushiu dans un ensemble de hauteurs qui sont bien liées entre elles. Cette ligne débute sur la côte orientale en face de Sadanomisaki par la petite île de Takashima et la pointe du Sekizaki. Elle se continue vers l'ouest par les groupes du Hakusan, de Riosen, d'Asôsan, de Kamurigadake et disparaît, comme la chaîne subordonnée ouest, dans la plaine d'alluvion du Midorigawa inférieur. Cette chaîne se relève pour accidenter la presqu'île de Misumiura et les îles qui prolongent sa direction.

Les hauteurs qui forment cet alignement sont bien délimitées; elles sont en effet bornées au nord et au sud par des dépressions très bien caractérisées. Au nord, en effet, se trouvent, se prolongeant l'une l'autre, les vallées de l'Oitagawa (coulant vers l'est) et du Shiragawa (coulant vers l'ouest). Au sud s'aligne la vallée supérieure de l'Onogawa, prolongée par celle de l'Usukigawa (versant oriental). Vers l'ouest, sur le prolongement des vallées précédentes se creuse celle du Midorigawa supérieur.

Dans la même région de Kiushiu, à six lieues environ au sud de la ligne de hauteurs précédente et parallèlement, nous signalerons un ensemble montagneux, par endroits très nettement déterminé, et qui dépend du même système. A l'est surtout, la partie comprise entre le Hotosaki et le Katamukiyama est très nette et bien limitée. Appartenant au même alignement, nous trouvons, à l'ouest des hauteurs centrales, un chaînon important qui se greffe sur celles-ci au Sambosan et se prolonge par le Takakusayama et le Ropponsugiyama.

Au sud de l'alignement précédent, et dépendant encore du même système, signalons une ligne de hauteurs qui par endroits a le caractère d'une véritable chaîne très compacte et bien unie.

Elle débute face à Shikoku par le Tsurumisaki. Le massif de l'Hayashinodake, qui, avons-nous dit, fait partie de la chaîne subordonnée orientale, se trouve ainsi sur l'alignement qui nous occupe et vers son extrémité; de ce point, et au delà du Mimizugawa, il se continue vers le sud-ouest; ses sommets les plus intéressants sont l'Ishidoyama, le Shiragadake, le Mikunisakaidake, et enfin, prolongeant cette direction au large, les îles Koshiki. Dans la partie centrale comprise entre l'Ishidoyama et le Mikunisakaidake, cette chaîne ne présente pas de solution de continuité et n'est traversée que par de mauvais chemins. Les communications se font au nord par la dépression qui sépare cet alignement de celui qui précède et dans lequel coulent vers l'est le Mimizugawa et vers l'ouest le Kumagawa.

En résumé, nous voyons que le système de plissement nord Biwa (est-ouest 37° sud) a déterminé dans Kiushiu quatre alignements assez importants :

1° Celui du nord, que nous appellerons « chaîne nord de Kiushiu » ;

2° Au centre, un ensemble comprenant trois alignements parallèles :

a. Le plus septentrional, qui commence à l'est au Sekizaki et dont les sommets importants sont l'Asosan et le Riosan, sera désigné sous le nom de « chaîne transversale subordonnée nord » ;

b. Le suivant, débutant à l'est par le Hotozaki et jalonné par le Katamukiyama, le Sambosan et le Takakusuyama, prendra le nom de « chaîne transversale médiane » de Kiushiu ;

c. Le plus méridional, débutant à l'est au Tsurumisaki et jalonné par le Hayashinodake, l'Ishidoyama et le Mikunisakaidake, sera la « chaîne transversale subordonnée sud ».

De la description orographique qui précède il résulte que, bien que ce soit le système de plissement du nord du Hondo qui ait donné sa forme générale à l'île de Kiushiu ; bien que la dorsale nord-sud de ce système soit flanquée de chaînes subordonnées, les communications naturelles n'ont pas lieu du nord au sud le long des affaissements qui résultent du plissement que nous venons d'indiquer. Ces chaînes ayant été croisées par celles du système est-ouest 37° sud, ce sont ces dernières qui, agissant dans le sens de la largeur, ont creusé les sillons dans lesquels coulent les cours d'eau et où par conséquent se trouvent les passages naturels mettant en communication le versant oriental et le versant occidental.

Dans le sens du méridien, c'est seulement le long de la côte que les communications sont relativement faciles.

HYDROGRAPHIE. — CÔTES. — LOCALITÉS IMPORTANTES

Versant oriental. — En partant du nord, la côte décrit à l'est de l'Hesaki une large courbe assez régulière dont la concavité est tournée vers le nord et forme le golfe de Nakatsu. Aucun des cours d'eau qui s'y jettent n'a d'importance, car ils sortent tous de montagnes voisines. A partir du nord, les moins insignifiants sont :

L'Imagawa, qui sort de l'Hikosan; un peu en amont de son embouchure, sur la rive gauche, se trouve Ohashi (2,500 hab.)

Le Yamakunigawa, qui sort du même massif que le cours d'eau précédent, coule d'abord vers le sud-est, puis se recourbe vers le nord et se jette dans le golfe à Nakatsu, petite ville assez florissante (11,500 hab.).

Le Yakukangawa vient directement du sud, coulant dans la dépression qui sépare au nord la chaîne médiane de sa subordonnée orientale ; à son embouchure citons la petite ville de Nagasa (4,500 hab.). A partir de ce point, la côte se redresse et contourne le massif arrondi du Monjuyama; le petit port de Takedatsu est au nord de la presqu'île ainsi formée, tandis qu'au sud, à l'embouchure du petit fleuve Yasakagawa, s'ouvre la baie de Kizuki, près de laquelle est située la ville du même nom (4,500 hab.).

Entre la presqu'île de Monju et le Sekisaki se trouve le golfe de Hiji, au fond duquel, au nord, s'est développée la ville et se trouve le port de même nom (3,100 hab.). Près des bords de ce golfe nous signalerons encore Beppu (4,000 hab.), et à l'embouchure de l'Oitagawa, rive gauche, la ville d'Oita, chef-lieu de préfecture. C'était anciennement la capitale de la province de Bungo.

L'Oitagawa, sous le nom d'Iufugawa, a ses sources opposées à celles du Yakukangawa; il coule d'abord vers le sud et se recourbe ensuite à angle droit pour aller directement à l'est. Dans cette dernière partie, sa vallée, qui est assez large et remarquablement fertile, sert de limite à la chaîne transversale subordonnée nord. Le Kutamigawa, que le fleuve reçoit à droite, est le plus important de ses affluents. Dans le bassin de l'Oita, signalons, sur un petit affluent de droite, Nozuhara. Un assez bon chemin carrossable met en communication Oita et Nozuhara; il se prolonge vers l'ouest, sur le versant occidental, dans la vallée du Shirakawa.

Un peu à l'est, l'Onogawa débouche à un saillant de la côte.

Sous le nom de Kujiugawa, ce fleuve prend naissance dans la chaîne médiane au sud-est du massif du Waitayama; il coule vers l'est-nord-est dans la dépression qui sépare la chaîne médiane transversale de ses hauteurs subordonnées nord. Dans ce bassin citons Kujiu, qui donne son nom au cours supérieur du fleuve. Plus bas, la petite ville d'Oka (6,000 hab.) s'est développée au point de convergence de la plupart des cours d'eau du bassin supérieur. Le fleuve coule ainsi jusqu'à Oso; puis, se dirigeant vers le nord, franchit à hauteur d'Hetsugi la chaîne subordonnée nord. Près de l'embouchure, sur la rive gauche, se trouve la petite ville de Tsurusaki (5,000 hab.).

Au sud du Sekisaki, déjà mentionné plusieurs fois, se trouve la ville et le port de Saganoseki (4,500 hab.). Plus bas encore, près d'Usuki (11,000 hab.), au fond du golfe de même nom, se jette un petit cours d'eau dont la vallée prolonge exactement celle de l'Onogawa moyen. A partir de ce point, le caractère déjà très accidenté de la côte s'accentue davantage. Nous signalerons successivement, en allant vers le sud, la baie de Tsukumi, le Hotosaki, puis la ville et la baie de Saegi (6,000 hab.), sur la rive gauche et à l'embouchure du Banjogawa; enfin le cap Tsuru, qui est le plus oriental de Kiushiu.

Au sud de cet accident, la côte prend une direction générale parallèle à la dorsale de l'île.

Le premier cours d'eau intéressant qui s'y jette est le Gokasegawa. Ce fleuve prend naissance dans la chaîne médiane au sud du massif Asosan-Nekoyama et coule vers le sud-est. Sa vallée, généralement très resserrée, est particulièrement étroite au passage de la chaîne subordonnée orientale vers Sogi.

A partir de ce point il coule vers l'est, passe à Nobeoka (7,000 hab.) et se jette dans un estuaire où arrivent aussi les

eaux du Kitakawa, qui vient du nord. La vallée du Gokasegawa est remontée par un assez bon chemin, qui communique avec le versant occidental par le Midorigawa.

Au sud de Nobeoka, la côte, fortement découpée, s'affaisse peu à peu; nous citerons, au fond d'une anfractuosité très nette et bien protégée, le petit port et la ville de Hososhima (2,500 hab.), et au sud celle de Mimizu (2,000 hab.), près de laquelle débouche le petit fleuve de même nom. Comme les cours d'eau précédents, celui-ci sort de la chaîne médiane nord-sud et ouvre par le col d'Ozaki des communications avec le bassin du Kumagawa. Sa vallée très accidentée est peu habitée.

Au sud du Mimizugawa la côte devient rectiligne; elle est basse et uniforme, correspondant à la plaine Sadohara-Miyasaki, signalée plus haut dans la Description orographique.

Une série de cours d'eau qui viennent du nord, de l'ouest et du sud atteignent la côte dans une région relativement peu étendue.

C'est d'abord l'Omarugawa, qui vient du nord en longeant à l'est, dans son cours supérieur, le groupe de l'Osuzuyama, qui dépend des hauteurs subordonnées orientales; le fleuve se jette dans l'océan Pacifique près de Takanabe (3,200 hab.). Son cours supérieur est dirigé du nord au sud, son cours inférieur de l'ouest à l'est.

Plus bas débouche l'Ichinosegawa, qui vient du nord et sort de la chaîne centrale. Sa vallée est remontée par une assez bonne route carrossable. Il passe à Otomari, à Tsumamachi et, un peu en amont de son embouchure, à Sadohara, la ville la plus importante de son cours. Dans son bassin supérieur il reçoit à gauche de nombreux affluents, qui descendent des pentes méridionales de la transversale subordonnée sud.

Par la direction de son cours supérieur, l'Omarugawa semblerait devoir se jeter dans l'Ichinosegawa.

L'Oyodogawa, dont l'embouchure est à deux lieues et demie environ au sud de celle du fleuve précédent, est plus important par l'étendue de son bassin, par les voies naturelles qu'il ouvre et par ses affluents. Sous le nom d'Iwasegawa, il sort de la chaîne médiane nord-sud à l'est du Shiragadake et coule vers le sud; à hauteur de Nojiri il change brusquement de direction et coule à l'est. Le fleuve passe à Takaoka, et près de son embouchure à Miyazaki (15,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, ancienne capitale de la province de Hiuga.

C'est à droite que le fleuve reçoit son affluent le plus important, le Hashinogawa, lequel vient du sud et passe à Miyakonojo

(7,500 hab.) et à Takajo. D'une façon générale, sa vallée prolonge celle de l'Oyodogawa supérieur, contribuant ainsi à délimiter à l'est la chaîne médiane. A gauche, l'Oyodogawa reçoit l'Ayakawa.

La vallée du fleuve est remontée par un assez bon chemin qui, franchissant un chaînon au col de Himo, aboutit à Kagoshima par la vallée du Shinkawa. La vallée du Hashima est également utilisée par un chemin qui se dirige vers le sud, circulant dans la dépression qui sépare la chaîne médiane de sa subordonnée orientale.

L'ensemble des bassins des trois derniers fleuves que nous venons d'examiner formait la province de Hiuga, qui était la plus étendue de Kiushiu.

Sans présenter rien de remarquable que les embouchures du Kaedagawa, du Sakayagawa et la ville importante d'Obi (32,800 habitants), la côte se prolonge jusqu'au Toimisaki.

Entre ce cap, qui est formé par les hauteurs subordonnées orientale, et le prolongement de la chaîne médiane, s'ouvre la baie de Shibushi, au fond de laquelle se trouve la ville de même nom (4,600 hab.). Deux cours d'eau assez intéressants viennent y porter leurs eaux.

Descendant du nord, le Hishitagawa, dont la vallée prolonge celle de l'Hashinogawa, avec lequel il communique par le col de Sueyoshi, et, venant de l'est, le Kimotsukigawa et son affluent de gauche le Kushiragawa. A l'entrée de la baie de Shibushi, à l'ouest, se trouve la petite ville d'Uchinoura (3,000 hab.), avec un mouillage protégé au sud par le Hisaki.

Un chaînon dépendant peut-être du système nord Biwa a croisé l'extrémité méridionale de la chaîne médiane, l'élargissant et dessinant la côte du Hisaki au Sadanomisaki, qui est le plus méridional de l'île de Kiushiu et du Japon proprement dit. Près de lui signalons la petite ville et le port d'Otomari.

Au sud de Kiushiu nous avons mentionné déjà, d'une part, Yakushima, sur le prolongement de la chaîne médiane, et d'autre part Tanegashima, qui s'allonge sur celui de la chaîne subordonnée orientale.

Le passage qui sépare l'ensemble de ces deux îles du sud de Kiushiu est connu par les Européens sous le nom de détroit de Van Diémen.

Yakushima, de forme presque circulaire, est très peu habitée : son centre de population le plus important est au nord Issominato, avec un petit port. Le point le plus important de Tanegashima est au nord sur la côte occidentale Akaokiminato.

Versant occidental. — La baie de Kagoshima présentant son ouverture à l'ouest, nous la rattacherons, ainsi que les cours d'eau qui s'y jettent, au versant occidental.

Elle pénètre profondément dans les terres; mais, s'étendant entre la chaîne médiane et les hauteurs subordonnées ouest, sa largeur est relativement très faible. Pour une profondeur de quinze lieues environ elle a une largeur moyenne de quatre seulement.

L'île de Sakura la divise en quelque sorte en deux, séparant presque entièrement le nord de la baie de sa partie méridionale.

La direction générale de la côte orientale de la baie est nord-sud, avec un renflement au-dessous de Sakurashima. Les cours d'eau qui aboutissent sur cette partie de la côte sont insignifiants; au sud cependant, le Konejimegawa, qui vient de l'est, a un développement inattendu.

Peu de localités intéressantes; citons toutefois, près de la pointe la plus rapprochée de Sakurashima, la petite ville d'Ushine, et plus au nord, dans un creux de la côte, Fukuyama (5,000 hab.).

Le tributaire le plus important du golfe de Kagoshima vient du nord : c'est le Shinkawa, qui sort des pentes occidentales du Kirishimayama.

Aucune ville à signaler sur son cours; mais près de son embouchure, sur une rivière sans importance, s'est développée la ville de Kokubu (17,000 hab.).

Le Shinkawa reçoit à droite le Kamibifugawa, qui vient du nord et passe à Yokokawa.

A l'ouest du Shinkawa et dans la partie la plus septentrionale de la baie, signalons Kajiki (9,500 hab.).

La rive occidentale de la baie de Kagoshima est plus régulière que celle qui lui fait face, mais elle lui est à peu près exactement parallèle avec sa concavité face à l'est. Kagoshima en est la ville la plus importante et la plus célèbre.

Depuis moins de trente ans elle a été à plusieurs reprises déjà le théâtre d'événements importants. On se rappelle l'expédition des Anglais et le bombardement de la ville, en 1863; puis, en 1877, c'est là que débuta l'insurrection de Kiushiu, et c'est là aussi que plusieurs mois plus tard elle finit par la mort de son chef, le grand Saigo.

Kagoshima, autrefois résidence et place forte des princes de Satzuma et capitale de la province, est aujourd'hui le chef-lieu de la préfecture à laquelle elle a donné son nom; elle a une population qui dépasse 48,000 âmes, et une garnison nombreuse.

Sakurashima est un volcan qui fumait encore il y a quelques années. Son cône régulier occupe toute l'étendue de l'île, qui est de forme circulaire. Elle est séparée de la côte à l'est et à l'ouest par d'étroits passages, celui du sud-est ayant moins de 500 mètres, celui du nord 800 mètres.

Les hauteurs subordonnées qui accidentent la presqu'île à l'ouest du golfe s'épanouissent près de leur extrémité méridionale, en projetant au sud le Nagasaki et le Kaimonmisaki; vers l'ouest le Nomamisaki.

Au nord-est du Nagasaki citons la ville et le port de Yamakawa (6,300 hab.).

A l'entrée, la baie de Kagoshima n'a pas plus de trois lieues de large.

Sur la côte qui longe l'épanouissement sud de la chaîne subordonnée occidentale, signalons la petite ville et le port de Bônotsu.

A partir du Nomamisaki, qui est dominé par le pic de Noma, la côte occidentale de Kiushiu forme une sorte de large golfe très ouvert qui s'appuie au nord à peu près sur le méridien du Nomamisaki au Hashimasaki.

Au nord de ce dernier cap se trouve l'embouchure du Sendaigawa, qui forme un port assez bien abrité.

Le fleuve sort du Shiragadake; il coule d'abord vers l'ouest; à partir de Masaki il s'incline vers le sud, puis vers le nord jusqu'à Tara, où il prend définitivement sa direction générale sud-ouest. Dans cette dernière partie de son cours il passe à Miyanojo (8,600 hab.) et à Sendai (14,500 hab.), qui est dominée par l'Ontake. Un seul affluent, qu'il reçoit à droite près de Tara, est digne de mention. C'est l'Okuchigawa, qui vient du nord. La vallée inférieure du Sendaigawa et celle de l'affluent que nous venons de citer sont remontées par un assez bon chemin, qui communique par le col de Kukino avec la vallée du Kumagawa.

A partir de l'embouchure du fleuve dont il vient d'être question, la côte se dirige presque sans inflexions vers le nord, d'abord jusqu'au port d'Akune (11,000 hab.), puis jusqu'à la pointe qui se trouve près de Nagashima; de là elle va à l'est, puis au nord-est, formant la rive orientale d'une sorte de petite mer assez bien déterminée qui est limitée à l'ouest par le groupe des îles Amakusa.

Citons dans cette région, outre l'embouchure du Hirasegawa, qui passe à Izumi (18,600 hab.), celles du Minamatagawa, du Sashigawa, déjà cité, et enfin celle du Kumagawa, l'un des cours d'eau les plus importants de Kiushiu.

Ce dernier fleuve se jette dans la mer près de Yatsuhiro (9,000 hab.), en y formant un petit delta et un port assez fréquenté. Le cours du fleuve est assez intéressant.

Il prend sa source dans la chaîne transversale, au Shiratoridake, coule de là d'abord vers le sud jusqu'à Iumae, en longeant la chaîne centrale nord-sud, puis vers le sud-ouest jusqu'à Hitoyoshi (3,700 hab.), entre la chaîne transversale et sa subordonnée sud. A partir de ce point il change de direction et prend celle de l'ouest-nord-ouest, qu'il conserve jusqu'à Tsugemura, où, se recourbant à angle droit, il coule vers le nord jusqu'à son embouchure.

Cette vallée a été le théâtre de sanglants combats dans la deuxième partie de l'insurrection de Satzuma.

La partie du fleuve comprise entre Hitoyoshi et Tsugemura coule dans une vallée qui est exactement prolongée par celle du Sashigawa. Le Kumagawa reçoit à droite, en amont de Hitoyoshi, le Mominokigawa, qui vient à peu près directement du nord et dont les sources communiquent avec celle du Higawa, qui se jette dans la mer un peu au nord du Kuma.

A Matsuhashi, la côte se dirige vers l'ouest et contourne la presqu'île Misumiyama, dont la direction se prolonge par les îles les plus orientales du groupe des Amakusa.

§ 2. — Amakusashima.

Cet archipel subordonné comprend un grand nombre d'îles, dont quatre sont particulièrement importantes; ce sont, à partir de la presqu'île de Misumiyama :

1° Oiyanoshima;
2° Kamishima (d'Amakusa);
3° Shimoshima, la plus grande du groupe;
4° Nagashima.

Ces îles sont fertiles, très peuplées, mais ne présentent que peu de points importants; cependant dans la troisième, Shimoshima, nous signalerons au sud la petite ville d'Ushifuka (7,500 hab.), et sur la côte occidentale les ports de Masuda et Tamioka (3,200 hab.), celui-ci à l'est du Shikimisaki.

Au nord du point de jonction de la presqu'île de Misumiyama et de Kiushiu se jettent dans le golfe de Tsukushi, à moins de deux lieues de distance, deux cours d'eau intéressants, le Midorigawa et le Shirakawa.

Le Midorigawa sort du groupe Oyayama, dans la chaîne médiane; il incline au sud, puis au nord, pour contourner le Kamurigadake.

Le point le plus important de son cours est, non loin de son embouchure, Kawajiri (5,000 hab.); il reçoit à droite, à quelques kilomètres en amont de cette ville, un affluent qui prolonge la direction de son cours inférieur et sort aussi du Kamurigadake.

Le Shirakawa, qui descend du Waitayama, est plus étendu que le fleuve précédent; son cours est presque rectiligne, et parallèle à la chaîne transversale subordonnée du nord, qu'il longe. Le fleuve, dont la vallée supérieure est très étroite, se dégage des montagnes vers Otsu, et arrose à partir de ce point une plaine très riche et bien cultivée; il passe à Kumamoto (41,500 hab), autrefois résidence et place forte des princes de Higo, aujourd'hui chef-lieu de préfecture et ville de garnison. Elle est célèbre par la remarquable résistance que ses défenseurs, dirigés par le colonel Tani (aujourd'hui général et récemment encore ministre de l'agriculture), opposèrent aux forces de Saigo, dans les débuts de l'insurrection de Satzuma. Tous les villages et les habitations qui entourent Kumamoto furent à cette époque le théâtre de combats sanglants et journaliers. La ville est dominée à l'ouest par le Kimposan.

La côte, à partir de l'embouchure du Shirakawa, se dirige vers le nord-ouest, creusant dans Kiushiu un golfe profond qui est fermé au sud par les îles Amakusa : c'est le golfe ou mer de Tsukushi.

Le Kikuchigawa est un petit cours d'eau, mais sa vallée est très fertile; il arrose Waifu (2,000 hab.), Yumachi (4,200 hab.) et, près de son embouchure, Takase (3,000 hab.).

Plus au nord, sur une plage très basse, extrêmement sablonneuse, se jette par de nombreux débouchés le Yabegawa, dont une des branches méridionales passe à Yanogawa (9,000 h.). Des canaux mettent en communication ce fleuve côtier et le Chikugogawa, qui est l'une des artères fluviales les plus importantes de Kiushiu. Ses atterrissements considérables envahissent le fond du golfe et rendent son embouchure impraticable même aux petits navires.

Sous le nom de Riumongawa, qu'il conserve dans la partie supérieure de son cours jusqu'à Hida, le Chikugogawa prend naissance sur les pentes nord du massif de Waita. Il coule d'abord vers le nord en inclinant un peu à l'ouest jusqu'à Mori (3,000 hab.), où il change de direction vers l'occident et passe par Hida (1,300 hab.). De là, sous le nom de Chikugo, qu'il conserve jusqu'à son embouchure, il se prolonge sans dévier jusqu'à Kurume, où il s'incline

vers le sud pour gagner la mer. Citons dans cette partie de son bassin, qui est extrêmement peuplée, les deux localités rapprochées de Wakatsu et d'Enokitsu. Dans son ensemble donc, le fleuve décrit une vaste courbe dont la concavité est tournée vers le sud.

A gauche, son affluent le plus intéressant est l'Oyamagawa, qui descend du Waita et passe à Miyanohara. Parmi les affluents de droite, citons, plus en aval, l'Amakigawa, qui vient du nord et arrose la ville de même nom (4,500 hab.).

Enfin à l'extrémité la plus septentrionale du golfe de Tsukushi se jette, coulant exactement du nord au sud, le Kawakamigawa, qui passe près de Saga (25,000 hab.), autrefois capitale de la province de Hizen et résidence des princes de la famille Nabeshima. Aujourd'hui Saga est le chef-lieu de la préfecture de même nom.

En 1876, ce district a été le théâtre d'une insurrection assez sérieuse qui fut pour ainsi dire le prélude de celle de Satzuma.

A l'ouest de l'embouchure du petit fleuve dont il vient d'être question, la côte, toujours basse et sablonneuse, incline un peu vers le sud jusqu'au Shiwotagawa, où elle change brusquement de direction vers le sud-est; elle se creuse de nouveau pour former la baie d'Isahaya, qui sépare la masse de la presqu'île de Shimabara du corps de Kiushiu. Au fond du golfe se trouve le port et la ville d'Isahaya (7,000 hab.).

La presqu'île de Shimabara, réunie à Kiushiu par une étroite langue de terre sans relief, est formée de montagnes d'origine volcanique. Ses sommets les plus intéressants sont ceux de l'Azumayama et d'Onsengadake (1,200 m.). Sur la côte orientale se trouve le port et la ville de Shimabara (2,000 hab.), célèbre par la lutte qu'y soutinrent les catholiques au XVIIe siècle.

Au sud de la presqu'île, près de la pointe de Hayasaki, se trouve le village et le port de Kuchinotsu.

Sur la mer de Tsukushi, entre la presqu'île de Shimabara et Kiushiu, se trouve la baie d'Isahaya. Au sud-ouest elle en est aussi séparée par une profonde dépression dont la côte septentrionale montueuse se termine au Nomosaki; sur cette partie signalons Yagami (5,000 hab.).

A partir du Nomosaki, la côte, extrêmement irrégulière, prend une direction générale nord, mais va d'abord vers le nord-est, en formant un port bien abrité et très pittoresque, au fond duquel s'est développée la ville importante de Nagasaki (39,000 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom et port ouvert. C'est le seul point par lequel les Européens pouvaient autrefois commercer avec

les Japonais. Les transactions avec les étrangers n'y ont plus aujourd'hui grande importance.

C'est dans la rade même que se trouvent les restes de la petite île de Deshima (Decima, Desima), sur laquelle étaient cantonnés les Hollandais.

Le développement de la populeuse cité dont il vient d'être question date de l'introduction du catholicisme au Japon, et c'est encore dans cette région que le nombre des adeptes de cette religion est le plus considérable.

Parmi les îles qui se trouvent à l'ouest de l'entrée de la rade de Nagasaki citons Takashima, qui est le centre d'une très importante exploitation de houille.

Au nord de Nagasaki, la côte découpée, parsemée d'îlots, d'îles et de récifs, se dirige donc vers le nord, contournant la presqu'île montagneuse qui sépare l'océan Pacifique de la baie Tainoura, dont l'entrée extrêmement étroite est rendue plus difficile encore par l'île Hariwo, qui est placée à l'est du chenal.

Le Tainoura, entouré d'un cirque de montagnes élevées, est extrêmement pittoresque; des localités assez populeuses se sont développées sur ses bords : au sud Tokitsu (6,000 hab.), à l'est Omura (9,500 hab.) et Sonoki (4,700 hab.).

Ce bassin, considéré dans son ensemble, est divisé par Hariwoshima en deux parties; la plus orientale est plus particulièrement désignée sous le nom de Tainoura. Celle, beaucoup moins étendue, qui se trouve à l'ouest de l'île et qui communique avec la mer par un chenal profond et praticable, présente au nord surtout d'excellents abris naturels. Elle a été choisie par les autorités maritimes pour devenir le grand port militaire du sud, dont les établissements seront à Saseho, où se trouve une rade de premier ordre.

Les deux bassins du Tainoura, celui de Saseho et le grand bassin oriental, ne communiquent entre eux que par des passes tortueuses très resserrées et absolument impraticables aux bâtiments de guerre.

Toute cette partie de Kiushiu ne présente pas de cours d'eau : ce sont des torrents, des ravins sans étendue. La côte déchirée se prolonge vers le nord jusqu'au cap Hinoura, qui est en face l'île de Hirato, séparée à ce point de la terre par un chenal de quelques centaines de mètres.

L'île de Hirato (Firado des anciens auteurs) est donc une dépendance naturelle et immédiate de Kiushiu ; elle est allongée dans le sens du nord-est au sud-ouest. Sa ville la plus importante située sur la côte orientale au nord, en face de Hinoura, est Hirato (11,000 hab.);

son meilleur port se trouve au sud, sur la côte occidentale; c'est Shishiki. L'île de Hirato est célèbre à plusieurs titres; c'est le premier territoire japonais où les étrangers aient été autrefois autorisés à stationner et à commercer. Enfin elle est plus connue peut-être, même en Europe, par la beauté des produits céramiques qui portent son nom.

Au nord, l'île de Hirato est flanquée par celle d'Oshima, et à l'ouest par celle d'Ikitsukishima.

A l'est de Hiratoshima, la côte, très tourmentée, accidentée, se dirige d'une façon générale vers le nord-est, prolongeant la côte septentrionale du Hondo occidental. Des nombreuses dépressions qui l'accidentent, la première de quelque importance est la baie et la ville de Nagahama, à l'embouchure de l'Aitagawa; sur un petit cours d'eau insignifiant, près de l'extrémité méridionale du lac, citons la petite ville d'Imari (4,000 hab.), célèbre aussi par des porcelaines richement ornées, qui pour la plupart sont fabriquées à Arita, située à trois lieues environ plus au sud.

A l'est de la baie de Nagahama remarquons, dirigée vers le nord, une presqu'île montagneuse à l'extrémité de laquelle se trouve la ville et le port de Yobuko. La côte s'infléchit ensuite vers le sud jusqu'à Karatsu (8,000 hab.), qui se trouve à l'embouchure du Matsuragawa, lequel vient du sud, ouvrant des communications assez bonnes et faciles avec le bassin de Saga. Karatsu est un petit port très fréquenté par les bateaux indigènes.

A l'est du Nishiurasaki, la côte présente de nouveau une large et profonde échancrure, au sud de laquelle se trouve une région particulièrement riche et peuplée. C'est ainsi que nous trouvons à partir de l'ouest les points de Meinohama (4,000 hab.), Fukuoka (46,500 hab.), chef-lieu de la préfecture de même nom, avec une bonne rade. C'était autrefois la capitale de la province Chikuzen, et c'est là que plus tard furent débarquées la plupart des troupes envoyées par le gouvernement impérial pour réprimer l'insurrection de Satzuma; puis Hakata, ville florissante de 21,000 habitants, à l'embouchure du Nakagawa ou Nakashimagawa, et enfin Hakozaki (3,200 hab.).

La baie de Fukuoka n'est séparée au nord de la mer du Japon que par une étroite langue de terre sans relief.

Plus loin, la côte, serrée de très près par les montagnes, se prolonge sans présenter de points importants jusqu'au Kanenosaki, à l'est duquel se jette l'Ongagawa. Ce fleuve sort du massif de l'Umamiyama, passe à Okuma, à Nawokata, et à son embouchure

même, qui forme un assez bon mouillage, se trouve, sur la rive gauche, la petite ville d'Ashiya (4,500 hab.).

Un canal qui s'embranche un peu en amont de l'embouchure met ce fleuve en communication avec la baie de Kurosaki, qui s'ouvre plus au nord sur une partie de la côte orientée de l'est à l'ouest. Ce petit golfe bien abrité présente à son entrée, près de Wakamatsu, un bon mouillage, et sur sa rive méridionale la petite ville de Kurosaki (3,000 hab.). Un peu plus à l'ouest citons encore le port et la ville florissante de Kokura (11,600 hab.).

Parmi les îles qui dépendent de Kiushiu, sur le prolongement de Hiratoshima et au nord-est, il faut citer l'île d'Iki, Ikishima, dont les deux agglomérations les plus importantes sont au nord Kazamoto (5,000 hab.), et au sud Gonoura (3,000 hab.), où se trouve un assez bon mouillage.

Également sur le prolongement de Hirato, ou plutôt de la côte nord de Kiushiu, vers le sud-ouest s'étend un groupe beaucoup plus important, celui des îles Goto, Gotoshima. Il se compose d'un ensemble de cinq îles formant un tout compact et complet, et plus au nord d'un autre petit groupe, celui des Ukushima.

Les cinq îles les plus importantes des Gotoshima sont, en partant de l'est : Nakadôrishima, la deuxième par l'étendue, et présentant une langue de terre qui la réunit presque aux Ukushima; Wakamatsushima; Narushima; Kugashima; et enfin la plus grande, Fukueshima, dans laquelle nous citerons sur la côte, à l'est, la ville assez prospère de Fukue (18,000 hab.). Les îles Goto dépendaient avant la restauration de la province de Hizen.

§ 3. —Tsushima.

Au milieu du détroit qui sépare la Corée du Japon se trouvent, alignées du nord au sud, en inclinant un peu vers l'ouest (plissement nord du Japon), les îles connues sous le nom de Tsushima.

Ce groupe se compose de deux îles importantes. Kamitsugata, la plus septentrionale, qui est la plus grande, se termine par le cap Waniura; elle présente sur toute sa longueur une chaîne montagneuse dont le Mitake et l'Ohoshiyama sont les sommets les plus saillants; au sud elle se relie presque avec l'île méridionale de Shimotsugata, qui lui fait suite, à laquelle elle est réunie à marée basse et dans laquelle on retrouve la prolongation du chaînon de Kamitsugata. Les points culminants y sont le Shiradake et le Yatateyama.

Itsuhara ou Itsugahara (9,000 hab.), sur la côte est de l'île méridionale, est la capitale des Tsushima, mais elle ne présente qu'un mauvais mouillage; elle est occupée depuis 1886 par une garnison d'un bataillon détaché de Kumamoto et qui sera bientôt remplacé par une milice locale. Les Tsushima offrent un port naturel de premier ordre dans la baie très bien abritée de Takishiki, qui se trouve située entre les deux îles. Il a son entrée à l'ouest; la défense en est facile, et les Japonais y ont commencé depuis peu des batteries.

La perspective d'un conflit anglo-russe donne aux Tsushima, à cause de leur situation géographique, une importance considérable; elles sont plus ou moins ouvertement convoitées par de grandes puissances occidentales, entre autres par l'Allemagne, qui en 1885 offrit de les acheter.

Le gouvernement japonais, mis en éveil par la facilité avec laquelle les Anglais avaient pris Port-Halmiton, refusa le marché; mais il se hâta d'envoyer immédiatement une petite garnison aux Tsushima et fit commencer quelques ouvrages de fortification pour interdire, le cas échéant, l'accès de la baie de Takishiki et mettre Itsugahara à l'abri d'un coup de main.

Jetant maintenant un regard d'ensemble sur l'île de Kiushiu, que nous avons examinée en détail, nous remarquerons :

1° Que toutes les villes de quelque importance sont sur le littoral ou à peu de distance de la mer. La densité de la population à l'intérieur est très faible; le sol y est mal cultivé;

2° L'île, sans présenter beaucoup de sommets imposants, est, au point de vue orographique, extrêmement montagneuse et tourmentée et se prêterait à merveille aux opérations militaires de corps peu importants: les opérations de Saigo l'ont démontré;

3° En dehors de la côte, il n'y a de communications faciles que de l'est à l'ouest, et ces voies franchissent même la chaîne médiane par des passages peu praticables;

4° Les voies de communication carrossables y sont extrêmement rares: Kiushiu est la région du Japon la moins bien dotée à ce point de vue;

5° Placés en dehors du rayonnement immédiat de la capitale, les habitants, très attachés à leurs vieilles coutumes, ont des tendances particularistes très prononcées.

SECTION IV

MER INTÉRIEURE

Le Japon proprement dit se compose, comme nous l'avons dit précédemment, de trois grandes îles, Hondo, Shikoku, Kiushiu.

Les étrangers donnent le nom de mer Intérieure ou Inland sea, les Japonais celui de Setouchi, « dans les détroits », à l'ensemble de la nappe d'eau bien délimitée qui se trouve entre le Hondo d'une part, Shikoku et Kiushiu de l'autre.

Au nord et à l'est, la mer Intérieure, limitée par le Hondo, ne communique pas avec le Grand Océan. Au sud elle est en relation avec lui par deux passages, l'un entre le Hondo et Shikoku, l'autre qui se trouve entre Shikoku et Kiushiu.

A l'ouest elle communique avec la mer du Japon par le détroit qui sépare Kiushiu du Hondo.

La mer Intérieure, célèbre dans le monde entier par la beauté de ses paysages, est subdivisée par des groupes d'îles ou par des étranglements en une série de bassins particuliers que les Japonais désignent sous le nom de « nada ».

A partir de l'est, ce sont :

1° Le golfe d'Ozaka ou Izuminada;
2° Harimanada;
3° Bingonada;
4° Mishimanada;
5° Iyonada;
6° Suwonada.

Izumi, Harima, Bingo, Mishima, Iyo, Suwa, sont les noms des anciennes provinces qui bordaient ces petits bassins sur la plus grande étendue.

Golfe d'Ozaka. — Ce golfe, fermé à l'ouest par l'île d'Awaji, communique au sud avec la large nappe d'eau qui sépare le Hondo de Shikoku, sorte de vestibule de la mer Intérieure, par le détroit d'Ura, dont la largeur minima, d'environ deux lieues, est subdivisée en trois parties par les deux petites îles Tomo et Kannen, qui présentent un certain intérêt au point de vue de la défense de ce passage.

Au nord-ouest, le golfe d'Ozaka communique avec le Harima-

nada par le détroit très resserré d'Akashi, qui sépare Awaji du Hondo.

Harimanada. — Ce bassin est nettement limité au nord par le Hondo, à l'est par l'île d'Awaji, au sud par Shikoku; sa limite occidentale, encombrée d'îles, est moins nette, mais peut être la ligne qui joint le cap Hibi (Hondo), qui se trouve au sud du golfe de Koshima, avec le cap Nono ou Nofu, qui lui fait face dans Shikoku.

Ce qui caractérise ce nada, c'est que sa partie est et sud est ouverte et libre, dégagée d'îles, tandis que sa partie occidentale en est couverte.

Nous venons de voir comment ce bassin communique avec le golfe d'Ozaka. Il est en outre en relations au sud avec le vestibule de la mer Intérieure par le passage très étroit de Naruto, situé entre Awaji et Shikoku. Il s'y développe, à marée haute et à marée basse, des courants extrêmement violents et de terribles tourbillons qui, sans interdire absolument le passage, le rendent du moins difficile et même périlleux.

Parmi les îles qui encombrent la partie occidentale de l'Harimanada, signalons au nord :

1° Le groupe dont Nishinoshima est l'île la plus importante et qui dépendait de la province d'Harima, située au nord;

2° Celui de Shiodo, dans lequel nous rangerons toutes les autres îles. L'île de Shiodo, qui est la plus importante du groupe, y occupe la position la plus orientale. C'est une île granitique de sept lieues carrées de superficie environ, dont la côte méridionale, particulièrement échancrée, présente un assez bon abri au fond de la baie de Kusakabe, dans laquelle a grandi la localité de même nom. A l'ouest se trouvent les deux îles les plus importantes après Shiodo, savoir : Deshima et Naoshima. Le groupe de Shiodo dépendait de la province de Sanuki, en Shikoku.

Bingonada. — Ce bassin est limité au nord par le Hondo, au sud par Shikoku; à l'est il communique, par le détroit indiqué précédemment, avec l'Harimanada, et à l'ouest il est limité par l'ensemble des trois îles importantes d'Oshima, Hakata, Omishima, qui se développent en arc de cercle entre le cap de Hashihama, en Shikoku, et Tadami, dans le Hondo.

Dans sa partie centrale et méridionale, le Bingonada est dépourvu d'îles, tandis qu'à l'est, au nord et à l'ouest il en présente un grand nombre.

L'ensemble de celles de l'est, Mizushima, se développent en un demi-cercle assez régulier s'appuyant au Hondo. Les plus importantes sont, à partir de l'est, Shiakushima, Hiroshima, Manabe, Kitagi et Kami. Au nord, longeant la côte de très près, signalons autour du cap Abuto celles de Tashima, Yokoshima, et plus à l'ouest un groupe serré d'assez grandes îles, fermant presque le passage qui s'étend entre le Hondo et Shikoku. Les plus intéressantes sont celles de Mukai, Inno, Ikuchi et Sagishima.

Si l'on accepte comme limite occidentale du Bingonada l'ensemble des îles Oshima, Hakatashima, Omishima, ce bassin communique avec celui de Mishima par quatre passages étroits situés entre elles, le Hondo au nord et Shikoku au sud.

Mishimanada. — Ce bassin, limité à l'est, comme il vient d'être dit, est borné au sud par un alignement d'îles groupées dans une direction sensiblement est-ouest, et qui s'étendent entre Shikoku et la pointe de Murotsu, qui est la plus méridionale du Hondo.

Ce nada est couvert d'îles qui sont plus particulièrement nombreuses au nord.

Au nord-est, et dépendant à vrai dire du groupe dont font partie Oshima, Hakata, Omishima, citons Osakikamishima, Osakishimoshima avec la ville de Mitarai (1,800 hab.) et Kubakarishima.

Plus à l'ouest commence un groupe d'îles assez étendues s'avançant au nord dans le golfe de Hiroshima. Trois d'entre elles sont particulièrement importantes. La plus grande est au sud, c'est Kurahashishima; au nord de celle-ci, et la deuxième du groupe par son étendue, se trouve Nomishima; et enfin, parallèlement à la côte orientale et la longeant de très près, signalons l'île d'Itsukushima, dont les paysages sont célèbres parmi les plus renommés.

Le groupe qui délimite au sud le Mishimanada se compose d'une grande île allongée dans le sens est-ouest, Oshima ou Yashiroshima; elle est dominée par le Takeyama, et sa localité la plus populeuse est Godai. Cette île se prolonge par celles de Nuwa, Nokutsuna, Kogo, qui sont sans importance et sans intérêt.

Iyonada. — Ce bassin est le plus libre, le plus ouvert : les îles y sont rares et groupées au nord autour de la pointe de Murotsu; les plus remarquables sont : Heigunshima, Iwaishima, Yashima.

Ce nada est borné au sud par Shikoku et sa presqu'île de Sada, séparée par un détroit de plus de trois lieues, de la pointe du Sekizaki, en Kiushiu. Il est limité au nord-ouest par une sorte

d'étranglement qui est jalonné par les îles de Hime, Iwai et Kaminoseki; il s'étend de Takedatsu (Kiushiu) à Murotsu (Hondo) et sépare le Iyonada du Suwonada.

Suwonada. — Vaguement limité à l'est par l'étranglement dont nous venons de parler, le Suwonada est partout ailleurs parfaitement circonscrit : au nord par le Hondo, à l'ouest et au sud par Kiushiu. A l'occident, le Suwonada communique avec la mer du Japon par le détroit de Simonoseki. La passe est si étroite que les habitants de la côte septentrionale du détroit peuvent par les temps clairs distinguer aisément sur la plage opposée leurs compatriotes de Kiushiu.

Telle est, rapidement esquissée, la mer Intérieure, avec ses bassins successifs. Nous avons tenu à en donner une description particulière, parce que les observations que nous serons amenés à faire plus loin sur les conditions générales de la défense du Japon seront mieux comprises.

Nous terminerons ici l'étude du « Japon proprement dit ».

Dans le chapitre suivant nous verrons un peu plus succinctement le « Nouveau Japon », comprenant :

L'île d'Ezo ou Hokkaido;

Les Chishima (Kurilles);

Les Riu-Kiu;

Les Ogasawarashima (îles Bônin).

CHAPITRE II

LE NOUVEAU JAPON

SECTION PREMIÈRE

ILE D'EZO

(YEZO OU YESSO)

L'île d'Ezo, qu'on est tenté au premier abord de considérer comme une prolongation naturelle du Hondo à peu près au même titre que Kiushiu, forme cependant une terre bien distincte par ses caractères physiques généraux et par ce qu'il y reste de sa population autochtone. Le détroit de Tsugaru, de très faible largeur il est vrai, qui sépare Ezo du Hondo, est, à cause de sa profondeur et de la rapidité des courants qui en rendent la navigation pénible, une sorte de barrière, ou mieux une ligne de démarcation qui sépare deux milieux très différents même au point de vue de la flore et de la faune. D'ailleurs ce territoire est considéré par les Japonais eux-mêmes plutôt comme une colonie que comme une partie intégrante de l'empire.

§ 1er. — Coup d'œil historique et observations générales.

Il n'est pas fait mention d'Ezo dans les histoires japonaises jusqu'à l'époque où les derniers représentants des Aino, chassés du Hondo, furent se réfugier dans cette île.

On se rappelle la fuite légendaire de Yoshitsune et comment sa mémoire est encore honorée à Ezo. Postérieurement à cette époque, l'île fut en partie conquise par Takeda Nobuhiro, dont le descendant Matsumae Yoshihiro fut, en 1604, reconnu seigneur du pays par Ieyas. C'est à Matsumae, au sud de la presqu'île extrême qui

fait face au Hondo, que résidèrent les successeurs de ce prince, qui continuèrent à régir le pays jusqu'en 1868.

Sauf une interruption entre 1820 et 1854, la portion orientale de l'île avait été gouvernée par des officiers du shogun.

Après le renversement de la famille des Tokugawa et la médiatisation ultérieure des domaines des daimio qui en fut la conséquence, Ezo forma une branche spéciale de l'administration du nouveau gouvernement, le département de la colonisation, Kaitakushi.

Elle fit dès lors partie intégrante de l'empire; mais la désignation précédente indique par elle-même deux choses : la première, c'est que l'île est peuplée d'hommes d'une autre race, puisque les Japonais vont être appelés à y coloniser; et la deuxième, c'est que cette population est clairsemée.

En outre, le vieux Japon était divisé en régions ou circuits, « dô »; on eut la pensée, peut-être pour enlever, officiellement du moins, toute trace de différence de races et d'origine, de supprimer le nom d'Ezo, qui rappelait des idées de conquête, de race écrasée, et de le remplacer par celui de Hokkaido, « circuit de la mer septentrionale ».

Dans le principe, Ezo avait été surtout recherchée du peuple japonais seulement à cause de ses pêches. De grands efforts furent tentés pour engager les paysans à aller s'y établir comme cultivateurs. Sous la direction d'Américains, à la tête desquels se trouvait le général Capron, des tentatives considérables furent faites pour exploiter les ressources de l'île et y développer l'agriculture.

Des sommes énormes ayant été ainsi englouties sans résultats appréciables, la plus grande partie de tous ces beaux projets fut abandonnée en 1881; le Kaitakushi fut dissous, et le Hokkaido, divisé en trois préfectures ayant comme chefs-lieux Hakodate, Sapporo, Nemuro, fut administré comme le reste de l'empire.

En 1886 on est revenu sous une autre forme au principe premier, c'est-à-dire à une administration centrale spéciale pour ce pays, lui-même tout à fait particulier et non assimilable, à bien des points de vue, au reste du Japon.

Les Aino. — La population actuelle d'Ezo se compose de Japonais venus du sud et d'Aino ou Ainu. Ceux-ci, derniers représentants d'une race probablement plus nombreuse et plus puissante autrefois, puisqu'elle occupait au commencement de notre ère la moitié septentrionale du Hondo, ne comptent plus aujourd'hui que 2,000 à 2,500 individus, dispersés sur le littoral de l'île.

Quelle est l'origine des Aino? A quelle race peut-on les rattacher? Malgré des discussions sans fin, aucune solution n'est encore admise par la généralité des savants.

Sans entrer dans des considérations scientifiques qui sortiraient du cadre de ces quelques notes rapides, bornons-nous à constater qu'il suffit de voir côte à côte quelques Japonais du sud et quelques Aino pour être convaincu qu'on se trouve en présence de représentants de deux races différentes. On est frappé d'abord de la pauvreté du système pileux des Japonais, de la rareté, du peu d'épaisseur de leurs barbes et de leurs moustaches, aux poils droits et non frisés. On est frappé d'autre part par l'abondance des cheveux, l'épaisseur, la densité de la barbe frisée des Aino, qui la portent fort longue.

Les traits du visage, le facies diffère aussi d'une façon notable; qu'on coiffe, qu'on habille un Japonais comme un Chinois et qu'on les place côte à côte, il sera impossible de les distinguer entre eux: ils sont de même race; tandis que l'Aino sera toujours aisément reconnaissable.

Certains auteurs pensent qu'on pourrait rattacher les Aino à la race caucasique au même titre que les paysans russes de la Sibérie orientale, avec lesquels ils ont une grande ressemblance.

Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux c'est qu'à une époque historique les Japonais conquérants ont repoussé les Aino vers le nord, et les légendes populaires reflètent l'antipathie et le mépris du vainqueur pour le vaincu. Les Aino ne seraient que les descendants d'un être issu de l'accouplement d'une femme et d'un chien.

Les Aino, chassés du Hondo, ont laissé partout dans le nord des traces nombreuses de leur séjour. D'abord les noms de beaucoup de villes et de villages n'ont aucun sens raisonnable, ce qui indique que les signes qui les désignent ne sont employés que phonétiquement, tandis que ces noms rapprochés de la langue des Aino ont le plus souvent une signification fort claire. (Lire à ce sujet les remarquables travaux de M. Chamberlain.) D'autre part, comme il arrive toujours, des unions ont mélangé vainqueurs et vaincus, et le type japonais du nord du Hondo rappelle par certains côtés celui des Aino.

Les études anthropologiques sur la race qui nous occupe ne progressent que lentement, parce que ses membres ne veulent à aucun prix permettre, sous le couvert de la science, la violation des sépultures de leurs ancêtres.

Les Aino ont le teint basané; les cheveux très épais, à section

ovale, et coupés en ligne droite à hauteur des épaules; la barbe longue, noire et bien fournie ; les yeux de la race caucasique. Les femmes ne tressent ni ne nattent leurs cheveux : elles les coupent à la manière des hommes et les laissent librement flotter sur les épaules. Celles qui sont mariées se peignent en bleu la lèvre supérieure et portent ainsi une moustache artificielle.

« Les vêtements sont à peu près les mêmes pour les deux sexes; ils sont en étoffe grossière et portent généralement comme dessins des raies coupées à angle droit. En hiver, les Aino se revêtent de fourrures, surtout de peaux d'ours. Ils sont doux, affables, hospitaliers, mais ne paraissent avoir qu'un rudiment de religion, quelques cérémonies funèbres.

« Ils n'ont pas de système d'écriture.

« Leur langue, douce et harmonieuse, n'a aucune affinité scientifique avec le japonais.

« En somme, les Aino sont de robustes montagnards, qui aiment leurs forêts, leurs frimas et leurs vieilles coutumes. Ils s'adonnent peu à l'agriculture et vivent principalement de chasse et de pêche. »

§ 2. — Productions. — Commerce.

A deux époques de l'année, de nombreux passagers arrivent des provinces septentrionales du Hondo.

De février à juin, principalement sur le littoral ouest, la pêche du hareng occupe des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

De juin à novembre, sur la côte orientale on récolte des algues marines.

Le poisson desséché et les algues marines font donc d'Ezo un centre commercial important.

Les fourrures, les peaux d'ours ou de renard, sont aussi des objets de négoce à signaler.

Les côtes du Hokkaido offrent de grands dangers pour la navigation. A part les ports d'Hakodate et Muroran, il existe peu de rades sûres, ce qui sera un obstacle considérable au développement ultérieur du commerce.

On dit qu'il existe dans l'île des mines nombreuses et riches; mais il en est peu qui soient exploitées, à l'exception cependant de celles de houille, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, et qui donnent de bons résultats, particulièrement celles de Poronai.

Peu de pays ont des mers aussi poissonneuses que le Hokkaido;

pendant l'hiver, la morue et le saumon abondent. En été, la truite saumonée remplit les lacs et les rivières. Les Japonais racontent que le saumon et la truite se trouvent en si grande abondance dans la rivière Ishikari que les embarcations ne peuvent avancer.

Les montagnes et les forêts d'Ezo étaient jadis peuplées d'un grand nombre d'ours, de loups et de cerfs qui, chassés à outrance, disparaissent rapidement, et avec eux les Aino, peu à peu absorbés par les Japonais. Chaque année, la race, croisée de plus en plus à chaque arrivée d'émigrants, perd de ses caractères particuliers, et les métis ne se reproduisent que difficilement.

Citons encore parmi les quadrupèdes du pays, les chevaux, qui, extrêmement nombreux, sont les seuls convoyeurs utilisés. Ils sont petits, sauvages et laids, mais extrêmement résistants.

§ 3. — Description géographique.

OROGRAPHIE

La forme générale de l'île d'Ezo est quadrangulaire; l'une des diagonales est dirigée sensiblement de l'est à l'ouest, inclinant un peu vers le sud; l'autre, à peu près perpendiculaire à la précédente, est dirigée du nord au sud 13° est.

A son extrémité occidentale l'île se prolonge par une sorte de péninsule recourbée vers le sud, irrégulière, volcanique, qui, se présentant en face du Hondo, forme le détroit de Tsugaru.

Les longitudes et latitudes extrêmes sont:

Longitude.....	de 136° 51′ est	à 143° 40′ est.
Latitude.....	de 41° 20′ nord	à 45° 30′ nord.

La superficie totale de l'île, y compris les petits îlots adjacents, est à peu près de 5,080 lieues carrées. Elle est comparable à celle de l'Irlande.

En étudiant, dans la première partie de ce travail, les directions principales des plissements qui ont contribué à former le Japon: nous avons dit qu'on pouvait reconnaître dans Ezo trois directions: l'une sud-nord 10° est, dessinant la côte occidentale de l'île; l'autre sud-nord 13° ouest, correspondant à l'une des diagonales; la troisième est-ouest 37° sud, correspondant à la deuxième diagonale.

Plissement sud-nord 10° est. — *Chaîne occidentale d'Ezo.*

— Les hauteurs qui en dépendent forment au nord les caps qui terminent Ezo sur le détroit de Sôya, en face l'île de Saghalien (Karafuto des Japonais); elles se prolongent ensuite au sud du Teshihogawa, dans la direction du plissement, par une crête qui court à quinze lieues environ de la côte. Le point culminant de toute cette partie est le Hiinridake, et plus au sud, au nord-est d'Ishikari, l'Ariiwayama.

Au sud d'Ishikari, l'alignement de ces montagnes se retrouve encore dans les massifs volcaniques Ichikariyama, Monbetsudake.

Les hauteurs qui, s'appuyant au massif précédent, se terminent au cap Etomo, en fermant en partie la baie d'Osamambe ou baie des Volcans, dépendent du même système.

La chaîne se trouve donc divisée en trois fragments bien distincts:

1° Nord: du Sôyamisaki au cours du Teshihogawa. A l'est cette partie est assez bien dessinée par un petit affluent du Teshihogawa, qui vient du nord;

2° Centre: du Teshihogawa à l'Ishikarigawa. Cette partie, dominée par le Hiinri, présente une grande unité; elle est très compacte et bien délimitée, à l'ouest par la mer, au nord et au sud par les deux cours d'eau qui coupent normalement l'ensemble de la chaîne, et à l'est par les cours d'eau eux-mêmes et leurs affluents;

3° Sud: se compose en définitive du massif de Monbetsu; il est assez bien limité, surtout à l'est, par un affluent de gauche de l'Ishikarigawa.

Plissement sud-nord 13° ouest. — *Massif central d'Ezo.* — Ce groupe comprend tout le massif montagneux du centre de l'île.

Les sommets les plus importants sont, à partir du nord, le Kenuburidake, à dix lieues environ au sud-est du Hiinri; puis, sur l'alignement des deux précédents, le Teshihodake; plus au sud, l'Ishikariyama (2,350 m.), d'où sort le fleuve qui porte le même nom, et enfin le Tokachidake, qui est le point culminant de l'île (3,500 m.); inclinant ensuite vers l'ouest, nous trouvons le Saworodake et l'Iubaridake.

A partir de ce sommet, le massif, qui était jusque-là extrêmement confus, inexploré et inhabité, prend un assez grand caractère de continuité et de simplicité : il se termine par la pointe aiguë d'Erimosaki, qui se trouve à l'extrémité méridionale de la diagonale nord-sud d'Ezo.

La partie centrale du Hokkaido, couverte de forêts impénétra-

bles, est encore peu connue; la population très clairsemée de l'île n'a pas encore senti la nécessité de chercher dans ces régions reculées des terrains nécessaires à son existence.

Plissement est-ouest 37° sud. — *Chaîne transversale d'Ezo.* — Très confuse au centre, elle est assez nette à ses deux extrémités.

A l'ouest, on peut la suivre à partir du cap Shiraito, sur la mer du Japon. Le Taiheidake, le Kompo, le Shiribetsuyama, sont des massifs importants de sa partie occidentale. Elle coupe ensuite la chaîne occidentale d'Ezo au Monbetsu, et le massif central aux groupes Iubari et Saworo. Elle est ensuite fragmentée par les affluents du Tokachigawa, et on la retrouve à l'est de ce bassin, dans le groupe des Akan, qui comprend le Meakandake et le Oakandake, celui-ci volcan encore fumant.

De ce point la chaîne envoie deux ramifications montagneuses, l'une au nord-est, constituant la presqu'île en forme de fer de flèche qui se termine au Shiretokosaki, l'autre vers l'est-sud-est. Son extrémité forme la pointe du Noshamisaki. Dans l'échancrure qui se trouve entre ces deux caps s'avance la première des îles Chishima (Kurilles), dont l'axe est parallèle à la presqu'île de Shiretoko.

Prolongement sud-ouest d'Ezo. — Nous avons dit qu'Ezo avait la forme générale d'un quadrilatère ayant au sud-ouest un prolongement péninsulaire se recourbant vers le sud pour venir faire face au Hondo. Ce prolongement, qui se trouve à l'ouest de la chaîne occidentale, est la partie la plus peuplée et par conséquent la mieux connue d'Ezo.

Le Monbetsudake, que nous avons placé dans la chaîne occidentale, est un centre orographique assez intéressant. Il se trouve aussi, comme nous l'avons déjà indiqué, sur la chaîne transversale, et de plus il projette vers le nord-ouest un chaînon montagneux qui forme un important promontoire se terminant au Shakutansaki. Le point culminant de ce chaînon est le Yachinaidake.

Se greffant au Taiheidake sur la chaîne transversale, un chaînon montagneux d'origine volcanique, difficile par conséquent à rattacher à un système quelconque, mais qui, dans son ensemble, est sensiblement parallèle à la chaîne centrale d'Ezo, se développe vers le sud. Ses principaux sommets sont l'Uitabudake, puis le Nigorigawadake qui sont reliés par un alignement très net de

hauteurs. Au sud du Nigoridake, le chaînon se divise en deux branches; l'une, dirigée vers le sud-ouest, se termine au cap Shiraka, en face le Tappizaki; elle présente deux pics assez saillants, le Karasuyama et le Sengendake.

L'autre branche, dirigée vers le sud-est, se termine par la pointe aiguë d'Ezanmisaki, et plus au sud par celle moins caractérisée du Shiwokubisaki, qui fait face au cap d'Oma, dans le Hondo. C'est dans cette branche que se trouvent l'intéressant sommet volcanique du Komagadake et celui d'Ezan, dont le cratère est encore fumant.

Entre les deux chaînons dont nous venons de parler et qui divergent à partir du Nigorigawadake, se trouve la large échancrure de la côte au fond de laquelle, dans un repli subordonné, se trouve Hakodate.

HYDROGRAPHIE. — LOCALITÉS INTÉRESSANTES

Versant de la mer d'Ochotsk. — En partant du Sôyamisaki au nord, la côte se dirige sans sinuosités notables directement vers le sud-est. Longée de très près par d'imposantes hauteurs, elle n'est accidentée par l'embouchure d'aucun cours d'eau digne de mention jusqu'au point où, un peu au nord du 44° de latitude, elle présente le chenal par lequel le lac Saruma communique avec la mer. Sur un assez bon chemin qui longe la côte du Sôyamisaki au lac Saruma sont régulièrement échelonnés, à une distance moyenne de 20 kilomètres les uns des autres, de très pauvres villages de pêcheurs, que nous citerons seulement pour donner quelques points de repère. Ce sont, à partir du nord, Sarubutsu, Shanai, Esashi, Chikafutomosu, Horonai, Sawaki, Monbetsu, Iubetsu, où se jette la rivière de même nom, qui vient du groupe du Tokachi, dans le massif central.

A l'est du débouché du lac Saruma, la côte se prolonge dans sa direction première, reçoit le Tokorogawa, qui sort des hauteurs dépendant de la chaîne transversale, et à partir de Notorosaki change de direction et de caractère. Elle décrit une courbe très nette, tournant sa concavité vers le nord, en s'appuyant à l'est sur la pointe du Shiretokosaki. Signalons à l'ouest de cette large échancrure le petit port d'Abashiri.

La côte orientale de la presqu'île de Shiretokosaki et le bassin du Shibetsugawa font encore partie du versant qui nous occupe.

Ce fleuve se jette dans la mer à Shibetsu; son cours est suivi

par le chemin signalé précédemment, lequel, venant du nord, franchit près de Wakkaoi le chaînon qui finit au Shiretokosaki.

Sur ce fleuve, citons la localité de Chiuwari. Au sud de l'embouchure du Shibetsu se détache de la côte une étroite langue de terre peu élevée, qui se termine par le Notsukemisaki; entre cette presqu'île et Kunashiri, la première des Chishima (Kurilles) se trouve un passage de trois lieues environ, qui est en partie ensablé et d'une navigation dangereuse.

Versant de l'océan Pacifique. — Au sud du Notsukemisaki, la côte, plate et sablonneuse, se dirige vers le sud-sud-est et reçoit le Nishibetsugawa; au sud d'Atsushibetsu elle se redresse vers le nord-est, pour contourner la presqu'île de Nemuro, qui se termine au cap Noshapu.

Sur la côte nord de la presqu'île se trouve Nemuro, petite et triste localité de cinq cents maisons environ, chef-lieu de préfecture jusqu'en 1885, qui possède un port assez bien abrité.

A l'ouest du cap Noshapu, la côte, relativement peuplée, est d'abord accidentée et présente différentes baies, dont la principale, Atsukeshi, offre près de la ville de même nom un assez bon mouillage. On y trouve un parc d'huîtres installé par les Américains du temps du général Capron.

Citons encore, plus à l'ouest, le petit port de Kushiro, à l'embouchure du Kusurigawa, qui sort du lac Kusharo, au nord-est du groupe des Akan. Ce fleuve, de vingt-cinq lieues environ de longueur, reçoit à droite, au nord de Kushiro, un affluent qui descend du même massif.

La côte se dirige ensuite vers le sud-ouest, et décrit une large courbe concave très régulière, s'appuyant au sud à l'Erimosaki, qui termine la chaîne centrale.

Au milieu de cette courbe, à peu près à égale distance de Kushiro et du cap Erimo, se jette par deux embouchures le Tokachigawa. Celle de l'est porte le nom du fleuve, celle de l'ouest celui d'Otsugawa.

Le Tokachigawa tient par son développement l'une des premières places parmi les fleuves d'Ezo. Il prend naissance dans le massif central sur les pentes du Tokachi et se développe pendant plus de trente lieues dans une direction sensiblement nord-sud. Le fleuve reçoit à droite un affluent important, le Saworogawa, et à gauche le Nakagawa. Sur la rive droite de l'embouchure occidentale se trouve la petite ville d'Otsu.

La côte se prolonge ensuite vers le sud jusqu'au cap aigu d'Erimo, sans présenter rien de saillant. De ce point, elle remonte rectiligne et uniforme vers le nord-ouest jusqu'à Tomakomai, et reçoit de nombreux cours d'eau torrentueux, mais sans importance.

Comme localités, citons, en partant du sud, le village et le petit port de Horoizumi, la petite ville plus populeuse d'Urakawa, puis, un peu à l'est de Tomakomai, Iufutsu, sur la rivière de même nom. C'est entre ces deux dernières localités qu'aboutit un chemin qui réunit la côte occidentale à la côte sud en passant à l'est du Monbetsu.

La côte, sur laquelle nous citerons Shiraoi et Horobetsu, se dirige ensuite vers le sud-est jusqu'à l'Etomosaki, au delà duquel elle s'infléchit vers le nord pour former la baie des Volcans.

Au nord du cap Etomo citons, assez bien abrités, le port et la ville de Muroran, où l'on établira peut-être un port de guerre; puis Usu, qui lui est inférieur.

Nous avons déjà dit comment la baie était entourée par une série de chaînons volcaniques d'où se détachent des sommets encore fumants qui lui ont valu son nom. Ses côtes, assez peuplées, ne présentent cependant pas d'agglomérations importantes. Osamambe, Kuroiwa, Morimura, méritent cependant une mention. C'est à Mori ou Morimura qu'aboutit la route de terre allant d'Hakodate à Sapporo, et c'est de ce même point que partent régulièrement des steamers faisant le service de Muroran.

Rien à signaler jusqu'à l'Ezanmisaki. Nous avons dit ailleurs comment entre ce cap et le Shirakamisaki se trouvait la baie dans laquelle, protégée par un repli de la côte, s'était développée la ville d'Hakodate, dont le port est excellent.

C'est la ville la plus importante d'Ezo; elle est bâtie en fer à cheval sur le versant septentrional d'une hauteur conique terminant la langue de terre qui ferme sa rade. La ville compte aujourd'hui de 35,000 à 40,000 habitants, pour la plupart trafiquants et commerçants. On se rappelle qu'en 1868 c'est à Hakodate que s'étaient retirés et que luttèrent sous les ordres de l'amiral Enomoto les derniers partisans des Tokugawa. Au delà d'Hakodate, la côte, accidentée et pittoresque, se dirige vers le sud-ouest. Sur ses bords citons Kikonai, Shiriuchi, Fukushima.

Versant de la mer du Japon. — Du Shirakamisaki, la côte se dirige d'abord vers le sud-ouest en se creusant de manière à for-

mer une assez bonne rade, où s'est développée la ville, autrefois prospère, de Matsumae. C'était la résidence des seigneurs qui gouvernaient autrefois la partie occidentale d'Ezo. La ville porte aujourd'hui le nom de Fukuyama. Sa population, qui sous l'ancien régime s'élevait à 20,000 habitants environ, n'en comptait plus que 14,000 en 1885. Tant qu'elle a été la résidence des seigneurs de Matsumae, c'est par là que s'écoulaient tous les produits d'Ezo; il était défendu de commercer ailleurs. Actuellement, malgré tous les efforts faits par l'administration pour conserver quelque vitalité à cette vieille ville, sa décadence paraît définitive; cependant une route carrossable la fait communiquer avec Hakodate.

La côte prend ensuite jusqu'au Shiraitomisaki une direction générale sud-nord. Elle est montueuse, pittoresque, accidentée; au large se profile la petite Oshima, et plus au nord, très rapprochée de la côte, l'île d'Okujirishima.

Sur cette partie du littoral mentionnons la ville et le petit port d'Esashi (9,000 hab.), au pied du Sasadake, puis Kuto en face d'Okujirishima et Setana près de l'embouchure du Riibetsugawa. Ces localités ne sont que d'assez forts villages de pêcheurs.

A partir du Shiraitomisaki, la côte change de direction et s'incline vers le nord-est. Elle se creuse à l'est du Benkeisaki pour former la baie de Sutsu et y créer un assez bon mouillage.

Au delà se jette le Shiribeshigawa, qui contourne à son origine le massif volcanique de même nom.

A Iwanai, centre grandissant d'une importante exploitation de houille, la côte s'infléchit à angle droit pour contourner la péninsule montagneuse qui se termine au Shakutansaki. Elle décrit ensuite une courbe assez régulière et forme le golfe d'Ishikari, dans lequel nous citerons le petit port assez bien abrité et bien aménagé d'Otaru et la ville de même nom (10,000 hab.). Elle communique avec Sapporo, dont elle est le port et à qui elle doit en partie sa prospérité, par une excellente route doublée d'un chemin de fer qui se prolonge jusqu'aux mines de houille de Poronai, exploitées maintenant sur une large échelle.

A Ishikari (10,000 hab.) se trouve un mouillage médiocre, à l'embouchure du fleuve de ce nom.

L'Ishikarigawa est le cours d'eau le plus important d'Ezo. Son développement est à peu près de cent lieues. Il prend naissance dans le massif central, à l'Ishikaridake, et sort de la région la moins connue, la plus sauvage de l'île. D'une façon générale, il coule d'abord de l'est à l'ouest. Se heurtant à la chaîne occidentale,

il incline au sud, puis se recourbe à angle droit pour gagner la mer.

Parmi les nombreux affluents de droite du fleuve, nous citerons seulement le plus intéressant, qui est en même temps le plus important d'entre eux : c'est le Hiinrigawa. Il sort du massif de même nom, le Hiinridake, qui fait partie de la chaîne occidentale et la longe à l'ouest jusqu'à son confluent avec l'Ishikari, à l'endroit même où celui-ci change de direction vers le sud pour longer la même ligne de hauteurs.

Les affluents de gauche du bassin supérieur sont nombreux et peu connus, mais dans la partie inférieure de son cours l'Ishikari reçoit, au point où il change de direction vers l'ouest pour gagner la mer, le Shikotsugawa. Cette rivière sort du lac du même nom au sud du Monbetsudake, le contourne et coule ensuite vers le nord. Sa vallée prolonge presque celle de l'Ishikari moyen.

La région houillère dont Poronai est le centre d'exploitation est à l'est de l'Ishikarigawa moyen, à peu près sur le parallèle de l'embouchure du fleuve.

Sur un petit affluent de gauche dont le confluent est à deux lieues en amont d'Ishikari, se trouve Sapporo (2,000 hab.). C'est la capitale du Hokkaido. Sapporo est une ville de création tout à fait récente et fut le centre de tentatives agricoles faites sous la direction des Américains, sur un pied énorme et d'ailleurs sans succès. A l'élan d'enthousiasme par lequel avaient débuté les tentatives auxquelles nous faisons allusion succéda un découragement aussi déraisonnable.

La ville est au centre d'une riche plaine d'alluvion, vierge pour ainsi dire et qui ne demande que des bras; c'est une question de temps, mais l'avenir est certain.

Au nord d'Ishikari, la côte, longée par les hauteurs de la chaîne occidentale, se dirige sensiblement vers le nord. Elle ne présente d'ailleurs aucun point digne de mention, à l'exception de Mashike, où se trouve un bon mouillage, de Rurumope et enfin de Teshiho, à l'embouchure du fleuve de même nom.

Celui-ci vient du massif central et sort du Teshihodake; il coule d'abord vers le nord-ouest dans une dépression qui longe la chaîne dominant la côte orientale. Il se redresse ensuite vers le nord pour longer la chaîne occidentale, fait un coude important en se heurtant au Benkenayama, puis reprend sa course vers le nord pour gagner la mer par une fissure de la barrière montagneuse qu'elle longe. Son cours est presque symétrique de celui de l'Ishikari.

Comme celui-ci, il a un affluent, mais à gauche, qui prolonge sa vallée moyenne au pied de la chaîne occidentale : c'est le Kenuburigawa, tandis qu'un petit affluent de droite, symétrique du Shikotsugawa, prolonge cette vallée moyenne au nord.

Au delà de l'embouchure du Teshiho, rien d'important à signaler si ce n'est, au large de Furuiwo, les deux îles de Riijiri, Remonjiri, et à l'ouest du Sôyamisaki le bon mouillage et la petite localité de Sôya.

On ne connaît, comme on le voit, de cette grande île d'Ezo que bien peu de chose : c'est une terre vierge et en grande partie inhabitée. Elle présente à coup sûr des ressources considérables, et il est certain qu'habilement mises en œuvre les richesses forestières du Hokkaido, par exemple, pourraient donner d'énormes profits. Le terrain déblayé, il resterait la culture, qui pourrait se développer sur une partie du pays, et l'exploitation des mines, surtout de celles de houille. Qui connaît d'ailleurs les richesses minières de cette terre, dont la superficie égale le tiers de celle de l'empire proprement dit?

Pour les Japonais, l'avenir de cette île est bien incertain. Leurs tentatives de colonisation ont peu réussi; le peuple n'aime ni le froid ni les travaux pénibles, et les neiges d'Ezo le tentent fort peu.

Qui sait donc si un jour, sous un prétexte futile, la Russie ne revendiquera pas Ezo au même titre qu'autrefois Saghalien? Sans doute le gouvernement japonais pourrait protester et défendre Hakodate et la partie méridionale du Hokkaido; mais il se trouverait dans de mauvaises conditions, surtout quand la ligne de Sibérie sera terminée. C'est sans doute en vue d'une éventualité de ce genre qu'il est question de renforcer de plusieurs bataillons les troupes actives à Ezo et d'y organiser solidement une milice locale.

SECTION II

ALIGNEMENT DES CHISHIMA

(ILES KURILLES [1])

Nous avons parlé ailleurs (Résumé historique) des circonstances dans lesquelles les Chishima (mille îles) étaient passées sous la

1. Le nom japonais « mille iles » donné à cet archipel ne doit pas être pris

domination du Japon. Celui-ci, en abandonnant pour des lambeaux de terre des droits assez positifs sur la partie méridionale de Saghalien, fut obligé d'accepter un arrangement tout à son désavantage. Les deux îles les plus méridionales du groupe lui appartenaient déjà.

La rangée des Chishima, rattachée au gouvernement du Hokkaido au point de vue administratif, et dont la population fixe ne dépasse pas 500 habitants, contient un grand nombre d'îles dont beaucoup, inhabitées, ne sont occupées que temporairement par des pêcheurs.

Les habitants sédentaires qui s'y trouvent paraissent être de même race que les Aino, avec une apparence de civilisation encore plus rudimentaire. Ils sont d'ailleurs doux et inoffensifs.

Ces îles, dont quelques-unes sont extrêmement étendues en longueur, sont en général peu propres à la culture; le climat y est excessivement rigoureux. Comme elles sont d'origine volcanique, on y trouve du soufre en grande quantité; c'est, avec le poisson, l'un des rares articles d'exportation de ces contrées.

En allant d'Ezo au Kamtshatka, ces îles, qui sont toutes des volcans, se succèdent dans l'ordre que nous allons indiquer. Elles portent d'ailleurs, comme les localités d'Ezo, des noms d'origine tout à fait étrangère au Japon et qui n'ont un certain sens que dans l'idiome des naturels.

La plupart des renseignements suivants sont empruntés à un travail de M. Milne sur les volcans du Japon.

Kunashiri, la plus méridionale des Chishima, est séparée d'Ezo par un détroit de trois lieues de largeur.

Sa longueur est d'environ vingt-trois lieues, sa largeur de cinq.

Près de son extrémité septentrionale, le sommet le plus important est le Chachanobori, d'où s'échappent encore d'épaisses fumées et dont l'altitude dépasse 2,000 mètres.

Plus au sud, nous remarquerons Suisaikenobori, Staranobori, Lousoyama, Shimanobori, parmi lesquelles le sommet du Louso est encore fumant. A l'extrémité sud-ouest de l'île se dresse le Tachinousenobori.

au pied de la lettre, car il n'en contient pas plus de cinquante, dont une trentaine à peine sont dignes de mention.

L'expression de *Kurille*, qui dérive du russe *Kooret* (fumer), est beaucoup plus exacte.

Le nom Aino pour désigner cet alignement, a le même sens et rappelle ce qui le caractérise, c'est-à-dire seize ou vingt cônes volcaniques encore en éruption.

A l'extrémité méridionale de Kunashiri se trouve le petit établissement de Tomari, avec une rade assez sûre.

Par sa situation relativement méridionale, cette grande île jouit d'un climat assez tempéré et peut se prêter à quelque culture. Tout l'intérieur est couvert de forêts.

Iturup, qui vient ensuite, est la plus grande de l'archipel. Elle est séparée de Kunashiri par le canal ou détroit de Pico ou Catherine. Sa longueur dépasse quarante-cinq lieues et sa largeur est de dix lieues environ. Elle comprend différents massifs montagneux séparés par des affaissements bien marqués. Allant du nord au sud-ouest, les groupes les plus remarquables sont :

1° L'Atsusanobori et le Moshisiyama; cette dernière montagne est un cône fumant;

2° Vers le centre, le Rebunshirinobori;

3° Au sud-ouest, le groupe que les Aino désignent sous le nom de Berritarabenobori et dont la masse est extrêmement imposante.

Il résulte des observations de M. Milne que très probablement Iturup était à l'origine un groupe de cônes volcaniques formant autant d'îles distinctes qui auraient été réunies par une élévation insensible du sol.

L'île présente plusieurs établissements permanents, notamment Furubutsu, qu'on peut considérer comme la capitale d'Iturup. On y trouve une dizaine de maisons et autant de dépôts de marchandises. C'est là que réside le gouverneur.

Citons encore Bettobey, Sukeya, Makayomi et Subetori, où se trouve une petite population fixe, qui vit exclusivement de pêche. La truite saumonée et le saumon y abondent d'une manière vraiment extraordinaire. Dans certains endroits tranquilles, ce n'est pas une exagération de dire qu'il y a autant de poisson que d'eau; d'un seul coup de fusil il n'est pas rare d'en toucher quatre ou cinq.

Urup est une grande île séparée de la précédente par le détroit de Vriès, dont la largeur est de cinq lieues environ. La longueur de l'île approche de vingt-quatre lieues et sa largeur de six. Vue du nord-ouest, elle a l'apparence d'une masse montagneuse se terminant parfois sur la côte par de formidables falaises.

Un des sommets les plus intéressants, le long de la côte sud-est, est Atatsunobori ou pic Nobu (1,300 m.). C'est un cône volcanique, mais dont les pentes sont d'une raideur inusitée, atteignant d'un côté une inclinaison de 50° et de l'autre 49°.

Le Paiwanobori et le Kairanobori sont, au sud, les deux sommets dominants.

Bratchirnoi, ou les Deux-Frères, sont deux îles situées à huit lieues environ au nord-est d'Urup. Comme toutes celles du groupe, elles sont d'origine volcanique, mais celle du nord seule est maintenant en éruption. Son altitude peut être de 850 mètres.

Celle du sud, qui est un volcan éteint depuis longtemps, si l'on en juge d'après sa forme extérieure, ne dépasse pas 600 mètres.

Simushir, séparée d'Urup par le détroit de la Boussole, est une assez grande île de dix lieues environ de longueur sur deux de large.

Son sommet le plus important, vers le centre de l'île, est connu sous le nom de pic Prévost, que lui donna La Pérouse. Sa hauteur dépasse 1,700 mètres. A l'extrémité septentrionale de Simushir se trouve un bon abri naturel, désigné dans certaines cartes sous le nom de port Broughton; on est conduit à supposer, d'après sa forme, que c'est un ancien cratère dont les parois brisées d'un côté ont donné passage à la mer. Sa profondeur vers le centre est de 100 mètres et sur les bords de 40 environ.

L'entrée présente une largeur de moins de 200 mètres et une profondeur inférieure à 4 mètres. Il est donc accessible seulement aux petits bateaux.

Ketoy, Ushishir, Rashau, ne présentent aucun intérêt particulier; elles offrent toutes les trois des cônes fumants, dont le plus élevé se trouve dans la première de ces îles et atteint près de 1,000 mètres.

Matau et **Raikoke** sont des îles dont les volcans, particulièrement actifs, atteignent dans la première une altitude de plus de 1,700 mètres et 700 mètres dans la deuxième.

Shiaskotan mesure cinq lieues de longueur sur environ une lieue de large; elle présente à ses deux extrémités, près du nord et du sud, deux volcans donnant encore d'abondantes fumées.

L'altitude du nord de l'île est d'environ 1,000 mètres, tandis que le sud atteint 900 mètres. Le centre de l'île présente un affaissement.

Ekarma est un cône volcanique irrégulier qui se trouve à deux

lieues environ au nord-ouest de Shiaskotan. Son altitude approximative est de 1,400 mètres.

Karimkotan est un îlot volcanique de 1,000 mètres environ d'altitude, de trois lieues de diamètre, et situé à huit lieues environ au nord-est de Shiaskotan.

Chirinkotan, qui se trouve à dix lieues environ au nord-ouest de Shiashkotan, est actuellement le volcan le plus actif des Chishima. Il émet sans cesse d'épaisses fumées, projette souvent des pierres et quelquefois d'abondantes coulées de lave; altitude approximative, 800 mètres.

Onekotan. — Cette île, de dix lieues environ de longueur et de deux à quatre de largeur, se trouve à trois lieues au nord-est de Karimkotan, dont elle est séparée par le détroit de Shistoi. Son extrémité méridionale, qui est la plus élevée, atteint une altitude évaluée à 1,300 mètres environ.

Asirmintar ou **Shirinki,** petite île à moins de quatre lieues environ au sud-ouest de Paramushir. C'est un volcan éteint dont la hauteur serait approximativement de 800 mètres.

Paramushir. — C'est une des îles les plus grandes du groupe des Chishima. Sa longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sa largueur dépasse cinq lieues. Il résulterait d'observations récentes qu'à une époque relativement moderne, Paramushir et Shumushu devaient être réunies. L'île est très montagneuse. A son extrémité septentrionale, le mont Eleeko est encore fumant; c'est le plus intéressant, mais non le plus élevé, car au sud s'élève le « Fuss peak », dont le cône régulier et bien formé atteindrait une altitude supérieure à 800 mètres. La partie méridionale de l'île est moins élevée.

Alaid. — A quatre lieues environ au nord-ouest de l'île précédente se trouve la petite île d'Alaid, qui présente l'apparence d'un cône isolé très régulier de près de 2,000 mètres d'altitude. La dernière éruption a eu lieu en septembre 1802.

Shumushu ou *île Pervi.* — C'est la plus septentrionale des Kurilles; elle est séparée du Kamtshatka par le détroit des Kurilles, dont la largeur est de trois lieues environ, et de Paramushir au sud par le petit détroit des Kurilles, dont la largeur ne dépasse pas

3 kilomètres. Comparée aux autres îles du groupe, celle-ci est extrêmement plate et affaissée. En 1878, le nombre de ses habitants était de 231, vivant pour la plupart dans un village appelé Seleo ; ils parlaient couramment russe et connaissaient quelques mots aino.

Les autorités japonaises les ont fait transporter, en 1884, à Shikotan, petite île qui se trouve au sud de Kunashiri, de telle sorte qu'actuellement Iturup est la plus septentrionale des îles habitées en permanence dans l'archipel des Chishima.

SECTION III

ARCHIPEL DES RIU-KIU

(LOO-CHOO : LIU-KIU)

§ 1er — Généralités. — Histoire.

Au commencement du XIVe siècle, les Riu-Kiu formaient trois souverainetés indépendantes : Chiuzan, Sannan et Samboku, qui furent réunies sous un seul chef en 1430. Depuis cette époque jusqu'en 1880, ce petit empire a été divisé en trois provinces : Shimajirisei au sud, Chiuzansei au centre, et Kunikasei au nord. C'est dans la province centrale que se trouvait la capitale Shiuri et son port Nawa (ou Nafa) ; le nombre total des îles de l'archipel est de trente-six.

D'après des renseignements japonais dignes de foi, les relations entre le Japon et Riu-Kiu commencèrent en 1451, sous l'empereur Hanazono II, qui envoya des dons au shogun Ashikaga Yoshimasu. A partir de cette époque, des rapports commerciaux assez suivis s'établirent avec Hiogo, et en 1580 on cite une nombreuse ambassade envoyée à Hideyoshi.

Les relations de Riu-Kiu et de Satzuma eurent longtemps le caractère le plus amical, et chaque année des vaisseaux chargés de présents venaient à Kagoshima ; mais vers le commencement du XVIIe siècle un ministre de Riu-Kiu nommé Jana, désireux de se faire bien voir des Ming, dominant alors la Chine, persuada à son roi d'interrompre tout rapport avec le Japon. Le daimio de Satzuma, Shimadzu Iyehisa, envoya demander des explications. Jana reçut fort mal le représentant du prince, qui obtint de Ieyas la permission d'aller châtier les insolents. Il partit au mois de mars 1609, prit d'assaut la capitale et s'empara de la personne du roi, qu'il

emmena prisonnier à Kagoshima. Les Chinois ne firent aucune tentative pour soutenir leur vassal, et il est possible qu'ils n'aient été informés de ces événements qu'à la fin de la captivité du roi, qui dura trois ans.

Depuis cette époque, le petit royaume de Riu-Kiu devint une possession des princes de Satzuma, par l'intermédiaire desquels les ambassadeurs allaient offrir des dons aux shogun et demander l'investiture des nouveaux rois.

De 1611 à 1850 il y eut ainsi quatre ambassades [1].

En réalité, la situation du royaume de Riu-Kiu manquait de clarté depuis des siècles ; voici ce qu'elle avait été, et ce qu'elle était en 1875, d'après le roi lui-même :

« Notre contrée commença à payer un tribut à la Chine et à être sous sa domination dans la deuxième année de Hung-Wu, de la dynastie de Ming, vingt-neuvième année du soixante-sixième cycle (1372). Depuis cette époque et sans interruption Loo-Choo continua à payer un tribut à la Chine pendant une période de deux cent trente- sept ans.

« Dans la trente-septième année de Woolih, quarante-sixième année du soixante-dixième cycle (1609), notre pays fut envahi par les troupes de la province de Satzuma, et Loo-Choo, incapable d'opposer une résistance effective aux envahisseurs, fut obligé de se soumettre. Mais ceci ne changea rien à l'usage de payer un tribut à la Chine. Les Japonais cachèrent au gouvernement chinois la conquête de notre pays par les Satzuma, et quand les habitants de Loo-Cho envoyaient un vaisseau en Chine, ils devaient, par un serment solennel, promettre de ne rien divulguer de la situation existante. Pareillement, quand des envoyés chinois venaient à Loo-Choo, les gens de Satzuma quittaient la capitale et se cachaient dans une localité située à un ri (une lieue) de distance.

« C'est pour ces raisons que la soumission de Loo-Choo à la province de Satzuma était ignorée de la Chine et du reste du monde.

« Le gouvernement japonais ayant été réorganisé dans la onzième année de Tung-Chi (1872), le gouvernement de Loo-Choo, obéissant à un ordre du prince de Satzuma, envoya une ambassade à Tokyo. Celle-ci y reçut des ordres relatifs à l'investiture du roi de Loo-Choo comme prince d'un territoire considéré à partir de ce jour comme une dépendance directe de l'empire japonais; mais ayant été déjà investi par la Chine, nous ne pouvions l'être de

1. D'après Satow.

nouveau par le Japon, et nous déclarâmes formellement au prince de Satzuma que nous ne pouvions accepter ces conditions. Mais celui-ci répondit sévèrement que toute résistance serait un manque d'obéissance à l'empereur et que Loo-Choo devait être administré comme les autres ken (préfecture) de l'empire. Notre envoyé, en présence de ce dilemme, ne put éviter, sous sa propre responsabilité, d'obéir à cet ordre; et quand il revint à Loo-Choo, il remit au roi un mémoire à ce sujet. La fausse position prise en cette circonstance par notre envoyé mit le roi et les officiers du royaume dans la plus grande perplexité.

« Ils songèrent d'abord à s'excuser de ne pouvoir s'incliner devant les ordres reçus; puis la crainte d'attirer sur leur pays les plus grandes calamités les conduisit à la pensée de promettre, pour un certain temps du moins, leur soumission; définitivement ils décidèrent enfin qu'il était préférable de refuser franchement. Mais le gouverneur de Kagoshima avait envoyé déjà à Tokyo le brouillon d'une lettre écrite par le roi et dans laquelle il remerciait l'empereur pour sa nomination de prince de Loo-Choo, de telle sorte que lorsque nous désirâmes refuser l'investiture, le Dajokan ne nous le permit pas. Investi malgré nous, comme nous venons de l'indiquer, il était bien entendu que le Japon ne changerait rien à la constitution et à la forme du gouvernement de Loo-Choo et par conséquent, en 1872 et en 1874, des dons furent, comme par le passé, envoyés à la Chine. Mais dans la première année de Kangsâ (1875) le Japon nous défendit de payer désormais ce tribut.

« Tout notre pays considéra cette action comme un manque de foi de la part des Japonais[1]. ».

Quoi qu'il en soit, et malgré les protestations de ce malheureux petit roi, son pays a été définitivement annexé. Lui-même, privé de tout emploi, comptant cependant parmi les nobles du Japon, paraît avoir accepté avec philosophie sa nouvelle situation.

En admettant l'action directe du Japon dans l'affaire de Formose (voir le Résumé historique), la Chine a accepté *de facto* la souveraineté des Mikado sur l'archipel des Riu-Kiu.

Beaucoup de Japonais considèrent maintenant avec peu d'enthousiasme cette acquisition, qui augmente outre mesure l'étendue de l'empire et ses points vulnérables, sans qu'aucun avantage sérieux compense les inconvénients auxquels nous venons de faire allusion. En cas de guerre, le gouvernement ne tenterait certaine-

1. *Young Japan.*

ment pas, et avec raison, de défendre les Riu-Kiu. Cependant, comme dans les autres parties du Nouveau Japon, il est question d'y organiser des milices locales. Il a été question en 1886 de rétrocéder l'archipel à la Chine; mais c'est une mesure dont le gouvernement, déjà impopulaire, ne voudra certainement pas prendre la responsabilité.

§ 2. — Description géographique.

Les îles comprises entre Kiushiu et Formose, et que, très logiquement d'ailleurs, on désigne habituellement sous un nom d'ensemble unique, sont cependant, et depuis un temps immémorial, divisées politiquement en deux fragments.

Le plus septentrional, qui porte le nom d'îles Osumi, dépendait sans conteste du prince de Satzuma et faisait partie intégrante du Japon; le plus méridional, au contraire, formait le petit royaume insulaire dont il a été question précédemment.

Iles Osumi. — Nous avons, accidentellement pour ainsi dire, en étudiant Kiushiu, parlé de Tanegashima, et de Yakushima, qui sont les plus septentrionales des Osumishima, autrefois rattachées pour l'administration à la province d'Osumi, située dans Kiushiu, à l'est de la baie de Kagoshima. La province d'Osumi faisait partie du domaine des princes de Satzuma.

Ce groupe, commençant par ces deux grandes îles, se continue par une série de sept ou huit petites que nous ne ferons que nommer, puis par deux d'importance plus grande.

Les petites sont : Kuchinoshima, Nakanoshima, Gajashima, Suwaseshima, Hinoshima, Akusekishima, Takarashima, ces dernières alignées très exactement du nord-est au sud-ouest.

Plus au sud se trouve le groupe des îles dont la fertile Oshima, mesurant à peu près vingt lieues dans sa grande longueur, est la plus importante.

Sa ville la plus populeuse, située sur la côte nord, est Nase, à proximité d'un assez bon port. L'île, montagneuse, est d'ailleurs occupée par une population fort dense.

Oshima est flanquée à l'est par Nikaishima, et au sud, semblant faire corps avec elle, par plusieurs autres.

Enfin, alignées exactement vers le sud-ouest, on trouve les trois îles de Tokunô, Okinoeerabu et Yorou, dont la première, de beaucoup la plus étendue, présente au nord-est le bon port d'Inokawa.

Iles Riu-Kiu. — Les Riu-Kiu proprement dites débutent au nord par l'île Nakagami, qui est d'ailleurs la plus considérable de l'archipel. Allongée dans la direction nord-est, sud-ouest, elle mesure plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande longueur, tandis que sa largeur varie de deux à huit lieues. Ses contours sont extrêmement irréguliers, et ses côtes bordées de récifs de corail qui en rendent la navigation périlleuse, particulièrement sur la côte orientale. Elle est entourée d'un grand nombre d'îlots.

Sa ville la plus importante est, au sud, la capitale de l'ancien royaume, Shiuri, et son port Nafa ou Nawa. Cette dernière localité est aujourd'hui le chef-lieu de la préfecture d'Okinawa, administrée, comme tous les autres ken, par un Japonais fonctionnaire du gouvernement.

Le port de Nawa est le seul bon mouillage de l'île, qui exporte au Japon par cette voie du sucre, du coton et des soieries. La valeur annuelle des exportations dépasse un million de francs.

De Nawa, en remontant vers le nord, signalons sur la côte occidentale, qui est la plus peuplée, le petit fleuve Kintagawa et les localités d'Onna et de Nago.

La population de l'île s'élève approximativement à 130,000 habitants, dont 60,000 aux environs de Nawa.

A l'ouest de Nakagamishima citons Kumeshima, complètement entourée de récifs.

Une large trouée de plus de soixante lieues divise l'archipel des Riu-Kiu proprement dites en deux parties: celle du nord comprend Nakagami, Kumeshima et un nombre considérable d'îlots qui en dépendent.

La partie la plus méridionale, séparée de la précédente par la trouée dont nous venons de parler, est désignée sous le nom de Sakishima; elle se subdivise en deux groupes, celui de Miyakoshima et celui de Yayeyama. Comme celui de Nakagami, ces groupes sont entourés de bancs de corail qui ont parfois plusieurs lieues d'étendue.

Miyakoshima. — Ce groupe comprend neuf îles, dont la population s'élève à 30,000 habitants environ, occupant 3,600 maisons.

Le meilleur port est Harimizu, situé entre l'île principale et Nagarabejima.

Yayeyama ou Yaeyama. — Ce groupe, dont la circonférence totale est de soixante lieues environ, se compose aussi de neuf îles,

dont les plus importantes sont : au nord-est Ishigakishima, et à l'ouest de celle-ci Nishiomotejima, désignée dans certaines cartes sous le nom d'Iriomoteshima.

La population du groupe de Yaeyama, inférieure à celui de Miyako, ne dépasse pas 14,000 habitants.

Ce groupe possède deux ports excellents, Ishigaki et Funanki. Ce dernier, qui se trouve dans l'île de Nishiomote, est le meilleur; il a quelques points de ressemblance avec celui de Nagasaki, mais il est plus grand.

Ces îles présentent en abondance des bois recherchés en Chine et au Japon, et particulièrement le bois de shitan et l'ébène ; mais d'une façon générale les ressources naturelles du Riu-Kiu sont encore peu connues.

Les habitants sont doux et pacifiques. Par leur langue, leurs usages, l'apparence générale, ils se rapprochent plus des Japonais que des Chinois. Hommes et femmes attachent leurs cheveux sur le sommet de la tête en les fixant par une longue épingle.

La ceinture, portée seulement par les hommes, constitue la seule différence entre les vêtements des deux sexes.

Les femmes, beaucoup moins libres qu'au Japon, sortent très rarement. Celles qui appartiennent à la classe aisée et qui sont mariées ne voient que leur mari et leurs proches parents.

SECTION IV

ILES OGASAWARA

(BONIN)

Les îles Ogasawara, désignées dans la plupart des cartes européennes sous le nom d'îles Bonin, sont de formation volcanique; à vol d'oiseau, elles se trouvent à 1,000 kilomètres environ des côtes du Japon, dans la direction du plissement Assamayama, Fujisan, îles d'Idzu, auxquelles elles sont reliées d'ailleurs par une chaîne sous-marine.

Ces îles furent découvertes en 1593 par le prince Sadayori, qui leur donna son nom de famille.

Antérieurement elles avaient été, dit-on, signalées par des navigateurs espagnols et hollandais.

Enfin, en 1827, l'amiral anglais Becchey s'en empara, et en 1830 le consul anglais des îles Sandwich y introduisit quelques

colons; mais vers 1860 la Grande-Bretagne renonça à ses prétentions, plutôt en raison du peu d'importance de ces îlots qu'à cause des droits très positifs des Japonais.

Ces îles, situées entre le 31° et le 24° de latitude nord, jouissent d'un climat tropical plus chaud que celui des Riu-Kiu. Par leur végétation elles appartiennent à la zone torride. Le sol y est d'une très grande fertilité, et l'on y cultive avec succès, outre les céréales japonaises, la canne à sucre, le bananier.

D'après Satow, la population de ces îles, en 1875, ne dépassait pas 65 habitants, comprenant des Français, des Anglais, des Américains, des Espagnols, des nègres et même des Japonais.

A la suite de quelles aventures ces éléments divers se trouvaient-ils réunis là?

Quoi qu'il en soit, la population est actuellement beaucoup plus considérable, comprenant plus de 700 individus, la plupart japonais. Il est question d'y créer une milice locale.

Ce petit archipel est d'ailleurs en relations régulières avec le Japon; au point de vue administratif, il fait partie du fu (cité) de Tokyo.

Les îles Ogasawara forment trois petits groupes :

Au nord celui de Mukoshima;

Au centre, le plus important, composé des îles Ototo, « jeune frère »; Ani, « frère aîné », et Chichi, « père »; c'est dans cette dernière, Chichishima, que se trouve, sur la côte orientale, l'excellent petit port d'Ominato (port Lloyd des Anglais) et la petite ville du même nom, qui comprend la plus grande partie des habitants de l'archipel.

Le groupe le plus méridional se compose aussi de trois îles, auxquelles les Japonais ont donné des noms analogues à ceux qui précèdent, savoir : Haha, « mère »; Ane, « fille aînée, » et Imoto, « fille cadette ». La première, Hahashima, est de beaucoup la plus étendue. Son port est au nord, Kitaminato (port du Nord).

CHAPITRE III

QUELQUES CONSIDÉRATIONS MILITAIRES

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte et sur l'immense développement presque linéaire des îles qui constituent le Japon pour comprendre immédiatement comment, avec une pareille étendue de côtes, il serait puéril de vouloir se préparer à mettre partout le territoire à l'abri d'un débarquement possible.

Bien que préoccupé d'assurer la sécurité du territoire, le gouvernement n'a même pas songé à défendre effectivement, efficacement, les nombreuses îles qui dépendent de l'empire.

Le drapeau japonais flotte partout; c'est en temps ordinaire une précaution suffisante contre les convoitises des puissances étrangères; mais si un conflit éclatait, les petites îles, et d'une façon générale le Nouveau Japon serait, en partie du moins, à la merci d'un ennemi disposant de forces navales considérables. Il pourrait, dans les immenses dépendances de l'empire, s'établir là où il voudrait, et y rester, pensons-nous, autant qu'il serait nécessaire. Les milices locales qu'on se propose d'établir n'offriraient sans doute qu'une résistance illusoire.

En ce qui concerne le vieux Japon, la véritable patrie japonaise, les préoccupations sont plus vives et les mesures défensives qu'on se propose de prendre assez complètes.

§ 1er. — Idée générale défensive du Japon proprement dit.

Le Vieux Japon se compose de trois grandes îles: Hondo, Kiushiu, Shikoku, séparées les unes des autres par la mer Intérieure.

L'impossibilité d'empêcher un débarquement sur la côte extérieure de l'ensemble de ces îles est manifeste. Il faudrait des fortifications partout, ce qui serait ruineux et inutile.

La vraie méthode pour empêcher l'ennemi de s'établir sur le territoire consiste à améliorer les voies de communication exis-

tantes, à en créer de nouvelles, et enfin à entourer les massifs montagneux que nous avons étudiés de routes toujours praticables, bien entretenues et bien tracées, et de voies ferrées.

Celles-ci surtout doivent jouer un rôle capital dans la défense du pays. Il faut donc que le réseau, qui est à créer presque tout entier, se compose de voies permettant à des troupes de se mouvoir rapidement, du nord au sud, sur le versant de la mer du Japon et sur celui de l'océan Pacifique, et que des voies ferrées secondaires transversales permettent de communiquer rapidement d'un versant à l'autre.

Le pays d'ailleurs se prête assez bien par sa constitution physique à l'exécution de ce plan général, qui permettrait de porter rapidement au point attaqué des forces supérieures au corps de débarquement ennemi, qui comprendrait au maximum 30,000 hommes, quelle que soit la puissance de la nation assaillante.

Mais si la solution du problème de la défense du Japon est simple, en définitive, si l'on ne considère que le Hondo, elle se complique un peu si l'on veut englober aussi dans le système défensif Shikoku et Kiushiu.

Elle consiste alors à assurer en permanence des communications faciles entre le Hondo et les deux îles méridionales et à interdire à l'ennemi aussi complètement que possible l'accès de la mer Intérieure.

Des études faites à diverses époques par des officiers européens au service japonais ont abouti à préciser certaines idées, sans cependant avoir déterminé définitivement l'adoption d'un plan.

On se rappelle, d'une part, que la mer Intérieure se trouve naturellement subdivisée en bassins assez bien délimités, et, d'autre part, qu'elle communique avec les mers ouvertes qui entourent le Japon par quatre détroits :

1° Entre le Hondo et Awaji, par celui de Izumi;
2° Entre Awaji et Shikoku, — Naruto;
3° Entre le Hondo et Kiushiu, — Simonoseki;
4° Entre Shikoku et Kiushiu, — Bungo.

S'il était possible de fermer efficacement chacun de ces détroits, le problème serait résolu.

Le **détroit d'Izumi**, assez large, mais divisé en trois par deux petites îles, peut être défendu très efficacement au moyen de quelques ouvrages faciles à établir et complétés par un système de torpilles fixes et mobiles.

Le **détroit de Naruto**, très étroit, est d'ailleurs presque impraticable à cause des courants et des tourbillons extraordinaires qui s'y développent. En cas de nécessité cependant, de gros navires pourraient y passer; mais quelques ouvrages rendraient la tentative, sinon impossible, du moins fort périlleuse.

Le **détroit de Simonoseki**, également extrêmement étroit, est facile à défendre; mais pour assurer les communications avec Kiushiu, il faudrait englober le détroit dans une sorte de camp retranché, dont les ouvrages seraient répartis, au nord dans le Hondo, au sud dans Kiushiu, à l'ouest dans l'île de Hiku, qui ferme presque le détroit de ce côté.

Il sera d'autant plus nécessaire de bien fortifier cette position que le détroit de Bungo, qui sépare Kiushiu de Shikoku, se présente dans de mauvaises conditions défensives.

Détroit de Bungo. — Il est trop large pour être efficacement défendu. Par cette porte l'ennemi pourra toujours pénétrer dans la mer Intérieure. De là nécessité : 1° de faire plus qu'une simple barrière à Simonoseki, et 2° de chercher à l'est, entre Shikoku et le Hondo, une ligne de défense pour limiter, s'il est possible, au Suwonada et à l'Iyonada la partie accessible à l'ennemi. C'est par le détroit de Bungo que passa, en **1864**, la flotte alliée pour aller châtier le prince de Nagato à la suite de l'attentat de Simonoseki.

On se rappelle que nous avons appelé plusieurs fois l'attention sur le renflement occidental de Shikoku, qui rétrécit considérablement au nord d'Imabara la largeur de la mer Intérieure, d'ailleurs absolument semée d'îles dans cette région. En décrivant le « Setouchi », nous avons, dans cette région, signalé particulièrement trois de ces îles. En partant du Hondo, ce sont : Omishima, Hakatashima, Oshima, séparées entre elles et des grandes îles par d'étroits passages. Elles se prêtent bien à l'établissement de batteries et d'ouvrages qui pourraient barrer la mer Intérieure dans d'assez bonnes conditions.

Dans son ensemble donc, indépendamment, bien entendu, des difficultés de détail et des chances diverses d'une guerre, il est permis de dire que le problème de la mer Intérieure peut être résolu à peu près heureusement.

En effet, d'une part, communication certaine, sûre et facile entre le Hondo et Shikoku, à l'abri des barrières élevées au détroit d'Izumi, à celui de Naruto et au nord d'Imabara.

D'autre part, communication également assurée entre le Hondo et Kiushiu par le camp retranché de Simonoseki. Malheureusement on ne peut compter sur des relations certaines entre Shikoku et Kiushiu, et il en résulte une nécessité encore plus impérieuse de développer le système des voies de communication du Hondo occidental, système qui devrait se prolonger en quelque sorte dans Kiushiu et Shikoku.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question.

Telles sont, pensons-nous, les idées générales qui ont cours aujourd'hui, ou du moins qui devraient avoir cours. La défense du Japon serait ainsi par essence une défense mobile. Cependant il y a intérêt aussi à mettre à l'abri d'un coup de main certaines parties vitales de l'empire, qui sont déjà ou qui seront sans doute fortifiées.

Dans le Hondo, Tokyo, la capitale, où tous les services, l'administration, les arsenaux, ont été groupés d'une façon un peu imprudente ;

Ozaka et ses fonderies de canons ;

Kobe, avec ses docks et ses bassins, et quelques autres villes importantes comme Nagasaki, dans Kiushiu, qui possède aussi une organisation assez complète.

Actuellement l'entrée de la baie de Tokyo est à peu près défendue, autant du moins qu'il est possible de le faire, par les feux croisés des ouvrages de Kannonsaki et du fort de Futsu, éloignés de plus de sept kilomètres, et dont l'action contre un ennemi hardi ne serait peut-être pas très efficace.

Le fond de la baie est en outre occupé par quelques forts assez pittoresques, établis hâtivement en 1854 sur des bas-fonds. Ils sont aujourd'hui désarmés et n'ont aucune valeur.

Les fortifications qui se trouvent à l'entrée de la baie de Tokyo sont les seules existant actuellement au Japon et établies d'après les idées modernes, mais elles ne sont pas armées.

Il serait urgent de penser à celles d'Ozaka, de Kobe et de la mer Intérieure ; mais, hésitant entre des projets divers, le gouvernement reste indécis et le pays sans défenses, bien qu'une souscription nationale pour la défense des côtes ait procuré des sommes importantes.

Outre les fortifications dont nous venons de reconnaître l'utilité, nous pensons, à un autre point de vue, qu'il faudrait aussi établir sur les côtes du Japon quelques ports de refuge dans lesquels le cas échéant, les flottes nationales pourraient trouver un abri ou attendre une bonne occasion.

Sur la côte orientale du Hondo nord, Yamada est naturellement indiqué.

Au centre, l'organisation des ports de refuge est particulièrement importante.

Les forces navales japonaises seront sans doute divisées en trois escadres ou même quatre si les ressources le permettent : celle qui manœuvrera autour de Tokyo aura sa base à Yokoska; celle qui est appelée à agir dans la mer Intérieure s'appuiera sur Kure (Hiroshima), et la troisième sur Saseho, protégera le sud et le détroit de Tsushima. La quatrième aurait sa base dans Ezo, à Muroran. Il y a donc un intérêt puissant à assurer leurs mouvements.

Des études assez sérieuses ont été faites en 1886 et fait ressortir la valeur de quelques positions, par exemple, la baie d'Enomura, à la base occidentale de la presqu'île d'Idzu, puis le golfe d'Ise (ou d'Owari), dont l'entrée pourrait être défendue, et enfin sur la côte de la presqu'île de Yamato, Hamashima, Owashi et, tout au sud, Oshima, qui est un mouillage de premier ordre;

Dans Kiushiu, Kagoshima et Nagasaki;

Sur la côte occidentale du Hondo central, Miyatsu ou Tsuruga; le premier est le meilleur;

Dans la presqu'île de Noto, Nanao.

Enfin il faudrait prendre quelques précautions à Hakodate (Ezo), et, abandonnant le reste de l'île, mettre la ville en état de défense, ce qui ne serait pas difficile. Elle est flanquée maintenant de batteries sans valeur. Muroran, à l'entrée nord de la baie des Volcans, est aussi dans de bonnes conditions.

Mais, il faut le répéter, le plan d'organisation défensive qui vient d'être indiqué n'a de valeur que s'il est appuyé sur un réseau complet de voies ferrées.

Revenons donc à cette question qui prime toutes les autres.

En se plaçant exclusivement au point de vue militaire, voici quelle devrait être la direction générale des lignes qu'il serait indispensable d'établir :

RÉSEAU DU NORD

Grandes lignes.

Tokyo à Aomori par Utsunomiya, Shirakawa, Fukushima, Sendai, Morioka et Nobeji (Oshiukaido).

Lignes secondaires.

1° Yamada et Miyako à Morioka, par Tahito;

2° Morioka à Akita, soit directement par Kakunotate, ce qui demanderait d'assez grands travaux; soit, ce qui vaudrait mieux, en utilisant, de Morioka à Kurosawajiri, la grande ligne de Sendai, et longeant à partir de cette localité la route carrossable, nouvellement ouverte, qui conduit à Akita par la vallée de l'Omonogawa;

3° Shirakawa à Niigata, par le Seishidotoge, Wakamatsu et la vallée de l'Aganogawa.

RÉSEAU DU CENTRE

Grandes lignes.

1° Tokyo à Kyoto et Ozaka, en suivant le Nakasendo et passant par conséquent par Urawa, Takazaki, le col d'Usui, puis vers le sud par Suwa et la vallée du Kisogawa sur Gifu, puis Nagahama et Kyoto;

2° Tokyo à Kyoto, par le Tokaido, c'est-dire par Kanagawa (Yokohama), Odawara, Shizuoka, Nagoya.

Lignes secondaires.

1° Col d'Usui à Niigata, par Nagano et Naoetsu, s'embranchant vers Komoro sur la ligne du Nakasendo;

2° Handa (port dans la baie d'Owari) à Nagoya, Gifu et Tsuruga (sur la mer du Japon), réunissant la ligne du Tokaido à celle du Nakasendo, et l'océan Pacifique à la mer du Japon;

3° Sur cette ligne, un embranchement vers le nord sur Fukui, Kanasawa et Toyama.

RÉSEAU DE L'OUEST

Grandes lignes.

1° Ozaka à Simonoseki par la côte méridionale du Hondo. Cette ligne devrait se diviser en deux sections; l'une, d'Ozaka à Mihara, peut sans inconvénients suivre la côte de près; l'autre, de Mihara à

Simonoseki, doit être tracée à quelque distance à l'intérieur pour se trouver à l'abri du tir des bâtiments de guerre qui pourraient être dans la mer Intérieure, ouverte dans cette région.

Les éléments de cette dernière section devront réunir Mihara, Hiroshima (Kure) et Yamaguchi.

Lignes secondaires.

1° Kyoto à Miyatsu et par Sonobe;
2° Kyoto à Tsuruga.

RÉSEAU DE SHIKOKU

1° Une grande ligne longitudinale allant de Tokushima à l'est à Matsuyama à l'ouest;
2° Des lignes secondaires réunissant à cette base, au nord Takamatsu, au sud Kochi.

RÉSEAU DE KIUSHIU

1° Une grande ligne allant du nord au sud, de Kokura à Kagoshima, en passant par Amaki, Kumamoto, Yatsuhiro et Hitoyoshi;
2° Des lignes secondaires s'embranchant sur la précédente, et allant au nord sur Fukuoka, à l'ouest sur Saga, Saseho et Nagasaki, à l'est sur Oita et Miyasaki,

Indépendamment des lignes de raccordement dont il n'a pas été question, le nombre de celles que nous considérons comme indispensables est donc considérable. Elles devront souvent être établies dans des régions difficiles; il faut donc du temps et de l'argent. C'est surtout l'argent qui manque, et c'est avec une lenteur extrême qu'aidées cependant par le gouvernement, des sociétés civiles ont, dans un but purement commercial, entrepris la construction d'un certain nombre de lignes.

Il est juste cependant de constater l'activité fiévreuse qui préside aux travaux des voies ferrées depuis 1887. Cependant aucun réseau n'est encore complet; ceux du nord et du centre sont commencés et poursuivis avec une indécision qui provient de l'insuffisance des études préliminaires et du manque de plan d'ensemble.

(Interruption inattendue des travaux de la ligne du Nakasendo en 1887.)

Les voies actuellement livrées au trafic ou qui le seront prochainement sont les suivantes :

1° Tokyo à Aomori par Sendai, Utsunomiya et Shirakawa, avec embranchement sur Mito;

2° Tokyo, au pied du col d'Usui (ligne du Nakasendo), avec embranchement à Takasaki, sur Maebashi;

3° Tokyo à Yokohama. C'est la première ligne ferrée construite au Japon. Elle se prolonge sur Odawara (ligne du Tokaido) et atteindra Kyoto avant 1890;

4° Gifu à Nagahama (ligne du Nakasendo);

5° Nagahama à Tsuruga;

6° Gifu à Nagoya et Handa;

7° Kyoto à Otsu, se relie à la ligne du Nakasendo;

8° Kyoto à Ozaka, Kobe et Himeji;

9° Ozaka à Sakai;

10° Nagasaki à Saseho.

Toutes ces lignes ou fragments de lignes, excepté le tronçon de Yokohama à Tokyo, sont à une voie et ne pourraient encore rendre aucun service au point de vue militaire, non seulement à cause de leur peu d'étendue, mais surtout par le manque de matériel propre aux transports militaires.

Voici donc la situation actuelle du Japon au point de vue de sa préparation à une guerre défensive :

A l'intérieur peu de bonnes routes, pas de chemins de fer qui permettent de se porter en force au-devant de l'adversaire. Les parties vitales de l'empire qui sont à proximité de la côte sont faciles à bombarder et à prendre;

Pas de port de guerre organisé, Yokoska excepté;

Pas de port de refuge;

Communications non assurées entre les diverses parties de l'empire.

Ajoutons que la marine est encore incomplètement organisée et peu solide.

Pour de longues années on peut donc affirmer que le Japon est ouvert, qu'une grande puissance maritime pourra assez facilement, quand et comme elle voudra, s'établir sur un point quelconque de l'empire japonais et avec la plus grande facilité dans l'une des petites îles qui en dépendent.

Si cependant la guerre se développait et que l'assaillant voulût non seulement s'établir sur un point du territoire, mais encore marcher à l'intérieur et faire une guerre de conquête, par exemple, il se heurterait à des difficultés insurmontables, provenant surtout de la difficulté d'assurer ses lignes de communication, et de la pénurie des moyens de transport. Il trouverait devant lui le peuple debout tout entier défendant un sol difficile avec un patriotisme doublé de la haine toujours latente de l'étranger.

Si nous examinons maintenant quels sont les points importants les plus vulnérables de l'empire, ceux où il faudrait, le cas échéant, porter violemment le premier coup, nous signalerons d'abord la capitale, Tokyo. Elle a pris, par une centralisation maladroite, une trop grande place dans le pays. C'est là qu'il faudrait frapper. C'est la tête de l'empire; elle est mal abritée, et les conséquences de sa chute pourraient être considérables.

Tokyo pourrait, pensons-nous, être assez aisément atteinte par terre et par mer.

Par mer. — Il y a 7 kilomètres, avons-nous dit, entre les batteries de Kannonsaki et le fort de Futsu; du côté de Kannonsaki la côte est accore, et les batteries, trop élevées (batteries de mortiers alt. 75 m. 15; batteries de plein fouet alt. 40 mètres), seraient peut-être dans l'impossibilité de faire feu utilement sur les bâtiments passant à moins de 100 mètres de la côte.

Les torpilles fixes ou mobiles en augmentant les difficultés ne les rendraient cependant pas insurmontables.

Par terre. — Il serait aisé de tourner et de faire tomber les défenses de Kannonsaki et de Yokoska, qui sont toutes dirigées vers la mer, en opérant un débarquement vers Kamakura, au sud de la presqu'île de Yokoska (canton de Miura).

En combinant les deux systèmes que nous venons d'indiquer, la capitale serait à peu près sûrement à la merci de l'assaillant.

Ozaka pourrait aussi aisément être enlevée, son arsenal détruit, et, en s'établissant à Kyoto, qui pourrait être occupé sans de trop grandes difficultés, l'empire serait coupé en deux, et ses tronçons ne pourraient communiquer entre eux que par mer.

On voit donc pourquoi le gouvernement, malgré les protestations de la presse, malgré la misère du peuple, persiste à lever de nouveaux impôts, à faire de nouveaux emprunts pour se créer une marine redoutable. Tout est encore à faire dans cet ordre d'idées, et il faut songer en outre qu'il ne suffit pas d'avoir de puissants

navires, mais qu'il faut aussi des hommes pour les conduire et que seule la bonne volonté ne suffit pas.

Résumons-nous :

Une guerre d'invasion contre le Japon échouerait; mais des tentatives pour s'établir temporairement ou définitivement en des points utiles dépendant de l'empire pourraient réussir assez aisément.

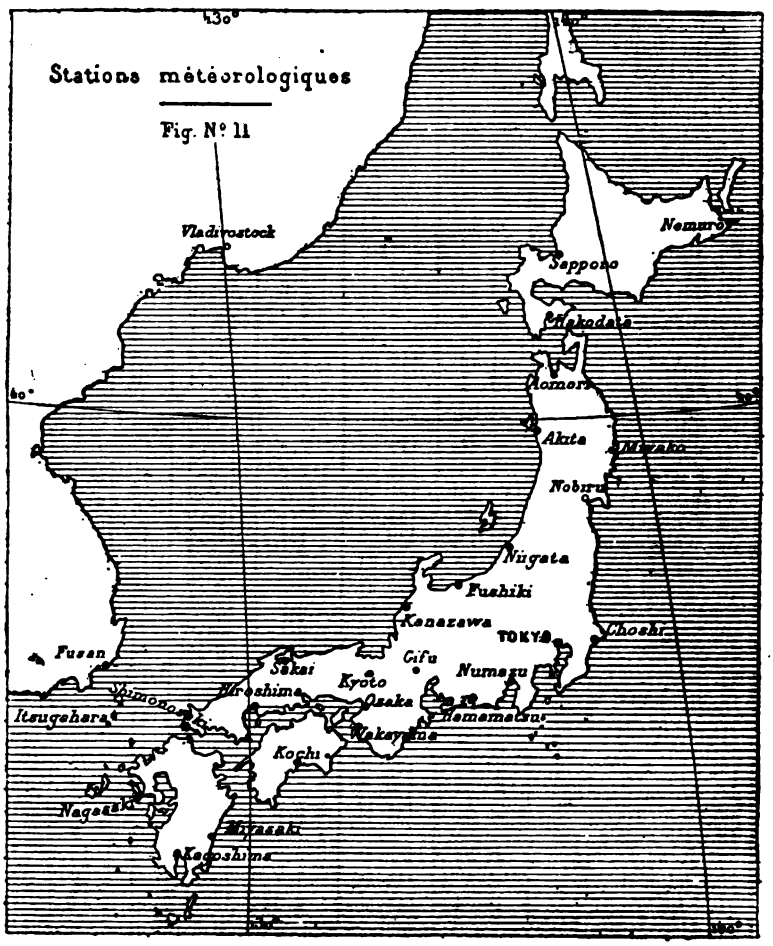
Les Japonais seraient dans l'impossibilité de s'opposer de vive force à un coup de main vigoureux, et il leur serait également très difficile de reprendre la position perdue.

Bien que le Japon ne soit jamais destiné à avoir une action extérieure considérable, il serait évidemment maladroit de s'aliéner inconsidérément les sympathies de cet empire ; mais il serait puéril, le cas échéant, de ne pas profiter hardiment de sa situation, pour prendre position, au moins temporairement, dans ses vastes possessions sans défense, là où cela pourrait être utile.

TROISIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS DIVERS

1° MÉTÉOROLOGIE



Observations

Année

STATIONS	LATITUDE	LONGITUDE	TEMPÉRATURE (3 h. 20 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE — JOURS — Pluie	PLUIE ET NEIGE — JOURS — Neige	PLUIE ET NEIGE — QUANTITÉ	TREMBLEMENTS DE TERRE
	Deg. m.	Deg. m.	Deg.				Mill.	
				JANVIER				
1. Nagasaki	32 44	179 52	7.7	766.4	18	2	56.3	»
2. Kagoshima	31 35	130 33	10.7	765.8	13	2	93.3	»
3. Miyasaki	31 56	131 26	11.9	765.1	8	»	104.1	»
4. Kochi	33 33	133 34	9.8	763.9	8	2	69.1	»
5. Wakayama	34 14	135 9	7.4	764.3	11	6	82.3	»
6. Hiroshima	34 23	132 27	7.2	764.»	10	5	35.3	»
7. Ozaka	34 42	135 30	6.5	764.5	9	6	58.8	»
8. Kyoto	35 1	135 46	6.5	764.2	15	12	67.9	»
9. Simonoseki	33 58	130 56	6.9	766.»	16	4	78.8	»
10. Sakai	35 31	133 13	5.8	765.»	16	9	190.8	»
11. Kanazawa	36 33	136 40	3.5	764.3	14	18	205.7	»
12. Hamamatsu	34 43	137 43	8.3	762.5	8	2	101.2	»
13. Numazu	35 6	138 51	10.»	760.9	10	2	59.7	»
14. Tokyo	35 41	139 46	7.4	761.2	6	5	72.»	»
15. Niigata	37 55	139 3	2.6	762.7	16	24	123.8	»
16. Akita	39 42	140 7	0.1	761.6	7	23	143.8	»
17. Nobiru	38 23	141 11	2.2	760.5	10	13	84.1	»
18. Miyako	» »	» »	» »	» »	»	»	» »	»
19. Aomori	40 51	140 45	1.6	760.1	4	25	63.9	»
20. Hakodate	41 46	140 44	1.4	759.6	5	26	46.6	»
21. Sapporo	43 4	141 23	3.6	758.1	3	28	49.5	»
				FÉVRIER				
1. Nagasaki	32 44	179 52	9.»	767.»	13	3	91.9	»
2. Kagoshima	31 35	130 33	12.»	766.3	11	»	115.6	»
3. Miyasaki	31 56	131 26	12.3	766.3	13	»	82.7	2
4. Kochi	33 33	133 34	10.4	765.6	9	»	91.9	1
5. Wakayama	34 14	135 9	7.1	766.4	10	7	120.9	»
6. Hiroshima	34 23	132 27	7.6	765.4	10	3	93.1	»
7. Ozaka	34 42	135 30	6.9	766.6	12	3	106.7	»
8. Kyoto	35 1	135 46	6.6	766.5	17	8	89.8	»
9. Simonoseki	33 58	130 56	6.9	767.3	20	8	125.8	»
10. Sakai	35 31	133 13	5.1	767.6	18	11	182.»	»
11. Kanazawa	36 33	136 40	4.1	767.3	11	14	173.5	»
12. Hamamatsu	34 43	137 43	9.4	764.7	14	1	95.4	1
13. Numazu	35 6	138 51	8.2	764.8	17	7	154.9	»
14. Tokyo	35 41	139 46	5.»	765.6	10	10	116.3	»
15. Niigata	37 55	139 3	2.6	766.7	11	22	138.3	»
16. Akita	39 42	140 7	0.4	766.9	2	7	65.2	»
17. Nobiru	38 23	141 11	2.2	765.9	4	13	51.5	1
18. Miyako	» »	» »	» »	» »	»	»	» »	»
19. Aomori	40 51	140 45	0.9	766.6	1	19	47.2	3
20. Hakodate	41 46	140 44	1.2	766.5	1	10	14.3	»
21. Sapporo	43 4	141 23	2.9	766.1	»	17	5.4	2

étéorologiques.

183.

TEMPÉRATURE (3 h. 30 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE			TREMBLEMENTS DE TERRE	TEMPÉRATURE (3 h. 30 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE			TREMBLEMENTS DE TERRE
		JOURS		QUANTITÉ				JOURS		QUANTITÉ	
		Pluie	Neige					Pluie	Neige		
Deg.				Mill.		Deg.				Mill.	
		MARS						MAI			
11.6	764.»	11	1	167.5	»	20.9	759.2	18	»	267.3	»
13.4	763.6	13	1	129.6	»	21.7	759.4	17	»	394.8	»
13.6	763.4	10	»	95.8	»	21.3	759.5	20	»	477.4	»
12.5	762.3	12	»	102.2	»	20.4	759.1	18	»	333.7	»
10.7	762.5	13	5	96.6	1	20.4	758.8	17	»	94.6	2
9.9	762.2	11	3	50.2	»	20.2	758.7	15	»	115.9	1
10.1	762.5	14	3	71.2	»	20.4	759.1	15	»	84.6	»
9.8	762.1	21	9	90.»	»	20.4	759.1	17	»	112.7	»
9.4	763.9	13	1	48.5	»	18.4	759.6	18	»	179.9	»
8.4	763.2	20	5	111.5	»	18.4	759.1	14	»	102.9	»
6.8	762.6	20	15	227.3	»	17.3	759.3	13	»	144.6	»
11.3	760.7	12	»	181.2	»	19.9	759.»	17	»	199.»	»
11.»	759.9	17	»	222.2	1	18.6	759.»	12	»	92.3	1
8.8	760.4	14	5	163.5	»	18.6	759.1	17	»	111.9	5
5.1	761.8	15	20	157.9	»	15.8	759.2	16	»	65.6	»
3.»	760.9	5	15	84.8	»	16.»	759.»	15	»	100.5	»
5.»	760.5	9	16	78.9	1	15.8	759.1	17	»	87.8	1
4.4	760.1	4	10	127.2	»	12.4	759.5	15	»	89.1	1
1.6	760.3	6	20	97.6	»	12.9	758.4	14	»	60.1	1
1.2	759.8	3	20	72.3	»	11.3	759.2	12	»	89.2	»
0.2	758.9	2	21	25.9	»	12.8	759.6	17	3	60.3	»
		AVRIL						JUIN			
17.5	762.2	17	»	209.4	»	24.4	758.3	17	»	414.»	»
18.8	762.2	16	»	413.5	»	25.9	758.9	15	»	273.8	»
17.8	762.6	16	»	398.5	»	24.2	759.2	17	»	294.»	»
17.»	762.4	17	»	303.»	1	23.5	759.2	18	»	277.5	1
16.1	762.4	14	»	123.6	1	24.3	758.7	14	»	100.5	»
16.»	761.7	14	»	116.4	1	24.2	759.6	11	»	204.6	1
15.6	762.8	15	»	121.9	»	24.7	759.»	12	»	107.9	»
15.7	762.7	19	»	121.3	1	25.3	758.7	15	»	138.1	»
14.4	762.7	17	»	209.7	1	22.5	758.9	11	»	245.7	»
14.3	762.7	12	»	140.9	1	21.8	758.8	14	»	45.4	1
13.4	762.9	15	2	171.7	»	22.5	759.1	13	»	61.7	»
16.8	762.1	14	»	177.»	»	23.6	759.3	15	»	116.5	»
15.8	761.7	17	»	174.4	1	22.7	759.2	14	»	98.9	1
15.1	762.»	16	»	135.4	2	22.7	759.2	12	»	90.8	2
11.5	762.26	19	2	123.5	»	21.4	758.9	12	»	61.2	»
9.6	762.2	11	1	131.9	»	21.»	759.1	11	»	107.1	»
11.9	761.6	12	2	37.5	2	20.3	759.2	12	»	103.»	1
10.2	761.2	10	6	21.3	1	17.2	759.5	12	»	44.4	»
7.7	760.8	12	4	87.3	2	19.2	758.5	12	»	63.9	»
7.3	760.4	15	6	80.1	1	16.7	759.4	10	»	73.7	1
6.2	760.8	13	8	38.6	2	18.8	759.8	9	»	55.1	2

Observati

A

STATIONS	LATITUDE	LONGITUDE	TEMPÉRATURE (3 h. 20 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE — JOURS — Pluie	PLUIE ET NEIGE — JOURS — Neige	PLUIE ET NEIGE — QUANTITÉ	TREMBLEMENTS
	Deg. m.	Deg. m.	Deg.				Mill.	
				JUILLET				
1. Nagasaki.....	32 44	179 52	29.1	756.9	8	»	92.1	
2. Kagoshima.....	31 35	130 33	29.4	757.4	9	»	217.8	
3. Miyasaki.....	31 56	131 26	28.2	759.9	10	»	69.9	
4. Kochi.....	33 33	133 34	27.6	757.6	12	»	63.3	
5. Wakayama.....	34 14	135 9	29.4	756.8	6	»	2.»	
6. Hiroshima.....	34 23	132 27	29.4	758.»	6	»	10.7	
7. Ozaka.....	34 42	135 30	30.1	757.2	7	»	6.4	
8. Kyoto.....	35 1	135 46	30.3	756.8	15	»	56.9	
9. Simonoseki.....	33 58	130 56	27.4	757.5	8	»	36.9	
10. Sakai.....	35 31	133 13	27.3	757.2	8	»	21.6	
11. Kanazawa.....	36 33	136 40	27.»	757.4	12	»	73.1	
12. Hamamatsu.....	34 43	137 43	28.»	757.6	14	»	73.4	
13. Numazu.....	35 6	138 51	26.4	757.6	20	»	151.3	
14. Tokyo.....	35 41	139 46	26.3	757.7	18	»	199.»	
15. Niigata.....	37 55	139 3	26.7	757.2	11	»	36.4	
16. Akita.....	39 42	140 7	27.5	757.7	10	»	20.8	
17. Nobiru.....	38 23	141 11	25.3	757.9	15	»	42.6	
18. Miyako.....	» »	» »	23.»	758.6	13	»	65.»	
19. Aomori.....	40 51	140 45	24.2	757.5	10	»	33.8	
20. Hakodate.....	41 46	140 44	21.5	758.4	9	»	20.4	
21. Sapporo.....	43 4	141 23	25.2	757.3	7	»	6.6	
				AOUT				
1. Nagasaki.....	32 44	179 52	30.1	757.»	17	»	293.»	
2. Kagoshima.....	31 35	130 33	29.8	757.5	13	»	165.2	
3. Miyasaki.....	31 56	131 26	28.3	758.4	17	»	161.3	
4. Kochi.....	33 33	133 34	28.6	759.1	14	»	255.5	
5. Wakayama.....	34 14	135 9	30.2	758.4	5	»	9.»	
6. Hiroshima.....	34 23	132 27	30.7	758.1	6	»	51.»	
7. Ozaka.....	34 42	135 30	31.2	758.8	4	»	17.7	
8. Kyoto.....	35 1	135 46	31.9	758.4	9	»	18.5	
9. Simonoseki.....	33 58	130 56	29.»	758.1	10	»	201.9	
10. Sakai.....	35 31	133 13	29.1	758.5	4	»	34.8	
11. Kanazawa.....	36 33	136 40	29.1	758.9	8	»	57.4	
12. Hamamatsu.....	34 43	137 43	29.5	759.4	9	»	35.3	
13. Numazu.....	35 6	138 51	28.3	759.3	11	»	71.9	
14. Tokyo.....	35 41	139 46	28.2	759.4	10	»	92.4	
15. Niigata.....	37 55	139 3	28.8	758.8	10	»	76.1	
16. Akita.....	39 42	140 7	28.3	759.2	7	»	141.7	
17. Nobiru.....	38 23	141 11	27.3	759.3	10	»	32.6	
18. Miyako.....	» »	» »	24.6	759.9	7	»	112.6	
19. Aomori.....	40 51	140 45	25.5	759.»	9	»	88.5	
20. Hakodate.....	41 46	140 44	24.5	759.7	7	»	18.9	
21. Sapporo.....	43 4	141 23	26.9	758.5	5	»	6.8	

orologiques
(suite).

(3 h. 30 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE JOURS Pluie	Neige	QUANTITÉ	TREMBLEMENTS DE TERRE	TEMPÉRATURE (3 h. 30 ap. m.)	PRESSION	PLUIE ET NEIGE JOURS Pluie	Neige	QUANTITÉ	TREMBLEMENTS DE TERRE
g.				Mill.		Deg.				Mill.	
	SEPTEMBRE						NOVEMBRE				
.2	760.4	11	»	96.1	»	14.5	766.5	11	»	33.5	2
.7	760.»	8	»	78.9	»	17.»	766.»	12	»	42.4	»
.5	760.4	11	»	282.»	»	16.6	766.1	11	»	49.6	1
.1	760.7	13	»	149.1	2	15.7	765.5	11	»	51.7	»
.1	760.3	10	»	144.3	3	14.4	765.5	14	»	61.»	1
.1	760.6	9	»	57.4	»	14.8	766.6	9	»	19.1	1
.6	760.7	9	»	95.8	»	14.»	765.8	11	»	48.3	»
.3	760.4	13	»	117.»	»	13.6	765.8	19	»	42.4	1
.6	761.»	12	»	153.5	»	13.8	766.9	15	1	52.8	»
.4	760.8	17	»	142.1	»	12.5	766.4	24	1	140.3	»
.5	760.7	21	»	190.»	»	11.8	765.8	20	»	270.1	»
.2	760.6	7	»	173.2	1	15.1	764.2	11	»	45.6	»
.9	760.5	13	»	73.5	»	15.5	763.7	9	»	47.»	1
.6	760.8	16	»	147.9	»	14.2	764.»	10	»	37.6	3
.7	760.6	20	»	233.7	»	10.7	764.9	5	1	244.8	»
.1	760.8	16	»	166.9	»	8.3	764.5	17	8	201.»	»
.3	760.9	19	»	108.»	1	11.»	763.8	14	2	15.3	2
.2	761.2	15	»	142.4	1	9.6	763.7	18	2	46.9	2
.6	760.2	20	»	129.5	»	6.8	763.8	17	14	138.9	1
.7	760.2	18	»	117.2	1	6.9	764.»	8	»	34.3	1
.4	759.6	20	»	243.4	»	5.2	763.5	10	13	129.2	3
	OCTOBRE						DÉCEMBRE				
.6	763.3	9	»	94.2	1	8.5	767.9	21	5	94.3	1
.9	762.9	12	»	83.4	»	10.9	767.4	14	»	42.4	»
.»	763.4	12	»	227.4	»	11.8	766.6	5	»	3.5	1
.3	762.9	18	»	412.9	»	10.2	765.1	5	2	18.2	»
.4	762.9	19	»	380.8	2	9.2	764.5	17	5	16.4	»
.8	763.6	15	»	141.9	1	8.5	765.9	14	6	21.7	»
.4	763.2	19	»	333.3	»	9.»	764.4	11	3	20.8	»
.1	763.2	20	»	256.1	»	8.3	764.2	11	5	30.4	»
.6	764.»	14	»	119.4	»	7.8	766.5	18	8	71.9	»
.6	764.»	21	»	276.7	»	6.4	764.6	22	7	174.8	»
.1	763.6	23	»	326.»	»	5.1	762.7	27	12	503.6	»
.4	763.»	18	»	238.3	»	9.»	762.5	5	2	34.»	»
.1	763.4	20	»	360.2	»	10.8	760.8	5	»	72.2	1
.3	763.9	20	»	265.6	2	9.3	760.4	5	1	31.6	4
.7	763.7	21	»	201.3	»	4.6	760.7	24	18	333.9	»
.2	764.1	14	»	206.»	»	2.3	759.5	9	21	166.7	»
.4	763.8	21	»	172.1	3	4.7	759.5	17	14	44.6	»
.7	764.1	16	»	262.2	1	4.1	758.5	9	10	78.4	»
.»	763.5	18	1	97.3	»	(?) 6	758.1	12	24	100.»	»
.9	763.5	13	2	99.9	2	3.6	757.7	6	22	66.6	1
.1	763.»	16	2	239.7	»	1.2	756.6	4	27	80.3	»

Observations météorologiques.

Moyennes de cinq années (1880-1884).

NOMS des STATIONS	PRESSION ATMOSPHÉRIQUE			TEMPÉRATURE			MOYENNE de la tension de vapeur d'eau contenue dans l'air.	MOYENNE DE L'HUMIDITÉ DE L'AIR p. 100	QUANTITÉ DE PLUIE [1]		NOMBRE DE JOURS [2]		VÉLOCITÉ DU VENT en 24 h. [3]	
	MOYENNES normales	MAXIMUM absolu	MINIMUM absolu	MOYENNES normales	MAXIMUM absolu	MINIMUM absolu			TOTALE	MAXIMUM en 24 h.	PLUIE	NEIGE	MOYENNE	MAXIMUM
				Deg.	Deg.	Deg.	Millim.		Millim.				Kil.	Kil.
Nagasaki...	762.543	776.411	739.656	15.7	33.8	— 3.6	11.326	76	2181.48	187.36	169	13	193	811
Wakayama..	762.036	775.446	739.885	15.2	34.9	— 4.3	10.589	72	1229.76	85.46	167	18	196	708
Hiroshima..	762.315	776.665	742.145	7.9	34.9	— 6.2	10.538	76	1325.24	98.09	147	22	206	550
Tôkyo.....	761.322	775.700	738.666	13.6	33.5	— 7.4	10.285	76	1473.06	102.10	159	13	264	885
Hakodate....	760.357	775.623	739.757	8.1	30.2	— 16.1	7.822	81	982.17	»	122	76	372	1,291

1. Non pas la quantité tombée depuis le commencement jusqu'à la fin de la pluie, mais la quantité en 24 heures, comptées de neuf heures et demie du matin à neuf heures et demie du lendemain par les observations faites à neuf heures et demie du matin.
2. Le nombre des jours est répété suivant l'état du ciel, ainsi une journée où l'on avait vu à la fois la pluie et la neige est notée dans les deux colonnes.
3. De dix heures du soir à dix heures du lendemain soir.

2° CONJUGAISON DU VERBE JAPONAIS

Nous donnons ici, à titre d'exemple, les conjugaisons de deux verbes qui montrent les modes de formation auxquels peuvent se rapporter tous les verbes employés dans la langue usuelle.

PREMIÈRE FORME

Kasu, *prêter.*

Kashi te,	prêtant, ayant prêté.	*Kasa nandari,*	ne prêtant pas quelquefois.
— *ta,*	il prêta, il a prêté.	— *neba,*	s'il ne prête pas.
— *tari,*	prêtant quelquefois.	— *dzuba,*	dans le cas où il ne prêtera pas.
— *tareba,*	s'il prêtait.	— *nedo,*	bien qu'il ne prête pas.
— *taro,*	il a probablement prêté.	— *de,*	ne prêtant pas.
— *taredo,*	bien qu'il ait prêté.	— *ba,*	dans le cas où il prêterait.
— *tai,*	il désire prêter.	— *nai,*	il ne prête pas.
— *mas,*	il prête (honorifique).	*Kase,*	prête.
Kasu,	il prête.	— *ba,*	s'il prête.
Kasu na,	ne prête pas.	— *domo,*	bien qu'il prête.
— *mai,*	il ne prêtera pas.		
Kasa nu,	il ne prête pas.		
— *nanda,*	il n'a pas prêté.		

DEUXIÈME FORME

Taberu, *manger.*

Tabe te,	mangeant, ayant mangé.	*Tabere do,*	bien qu'il mange.
— *ta,*	il mangea.	*Tabe nu,*	il ne mange pas.
— *tari,*	mangeant quelquefois.	— *nanda,*	il n'a pas mangé.
— *tareba,*	s'il mangeait.	— *nandari,*	ne mangeant pas quelquefois.
— *taraba,*	s'il avait mangé.	— *neba,*	s'il ne mange pas.
— *taro,*	il a probablement mangé.	— *dzuba,*	s'il ne mangeait pas.
— *taredo,*	bien qu'il mangeât.	— *nedo,*	bien qu'il ne mange pas.
— *tai,*	il désire manger.	— *de,*	ne mangeant pas.
— *mas,*	il mange.	— *ba,*	s'il mangeait.
— *yo* ou *roo,*	mange.	— *nai,*	il ne mange pas.
Taberu,	il mange.	— *mai,*	il ne mangera pas.
— *na,*	ne mange pas.	— *yo,*	il mangera.
Tabere ba,	s'il mange.		

3° TYPES DIVERS D'ÉCRITURE JAPONAISE[1]

SYSTÈMES SUCCESSIFS. — SYLLABAIRES DIVERS

POÉSIE DE KUSUNOKI

(Caractères chinois employés phonétiquement; ils n'ont aucune valeur idéographique. — Trois exemples dans lesquels les caractères, bien que différents, ont la même prononciation.)

1er EXEMPLE.

呂	ro
仁	ni
加	ka
計	ke
奴	nu
比	hi
登	to
曾	zo
安	a
也	ya
不	fu
志	shi

不	Fu
加	ka
幾	ki
不	fu
知	chi
宇	u
須	su
幾	ki
古	ko
保	ho
利	ri
乃	no
伊	i
末	ma
志	shi
女	me
遠	wo
古	ko
古	ko

1. Rappelons que la lecture de l'écriture japonaise doit commencer par la colonne de droite, en allant de haut en bas.

2e EXEMPLE.

浮	Fu
佳	ka
起	ki
浮	fu
千	chi
右	u
壽	su
起	ki
工	ko
本	ho
里	ri
濃	no
以	i
滿	ma
之	shi
妙	me
乎	wo
工	ko
工	ko
路	ro
乎	ni
佳	ka
氣	ke

奴	nu
悲	hi
止	to
楚	zo
阿	a
屋	ya
浮	fu
之	shi

3e EXEMPLE.

布	Fu
可	ka
喜	ki
布	fu
智	chi
迂	u
寸	su
喜	ki
已	ko
法	ho
離	ri
能	no
為	i
麻	ma
志	shi
迷	me
於	wo
枯	ko
々	ko
尊	ro
二	ni
歌	ka
化	ke

奴	nu
非	hi
斗	to
疎	zo
亞	a
邪	ya
布	fu
司	shi

SYLLABAIRE MANYOKANA

天	te	曽	so	以	i
安	a	鬪	tsu	呂	ro
左	sa	祢	ne	波	ha
幾	ki	奈	na	仁	ni
由	yu	良	ra	保	ho
女	me	武	mu	邊	he
美	mi	宇	u	止	to
之	hi	為	i	知	chi
恵	ye	乃	no	利	ri
比	hi	於	o	奴	nu
毛	mo	久	ku	留	ru
世	se	也	ya	遠	wo
須	su	末	ma	和	wa
		計	ke	加	ka
		不	fu	與	yo
		古	ko	太	ta
		工	e	礼	re

POÉSIE DE KUSUNOKI

(Écrite avec le syllabaire phonétique manyokana.)

古	ko	不	Fu
古	ko	加	ka
呂	ro	幾	ki
仁	ni	不	fu
加	ka	知	chi
計	ke	宇	u
奴	nu	須	su
比	hi	幾	ki
止	to	古	ko
曾	zo	保	ho
安	a	利	ri
也	ya	乃	no
宇	fu	以	i
志	shi	磨	ma
		志	shi
		女	me
		遠	wo

SYLLABAIRE KATAKANA

テ	te	ソ	so	イ	i
ア	a	ツ	tsu	ロ	ro
サ	sa	ネ	ne	ハ	ha
キ	ki	ナ	na	ニ	ni
ユ	yu	ラ	ra	ホ	ho
メ	me	ム	mu	ヘ	he
ミ	mi	ウ	u	ト	to
シ	shi	ヰ	i	チ	chi
エ	ye	ノ	no	リ	ri
ヒ	hi	オ	o	ヌ	nu
モ	mo	ク	ku	ル	ru
セ	se	ヤ	ya	ヲ	wo
ス	su	マ	ma	ワ	wa
ン	n final	ケ	ke	カ	ka
		フ	fu	ヨ	yo
		コ	ko	タ	ta
		エ	e	レ	re

POÉSIE DE KUSUNOKI

(Écrite en katakana.)

フ	fu
カ	ka
キ	ki
フ	fu
チ	chi
ウ	u
ス	su
キ	ki
コ	ko
ホ	ho
リ	ri
ノ	no
イ	i
マ	ma
シ	shi
メ	me
ヲ	wo
コ	ko
コ	ko
ロ	ro

ニ	ni
カ	ka
ケ	ke
ヌ	nu
ヒ	hi
ト	to
ゾ	zo
ア	a
ヤ	ya
フ	fu
シ	shi

SYLLABAIRE HIRAKANA
(Écriture cursive.)

こ	ko	れ	re	い	i
え	e	そ	so	ろ	ro
て	te	つ	tsu	は	ha
あ	a	ね	ne	に	ni
さ	sa	な	na	ほ	ho
き	ki	ら	ra	へ	he
ゆ	yu	む	mu	と	to
め	me	う	u	ち	chi
み	mi	ゐ	i	り	ri
し	shi	の	no	ぬ	nu
え	ye	我	o	る	ru
ひ	hi	く	ku	を	wo
も	mo	や	ya	わ	wa
せ	se	ま	ma	か	ka
す	su	け	ke	よ	yo
ん	n final	ふ	fu	た	ta

POÉSIE DE KUSUNOKI

(Ecrite en hirakama [caractères d'imprimerie]. — Deux types de cette écriture.)

N° 1.

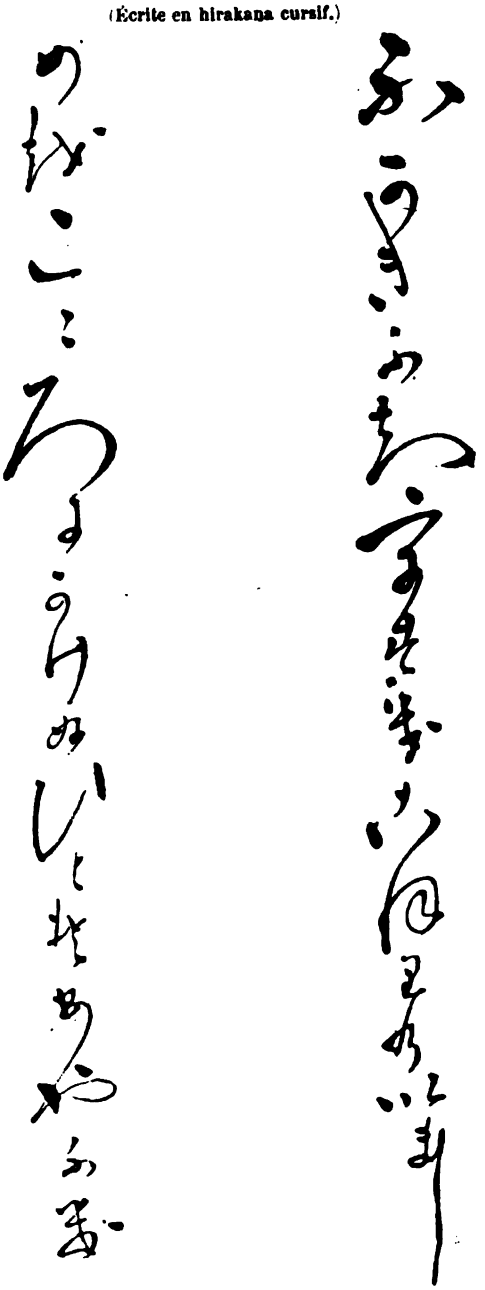
に	ni	ふ	Fu
か	ka	か	ka
け	ke	き	ki
ぬ	nu	ふ	fu
ひ	hi	ち	chi
と	to	う	u
ぞ	zo	す	su
あ	a	き	ki
や	ya	こ	ko
ふ	fu	ほ	ho
し	shi	り	ri
		の	no
		い	i
		ま	ma
		し	shi
		め	me
		を	wo
		こ	ko
		と	ko
		ろ	ro

N° 2.

ni	Fu
ka	ka
ke	ki
nu	fu
hi	chi
to	u
zo	su
a	ki
ya	ko
fu	ho
shi	ri
	no
	i
	ma
	shi
	me
	wo
	ko
	ko
	ro

MÊME POÉSIE

(Écrite en hirakana cursif.)



MÊME POÉSIE

(Introduction des caractères chinois avec leur valeur idéographique. Certains signes entrent avec une valeur idéographique, les autres n'ayant qu'une valeur phonétique. — Deux types.)

N° 1.

登	to	戒	imashi	不	Fu
曾	zo	女	me	加	ka
阿	a	於	wo	幾	ki
也	ya	古	ko	淵	fuchi
布	fu	々	ko	薄	usu
之	shi	呂	ro	喜	ki
		仁	ni	古	ko
		掛	kake	保	ho
		奴	nu	里	ri
		比	hi	乃	no

N° 2.

志 shi

志	shi
女	me
遠	wo
心	kokoro
乎	ni
加	ka
計	ke
奴	nu
人	hito
楚	zo
危	ayafu

深	Fuka
喜	ki
不	fu
知	chi
宇	u
須	su
幾	ki
氷	kòri
乃	no
以	i
滿	ma

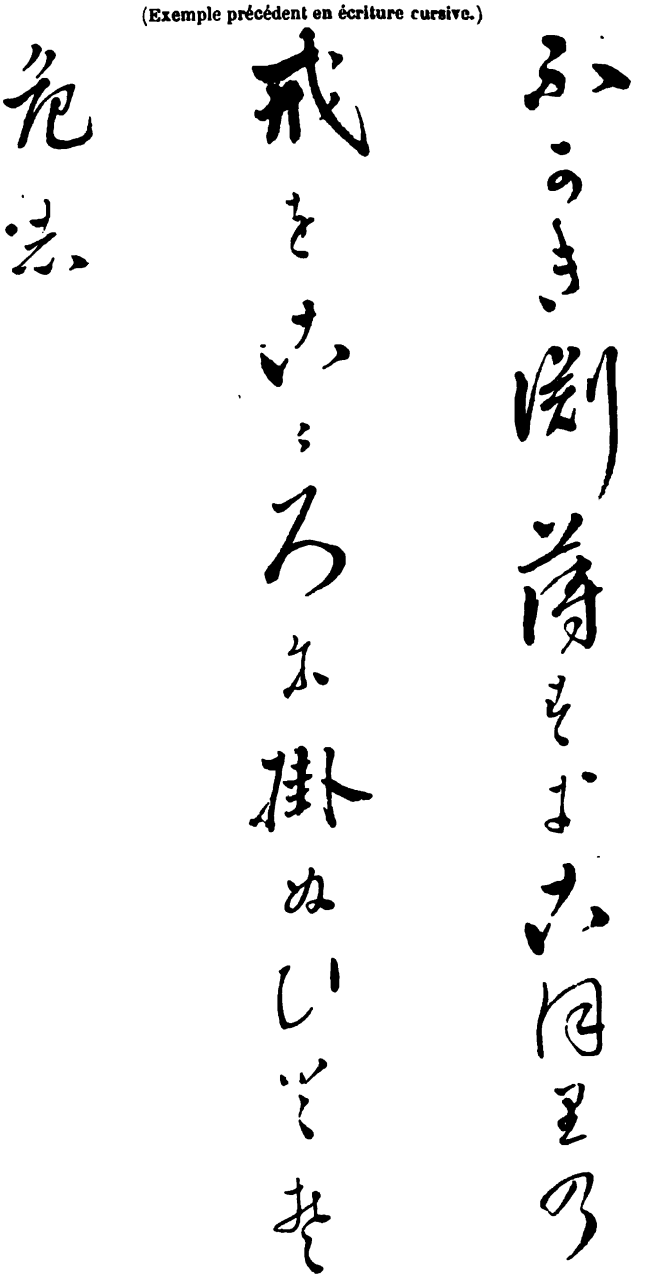
MÊME POÉSIE

(Écrite en caractères idéographiques carrés. Les phonétiques en katakana ne paraissent que pour déterminer les temps, cas, etc.)

掛	kake
ヌ	nu
人	hito
ソ	zo
危	ayafu
シ	shi
深	Fuka
キ	ki
淵	fuchi
薄	usu
ス	su
キ	ki
氷	kôri
ノ	no
戒	imashime
メ	me
ヲ	wo
心	kokoro
ニ	ni

MÊME POÉSIE

(Exemple précédent en écriture cursive.)



La poésie reproduite dans tous ces exemples est de Kusunoki Massashige, qui vivait il y a six cents ans environ.

Nous en donnons ci-dessous une sorte de paraphrase.

PARAPHRASE

On dit qu'il est dangereux pour un homme soit de passer sur le bord d'un profond ravin plein d'eau, soit de marcher sur de la glace mince; dans l'un et l'autre cas, en effet, la chute peut être mortelle.

Par conséquent, quand il passe dans ces endroits périlleux, l'homme est toujours prudent.

Il faut donc, pour être prudent, agir constamment comme si l'on passait dans des endroits dangereux, sinon on court sans cesse un danger.

Fukaki (profond), fuchi (vallée pleine d'eau), usuki (mince), kôri (glace), no (de), imashime (testament), wo (signe de l'accusatif), kokoro (cœur, âme, mémoire), ni (à), kake (marquer), nu (non), hito (homme), zo (plutôt), ayafushi (dangereux).

4° TABLEAUX STATISTIQUES[1]

I. Tableau comparatif des poids, mesures et monnaies japonais et français.

	JAPONAIS	FRANÇAIS
Longueurs..	1 ri.....	3 kil. 9273.
	1 cho.....	1 hect. 0909.
	1 ken.....	1 m. 8182.
	1 shaku.....	3 déc. 0303.
Surfaces....	1 ri carré.....	15 kil. c. 4235.
	1 cho.....	99 ares 1736.
	1 tan.....	9 — 9174.
Capacité....	1 koku.....	180 lit. 3907.
	1 to.....	18 — 0391.
	1 sho.....	1 — 8039.
	1 go.....	0 — 1804.
Poids.....	1 kan.....	3 kg. 7565.
	1 kin.....	6 kg. 0104.
	1 momme.....	3 g. 7565.
Monnaies...	1 yen (or).....	5 fr.
	1 sen.....	0 fr. 05.

II. Positions géographiques de quelques localités intéressantes.

NOMS DES LOCALITÉS	LONGITUDE ORIENTALE DE PARIS	LATITUDE BORÉALE	HAUTEUR MOYENNE au-dessus du niveau DE LA MER
	Deg. min.	Deg. min.	Mètres.
Nagasaki..	127 32	32 44	57.6
Kagoshima.....	128 13	31 35	3.5
Miyasaki.....	129 16	31 56	8.»
Kôchi.....	131 14	33 33	6.1
Wakayama.....	132 49	34 14	14.6
Hiroshima.....	130 7	34 23	4.3
Ozaka.....	133 10	34 41	13.7
Kyoto.....	133 26	35 1	49.4
Simonoseki.....	128 37	33 58	41.»
Sakai.....	130 54	35 33	2.4
Kanazawa.....	134 20	36 33	29.»
Hamamatsu.....	135 23	34 42	27.7
Numazu.....	136 31	35 6	10.»
Tokyo.....	137 25	35 41	21.»
Niigata.....	136 43	37 55	9.8
Akita.....	137 47	39 42	10.»
Nobiru.....	138 52	38 23	4.6
Miyako.....	139 39	39 38	30.4
Aomori.....	138 25	40 51	10.2
Hakodate.....	138 24	41 46	3.»
Nemuro.....	143 15	43 20	13.1

1. Établis d'après des documents japonais.

III. Développement des côtes et superficie.

ILES PRINCIPALES	DÉVELOPPEMENT DES CÔTES			NOMBRE DES ILES ADJACENTES	SUPERFICIE			
	ILE principale	ILES adjacentes [1]	TOTAL		ILE principale	ILES adjacentes	TOTAL	Proportion p. 100
	Ri				Ri carrés			
Hondo	1961.80	730.09	2691.89	189	14492.21	198.47	14690.68	59.25
Shikoku	451.12	224.64	675.76	74	1151.24	29.43	1180.67	4.76
Kiushiu	860.13	1544.21	2404.34	213	2311.86	515.94	2827.80	11.41
Hokkaido ou Ezo	583.33	658.39	1241.72	44	5056.78	1038.58	6095.36	24.58
TOTAUX	3856.38	3157.33	7013.71	520	23012.09	1782.42	24794.51	100.00

1. Nombre d'îles ayant un développement de côtes de plus de 1 ri; on indique seulement ici celles qui sont habitées ou servent de guide à la navigation.

IV. Population de l'empire.

ANNÉES	HOMMES	FEMMES	TOTAL	AUGMENTATION			ACCROISSEMENT MOYEN P. 100
				Excédents des naissances sur les décès	Personnes inconnues qui se sont déclarées elles-mêmes [1]	TOTAL	
1882	18,598,998	18,101,120	36,700,118	254,373	62,811	317,184	0,85
1883	18,755,242	18,262,060	37,017,302	328,620	105,842	434,462	1,15
1884	18,954,770	18,496,994	37,451,764	270,126	147,097	417,223	1,10
1885	19,157,877	18,711,110	37,868,987	137,750	144,480	282,230	0,74
1886	19,300,261	18,850,956	38,151,217	» »	» »	» »	»

1. Population inscrite chaque année sur les registres publics comme nouveaux domiciliés. La plupart sont des enfants nés dans les années précédentes et qui ne sont pas inscrits par négligence. Comprend aussi des individus non encore inscrits.

V. Population par divisions de l'empire, au 1er janvier de chaque année.

GRANDES DIVISIONS	1882	1883	1884	1885	1886		
					HOMMES	FEMMES	TOTAL
Hondo	28,153,848	28,405,956	28,748,884	29,095,732	14,823,351	14,493,649	29,317,000
Shikoku	2,661,494	2,690,414	2,716,732	2,739,342	1,409,094	1,341,506	2,750,600
Kiushiu	5,706,836	5,737,043	5,795,173	5,829,701	2,958,191	2,910,128	5,868,319
Ezo	177,901	183,849	190,938	204,174	109,625	105,673	215,298
TOTAUX	36,700,079	37,017,262	37,451,727	37,868,949	19,300,261	18,850,956	38,151,217

VI. Population par âge au 1er janvier 1886.

AGE	HOMMES	FEMMES	TOTAL	PROPORTION POUR CENT	NOMBRE de femmes POUR 100 HOMMES
Au-dessous de 5 ans.	2,178,164	2,142,098	4,320,262	11.33	98.344
5 à 10.....	2,162,886	2,111,437	4,274,323	11.20	97.621
10 à 15.....	1,902,108	1,856,735	3,758,843	9.85	97.614
15 à 20.....	1,696,556	1,649,194	3,345,750	8.77	97.208
20 à 25.....	1,530,975	1,486,753	3,017,728	7.91	97.111
25 à 30.....	1,508,158	1,452,389	2,960,547	7.76	96.302
30 à 35.....	1,489,259	1,407,242	2,896,501	7.59	94.492
35 à 40.....	1,378,850	1,277,054	2,655,904	6.96	92.617
40 à 45.....	1,199,322	1,115,858	2,315,180	6.07	93.040
45 à 50.....	953,899	892,351	1,846,250	4.84	93.547
50 à 55.....	884,918	853,587	1,738,505	4.56	90.809
55 à 60.....	800,317	786,712	1,587,029	4.16	98.300
60 à 65.....	635,624	654,123	1,289,747	3.38	102.910
65 à 70.....	450,629	492,485	943,114	2.47	109.288
70 à 75.....	290,435	345,332	635,767	1.67	118.901
75 à 80.....	158,206	207,209	365,415	0.96	130.074
80 à 85.....	58,893	87,049	145,942	0.38	147.808
85 à 90.....	15,463	26,264	41,727	0.11	169.850
90 à 95.....	2,395	4,935	7,330	0.02	206.054
95 à 100.....	285	665	950	0.00	233.333
100 et plus.....	18	68	86	0.00	377.777
Age inconnu....	2,901	1,416	4,317	0.01	48.810
TOTAUX....	19,300,261	18,850,956	38,151,217	100.00	Moy. 97.672

VII. Population par castes, au 31 décembre 1886 [1].

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	KAZOKU (NOBLES)		SHIZOKU (ANCIENS GUERRIERS OU SAMURAI)		HEIMIN (SIMPLES PARTICULIERS)		TOTAL
	CHEFS de famille	MEMBRES de famille	CHEFS de famille	MEMBRES de famille	CHEFS de famille	MEMBRES de famille	
Hondo.....	517	2,832	235,632	799,485	5,782,462	22,496,072	29,317,000
Shikoku....	»	»	31,677	109,786	569,857	2,039,280	2,750,600
Kiushiu	8	62	154,436	597,142	1,075,649	4,041,022	5,868,319
Ezo.....	»	»	4,374	15,751	45,050	150,123	215,298
TOTAUX...	525	2,894	426,119	1,522,164	7,473,018	28,726,497	38,151,217

1. Dans les chiffres de ce tableau ne sont pas compris les membres de la famille impériale.

VIII. Nombre des naissances et des décès (1885).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NAISSANCES					DÉCÈS				
	GARÇONS	FILLES	TOTAL	NOMBRE DE FILLES POUR 100 GARÇONS	NAISSANCES POUR 100 HABITANTS	GARÇONS	FILLES	TOTAL	NOMBRE DE FILLES POUR 100 HOMMES	DÉCÈS POUR 100 HABITANTS
Hondo	419,544	401,444	820,988	95.68	2.70	349,848	336,741	686,589	96.28	2.24
Shikoku	37,057	35,127	72,184	94.76	2.55	37,288	34,932	72,220	93.68	2.55
Kiushiu	68,303	61,121	124,924	95.79	2.08	63,670	59,428	123,098	93.33	2.05
Ezo	3,359	3,119	6,478	92.85	2.94	2,555	2,362	4,917	92.44	2.23
TOTAUX. 1885	523,763	500,811	1,024,574	95.61	2.62	453,361	433,463	886,824	95.61	2.27
TOTAUX. 1884	497,104	478,148	975,252	96.18	2.52	363,775	341,351	705,126	93.83	1.82
TOTAUX. 1883	512,529	492,460	1,004,989	96.08	2.63	348,614	327,755	676,369	94.01	1.77
TOTAUX. 1882	474,189	448,526	922,715	94.58	2.44	346,112	322,230	668,342	93.09	1.77
TOTAUX. 1881	476,864	464,479	941,343	97.40	2.51	351,164	334,900	686,064	95.36	1.83

IX. Nombre des mariages et des divorces (1885).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	MARIAGES	MARIAGES POUR 1,000 habitants	DIVORCES	DIVORCES POUR 1,000 habitants
Hondo	205,032	7.22	93,319	3.38
Shikoku	18,275	6.64	7,446	2.70
Kiushiu	34,754	5.92	12,160	2.07
Ezo	1,436	6.66	640	2.97
TOTAUX. 1885	259,497	6.80	113,565	2.97
TOTAUX. 1884	287,743	7.59	109,896	2.90
TOTAUX. 1883	377,456	9.01	127,162	3.39

X. Nombre de villes ayant plus de 2,000 habitants au 1er janvier 1884.

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	100,000 HABITANTS ET PLUS	50,000 à 100,000	30,000 à 50,000	10,000 à 30,000	5,000 à 10,000	2,000 à 5,000	TOTAL
Hondo	5	5	10	73	131	331	555
Shikoku	»	1	1	6	15	34	57
Kiushiu	»	»	5	16	32	47	100
Ezo	»	»	1	4	»	4	9
TOTAUX	5	6	17	99	178	416	721

XI. Villes au-dessus de 30,000 âmes comprises dans le tableau précédent.

VILLES	PROVINCES	Population	VILLES	PROVINCES	Population
Tokyo	Musashi	902,837	Niigata	Echigo	41,454
Ozaka	Setsu	353,970	Kumamoto	Higo	41,317
Kyoto	Yamashiro	255,403	Hiôgo	Setsu	40,618
Nagoya	Owari	126,898	Fukui	Echizen	39,572
Kanazawa	Kaga	104,320	Nagasaki	Hizen	39,016
Hiroshima	Aki	77,344	Hakodate	Oshima	38,417
Yokohama	Musashi	70,019	Hagi	Nagato	36,762
Tokushima	Awa	60,541	Matsue	Izumo	36,164
Wakayama	Kii	55,544	Obi	Hiuga	33,850
Sendai	Rikuzen	55,321	Shizuoka	Suruga	33,798
Toyama	Echiu	50,417	Takamatsu	Sanuki	33,118
Kagoshima	Satzuma	47,583	Okayama	Bizen	31,789
Fukuoka	Chikuzen	46,506	Akita	Uzen	30,602
Sakai	Izumi	43,989	Hirosaki	Mutsu	30,361

XII. Superficie cultivée de riz, de blé. — Production totale (1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	SURFACE CULTIVÉE		PRODUCTION TOTALE	
	RIZ	BLÉ froment, orge et seigle	BLÉ	RIZ
	Cho	Cho	Koku	Koku
Hondo	2100349.2	1079922.9	7,849,462	21,997,299
Shikoku	133733.1	119619.9	1,079,770	1,214,717
Kiushiu	371638.5	286236.5	2,176,609	3,137,867
Ezo	»	»	»	»
Totaux. 1884	2605720.8	1485779.3	11,105,841	26,349,883
Totaux. 1883	2579543.9	1462739.1	11,761,846	30,671,492
Totaux. 1882	2580255.4	1468694.5	12,938,752	30,692,327
Totaux. 1881	2564125.9	1458759.4	10,507,983	29,971,383
Totaux. 1880	2562460.4	1432344.2	12,503,063	31,359,326

XIII. Industrie séricicole (1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	CARTONS DE GRAINES DE VERS A SOIE	SOIES GRÈGES	SOIES GRÈGES qualité inférieure	BOURRE DE SOIE
	Nombre	Kan	Kan	Kan
Hondo	919,258	576,441	196,408	54,737
Shikoku	2,645	2,627	90	85
Kiushiu	7,894	5,488	1,024	300
Ezo	515	10	»	65
Totaux. 1884	930,312	584,566	197,522	55,187
Totaux. 1883	1,214,809	505,807	154,977	43,627
Totaux. 1882	1,434,515	495,037	155,419	49,231

XIV. Production du thé (1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	THÉ	THÉ DIT BANCHA	TOTAL
	Kan	Kan	Kan
Hondo[1]	2,890,400	1,709,060	4,588,460
Shikoku	67,973	302,086	370,059
Kiushiu	309,337	735,126	1,044,463
Totaux. 1884	3,267,710	2,746,272	6,002,982
Totaux. 1883	2,857,014	2,509,447	5,366,461
Totaux. 1882	3.013,672	2,501,006	5,514,678

1. Le Hondo septentrional produit très peu de thé, particulièrement au nord du parallèle de Niigata.

XV. Production de la canne à sucre et du sucre (1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	PRODUCTION TOTALE	QUANTITÉ DE SUCRE FABRIQUÉ		
		BRUT	RAFFINÉ	TOTAL
	Kan	Kan	Kan	Kan
Hondo [1]	21,837,888	713,319	194,090	907,409
Shikoku	31,588,073	2,390,978	1,977,904	4,368,882
Kiushiu	16,126,547	799,541	6,067	805,608
Ezo	»	»	»	»
TOTAUX	69,552,508	3,903,838	2,178,061	6,081,899

1. Les chiffres concernant le Hondo, Kiushiu et Ezo ne sont qu'approximatifs, parce que plusieurs localités manquent de la plupart des renseignements concernant la production de la canne à sucre et la quantité de sucre fabriqué ou raffiné.

XVI. Nombre et superficie des forêts appartenant à l'État; nombre des arbres et des bambous (décembre 1883).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NOMBRE DES FORÊTS	SUPERFICIE	NOMBRE APPROXIMATIF D'ARBRES [1]	NOMBRE APPROXIMATIF DE BAMBOUS
		Cho		
Hondo	51,217	5689974.2	1,165,468,759	3,089,219
Shikoku	4,972	356192.1	274,350,762	247,849
Kiushiu	34,891	375242.6	669,795,337	3,253,169
Ezo	»	»	»	»
TOTAUX	91,080	6421408.9	2,109,614,858	6,590,237

1. Arbres ayant une circonférence supérieure à un shaku.

XVII. Districts miniers les plus importants

D'APRÈS GEERTS

(Produits de la nature. — Japon et Chine.)

Nagato ..... Houille.
Kii ..... Anthracite.
Iyo ..... Cuivre, antimoine.
Awa ..... Cuivre, houille.
Buzen ..... Houille.
Chikugo .... Houille.
Chikuzen ... Houille.
Bungo ..... Cuivre, étain, soufre, antimoine.
Higo ..... Marbre, houille.
Hizen ..... Houille, argile, kaolin.
Satzuma .... Or, graphite, étain, fer, soufre.
Ezo ..... Houille, fer, soufre.
Setzu ..... Cuivre.
Sagami ..... Argilophyre.
Hitachi ..... Houille, marbre.
Shimodzuke. Arsenic.
Tajima ..... Argent, or.
Yamato ..... Cuivre.

Ise	Argent, cinabre.	Mutsu	Argent, plomb.
Owari	Cobalt, argile plastique.	Uzen	Or, argent, plomb, cuivre.
Kai	Or, cristal de roche.	Ugo	Cuivre, or, argent, pétrole.
Omi	Plomb, topaze.	Echizen	Cuivre, argent, plomb.
Mino	Marbre.	Sado	Or, argent.
Hida	Argent, cuivre, plomb.	Echiu	Soufre.
Shinano	Soufre, pétrole, fer, cuivre.	Izumo	Cuivre.
Rikuzen	Fer, plomb.	Inaba, Hoki	Fer, acier.
Iwashiro	Fer, plomb, cuivre, argent.	Iwami	Argent, fer, cuivre.
Iwaki	Argent, plomb, fer.	Bizen	Cuivre, argent.
Rikuchiu	Or, argent, fer, cuivre, cinabre.	Bichiu	Cuivre, fer.
		Aki	Or,
		Bingo	Fer, cristal de roche.

XVIII. Production des mines exploitées par l'État[1].

DÉSIGNATION des MINERAIS	Nomb. de Mines	DEPUIS le commencement de l'exploitation jusqu'à 1880	1881	1882	1883	1884	TOTAL
		Momme	Momme	Momme	Momme	Momme	Momme
Or	6	396,512	53,925	48,084	44,157	39,111	581,789
Argent	6	10,312,967	1,574,482	2,264,652	2,395,906	3,632,772	20,180,779
		Kan	Kan	Kan	Kan	Kan	Kan
Cuivre	7	493.691	67,798	71,225	85,936	181,685	900,335
Plomb	2	147,333	29,812	27,984	24,121	33,214	262,464
Fonte	2	1,752,347	387,259	668,592	264,490	530,375	3,603,063
Fer brut	3	311,529	720,292	519,419	28,741	855,578	2,435,559
Charbon de terre	5	177,052,687	46,635,343	47,481,453	48,250,392	50,650,974	370,070,849

1. Une mine contenant à la fois de l'or, de l'argent et de cuivre, et comptée comme mine d'or comme mine d'argent et comme mine de cuivre.

XIX. Production des mines exploitées par les particuliers.

SUBSTANCES MÉTALLIQUES

(Quantité fondue ou préparée.)

DÉSIGNATION DES MINERAIS	1879	1880	1881	1882	1883
	Momme	Momme	Momme	Momme	Momme
Or	19,457	29,392	33,129	28,298	41,084
Argent	1,136,415	1,182,494	2,498,353	2,238,650	2,802,041
	Kan	Kan	Kan	Kan	Kan
Cuivre	1,149,635	1,177,398	1,201,246	1,411,692	1,624,924
Fer	2,909,034	3,208,378	3,112,005	2,950,352	2,570,031
Plomb	34,075	42,148	41,220	38,040	44,115
Antimoine	174,048	134,560	104,108	662,500	636,823
Étain	3,112	4,663	5,313	4,728	5,529
Manganèse	31,540	»	394	41,510	40,128
Cobalt	57	2	2	409	281
Arsenic	1,699	2,289	2,699	2,889	2,589

XX. Production des mines exploitées par les particuliers [1].

SUBSTANCES NON MÉTALLIQUES

(Quantité brute.)

DÉSIGNATION DES MINERAIS	1879	1880	1881	1882	1883
	Kan	Kan	Kan	Kan	Kan
Charbon de terre	192,586,134	190,460,983	201,211,707	201,522,027	219,068,555
Pétrole	992,621	1,078,954	708,843	820,589	866,377
Soufre	462,981	317,963	186,206	907,461	1,850,669
Terre de porcelaine	5,492,819	6,113,005	6,267,293	5,560,735	6,887,571
Lignite	31,036	58,611	103,148	551,248	651,247
Sel gemme	673	2,123	143,101	2,258	1,774
Alun	2,138	3,160	6,639	2,990	1,893
Stéatite	166,880	150,462	133,061	134,345	126,238
Mica	10,408	12,608	50,777	9,636	5,688

1. Renseignements donnés par les producteurs ; ces chiffres sont inférieurs à la production réelle.

XXI. Fabrication des diverses espèces de sake.

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NOMBRE de distilleries, de brasseries	NOMBRE de fabricants de sake [1]	PRODUCTION			FABRICATION du sake à l'usage de familles [2]. PRODUCTION
			SAKE COMMUN	Spiritueux distillés	AUTRES ESPÈCES	
			Koku	Koku	Koku	Koku
Hondo	14,718	14,563	2,514,471	27,991	41,703	402,250
Shikoku	1,370	1,350	211,193	2,153	1,454	18,116
Kiushiu	1,968	1,985	273,546	17,848	3,927	112,756
Ezo	331	255	»	»	»	135
TOTAUX. 1884-85	18,387	18,153	2,999,210	47,962	57,084	533,257
TOTAUX. 1883-84 [3]	21,824	21,733	3,063,281	51,340	58,895	495,758
TOTAUX. 1882-83	25,814	»	4,895,898	77,037	90,271	»
TOTAUX. 1881-82	26,826	»	4,790,681	76,712	80,118	»
TOTAUX. 1880-81	27,875	»	4,498,441	74,970	69,012	»

1. Le sake est le produit de la distillation du riz fermenté. Un koku de riz produit de 1 koku 1 to à 1 koku 2 to de Sake.

2. Ce sake n'est pas destiné à la vente. Il était autrefois exempt de droits, et la fabrication n'en était pas limitée ; mais depuis l'augmentation de l'impôt sur le sake commun, la liberté de fabrication a été limitée à 1 koku par ménage, avec un droit de 0 yen 80 par koku.

3. La diminution sensible de la fabrication du sake depuis 1883 est une conséquence de l'augmentation des droits, qui avant 1883 n'étaient que de 2 yen par koku et qui ont été doublés.

XXII. Salaire des classes ouvrières dans les grandes villes (1884).

(Par jour; par mois pour les domestiques et servantes, nourriture non comprise.)

PROFESSIONS	TOKYO	OZAKA	NAGAZAKI	NIIGATA	HAKODATE	NAGOYA	SENDAI	KANAZAWA
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Journaliers. Hommes	0.291	0.232	0.250	0.270	»	0.200	0.280	0.220
Journaliers. Femmes	0.199	0.153	0.200	0.120	»	0.120	0.200	0.133
Charpentiers	0.533	0.444	0.320	0.280	0.500	0.270	0.400	0.250
Tailleurs de pierres	0.691	0.518	0.350	0.400	0.750	0.350	0.350	0.250
Forgerons	0.457	0.527	0.400	1.400	0.700	0.300	0.400	0.230
Plâtriers	0.552	0.438	0.350	0.420	0.750	0.280	0.420	0.227
Ébénistes	0.507	0.326	0.250	0.350	0.650	0.250	0.350	0.250
Nattiers (fabricants de tatami)	0.473	0.371	0.250	0.220	0.600	0.280	0.330	0.230
Menuisiers	0.435	0.313	0.350	0.350	0.550	0.250	0.450	0.250
Tailleurs. Vêtements japonais	0.422	0.360	0.250	0.300	0.500	0.200	0.350	0.200
Tailleurs. Vêtements européens	0.548	0.430	0.300	0.450	0.650	0.250	0.400	0.230
Domestiques	3.116	4.669	2.500	3.000	4.000	2.500	2.750	3.000
Servantes	1.643	3.315	1.200	2.000	2.000	1.800	1.300	1.762

XXIII. Prix courants du riz, de l'orge et du sake.

(Par koku.)

ANNÉES	RIZ			ORGE [1]			SAKE		
	TOKYO	OZAKA	NAGAZAKI	TOKYO	OZAKA	NAGAZAKI	TOKYO	OZAKA	NAGAZAKI
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
1875.. ...	5.97	5.28	5.14	1.93	3.20	2.11	4.81	4.91	4.01
1876.....	4.76	4.65	4.47	1.67	2.59	1.72	4.54	4.91	4.17
1877.	5.27	4.83	5.06	1.69	2.59	2.87	4.81	4.70	4.24
1878.....	6.25	5.40	5.30	1.97	3.29	1.58	5.72	5.02	4.15
1879 [2].....	8.00	7.42	6.97	3.78	4.92	2.12	6.68	6.88	5.37
1880 [2]	10.52	10.33	9.14	4.73	6.65	3.15	6.98	7.67	5.81
1881 [2].....	10.51	9.50	9.30	3.51	4.82	3.87	6.87	7.66	6.06
1882.. ...	8.85	7.71	7.55	2.32	3.69	4.67	7.46	8.34	6.16
1883... ..	6.45	6.30	5.39	1.75	2.87	3.06	5.87	5.85	4.55
1884... ..	5.40	5.23	4.60	1.84	3.62	»	4.46	4.52	4.09

1. Grande variation de prix suivant les qualités.
2. La hausse du prix du riz, de l'orge et du sake pour 1879, 1880, 1881, est occasionnée par l'abaissement du cours du papier-monnaie.

XXIV. Cours moyen du change pour l'étranger [1].

ANNÉES	PARIS	BERLIN	LONDRES	SHANG-HAI	HONG-KONG	SAN-FRANCISCO ET NEW-YORK
	Fr. c.	Mk. p.	Sh. p.	Thal.		Doll.
1880.....	4.71	»	3.089	»	»	90.58
1881.....	4.68	»	3.084	72.81	100.13	89.81
1882.....	4.72	»	3.088	73.07	100.34	91.31
1883.....	4.62	»	3.079	72.73	100.32	88.94
1884.....	4.62	3.69	3.079	72.76	99.98	88.93

1. Ce tableau indique les cours de change de Yokohama sur les diverses villes étrangères pour 1 yen d'argent pour Londres, Paris et Berlin, et pour 100 yen pour New-York, San-Francisco, Shang-Hai et Hong-Kong.

XXV. Commerce avec l'Étranger; exportation et importation nettes[1].

ANNÉES	EXPORTATION NETTE	IMPORTATION NETTE	TOTAL	EXCÉDENTS	
				d'exportation	d'importation
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
1880....	28,388,243	37,444,204	65,832,447	»	9,055,961
1881....	32,164,180	32,169,496	64,333,676	»	5,316
1882....	38,823,458	30,370,516	69,193,974	8,452,942	»
1883 ...	37,860,142	28,983,932	66,844,074	8,876,210	»
1884....	33,129,449	28,777,895	61,907,344	4,351,554	»

1. Pendant plus de dix années, antérieurement à 1880, l'importation a toujours surpassé l'exportation d'un chiffre variant de 5,000,000 à 9,000,000 de yen; depuis 1882, c'est le contraire. Ce résultat est dû en partie au développement de l'industrie nationale pour les objets d'usage courant, et en partie à l'augmentation de valeur ou de qualité des matières exportées.

XXVI. Valeur déclarée des marchandises exportées, par pays de destination.

PAYS DE DESTINATION	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
États-Unis.....	12,023,236	11,075,154	14,253,382	13,247,907	13,115,434
Angleterre.....	2,547,479	3,516,914	4,981,991	4,836,324	3,811,313
Indes anglaises, Siam.....	120,127	122,994	360,411	410,920	528,976
Russie	95,160	74,270	99,541	169,502	144,917
France.....	5,352,872	8,332,603	10,313,970	9,714,068	6,787,501
Allemagne...	34,479	177,407	458,710	245,765	511,565
Italie.....	817,278	403,139	351,713	140,566	65,740
Autriche.....	43,513	96,080	121,049	23,767	76,129
Chine.....	5,501,111	5,644,015	5,310,854	5,492,417	6,066,800
Corée.....	978,514	1,944,737	1,708,436	2,211,869	291,149
Australie.....	179,638	148,933	160,333	434,618	245,555
Autres pays	705,686	735,093	834,068	993,323	1,546,150
TOTAUX.....	28,399,093	32,271,339	38,954,468	37,921,044	33,191,229

XXVII. Valeur déclarée des marchandises importées, par pays de provenance.

PAYS DE DESTINATION	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
États-Unis	2,669,469	1,803,293	3,134,722	3,233,356	2,488,850
Angleterre.....	19,634,604	16,404,158	13,973,308	12,777,127	12,755,426
Indes anglaises, Siam.....	1,751,166	2,213,111	2,306,103	2,475,746	2,349,695
A Reporter...	24,055,239	20,420,562	19,414,133	18,486,229	17,593,971

XXVII. Valeur déclarée des marchandises importées, par pays de provenance (*suite*).

PAYS DE DESTINATION	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Report.....	24,055,239	20,420,562	19,414,133	18,486,229	17,593,971
Russie.....	8,593	74,844	18,321	22,354	12,446
France.....	3,759,542	3,195,894	1,465,011	1,870,216	1,578,749
Allemagne.....	1,745,221	861,920	1,197,307	1,421,660	2,316,017
Italie.....	170,902	177,109	112,301	155,956	91,177
Autriche.....	8,522	5,224	5,871	6,533	10,190
Chine.....	5,842,795	5,456,285	6,548,649	5,760,099	7,003,419
Corée.....	1,256,225	1,372,026	1,202,476	1,012,797	436,337
Autres pays.....	1,053,517	941,890	684,437	735,147	619,546
TOTAUX.....	37,900,556	32,505,754	30,648,506	29,470,991	29,661,852

XXVIII. Valeur déclarée des principales marchandises exportées.

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Riz.....	210,862	261,737	1,652,115	1,000,950	2,171,122
Thé de qualité supérieure.....	7,320,230	5,851,630	6,858,763	5,976,595	5,178,304
Camphre.....	598,224	706,138	869,128	707,993	549,503
Porcelaine, poter.	536,922	796,429	634,502	576,015	559,468
Objets laqués.....	450,845	531,347	556,911	523,168	452,241
Charbon de terre.	1,086,141	1,104,438	1,177,343	1,357,936	1,809,932
Cuivre.....	504,826	672,342	861,795	1,403,323	1,396,689
Bourre de soie....	32,560	171,323	159,316	117,169	287,181
Soie grège.....	8,606,867	10,647,310	16,232,150	16,183,550	11,007,172
Soie noshi.....	605,294	961,075	1,008,149	1,189,961	1,020,558
Déchets de soie...	685,221	828,607	1,206,495	878,973	655,139
Étoffes de soie....	1,211,130	968,303	771,690	408,962	481,557

XXIX. Valeur déclarée des principales marchandises importées.

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Liquides alcooliques étrangers..	407,259	328,208	311,930	301,814	307,952
Sucres.....	3,620,617	3,816,984	4,539,639	4,464,334	5,441,874
Médicaments et drogues.....	1,137,588	911,759	925,241	856,484	747,536
Pétrole.....	1,400,471	979,112	2,320,905	2,456,261	1,773,361
Fer ouvré.... ...	1,079,766	987,127	675,764	981,859	919,950
Coton (brut et filé).	7,871,116	7,461,279	7,045,176	6,460,182	5,714,514

XXIX. Valeur déclarée des principales marchandises importées (*suite*).

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	1880	1881	1882	1883	1884
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Mousseline de laine.	3,478,057	2,709,341	1,221,785	1,618,072	1,839,998
Autres étoffes de laine.....	648,878	578,914	481,541	767,554	707,407
Toiles de coton...	2,208,711	1,914,316	2,426,822	1,092,743	855,920
Navires à vapeur..	140,000	51,800	78,000	594,800	1,742,624
Autres machines et appareils.....	1,694,060	989,223	922,694	735,823	1,292,180

XXX. Nombre des chefs administratifs, des prêtres prêcheurs et des élèves de séminaires du shintoisme et du boudhisme, classés par castes (31 décembre 1884).

CASTES	SHINTOISME					BOUDHISME					
	CHEFS	PRÊTRES prêcheurs	NOMBRE DES ÉLÈVES			CHEFS	Nombre des prêtres précb.	NOMBRE des prêtres	NOMBRE DES ÉLÈVES		
			Garçons	Filles	TOTAL				Garçons	Filles	TOTAL
Kazoku (nobles).	2	9	3	»	3	8	»	39	1	3	4
Shizoku (anciens samurai).....	5	2,609	105	7	112	1	10	1,076	1,186	46	1,232
Heimin (simples particuliers)....	2	13,474	1,247	1	1,248	25	431	73,071	22,307	1,537	23,844
TOTAUX...	9	16,092	1,355	8	1,363	34	441	74,186	23,494	1,586	25,080

XXXI. Nombre des temples et des prêtres du culte shinto.

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NOMBRE DE TEMPLES			NOMBRE DE PRÊTRES		
	Au-dessus de la classe de Kokuheisha [1]	FUKENSHA [2]	TOTAL	Temple au-dessus de la classe de Kokuheisha	FUKENSHA	TOTAL
Hondo.....	106	146,604	146,710	673	10,086	10,759
Shikoku.....	6	18,849	18,855	32	1,309	1,341
Kiushiu.....	20	24,288	24,308	113	2,358	2,471
Ezo.....	2	543	545	7	39	46
TOTAUX 1884.....	134	190,284	190,418	825	13,792	14,617

1. Temple d'État.
2. Grands temples de districts et de rang inférieur, y compris les temples dits Mukakusha.

XXXII. Nombre des temples boudhistes et des grands prêtres ou grandes prêtresses (31 décembre 1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NOMBRE DES TEMPLES BOUDHISTES	NOMBRE DES GRANDS PRÊTRES ET DES GRANDES PRÊTRESSES		
		GRANDS PRÊTRES	GRANDES PRÊTRESSES	TOTAL
Hondo	63,995	49,068	623	47,691
Shikoku	2,462	2,025	10	2,035
Kiushiu	5,485	4,542	»	4,542
Ezo	155	121	»	121
TOTAUX	72,097	55,756	633	54,389

XXXIII. Journaux (1884).

GRANDES DIVISIONS DU TERRITOIRE	NOMBRE DE JOURNAUX	NOMBRE D'EXEMPLAIRES VENDUS OU DISTRIBUÉS
Hondo	96	54,727,740
Shikoku	4	1,053,221
Kiushiu	8	1,352,278
Ezo	1	333,171
TOTAL	109	57,466,410
Tokyo	24	31,336,658

XXXIV. Recettes du Trésor.

NATURE DES RECETTES	BUDGET 1882-83	1883-84	1884-85	1885-86 (9 mois)	1886-87
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Impôt foncier	43,342,188	43,537,649	42,888,566	42,775,732	43,151,582
— sur la fabrication du sake	16,376,824	13,522,830	16,879,462	1,114,861	14,870,839
— sur le tabac	280,849	2,154,211	1,588,200	1,283,753	1,501,184
Timbre et enregistrement	1,039,711	975,637	1,416,912	652,803	1,216,518
Taxes sur les banques et sociétés	435,974	575,232	531,483	435,209	607,171
Autres impôts à l'intérieur	2,073,231	1,975,919	2,129,417	2,396,897	3,866,643
Douanes	2,557,967	2,630,001	2,557,936	2,001,972	2,621,774
Postes et télégraphes	1,703,527	2,346,945	2,258,208	1,633,339	3,184,267
Produits des forêts	176,002	313,926	232,767	174,575	392,597
— de diverses entreprises du gouvernement	1,737,461	1,501,167	1,575,796	741,360	1,413,168
— de vente et prêts des biens de l'État	691,297	1,104,715	752,909	534,587	473,884
Recettes diverses	3,093,396	1,816,691	980,387	501,046	1,395,788
Fonds destinés à la réduction du papier-monnaie		6,658,303	2,190,926	2,376,039	»
TOTAUX	73,508,427	79,113,226	75,982,969	56,622,173	74,695,415

XXXV. Dépenses du Trésor.

NATURE DES DÉPENSES	1882-1883	1883-84	1884-85	1885-86 (9 mois)	1886-87
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Remboursement des dettes publiques	4,993,669	10,504,735	2,312,671	2,059,018	3,980,880
Intérêts et frais pour dettes nationales	15,121,295	14,813,568	14,908,255	8,143,249	16,019,120
Annulation du papier-monnaie et fonds de rembours[t].	9,421,241	8,568,765	11,970,000	8,917,500	7,000,000
Pensions diverses	707,007	531,800	481,452	373,906	729,043
Liste civile, apanage, temples shinto	2,431,740	2,617,799	2,504,271	1,878,128	2,608,213
Cabinet impérial et Sénat	1,303,771	1,622,181	946,026	868,226	992,027
Ministère des affaires étrangères	792,572	831,334	746,414	600,778	839,228
— de l'intérieur	1,219,186	1,333,118	1,456,682	1,097,318	1,341,133
— des finances	4,731,897	3,949,128	3,874,824	3,428,646	4,286,334
— de la guerre	9,071,652	10,350,782	10,777,622	10,050.909	12,000,000
— de la marine	3,497,108	6,233,195	7,812,176	4,978,589	5,293,464
— de la justice	2,070,556	2,117,468	2,287,144	1,697,004	2,501,997
— de l'instruction publique	1,040,415	1,037,061	1,086,412	829,854	858,326
— de l'agriculture et du commerce	829,831	860,387	929,847	617,965	870,296
— des voies de communication	2,530,282	2,705,558	2,810,160	2,086,916	3,668,357
Administration provinciale	10,002,002	9,966,628	9,276,421	7,786,937	10,444,759
Autres dépenses diverses	3,716,443	2,421,000	1,802,185	1,205,332	1,255,837
TOTAUX	73,480,667	80,464,507	75,982,562	56,620,275	74,689,014

XXXVI. Montant des dettes nationales au 1er juillet de chaque année.

DÉSIGNATION		1881	1882	1883	1884	1885
		Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
Sans intérêts		8,992,223	8,774,560	8,555,196	8,339,271	8,119,817
Avec intérêts	4 %	11,053,425	10,953,400	10,852,925	10,752,450	10,652,850
	5 %	46,412,555	46,412,405	46,231,875	31,051,345	30,925,125
	6 %	42,410,565	42,502,115	42,351,645	43,347,675	42,955,715
	7 %	108,238,815	108,234,815	107,613,780	111,991,700	121,561,090
	7 % dette étrangère	9,685,336	9,309,088	8,906,488	8,476,072	8,015,400
	7.5 %	»	»	»	10,000,000	10,000,000
	8 %	9,901,500	8,763,350	3,431,850	147,125	115,275
	10 %	9,185,110	9,185,745	9,132,610	9,079,515	6,736,355
Papier-monnaie en circulation		106,061,439	105,635,228	98,290,350	93,432,258	89,880,526
TOTAUX		351,940,968	349,770,706	335,366,719	326,617,411	328,962,153

XXXVII. Monnaies de métal émises.

ANNÉES FISCALES	MONNAIE D'OR	MONNAIE D'ARGENT	MONNAIE DE CUIVRE	TOTAL
	Yen	Yen	Yen	Yen
Depuis la fondation de la Monnaie (nov. 1870) jusqu'à 1880-81.	53,455,441	37,128,136	6,874,495	97,458,072
1881-82	804,297	3,397,913	1,092,157	5,294,367
1882-83	410,583	4,393,079	1,201,533	6,005,195
1883-84	504,560	3,635,245	1,071,163	5,210,968
1884-85	816,768	5,864,672	766,464	7,447,904
TOTAUX	55,991,649	54,419,045	11,005,812	121,416,506

XXXVIII. Papier-monnaie en circulation.

ANNÉES	BILLETS DU TRÉSOR	BILLETS DE BANQUE	TOTAL
Au 1er juillet 1881	105,975,734	34,409,844	140,385,578
— 1882	105,635,228	34,396,813	140,032,041
— 1883	98,290,350	34,327,690	132,618,040
— 1884	93,432,258	31,412,381	124,844,639
— 1885	89,880,526	30,585,498	120,466,024

Carte d'ensemble N° 1

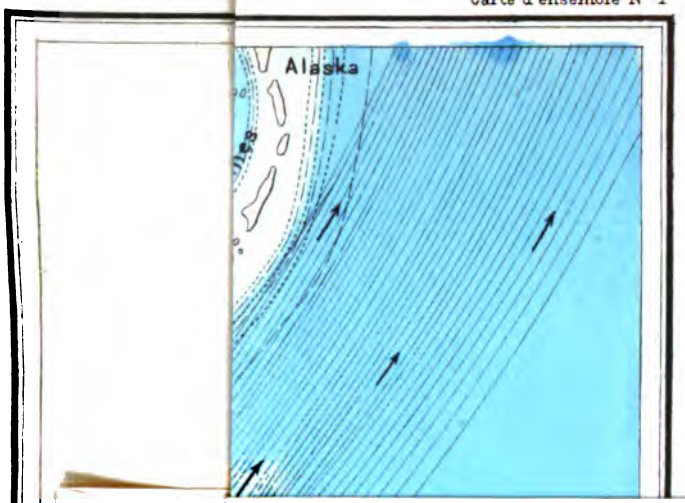


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS V

Principes adoptés pour la transcription des noms et pour la désignation des divers accidents du sol VIII

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU GÉNÉRAL PHYSIQUE, HISTORIQUE ET MORAL

CHAPITRE PREMIER

Le Japon physique.

§ 1er. — Généralités. — Situation. — Limites 1
§ 2. — Coup d'œil géologique 3
§ 3. — Climat 11
§ 4. — Productions 15

CHAPITRE II

Histoire.

1re période. — De Jimmu Tenno (667 av. J.-C.) à Yoritomo (1184 ap. J.-C.) 37
2e période. — De Yoritomo aux Tokugawa (1598 ap. J.-C.) 42
3e période. — De Ieyas Tokugawa à la réapparition des étrangers. Perry (1853) 50
4e période. — De la réapparition des étrangers à l'époque actuelle (1889) ... 56

CHAPITRE III

Langue. — Religions. — Coutumes.

§ 1er. — Langue vulgaire parlée et écrite 94
§ 2. — Religion 101
Religion nationale « shintô » 102
Religions d'origine étrangère. — 1° Butsudo (boudhisme) 104
2° Christianisme 106
§ 3. — Mœurs. — Coutumes 111

CHAPITRE IV

Organisation gouvernementale.

§ 1er. — Résumé historique 133
§ 2. — Divisions territoriales et administratives 142

CHAPITRE V

Armée.

§ 1er. — Armée de terre 150
§ 2. — Armée de mer 165

CHAPITRE VI

État actuel et avenir du Japon.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

Le Japon proprement dit.

SECTION PREMIÈRE. — *Le Hondo* 179
§ 1er. — Description géographique du nord du Hondo 181
Orographie 181
Hydrographie et villes importantes 183
§ 2. — Le Hondo central 201
Orographie 201
Hydrographie. — Côtes. — Villes importantes 214
§ 3. — Le Hondo occidental 259
Orographie 259
Hydrographie. — Côtes. — Localités importantes 264
SECTION II. — *Awaji et Shikoku* 279
§ 1er. — L'île d'Awaji 279
§ 2. — L'île de Shikoku 279
Orographie 279
Hydrographie. — Localités intéressantes 283
SECTION III. — *Kiushiu, Amakusashima et Tsushima* 288
§ 1er. — L'île de Kiushiu 288
Orographie 288
Hydrographie. — Côtes. — Localités importantes 293
§ 2. — Amakusashima 299
§ 3. — Tsushima 304
SECTION IV. — *Mer Intérieure* 305

CHAPITRE II

Le Nouveau Japon.

SECTION PREMIÈRE. — *Ile d'Ezo* (Yezo ou Yesso)..... 310
§ 1er. — Coup d'œil historique et observations générales..... 310
§ 2. — Productions. — Commerce..... 313
§ 3. — Description géographique..... 314
Orographie..... 314
Hydrographie. — Localités intéressantes..... 317
SECTION II. — *Alignement des Chishima* (*îles Kurilles*)..... 322
SECTION III. — Archipel des *Riu-Kiu* (*Loo-choo : Liu-kiu*)..... 327
§ 1er. — Généralités. — Histoire..... 327
§ 2. — Description géographique..... 330
SECTION IV. — *Ogasawara shima* (*îles Bónin*)..... 332

CHAPITRE III

Quelques considérations militaires.

Idée générale défensive du Japon proprement dit..... 334

TROISIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS DIVERS

1° Météorologie..... 345
2° Conjugaison du verbe japonais..... 351
3° Types divers d'écriture japonaise..... 352
4° Tableaux statistiques..... 368

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

DAI NIPPON

(LE JAPON)

PAR

E. DE VILLARET

CAPITAINE BREVETÉ
DÉTACHÉ A L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DU MINISTRE DE LA GUERRE
ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE AU JAPON

Ouvrage accompagné de trois Cartes hors texte

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

LT

LT

LT

ET
8, RUE

DAI NIPPON

(LE JAPON)

PAR

E. DE VILLARET

CAPITAINE BREVETÉ
DÉTACHÉ A L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DU MINISTÈRE DE LA GUERRE
ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE AU JAPON

Ouvrage accompagné de trois Cartes hors texte

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS — 18, RUE DES GLACIS, NANCY

Questions de Défense nationale, par le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. 1906. Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr. 50

Guerre et Marine, par Paul FONTIN, ancien secrétaire particulier de l'amiral Aube. Avec une préface de M. MESSIMY, député. 1906. Un volume in-8, broché . . . . . 3 fr.

La Marine qu'il nous faut, par Charles BOS, député, rapporteur du budget de la marine. Avec une préface d'Édouard LOCKROY, ancien ministre de la marine. 1906. Un volume in-12 de 466 pages, broché . . . . . 3 fr. 50

Étude sur la Stratégie navale, par le lieutenant de vaisseau René DAVELUY. 1905. Un volume in-8 de 441 pages, broché. . . . . 6 fr.

Étude sur le Combat naval, par le même. 1902. Un volume in-8 de 165 pages, broché. . . . . 2 fr. 50

Les Torpilles et les Mines sous-marines, par H. NOALHAT. Préface de Paul FONTIN, ancien secrétaire de l'amiral Aube, directeur de la *Ligue du progrès naval.* 1905. Un volume in-8 de 491 pages, avec 268 figures, broché. . . . . 8 fr.

Les Sous-marins et la prochaine guerre, par le même. 1904. Un volume in-12, avec 21 figures, broché . . . . . 3 fr. 50

Du Weser à la Vistule. *Lettres sur la marine allemande,* par Édouard LOCKROY, député, ancien ministre de la marine. 1901. Un volume in-12, broché . . . . 3 fr. 50

La Défense navale, par le même. 1899. Un volume in-8 de 582 pages, broché. 6 fr.

L'Art de commander. *Principes du commandement, à l'usage des officiers de tout grade,* par le capitaine André GAVET. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2e édition. 1905. Un volume in-12, broché . . . . . 2 fr. 50

L'Officier allemand. *Structure du corps d'officiers. — Condition morale et matérielle de l'officier : discipline, recrutement, avancement, instruction, soldes, retraites. — Organisation du commandement,* par le capitaine André GAVET. 1906. Un volume grand in-8 de 314 pages, broché. . . . . 6 fr.

Des Principes de la Guerre. *1re série des conférences faites à l'École supérieure de guerre,* par F. FOCH, lieutenant-colonel d'artillerie breveté, professeur du cours d'histoire militaire, de stratégie et de tactique générale. 2e édition. 1906. Un volume grand in-8 de 317 pages, avec 25 cartes et croquis, dont 11 hors texte, broché . . . . . 10 fr.

Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille. *2e série des Conférences faites à l'École supérieure de guerre,* par le même. 1904. Volume grand in-8 de 502 pages, avec 13 cartes et croquis, broché . . . . . 10 fr.

Lettres à Plok. La Cavalerie depuis 1870. *Les Règlements, les Échelons et le Combat,* par le capitaine DE TOURNADRE (PLIK). 1906. Un volume grand in-8 de 349 pages, avec une carte et 25 croquis, broché . . . . . 6 fr.

Service de la Cavalerie en campagne. — **La Cavalerie allemande pendant les journées de Coulmiers.** *Rôle de la Cavalerie dans le service de sûreté et dans le combat,* par le général-lieutenant G. VON PELET-NARBONNE. Traduit de l'allemand par le colonel P. SYLVESTRE. 1906. Un volume grand in-8, broché . . . . . 4 fr.

Essai sur l'Emploi de la cavalerie. Leçons vécues de la guerre de 1870, *faites en 1895 à l'École supérieure de guerre,* par le général CHERFILS. 1899. Un volume grand in-8 de 708 pages, avec un atlas in-4 comprenant une carte générale grand in-folio et 10 croquis en couleurs . . . . . 15 fr.

Cavalerie en campagne. *Études d'après la carte,* par le même. 2e édition augmentée. 1893. Un volume grand in-8 de 352 pages, avec 4 cartes, broché. . . . . 6 fr.

L'Artillerie dans la bataille du 18 août. *Essai critique. Considérations sur l'artillerie de campagne à tir rapide,* par le lieutenant-colonel d'artillerie Gabriel ROUQUEROL, sous-chef d'état-major du 6e corps d'armée. 1906. Un volume in-8 de 519 pages, avec 7 croquis panoramiques et 7 plans avec 18 transparents, broché . . . . . 12 fr.

Les Progrès de l'Artillerie de campagne moderne, par le général H. ROHNE. Traduit de l'allemand par E. FRIQUE, lieutenant-colonel d'artillerie. 1905. Un volume in-8 de 77 pages, broché . . . . . 2 fr 50

Influence du Bouclier sur le développement du matériel de campagne et sur la tactique de l'artillerie, par le général VON REICHENAU, de l'armée allemande. Traduit par le capitaine d'artillerie L. FOSSAT. 1905. In-8 de 59 pages, br. 2 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS — 18, RUE DES GLACIS, NANCY

La Guerre russo-japonaise. *Historique. Enseignements*, par le chef d'escadron d'artillerie breveté R. MELNIER, professeur à l'École d'application de l'artillerie et du génie. 1906. Un volume grand in-8 de 688 pages, avec 19 croquis dans le texte et 17 planches hors texte, broché . . . . . **15** fr.

Les Enseignements tactiques et stratégiques de la guerre russo-japonaise, par le major LÖFFLER. Traduit de l'allemand par le lieutenant OLIVARI. Un volume grand in-8, avec 12 croquis et 3 cartes. . . . . (*Sous presse.*)

Les Leçons de la guerre. *Port-Arthur — Tsoushima. Ce qu'il faut à la marine*, par le vice-amiral DE CUVERVILLE, sénateur. 1906. Un volume in-12, broché. . . . **3** fr.

La Marine russe dans la Guerre russo-japonaise. *Après le départ de la deuxième Escadre du Pacifique*, par le capitaine de frégate N.-L. KLADO, de la marine impériale russe, professeur aux académies de marine et de guerre à Saint-Pétersbourg. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par René MARCHAND. 1905. Un volume in-12 de 330 pages, avec 2 portraits et 5 gravures, broché . . . . . **3 fr. 50**

La Bataille de Tsoushima. *Avec la réponse de l'auteur à la protestation du contre-amiral Enquist*, par le même. Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par René MARCHAND. 1905. Un volume in-12, avec 21 schémas, broché . . . . . **3 fr. 50**

Amiral TOGO. — Rapport officiel sur la Bataille de Tsoushima. 1905. Brochure in-12 . . . . . **1** fr.

L'Artillerie japonaise, par M. C. CUREY, capitaine d'artillerie. 2e édition. Avec une préface du général de division LEBON, commandant le 1er corps d'armée. 1906. Un volume in-8 de 183 pages, avec 75 figures, 2 cartes et 3 planches, broché . . . . . **5** fr.

Matériel de campagne russe, modèle 1900, par M. C. CUREY, capitaine d'artillerie. 1906. In-8, avec 16 figures et une planche, broché. . . . . **1 fr. 25**

La Campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75, par V. TARIEL, lieutenant-colonel d'artillerie. 1902. Un volume in-8 de 109 pages, avec 12 figures et une carte spéciale hors texte, broché . . . . . **2 fr. 50**

Jaunes et Blancs en Chine. — *Les Jaunes*, par J. PÉNE-SIKFERT, membre de la mission Paul Bert en Indo-Chine, délégué civil près la cour de Hué. 1902. Un volume in-12 de 514 pages, broché. . . . . **3 fr. 50**

Jiu-Jitsu. Méthode d'entraînement et de combat *qui a fait des Japonais les adversaires les plus redoutables du monde*, par H. IRVING HANCOCK. Traduit de l'anglais par le chef d'escadron d'artillerie L. FERRUS, ancien élève de l'École des langues orientales, et le capitaine d'artillerie J. PESSEAUD. 1905. Un volume in-12, avec 19 planches photographiques d'après nature, broché sous couverture illustrée . . . . . **3 fr. 50**
Élégamment relié en percaline souple gaufrée or . . . . . **4 fr. 50**

Le Jiu-Jitsu et la Femme. *Méthode japonaise*, par les mêmes auteurs. 1906. Un volume in-12, avec 32 planches photographiques d'après nature, broché sous couverture illustrée. . . **3 fr. 50** — Élégamment relié en percaline souple gaufrée or. **4 fr. 50**

Mise au point nécessaire. *La Question militaire. — La Question du duel. — La Question juive. — L'Énigme sociale.* — ***Le Péril jaune.*** 1906. Un volume grand in-8 de 440 pages, broché . . . . . **4** fr.

Méthode d'Instruction du Soldat (*Entraînement, Discipline, Instruction, Progression de l'instruction des jeunes soldats*), par Ch. PONT, capitaine au 37e régiment d'infanterie, breveté d'état-major. 1906. Un volume in-8, broché. . . . . **1** fr.

Dressage de l'Infanterie en vue du combat offensif, par le commandant DE GRANDMAISON. Avec une préface de M. le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. 1906. Un volume in-8, broché. . . . . **2 fr. 50**

L'État militaire des principales Puissances étrangères en 1902. 8e édition, augmentée et mise à jour, par J. LAUTH, chef d'escadrons de cavalerie, breveté d'état-major. Un volume in-8 de 1 055 pages, broché . . . . . **7 fr. 50**

Les Armées et les Flottes militaires de tous les États du monde. *Composition et répartition en 1906.* Un volume in-8, broché. . . . . **1** fr.

Les Flottes de combat en 1906, par le capitaine de frégate DE BALINCOURT. 5e édition. Un volume in-16 de 934 pages, avec 403 figures schématiques de bâtiments, relié en percaline souple, tranches rouges. **6** fr. (*Epuisé.*) *Une nouvelle édition est en préparation.*

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

3 2044 013 566 518